

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME VINGT-CINQUIÈME

DEUXIÈME FASCICULE

(Numéro 77)



PARIS (6°)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

3, QUAI MALAQUAIS

1925

SOMMAIRE

DU DEUXIÈME FASCICULE

Comptes rendus.	Pages, 1 et suiv.
-------------------------	----------------------

Bulletin subventionné par la *Confédération des Sociétés scientifiques* à l'aide de fonds votés par le Parlement.

Toutes les communications relatives à la **rédaction** et à l'**impression** des *Mémoires* et du *Bulletin* doivent être adressées au Secrétaire :

M. A. MEILLET, 2, rue François-Coppée, Paris (XV^e).

Toutes les communications relatives à l'**administration** de la Société, et notamment à l'**envoi des publications** et aux **séances**, doivent être adressées à l'Administrateur :

M. Marcel COHEN, 20, rue Joseph-Bertrand, Viroflay (Seine-et-Oise).

Les communications relatives aux **finances** de la Société, et toutes les **cotisations**, doivent être adressées *uniquement* au Trésorier, soit à son adresse personnelle :

M. J. MAROUZEAU, 4, rue Schœlcher, Paris (XIV^e).

soit en versant au compte de la Société :

Compte de chèques postaux de la Société : 174.54, Paris.

A la succursale AE de la *Société générale*, à Paris : compte n° 9071.

COMPTES RENDUS¹

E. CASSIRER. — *Philosophie der symbolischen Formen*.
Erster Teil : *die Sprache*. Berlin (E. Cassirer), 1923,
in-8, xii-293 p.

Ce livre est l'œuvre d'un philosophe. M. Cassirer s'est informé d'une manière large sur les problèmes linguistiques ; il les a bien compris, et il parle des faits de langue en beaucoup d'endroits avec une finesse et une ampleur de connaissance que bien des linguistes pourraient lui envier. Mais il est déterminé à ne pas sortir de son domaine propre ; et c'est un livre de philosophie linguistique qu'il a écrit et voulu écrire. C'est pour faire une théorie des signes que M. Cassirer étudie le langage. Mais son étude est poussée assez avant pour que tout linguiste en doive profiter.

Beaucoup de travaux de linguistes ont échappé à l'auteur. Il ne connaît ni le *Cours* de F. de Saussure ni les observations de M. Grammont sur les mots expressifs, pour ne citer que deux lacunes particulièrement fâcheuses. Il envisage la langue comme système de signes sans guère se demander si la forme de la langue n'est pas liée à des états de civilisation, et par suite à des faits sociaux. Mais il ne faut pas oublier que M. Cassirer est philosophe ; il se rattache à G. de Humboldt, qu'il cite souvent : les faits qu'il produit servent à illustrer ses idées propres, et l'auteur ne vise jamais à épuiser un sujet. Les linguistes étudieront son livre pour élargir leur horizon et classer leurs théories.

Les quelque soixantes pages que consacre M. Cassirer à

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

l'histoire des théories sur les langues sont assurément ce qu'il y a aujourd'hui de plus clair, de plus ordonné, de plus instructif sur la question. Il lui a seulement échappé que, depuis Bréal et F. de Saussure, pour ne parler que des morts, le rôle des conditions sociales a été mis en évidence d'une manière qui renouvelle le problème et que, la langue étant de tous les faits humains le plus manifestement social — car ni la langue n'est imaginable sans la société ni la société des hommes sans la langue —, les conditions sociales dominent le langage.

Bien que l'ignorance où il est des observations pénétrantes de M. Grammont sur les mots expressifs nuise à son exposé, M. Cassirer présente de bonnes remarques sur les moyens d'expression dont se servent les langues, et son esquisse du redoublement est intéressante. Mais il attribue une valeur expressive à des procédés qui, pour être d'autre sorte que l'emploi d'affixes ou de mots accessoires, n'en sont pas moins des moyens de rendre telle ou telle notion. Les tons du chinois servent à distinguer les mots monosyllabiques les uns des autres tout comme l'addition de phonèmes différents dans nos langues occidentales; le procédé n'est ni plus ni moins expressif. Il serait vain de chercher un fait d'expression dans les différences de place du ton qui servent à caractériser les formes grammaticales; véd. *pādam* : *padāḥ*, gr. *πάδα* : *παδάς*.

M. Cassirer apprécie d'une manière juste les faits relatifs à l'expression de l'espace, du temps, du nombre, de la personne dans les langues, et il illustre ses idées de bons exemples tirés de langues de demi-civilisés. Il cite les travaux de M. Lévy-Bruhl, dont il s'inspire visiblement en beaucoup d'endroits et dont il poursuit l'application. La façon dont il montre le passage de certaines associations concrètes à des notions de plus en plus abstraites est instructive. Ici encore, il ne faut pas se laisser tromper par les formes linguistiques. De ce que la distinction du nom et du verbe n'a pas partout l'évidence qu'elle offre en indo-européen ou en sémitique, il ne résulte pas qu'elle n'existe pas partout : une différence d'ordre de mots en chinois ou simplement ailleurs

la différence des mots accessoires employés suffisent à opposer le verbe au nom : l'identité de *love*, nom et verbe, en anglais n'empêche pas la distinction d' « aimer » et d' « amour » d'y être fortement marquée : *the love* est autre chose que *I love* :

Du reste, on ne peut tirer de la langue des conclusions sur l'état mental des sujets qu'avec précaution. La langue est sujette à conserver des catégories bien des siècles après le moment où elles ont cessé d'être intelligibles : la distinction du masculin et du féminin subsiste dans les langues romanes, en allemand, en lituanien, etc., alors que depuis longtemps elle ne répond à une notion intelligible que dans un petit nombre de cas. P. 261 et suiv., M. Cassirer indique avec justesse le rôle de certains éléments linguistiques pour caractériser un groupe de notions ; mais, si lat. *pater*, *māter*, *frāter* ont une formation commune, le nom de la « sœur », *soror*, est déjà différent. et, dès l'indo-européen, le nom du « fils » ne participait pas à cette communauté, alors que le nom de la « fille » y participait. Que conclure de là ? Les langues des demi-civilisés semblent souvent offrir des faits plus nets que ceux qu'on observe dans les langues indo-européennes. Mais cette netteté n'est pas universelle : rien de moins clair que la valeur des classes en bantou. La netteté peut n'être qu'apparente : ces langues n'ont souvent été décrites que par un seul observateur, voyant les choses du dehors et systématisant à l'excès. De plus, on ne saisit en général alors qu'un moment du développement, ce qui rend plus précaire encore la valeur des descriptions.

Le livre de M. Cassirer pose bien les problèmes fondamentaux relatifs aux catégories grammaticales. Il reste à étudier les faits de près. Une esquisse comme celle-ci ouvre la voie à des recherches infinies.

A. M.

Bulletin de la Société française de philosophie. Séance du 15 février 1923. *La mentalité primitive.* Paris (Colin), p. 17-48.

La notion de *mentalité primitive* qu'a introduite M. Lévy-Bruhl est d'une telle importance pour le linguiste qu'il importe de signaler la discussion approfondie à laquelle elle a donné lieu à la *Société de philosophie*. Le caractère de l'idée nouvelle y est exactement défini, et la discussion en fait ressortir la portée.

A. M.

H. DELACROIX — *Le langage et la pensée.* Paris (Alcan), 1924, in-8, 602 p

Les linguistes seraient inexcusables désormais d'ignorer ce qu'ils peuvent tirer de la psychologie. Car, en un livre clair, presque entièrement dénué de termes techniques, parfaitement équilibré, M. Delacroix leur présente, sous la forme la plus assimilable, le principal de ce qu'ils doivent savoir. Ils devront en avoir à l'éminent professeur de psychologie à la Sorbonne un gré très grand, et notre premier mot doit être pour le remercier du don qu'il nous apporte.

Parce que certains linguistes français — dont je suis — ont souci de chercher les conditions sociales de faits linguistiques, on les a parfois accusés de négliger la psychologie. Sans rappeler le livre de M. Brûnot, *La pensée et la langue*, dont le titre est voisin mais l'objet tout autre, et qui est tout dominé par la considération des faits psychiques, le parti que M. Delacroix a tiré de leurs recherches — et dont nous le remercions aussi — répond à cette critique.

Le livre de M. Delacroix apporte l'état actuel des connaissances à la fois sur le langage, le changement linguistique, l'apprentissage du langage par les enfants et

l'aphasie. Toutes les questions y sont traitées à leur place, avec un sens critique toujours éveillé.

Discuter un tel ouvrage reviendrait à passer en revue tous les grands problèmes de la linguistique générale. Ce serait chose vaine dans les limites d'un compte rendu.

On signalera seulement un point où M. Delacroix ne donne pas tout ce que l'on souhaiterait, et qui est capital pour le linguiste. P. 175 et suiv.. M. Delacroix discute d'une manière pénétrante les explications que l'on a données du changement phonétique et de la régularité du changement phonétique. Il y a lieu de faire ici trois remarques.

La première, c'est que les changements phonétiques sont de types divers. Par suite, il n'y a pas à s'étonner s'ils ne sont pas tous également réguliers. Il y a lieu d'analyser les types et les procédés de changement plus qu'on ne l'a fait.

En second lieu, la régularité ne se trouve sans doute pas, ou du moins pas toujours, au début du changement : il y a, en bien des cas, des variations chez les divers sujets employant un même parler. Mais l'unité de parler est nécessaire. Les changements qui survivent sont ceux qui sont conformes aux tendances existant chez la plupart des sujets ou chez les plus influents d'entre eux et celles qui, répondant aux conditions générales du langage et aux conditions particulières où se trouve le parler considéré, satisfont le mieux au besoin commun des sujets parlants. Comme beaucoup de lois naturelles, la « loi phonétique » résulterait, non d'un changement universel, mais d'une moyenne.

Enfin, et ceci est peut-être le plus important, les recherches de M. Pavlov sur l'hérédité des habitudes acquises peuvent avoir pour la linguistique une grande portée. M. Delacroix n'insiste guère sur les faits d'hérédité, dont l'importance est capitale en linguistique. On sait assez que les caractères anatomiques acquis ne s'héritent pas. Mais, s'il est vrai, comme les expériences de M. Pavlov tendent à le montrer, que les habitudes acquises sont susceptibles de s'hériter, toute la théorie des innovations phonétiques est à examiner

à ce point de vue. Il faudrait, autant que possible, instituer des expériences pour déterminer si des enfants fils de parents qui ont appris à parler d'une certaine façon sont plus aptes que d'autres à reproduire ce parler. Les enfants de parents bilingues sont-ils particulièrement aptes au bilinguisme? Sans doute tout enfant est apte, sauf les cas d'infirmité, à s'assimiler tout système phonique; mais, les enfants de parents pratiquant un certain système sont-ils plus aptes à reproduire un système qu'à en reproduire un autre? Des enfants de parents qui présentent certaines innovations dans la prononciation sont-ils — abstraction faite de l'imitation — particulièrement sujets à présenter ces innovations? Des enquêtes de ce type seraient de nature à éclaircir bien des points dans la théorie encore si mal connue des changements phonétiques et morphologiques.

A. M.

-
- O. JESPERSEN. — *The philosophy of grammar*. Londres (Allen u. Unwin), 1924, in-8, 359 p.
 — *Logic and Grammar*. Clarendon Press, 1924, in-8, p. 2-17 (S. P. E. Tracts. n° XVI).

Le linguiste qui étudie une grande langue de civilisation ne voit pas les choses comme l'historien de la langue, même si celui-ci observe des parlars actuels. L'historien du langage a d'abord en vue la forme linguistique dont, à l'aide de ses observations — sur de vieux textes ou sur des parlars vivants — il restitue le développement. Le savant qui étudie une grande langue moderne ne peut s'empêcher de penser à l'usage qui en est fait. La finalité tient dans ses théories une place à laquelle répugne l'historien. La linguistique vue par M. Brunot ou M. Jespersen est autre chose que la linguistique vue par M. Vendryes ou M. Sapir.

Sous le titre de *philosophie de la grammaire*, M. Jespersen examine les catégories qu'exprime le langage. Il revient tout net à la grammaire générale; et on le louera

de son courage : car, en traitant pareil sujet, on s'expose sans cesse à répéter des théories connues et rebattues ou à risquer des nouveautés incertaines et, en l'état actuel des connaissances, fondées sur une observation encore trop incomplète des langues existant dans le monde.

Il y revient en linguiste, non en logicien ; il s'explique à ce sujet dans le mémoire signalé ci-dessus, où il pense sans cesse aux idées à exprimer. Il divise toute étude grammaticale en *morphologie*, où l'on part de la considération de la forme, et *syntaxe*, où l'on part de la considération du sens. La phonétique et le vocabulaire restent en dehors de cette classification ; et M. Jespersen marque bien lui-même, p. 31 et suiv., comment phonétique et vocabulaire interfèrent avec morphologie (au sens large où il prend le terme) et syntaxe.

La critique présentée p. 37 de la division usuelle de la grammaire en : morphologie proprement dite (flexion), formation des mots et syntaxe, ne porte pas complètement contre les ouvrages publiés depuis une trentaine d'années. Ni dans mon *Introduction*, ni dans la *Grammaire du vieil irlandais* de M. Vendryes, ni dans la seconde édition du *Grundriss* de M. Brugmann, ni dans la *Grammaire gotique* de M. Streitberg, pour ne prendre que quelques exemples, il n'est vrai que les formes nominales ou verbales soient étudiées indépendamment de leur sens. Et, quelque plan qu'on adopte, on ne pourra, pour des langues telles que le sanskrit, le grec ou le latin, l'arabe ou l'hébreu, le géorgien ou le basque, se dispenser de donner des paradigmes, de marquer la valeur des formes, de décrire la manière dont se forment les mots et d'examiner la structure des phrases. La division de M. Jespersen en *morphologie* et *syntaxe* n'empêchera pas de retrouver tout cela dans la « morphologie ». La difficulté, qui tient à la structure de la langue, reparaitra toujours. Même pour une langue moderne très évoluée comme le français, la difficulté reste entière. Si l'on part du sens à exprimer, on aboutira, comme l'a fait logiquement M. Brunot, à mêler grammaire, vocabulaire et théorie de la phrase, et à dissoudre ce qu'il y a de systématique dans la grammaire de la langue.

P 58 et suiv.. M Jespersen semble exagérer aussi la difficulté qu'il y a à définir les parties du discours. En grammaire générale, on ne saurait les définir par la forme : les langues diffèrent trop entre elles, et les langues sans formes grammaticales, comme le chinois ou l'annamite, viennent toujours rompre les définitions de ce type. Les définitions de sens sont trop vagues pour être saisissables. Mais il reste la fonction. Un nom — substantif ou adjectif — peut être considéré indépendamment de toute phrase ; car il sert à désigner une notion, qu'il s'agisse d'un objet matériel comme *table* ou d'une simple conception de l'esprit comme *vitesse*. Un verbe au contraire indique un procès, et on ne peut le penser que dans une phrase, on peut dire *cours, je cours, tu courais, il courra* ; si l'on veut considérer la notion indépendamment du procès, on a une forme connexe au verbe, mais non proprement verbale, un infinitif comme *courir* ou un participe comme *courant, couru*. Ce n'est pas seulement parce qu'il y a un article dans *la rose, une rose* que l'on n'hésite pas à distinguer un substantif de l'adjectif *rose* ; c'est parce que le substantif, servant à désigner une notion considérée en elle-même, se comporte autrement que l'adjectif qui désigne une notion applicable à un autre objet : *rose* est manifestement substantif dans : *rose, elle a vécu ce que vivent les roses*, et manifestement adjectif dans : *cette robe est rose, une robe rose*. Je sens même deux mots différents dans : *cette orange est mûre* et une *casaque orange*. La différence de forme étudiée p. 77 entre « Vous êtes impertinent » et « Vous êtes un impertinent » ne tient pas à ce que le substantif est plus spécial que l'adjectif, mais à ce qu'il indique la notion considérée en elle-même : *vous êtes un impertinent* classe la personne interpellée dans la catégorie des « impertinents » ; tandis que *vous êtes impertinent* exprime une qualité qui peut être transitoire et qui n'apparaît pas comme un trait essentiel de l'individu ; la différence de valeur tient à la différence profonde de nature entre adjectif et substantif. Ce n'est pas parce que *beauté* serait plus spécial que *beau* que : *cette femme est une beauté* est plus fort que *cette femme est*

belle ; c'est parce que le substantif *beauté* identifie pour ainsi dire la femme à la beauté, tandis que l'adjectif *belle* se borne à la qualifier. La distinction du *nom* et du *verbe*, et, dans le *nom*, du *substantif* et de l'*adjectif* exprime donc des fonctions distinctes, par là elle répond à une donnée essentielle du langage ; par suite elle tend partout à s'exprimer par des signes reconnaissables.

Ces remarques ne visent pas à contester l'intérêt du livre de M. Jespersen : il n'y a sans doute pas un des paragraphes qui ne donne à penser, qui ne renferme quelque observation pénétrante, fondée sur une observation personnelle de langues variées connues dans leur réalité. Ainsi l'expression *predicative-substantives* pour désigner les abstraits est heureuse.

Dans le détail, la pensée, toujours personnelle, de M. Jespersen, en même temps qu'elle apporte des faits remarquables, incite parfois à la contradiction.

P. 49, il est donné de beaux exemples des différences dans le sens courant en diverses langues pour des mots de sens voisins : all. *uhr*, angl. *clock* et *watche*, fr. *horloge*, *pendule*, *montre*. Mais il ne faut pas pousser le désir de prouver ces différences jusqu'à dire que le français n'a pas de superlatif ; il est vrai que le superlatif *le meilleur* se distingue de *meilleur* seulement par l'addition d'un déterminant : mais toutes les fois qu'il y a un déterminant, le comparatif a la valeur du superlatif : le groupe *mon meilleur ami* est aussi nettement superlatif que all. *mein bester Freund* ; car, dans un groupe pareil, *meilleur* ne peut servir de comparatif. Il y a comparatif dans : *j'en veux un plus beau* et superlatif dans : *ceci est son plus beau*. Le français ne recourt pas à une flexion spéciale pour marquer le comparatif et le superlatif ; mais il a l'un et l'autre, et ce n'est pas à M. Jespersen qu'il y a lieu d'indiquer que l'absence d'une flexion propre ne prouve rien contre l'existence d'une catégorie dans la langue.

La difficulté, signalée p. 92 et suiv., de discerner où il y a un mot et où il y en a deux tient presque tout entière à l'emploi de mots accessoires. Elle se résout

aussitôt que l'on marque ce que les mots accessoires ont de fuyant et d'intermédiaire entre mot et élément fonctionnel.

P. 167, les conditions où s'emploie le verbe passif sont analysées avec finesse et de manière juste. Mais ne faudrait-il pas énoncer le principe que le passif s'emploie pour mettre en évidence le procès, en omettant ou en mettant en seconde place la considération de l'agent ?

P. 286 et suiv., les observations sur l'« aspect » verbal sont excellentes, et elles doivent être méditées. Mais il semble que M. Jespersen ait attaché trop d'importance au temps, trop peu à l'« aspect ». Ceci résulte sans doute de ce que le livre est fondé sur l'observation de langues modernes civilisées plutôt que de langues de demi-civilisés, anciennes ou modernes ou sur des survivances de demi-civilisation chez des peuples tout à fait civilisés.

A. M.

P.-A. BUZUK. — *Osnovnyje voprosy jazykoznanija*. Moscou (Dumnov), 1924, in-8, 216-p p.

Sous un titre nouveau que justifie l'importance des changements et surtout des additions, ce livre est — comme l'indique le titre — une seconde édition des *Očerki* annoncés dans ce bulletin l'an dernier. Toutefois, le point de vue psychologique continue d'y dominer, ainsi qu'on peut l'attendre d'après le fait que, au fond, M. Buzuk suit la tradition de Potebnja ; il tire grand parti de travaux russes, de discussions russes, et ceci contribue beaucoup à donner à ce traité de linguistique générale un caractère propre ; mais l'école est celle de Potebnja, non l'école, à tendance plutôt historique, de Fortunatov. M. Buzuk signale l'histoire des langues ; il a un chapitre sur la grammaire comparée ; mais le chapitre est bref, et ce n'est pas de ce côté que l'auteur regarde de préférence. Quant aux conditions sociales du langage, il n'en est à peu près pas question : les faits capitaux qui sont liés au bilinguisme, au changement de

langue, aux différences de parler suivant les groupes sociaux. ne sont que très peu considérés. Il n'est pas non plus tenu grand compte des différences de mentalité suivant le niveau de civilisation. En somme, le livre a un caractère assez « philosophique ». L'auteur pense visiblement au maître qui devrait enseigner la grammaire, et partout le souci de la pédagogie amène à faire prévaloir en linguistique la « philosophie » sur l'« histoire » et sur tout ce qui, de près ou de loin, tient à l'histoire.

Le livre est bien composé. Les questions essentielles de la linguistique générale sont traitées, et souvent discutées en détail : car c'est un trait particulier du livre — et un trait bien russe — que d'offrir de nombreuses discussions théoriques. La façon dont M. Buzuk commence par poser la théorie du mot et de son caractère essentiel pour la pensée, tout au début du livre, est excellente.

En revanche, les hypothèses sur les origines, une manière *a priori* d'envisager les débuts du développement gâtent l'exposé en bien des endroits. M. Buzuk va jusqu'à faire un sort aux absurdités de M. Beck sur *Etymologie und Lautbedeutung* (p. 30).

Le livre est défiguré par trop de fautes d'impression dans les mots non russes. Le titre allemand cité p. 74 et la phrase grecque citée p. 113 sont inintelligibles.

A. M.

J. PIAGET. — *Le langage et la pensée chez l'enfant*. Neuchâtel et Paris (Delachaux et Ricotte), 1923, in-16, xiv-318 p. (Collection d'actualités pédagogiques).

A cet ouvrage on joindra l'article du même auteur sur *La pensée symbolique et la pensée de l'enfant* (*Archives de psychologie*, XVIII, p. 273-304). Le linguiste y trouvera en quelque sorte un pendant aux ouvrages de M. Lévy-Bruhl sur la mentalité des demi-civilisés : entre la mentalité de l'enfant de 3 à 7 ans qu'étudie M. Piaget et celle du

« primitif » les ressemblances sont frappantes. Or, de même que les langues ont toutes passé par un stade où elles étaient parlées par des « primitifs », et, en vertu des conservations linguistiques, ont encore des traces de la mentalité « prélogique », le langage de chaque individu a passé par cette période infantile, et c'est durant cette période qu'il s'est fixé ; il en reste plus qu'on ne croirait au premier abord.

La recherche que M. Piaget a faite, avec l'aide de plusieurs collaboratrices, n'a pas un caractère linguistique. L'objet était de déterminer en quelle mesure les enfants parlent pour être compris, et comment ils comprennent le langage. Jusqu'à sept ans, l'enfant parle en grande partie pour exprimer sa propre pensée, sans se préoccuper ni d'être compris ni de comprendre exactement les autres. Ce résultat est important pour quiconque étudie le langage de l'enfant entre trois et sept ans — période trop négligée du reste. Les faits à étudier durant cette période sont plus délicats et plus difficiles à saisir que ceux qui sont relatifs à l'acquisition du langage.

On se bornera ici à relever quelques détails immédiatement instructifs pour le linguiste.

P. 79. Un enfant de près de six ans dit : « *Il fallait on prenait le funiculaire pour acheter les choses* ». Pas de subordination exprimée ; l'idée de nécessité et celle de l'acte nécessaire sont juxtaposées. Mais c'est sans doute parce que le subjonctif, malade et même mourant en français, est évité ; car il y a dans les phrases enfantines citées de nombreuses subordonnées, de types variés.

P. 159. Un enfant à qui un autre a conté une histoire où il y avait ces mots : « *Le fils à la fée il l'a attachée à une pierre* » répète l'histoire en disant : « *Une fois, un jour, son fils a fait une tache à un caillou* ». Il n'était pas question de « tache » dans l'histoire initiale : l'auditeur a tiré *tache* de *attachée*. Tout le récit a été construit sur le mot ainsi compris. — On aperçoit ici comment les mots s'appellent les uns des autres d'une manière qui échappe à toute prévision, et des hypothèses, surprenantes pour

nous, comme l'influence de *fer* sur *fermer* supposée par M. Gilliéron, deviennent moins invraisemblables qu'elles ne semblent au premier coup d'œil.

P. 200, au cours d'un chapitre important pour le linguiste où il montre comment l'enfant comprend, et où il fait apparaître que la phrase est saisie dans son ensemble, non analysée, M. Piaget note un cas où l'enfant ne comprenant pas un mot d'une phrase, donne à cette phrase, d'après les mots qu'il comprend, un sens indépendant du mot inconnu et qui par suite n'a rien à faire avec le sens propre de la phrase entendue. L'enfant fait abstraction du mot obscur.

P. 252, il est indiqué que, pour l'enfant, « le nom est lié à la chose ». Un enfant à qui l'on demande de citer un mot qui a de la force cite *boxe*. Et il se justifie en disant : « *Je croyais que c'était le mot qui tapait* ». P. 266, note, il est noté ce qui suit : « Chez les garçons de Genève jusqu'à 7-8 ans et plus, les astres, le feu, le vent, éventuellement l'eau, etc., sont considérés comme vivants et conscients, parce qu'ils se meuvent tout seuls ».

Il faudra étudier ce livre, non seulement pour ce qu'il enseigne, mais aussi pour les recherches dont il peut donner l'idée.

A. M.

H. PIÉRON. — *L'année psychologique*. XXIII^e année. Paris (Alcan), 1923, in-8, xiii-614 p.

Le recueil de M. Piéron est d'une admirable richesse. Et ceux qui, comme les linguistes, doivent suivre les progrès de la psychologie, y trouveront toute l'information qu'ils peuvent désirer. Où le linguiste apprendrait-il, par exemple, que M. Pierre Marie a donné de fortes raisons de croire qu'il n'y a pas dans le cerveau des centres innés du langage (Voir dans le recueil, p. 242)? Ailleurs (p. 499 et suiv.), on verra comment un psychologue envisage le mot et la phrase.

A. M.

Journal de psychologie. Numéro exceptionnel de janvier-mars 1924 *Psychologie de l'enfant et pédagogie*. Paris (Alcan), in-8, 319 p.

La *Société de psychologie* a consacré un numéro spécial à la psychologie de l'enfant. Outre un chapitre du livre de M. Delacroix signalé d'autre part et la conclusion d'un des ouvrages de M. Piaget dont le premier paru est aussi annoncé ici, on y trouvera une note, brève mais précise et rigoureuse, de M^{lle} Alice Descœudres (de Genève) sur les procédés à employer pour évaluer le vocabulaire de l'enfant (ce vocabulaire est beaucoup plus étendu qu'on ne l'imagine ordinairement) et une étude, nourrie de faits et d'observations instructives, sur le développement de la phrase dans le langage de l'enfant par M. Oscar Bloch ; on ne peut guère résumer ces observations où l'on aperçoit le très grand effort exigé par l'acquisition de la phrase ; l'enfant juxtapose des mots mal différenciés, à la fois noms et verbes, avant d'arriver à se servir de mots accessoires et de construire des phrases normales avec des mots jouant des rôles distincts.

A. M.

Kr. SANDFELD — *Sprogvidenskaben. En kortfattet fremstilling af dens metoder og resultater*. 2^e édition. Copenhague (Gyldendalske boghandel, 1923, in-8, (vi-) 307 p.

M. Sandfeld a été obligé de faire paraître cette seconde édition avant d'avoir pu refondre et augmenter son livre comme il le désirait. Mais, tel qu'il est, le livre est bon. C'est, on le sait, un manuel de linguistique évolutive où les notions sont exposées avec beaucoup de méthode et de clarté. Le fait que l'auteur est danois de langue et romainiste de profession lui donne son accent particulier entre les traités existants.

A. M.

Vetenskaps-societeten i Lund. Årsbok 1923. Lund (Gleerup).
1923, in-8, 100 p.

La société scientifique de Lund, qui a déjà édité plusieurs ouvrages (notamment du linguiste Petersson) et qui a pris l'initiative d'organiser une revue de comptes rendus, *Pro litteris*, à dater de l'automne de 1924¹, a publié pour 1923 un *Annuaire* comprenant divers mémoires. Le premier de ces mémoires (p. 13-26), dû à M. le professeur Hj. Falk, de Kristiania, est une critique de « la philosophie linguistique française ». M. Alf Sommerfelt discute d'autre part, dans un article du *Bulletin*, les vues de M. Falk. Mais je suis trop obligé à notre savant collègue de l'honneur qu'il nous a fait en nous discutant ainsi pour ne pas présenter moi-même quelques brèves observations ici.

Tout d'abord, il convient de noter que, des quatre linguistes français nommés par M. Falk, mes confrères Grammont, Millardet, Vendryes et moi, le seul qui attribue expressément aux conditions sociales l'influence dominante qui est critiquée, c'est moi.

Le trait essentiel de la doctrine de M. Grammont est l'importance qu'il attache à déterminer, dans la phonétique évolutive, des conditions générales du développement. Je l'ai suivi dans cette voie où il y a beaucoup à trouver, comme il ressort du grand travail de M. Grammont sur *l'Assimilation*, récemment paru dans notre *Bulletin*.

Ni M. Grammont, ni moi, ni, que je sache, aucun linguiste français, ne conteste qu'il faut examiner avec soin les conditions psychiques des faits linguistiques. et je me suis efforcé, plus d'une fois, de marquer ce que le linguiste peut tirer de la grande œuvre de Wundt. On a vu ci-dessus que M. Delacroix a trouvé beaucoup à prendre dans nos recherches. Mais, d'une part, ces conditions se manifestent

1. Le premier cahier, riche et intéressant, vient de paraître. La linguistique y tient une bonne place, et l'on y trouvera beaucoup d'observations intéressantes pour le linguiste, dans des articles qui n'émanent pas de linguistes de profession.

dans la langue sous des formes si particulières qu'il y a lieu, pour le linguiste, de poser des formules proprement linguistiques. et, de l'autre, ces conditions, étant universelles, n'expliquent pas les différences qu'on observe entre les évolutions des diverses langues ; de là la nécessité de recourir au facteur social qui représente la variable dont on a besoin pour expliquer le changement.

A. M.

A. SOMMERFELT — *Uitviklingsfonetik*. Videnskapselskapets Forhandlinger for 1923, n° 5. Kristiania, 1923, in-8, 11 p.

Dans ces quelques pages, M. Sommerfelt donne un aperçu exact et précis des travaux faits en France sur la phonétique générale évolutive. C'est M. Grammont qui a été ici l'initiateur. Aux indications données par M. Sommerfelt il faut ajouter maintenant le grand travail de M. Grammont sur l'*Assimilation*, paru dans le *Bulletin de la Société de linguistique* de 1923, n° XXIV.

A. M.

L. JOLEAUD. — *Éléments de paléontologie*. II. Paris (A. Colin), 1924, in-16, 215 p. (Collection A. Colin, n° 30).

Le petit traité de paléontologie de M. Joleaud se termine par un chapitre VI, d'une centaine de pages, intitulé *Les êtres vivants des temps quaternaires*, consacré presque tout entier à la préhistoire de l'homme. La linguistique n'y est pas utilisée ; mais on y trouvera des renseignements précis sur les diverses races humaines et leur succession, sur les civilisations humaines, leurs périodes d'éclat et leurs décadences. Le linguiste aura ainsi un aperçu des faits biologiques et archéologiques grâce auxquels on peut en quelque

mesure situer les développements linguistiques préhistoriques.

A. M.

E. PITTARD. — *Les races et l'histoire. Introduction ethnologique à l'histoire*. Paris (Renaissance du livre), 1924, in-8. xx-621 p

On ne saurait envier un auteur qui doit traiter pareil sujet. Car, loin que l'on ait encore des résultats complets et assurés, la méthode même de l'étude n'est à bien des égards pas fixée, et les enquêtes sont presque partout incomplètes, souvent à peine commencées.

Le profane aurait aimé à être éclairé sur les critères au moyen desquels on classe les races humaines, sur la valeur des observations faites dans chaque domaine, leur étendue, leur degré de précision. Qu'on lise le chapitre, de huit pages, sur « races et langues ». On y trouvera les affirmations de linguistes qui ont marqué l'indépendance des deux notions, l'exemple banal des États-Unis, et même, p. 56-59, un prêche dont, quelle qu'en puisse être l'utilité, la place n'était pas ici. Mais pas une discussion positive sur les concordances, parfois frappantes, entre limites de langues et limites de races. Dans un volume où il y a trop de phrases (écrites sans fermeté, souvent sans correction) et beaucoup trop peu de cartes, de diagrammes et de figures, on aimerait à voir juxtaposée une carte des langues des nègres — dont on sait l'unité fondamentale — et des races nègres. On verrait jusqu'où s'étend la coïncidence. Le travail des linguistes sur les langues européennes montre la différenciation d'une langue commune s'étendant, en vertu d'une influence de civilisation, sur un large domaine ; et, d'autre part, il y a eu en Europe, dès une date ancienne, de grands mélanges de populations. Mais, si l'on remonte à des types de langues relativement voisins — indo-européen, ouralien et altaïque, chamito-sémitique, caucasique, etc. —, on voit qu'ils sont parlés par des hommes divers dans le détail, plus

semblables néanmoins entre eux, notamment par la pigmentation, par le type du visage, qu'ils ne le sont aux nègres ou aux Chinois. Le chapitre passe à côté du problème fondamental. Le problème n'est mûr ni pour le linguiste ni pour l'ethnologue ; mais il faudrait montrer comment il se pose, et qu'il se pose.

Le plan suivi accuse le manque de système qui gêne le lecteur d'un bout à l'autre : M. Pittard étudie successivement les unités politiques de l'Europe moderne, alors qu'il est manifeste que nulle part ces unités ne répondent à des unités ethniques. Il aurait été plus clair — et plus bref — de suivre les races plus ou moins définies qu'admet l'auteur à travers les pays où on les rencontre. C'est un manque de méthode criant que d'emprunter, pour une étude biologique, un plan aux hasards changeants de l'histoire politique.

Parmi les « influences ethniques » considérées a priori comme très importantes, et qui « se sont révélées inexistantes », M. Pittard cite l'influence romaine dans les pays de langue latine. Mais il n'est pas juste de dire (p. 581) que « nos points de vue ethnographiques, autrefois uniquement guidés par les récits des historiens anciens et les affirmations des linguistes, doivent être, presque partout, révisés ». Les historiens anciens ne disent ni ne suggèrent que les populations de l'Empire romain aient notablement changé du fait de la conquête ; les linguistes pas davantage. j'ai, pour ma part, enseigné qu'il n'y a pas eu de changement notable, et, si je l'ai dit avec discrétion, comme tout le monde, c'était pour ne pas enfoncer une porte grande ouverte. Les linguistes non plus que les historiens anciens ne sont responsables des conclusions erronées que des esprits faux ont pu tirer de faits positifs et certains.

En somme un livre trop long où l'on trouvera des faits et des renvois, mais qui en laisse désirer un autre où les notions seraient définies avec rigueur, critiquées d'une manière serrée, et où les faits seraient présentés dans leur cadre propre. Je ne sais ce qu'en penseront les ethnologues. Le linguiste sera embarrassé pour en tirer parti.

La bibliographie même laisse fort à désirer. Les fautes

d'impression y abondent, ainsi l'abbé Breuil appelé Dreuil deux lignes après l'orthographe correcte. Les livres sont énumérés sans aucun classement, par ordre alphabétique des auteurs. M. Pittard mêle les ouvrages principaux sur lesquels est fondé son exposé à des ouvrages accessoires qu'il n'a pas vus et auxquels il renvoie de seconde main, ainsi SOLAK (lire POLAK), *das Land une* (sic) *seine Bewohner*, ou PIC STAROZINOSTI (présenté comme nom d'auteur, et sous cette forme), *la Bohème préhistorique*.

A. M.

Holger PEDERSEN. — *Sprogvidenskaben i det nittende aarhundrede. Metoder og resultater*. Copenhague (Gyldendalske bokhandel), 1924, in-8 (iv-)311 p.

Pour une collection d'ouvrages de grande vulgarisation scientifique, M. H. Pedersen a accepté d'exposer l'état actuel de la linguistique. Il l'a fait avec la richesse d'information, la domination du sujet qu'on pouvait attendre de lui.

Il a esquissé d'abord une histoire sommaire de la grammaire comparée des langues indo-européennes langue par langue; puis vient un aperçu plus rapide des autres branches de la linguistique. Un chapitre de près de cent pages est consacré aux trouvailles épigraphiques et aux alphabets. Un autre chapitre, un peu moins long, traite des méthodes et de leur développement. Le volume se termine par de brèves indications sur la préhistoire indo-européenne : M. H. Pedersen est de ceux qui suivent en principe M. Moller sur la parenté de l'indo-européen et du sémitique, et il n'écarte pas non plus le rapprochement entre l'indo-européen et le finno-ougrien. Le livre est peu étendu, et les figures y tiennent une grande place; il résulte de là que chacun des linguistes mentionnés l'est de façon très rapide, et pas toujours comme on l'attendrait : le portrait de M. Schuchardt se trouve à propos du basque, et le nom de ce grand romainiste n'est signalé qu'en passant à la page du romanisme;

le nom de M. Gilliéron est omis ; il y aurait eu lieu de le mentionner aussi au chapitre de la méthode ; or il n'y est pas question de géographie linguistique. Au chapitre de la méthode, la linguistique générale évolutive et l'emploi esthétique de la langue ne sont pas considérés ; le nom de M. Grammont ne figure pas bien qu'il soit destiné à tenir dans l'histoire de la linguistique une grande place alors que beaucoup d'estimables savants mentionnés ici seront oubliés. Il n'est pas non plus question de Wundt

Ecrit en danois, le livre n'atteindra pas tous les lecteurs que devrait lui valoir son contenu. Outre de nombreux portraits, qui n'ont qu'un intérêt de curiosité, on y trouvera beaucoup de spécimens d'écriture, de reproductions d'inscriptions ou de manuscrits, des cartes qui le rendront utile même à qui ne lit pas le danois.

A. M.

Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für Wilhelm Streitberg von J. Friedrich, J.-B. Hofmann, W. Horn, I. Iordan, G. Ipsen, H. Junker, F. Karg, C. Karstien, K.-H. Meyer, V. Michels, W. Porzig, H. Reichelt, E. Sievers, F. Sommer, F. Specht, A. Walde, A. Walter, J. Weisweiler, H. Zeller. Heidelberg (Winter), 1924, in-8, xix-670 p.

On ne sait qui féliciter de la forme originale que revêt l'hommage rendu à l'éminent professeur de Leipzig, M. W. Streitberg, pour son soixantième anniversaire de naissance. Le recueil a dix-neuf auteurs, mais pas de directeur avoué¹.

Le volume s'ouvre par une bibliographie de l'œuvre de M. Streitberg. Si imposante que soit l'œuvre personnelle, elle ne donne pas une idée de l'influence qu'a eue le maître fêté : directeur (avec le regretté Brugmann) des *Indoger-*

1. Depuis que ce compte rendu a été écrit ; il a paru à Leipzig, en l'honneur de M. Streitberg, une autre *Festgabe*, qui sera examiné l'an prochain.

manische Forschungen depuis 1891, de l'*Indogermanisches Jahrbuch* (avec Thumb, puis avec M. Walde) depuis 1914, et de toute une série de collections, M. Streitberg a exercé sur le travail linguistique fait en Allemagne dans les trente-cinq dernières années une action peu visible, mais puissante. Tous les linguistes s'associeront à l'hommage qui lui est rendu

Un maître qui a été ainsi un grand organisateur de travail a été assurément heureux de pouvoir mesurer dans les articles du recueil à lui dédié à la fois l'œuvre accomplie et ce qu'il y a lieu d'entreprendre dans les prochaines années. Mieux que des articles techniques — qui du reste lui sont offerts aussi d'autre part —, ce recueil doit plaire à l'homme d'action qu'est M. Streitberg.

Il est précieux de voir dessinés par des hommes compétents l'état actuel et les tâches actuelles de la linguistique.

On ne doit pas s'attendre à ce que le recueil soit complet. Il est l'œuvre de savants allemands — à une exception près, celle d'un Roumain. M. I. Jordan —, et de savants qui appartiennent à l'une des écoles de linguistes allemands, celle dont le centre est Leipzig. Or, sans parler de l'esprit nationaliste qui sévit trop fort en Europe pour que les savants eux-mêmes, en dépit du caractère international de la science, y échappent tout à fait (par bonheur, la linguistique est l'une des sciences où les préoccupations nationalistes, si funestes à l'esprit scientifique, ont fait le moins de mal), il est malaisé aux savants d'un grand pays où la science est largement cultivée d'avoir bien présent à l'esprit tout ce qui se fait dans le monde pour leur science. Depuis dix ans, la circulation des publications scientifiques a cessé d'être normale : parlant des langues modernes de l'Inde, l'un des auteurs du recueil a ignoré — en fait, et bien innocemment — la principale des publications faites sur ce domaine, le livre de M. Jules Bloch sur le marathe, parce que ce livre est postérieur à 1914. Chose plus grave encore, la paresse intellectuelle qui est normale même chez l'homme de science, s'oppose à ce que l'on connaisse bien les travaux provenant de milieux vraiment différents de ceux où

travaille chaque savant, soit que ces milieux appartiennent à une nation différente, soit qu'ils appartiennent à une école différente à l'intérieur d'une même nation. Le livre apporte l'état de la linguistique vu de Leipzig. Les choses apparaîtraient parfois tout autres, vues de Berlin, de Copenhague ou de Paris.

Aux yeux du lecteur non spécialiste, on pourrait voir là une critique. Pour le spécialiste, c'est un avantage. Si, dans son chapitre sur l'indo-européen et la linguistique générale, M. Junker s'arrêtait longuement aux doctrines qui ont cours en France, je tirerais peu de gain de son exposé : je les connais. Mais j'ai trouvé profit à étudier son exposé des doctrines allemandes qui me sont moins familières et sur lesquelles j'ai beaucoup à apprendre. Même le lecteur qui n'est pas du métier verra vite, à lire M. Junker, que tout son exposé se réfère à des doctrines allemandes, et que l'étranger n'y figure presque pas.

Si, faisant confiance au titre, on attendait des exposés complets et ordonnés, on serait vite détrompé. Le recueil ne porte que sur certaines questions. D'abord, sauf quelques généralités, il ne s'agit que des langues du groupe indo-européen. Le reste des langues du monde n'est pas considéré. Rien de plus légitime ; mais le titre devrait avertir. Il faudra qu'on se défasse de l'habitude qu'on a trop souvent de confondre linguistique indo-européenne et linguistique générale.

Même le monde indo-européen n'est pas examiné tout entier : il n'y a pas de chapitre sur le celtique, sans doute parce qu'il ne s'est trouvé aucun celtiste pour en prendre la charge : les celtistes sont rares ; il n'y a pas de chapitre sur le tokharien. Il y a un chapitre — peu personnel, trop composé d'énumérations sèches —, sur l'allemand, par M. Michels, et un — beaucoup plus riche, riche de faits, d'idées et de suggestions — sur l'anglais, par M. W. Horn ; il n'y en a pas sur le scandinave ; et c'est dommage ; car les travaux sur les langues scandinaves sont importants et par leurs résultats et par les méthodes qui y ont été employées.

M. Hirt est maintenant en Allemagne un des rares linguistes qui s'intéressent au système linguistique indo-européen. Le fait qu'il n'a pas collaboré est sans doute ce qui explique l'absence, regrettable, d'un mémoire sur la structure de l'indo-européen commun.

Toute la phonétique descriptive est représentée uniquement par l'exposé que donne M. Sievers de sa « Schallanalyse » et par des observations complémentaires de M. Skarg sur la même question. Or, qui n'a pas eu occasion d'entendre exposer oralement ces idées a peine à se rendre compte du problème. M. Sievers lui-même déclare que seuls des sujets de type moteur peuvent observer les faits ; les sujets de type auditif ou visuel n'y sont pas aptes ; même si les circonstances ne permettaient d'entendre un exposé oral de la question, je n'aurais donc aucune chance de rien percevoir. Et, comme la matière ne se prête pas non plus à être étudiée par des procédés expérimentaux, on doit se fier aux observateurs. M. Karg a procédé à des vérifications qui ont été satisfaisantes, et un aussi bon esprit que M. Streitberg est entièrement convaincu. Mais, d'autre part, on ne peut se défendre d'un doute quand on voit affirmer que, à la lecture d'un texte ancien, écrit dans une langue comme le gotique dont la tradition orale est perdue depuis de longs siècles et dont la prononciation n'est connue par aucun témoignage explicite, un observateur qualifié peut déterminer le caractère phonique du texte et, comme le fait M. Streitberg, tirer de là des conséquences pour la critique des leçons des manuscrits. Quoi qu'il en soit, je ne me permettrai pas de discuter les vues de M. Sievers qui comprennent évidemment une part de vérité, mais où il reste à discerner objectivement la partie solide et durable.

L'article de M. Porzig sur la syntaxe part d'une idée dont la valeur pratique est contestable. Au matériel phonique du langage M. Porzig oppose, d'une part, les procès psychiques manifestés par le langage, et, d'autre part, la signification. Il y aurait donc trois éléments à considérer. C'est oublier que les procès psychiques n'intéressent pas directement le linguiste ; le linguiste n'a affaire qu'à la signification

qui est un élément complexe, difficilement saisissable, et dont les procès psychiques, qui intéressent le psychologue, sont une des conditions. A envisager trois facteurs, on brouillerait tout sans profit. — Il y a d'ailleurs dans cet article bien des affirmations ou vagues ou peu exactes. P. 135, il est dit que « der Nominalsatz in den überlieferten idg. Sprachen keineswegs die Regel darstellt » si M. Porzig veut dire qu'il est fait en indo-européen un grand usage de la phrase verbale, il a raison ; mais on sait que la phrase nominale (sans aucun verbe) y était aussi chose courante et normale. P. 139, il est dit que, dans le Rgveda, la distinction du substantif et de l'adjectif n'était pas encore faite avec rigueur : elle l'est tout autant qu'en grec ou en latin ; car l'adjectif est seul à y présenter une distinction de la flexion masculine et de la flexion neutre dans un même thème et un thème de féminin en regard du thème de masculin-neutre, soit le type *návah*, *návam*, *návā*. Il est vrai que la formation du « comparatif » est autonome ; mais l'autonomie des diverses formes d'un même groupe est le caractère essentiel du type linguistique indo-européen ; un thème *navyas-* en face de *náva-* est si bien considéré comme un thème d'adjectif qu'il a reçu une formation de féminin, alors que, à en juger par l'italo-celtique et le grec, ce type de « comparatifs » ne comportait pas de féminin originellement. — Il y a un peu de vérité, mais beaucoup d'exagération à déclarer que le sanskrit classique appartient, au point de vue syntaxique, au type indien moderne : le sanskrit est une langue savante qui a gardé les traits essentiels du vieux type indo-iranien, une flexion nominale riche, une flexion verbale se suffisant à elle-même ; seulement, étant employé par des hommes dont le parler courant était de type plus moderne, il reflète à bien des égards un type moderne. — On voit comment les idées de M. Porzig, souvent intéressantes, manquent parfois de la précision, de la rigueur nécessaires.

L'article où M. Gunther Ipsen tire parti des dernières découvertes archéologiques pour marquer les liens entre l'ancien Orient et le monde indo-européen ouvre des hor-

zons nouveaux. L'extension des langues indo-européennes n'avait jusqu'ici qu'un sens linguistique : voici qu'on commence à en saisir la réalité historique. Ce progrès n'a pas encore retenti profondément sur la grammaire comparée des langues indo-européennes : mais il est destiné à l'éclairer d'une manière qu'on n'aurait pas osé espérer. Sans doute les démonstrations qui ont été tirées de l'unité linguistique d'un vaste groupe allant du sumérien à l'ibère en passant par les langues asianiques (y compris l'étrusque) et par les langues caucasiennes ne sont pas décisives, mais M. Ipsen signale, sur des portions étendues de cette aire immense, des communautés de civilisation, en particulier une même manière, triste et redoutable, de concevoir la mort. Le jour où ce grand groupe linguistique apparaîtra nettement, les changements phonétiques que présentent les divers groupes indo-européens s'expliqueront peut-être en quelque mesure.

Toutefois, en l'état actuel des connaissances, il faut encore beaucoup de réserve. P. 214 et suiv., M. Ipsen groupe des particularités relatives à *p*, *f*, *h* en arménien, en lydien, en étrusque, en latin, en ibère, en gascon et en celtique. Or, si quelques-uns de ces faits offrent au premier abord quelque connexité, la plupart entrent dans de grands ensembles et, perdant ainsi leur caractère de singularité, n'ont plus, par suite, le caractère probant qu'ils semblent avoir dans la liste fournie. Le passage de *p* initial à *h* (d'où zéro en certains cas) en arménien fait partie de la mutation consonantique qui s'étend en arménien à toutes les anciennes sourdes non géménées et à toutes les anciennes sonores. En celtique, la mutation consonantique a été moins considérable ; mais elle porte aussi sur l'ensemble du système. Si l'action sur *p* a été plus grande, c'est que le *p* est un phonème particulièrement sensible : on retrouve des altérations pareilles de *p* dans des langues diverses, notamment en magyar et en japonais. Ce n'est pas à dire que le substrat « alarodien » ou « japhétique » soit étranger à ces mutations : j'ai signalé dès longtemps que le système des occlusives arméniennes concorde avec celui des occlusives géorgiennes et que, par suite, la mutation arménienne pro-

viendrait d'un substrat « caucasique ». Des faits variés indiquent du reste que le type consonantique attesté par le géorgien et l'arménien se retrouvait dans les langues asiatiques. et. sans doute, dans l'ensemble du « japhétique » ou « alarodien ». D'autre part, à côté du celtique, le germanique a aussi une mutation consonantique, mais beaucoup plus radicale ; on est tenté d'attribuer les deux à des substrats de même type. Les faits relatifs à *p*, *f* et *h* font donc partie d'un grand ensemble d'innovations et pour une part tiennent à une débilité spécifique des labiales sourdes. — Si l'on envisage ainsi les faits dans leur ensemble, on y joindra le passage, indépendant mais parallèle, de *bh*, *dh*, *gh* à *ph*, *th*, *kh* (φ, θ, χ) en grec et à *f*, *þ* (d'où *f*), *k* (d'où *h*) en italique.

Les mots qui, en indo-européen, sont isolés, sont suspects d'avoir été des emprunts. M. Ipsen a signalé, on le sait, que le nom i.-e. **ǵʷou-* du « bœuf » et de la « vache » rappelle sumérien *gu*, et pourrait par suite être un vieil emprunt. Ce serait un fait parallèle à l'emprunt du nom de la « hache » à akkad. *pilakku*. Les noms semblables mais indépendants du « taureau » en indo-européen et en sémitique pourraient dès lors être l'un et l'autre des emprunts à une tierce langue ; la diphtongue *au* à l'intérieur du mot s'expliquerait ainsi (mais pourquoi M. Ipsen attribue-t-il au balte un thème en *-i* ? se serait-il laissé tromper par la forme *tauris*!). — Ici encore il faut être prudent ; rien n'autorise à poser i.-e. **ǵster-* . il n'y a un *a* initial (dans gr. ἀστήρ et arm. *astl*) que dans les langues qui admettent la prothèse d'une voyelle devant un groupe de consonnes initiales, à savoir le grec et l'arménien ; dès lors on ne peut pas faire état de ce prétendu *ə* pour rapprocher akkad. *Istar*.

Le mémoire de M. A. Walde sur les formes à timbre *o* de degré réduit touche à une série de questions obscures du vocalisme indo-européen. Les observations présentées sont intéressantes ; mais elles ne sont pas assez systématiques. M. Walde veut d'abord établir que ρω dans des cas tels que celui de gr. σρωτός est une forme du double degré zéro de

racine dissyllabique, c'est-à-dire **strə-*, avec timbre *o*. Pour y parvenir, il faut prouver que *στρωτός* répond exactement à lat. *strātus*, mais il ne suffit pas de l'affirmer, comme il est fait p. 160. En tenant *στρω-* pour une forme altérée de **strōu-* et en se servant de lat. *strātus* (sur quoi a été fait *strāuī*) pour poser une racine de forme **sterə-*, **strā-*, M. Hirt a lancé deux hypothèses arbitraires et peu vraisemblables. Mais le type grec *στρε-* autorise à poser **strē-*, **strō-* et, en admettant un ancien **strō-* dans gr. *στρωτο* et *ἐστρωμένος*, M. Hirt a vu juste. Dès lors *στρωτός* est fait sur un ancien aoriste et un ancien parfait à vocalisme plein du second élément de la racine dissyllabique à forme normale; le cas est tout pareil à celui de skr. *prātaḥ*, lat. *-plētus* en face de véd. *āprāt*, hom. *πλητος*. Cet exemple suffit à montrer le vice de la démonstration de M. A. Walde: elle repose sur une pétition de principe. — P. 170, M. Walde utilise incidemment l'*i* de grec *διρυχός* en face de *διρ-διρυχός* et de skr. *dirghāḥ*, v. sl. *dlǫgŭ* (s. *dŭg*) en oubliant la remarque de F. de Saussure que, en grec, après une syllabe de vocalisme *o*, un **ə* intérieur s'amuit; l'*i* énigmatique de *διρυχός* est le substitut d'un vocalisme zéro à peu près comme dans hom. *πίτρες* en face de lat. *quattuor* et de gr. *τρξ-* (dans *τρξπῆξ*). Cet *i*, unique en son genre, est bien curieux. — L'aoriste *ἔτρξον* indique que l'*ō* du présent *τρώω* est le degré long d'une racine **treg-*; ce présent remplacerait un ancien présent athématique, comme il arrive pour *φώω*; il existe une forme nominale *τρώξ*, *τρωγός* (v. p. 160). L'étymologie est malheureusement obscure. — P. 172, n., un lat. *pall-* est expliqué par un ancien **polo-*: hypothèse arbitraire; lat. *saluos* représente un ancien **s^olawos*, et la forme n'est pas superposable à gr. *ἐλ(F)ος*; dans lat. *pall-* de *palleō*, *pallidus*, on a **p^ol-*, comme dans arm. *alik'*, mais avec gémination expressive de *l* intérieure. Il n'y a aucun cas sûr où **lw-* ait abouti à lat. *-ll-*.

Il serait vain de rendre compte de comptes rendus. Il en est qui sont remarquables par la méthode, comme celui de M. Friedrich sur le hittite, ou par la largeur de vues,

l'impartialité, comme celui de M. Joh. Bapt. Hofmann sur les anciens dialectes italiques, de M. Jordan sur les langues romanes, ou par la richesse des aperçus, comme celui de M. W. Horn sur l'anglais. Les articles de M. Karstien sur l'ancien germanique, de M. Zeller sur l'arménien, de M. Specht sur le baltique et de M. Karl H. Meyer sur le slave sont instructifs. L'article de M. Ad. Walter sur le grec est d'un ton tranchant et parfois naïvement suffisant ; mais il est riche d'informations sur les publications allemandes.

Dans l'ensemble, le recueil ouvre des jours intéressants sur l'état actuel de la linguistique indo-européenne, surtout en Allemagne. On aura grand profit à l'étudier.

A. M.

P.-U. GONZÁLEZ DE LA CALLE. — *Francisco Sanchez de la Brozas. Su vida profesional y académica. Ensayo biográfico*. Madrid (Suárez), 1923, in-8, 537 p.

C'est un acte de piété qu'a accompli M. Gonzalez de la Calle en consacrant à l'ancien professeur de l'Université de Salamanque, Sanchez de la Brozas, c'est-à-dire à *Sanctius Brocensis*, l'auteur de la *Minerva*, une biographie détaillée, fondée sur des pièces d'archives, et où l'on voit, à défaut de la vie intime du maître, les étapes de son activité de professeur. La *Minerva* est le livre qui a exercé sur l'enseignement de la grammaire, en particulier de la grammaire latine, la plus grande action depuis sa publication, à la fin du xvi^e siècle. Cette influence a été due au grand effort qu'a fait Sanchez pour lier d'une manière rationnelle les faits grammaticaux. M. González de la Calle fait ressortir les mérites de son auteur dans une introduction assez brève, mais substantielle. Quand Sanchez reconnaît trois parties principales du discours, *nomen, uerbum, particulae*, il pose un principe définitif, dont on a eu parfois tort de s'écarter et auquel il faudra toujours revenir. Il faut remercier de cet

excellent travail l'auteur qui n'a pas épargné sa peine et qui apporte à l'histoire, trop peu faite, de la linguistique, une contribution de valeur durable

A. M.

Alfred SCHMITT. — *Untersuchungen zur allgemeinen Akzentlehre, mit einer Anwendung auf den Akzent des Griechischen und Lateinischen* Heidelberg (Winter). 1924. xv-209 p.

Il faut bien du talent pour écrire un livre aussi neuf, aussi plein, aussi utile, sans apporter des données nouvelles, mais en choisissant, lisant et coordonnant des faits connus, en définissant les notions avec rigueur et en posant une doctrine ferme et cohérente.

Malgré bien des discussions et bien des efforts faits pour clarifier les idées, on n'est pas arrivé jusqu'ici à s'entendre sur le rôle de l'accent dans les langues anciennes, ni même sur l'accent dans l'ensemble des langues actuelles. Matériellement, il intervient dans l'accent trois qualités des sons employés dans le langage : intensité, hauteur et durée, tandis que les phonèmes dont est faite l'émission linguistique sont caractérisés par le timbre. Des trois qualités des sons, deux sont employées, concurremment avec le timbre, pour caractériser les mots et les formes grammaticales : la hauteur, par exemple en chinois et dans nombre de langues africaines, la quantité en lituanien, en serbe, en tchèque, et dans beaucoup d'autres langues. L'intensité est la seule qualité qui soit propre à l'accent. On a beaucoup cherché à déterminer en quelle mesure les trois qualités interviennent dans l'accentuation d'une langue donnée ; mais, nulle part, les recherches n'ont été faites d'une manière complète : pour bien des langues, elles sont à peine commencées ; pour les langues anciennes, on ne peut qu'interpréter des données peu précises. De plus, le problème est compliqué par deux ordres de faits : d'une part, à l'intérieur de la partie voca-

lique de la syllabe, il y a des variations de hauteur et d'intensité auxquelles il est bon de réserver le nom « d'intonation » ; de l'autre, les variations de hauteur, et aussi de durée et d'intensité, servent à des fins expressives : la phrase interrogative est souvent montante, la phrase déclarative, descendante. Qu'on ajoute à cela l'attitude différente des linguistes suivant le caractère de leur langue maternelle : un linguiste allemand ou anglais, dans la langue de qui chaque mot comporte une syllabe en fort relief par rapport aux autres, est porté à ne pas voir les choses comme un linguiste français qui, dans son parler normal, ne met en grand relief aucune syllabe du mot. On conçoit que les linguistes soient mal au clair sur la théorie de l'accent.

C'est ici qu'intervient M. A. Schmitt, avec une manière neuve, et, au moins en un sens, sûrement juste de voir les choses. Il écarte les marques matérielles : la hauteur, car on n'observe actuellement aucune langue où l'accent consiste essentiellement en une élévation de la voix ; la durée, car elle est liée à des conditions variées, et une répartition des voyelles en longues et brèves ne se laisse pas poursuivre d'une manière exacte ; l'intensité, car il y a des langues où elle joue peu de rôle. Écartant l'intonation de la syllabe et les variations qui servent à former la phrase, envisageant seulement l'accent de mot — et il serait bon, pour la clarté, de réserver le terme d' « accent » à l'accent de mot — il constate que le rôle de cet accent est de grouper entre elles les syllabes du mot. Peu importe la façon dont l'accent est caractérisé : elle varie d'une langue à l'autre. L'essentiel est que l'accent sert de centre au mot. Il y a des langues telles que l'allemand et, plus encore, l'anglais, où l'accent est fort et où la syllabe accentuée a par rapport aux autres un grand relief ; il y en a d'autres, le français par exemple, où toutes les syllabes sont presque égales et où la syllabe accentuée n'a guère de force spéciale. A ce point de vue, il y a entre les langues tous les degrés imaginables. Mais le rôle essentiel de l'accent est partout de centrer le mot.

Ce résumé général ne donne pas une idée complète du livre. sobres et pénétrantes, les discussions de M. Schmitt

éclairaient les sujets qu'il traite. et il faut lire d'un bout à l'autre ce petit livre, toujours substantiel, toujours instructif.

Toutes les conséquences que tire M. Schmitt de son idée principale ne sont pas également convaincantes. La définition qui est donnée de l'accent est bonne sans doute. Seulement il ne suit pas de là que le ton du grec ou du védique ait été un accent au sens où l'entend l'auteur. Simple élévation de la voix, c'était un moyen de caractériser un mot, une forme grammaticale, comme un ton chinois ou dahoméen. Rien n'indique que, à l'époque védique ou même à l'époque attique classique, le ton ait servi de centre au mot, ce qui montre qu'il n'a pas joué ce rôle, c'est qu'un des mots essentiels de la phrase est atone dans une large moitié des cas en védique : il n'est pas probable que des formes importantes par le sens et souvent volumineuses comme les formes personnelles du verbe védique aient été dépourvues du « centre » dont parle M. Schmitt. Ceci ne change rien à la théorie, et intéresse seulement une application qui en est faite. M. Schmitt a tort de croire que le ton indo-européen était « faiblement centralisateur » ; le ton était une caractéristique de telle ou telle syllabe ; il jouait un rôle analogue à celui d'un timbre plutôt qu'à celui d'un accent ; il n'était un centre en aucune manière. Le mot ne se rythmait qu'au moyen des différences de quantité. C'est pour cela que la langue répugnait aux successions de brèves qui ruinaient le rythme, ainsi que l'a vu F. de Saussure pour le grec, et ainsi que cela est vrai aussi pour le sanskrit et même pour le latin. Et c'est autour des sommets quantitatifs que se « centraient » les éléments du mot.

Dans l'Inde comme dans les langues germaniques, le ton a disparu sans être devenu un centre à aucun moment, semble-t-il. En grec et en latin, au contraire, le ton est devenu un « centre » à l'époque impériale. Le rythme quantitatif a tendu à s'altérer, puis a disparu tout à fait. Il est malaisé de déterminer quand a commencé ce développement. La première amorce doit remonter très haut. Du jour où la place du ton a été limitée par rapport à la fin du

mot, le ton avait ce qu'il fallait pour devenir un centre. Or, la limitation est un fait grec commun, donc antérieur à l'époque historique. Cette limitation n'a pas empêché d'abord le ton de garder son rôle ancien et ne l'a pas amené immédiatement à être un centre ; rien ne prouve que, ailleurs, le ton ait « centré », même « faiblement », le mot ; il demeurerait une *προσφῆξις*, un *accentus*, et n'était à aucun degré un sommet rythmique. Mais, quand le rythme quantitatif s'est altéré, le ton est devenu le centre du mot — ce qui ne veut pas dire que, à aucun moment, il ait pris l'intensité d'un « accent » anglais ou allemand. On se représente souvent les choses comme si le changement de nature — et surtout de valeur — de l'ancien ton avait entraîné la ruine du rythme quantitatif ; c'est sans doute l'inverse qui est le vrai. Les langues slaves où la quantité s'est altérée progressivement, où par suite le rythme a cessé d'être quantitatif, et où le ton s'est chargé d'éléments d'intensité, faibles d'abord (comme encore maintenant dans le groupe serbo-croate), puis plus forts, ou même très forts comme en russe, donnent une idée de ce qui s'est passé. La solution indiquée ici explique le vers antique mieux que le compromis indiqué par M. Schmitt p. 182 et suiv.

La situation du latin est plus compliquée. L'accent d'intensité ancien sur l'initiale qui a été souvent supposé n'est pas admis d'une manière aussi unanime que le croit M. Schmitt ; M. Juret l'a contesté, pour de bonnes raisons. Et il est probable que le ton historiquement attesté n'est pas un accent secondaire, mais un reste de l'ancien ton fixé par rapport à la fin du mot comme le ton grec, de manière tout à fait indépendante d'ailleurs.

P. 126, M. Schmitt aurait eu avantage à connaître la distinction fine et précise qu'a faite M. Grammont entre l'accent proprement dit du français et l'« accent d'insistance » sur la première voyelle du mot qui suit une consonne.

A. M.

A. CUNY — *Études prégrammaticales sur le domaine des langues indo-européennes et chamito-sémitiques*. Paris (Champion), 1924, in-8, xxxiv-483 p. (Collection linguistique, XIV).

M. Cuny est convaincu de la justesse des théories de M. Moller, sur la parenté entre indo-européen et sémitique. Dès lors, quoiqu'on puisse penser de la solidité de ces théories, il agit sagement en s'appuyant sur des résultats qu'il tient pour acquis et en construisant lui-même sur cette base ; c'est sans doute le meilleur moyen d'en éprouver la solidité.

Il ne dépendait pas de M. Cuny d'écarter une difficulté qui rend dès l'abord précaire un travail comme celui-ci : en regard d'une grammaire comparée de l'indo-européen bien élaborée — quoiqu'il reste beaucoup à corriger, à compléter —, le sémitique où les rapprochements sont plus immédiatement évidents qu'en indo-européen, mais où l'on opère avec des langues ayant eu des histoires très différentes et attestées à des dates très éloignées les unes des autres, n'a encore qu'une grammaire comparée imparfaite. Quant au chamitique, on est au stade de la description, toute la comparaison reste à faire, ou presque. La situation de l'égyptien par rapport au sémitique et au berbère reste à définir exactement. M. Cuny ne disposait donc pas même d'un commencement de grammaire comparée du chamito-sémitique. En fait, le chamitique tient dans le livre une place restreinte, de par l'état actuel des résultats acquis. Même en ce qui concerne le sémitique, M. Cuny opère plutôt avec l'arabe et l'hébreu qu'avec l'akkadien, et ceci n'est pas sans inconvénient. A se servir du grec, du latin et du slave, par exemple, en négligeant l'indo-iranien dans la plupart des cas, on augmenterait beaucoup les chances d'erreur en grammaire comparée des langues indo-européennes.

Le rapprochement avec lequel opère M. Cuny de l'indo-européen, d'une part, et du chamito-sémitique, de l'autre, reporte, pour la période de communauté, à une date très ancienne. Car, dès la date, très ancienne, où il est attesté,

l'akkadien a ses traits caractéristiques, ce qui oblige à reporter de quelques siècles en arrière la communauté sémitique. Et, dès son début, l'égyptien est profondément différent du sémitique, ce qui oblige à reporter plus loin encore en arrière la communauté supposée chamito-sémitique. — A cette date, très lointaine, il faut tenir compte de la parenté possible entre l'indo-européen et le finno-ougrien. Cela fait une grammaire comparée très complexe, reportant à des périodes de communauté bien éloignées.

Aussi les concordances morphologiques, qui sont ce que l'on a de plus net et de plus probant pour établir des parentés de langue, manquent-elles à peu près entièrement à qui veut rapprocher, et M. Cuny est réduit au *prégrammatical* où les démonstrations deviennent précaires.

Considérant des faits si anciens, M. Cuny est réduit à se servir de fragments réduits des mots attestés. Le livre se compose au fond de trois parties : une étude des noms de nombre, un chapitre sur un morphème caractérisé par labiale et une discussion de la forme des racines. L'hypothèse commune qui relie les trois parties, c'est que, sous la forme où ils apparaissent tant en indo-européen qu'en sémitique, les mots se laissent analyser en un élément radical très bref et des morphèmes, préfixés, infixés ou suffixés, également très brefs. Elle est plausible en elle-même, à ceci près que l'infixation dont se sert beaucoup M. Cuny est chose plus rare et moins claire que la préfixation et la suffixation. Mais l'hypothèse a l'inconvénient de ruiner a priori la valeur des preuves employées. En effet les rapprochements entre langues différentes sont probants dans la mesure où les concordances ne sauraient être fortuites. Avec leurs trois consonnes et leurs emplois bien définis, les racines sémitiques se prêtent à fournir des rapprochements décisifs ; de même les racines indo-européennes qui comportent toujours deux, trois, ou quatre phonèmes caractéristiques, avec des formations grammaticales propres à chaque racine et des sens précisément définis. Dès qu'on se borne à considérer des éléments radicaux comprenant un seul phonème ou, au maximum, deux, ou des morphèmes de valeur élastique compre-

nant un unique phonème, les rapprochements se vident de plus en plus de leur valeur probante ; car les chances de rencontre fortuite augmentent considérablement si l'on passe d'une concordance de quatre éléments à une concordance de trois, et d'une concordance de trois à une concordance de deux, pour devenir illimitées si la concordance porte sur un seul élément. La concordance de skr. *pāñca*, gr. πέντε (éol. πεμπτε), lat. *quinque*, arm. *hing* (*hngē*-), etc. est sûrement probante parce qu'elle porte sur cinq éléments communs, la concordance de ar. *ḥams*^{an} et de akk. *ḥamš* n'est pas moins sûre ; mais si l'on ampute le mot sémitique de sa sifflante et le mot indo-européen de son *-*h^we*, il reste un i.-e. *p* qui *peut* (mais qui ne doit pas) être rapproché d'un sém. *ḥ* et un *m* qui n'a de commun avec i.-e. *n* que la nasalité. Ce rapprochement de M. Moller que M. Cuny admet au seuil de son livre est dénué de toute force.

Le procédé qui consiste à découper les mots en parties aussi petites qu'il est nécessaire pour trouver des rapprochements, conduit à un autre danger, celui de tirer parti de formes isolées en y cherchant des archaïsmes. Tout l'indo-européen a, pour « huit », des formes du type lat. *octō* ; le sanskrit seul a un dérivé sans *t*, *açītiḥ* : il est permis de se demander si le *t* n'y manque pas par une dissimilation comme dans got *sibun* ; sans doute cette dissimilation est contraire à une loi de M. Grammont ; mais elle s'expliquerait comme dissimilation renversée, par suite de la nécessité de garder le suffixe dans les deux cas. Les formes invoquées pour découper les mots indo-européens ne sont donc pas probantes. Et, le découpage une fois fait, il ne demeure que des bribes de mots sur lesquelles il est impossible de rien bâtir.

La difficulté se retrouve d'un bout à l'autre du livre. On en pourrait multiplier les exemples, sans rien ajouter à la critique présentée ici. Le rapprochement de gr. φεύγω, ἔφυγον avec lat. *fugiō* est sûr parce qu'il porte sur trois éléments **bh*, **u*, **g*, que la concordance de sens est parfaite, et que φυγή se superpose bien à *fuga*. Le rapprochement de gr. φέβομαι avec lit. *bēgu* et le slave correspondant

est possible, parce que gr. φ et β *peuvent* répondre à lit. *b* et *g* ; mais il est tout à fait incertain, parce que le rapprochement porte seulement sur deux consonnes et qu'il y a d'autres possibilités phonétiques, que les formes grammaticales ne sont pas du tout concordantes, qu'enfin les sens ne sont pas identiques et que ces mots ne se retrouvent pas hors du balte et du slave, d'une part, du grec, de l'autre. Quant à rapprocher gr. $\varphi\epsilon\upsilon\gamma\omega$, lat. *fugîō* de lit. *be'gu*, gr. $\varphi\epsilon\sigma\mu\alpha\iota$ en admettant l'infexion d'un *u*, et à fonder sur cet exemple une théorie, c'est s'aventurer hors de toute preuve possible ; et c'est méconnaître le sens propre de $\varphi\epsilon\upsilon\gamma\omega$, *fugîō* : ces verbes n'indiquent pas une course, mais seulement le fait d'échapper à quelque chose ; en grec, $\varphi\epsilon\upsilon\gamma\omega$ s'emploie pour dire « je suis en exil ». — Dans cette série, il y a même des rapprochements nettement faux ; par exemple le **meul-* supposé p. 406 pour expliquer gr. $\mu\acute{o}\lambda\eta$ est contraire à une règle connue de la structure des racines indo-européennes.

Il y a, dans le livre de M. Cuny, une grande érudition. Les observations qui donnent à penser n'y manquent pas. L'auteur utilise avec ingéniosité tous les faits et les doctrines de la grammaire comparée des langues indo-européennes, et ses connaissances en matière de sémitique sont respectables. Mais partout on se heurte à la faiblesse des preuves qui tiennent au procédé de démonstration employé. Partout des possibilités (souvent discutables), jamais des rapprochements qui emportent la conviction, ou du moins la mienne. Je dois ajouter cependant qu'un maître comme M. Pedersen, favorable dès longtemps à l'hypothèse de la parenté entre l'indo-européen et le sémitique et qui accepte dans l'ensemble les conclusions de M. Möller sur l'étymologie et la phonétique, accepte aussi une partie au moins des résultats de M. Cuny dans le compte rendu qu'il vient de donner à la nouvelle revue *Litteris* de Lund, I, p. 10 et suiv.

L'exposition, encombrée de digressions, de remarques qui s'appellent les unes les autres, de notes étendues au bas des pages, n'est pas facile à suivre. Et, par malheur, il n'y a

pas d'index, de sorte que les remarques, souvent intéressantes, de M. Cuny seront perdues pour beaucoup de lecteurs. La mauvaise vue de l'auteur est responsable de l'importance de l'errata qui, tout long qu'il soit, est encore bien incomplet.

A. M.

Note au sujet de la documentation chamito-sémitique dans les *Études prégrammaticales* de A. Cuny.

M. Cuny est redoutablement documenté ; il n'est toutefois spécialiste, ni comme linguiste, ni comme philologue, d'aucune langue chamito-sémitique. On voit dans son ouvrage qu'il a une sérieuse connaissance du mécanisme grammatical des grandes langues sémitiques et qu'une partie de ses renseignements sont pris dans des ouvrages de première main. Pour d'autres il s'est fié à ses prédécesseurs dans les études « prégrammaticales », surtout M. Hurwitz (à qui sont repris beaucoup de traductions des exemples sémitiques en anglais) et M. Moller. Si on peut admirer la force de travail de M. Cuny et la largeur de sa tentative, et si on doit encourager les futurs auteurs d'un dictionnaire étymologique du chamito-sémitique à regarder ses listes, on peut marquer d'autre part certains inconvénients de la méthode employée.

Danger de méprises de détail. Ainsi un éthiopien *lahasa* mal lu (dans l'ouvrage de M. Hurwitz où il est correct) est devenu *la'asa* (p. 328 et 342) ; l'éthiopien *šəna* « uriner » est devenu **sana* (p. 226).

Des connaissances insuffisantes dans le détail peuvent conduire à des erreurs qui ont une importance même de méthode. Des exemples de mots guèzes avec *p* final sont cités p. 98 : pris à M. Moller, qui les avait empruntés à M. Grimme ; lui-même les avait puisés dans un lexique indigène ; celui-ci est précieux, mais il a corsé la liste des mots d'*emprunt* contenant *p* (lequel ne figure pas dans les mots éthiopiens

sémitiques), de sorte qu'on y trouve *pe* (prononcé *pye*) glosé par Dieu (*Père*) et par « pied » (*pied* du français, à moins qu'on ne trouve meilleure explication).

M. Cuny a fondé une grande démonstration (p. 87) sur l'amharique *arāt* « quatre » (en face d'un ancien, *'arba't*) ; la même chute de *b* après consonne se trouve dans amharique *ātāt* « doigt » en face de guèze *'aṣba't*. Il faudrait voir s'il n'y a pas d'autres exemples, et des formes intermédiaires c'est probablement purement phonétique. Mais M. Cuny pensera sans doute que *ātāt* atteste lui aussi une forme plus ancienne sans *b* du nom du « doigt ». Signalons-lui deux mots intéressants pour sa thèse : amharique *hwṭ* « charger » lui serait sans doute un renfort à son idée sur la valeur « inversive » de *w*. Quant à amharique *q^wfr* « creuser » il est difficile de le séparer de l'arabe *ḥfr* (p. 337) ; mais on a aussi la série des verbes « fendre » (arabe *frr*, *frq*, *frs*) . n'y avait-il pas là une vieille série onomatopéique ?

Il arrive plus d'une fois à M. Cuny de prendre des sens partiels ou exceptionnels à l'appui de ses rapprochements : l'arabe *ḍrb* veut dire « frapper », et non « diviser » (p. 425) ; l'arabe *'aqrabat* « elle est (*ou* a été) près de mettre bas » est le parfait à préfixe *'a-* de la racine *qrb* « approcher » et n'apporte aucun argument en faveur du rapprochement entre cette racine *qrb*, l'hébreu *qerēb* « intérieur » (exceptionnellement le « ventre de la mère », et non « matrice » comme dit M. Cuny), l'arabe *qalb* « cœur » et l'accadien *kirīb* « intérieur » (voir Dhorme, *Emploi métaphorique*, p. 109-112).

Il faudrait tenir compte aussi des habitudes de composition des mots. L'histoire du sémitique montre l'apparition, à côté des trilitères, de nombreux quadrilitères, dont beaucoup par élargissement de racine, ce qui est fort intéressant. Mais il ne faut pas oublier qu'une grande partie de ces quadrilitères sont des mots « expressifs », que beaucoup sont composés par la répétition d'une racine bilitère onomatopéique, d'autres par le croisement de deux trilitères parfaitement connus (voir entre autres M. Cohen, *Parler arabe*

dés juifs d'Alger, p. 240 et ss.). Enfin nombreux sont les emprunts des mots étrangers longs que le sémitique introduit dans le monde de ses quadrilitères.

Ici, en particulier pour un certain nombre de *noms* qui se rapprochent de noms indo-européens, il ne faudrait pas écarter à la légère, encore moins passer sous silence, les possibilités d'emprunts à des langues autres (asianique, égéen).

Je dis *noms*. En effet dans ces cas-là on a généralement à faire à des mots isolés et non à une racine pourvue de sa dérivation normale. Ce serait à considérer quand on fait fond sur des rapprochements de vocabulaire.

Est-il besoin de dire que le sémitique a une grammaire comparée en soi et qu'il n'y a pas lieu de la compliquer de faits préhistoriques beaucoup plus lointains? M. Cuny s'occupe p. 461-466 de montrer que d'après ses principes un arabe *yaqtulu* (3^e personne masculin singulier d'imparfait) repose forcément sur un plus ancien **yāqutulu*; l'arabe n'a rien à faire ici, ni aucune forme d'une langue sémitique : la correspondance : sémitique occidental (accord de l'hébreu et de l'arabe) *-qtul-* (avec valeur d'imparfait et de jussif), sémitique oriental *-kšud-* (avec valeur de parfait et de jussif) permet de poser un sémitique commun *-qtul-*, forme verbale indiquant le procès sans différenciation d'aspect. C'est là-dessus qu'on peut opérer pour aller plus loin. M. Cuny n'a-t-il pas ici sauté par inadvertance du prégrammatical dans le grammatical?

Enfin on sait que la grammaire comparée du chamito-sémitique est tout à fait dans l'enfance. Il est donc au moins imprudent de faire état des racines à une seule consonne du berbère comme indice de monosyllabisme ancien. Indice de non-trilitéralité actuelle, oui. Mais une étude comparée de vocabulaire révélera peut-être dans ces racines la chute d'une ou deux consonnes radicales.

Le livre de M. Cuny doit engager les sémitisants et chamitisants à poursuivre avec ardeur les études de comparaison sur leur domaine.

Marcel COHEN.

- H. SKOLD. — *Linguistic gleanings*. Lund (Gleerup), 1923, in-8, 84 p.
 — *Lehnworterstudien*. Lund (Gleerup), 1923, in-8, 17 p.
 (de *Lunds Universitets årsskrift*, N. F., Adv. 1, Bd 19, nos 5 et 7).

L'érudition linguistique de M. Skold est d'une rare étendue: elle va du slave au hongrois, de l'arménien au turc, toujours égale à elle-même, et toujours fondée sur une observation personnelle des faits. Mais chez M. Skold, l'érudition ne fait pas tort à la pénétration de l'esprit ni au jugement. Et ces deux brochures, auxquelles on pourrait reprocher de toucher à une poussière de questions, sont pleines d'observations fines, de critiques justes, d'hypothèses suggestives.

Dans les *Linguistic gleanings*, on remarquera par exemple une explication très ingénieuse du déplacement balte et slave de l'accent formulé par la loi de F. de Saussure. Cette explication est fondée sur une remarque de M. Ekblom.

Les remarques sur la disparition de la déclinaison en bulgare sont excellentes et vont plus au fond des choses que celles de M. Karl H. Meyer, qui y sont discutées. Il aurait convenu de rappeler que, à la première occasion favorable, les langues indo-européennes ont réduit puis éliminé la flexion nominale, alors que toutes ont gardé, plus ou moins largement, la flexion verbale.

Pour un savant du type de M. Skold, les mots empruntés sont un terrain d'élection. Les hypothèses sur le rôle du tokharien sont particulièrement dignes de remarque.

A. M.

Bulletin of the School of Oriental Studies. Vol. III, Part. I.
 Londres, 1923, in-8, 212 p.

Sir E. Denison Ross sait maintenir son excellent *Bulletin* au niveau élevé où il l'a mis dès l'abord. Le linguiste y remarquera cette fois deux articles.

Les *Studies in semitic kinship* by Brenda Z. SELIGMAN reposent sur l'examen des relations de parenté chez les Beni Amer, population d'Abyssinie parlant le tigré. La remarque relative au fait que les noms pour « père », « frère » et « sœur » ne s'appliquent pas spécialement aux relations de *genitor* et de *natus, nata* (d'un même *genitor*), mais à l'ensemble des personnes qui sont au même degré dans la famille n'éclaire pas seulement les faits sémitiques, mais aussi les faits indo-européens : l'indo-européen a des termes précis pour « père », « mère », « frère », « sœur », mais non pour « oncle » ou « cousin ». Dès lors le fait que, en hébreu et en arabe, la forme qui sert de pluriel au nom du « père » est un collectif, n'a rien de surprenant (et le jeu du « masculin » et du « féminin » avec le nom de nombre s'expliquerait par la « loi de polarité » de M. Meinhof; v. p. 54 et suiv.). — Il y a, dans ce mémoire, des inexpériences (notamment l'importance singulière attribuée au maltais). Mais les observations qu'on y trouve sont d'un vif intérêt pour qui cherche dans le langage l'action des faits sociaux.

A un point de vue différent, on remarquera l'étude attentive qu'a faite M. A. Lloyd James des intonations du yoruba : il en a noté six différentes, qu'il décrit et dont il indique l'usage. Les intervalles sont variés, s'étendant jusqu'à une octave, et il y a des intonations complexes, montantes, et descendantes à la fois.

A. M.

Le monde oriental, rédigé par K.-F. JOHANSSON et K.-E. ZETTERSTÉEN. Vol. XV (1921), fasc. 1-3. Upsal, in-8, 268 p.

Ce volume, paru en 1924, contient un mémoire de M. Tedesco signalé à part ici même. En outre, on y notera un vieux texte en espagnol sur les devoirs religieux des Musulmans, édité par M. Zetterstéen, et accompagné d'un glossaire des mots arabes.

A. M.

G. DUMÉZIL. — *Le festin d'immortalité. Esquisse d'une étude de mythologie comparée indo-européenne*. Paris (Geuthner), in-8, 1924, xix-322 p.

L'unité linguistique indo-européenne suppose une unité de civilisation. Là où le type linguistique se conserve avec une si remarquable continuité, on s'attend à trouver des traces de faits religieux communs. Or, on n'en a pas signalé jusqu'à présent. L'ancien édifice, ambitieux, de la mythologie comparée, s'est écroulé, et depuis de longues années personne ne paraît penser à le rebâtir, même partiellement. M. G. Dumézil a donc eu une heureuse idée quand il a rapproché un mythe sanskrit défini par un ensemble de faits particuliers d'un mythe tout pareil attesté en Scandinavie : le parallélisme de la série des thèmes qui composent ce mythe dans l'Inde et en Scandinavie est trop complet pour être attribué au hasard. On en retrouve d'ailleurs les éléments en notable partie dans une byline russe et dans un conte arménien moderne (où les noms propres dénotent une origine iranienne, M. Dumézil ne l'a pas assez noté). Les thèmes ainsi rapprochés éclairent des légendes latines, celtiques, iraniennes. M. Dumézil a fait là une jolie trouvaille, et il l'a exploitée avec plus d'ingéniosité, de sens de la réalité que de science théorique sur l'histoire des religions. Son travail, écrit avec aisance, agréablement présenté, apporte un résultat durable dont les linguistes auront à tenir compte.

A. M.

H. GÜNTERT. — *Der arische Weltkönig und Heiland. Bedeutungsgeschichtliche Untersuchungen zur indo-iranischen Religionsgeschichte und Altertumskunde*. Halle (Niemeyer), 1923, in-8, x-439 p.

Ce livre témoigne du renouveau d'intérêt qui s'attache aux recherches sur la religion du monde indo-européen. Par malheur, ce n'est pas ici le lieu d'insister sur la partie

qui concerne l'histoire des religions ; car cette partie offre un vif intérêt ; on l'examinera ailleurs. Et ce qui doit être examiné ici, l'étymologie, est moins satisfaisant. M. Güntert est de ces linguistes, trop nombreux, à qui la concordance d'une ou deux consonnes radicales et une vague parenté de sens suffisent pour considérer une étymologie comme démontrée. Les rapprochements, si fragiles, de M. Petersson prennent chez lui une place appréciable. Les erreurs nettes ne manquent même pas : p. 76, M. Güntert rapproche lat. *læx*, *lægis* de v.-isl. *lög*, comme si la consonne finale concordait. P. 337, l'*z* de gr. *μῆγζ* et l'*u* de v.-isl. *miþk* sont considérés comme des « schwa secondaires », alors que skr. *māhā*-, *māhi* montrent qu'il s'agit de **a* indo-européen alternant avec une voyelle longue. P. 15, M. Güntert opère avec *Vərəθraγna*- de l'Avesta comme si *vərəθrajan*- n'existait pas, et, p. 18 il se sert de arm. *Vahagn* sans avertir que c'est un emprunt. Le ton d'assurance tranchante de M. Güntert en matière d'étymologie ne doit donc pas faire illusion. Mais il ne faut pas se laisser par là priver de tout ce qu'enseigne le livre. Les conceptions qui y sont rapprochées peuvent éclairer l'étymologie. Ainsi ce qui est enseigné p. 158-169 sur le dieu aux grandes mains jette peut-être quelque lumière sur le fait, si étrange, que les noms de la « main » sont multiples dans les langues indo-européennes et que les sujets parlants ont visiblement cherché à renouveler ce nom pour des raisons religieuses ; la signification religieuse de la main expliquerait tout. Ceci n'est qu'un exemple de ce que peut suggérer ce remarquable ouvrage.

A. M.

JOS. SCHRIJNEN. — *Handleiding bij de studies der vergelijkende indogermeaansche taalwetenschap, vooral met betrekking tot de klassieke en germaansche talen*. 2^e édit., 1^{re} livraison. Leide (Sijthoff), in-8, viii-96 p.

Traduit en allemand, le manuel de M. Schrijnen reparait en seconde édition néerlandaise. Ce succès mérité montre

qu'il répond à un besoin. Le manuel est clair, bien dessiné, plein de faits sans en être encombré. Cette première livraison ne touche qu'aux généralités. M. Schrijnen y a tenu compte des dernières découvertes.

Pour l'errata, on signalera *νίξει* au lieu de *νείξει* p. 64.

La bibliographie est au courant et clairement présentée.

A. M.

F.-Θ. FORTUNATOV. — *Kratkij očerk sravnitel'noj fonetiki indoevropaïskix jazykov*. Petesburg (Académie des sciences), 1922, in-8, vi-281 p.

Le grand linguiste russe Fortunatov s'était décidé un peu avant sa mort, qui est survenue en octobre 1914, à publier son cours de phonétique comparée de l'indo-européen, et dix feuilles en étaient imprimées au moment de sa mort. Les événements ont fait traîner l'impression du reste, et ce n'est qu'en mai 1922 que le livre a pu sortir. Je l'ai reçu cette année de l'Académie.

L'enseignement de Fortunatov a dominé tous les travaux de l'école de linguistique historique qu'il a formée à Moscou. Mais, comme les publications du maître ont été peu nombreuses et partielles, on ne connaissait ses vues que de biais, jamais d'une manière systématique et complète. Tout bref qu'il soit, ce cours permettra désormais d'apprécier et d'utiliser les théories personnelles de Fortunatov.

On connaît la tendance générale de ces théories. Fortunatov expliquait volontiers par des phonèmes indo-européens distincts les difficultés qui subsistent dans les correspondances observées. Par exemple, pour rendre compte de *h* du lat. *hic* et de l'absence de *j*- initial dans le démonstratif russe *etot*, il admettait un *h* indo-européen dont il soupçonnait ailleurs diverses traces. Ces hypothèses peuvent ne pas convaincre ; dans l'espèce, *hic* s'explique tout autrement si on le place dans l'ensemble des démonstratifs latins, et russe *etot* s'explique par des faits de phonétique syn-

tactique ; mais les difficultés que Fortunatov résolvait par là sont réelles, et le cours met en pleine évidence des problèmes qui ailleurs sont plus ou moins masqués

Ce qui conduisait Fortunatov à ces hypothèses, c'est une foi profonde dans la régularité parfaite des développements linguistiques. Il représentait, à ce point de vue, le type le plus extrême de l'école linguistique qui s'est constituée vers 1875. Par exemple la seule forme sanskrite *amba* « maman » lui suffit pour poser *-a*, et non *-ə*, à la finale des vocatifs indo-européens des thèmes en *-ā-*, il ne lui paraît pas admissible que le langage enfantin n'ait pas conformé son vocatif à l'usage général.

L'école de linguistique historique russe qu'a fondée Fortunatov est caractérisée par une restitution précise, détaillée, concrète des langues communes. Si ce procédé entraîne à des hypothèses parfois aventurées, il a l'avantage d'obliger à se représenter d'une manière réelle l'histoire des faits linguistiques. En matière d'étymologie, ce procédé conduit à voir la complexité des événements, et les résultats obtenus par la géographie linguistique en ont confirmé les mérites.

On sera heureux de pouvoir connaître des vues qui ont eu une grande influence et dont la vertu n'est pas épuisée. Il est trop tard pour les critiquer en détail, dix ans après la mort de l'auteur.

A. M.

O. SCHRADER. — *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*. Zweite Auflage-herausgegeben von A. NEHRING. Vol. II, 2^e livraison. Berlin-Leipzig (W. de Gruyter), 1924, in-8, p. 113-236.

La publication progresse lentement. On ne peut annoncer cette année qu'une livraison nouvelle, qui va de *Obergewand* à *Rind*. Le livre demeure précieux, et l'on en souhaite le prompt achèvement.

Il est fâcheux que, à propos de *Opfer* et *Opfergemeinschaft*,

M. Nehring n'ait pas connu le livre de M. Cahen sur *La libation* en vieux scandinave, qu'il aurait signalé avec profit.

Pour avoir été beaucoup reproduit, le rapprochement de gr. ἄζωμα et de skr. *yájati* n'est pas devenu plus certain. P. 134, il est fait état de ἄζος et de ἐναγίζω qui, à la différence de ἄζωμα, se rapportent à des sacrifices. Mais le sens de ἄζος est loin de celui de « sacrifice » ; il s'agit toujours d'une consécration aboutissant à un tabou ; et ἐναγίζω est un dérivé qui se rapporte seulement à un sacrifice particulier. Si le groupe de ἄζωμα rappelle quelque chose en indo-européen, c'est le groupe de lat. *sacer*, *sanciō*, avec lequel il concorde entièrement pour le sens. — La racine skr. *yaj-* = ἄγ- serait la seule racine verbale où, à l'intérieur du mot, on aurait à poser un i.-e. *a* ; c'est bien suspect. Et ni le sens ni la forme grammaticale ne concordent précisément.

P. 235, l'-ss- de v. p. *assabāra* (*sic*) est un lapsus.

A. M.

Ἀντίῳρον. *Festschrift Jacob Wackernagel zur Vollendung des 70. Lebensjahres am 11. Dezember 1923 gewidmet von Schülern, Freunden und Kollegen. Mit einem Bildnis.* Gottingen (Vandenhoeck und Ruprecht), 1924, viii-364 p. (et une planche).

En offrant un recueil de mélanges à M. Wackernagel, ses élèves, ses amis et ses collègues n'ont pas eu l'illusion de s'acquitter envers lui : la linguistique lui doit trop. Par le contact étroit qu'il a établi entre la grammaire comparée la plus large et la philologie la plus précise, par la nouveauté des rapprochements qu'il a proposés et par leur singulière ingéniosité qui comporte toujours l'apport de faits positifs non remarqués jusqu'à lui, par la richesse en idées et en données de ses ouvrages comme de ses mémoires, M. Wackernagel a été l'un des savants qui, depuis 1876, ont le plus contribué à édifier la linguistique indo-euro-

péenne. La liste de ses publications par où se clôt le recueil montre comment, chaque année, M. Wackernagel a donné au moins une trouvaille nouvelle à nos études.

La plupart des mémoires que comprend le recueil ou bien sont de caractère linguistique ou bien touchent de près aux faits de langue.

Les articles intéressant directement la linguistique sont de MM. Abegg, Bechtel, E. Bethe, Jules Bloch, M. Bloomfield, R. Brandstetter, C.-D. Buck, Debrunner, Dornseiff, H. Franke, M. Grammont, Ed. Hermann, Jacobi, Jacobsohn, Kretschmer, Ernst et Manu Leumann, Lofstedt, Lommel, Lüders, A. Meillet, Niedermann, Oertel, G. Pasquali, H. Pedersen, A. Preiswerk, W. Schulze, Ed. Schwartz, Ed. Schwyzer, F. Sommer, F. Stahelin, Joh. Stroux, R. Thurneysen, J. Vendryes. Ils concernent la linguistique générale et la grammaire comparée, le grec, le latin, le sanskrit, le lituanien. Ils sont aussi variés par le caractère que par le sujet. Si l'on juge par la qualité des articles des sentiments que les signataires voulaient manifester à M. Wackernagel, on sentira immédiatement quelle admiration et quelle sympathie tout à la fois ont les linguistes du monde entier pour le savant éminent qu'ils voulaient honorer.

Les articles sont trop nombreux et trop divers pour qu'il soit possible d'en aborder la discussion. On fera seulement quelques remarques, un peu au hasard.

P. 28 et suiv., M. Debrunner recherche chez Homère des abrègements métriques. On n'en admet pas d'ordinaire. Le premier exemple qu'il invoque, *σκιόεις*, n'est en tout cas pas valable; sans doute, si le mot ne commençait pas par un groupe de consonnes suivi d'une brève, Homère aurait le type *τιμήεις*; la forme analogique, d'un type assez rare, *σκιόεις*, a prévalu, parce qu'elle convenait à l'hexamètre, tandis que **σκιήεις* faisait difficulté. Mais il n'y a ici aucun abrègement; il y a emploi d'une forme analogique insolite. C'est un trait curieux de la langue homérique que de présenter des innovations analogiques inattendues là où les formes obtenues sont utiles pour le mètre: au second terme

des composés des thèmes en *-es-, Homère garde la forme du simple ; mais ceci n'empêche pas que, *αἶνοςπενθοῖς étant inutilisable, la langue homérique a αἶνοςποθοῖς à côté de πενθοπενθοῖς, alors qu'elle connaît seulement πένθοος et que πάθος n'apparaît pas avant les textes attiques.

M. Jacobsohn constate, avec raison, que les cas à valeur concrète se sont conservés dans le groupe oriental de l'indo-européen, éliminés dans le groupe occidental. Cette opposition est liée à l'emploi qui est fait des formes casuelles en -bh- ou -m- suivant le dialecte. Comme je l'ai noté dans mes *Dialectes indo-européens*, des valeurs casuelles précises ont été attribuées à ces désinences en indo-iranien, en arménien, en slave et en baltique, tandis que en grec, en latin, en celtique et en germanique, ces formes ont des valeurs multiples. Le grec, qui a plus que toute autre langue réduit la flexion casuelle dès la date la plus ancienne, emploie même sa désinence en -ει(ν) avec valeurs casuelles diverses et sans acception de nombre.

A propos du neutre, M. Lommel présente des remarques intéressantes. Mais le sujet peut se dessiner avec des arêtes plus vives, et il y a lieu de reprendre ici, brièvement, des vues déjà indiquées. Entre la distinction de l'inanimé (neutre) et de l'animé (masculin-féminin) en indo-européen, il n'y a pas homogénéité. La distinction du neutre et du masculin-féminin s'exprime par la flexion, tandis que celle du féminin vis-à-vis du masculin — qui se marque seulement dans l'adjectif — s'exprime par un suffixe de dérivation différenciant le féminin du masculin. La distinction de l'animé (masculin-féminin) et de l'inanimé (neutre) n'a lieu que pour le cas sujet et le cas complément direct ; le neutre n'a qu'une forme pour les deux, tandis que le masculin-féminin a, au singulier et au pluriel (mais non au duel), une désinence caractéristique de l'« accusatif » ; seule de toutes les désinences, cette désinence qui caractérise l'accusatif est la même dans tous les types de flexion. A ce propos, il faut protester contre l'affirmation, encore reproduite par M. Lommel, que la forme du nominatif-accusatif singulier neutre du type lat. *iugum* serait au fond identique à celle de

l'accusatif du type lat. *lupum* ; la ressemblance est, à ce qu'il semble, fortuite ; elle ne se retrouve pas dans les démonstratifs où le nominatif-accusatif neutre est du type lat. *istud* ; si l'accusatif masculin-féminin du type *lupum* a *-m*, c'est que cette nasale est la désinence de l'accusatif singulier animé dans tous les noms ; quant à l'*-m* du type *iugum*, c'est sans doute la nasale inorganique qui figure dans un grand nombre de formes indo-européennes. Le trait essentiel de la distinction de l'animé et de l'inanimé en indo-européen consiste dans la caractéristique de l'accusatif animé, au singulier et au pluriel. Car le nominatif singulier ne distingue pas toujours l'animé et l'inanimé ; le nominatif masculin-féminin a, dans une très grande partie des formes, la désinence zéro tout comme le neutre, et un neutre gr. ὄνωρ ne se distingue pas de δώτωρ par la forme ; si dans πολυκτήμων, le vocalisme du suffixe se distingue de celui qu'on a dans κτήμω, les deux formes ont également le vocalisme zéro, et la longue qui caractérise le genre animé dans πολυκτήμων n'est pas inconnue au neutre. L'observation de M. Lommel que la désinence zéro du nominatif-accusatif neutre est un archaïsme est juste ; mais elle s'applique aussi à une large part des nominatifs de genre animé.

M. Lüders étudie les mots où skr. class. *l* repose sur un ancien *ç* intervocalique, ainsi *kālaḥ* « noir ». Il semble que la plupart de ces mots soient empruntés à des langues non indo-européennes.

A. M.

Rivista indo-greca-italica di filologia, lingua, antichità
dir. de Fr. RIBEZZO. Anno VII (1923). Fasc. I-II, 162 p.,
fasc. III-IV, 164 p.

M. Ribezzo continue à tenir contre toutes les difficultés, et de sa revue il est encore sorti en 1923 deux fascicules où la linguistique est bien représentée.

Le premier cahier offre la fin du travail de M. Ribezzo lui-même sur les gutturales indo-européennes que, à l'aide d'hypothèses hardies et qu'il est permis de trouver parfois téméraires, l'auteur réduit à une série unique. — D'autre part, M. Lenchantin de Gubernatis donne ses conclusions sur l'accentuation latine et repousse nettement l'hypothèse d'une « intensité » initiale.

Le second cahier apporte surtout des faits : une inscription sicule, le corpus des inscriptions messapiennes par lequel M. Ribezzo rend un si grand service, une étude sur la phonétique des inscriptions latines de Lombardie, enfin la publication d'une inscription latine archaïque de Paestum, où se lit *lapis infosos*, c'est-à-dire *lapis infossus*.

On voit la richesse de ces cahiers¹.

A. M.

E. HERMANN. — *Silbenbildung im Griechischen und in den andern indogermanischen Sprachen*. Goettingen (Vandenhoeck und Ruprecht), 1923, in-8, xvi-381 p. (*Erganzungsheft* de la *Zeitschrift* de Kuhn, n° 2).

M. E. Hermann a eu le courage méritoire de s'attaquer à un grand sujet ; il a réuni diligemment des faits des langues anciennes, et surtout du grec qui sont propres à l'éclairer, et quiconque étudiera désormais la question trouvera dans son livre un grand matériel ; il présente, chemin faisant, beaucoup de bonnes observations, qui demeureront. A ceci près qu'il n'a pas pourvu son livre d'un index et que la table des matières détaillée ne tient pas lieu de cet index, il faut donc remercier tout d'abord l'auteur de ce qu'il apporte.

Si, toutefois, le livre ne donne pas une impression entièrement satisfaisante, c'est qu'il n'est pas dominé par une

¹ Ce compte rendu était écrit quand j'ai reçu les fascicules I et II de 1924, riches comme d'habitude. Il importe de soutenir ce périodique

théorie précise de la syllabe. Et, en attendant que M. Grammont ait publié ses vues sur la question, je me sens mal à l'aise moi-même pour aborder une discussion approfondie. Mais il est fâcheux que M. Hermann paraisse ignorer la théorie pénétrante de la syllabe qu'a donnée F. de Saussure et qui est consignée dans le *Cours de linguistique générale*, au chapitre II des *Principes de phonologie*. Le fait que, dans toute syllabe, les éléments qui suivent la voyelle sont nécessairement en ordre d'aperture décroissante lui aurait épargné des discussions vaines : peu important à la théorie de la syllabe des graphies telles que -σστ- en grec ; il n'est pas imaginable que la coupe de la syllabe tombe à l'intérieur de -s- et que la seconde syllabe commence avant le *τ*. Faute de connaître le travail de M. Grammont sur la question, M. Hermann ne tire pas du double traitement grec *αρ* et *ρζ*, *αλ* et *λζ* de *ρ*, *λ* les conclusions qu'on peut essayer d'en tirer.

Le manque de doctrine qui dépare un livre aussi érudit se voit bien dans le petit chapitre sur la théorie des sonantes. Ce que j'ai enseigné à ce sujet dans mon *Introduction* est tout fondé sur l'enseignement de F. de Saussure, comme on peut le voir par les publications de F. de Saussure lui-même (voir le *Recueil*, passim). Un trait essentiel de cet enseignement est que, en indo-européen, les seules voyelles proprement dites sont *ē* et *ō* ; car *a* n'existe que sporadiquement, et presque toujours dans des conditions spéciales ; et *i* et *u* sont les formes vocaliques des phonèmes *y* et *w* qui, comme *r* et *l*, peuvent jouer également les rôles de consonne et de second élément de diphtongue. Ainsi que le fait remarquer F. de Saussure dans le *Cours*, la graphie obscurcit les choses ; mais il est aisé d'en faire abstraction. Contre la théorie, qui résulte du type d'ensemble des alternances vocaliques indo-européennes et sans laquelle ces alternances offrent l'aspect d'un chaos, M. E. Hermann avance les objections que voici :

Entre voyelles, *i* et *u* ont été stables dans toutes les langues indo-européennes, et *ρ*, *λ*, *γ*, *η* ont été instables partout. — Mais que prouve, pour l'indo-européen, le sort

ultérieur de ces phonèmes ? Il s'est trouvé que les formes vocaliques des sonantes *y* et *w* étaient des voyelles d'un type courant, tandis que les formes vocaliques des sonantes *r*, *l*, *n*, *m* étaient impropres à soutenir d'une manière durable le rôle de voyelles. Phénomène secondaire qui n'enseigne rien sur l'état indo-européen. — Il n'y a pas lieu de discuter l'objection tirée du traitement grec de ἔχουα et ἔφηνα (laquelle prêterait, du reste, à des observations de détail), puisque la preuve supposée se heurte à la même objection chronologique. De même pour les faits slaves.

Quant à l'objection tirée de l'intonation des locatifs en **ei/-oi* et des accusatifs en *-*on* ou *-*om*, je ne la comprends pas. Dans la théorie des sonantes, **ei/-oi* et *-*on* sont également des diphtongues. En lituanien, les anciennes diphtongues finales dans le locatif *namê* « à la maison », et dans l'accusatif *vilka* étaient également intonées douces ; pour *vilka*, ceci résulte du maintien de l'accent sur la première syllabe intonée douce.

Phoniquement, *i* et *u* étaient des voyelles en indo-européen comme en sanskrit ou en latin, personne n'en doute ni n'a jamais dit le contraire. Mais ces voyelles, qui n'existent qu'en alternance avec *i*, *u* seconds éléments de diphtongues ou avec *y*, *w* consonnes, jouent dans les langues un rôle autre que les voyelles proprement dites *ē*, *ō*, sur lesquelles seules portent les alternances (On laisse de côté ici le problème des alternances du type *ā/ǝ*, ou *ē/ǝ/ǝ*, où la doctrine de F. de Saussure trouve, d'ailleurs, de brillantes justifications).

Cette discussion montre combien M. E. Hermann est éloigné de la théorie pure et de doctrines systématiquement liées.

Pour le grec, M. Hermann a manié des faits nombreux, et notamment des faits épigraphiques. Pour la plupart de ces derniers faits, il se pose un problème de critique que l'auteur n'aborde le plus souvent pas : les inscriptions dialectales datant de la période de rayonnement de l'attique et, plus encore, celles datant de l'époque hellénistique ne sont probantes que dans la mesure où elles divergent de la

langue commune. Pour presque tous les faits cités, il faut donc se reporter aux textes eux-mêmes et vérifier quelle en est la valeur probante. Abstraction faite des inscriptions archaïques dont la sincérité est certaine en général, mais qui sont de beaucoup les moins nombreuses, les formes épigraphiques grecques ne peuvent être utilisées en matière de dialectologie qu'après une critique minutieuse.

P. 46, il a échappé à M. Hermann que l'accentuation du génitif ὀβέ suppose un primitif **owyo*s dissyllabique, indiqué du reste par véd. *avyah*.

A. M.

A.-W.-M. ODÉ. — *De uitgangen met r van het deponens en het passivum in de indoeuropeesche talen*. Haarlem (Tjeenk Willink), 1924, in-8, (v-)85 p.

Cette dissertation atteste une profonde connaissance du sujet traité. Elle est claire, sobre et précise. Elle porte sur l'un des problèmes les plus curieux et les plus actuels de la grammaire comparée de l'indo-européen. Elle se lit avec un grand intérêt.

M. Odé énumère d'abord les faits : la découverte du « tokharien » et du « hittite » a transformé toute la question ; les faits italo-celtiques, qui semblaient isolés, ont trouvé des correspondants exacts. Puis il passe en revue les théories proposées dont la plupart n'ont plus qu'un intérêt historique. Enfin il énonce, brièvement, ce qui lui paraît acquis. Pour terminer, il essaie, d'une manière ingénieuse et plausible, de marquer sur la carte la place respective de l'italo-celtique, du hittite, du phrygo-arménien, du tokharien, c'est-à-dire des langues qui font aux désinences en *-r* une place notable.

L'élément *r* a pris, suivant les langues, des formes et des fonctions diverses. M. Odé n'a pu encore utiliser l'article de M. Renou, dans ce *Bulletin*, XXIV, p. 185 et suiv., et les remarques auxquelles il a donné lieu. Il est encore trop

porté à juger de l'indo-européen par la comparaison de l'indo-iranien et du grec, M. Odé n'a pu encore non plus tirer parti de mes derniers articles sur les désinences « moyennes » : les désinences **-tai* et **-ntai* sont de date indo-européenne puisqu'elles sont communes à l'indo-iranien et au grec ; mais elles ne se retrouvent pas ailleurs, et l'on n'est par suite pas autorisé à leur attribuer plus qu'une existence dialectale en indo-européen. Quant aux désinences **-te/o* et **-nte/o*, elles sont indo-européennes communes, mais elles n'ont pas constamment la valeur moyenne : l'addition de *-r* dans *fātur*, *fantur* et dans *legitur*, *leguntur* est ce qui a donné à ces désinences leur caractère propre. Dans les langues où les désinences prennent des valeurs strictement définies, les désinences en *r* ont été ou limitées à un certain rôle ou éliminées. La variété du rôle de *r* s'est maintenue en italo-celtique, où de même les désinences nominales en **-h-* ont gardé leur caractère de formes à valeur casuelle multiple. En indo-iranien où ces désinences nominales ont pris des fonctions casuelles précises (instrumental, datif-ablatif), les désinences en *-r* ont pris aussi une fonction définie, celle de 3^e personne du pluriel.

Il est à espérer que de nouveaux faits tokhariens et hittites aideront à éclairer le problème. Toute la question des désinences personnelles en indo-européen est à reprendre. La brochure de M. Odé sera utile à ceux qui envisageront d'ensemble ce grand problème.

Je profite de l'occasion pour signaler que, au moment où j'ai écrit ma note sur le type arm. *berēr* « il portait » (*Bull.*, XXIV, p. 193), je n'avais pas vu l'hypothèse de M. Pokorny et de M. Hermann, *Silbenbildung*, p. 330, suivant laquelle la forme passive de l'arménien (post-classique) *berüwr* « il était porté » reposerait sur **bheretro*. Il convient d'y renvoyer.

A. M.

J. WACKERNAGEL. — *Vorlesungen über Syntax, mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch*. Zweite Reihe. Bâle (Birkhauser), 1924, in-8, VII-338 p.

Ces leçons sont si instructives, si pénétrantes, si riches de faits et d'idées qu'on est tenté de faire grief à l'auteur d'en avoir fait attendre quatre ans le second volume et, plus encore, de ne pas promettre bien fermement le troisième. Puissent les dieux, auxquels il remet avec malice la décision, être bienveillants aux philologues et aux linguistes, — et puisse l'auteur les aider. Et, en attendant, il faut conseiller à tous ceux qui s'intéressent aux langues anciennes — l'allemand n'intervient guère que pour servir de terme de comparaison — de lire cet admirable ouvrage et de s'en pénétrer. C'est une bonne fortune que de pouvoir profiter d'un enseignement comme celui de M. Wackernagel et d'être assuré qu'il ne périra pas.

Ce volume apporte la théorie du genre, de l'adjectif, du pronom, de l'article, de la préposition et de la négation. Par le seul fait qu'un chapitre de la grammaire, d'ordinaire négligé, celui de la négation, occupe plus de soixante pages, denses, débordantes de faits précis, d'observations curieuses, on aura un aperçu de ce qu'a de précieux un tel ouvrage.

Ce n'est pas que M. Wackernagel cherche à présenter des vues neuves. Son seul souci est d'instruire ses élèves et de les faire penser. Mais chez un linguiste tel que lui, les nouveautés de détail ne peuvent manquer.

L'idée indiquée p. 130, que le type gr. *πάτριος* où le féminin n'a pas d'expression propre serait indo-européen, pose un problème grave. Si elle était juste, il faudrait abandonner le principe fondamental que, en indo-européen, les adjectifs portent la distinction du masculin et du féminin, non exprimée dans le substantif. Mais l'isolement du grec rend suspect son témoignage.

Les exemples tels que *hom ἡδὺς ἀντιμή* ne prouvent pas contre la règle que les féminins ont au féminin un thème spécial : le féminin des adjectifs en **-u-* faisait une difficulté particulière dont le germanique et le lituanien ont bien conservé la trace : le suffixe du féminin s'ajoutait à la racine, donc à la forme non pourvue du suffixe **-u-*. Et l'on voit par la survivance *πολύς · πολλή* que le grec a possédé cette particularité. En règle générale, un féminin nouveau a été institué : *ἡδῆς*, et il n'est pas fortuit que ce féminin ne concorde pas avec skr. *svādvi* ; mais l'emploi de *ἡδὺς* comme féminin est une trace de l'embarras où la vieille forme mettait la langue.

De même si l'on a *πάτρις* avec l'emploi féminin, c'est peut-être parce que le vieux féminin était *πατρίς* que son irrégularité aura fait abandonner.

M. Wackernagel rappelle le fait remarquable que Homère oppose *ἰσθίμους ψυχάς* à *ἰσθίμη ἀλοχος*. On entrevoit ici comment un adjectif long qui avait un féminin a tendu à perdre ce féminin sous l'influence des composés, là au moins où le féminin n'avait plus en grec une valeur sémantique nette et où il servait seulement à un accord formel, de même que, inversement, le composé *ἀθάνατος*, masculin-féminin, a reçu un féminin, utile pour le sens : *ἀθανάτη* d'après *θητή*.

Ces faits grecs sont trop troublés pour autoriser des conclusions sur l'état de choses indo-européen et pour faire douter des principes fondamentaux indiqués ci-dessus.

P. 20 et suiv., M. Wackernagel indique, avec la discrétion qui caractérise tout son exposé, comment, en latin, les substantifs féminins en *-o-*, qui ont été conservés dans des cas tels que celui des noms d'arbres (*fāgus*, etc.), ont été éliminés lorsqu'il s'agit de noms de personnes : le correspondant de gr. *νύς* (et arm. *nu*, gén. *nuoy*) n'est pas conservé ; il aurait été curieux de noter que, à côté de *nurus*, passé au type *socrus*, le latin a eu, dans l'usage populaire, une autre altération, *nora*, dont l'*o* atteste l'antiquité.

P. 157, il est admis que *δῶ* de *ἡμέτερον δῶ* serait une postposition apparentée à *δε*. Mais ce peut être le nominatif-accusatif neutre du thème dont on a le génitif dans *δεσ-*

πέρης et, sans doute, le locatif dans ἐν-δεν. Ce nominatif-accusatif δῶ est du reste nécessaire pour expliquer le vocalisme radical de δῶμυ : une longue ne peut s'y expliquer directement. Il y a eu une contamination. — Quant à lat. *dē* (= irl. *dí*), M. Wackernagel n'hésite pas à le rapprocher de gr. δέ, etc., malgré la différence des sens. Le rapprochement de véd. *ā* « jusqu'à » avec l'ablatif (noté p. 209) n'est peut-être pas probant.

En effet, il aurait valu d'être noté que, dès l'indo-européen, les prépositions qui s'emploient au sens de « jusqu'à » se groupent avec l'ablatif. Cet usage, attesté en védique, se retrouve en slave pour *do* (avec génitif-ablatif) ; or, le sens de sl. *do* ne concorde pas avec celui de italo-celt. **dē*. Le grec a conservé cet usage avec μέχρι et l'a étendu à ἕως quand cet adverbe est devenu préposition (v. p. 164 et suiv.). Le latin a le même usage, même avec une préposition aussi nouvelle que *tenus*. Dès lors il n'est pas évident que dans hom. κατ' ὀφθαλμῶν χέεν ἀχλὺν et πέτονται ἐπ' Ὀκεανοῦ ῥοάων il s'agisse d'anciens génitifs (p. 212) : l'ablatif ancien est plus vraisemblable en soi.

P. 171-172, M. Wackernagel se demande sur quel malentendu repose l'absurde « tmèse » d'Ennius : *saxo cere comminuit brum*. Si l'on note que le même auteur a fait une « apocope » non moins absurde dans *laetificum gau*, on est tenté de conclure qu'Ennius a tout simplement employé sans critique des procédés reconnus par les grammairiens comme caractérisant la langue épique. Pures maladresses de néophyte.

P. 186 et suiv. Les cas tels que att. ἀποκτείνω où un préverbe est lié constamment au verbe sont étudiés. M. Wackernagel ne manque pas de noter ici le rôle de l'aspect. Ce rôle a sans doute été plus grand qu'il n'est indiqué. Si le slave indique par *u-biti* (*u-bivati*) et le latin par *oc-cidere*, l'idée de « tuer », en face de sl. *biti*, lat. *caedere* « frapper », c'est pour mettre en évidence la nuance « déterminée » ou, si l'on veut, « terminative ». C'est à ce besoin que répond le ἀπο- de ἀποκτείνω. L'ἀπο- de ἀποθνήσκω répond au même besoin.

Il serait bien agréable de discuter davantage avec le maître qu'est M. Wackernagel. Mais on ne peut prolonger ici l'entretien. Tout le monde tiendra certainement à lire de près ce beau livre.

A. M.

- H. PETERSSON. — *Etymologische Miscellen*. Lund (Gleerup), 1923, in-8, 45 p.
 — *Zur Kenntnis der indogermanischen Heteroklisie*. Lund (Gleerup), in-8, 61 p. (*Lunds Universitets årsskrift*, N.-F., Avd. 1, Bd 49, Nos 6 et 7).

Les étymologies de M. Petersson ont presque toutes un défaut commun : l'auteur raisonne comme si, pour démontrer une étymologie, il suffisait de rapprocher deux mots de sens voisin sans heurter les lois phonétiques.

La première de ces étymologies consiste à juxtaposer, en trois lignes et demie, skr. *bhṛṣah* et lett. *braschs* qu'on traduit par all. *tüchtig*. La seule justification apportée est que la forme sanskrite reposerait sur **bhṛk'*- et la forme lett. sur *bhrok'*-. M. Petersson ne connaît évidemment pas le principe de F. de Saussure suivant lequel une racine indo-européenne commençant par une occlusive sonore aspirée ne pouvait se terminer par une occlusive sourde, ou inversement. Si on laisse le principe de côté, il resterait à voir l'histoire du mot dans l'Inde et en baltique, et, si l'adjectif est ancien, à chercher pourquoi il aurait disparu partout ; M. Petersson n'a rien à signaler ni en lituanien ni en iranien. Un rapprochement bref n'est pas une étymologie.

Les langues indo-européennes occidentales ont en commun un terme technique courant en italo-celtique : lat. *ueru* et ombr. *berus* (dat. plur.), irl. *bir* et gall. *ber* ; ce mot a existé aussi en germanique ; mais il n'y a fait qu'une petite fortune : on ne l'y connaît que par une glose marginale d'un manuscrit gotique où M. Streitberg a reconnu *qairu* « *σκόλας* ». Voilà une étymologie sûre : le mot est bien défini par la forme, par le sens, par la localisation géographique. —

On voit mal le profit qu'il y a à rapprocher de plus irl. *brocht* (M. Petersson dit: vieil irlandais; la glose est-elle vraiment de *vieil* irlandais?) qui est glosé par *arista* ou sl. *groŭt* « pointe » dont le sens n'est pas identique, qui appartient à un autre domaine géographique, et dont la formation ne serait pas d'un type courant.

Je suis prêt à reconnaître que le soupçon que j'ai émis sur l'origine non indo-européenne de lat. *racēmus* et gr. ῥάξ n'exclut pas le caractère indigène de ces mots. Mais la formation de *racēmus* est obscure; ῥάξ, avec son ρ initial, ne saurait en être rapproché en tant que mot ancien; et, en tout cas, le skr. *raçmīh* « courroie » est si loin par le sens et par la forme qu'on se demande comment il est possible de faire le rapprochement proposé dans *Zur Kenntnis*, p. 36 et suiv.

A. M.

Roland G. KENT. — *Language and philology*. Boston (Marshall Jones Cy), 1922, in-16, 174 p. (Our debt to Greece and Rome, n° 22).

M. Kent montre, avec une élégante clarté, ce que le vocabulaire anglais doit à l'antiquité, tout d'abord à Rome, et, en grande partie d'une manière indirecte, à la Grèce. Tout l'élément savant des langues de l'Europe occidentale vient de l'antiquité classique, l'anglais se comporte à cet égard comme les langues romanes. Un livre comme celui-ci serait utile chez nous.

A. M.

G. GLOTZ. — *La civilisation égéenne*. Paris (*Renaissance du livre*), 1923, in-8, VIII-471 p. et 4 planches hors texte (L'évolution de l'humanité, 9).

Parmi les services que rend la belle entreprise de M. H. Berr, il faut mettre au premier rang le mérite d'avoir

provoqué la composition de quelques ouvrages excellents qui sans doute n'auraient sans cela pas été écrits. Le livre de M. Glotz est admirable : avec une infinité de particularités qu'il a su grouper, éclairer les unes par les autres, interpréter avec perspicacité, l'auteur a tracé un tableau qui fait apparaître l'ensemble de la civilisation égéenne; du coup l'on en voit la place dans le développement général de la civilisation et l'importance — que M. Glotz exagère sans doute un peu — pour les origines de la civilisation grecque. C'est l'œuvre d'un historien qui voit le rôle des pays et celui des hommes, la part d'influence étrangère et la part de création originale. On aperçoit maintenant sur quel fond s'est constitué le grec ancien.

Il y a des textes dans la Crète ancienne; mais ils ne sont ni lus ni interprétés. Cette belle civilisation égéenne est encore muette pour nous. Mais le grec en a hérité une part des mots qui indiquent des faits de civilisation. Qu'on lise, p. 187 et suiv., la liste des plantes cultivées en Crète, et l'on verra que le grec en a gardé les noms : tous ces noms ont des formes égéennes. P. 441, M. Glotz énumère, en les classant, les mots que le grec semble avoir emprunté, à l'« égéen »; il y a, dans cette liste, des suppressions à faire : *πῶλις*, *κορυτή*, et *ταῦρος*, *μύρμηξ* sont indo-européens (le grec ne doit d'ailleurs guère un nom d'animal domestique à l'égéen); pour d'autres mots, ainsi *μέρπες*, l'origine égéenne n'est pas évidente. Mais, même après ces modifications, la liste demeure éloquente.

i

A. M.

KR. NYROP. — *Italienske ord i dansk*. Copenhague (*Höst*), 1922, in-8, 59 p. (Italiensk Kulturbibliotek, I).

Dans cette brochure destinée au grand public et aussi spirituellement écrite que luxueusement imprimée, M. Nyrop examine les mots que le danois doit à l'italien. Ce qui donne à ces mots un intérêt spécial, c'est que presque tous sont

« européens ». L'action italienne qu'ils attestent n'est pas propre au Danemark, et beaucoup des mots examinés n'ont pas été pris directement à l'italien. Mais il ne serait pas toujours aisé d'indiquer la voie qu'ils ont suivie, et tous attestent l'influence de la civilisation italienne. Outre le plaisir qu'on trouve à la lire, la brochure de M. Nyrop apporte une intéressante contribution à l'étude du vocabulaire européen moderne qu'il faudra bien faire un jour.

A. M.

M. VASMER. — *Untersuchungen über die ältesten Wohnsitze der Slaven. I. Die Iranier im Südrussland.* Leipzig (Markert u. Petters), 1923, in-8, iv-80 p.

Cette étude forme le 3^e cahier des publications de l'Institut baltique et slave de Leipzig. Le sujet offre un grand intérêt. Le sud de la Russie actuelle a été occupé durant toute l'antiquité par des populations de langue iranienne orientale dont la principale est celle des Scythes. M. Vasmer est peu iraniste : sa conclusion que le scythe ressemble plus à l'avestique qu'au vieux perse n'a pas un sens bien précis. — Le caractère iranien du sarmate est clair, et Vs. Miller a déjà marqué la parenté avec l'ossète. — Le rapprochement de l'ancien nom grec de la mer Noire, Ἰσθμὸς (transformé ensuite en Ἰσθμὸς) avec zd *axšaēna*, qui est noté p. 20, est remarquable. — Ceci posé, on peut rechercher si certains noms propres de lieux de la Russie méridionale ne seraient pas iraniens. Le chapitre iv est consacré à cette recherche. Il va sans dire que, le scythe et le sarmate n'étant connus que par quelques noms propres et les noms propres ne pouvant recevoir d'étymologies qu'hypothétiques, la liste dressée par M. Vasmer est toute provisoire.

A. M.

S. LÉVI. — *Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde*.
Extrait du *Journal asiatique*, juillet-septembre 1923,
p. 1-57.

Il faut attirer ici l'attention sur ce grand mémoire où M. Sylvain Lévi, étudiant des noms propres de l'Inde, y reconnaît un jeu de préfixes inconnus à l'aryen comme au dravidien, mais usuel sur un immense domaine qui s'étend de l'Himalaya à l'île de Pâques. M. Przyluski, en une série d'articles du *Bulletin*, a commencé de montrer ce que le vocabulaire du sanskrit doit à cette famille de langues. M. J. Bloch, en un article récent de ce même *Bulletin*, a laissé entrevoir la possibilité d'un substrat autre que le substrat dravidien dans l'Inde. La préhistoire linguistique de l'Inde commence à s'éclairer.

A. M.

J. PRZYLUSKI. — *La légende de l'empereur Açoka*. Paris
(Annales du Musée Guimet), 1923, in-8, xvi-223 p

L'objet propre de cet important ouvrage est l'analyse d'un cycle de légendes et l'histoire des écoles de l'ancien bouddhisme indien. Mais il doit être signalé ici, parce que tout en se tenant sur le terrain philosophique et historique, il fournit une précision de grande valeur sur un problème que les méthodes linguistiques seules sont impuissantes à résoudre.

Le pali, la langue des livres bouddhiques de Ceylan et de l'Indochine occidentale, a son origine dans l'Inde continentale. Mais préciser la région de l'Inde où il s'est formé est impossible ; les uns tiennent pour la côte orientale ; les autres pour la côte occidentale ; il y a d'autres hypothèses encore. En effet l'épigraphie des derniers siècles avant notre ère révèle dans une grande partie de l'Inde aryenne l'existence de dialectes fort voisins l'un de l'autre ; mais en

combinant les rares données précises qu'on peut extraire des inscriptions, on ne trouve pas le moyen de localiser avec sécurité les langues littéraires de la même période. Les particularités portent sur des détails trop isolés et d'importance trop mal définissable pour qu'on puisse y voir davantage que des variantes locales à l'intérieur d'une grande langue commune occupant tout le Nord du Dekhan au moins.

Or les recherches de M. Przyluski l'ont conduit à admettre que le siège propre des Sthavira, la secte à qui l'on doit le canon pali, était Kosambi, près d'Allahabad. Il y a donc de grandes chances pour que le pali soit la langue littéraire de cette région.

J. BLOCH.

R. L. TURNER. — *Gujrati Phonology*, extrait du *Journal of the Royal Asiatic Society*, juillet 1921, p. 329-365 et octobre 1921, p. 505-544.

Linguistiquement orienté vers le Nord-Est, du côté du Rajpoutana, le gujrati reste cependant assez proche du marathe, son voisin au Sud, pour que l'exposé de M. Turner soit dans l'ensemble parallèle à celui que j'ai fait du marathe, et le confirme heureusement sur la plupart des points. Nous sommes en désaccord sur l'action supposée de l'accent d'intensité, qui du reste même selon M. Turner ne jouerait pas un rôle prépondérant ; car en l'annonçant au § 15, il est amené surtout à en définir les limites : les exceptions tiendraient au nivellement morphologique, or c'est dans la morphologie surtout que l'on s'attendrait à trouver les preuves de son action ; ainsi dans fr. *peux, pouvons*. Le fait le plus net qui en dépendrait serait la conservation ou la perte de l'occlusion de *m* intervocalique (§ 67) ; la formule proposée est compliquée et doit se combiner avec des considérations de position et de quantité ; le système adopté oblige à admettre qu'entre une forme comme *bhāmi*,

d'aspect purement sanskrit, et *bhuṣ*, qui paraît à première vue en être le résultat moderne, c'est la première qui est normale et la seconde empruntée; quelques détails sur l'emploi des deux formes seraient utiles pour faire accepter une thèse si inattendue.

J. BLOCH.

Chr. BARTHOLOMAE. — *Zarathuṣtra's Leben und Lehre*.
Heidelberg (Winter), 1924, in-8, 19 p. (*Kultur und Sprache*, 4).

On connaît l'importance de l'Avesta pour la linguistique iranienne. M. Bartholomae donne ici un aperçu d'ensemble de la manière dont le texte se présente dans l'histoire. M. Bartholomae admet que Zoroastre venait du Nord-Ouest de l'Iran, mais qu'il a prêché pour la région Nord-Est. On voit, par le travail de M. Tedesco indiqué ici même, que la langue est celle du Nord-Ouest; ceci ne suffit pas à exclure l'hypothèse de M. Bartholomae; comme les apôtres slaves Cyrille et Méthode, Zoroastre a pu composer dans sa propre langue hors de son pays natal.

A. M.

Paul TEDESCO. — *Dialektologie der westiranischen Turfan-texte*, in-8, extrait de *Le Monde Oriental*, vol. XV [1921], p. 184-258. Upsal.

Voici un travail excellent. Le sujet est traité avec autant de sobriété que de rigueur; les faits sont fournis d'une manière complète et discutés avec une critique pénétrante; les conclusions sont neuves et de grande importance. Ce mémoire suffirait à classer M. Tedesco au premier rang des iranistes d'aujourd'hui.

On sait que les textes « pehlvis » de Tourfan sont rédigés

en deux dialectes distincts. Ces textes sont parvenus par un intermédiaire iranien oriental, comme M. Tedesco le fait remarquer finement. Le type du Nord apparaît sous une seule forme; celui du Sud présente au contraire des formes de dates diverses. Une lacune du travail consiste en ceci que M. Tedesco n'indique rien sur les conditions historiques dans lesquelles ces textes ont été rédigés : le type du Nord remonte à la période arsacide : s'il est fixe, c'est sans doute qu'on a cessé de le développer à partir de l'avènement des Sassanides; à l'époque sassanide, le type du Sud s'est écrit longtemps, en se modifiant graduellement.

M. Tedesco examine chacun des traits par lesquels se caractérisent les deux types. Il peut dès lors situer les deux dialectes par rapport aux parlers actuels, d'une part, et par rapport à la langue de l'Avesta et au vieux perse achéménide, de l'autre¹.

En ce qui concerne l'Avesta, il démontre que la langue dans laquelle il est écrit appartient au type iranien du Nord-Ouest, et non du Nord-Est comme on l'a dit trop souvent : cette conclusion concorde avec ce que je pense depuis longtemps; M. Tedesco a réussi à appuyer sur des preuves solides; on en aperçoit l'importance. — Un détail appellerait une observation : l'auteur attribue la coexistence des traitements *db-*, *b-* et *dv-* de l'ancien **dw-* dans l'Avesta à un mélange de dialectes; mais, si l'on regarde les exemples avestiques de près, on aperçoit que le traitement *db-* et le traitement *dv-* ne figurent pas exactement dans les mêmes conditions; l'état avestique offre donc, sur ce point, un stade curieux de transition.

Quant au perse achéménide, il n'est pas l'ancêtre exact du type méridional de Tourfan, ni du persan moderne. M. Tedesco critique avec raison ce que j'ai enseigné à ce sujet dans ma grammaire du vieux perse. Mais je suis heureux de pouvoir dire que je me suis rectifié moi-même

¹ Il importe de signaler, dès maintenant, que dans cette même revue, *Le monde oriental*, XVII (1923), p. 182-232, M. H. S. Nyberg a publié sur *The Pahlavi Documents of Arromân*, une importante étude qui confirme pleinement les résultats de M. Tedesco.

depuis, dans une note que M. Tedesco ne connaissait pas encore en rédigeant son mémoire (v. M. S. L., XXII, p. 222). L'enseignement de M. Tedesco est d'ailleurs plus précis que le mien.

Il faut signaler ici que M. Tedesco a publié Z. I. I., 1923, 2, un important mémoire *a-Stamme und aya-Stamme im Iranischen*.

A. M.

Chr. BARTHOLOMAE. — *Zum sassanidischen Recht*. Heidelberg (Winter), 1923, in-8, 63 p (*Sitzungsber. d. Heidelberger Akad.*, Phil. hist kl., 1923, IX).

Ce nouveau cahier des recherches de M. Bartholomae sur le droit sassanide est, comme les précédents, une étude philologique du texte, et l'étude est serrée comme on peut l'attendre de l'auteur. Le principal du fascicule est consacré au mot pehlvi *aparmānd*, dont le sens est discuté, et pour lequel M. Bartholomae précise le sens trop général de « héritage » admis par J. Darmesteter¹.

A. M.

H. ADJAREAN. — *Hayeren nor pa'et hin madenakrut'ean meč*. Venise (imprimerie Saint-Lazare), 1913, in-16, 212 p.

Malgré la date qu'il porte, ce livre a paru assez récemment. M. Adjarean a relevé, au cours de la lecture qu'il a faite des anciens textes arméniens, les mots qui ne sont pas notés ou qui sont mal expliqués dans les dictionnaires. Il les signale, auteur par auteur, et en indique, dans la mesure

1. M. Bartholomae vient de publier une conférence très instructive où il donne un aperçu de l'ancien droit sassanide : *Die Frau im sassanidischen Recht*, Heidelberg (Winter) 1924, in-8, 20 p. (Kultur und Sprache, 5).

du possible, le sens et même l'étymologie. Grâce à sa connaissance des parlers arméniens, qui est unique, M. Adjarean peut montrer que tel mot comme *xarel* (p. 43 et suiv.) est authentique ; il est curieux de voir ainsi le vocabulaire populaire affleurer dans certains textes anciens. Les mots relevés appartiennent en grande partie à des familles connues, ainsi le substantif-verbal *arog* « source, eau jaillissante » à *aroganel* (p. 86), ou sont des composés comme *diwrastin*, p. 89. Mais le livre de M. Adjarean apporte un enrichissement capital à l'étude du vocabulaire arménien. — Les éditeurs sont impardonnables de n'avoir pas pourvu d'un index un pareil livre.

A. M.

A. CARNOY. — *Manuel de linguistique grecque. Les sons, les formes, le style.* Louvain (Universitas) et Paris (Champion), 1924, in-8, 426 p.

Ce manuel démontre — la démonstration était superflue — qu'il ne suffit pas de quelque connaissance des manuels existants et du désir d'y ajouter certaines nouveautés, au moins apparentes, pour écrire un manuel de linguistique grecque.

Dès l'abord, on aperçoit l'insuffisance et l'inexpérience de l'auteur. La terminologie est parfois barbare (*temporalité*, p. 185), parfois incohérente (*syntactique* et *syntaxique* dans le même sens, p. 382), presque toujours prétentieuse et imprécise (*perceptuel* opposé à *psychologique*, p. 222-223). M. Carnoy est capable d'écrire : d'après que l'on a affaire à... (p. 119).

A chaque page se marque le fait que l'auteur n'est pas un comparatiste. Son sanskrit est souvent fautif : un nominatif *ḷhus*, avec *u* bref et *s* après *u*, p. 104 ; les noms sont cités, sans qu'on voie pourquoi, tantôt sous la forme du thème, tantôt sous celle du nominatif singulier ; la notation est incohérente (*shashṭa-* [sic], p. 120, et *arāikṣam*, p. 184) ;

un parfait skr. *āsa* « j'ai jeté » tombe sans raison — au lieu de *āsa* « j'ai été » — au milieu d'un exposé sur le verbe « être », p. 172. L'att. $\epsilon\lambda\eta\varphi\alpha$ est accompagné d'une restitution * $\sigma\epsilon\sigma\lambda\eta\varphi\alpha$, avec un σ antérieur à l'époque grecque commune et un η propre à l'ionien-attique, p. 153 ; on lit de même, p. 103, une restitution $\eta\acute{\alpha}\epsilon\mathcal{F}\alpha\alpha$, $\pi\acute{\eta}\chi\epsilon\mathcal{F}\epsilon\alpha$, avec un η ionien-attique et un \mathcal{F} intervocalique. M. Carnoy écrit tranquillement, p. 101 · got. *suliza* = (flamand) *zoeter*. Et il donne la mesure de son imprudence en citant, p. 161, des formes russes *dyelaio* « je fais », *sdylelaio* « je ferai » : on voit qu'il a ouvert sans guide une grammaire russe qu'il ne savait pas lire. Chaque page porte témoignage d'une ignorance qui choquerait chez un élève et qui scandalise chez un auteur.

On peut présumer par là ce que vaut le fond. Partout une pensée incertaine, des formules ambitieuses qui ne concordent pas avec la réalité. Il n'est pas vrai que la durée de l'existence du grec comme langue littéraire ne soit dépassée par celle d'aucun autre idiome (p. 5) : l'égyptien, mort aujourd'hui, a été écrit plus longtemps que le grec, des premières dynasties jusqu'à l'époque copte. Attribuer à l'influence de la langue homérique le fait que l'attique du v^e siècle n'en diffère pas fondamentalement (p. 5) est amusant. Que signifie l'affirmation de la p. 6 que « notre syntaxe est grecque » (p. 6) ?

La rédaction est d'une incroyable légèreté. M. Carnoy renvoie au *Corpus* pour citer v. lat. *fhefhaket* (sic), p. 153. Il connaît un aoriste $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\alpha\nu$, p. 69. Le premier exemple cité pour illustrer le traitement φ de g^wh devant α , \omicron (et, suivant l'auteur, aussi devant υ !) est le présent $\nu\acute{\epsilon}\lambda\varphi\epsilon\iota$.

On éprouve une inquiétude à penser que des étudiants non avertis sont exposés à se servir d'un tel ouvrage.

A. M.

C. AUTRAN. — *Introduction à l'étude critique du nom propre grec*. 1^{er} fascicule. Paris (Geuthner) [1924], in-4, 80 p.

A côté de son *Tarkondemos*, mais sur un sujet connexe, M. Autran entreprend d'examiner les origines « asianiques » des noms propres de personnes grecs. Ce premier fascicule n'apporte guère encore autre chose qu'une introduction où l'auteur montre la possibilité, la probabilité de l'existence d'éléments « asianiques » dans l'onomastique grecque. La discussion est poursuivie avec la variété d'information et l'abondance de lecture qui caractérisent M. Autran. On ne pourra discuter utilement ses vues que lorsque l'on aura des démonstrations détaillées portant sur certains ensembles de faits. Personne sans doute ne sera tenté de contester à l'auteur ni que le grec a remplacé sur tout son domaine des parlers antérieurs du type « asiatique », ni que beaucoup de noms propres de personnes ne s'expliquent pas par le grec ou par le vieux fonds indo-européen, ni que des noms dont le premier aspect est purement grec peuvent être des adaptations de noms non helléniques par des sortes d'« étymologies populaires ». Les généralités du début auraient donc pu être abrégées. On a hâte d'arriver à la discussion de faits particuliers dont ce premier fascicule n'apporte que les premières pages. On attendra la suite avec intérêt.

M. Autran se sert souvent du terme *Sprachgut*. Dans une langue comme le français, il est aisé d'éviter les emprunts de ce genre.

A. M.

G. CIARDI-DUPRÉ. — *Appunti di fonologia greca*. Florence (Ariani), 1923, in-8, 47 p.

Ce n'est qu'un sommaire de cours, mais remarquablement net et bien informé. Voici quelques remarques de détail :

P. 14, un suffixe *-əs- est attribué à κρεῖ(F)ας. En réalité la racine est *kreuə-, comme on le voit par la forme *krū- du type à degré zéro. Il s'agit donc du suffixe ordinaire *-es-, au degré zéro.

P. 20. Comme le ton n'exerce en principe aucune action sur le vocalisme grec, la différence de traitement entre ἀκούω et ἀκήκοα, ἀκοή doit s'expliquer par des faits de rythme plutôt que par la place du ton. La diphtongue *-ou- sera maintenue là où elle formait le sommet rythmique, ainsi dans ἀκούε; et elle se sera réduite à -εF- devant voyelle après amuïssement de *-h- quand le sommet rythmique était ailleurs, sur la voyelle précédente dans ἀκήκοα, sur la suivante dans ἀκούῃ.

P. 24. Les alternances vocaliques existaient dès l'indo-européen, elles ne peuvent passer en grec que pour un fait morphologique. Elles n'y relèvent plus de la phonétique, à laquelle elles n'appartenaient du reste plus dès l'indo-européen commun.

P. 38. Il semble bien que l'indo-européen n'ait jamais eu de kh labio-vélaire. Le rapprochement de σφαλλω avec skr. *skhalatī* est d'autant plus douteux que arm. *saxalim* « je fais un faux pas », qui est sûrement apparenté à skr. *skhalatī*, a un sens éloigné de celui de σφαλλω dont le lat. *fallō* est au contraire voisin.

A. M.

Fr. BECHTEL. — *Die griechischen Dialekte*. Dritter Band. *Der ionische Dialekt*. Berlin (Weidmann), 1923, in-8, ix-353 p.

M. Bechtel est le premier auteur d'un grand ouvrage sur les dialectes grecs qui soit parvenu au bout de sa tâche : Ahrens n'a pas donné l'ionien ; ses successeurs se sont arrêtés plus loin encore du but : Meister n'a même pas abordé le grec occidental ; M. Hoffmann, qui a donné la phonétique de l'ionien, n'a pas terminé l'ionien et n'a pas

touché au grec occidental. M. Bechtel a, de plus, le mérite de donner sur la syntaxe de nombreuses indications et surtout d'étudier les particularités du vocabulaire. On sait avec quelle rigueur et quelle précision M. Bechtel observe, décrit et discute les faits. M. Wackernagel a tout revu d'un bout à l'autre. C'est dire quelle confiance mérite le travail.

M. Bechtel annonce qu'il ne décrira pas l'attique. Les conditions-y sont en effet tout autres que pour les autres parlers. Les parlers décrits par M. Bechtel ne sont connus que d'une manière fragmentaire, l'ionien mieux que d'autres, mais aucun complètement; l'attique, au contraire, se laisse décrire avec autant d'exactitude qu'il est possible de le faire pour une langue ancienne. Mais le travail serait prématuré: il faut attendre la réédition des anciennes inscriptions et des fragments des comiques, comme le remarque M. Bechtel. Il faudrait aussi reprendre l'étude de tous les textes littéraires, en effaçant les normalisations des éditeurs, des modernes d'abord, des anciens ensuite, dans la mesure du possible, et en cherchant ainsi dans la tradition de chaque auteur tout ce qui peut subsister du texte originel. Ce travail ne renouvellera pas la connaissance qu'on a de l'attique dès maintenant; mais il la précisera, en montrant des différences d'emploi suivant les temps, les genres et les auteurs. L'attique, dont l'unité est remarquable et dont des textes permettent de suivre le développement durant plusieurs siècles, depuis le moment où la langue littéraire se dégage de l'ionien jusqu'à celui où la langue parlée se fond dans la *κοινή*, fournit ainsi aux hellénistes un grand sujet où le travail est amorcé partout, achevé nulle part.

Il reste de plus à décrire exactement et complètement la *κοινή* étolienne, dont la durée a été brève, et la *κοινή* ionienne-attique, qui a abouti au grec moderne.

M. Bechtel n'a pas cherché à décrire l'ionien. En une série de 219 paragraphes, isolés les uns des autres, il signale à la fois les traits communs à l'ensemble des parlers ioniens et les particularités de tel ou tel parler ou groupe de parlers. On a sous les yeux, non une histoire de l'ionien, mais un recueil de faits pour servir à l'histoire de l'ionien. Un lin-

guiste aurait pris plaisir à rechercher les tendances générales sous les faits particuliers ; M. Bechtel semble n'être jamais tenté de le faire. S'il constate que *u* passe à *ü* et *ā* à *ē* ouvert, il se garde de rapprocher les deux faits et d'y chercher quelque tendance commune vers une prononciation antérieure des voyelles. S'il constate que *ε̄* est remplacé par *ε̄ζ*, *ο̄σθ* par *ο̄ζαζ*, qu'il s'est créé des formes nouvelles comme *λέλαπτει*, *ῥεραπισμένω*, etc., il ne ramène pas ces innovations à ce trait général que l'ionien, conservé seulement dans des pays coloniaux, a eu une évolution précoce beaucoup plus rapide que l'attique. Et la sûreté de l'explication peut s'en ressentir. p. 211 et suiv., le *διπλόχ* qui se lit dans le corpus hippocratique est interprété comme supposant un ancien *πέπλοχ* ; mais l'exemple cité πολλοῖσι φλεβίοισι τὰς πλευρὰς διππέπλοχ^ε est un emploi nouveau du parfait, et le *χ* caractérise aussi la forme comme nouvelle ; le sentiment du parfait à vocalisme radical *o* a dû se maintenir longtemps en grec ; *πέπομα* autorise la même conclusion. Du reste la forme *πέπλεχ* est aussi attestée et a prévalu dans la *κοινή*, comme le signale M. Bechtel. Comme le texte hippocratique offre *πέπλεχ* à côté de *πέπλοχ*, on peut même se demander si la forme n'y a pas été introduite par quelque copiste dont la langue était l'attique.

P. 35, M. Bechtel enseigne que la notation *η* de la voyelle issue de l'ancien *ā* a servi à indiquer un timbre, non une quantité ; c'est un fait général en grec. Malgré l'importance de la quantité et du ton, les Grecs ne se sont souciés de noter ni l'un ni l'autre. Dès lors la notation par *-η* de la finale du subjonctif *διαρνηθῆ*, *θνηῆ*, à côté de *εξενεχθεῖ*, dans une inscription de Ceos où *η* issu de *ā* est bien distingué de l'ancien *e* long encore noté par *ε*, indique soit que, dans l'ancienne diphtongue *ēi*, l'*ē* tendait à s'ouvrir, soit que, dans la diphtongue *η* issue de *ā*, l'*η* tendait à se fermer ; dans une hypothèse comme dans l'autre, il y a eu tendance à confusion pour la diphtongue à un moment où l'ancien *ē* et l'ancien *ā* se distinguaient encore nettement. L'inscription est du ^ve siècle, donc de la fin de la période où l'ancien *ē* et l'ancien *ā* sont distingués à Naxos et à Ceos. A la différence

de la dédicace de Nikandrè de Naxos, le génitif pluriel des thèmes en $-\tilde{\alpha}-$ est noté avec ε : $\tilde{\varepsilon}[\rho\alpha\chi\lambda]\mu\epsilon\omega\nu$, en face de $\acute{\alpha}\lambda\eta\rho\nu$ de la dédicace de Naxos.

P. 87 et suiv., M. Bechtel, utilisant le fait que Archiloque, Démocrite, Hérachite, etc. opposent le type $\pi\omega$ au type $\acute{\epsilon}\kappa\acute{\alpha}\iota\eta\nu$, $\pi\omicron\tau\epsilon$ à $\acute{\epsilon}\kappa\acute{\alpha}\tau\alpha\nu$, etc., admet l'hypothèse de M. W. Schulze, suivant laquelle h^w placé entre deux o aboutirait à α , non à π . Mais le α de $\acute{\alpha}\rho\tau\omicron\kappa\acute{\alpha}\pi\omicron\tau\epsilon$, sur lequel s'appuie M. Schulze, peut s'expliquer par une dissimilation. *A priori* la règle est peu vraisemblable. Si l'on pense à l'origine du type à $\acute{\epsilon}-$ initial, on entrevoit une autre explication plus probable: on sait que ce $\acute{\epsilon}-$ est un ancien **yot*, **yod*, ce qui fait que la langue homérique a $\acute{\epsilon}\pi\omega\varsigma$ à côté de $\acute{\epsilon}\pi\omega\varsigma$, etc. Or, on sait par la forme $\acute{\epsilon}\chi\chi\omicron\varsigma$ en face de $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\varsigma$, par $\lambda\acute{\alpha}\chi\chi\omicron\varsigma$, etc., et par $\acute{\epsilon}\chi\chi\omicron\nu$, que la gémignée tendait à garder le type guttural. On concevrait ainsi comment **yot-h^w* a pu aboutir à $\acute{\epsilon}\chi\chi-$ qui se simplifiait en $\acute{\epsilon}\chi-$.

L'auteur, qui évite en général les explications fondées sur la grammaire comparée, se plait parfois aux plus hasardées de ces explications. Par exemple il admet que $\acute{\iota}\omicron\nu$. $\gamma\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha$ attesté chez Hérondas et qui se retrouve sur deux inscriptions, à Milet et à Chios, à côté de $\gamma\lambda\tilde{\omega}\sigma\sigma\alpha$, proviendrait d'une flexion $\gamma\lambda\tilde{\omega}\sigma\sigma\alpha$: **γλασσᾶς*. Nulle part une alternance vocalique n'est attestée dans la flexion des thèmes en $-\tilde{\alpha}-$, une fois mis à part le mot très anormal **g^wenā*. — L'explication proposée n'est pas la seule qui puisse s'imaginer; on peut supposer, par exemple, que $\gamma\lambda\tilde{\omega}\sigma\sigma\alpha$ et $\gamma\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha$ sont tous deux dérivés d'un thème racine à alternances: $\gamma\lambda\omega\chi-$, $\gamma\lambda\alpha\chi-$, dont les autres formes ne sont pas connues; c'est ainsi que $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha$ est un dérivé du nom racine représenté par $\acute{\epsilon}\psi$, $\phi\acute{\upsilon}\zeta\alpha$ un dérivé de $\phi\upsilon\gamma-$ conservé dans $\phi\acute{\upsilon}\gamma\alpha\delta\epsilon$, etc.

Bien que l'ingénieux argument invoqué pour prouver la bréveté de l' α de $\theta\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega\nu$ soit trop frêle pour convaincre, les remarques présentées p. 126 à propos de $\tau\acute{\eta}\chi\iota\pi\pi\omicron\varsigma$ sont d'un vif intérêt. Mais de quel droit supposer le neutre **τῆχς* qui n'est attesté nulle part?

En examinant, p. 109 et suiv., les formes du nom de la « grenouille », M. Bechtel dit à tort que $\beta\acute{\upsilon}\rho\theta\alpha\chi\omicron\varsigma$ sort de

βύρταχος : comme l'a indiqué dès longtemps M. Grammont, la dissimilation progressive de *βύρθαχος en βύρθακος est ce que l'on attend, tout comme la dissimilation régressive de *βραθαχος ou *βράταχος ; car la situation phonétique est tout autre. — Le fait que quatre formes distinctes sont attestées pour ce mot suggère l'idée que la langue a eu des raisons — peut-être quelque interdiction — pour utiliser les variations possibles. Dès lors il est permis de se demander si la forme βρόταχος attestée à Ephèse et à Gortyne par des noms propres n'offrirait pas le traitement éolien de *r* utilisé par d'autres parlers en vue de variations voulues ; l'hypothèse est à considérer.

P. 299. Le nom, artificiel, εὐφρόνη de la « nuit » s'explique aisément comme dérivé d'un composé ευ-φρον-, sous l'influence de ἡμέρη auquel il s'oppose ; on voit mal comment εὐφροσύνη se serait abrégé en εὐφρόνη.

P. 332, M. Bechtel, qui cite p. 120 le cas connu de σταφίς : ἀσταφίς et de στάχυς : ἄσταχυς, aurait pu rapprocher σταλύζω : ἀστυλάζω ; il serait donc inutile de recourir à l'hypothèse *ἀν-σταλυζω. Une métathèse de *ἀσταλυζω en ἀστυλάζω serait un fait singulier ; il y aurait eu lieu, pour l'expliquer, d'indiquer la tendance à éviter la succession de voyelles du même timbre, qui a joué en grec un rôle appréciable (cf. μεγάλυνω et γλυκαίνω). Mais, si le choix fait de la forme ἀστυλάζω provient de cette tendance, le vocalisme στυλ- peut s'expliquer directement : il est normal là où il y a un élargissement en -u-.

A. M.

Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora
edidit Eduardus SCHWYZER. Leipzig (Hirzel), 1923, in-8,
xvi-463 p.

Chargé de préparer une troisième édition du *Delectus inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium* de P. Cauer, M. Schwyzzer en a fait un livre nouveau. Il a supprimé environ 80 numéros ; mais il en a ajouté plusieurs

centaines, et notamment les inscriptions dialectales nouvellement publiées. On trouvera dans le recueil toutes les inscriptions essentielles pour l'étude des dialectes, d'autant plus que, à la suite des inscriptions reproduites en entier, est donné souvent un choix de formes intéressantes tirées des inscriptions non insérées dans le recueil. Les indications initiales et les commentaires ont été réduits au minimum pour permettre de faire figurer un plus grand nombre de textes ; mais il y a ce qu'il faut pour retrouver la bibliographie et pour interpréter les textes choisis. Un index final fournit la traduction des mots, et il offre l'avantage de donner du même coup des rapprochements utiles ; sans allonger beaucoup, il y aurait eu profit à multiplier ici les renvois, par exemple à donner, sous *εμπικσις*, un renvoi à béot. *επικσις*, arc. *ινπικσις* (pourquoi l'index a-t-il *ιμπικσις* ?) et à la contamination, si caractéristique du dorien atteint par la *κοινή* ionienne-attique, qu'est *εγκτασις*, et de même à *εντασις* en Thessalie. En somme, les linguistes qui s'occupent du grec auront ici un recueil à la fois riche et facile à manier qui leur sera de la plus grande utilité.

Parmi les appendices, tous précieux, on notera le choix de textes d'auteurs relatifs aux parlers grecs. Il y a là un ensemble très instructif de témoignages positifs. Sur l'histoire des langues de la Grèce, les historiens fournissent des données excellentes et qui sont confirmées par des faits linguistiques.

Quant à l'accentuation, M. Schwyzer s'est conformé à l'usage, et il accentue d'un bout à l'autre les textes épigraphiques alors que, dans le meilleur cas, toute donnée manque sur l'accentuation locale, surtout à la date des textes. La seule justification qu'on puisse donner de l'usage traditionnel, c'est qu'il fournit, sans prendre de place, une sorte de commentaire perpétuel. Mais cela ne compense pas, pour le linguiste, l'inconvénient qu'il y a à suggérer constamment une illusion sur nos connaissances. Les philologues ont imposé ici un usage indéfendable.

A. M.

Rein VAN DER VELDE. — *Thessalische Dialektgeographic*.
Nimègue-Utrecht (Dekker), 1924, in-8, xii-182 p. et
6 cartes hors texte.

Entreprise sous la direction de M. Schrijnen, cette dissertation a pour but d'introduire dans la dialectologie grecque les méthodes de la géographie linguistique. Sans doute l'auteur s'exagère un peu les profits que l'on peut attendre de ce procédé pour l'étude des langues anciennes, et particulièrement du grec. La représentation cartographique des faits offre de grands avantages, et il est bon d'en faire profiter, dans la mesure du possible, l'étude des langues anciennes ; le grec s'y prête mal en général, à cause de la configuration du pays et de l'insuffisance des données ; la Crète est probablement, avec la Thessalie, le seul domaine où le procédé puisse rendre de notables services ; pour ces deux régions, le profit peut être appréciable à en juger par l'étude de M. van der Velde. Mais ce n'est pas la forme de l'exposition qui est l'essentiel en géographie linguistique, c'est l'enquête portant d'une manière égale sur toutes les parties du domaine et sur toutes les questions posées qui aboutit à fournir des données immédiatement comparables entre elles ; il va sans dire que, pour une langue ancienne, ces deux avantages essentiels n'entrent pas en ligne de compte.

Après les études déjà faites, l'auteur ne pouvait apporter beaucoup de nouveau. Du moins, il prouve une très bonne connaissance de la dialectologie grecque. La forme sous laquelle il présente les faits les rend plus frappants et fait apparaître beaucoup mieux qu'on ne le voyait jusqu'ici les différences entre les parlers de la Thessalie. On voit clairement deux régions, l'une centrale, fidèle au type éolien, l'autre extérieure, enveloppant la première de tous côtés, sauf à l'Ouest, où se trouve la Macédoine. Ce résultat, résumé sur la carte 4, où l'on voit à la fois l'indépendance et le parallélisme des lignes d'isoglosses, est saisissant.

Ce qui cependant rend un peu précaire un travail comme celui-ci, c'est qu'on manque de données. Soit une forme aussi importante que le datif pluriel en $-\epsilon\sigma\sigma\iota$ ou en $-\sigma\iota$. Les formes en $-\epsilon\sigma\sigma\iota$, même récentes, ont une valeur parce qu'elles sont étrangères à toute $\kappa\omicron\nu\eta$; mais les formes en $-\sigma\iota$ se prouvent guère ; l'une des principales, le $\chi\rho\epsilon\mu\kappa\pi\iota\nu$ de l'inscription de Sotairos, est rendue suspecte par son $-\nu$ éphelecyastique. Quant à $\alpha\rho\chi\gamma\nu\tau\epsilon\iota\varsigma$ d'une inscription d'environ 200 av. J.-C., il ne méritait vraiment pas d'être discuté, p. 95. la forme est trop évidemment de la $\kappa\omicron\nu\eta$ étolienne.

On ne voit pas ce que veut dire l'auteur quand il affirme que $\tau\theta$ est devenu $\sigma\tau$ en ionien, p. 77. Le rapport entre la forme $\Pi\epsilon\tau\theta\alpha\lambda\omicron\varsigma$ de Thessalie et $\Phi\epsilon\tau\tau\alpha\lambda\omicron\varsigma$ (= $\Theta\epsilon\sigma\sigma\alpha\lambda\acute{\omicron}\varsigma$, $\Theta\epsilon\tau\tau\alpha\lambda\acute{\omicron}\varsigma$) est obscur, et M. van der Velde se borne au fond à constater le mystère qui subsiste.

A. M.

Gustav MEYER. — *Die stilistische Verwendung der Nominalkomposition im Griechischen*. Leipzig (Dieterich), 1923, in-8, vii-215 p.

On a déterminé la forme des noms composés et la façon dont s'obtient le sens à l'aide des éléments composants. Mais il n'importe pas moins d'examiner en vue de quel usage sont formés les composés. Or, il n'a jusqu'ici été proposé à cet égard que quelques remarques générales. M. Gustav Meyer est le premier qui étudie le sujet d'une manière systématique et complète en ce qui concerne le grec. Son examen confirme la remarque déjà faite suivant laquelle le composé est le plus souvent une formation « savante », employée par un technicien pour rendre quelque notion précise et surtout par un auteur pour obtenir un effet littéraire. M. G. Meyer analyse finement l'usage qui est fait de certains composés, et son travail fait avec goût apporte des résultats neufs et intéressants.

L'origine religieuse de beaucoup de composés est évi-

dente. M. G. Meyer en fait remonter, avec raison, un bon nombre à des formules adressées aux dieux, à la *κλησις*. Il aurait été intéressant de marquer une nuance qui caractérise le grec : on aperçoit l'origine religieuse de bien des procédés ; mais, à l'époque historique, et dans les textes littéraires qui ont survécu, presque tous sont laicisés ; de procédés religieux, ils sont devenus procédés littéraires. Et c'est ainsi que les usages grecs ont pu servir de modèles au dehors. Dans mon essai sur l'*Histoire de la langue grecque*, j'ai eu le tort de ne pas bien faire sentir cette nuance qui caractérise éminemment ce que le développement grec a de particulier. Et M. G. Meyer ne l'a pas non plus assez mise en évidence.

A. M.

Ἀναγνωστόπουλος. — Γλωσσικὰ ἀναλεκτά. Athènes, 1923, in-8, 98 p. (extrait de Ἀθῆναι).

Les deux articles réunis ici, utiles l'un et l'autre, portent sur deux sujets différents :

1° La langue d'Aristophane. M. Anagnostopoulos marque ce qu'il y a, chez Aristophane, de conforme au parler courant, sans peut-être assez insister sur la part de parodie qui est si grande.

2° Le verbe dans le dialecte moderne de l'Épire.

A. M.

Revue des études latines publiée par la *Société des études latines*. Rédacteur en chef : J. MAROUZEAU. 1^{re} année (1923), in-8, 133 p. — 2^e année (1924), fasc. I et II, p. 1-140. Paris (Champion).

La philologie grecque a depuis longtemps en France un organe qui lui est propre : la *Revue des études grecques*. M. Marouzeau a entrepris de donner aussi aux études latines

leur organe, et il y a brillamment réussi. Voici achevé le premier volume, qui est court mais plein de choses. Les fascicules du second se succèdent avec une régularité qui montre l'énergie et l'ordre avec lesquels l'affaire est conduite.

Cette revue a son caractère propre : elle n'apporte pas de mémoires sur les faits particuliers, mais de brefs exposés d'ensemble destinés à orienter les lecteurs sur l'état actuel d'une question. M. Marouzeau a su choisir les auteurs des communications résumées dans la Revue avec un art tel que chacun des brefs articles a un accent et porte la marque d'une personnalité originale. Il arrive que ces exposés soient de véritables programmes : tel est le cas de celui de M. Faral sur les études relatives au latin médiéval. Il peut même se trouver que, dans un exposé qui ne vise pas à la nouveauté, il y ait quelque observation sans doute originale, ainsi mon hypothèse que la forme *poplicus* des anciennes inscriptions latines, au lieu de *pūblicus*, serait due à une manière d'orthographier et n'aurait pas de valeur réelle au point de vue de la langue parlée (dans le résumé qui a été fait par M. Marouzeau de ma communication sur l'orthographe latine, vol. II, p. 29 et suiv.). Les articles ont en partie pour auteurs des étrangers : M. Fr. Müller, M. M. Barone, M. de Groot (on a donné la traduction de son remarquable mémoire sur le latin vulgaire).

Plein de renseignements précis sur l'état actuel des études latines et plein aussi d'observations judicieuses, le nouveau périodique sera indispensable à quiconque s'occupe de linguistique latine. On lui souhaite le succès qu'il mérite.

A. M.

P. LEJAY. — *Histoire de la littérature latine des origines à Plaute*, publiée par L. Pichard. Paris (Boivin) [1923], in-16, XII-250 p.

L'abbé Lejay se proposait de publier une grande histoire de la littérature latine. Sa mort prématurée nous a privés

d'une œuvre qui aurait été capitale. La publication de ces quelques chapitres, qu'a assurée l'abbé Pichard, montre une fois de plus ce que, avec ce maître des études latines, nous avons perdu.

Lejay était un latiniste complet. La linguistique latine l'intéressait comme tout ce qui touche au latin, et la Société de linguistique était fière de le compter parmi ses membres et ses anciens présidents.

Le titre de ce volume semble au premier abord paradoxal. Plaute est le premier écrivain dont on ait des ouvrages complets. De ce qui a été fait avant lui, il ne reste que des fragments, utiles pour le linguiste plus que pour l'historien de la littérature. Et pourtant le livre est dense, riche de matière, plein d'idées, et l'historien de la langue latine n'aura pas le droit de l'ignorer. C'est que l'abbé Lejay a caractérisé ici, en traits nets et bien arrêtés, les anciens Romains. La moitié du volume, p. 23-123, est consacrée au droit, qui est en effet l'œuvre essentielle de Rome. La langue du droit et de la politique a sans doute déterminé, pour une large part, la formation du latin littéraire : il faudra exposer un jour comment le « style indirect », qui est une particularité si originale du latin, s'est formé dans la langue officielle.

A lire la p. 109 et suiv., où Lejay décrit le rôle de la 3^e personne du verbe sans sujet avec une admirable justesse, on croirait peut-être qu'un tour comme *Si in ius uocat* « En cas d'appel en justice » (litt. « si [un homme] appelle en justice ») est propre au latin. Ce n'est que la continuation d'un usage indo-européen. Quand Sénèque le père écrit *ter bucinavit* « le bucin a retenti trois fois », peut-être reproduit-il l'usage grec de *σάλπιγξ* : « la trompette retentit » autant qu'il continue un vieil usage latin.

P. 145, pour expliquer l'allitération, Lejay invoque le caractère spécial de l'initiale latine où il voit de l'intensité ; il va jusqu'à parler d'un « coup de voix ». Mais rien ne prouve que l'initiale latine ait été si intense. L'initiale latine comportait une insistance ; on pourrait peut-être en rapprocher l'accent d'insistance que l'on emploie en français et que

M. Grammont a finement décrit. Cette insistance a sûrement comporté une part d'accent quantitatif, comme l'a vu M. Juret.

P. 159, on notera la façon dont est traitée la question du vers saturnien. Lejay montre bien comment les poètes qui ont introduit à Rome la versification grecque l'ont fait en tirant parti de procédés qui étaient usuels dans le saturnien : un certain respect de la quantité, mais pas de pieds purs obligatoires — grand rôle de la forme des mots.

A. M.

JAN OTREBSKI. — *Z dziejów języka łacińskiego (O zachowaniu się wygłosowego -s po samogłosce długiej)*. Vilna (*Towarzystwo przyjaciół nauk w Wilnie*), 1924, in-8, 116 p.

M. Otrębski a eu une idée ingénieuse, et il l'a développée avec beaucoup de science et d'adresse. Son exposé est en polonais, mais accompagné d'un bon résumé en français, qui aux lecteurs qui ne savent pas le polonais, permet de comprendre tout l'essentiel de la démonstration, et de retrouver, dans le texte polonais, les points de fait.

On admet en général que l'amuissement de -s final a atteint en latin seulement les finales dont l'élément vocalique était bref. M. Otrębski, constatant que, au contraire, -d s'est amui après longue et conservé après brève, admet que l'amuissement a atteint -s après longue plus encore qu'après brève. La métrique des anciens poètes qui est la principale source d'information sur l'amuissement de -s après brève n'enseigne rien dans le cas d'une longue précédente. L'auteur recourt à un procédé de démonstration indirecte qui consiste à expliquer par l'amuissement de -s après longue certaines innovations analogiques; par exemple, si le génitif singulier et le nominatif pluriel en -ās ont été remplacé par des formes nouvelles, ce serait, en partie au moins, parce que -ā final était ambigu et peu clair. Cette

hypothèse est plausible. Mais, après voyelle brève, l'amuisement de *-s* n'a pas abouti en latin classique ; il n'est donc pas surprenant que *-s*, nécessaire pour caractériser les formes, ait subsisté dans le type *senātūs* et dans le type *lupīs*. Quant au nominatif *scriba*, tout indique qu'il n'a jamais eu *-s* de manière constante : le lituanien, qui n'a sûrement pas perdu d'*-s*, n'a que *-a* au masculin des anciens thèmes en *-ā-* comme au féminin. Mais, quoiqu'on puisse discuter le détail, le mémoire de M. Otrebski offre une idée intéressante et que les historiens du latin auront à examiner de près.

Ce volume est le premier d'une série éditée par le *Towarzystwo przyjaciół nauk w Wilnie*. La nouvelle Université polonaise de Vilna montre ainsi, dès le début, qu'elle tient dans la science une place.

A. M.

F. MULLER, Jzn. — *Latijnsche leergang. II. Syntaxis*. 2^e édition. Groningen-La Haye (Wolters), 1924, in-16, VIII-147 p.

M. Muller a beaucoup corrigé et amélioré dans son livre. Il est sans doute impossible de trouver une syntaxe latine plus fermement dessinée, plus nette. L'essentiel y est, et le détail minutieux est évité. Il semble que, en ce qui concerne les « temps » latins, il vaudrait mieux faire abstraction du grec — qui n'est pas si familier sans doute à tous les élèves, même en Hollande —, envisager le latin en lui-même et mettre au premier plan l'opposition fondamentale de *imperfectum* : *perfectum*, chacun avec trois temps. C'est la réalité latine.

A. M.

M. M. POKROVSKIJ. — *Notes d'étymologie latine. I-X.*
Izvestija rossijskoj Akademii nauk 1920, p. 379-392 et
1921, p. 663-676.

Il importe d'autant plus de signaler ces deux intéressantes séries de notes que, parues en Russie, elles risquent, dans les circonstances actuelles, d'échapper à la plupart des linguistes. C'est avec raison que M. Pokrovskij rapproche *pellax* de *pellō* et qu'il écarte le rapprochement impossible avec *pellicere*. C'est avec raison qu'il rapproche le sens de *subitus* de *subire* « survenir, surprendre ». Il justifie le rapprochement de *texere* avec τέκνω : *texere naues*, disait Ennius ; le charpentier « assemble », comme le tisserand. On ne saurait tout citer. Les observations de M. Pokrovskij sont très substantielles, et il faudra les retenir.

A. M.

Jacqueline de LA HARPE. — *Étude sur tamen conjonction adversative et son passage au sens causal.* [Lausanne], 1923, in-8, 114 p.

M^{lle} J. de la Harpe étudie les cas où *tamen* a un sens plus ou moins voisin de « car ». Comme toute étude bien conduite où l'on essaie de suivre un fait étranger au latin classique mais qui, existant à l'époque de Plaute, s'épanouit à basse époque, sa dissertation est intéressante et instructive. La conclusion que *tamen* causal appartenait à la langue parlée et a été évité par les écrivains doit être correcte. Il est moins évident que le sens causal de *tamen* soit issu du sens adversatif. Par le fait même qu'on en trouve l'amorce déjà chez Plaute et que Cicéron s'en sert dans ses lettres, il est évident que le sens est ancien. Dès lors ce n'est que l'étymologie, malheureusement obscure, de *tamen* qui pourrait éclairer sur les origines. On voit mal ce que peut

être *-en* ; mais il est difficile d'écarter l'idée que, dans *tamen*, il y a *tam* comme élément essentiel, que, par suite, le sens étymologique est « aussi, autant » et que, dès lors, les sens divers de *tamen* s'expliqueraient par un ancien « pour autant ».

A. M.

M. ORLANDO. — *L'accentuazione delle parole greche in italiano*. Palerme (Attualità), 1923, in-8, viii-88 p.

M. LENCHANTIN DE GUBERNATIS — *L'accentuazione dei grecismi italiani*. Extrait de *Archivum romanicum*, vol. VII, p. 27-87.

L'article, très nuancé, de M. Lenchantin de Gubernatis montre assez ce qu'il y a de trop simpliste dans le petit livre de M. Orlando. Depuis l'ancienne colonisation grecque de l'Italie jusqu'à l'époque actuelle, il a été fait des emprunts au grec. La prononciation et du grec et du latin a changé. Les procédés d'emprunt ont été variés. Le degré d'adaptation a aussi varié. Pour l'étude de la question, on se reportera donc à l'article de M. Lenchantin de Gubernatis. — Une seule remarque de détail : p. 69, le cas de ἡ ψιλόν, ὁ ψιλόν et de ὁ μικρόν où il y a deux mots, est hors des règles générales en tout cas.

A. M.

R.-S. CONWAY. — *The making of Latin. An introduction to latin, greek and english etymology*. Londres (Murray), 1923, in-8, ix-146 p.

Une large part de ce petit livre de petit format est occupée par les généralités les plus élémentaires et par des index ; le reste se compose d'indications sèches et de faits particuliers importants au fond, mais dont la portée n'est jamais marquée. L'étudiant qui ne saura de la grammaire compa-

rée du latin que ce qu'il verra dans ce petit livre en retiendra, je le crains, surtout que c'est une étude sans intérêt. La doctrine y est du reste souvent vieillotte : M. Conway croit même que le genre féminin de *fāgus* est secondaire ! Et les erreurs matérielles ne manquent pas : qu'est-ce que le skr. *pathan-* cité § 92 ?

A. A.

G. de KOLOVRAT. — *Suppléments à l'étude sur la vocalisation de la consonne l dans les langues romanes* Nice (Imprimerie idéale), 1923, in-8, 72 p.

Nombreuses additions et corrections au livre du même auteur annoncé l'an dernier.

A. M.

Miscellanea linguistica dedicata a Hugo Schuchardt. Genève (Olschki), 1922, in-8, p. 1-221 (*Bibliotheca dell' « Archivum romanicum », Linguistica, II, 3*).

Ce recueil comprend huit articles de MM. R. Riegler, Jos. Bruch, W. Oehl, W. von Wartburg, P. Skok, G. Bertoni (l'éditeur de l'*Archivum*), L. Spitzer, E. Platz. Il n'est sans doute pas fortuit que les huit portent sur des questions de vocabulaire, et en particulier sur des innovations de caractère populaire dans le vocabulaire.

Ces articles sont pleins d'observations curieuses, suggestives et propres à faire progresser la théorie générale du vocabulaire.

Ainsi l'article, assez court, de M. W. von Wartburg sur la création de préfixes apporte l'esquisse de toute une théorie sur la création de mots nouveaux par croisement de deux mots existants. Toute une série de mots gallo-

romans commençant par *ca-* devraient ce *ca-* à des mots de même sens commençant par *ca-*. picard *camoisi* serait *moisi* croisé avec lat. *canus*; prov. *cafournu* « caverne », serait *furnus* croisé avec *cauerna*, *cauus*, *cauo* et **calanca*. Cette hypothèse ingénieuse rend compte de nombreux mots à *ca-* initial dont le second terme est connu.

Les discussions que développe M. J. Bruch d'étymologies dues à M. L. Spitzer apportent nombre de remarques précieuses sur le latin « vulgaire ». On ne s'attend pas, par exemple, à lire p. 30 et suiv., une étude détaillée de la manière dont gr. φ est représenté dans les emprunts du latin au grec, et, dans cette étude, p. 32, une remarque incidente sur got. *ulbandus*; le nom de l'« éléphant », dont on a une forme étrange *olopantus* (qui rappelle le fr. *olifant*) sur une inscription latine, pose des problèmes difficiles; le nom du « chameau » en germanique et en slave s'y rattache sans doute, avec des altérations singulières; le sens ne fait pas grande difficulté: on ne devait pas, dans la région rhénane sous l'Empire romain, avoir des idées précises sur le chameau et sur l'éléphant). — Bien entendu, il y a beaucoup d'éléments douteux dans toutes ces discussions: à propos de fr. *lourd*, p. 56 et suiv., on peut se demander si les suppositions compliquées qui sont indiquées sont bien assurées.

Sous le titre de *Elementare Wortschöpfung* qui indique bien l'idée générale, M. W. Oehl explique les noms du « papillon ». Que ces noms soient « expressifs », c'est chose évidente. Qu'ils affectent dans des langues diverses, de familles diverses, des formes semblables, c'est ce que montrent les faits allégués. Il reste à chercher si les ressemblances signalées doivent s'expliquer par une sorte de création perpétuelle. Ces ressemblances sont, en partie au moins, trop précises pour qu'on écarte l'hypothèse de traditions, quel qu'ait été d'ailleurs le caractère de la tradition.

Dans son étude de géographie linguistique sur les noms gallo-romans du « genêt » et du « balai », M. E. Platz fait ressortir un signe intéressant de substitution d'un mot à

un autre : dans toute la région où lat. *genista* est passé au masculin, soit fr. *genêt*, on doit considérer que *genista* a remplacé le mot représenté par *balai* qui signifie « genêt » sur un grand domaine et qui a été spécialisé en français pour désigner l'instrument servant à balayer.

A. M.

V. BERTOLDI. — *Un ribelle nel regno de' fiori. I nomi romanzi del Colchicum autumnale L. attraverso il tempo e lo spazio*. Genève (Olschki). 1923, v-224 p. et 5 pages de planches hors texte (Biblioteca dell *Archivum romanicum*, II, 4).

Voici un livre qui ne se laisse pas résumer ; car il est d'une richesse de détails infinie. Mais on peut le donner en exemple à ceux qui voudront étudier un nom de plante. L'auteur — qui ne disposait pas d'une carte de l'Atlas linguistique de la France et qui, de ce côté, n'a eu qu'une vingtaine de formes relevées par M. Edmont pour un supplément — part des dénominations les plus anciennes ; il montre comment ces noms sont déformés par l'étymologie populaire dont la puissance ressort de son exposé, comment ils sont renouvelés, comment il s'est créé des noms nouveaux. Le cas est intéressant ; c'est celui d'une plante qui, la plupart du temps, n'a pas d'importance pour les relations générales, et dont par suite les noms peuvent varier de localité à localité sans inconvénient. Mais la plante est bien visible, et remarquable parce qu'elle est toxique, et qu'elle a été employée en médecine. Le livre de M. Bertoldi montre, entre autres choses, ce que devient le vocabulaire là où il n'y a pas comme frein au changement la nécessité de s'entendre sur de larges domaines. Le livre n'intéresse pas seulement le romaniste : le celliste y trouva de vieux noms, le linguiste général y verra minutieusement analysés les faits les plus curieux sur les transformations du vocabulaire dans le peuple. Outre l'étude complète à tous

égards qu'il a faite de son sujet, l'auteur sème son livre de remarques curieuses. L'exposé est vivant, pittoresque, souvent propre à intéresser même qui n'est pas linguiste. De plus M. Bertoldi a été amené à toucher à de nombreux noms de plantes dont l'histoire interfère avec celle de la colchique. Il faut remercier l'auteur, et espérer qu'il trouvera des imitateurs et surtout qu'il continuera lui-même à donner d'aussi précieuses contributions

A. M.

Grai și suflet, revista « Institutului de filologie și folklor » publicată de O. DENSUSIANU. Vol. I, 1. Bucarest (1923), in-8, 168 p.

L'éminent professeur de langues romanes de Bucarest, M. Densusianu, lance un nouveau périodique de linguistique romane et de folklore. Ainsi dirigée, cette revue ne peut manquer d'apporter beaucoup de nouveau. Le premier fascicule, qui se présente bien, donne les meilleures espérances. Outre un article général sur la nouvelle orientation de la linguistique, M. Densusianu lui-même y donne des remarques originales sur l'apport iranien au monde roman. Mais il n'est guère croyable que le groupe de eng. *bar* « brebis », etc. remonte au nom *barra* de l'« agneau » en persan ; les sens ne concordent pas bien, et le *b* est propre au persan, il n'est nullement iranien général.

A. M.

KR. NYROP. — *Grammaire historique de la langue française*. Tome II. Deuxième édition revue et augmentée. Copenhague (Gyldendalske Boghandel), 1924, in-8, viii-483 p.

On connaît les mérites de cette grammaire historique : M. Nyrop y trace l'histoire du français avec une sûreté de

méthode, une richesse de faits, une fermeté de plan, une netteté de vue, une clarté d'exposition telles que l'ouvrage, avant d'être fini, se trouve être classique et que les volumes s'épuisent plus vite que l'auteur ne peut les reviser. Voici que, avant de publier le volume V par où s'achèvera ce grand ouvrage, M. Nyrop doit publier une nouvelle édition, mise à jour, du volume II

Qu'on prenne un chapitre comme celui du pluriel des noms, p. 210-266. On y verra comment, dès la fin du moyen âge, la distinction du singulier et du pluriel des noms tend à s'effacer. Par suite de l'amussement de -s finale, la plupart des noms n'avaient qu'une forme pour le singulier et le pluriel ; la différence de quantité entre la finale du singulier (brève) et la finale du pluriel (longue) n'a subsisté que dans certains parlers. Dès lors, même les cas où la distinction se manifeste par une alternance comme celle de *filleul* et *filleux* ont tendu à disparaître, et il n'est resté que des cas isolés comme celui de *aïeul* : *aïeux* ; mais ce qui montre que, pour le français actuel, la forme du pluriel concorde normalement avec celle du singulier, c'est que *aïeux* est devenu un mot différent de *aïeuls* : les sens différents complètement. Le maintien du type *cheval* : *chevaux*, *bail* : *baux* n'est qu'une survivance. M. Nyrop signale avec raison la tendance à faire entendre l'*f* de *œuf* au pluriel ; en Berry, on entend maintenant *f* dans le pluriel *œufs*. On notera que les formes où le pluriel est caractérisé par absence d'une consonne, comme *bœufs*, *œufs*, *cerfs*, *os*, *ours*, ne sont pas signalées au § 368 où on les attend ; mais ce ne sont aussi que des survivances, et l'usage courant unifie de plus en plus le singulier et le pluriel : tout le monde dit des *cogs* comme un *cog*, avec *k* final ; et l'on tend nettement à dire un *por(c)* comme des *por(cs)*, sans *k*, au singulier et au pluriel. Tout le monde dit *ner(fs)* au pluriel ; mais, hors le cas expressif, ainsi *avoir du nerf*, la prononciation *ner(f)*, sans *f* perceptible, existe aussi au singulier. — Si en normand, la langue a essayé de quelques procédés pour caractériser le pluriel des noms (v. § 370), c'est contre la tendance géné-

rale du français, et peut-être y a-t-il inconvéniént à finir le chapitre sur l'indication de cette particularité dialectale qui est contraire à la tendance générale de la langue

Entre beaucoup de mérites, l'exposé de M. Nyrop a celui de donner des idées de recherches. Dans le § 513 et suiv., M. Nyrop étudie l'opposition fameuse entre *il y a d'excellents hommes* et *il y a des hommes excellents*. Il indique beaucoup de faits et signale des nuances. On sent que la question n'est pas mûre, et qu'elle appellerait une recherche spéciale. Tel des exemples cités, comme celui de Molière dans les *Précieuses, du haut style*, est peut-être volontairement vulgaire, dans tel autre cas, l'adjectif forme groupe avec le substantif : *elle a des petites amies*, où *petite amie* est une sorte d'unité ; ailleurs, il y a des différences dans la constitution de l'adjectif : je dirais volontiers : *il a de petits yeux*, et. *il a des tout petits yeux*. Il y aurait ici des nuances à l'infini, nuances de sens, nuances de forme, nuances de distinction et de vulgarité, etc., et il serait curieux de les discerner.

A. M.

F. BRUNOT. — *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Tome IV. *La langue classique* (1660-1715). 2^e partie. Paris (A. Colin), 1922, in-8, VII- et p. 657-1215.

Le monument, d'une ampleur unique jusqu'ici, qu'élève M. Brunot à la langue française s'élève avec une régularité merveilleuse. Avec une puissance qui ne faiblit jamais, M. Brunot met à la disposition des travailleurs une masse de faits qui écraserait tout autre que lui et qu'il porte d'une manière aisée.

Ce volume nouveau conduit l'histoire jusqu'à la fin de la période classique. On y voit le travail des puristes grâce à quoi la prose française a acquis ses qualités de netteté précise, d'aisance et d'harmonie. Pour faire apparaître l'utilité

de ce travail minutieux et qui donne souvent l'impression de l'arbitraire et de la puérilité, M. Brunot cite, en concluant, une phrase embrouillée et obscure de Bossuet, datée de 1660. la preuve est péremptoire. L'un des mérites du présent volume est de faire voir par quel travail humble (comme presque tous les travaux auxquels est dû le progrès intellectuel) et acharné se constitue une bonne langue littéraire.

En revanche, le plan adopté par M. Brunot a, pour le linguiste, un défaut : il brise la ligne du développement linguistique. L'action de la volonté des puristes, soutenue par la docilité d'un public qui en sentait l'utilité, ressort bien. Mais, quant au changement du système linguistique, les dates de 1660 et de 1715 ne le concernent en rien, de sorte que les changements de la prononciation, de la morphologie ou même du vocabulaire (en tant que ceux-ci ne sont pas volontaires) apparaissent gauchement. Là où le développement linguistique est parvenu à son terme, comme dans le cas du réfléchi, p. 860 et suiv., M. Brunot peut résumer l'histoire et marquer le point d'aboutissement. Mais c'est un cas exceptionnel. Presque toujours, on n'a ici qu'un fragment d'un développement continu, commencé avant 1660 et qui s'est poursuivi après 1715. Par exemple, le prétérit composé s'emploie déjà d'une manière générale pour indiquer le temps passé ; les témoignages cités p. 977 sont caractéristiques (mais le dernier des passages cités ne semble pas contorder avec les précédents ; il aurait appelé une remarque).

Gagné par le souci de purisme des grammairiens dont il a dépouillé les œuvres, M. Brunot déplore que certains emplois se fixent et que, par suite de cette fixation, les formes grammaticales perdent en même temps que leur souplesse leur valeur, que des nuances précieuses viennent à s'effacer (p. 993 et suiv.). Mais, si les grammairiens fixent des règles strictes, n'est-ce pas parce que certaines formes étaient en train de perdre leur valeur générale ? Dans le français d'aujourd'hui, le subjonctif n'est plus guère employé dans les subordonnées — et seulement dans des

cas très limités — qu'en vertu d'une tradition, non en vertu d'un sens. La tendance à éliminer le subjonctif existait dès le ^{xvii}^e siècle; et les petites règles particulières que donnent les puristes en attestent indirectement la force. En 1660 et en 1662, Corneille remplace par des conditionnels des subjonctifs qu'il avait employés auparavant dans un certain tour (v. p. 1011).

Le plan suivi dans le livre, qui consiste à examiner des tranches successives de l'histoire de la langue, en coupant non d'après le développement interne mais d'après des circonstances historiques, rend difficile de faire apparaître les changements continus, ainsi la nécessité qui s'impose de plus en plus de faire précéder un substantif d'un article et une forme personnelle d'un verbe d'un « pronom », qui devient une simple caractéristique morphologique (p. 781 et suiv., 857 et suiv.), ou l'élimination des formes fortes et anormales des verbes, p. 703 et suiv. Il est curieux, à ce propos, de voir comment les puristes ont utilisé cette tendance en vue des fins qu'ils poursuivaient : trouvant dans la langue à la fois *florissait* et *fleurissait*, ils ont réservé au sens propre *fleurissait* (d'après *fleur*, comme *plier* au sens propre d'après *pli*, tandis que *ployer* est plutôt figuré) et au sens figuré *florissait* ; la distinction est heureuse au point de vue intellectuel ; et elle est caractéristique : elle aboutit à faire d'une expression imagée une pure abstraction.

M. Brunot sent bien la gêne qui lui vient de son plan, consistant à examiner des catégories grammaticales à travers des périodes historiques arbitrairement découpées, et il regrette visiblement de ne pouvoir s'inspirer ici des idées qu'il a exposées dans *La pensée et la langue*. Sagement, il se garde de changer de plan au milieu de son ouvrage.

Mais, pour l'observateur d'une grande langue littéraire dont les formes sont fixées en gros et où, à l'époque étudiée, seul le détail garde encore quelque mobilité, un plan fondé sur la structure formelle ne va pas sans difficulté. Car les changements qui se produisent semblent au premier abord respecter la structure, et ils ne se manifestent

que par des nuances d'emploi, par de menus détails à peine visibles. le changement se fait en dedans, non en dehors ; on le devine plutôt qu'on ne l'observe. La tendance à exposer les choses en partant du sens se manifeste déjà chez M. Brunot. ainsi dans la note 2 de la p. 994 où il cite à propos de la négation un exemple qui matériellement relève du cas C : phrase principale suppositive.

En l'absence de travaux préparatoires, il ne dépendait pas de M. Brunot de montrer sur quel fond d'usage courant dans les diverses classes de la société se sont établis les usages étudiés. Il les indique à l'occasion, et l'on voit alors que des usages vulgaires d'aujourd'hui étaient communs durant le xvii^e siècle à presque tout le monde. *quelque* prononcé *quéque* et *quelques-uns* prononcé *quéqu'uns* (p. 700). Ce n'est qu'un détail. Mais on aperçoit ici quelle a été l'influence de la forme écrite des textes et de l'enseignement des grammaires. La langue parlée dans la bonne société dans la première moitié du xvii^e siècle a eu beaucoup d'influence sur la langue écrite, tout en subissant elle-même l'action des livres. Mais, à lire le livre de M. Brunot sur la seconde moitié du siècle, on a l'impression que l'influence de la forme écrite et des grammaires tend à prévaloir. La crise dont on voit maintenant l'acuité, à la suite du divorce entre le français qui s'écrit et le français qui se parle, a là son origine.

Et en effet M. Brunot est amené à présenter de plus en plus des considérations d'ordre littéraire. Le livre est d'un grammairien qui écrit bien, qui aime sa langue et qui en sait marquer avec une pénétration aiguë par une science profonde les délicatesses. Les puristes d'aujourd'hui le critiquent âprement parce qu'il constate que la langue change et qu'il le dit : le fiévreux pourrait, avec autant de raison, chasser le médecin et briser le thermomètre.

A. M.

L. FOULET. — *Petite syntaxe de l'ancien français*, 2^e édition revue. Paris (Champion), 1923, in-16, viii-301 p.

La syntaxe de M. Foulet a le succès qu'elle mérite : quatre ans après son apparition, une seconde édition — que l'auteur n'a pas manqué d'améliorer et de compléter — est devenue nécessaire. Et il faut espérer que son succès ne s'arrêtera pas là ; car le livre est excellent. M. Foulet sait à la fois faire sentir l'ancienne langue, expliquer le français moderne, marquer d'un trait juste la différence entre l'ancien et le moderne, et le tout avec un sentiment littéraire et un sens de la réalité également vifs. Indispensable à quiconque s'occupe de la langue française, ce petit livre est propre à faire réfléchir tout linguiste.

Dès l'abord, le problème fondamental de la disparition des restes de déclinaison qui subsistaient en français est bien posé. Par une statistique dont il n'exagère pas la portée et dont la différence des textes dépouillés montre le caractère nécessairement un peu vague, il montre comment le cas régime l'emporte sur le cas sujet. Le nombre n'est pas indifférent ici. Peut-être faudrait-il insister sur la direction générale du développement : la langue tendait à marquer, par des moyens indépendants de la forme des noms, leur rôle dans la phrase. Ce mouvement a commencé avant la période historique du latin ; on le voit s'achever durant la période qu'étudie M. Foulet. Si l'attention des sujets avait été dirigée vers la forme, le type du masculin, assez net, aurait pu s'imposer au féminin : on a vu des actions analogiques partir de bases singulièrement plus étroites. Mais la tendance profonde allait à éliminer la flexion dans les noms. — La preuve que la déclinaison tendait à se résorber et n'avait plus de place dans la langue, c'est que, transportée dans un milieu nouveau, elle a disparu plus tôt que sur sol français : la déclinaison a disparu en anglo-normand plus tôt que dans les textes écrits en France propre. Ce fait est intéressant pour la linguistique générale.

On n'entrera pas ici dans le détail des faits qui prêterait à une infinité de remarques, car l'exposé de M. Foulet est toujours suggestif. On notera, à propos de la p. 137, qu'il ne faut pas confondre les survivances de détail avec le maintien d'anciennes conceptions : la soudure de *pourquoi* est parfaite. Si *pour quoi faire* ? a survécu, c'est à l'état de locution fixée, et la langue ne l'analyse plus en aucune manière. Je ne puis, pour ma part, en analyser les éléments qu'en grammairien ; il m'est impossible de les penser isolément.

A. M.

J. GILLIÉRON. — *Thaumaturgie linguistique*. Paris (Champion), 1923, in-8, 159 p. (*Collection linguistique*, vol. XIII).

Dans ce volume on goûtera tout ce qu'a de pittoresque, de vivant et de savoureusement âpre l'enseignement de M. Gilliéron à l'École des Hautes-Études. Les sous-titres en donnent une première idée. Les voici :

I. Les naissances miraculeuses de *mouchette* « abeille » devenu « allumette » en Suisse.

II. *Cuminchoare* « commencer » nénuphar du Sahara.

Dans le premier morceau, p. 9-121, M. Gilliéron polémique comme il sait le faire avec les critiques de son livre célèbre sur l'*Abeille*. Dans le second, p. 122-157, il examine l'hypothèse que *inchoare* serait représenté en gallo-roman.

Plutôt que de discuter ici sur de la polémique (la polémique joue d'ailleurs un trop grand rôle chez une partie des romanistes français), on se permettra de signaler la portée des observations générales dont M. Gilliéron a semé son recueil.

Les remarques des p. 112 et suiv. sur les mots empruntés au latin par le français sont d'une justesse frappante et devraient être méditées. Peu importe que M. Gilliéron ait

raison de croire que l'histoire de fr. *maison* soit dominée par une étymologie populaire : endroit où est la maie. L'essentiel est de retenir que le point de départ d'un mot, l'« étymon » comme on dit, est la moindre part de l'étymologie pour le véritable étymologiste, et qu'on n'a rien fait quand on a constaté que *servir* est une forme venue du latin populaire et *préparer* un mot emprunté au latin écrit. C'est à peine le commencement de l'histoire de ces mots français.

Les remarques des p. 97-105 sur les formes de « père », « mère » et « frère » en Suisse romande sont de grande portée. Il faut s'en pénétrer.

M. Gilliéron insiste avec raison sur l'importance du français régional. « Si l'on avait montré pour le français régional la même sollicitude que pour le patois — il se peut que l'on arrive trop tard — nous saurions beaucoup mieux ce qu'est un patois. »

Entre beaucoup de mérites de M. Gilliéron, il faut peut-être mettre au premier rang celui d'avoir fait sentir comment le peuple réagit vis-à-vis du vocabulaire, et la nécessité qui s'impose d'étudier sans délai les parlers régionaux et urbains tout comme les parlers des villages.

A. M.

L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET, E. TAPPOLET. — *Glossaire des patois de la Suisse romande*, avec la collaboration de É. MURET. Fascicule premier. Neuchâtel et Paris (Attinger), 1924, grand in-8, 64 p.

Ce premier cahier d'un ouvrage longtemps attendu me parvient trop tard pour qu'il soit encore possible de l'étudier. Il en faut remettre l'examen à l'an prochain. Mais je tiens au moins à l'annoncer. L'ouvrage sera considérable : outre l'introduction, ce cahier comprend 40 pages de dictionnaire, et ces 40 pages vont de *a* à *abond*. Les matériaux sont

réunis ; mais la mise au point sera longue. On souhaitera que les auteurs en pressent le plus possible l'achèvement.

A. M.

P. STUDER and John EVANS. — *Anglo-norman lapidaries*.
Paris (Champion), 1924, in-8, xx-404 p.

Pour faire l'histoire du vocabulaire européen, il importe d'avoir la série des ouvrages où ont été exposées les vues qu'on avait sur les choses. Cette édition des traductions et adaptations françaises — toutes anglo-normandes — des lapidaires est donc utile pour l'histoire du vocabulaire. L'index final permet de l'utiliser commodément.

A. M.

Gaston CAYROU. — *Le français classique*, lexique de la langue du dix-septième siècle expliquant d'après les dictionnaires du temps et les remarques des grammairiens le sens et l'usage des mots aujourd'hui vieillis ou différemment employés. Paris (Didier), 1923, in-16, xxviii-884 pages, 69 illustrations documentaires.

Le titre de l'ouvrage en expose le dessein. C'est celui qui avait déjà inspiré le *Petit glossaire des classiques français du XVII^e siècle* de M. E. Huguet en 1907. Ce premier glossaire était surtout destiné aux étudiants. M. Cayrou et son éditeur ont pensé que les élèves de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire supérieur se serviraient aussi d'un pareil lexique. Les sources ont été les mêmes dans l'ensemble : dictionnaires du xvii^e siècle, lexiques des éditions de la collection des *Grands écrivains* (Hachette) ; de plus des lectures personnelles. M. Cayrou a fait en outre une place aux grammairiens du xvii^e siècle. Son lexique est sensiblement plus riche que celui de M. Huguet ; toutefois

certains mots insérés par M. Huguet ont été laissés de côté. Les gravures sont des portraits de grammairiens, des reproductions de frontispices ou de pages d'ouvrages du xvii^e siècle consacrés à la langue française ; elles sont accompagnées de notices qui donnent une idée des doctrines grammaticales de l'époque.

Il est naturel que l'histoire ne tienne pas plus de place dans un lexique qui est un instrument de traduction, et un répertoire de citations des mots vieilliss.

Toutefois il n'aurait pas été mauvais d'indiquer aux élèves si les mots et sens de mots cités sont anciens, achevant une longue existence en français, ou s'ils sont au contraire d'incorporation récente (xvi^e ou xvii^e siècle) : dans ce dernier cas en effet on comprend, lorsqu'il s'agit de mots pris au latin qu'ils aient eu souvent un sens plus proche de l'usage classique latin que celui qui est devenu le leur après plusieurs siècles.

L'auteur s'est borné à ajouter des « explications étymologiques » à la suite de certains mots seulement, avec la formule : « il tient ce sens (*ou* ce sens très fort, ce sens étendu) du latin (*ou* du grec)... » ; suit un sens du mot latin ou grec identique à l'emploi du xvii^e siècle. Pourquoi n'expliquer « étymologiquement » que des sens qui se prêtent à un pareil rapprochement ? Procédé rapide pour aider à la traduction et rappeler du latin et du grec dans une classe de l'enseignement classique ; mais faute dans un lexique du genre de celui-ci où c'est l'histoire des mots en français qui est le fond du décor.

Encore aurait-il fallu faire ce que l'on faisait d'une manière suivie et cohérente. Ainsi à propos de *ire*, aucune glose ; pourquoi ne pas dire que *ira* était le terme habituel en latin dans le même sens ; mais que « colère », déjà attesté en latin, a pris de plus en plus de place en français jusqu'à rester seul maître de la place ? Au contraire, pour *irriter* au sens de « exciter », une « explication étymologique » dit : [Il tient ce sens très étendu du lat. *irritare* « gronder, grogner sans cesse », d'où, par extension « provoquer, stimuler, inciter ».] L'étymologie, douteuse, du mot latin

n'a rien à faire ici ; le rapprochement avec le sens classique devait suffire ; mais pourquoi le faire si on ne fait pas tous les rapprochements du même genre ? Pourquoi l'emploi absolu de *digne* (un *digne* roi) n'est-il pas glosé par le même emploi en latin ? Pourquoi *diète* « régime (au sens large) » est-il glosé par le mot grec, puisque l'emprunt a été fait par le français au latin qui avait déjà adopté ce mot grec ?

Ainsi un ouvrage commode, qui éveillera et satisfera certaines curiosités, risque de mal servir l'histoire du français.

Marcel COHEN.

Willem VAN DER MOLEN. — *Le Subjonctif*, sa valeur psychologique et son emploi dans la langue parlée (Imprimé en Hollande comme thèse de doctorat en 1923 ; sans nom d'éditeur), in-8, III-148 pages.

Ce petit ouvrage consacré à l'usage actuel du subjonctif en français comprend, comme le titre l'indique, deux parties : l'une est théorique (p. 1-40 et Conclusion, p. 132-134), l'autre est l'exposé d'une enquête (p. 41-131).

M. Van der Molen ne se résigne pas à voir dans le subjonctif une simple forme subordonnée, à valeur purement formelle, comme fait M. de Boer (Voir Bulletin XXIV, 1, n° 74, p. 97) ; il pense que tous les emplois de cette forme ont un caractère modal commun, dont la définition large est la *subjectivité* (p. 36). Cette doctrine a une valeur certaine, à condition de l'appliquer avec réserve ; c'est ce que fait l'auteur lui-même (p. 39) : « Ainsi comprise l'étude du subjonctif devient avant tout psychologique. Cependant nous nous rendons bien compte que cette conception à elle seule ne suffit pas pour expliquer tous les phénomènes syntaxiques. Et on aurait tort de négliger l'élément formel, conventionnel, traditionnel. » Partant de là, et constatant un certain recul du subjonctif en français moderne, M. Van der Molen suggère (p. 134) qu'on peut y voir un indice de

la « marche du langage vers l'expression logique, non-sentimentale » en même temps que « vers la simplification de la flexion ».

L'enquête, qui semble n'avoir pas été très prolongée, donne d'intéressants documents tirés soit d'auteurs contemporains qui s'efforcent de reproduire le langage populaire, soit de lettres de gens peu lettrés, ainsi que des phrases entendues par l'auteur : il semble que la plupart de ces phrases, mais non toutes, ont été recueillies à Paris ; elles ont été prononcées par des sujets de milieux variés. Le français parlé est si peu étudié qu'une enquête même aussi restreinte et mêlée est la bien venue. Une enquête plus complète devrait naturellement tenir compte des textes écrits de toutes sortes, notamment des journaux, et du langage des enfants ; il faudrait aussi classer les informateurs par origine (notamment distinguer les Parisiens de naissance et les Parisiens importés de diverses provinces) et aussi par classes sociales.

Les exemples sont tous cités *in extenso*. Un tableau statistique est donné p. 131 ; il en résulte clairement que l'emploi du subjonctif présent est encore bien vivant, quoique des exceptions s'entendent dans presque toutes les catégories d'emplois.

P. 54, l'auteur refuse d'admettre, malgré l'affirmation de M. de Boer, que dans le langage du peuple l'indicatif suive souvent les verbes qui expriment la volonté ; il en cite pourtant un exemple p. 59. C'est par hasard qu'il n'en a pas recueilli d'autres. On peut en entendre à Paris. Il y aurait lieu d'observer spécialement à cet égard l'usage des enfants.

P. 65, l'auteur dit que les expressions de la nécessité ont « toujours été suivies du subjonctif ». Mais p. 75 il cite plusieurs exemples du type : « il faut que vous partez ». D'après mes observations personnelles ce type est maintenant répandu dans la région parisienne ; ainsi j'ai recueilli : « il faut que nous prenons ».

Avec « il est possible » (p. 89-90) il n'est cité que des exemples de subjonctif ; voici un exemple contraire tiré

d'une publication périodique (1919) « *il est possible qu'un avenir plus ou moins éloigné fera automatiquement intervenir les solutions...* »

Avec les verbes de crainte (p. 88-89) il n'est cité, en dehors du subjonctif, qu'un exemple de conditionnel; en voici un du futur, également relevé dans un périodique en 1919 : « nos études spéciales nous font *craindre qu'on sera* un peu trop tenté de... »

Il aurait fallu isoler, comme prouvant la vitalité du subjonctif présent au moins jusqu'à une époque récente, les formes non littéraires qui en ont renouvelé la flexion dans des verbes irréguliers; ainsi : *qu'il aye* (p. 59), *qu'il soye* (p. 60), *qu'il peuve* (p. 58 et 78), *qu'il save* (p. 74).

M. Van der Molen n'ignore pas la tendance du français à étendre l'emploi de l'infinitif notamment aux dépens du subjonctif. Il note p. 108-109 une renaissance de la tournure « infinitif avec pronom » après « pour », ainsi « pour moi conduire seule, il faut que... ». L'observation aurait pu être étendue. En particulier l'infinitif passif est fréquent dans l'usage populaire après « sans » : type de phrase « ne portez pas une bouteille sans être bouchée » (= sans) qu'elle soit bouchée, sans l'avoir bouchée, sans la boucher.

Il serait à souhaiter que M. Van der Molen continue son enquête et qu'il trouve beaucoup d'émules ou de collaborateurs.

Marcel COHEN.

ABEL HERMANT. — *Xavier ou les entretiens sur la grammaire française*. Paris (Le livre), 1923, in-16, 273 p.

JACQUES BOULENGER et ANDRÉ THÉRIVE. — *Les soirées du grammaire-club*. Paris (Plon), 1924, in-16, iv-267 p.

Le fait qu'il a paru, en une seule année, deux ouvrages de puristes sur le français — et que les deux ont eu un succès mérité — est par lui-même instructif; il indique une tendance

du public. Toux deux sont en forme de dialogue. A ceci près, ils diffèrent beaucoup l'un de l'autre. L'objet de M. Abel Hermant est de présenter au public une grammaire agréable à lire, et qu'on n'a pas été surpris de voir en édition de luxe. MM. Boulenger et Thérive défendent le maintien de la langue traditionnelle, sans s'arrêter aux détails autrement que pour donner des exemples ; ce sont des théoriciens. Les deux ouvrages sont écrits avec le talent qu'on connaît à leurs auteurs ; et MM. Boulenger et Thérive ont souvent bien de l'esprit. Mais c'est la thèse soutenue qui doit être examinée brièvement ici.

Le problème est le suivant. Entre la langue littéraire telle qu'elle est fixée et le parler courant, il y a des différences qui deviennent de jour en jour plus grandes. Faut-il laisser la divergence grandir jusqu'à un point tel que le français écrit et le français parlé soient sentis comme des langues distinctes ?

Il convient tout d'abord d'écarter le point de vue esthétique. Si l'on trouve que tel type grammatical a de la beauté et tel autre de la laideur, cela ne tient le plus souvent pas à une qualité propre de la forme. *Je me rappelle de* n'est ni plus beau ni plus laid que *je me souviens de*, de même que *je me souviens de* n'était ni plus beau ni plus laid que *il me souvient de*. Le sentiment différent qu'on éprouve dans les deux cas tient à ce que *je me souviens de* est employé par des gens cultivés et *je me rappelle de* par des gens de moindre culture. La satisfaction qu'éprouve le puriste est souvent pareille à celle qu'éprouvait Mézeray à employer une orthographe savante « qui distingue les gens de lettres d'avec les ignorants et les faibles femmes » ; MM. Boulenger et Thérive citent ce passage d'une manière ironique. Mais, chez tout puriste — et, à vrai dire, chez tout homme cultivé — il y a quelque chose de ce sentiment. — MM. A. Hermant, Boulenger et Thérive s'accordent à condamner *malgré que* ; mais, en soi, *malgré que* n'est pas plus déplaisant que *quoique* ou *bien que*. Le sentiment différent que nous font éprouver ces formes vient tout entier de notre attitude générale vis-à-vis des gens qui les em-

plioient On est ici en présence, non de faits grammaticaux, mais de faits sociaux.

Certains tours n'ont contre eux que de n'être pas reçus chez les gens cultivés. Il n'y a sans doute pas de moyen plus élégant en soi de s'exprimer que : *J'ai beaucoup d'endroits à aller* (*Grammaire-club*, p. 104). Je regrette de ne pas pouvoir employer ce tour : il me choque, mais c'est malgré ses mérites propres.

Ce qui fait que beaucoup des expressions critiquées sont déplaisantes, c'est qu'elles manquent de sincérité. Le jargon des politiciens n'est si laid que parce qu'il est destiné à dissimuler la réalité de ce qui se fait et la vanité de ce qui se promet. Mais, pour réussir en politique, il est sans doute nécessaire de l'employer ; car les électeurs ne souhaitent pas de voir la vérité en face, et ils ne pardonnent pas à ceux qui la leur montrent. Le jargon de certains critiques d'art est fait, comme le disent bien MM. Boulenger et Thérive, pour voiler les choses par l'abus de mots fumeux ou prétendus nobles. Beaucoup de fautes de langage ne sont au fond que des manques de loyauté

Les auteurs, et surtout MM. Boulenger et Thérive, reprochent volontiers aux philologues, aux linguistes d'observer le changement de la langue avec une joie, secrète ou avouée, au lieu de réagir. Mais, autre chose est l'histoire, autre chose la grammaire qui enseigne à bien parler et à bien écrire. Le mal est qu'on se sert du même mot pour désigner la *grammaire* historique et comparative, qui constate des changements, et la *grammaire* de l'usage, qui formule des règles. Qu'il s'agisse de français ou d'iroquois, il n'importe : le rôle de l'historien est d'étudier des changements. En tant que j'ai un goût, je regrette souvent de voir le français changer ; car le français littéraire est une jolie réussite, non pour sa grammaire qui ne vaut sans doute ni plus ni moins qu'une autre, mais pour la souplesse, la netteté, l'aisance de ses tours et pour la précision de son vocabulaire. Mais, si je fais de l'histoire, mon sentiment propre n'a pas à intervenir.

Du reste, rien de plus incertain que le goût personnel.

MM. Thérive et Boulenger indiquent avec finesse le rôle des substantifs en français, et ils recommandent une manière de s'exprimer où l'accent porte sur des substantifs. Ils ont raison en un sens. Mais la beauté du grec ne tient-elle pas, en partie, à ce que les choses s'y expriment de préférence par des formes verbales, ou, au moins, par des formes verbales qui sont à demi-nominales, l'infinitif et le participe ? Et, en français même, il y a bien des cas où le verbe est plus élégant que le substantif.

Les linguistes ne sont au surplus pas tous insensibles à la beauté de la langue. L'un des linguistes français les plus éminents, M. Grammont, a consacré à l'étude du vers français une grande part de son activité. Or, bien que ses ouvrages sur ce sujet soient accessibles à toute personne cultivée, qu'ils ne soient nullement encombrés de termes techniques, les lettrés les ignorent le plus souvent.

D'une expérience souvent répétée il résulte que la fixation d'une langue par écrit n'empêche ni les formes grammaticales de mourir, ni le type linguistique de changer. Qu'on le déplore ou non, c'est un fait. La pratique des auteurs et l'enseignement des grammairiens n'ont pas empêché le prétérit du subjonctif français de sortir de l'usage ; les formes de ce prétérit n'existent plus dans le français parlé, et même les puristes les plus soigneux s'abstiennent d'en écrire le plus grand nombre ; seules, quelques formes relativement légères s'écrivent encore. Les artifices par lesquels on propose de réserver à certains usages particuliers ce qu'on ose encore écrire sont vains : MM. Boulenger et Thérive citent, p. 109, une distinction artificielle de M. A. Gide. La forme est morte : même dans la langue écrite la plus soignée, le prétérit du subjonctif est devenu si défectif qu'il est un simple embarras ; comme il est devenu impossible d'écrire la plupart des formes de ce temps, la règle oblige en fait à employer des tours moins commodes que le tour employé naturellement par la langue parlée ; elle est donc devenue nuisible, et il faudrait avoir le courage de l'abolir, pour la commodité et pour la beauté de la langue. Le prétérit du subjonctif n'ajoute du reste rien à la clarté :

tu avais voulu que je vinsse n'est pas plus clair que *tu avais voulu que je vienne* ; son seul mérite est d'être conforme à une tradition, aujourd'hui périmée sans retour. Quand un vieil arbre a des branches mortes, on les coupe : le parc y gagne, et l'arbre lui-même s'en porte mieux. Il vient un temps où il faut débarrasser la langue des formes mortes. Les grammairiens peuvent discerner le bon usage ; mais ils n'ont pas le droit d'aller contre l'usage universel. La tradition littéraire et l'école ont donné au conservatisme en matière de langue une force excessive et nuisible.

Il est vrai que les changements de la langue font disparaître certains moyens d'expression employés autrefois. Il n'y a pas de beauté plus souvent citée que celle des vers de Racine :

*Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !*

Le changement de la prononciation qui fait que *blessée* et *laissée* ne se distinguent plus de *blessé* et *laissé* a pour conséquence que la beauté des rimes féminines est sensible seulement à qui prononce d'une manière archaïque ; étant artificielle, cette manière diffère sans doute de celle dont prononçait Racine. Racine et La Fontaine ont fait de beaux vers avec leur manière de prononcer le français ; la prononciation d'aujourd'hui fournit au poète des moyens d'expression qui sont autres ; il ne faut que savoir s'en servir avec art ; la poésie française peut mourir faute de bons poètes, mais non faute d'e muets, quoiqu'on en ait dit (*Grammaire-club*, p. 13). Le timbre de l'*u*, avec la réponse exacte de *vous mourûtes* et *où vous fûtes* (qu'on trouvera bien analysée dans le grand ouvrage de M. Grammont), a dans ces vers sa beauté ; mais de ce que le français parlé d'aujourd'hui a perdu *mourûtes* et *fûtes*, il ne résulte pas que les poètes actuels soient condamnés à faire des vers sans harmonie et sans expression. Il leur appartient de trouver ce qui, dans le parler d'aujourd'hui, est expressif et harmonieux. — Si conservateur que l'on soit, il faut avouer que Shakespeare et Racine sont des auteurs du passé, pour la langue comme pour le fond.

Ce n'est pas à dire qu'il convienne de précipiter le changement. Une langue comme le français est une œuvre d'art. Pour lui donner sa perfection, il a fallu un long travail. M. Brunot — que les puristes attaquent si fort — vient justement de montrer par quels soins les grammairiens du xvii^e siècle finissant l'ont polie et comment les meilleurs écrivains du xvii^e siècle étaient encore sujets à écrire des phrases obscures. Il faut garder le profit de ce travail, et on le peut si l'on en prend soin. Seulement on n'y réussira pas en gardant des cadavres de formes mortes et en résistant à la transformation interne de la langue. La politique du langage est faite de compromis entre la tradition du passé et les tendances du présent, comme toute politique. A écarter les nouveautés inévitables on risque de sacrifier des traditions qui peuvent être utilement sauvées. Dire, avec M. Abel Hermant (p. 160), que « j'ai demandé grâce, et je l'ai obtenue » est français n'est plus vrai : un substantif ne s'emploie plus sans article comme complément direct en français; *demandeur grâce* est une expression fixée où *grâce* ne s'isole plus, et il est impossible par suite d'y renvoyer par *la*. Si les linguistes peuvent jouer un rôle dans la question du purisme, c'est en discernant de ce qui peut se maintenir ce qui va contre un mouvement irrésistible. Mais ce sont sans doute les événements politiques plus que les discussions du puriste et du linguiste qui décideront du degré de conservation qui prévaudra. L'école et les textes écrits agissent aujourd'hui sur beaucoup plus de gens qu'autrefois; mais, par le fait même que tout le monde devient plus ou moins lettré, l'action de la masse populaire est de plus en plus forte. Il appartient à l'élément le plus cultivé de sauver des richesses de la langue du passé tout ce qui peut et doit être maintenu; on n'y parviendra pas si l'on veut tout garder.

A. M.

M. GRAMMONT. — *Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*. 3^e édition. Paris (Champion), 1923, in-8, 510 p. (vol. V de la *Collection linguistique*).

Le livre de M. Grammont est d'une grande originalité. M. Grammont est le seul linguiste qui étudie à fond, et avec des principes assurés, l'emploi esthétique de la langue. Ce livre, qui a dû être publié d'abord par fragments dans une revue pour voir le jour, arrive maintenant à sa 3^e édition, et il est en passe de devenir classique.

M. Grammont n'a pas eu besoin de refondre l'ouvrage, et l'on a pu se contenter de reproduire mécaniquement la 2^e édition. Toutefois le chapitre iv de la première partie a été modifié pour introduire des observations neuves sur le rythme de la prose et sur la façon dont sont traitées certaines consonnes quand le poète veut obtenir des effets. Il y a là de nouvelles remarques très importantes. M. Grammont s'est servi d'observations qu'il a faites à l'aide d'instruments et qui lui ont permis de présenter avec précision des remarques fines sur des moyens d'expression employés par les poètes. On verra comment le rythme du vers est souple et ne comporte pas de mesures matériellement égales, et comment les poètes compensent ces inégalités. En quelques pages, M. Grammont a posé ici des problèmes d'une singulière nouveauté.

A. M.

A. BRUN. — *Recherches historiques sur l'introduction du français*. Paris (Champion), 1923, in-8, xv-511 p.
— *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon*. Paris (Champion), in-8, 95 p.

Le sujet choisi par M. Brun est un grand sujet ; l'auteur l'a traité largement, et il a abouti à des conclusions nettes.

En un volume, même assez grand et assez dense, il ne pouvait évidemment traiter une question aussi ample. Mais, à un point de vue au moins, il en a tracé les contours, et il a rendu par là un grand service.

Ce qui atteste le mérite de M. Brun, c'est que ses conclusions, fondées sur une enquête portant sur toutes les provinces du Midi, se laissent résumer en peu de mots. La guerre des Albigeois n'a pas installé le français dans le Midi : à en juger par la pratique des autorités locales, des notaires, etc., les parlers méridionaux demeurent dans l'usage universel jusqu'au ^{xvi}^e siècle. L'ordonnance de Villers-Cotterets (août 1539) qui élimine le latin expressément, les parlers locaux par prétérition, et qui fait du français la langue de la justice et de l'administration royales, installe partout le français qui, dès lors, se répand universellement chez les gens cultivés — presque tous des hommes. Les parlers locaux restent la langue de la famille dans la bourgeoisie moyenne, qui devient ainsi bilingue, et dans les couches inférieures de la population l'unique langue courante. La Révolution, en faisant du français la langue nationale, provoque un nouveau changement, qui se réalise au ^{xix}^e siècle : le français devient la langue de toute la nation française, et, à côté du français, il n'y a plus guère que des patois, c'est-à-dire des parlers locaux déchus, sauf réaction artificielle. L'introduction du français est donc un fait de nature essentiellement politique.

Des conclusions aussi nettes ont l'avantage de permettre des corrections d'égalité nette. Si François I^{er} a pu faire du français l'unique langue de la justice et de l'administration, c'est que, seul en France, le français était devenu de son temps une grande langue de civilisation ; et si les parlers méridionaux ont pu être éliminés par simple prétérition, c'est qu'ils n'étaient plus des instruments de civilisation : une langue où les idées du temps ne s'expriment pas n'a pas le prestige qu'il faut pour servir aux gens cultivés. Dès lors, dans toute la mesure où il y a eu civilisation, seul le français a été employé dans la France entière. Il est d'ailleurs remarquable que les Méridionaux ont été longs à

acquérir le maniement parfait du français littéraire. Montaigne est d'une région où le français a pénétré relativement tôt, au moins chez les gens cultivés ; au ^{xvii}^e siècle, tous les grands écrivains sont des régions septentrionales, Pascal est originaire d'une famille de grande bourgeoisie où l'usage du français était sûrement assez ancien. Le Midi proprement dit ne fournit pas à la France d'écrivains du premier rang jusqu'au ^{xix}^e siècle, on l'a déjà remarqué depuis longtemps. — La politique peut servir à répandre une langue de civilisation ; mais c'est le prestige de la civilisation qui est la condition essentielle pour qu'une langue se répande hors de ses limites propres et devienne langue commune.

Le petit ouvrage sur le Béarn et le Roussillon confirme ces vues. Le souci de garder une autonomie a pu engager les Béarnais à maintenir ce qu'ils pouvaient de particularisme linguistique ; mais le prestige du français était le plus fort, et le béarnais qu'on écrit n'est souvent que du français patoisé. Au contraire, les habitants du Roussillon sont fidèles, après l'annexion de 1659, à leur catalan, qui était en quelque mesure une langue littéraire, et, en dépit d'un effort de l'administration royale pour établir des écoles françaises, le catalan sert longtemps encore de langue écrite à côté du français ; toutefois, au ^{xviii}^e siècle, le français devient la langue écrite de la classe cultivée, évidemment parce que sa supériorité était écrasante et son prestige immense.

Dans son excellent compte rendu de la *Revue critique* (15 juillet 1924), M. Bourciez montre que, encore au ^{xvii}^e siècle, le français n'avait guère pénétré dans l'usage courant des populations du Midi. Il a fallu attendre les jacobins dont l'action a prévalu, surtout grâce à l'école, depuis la fin du ^{xviii}^e siècle.

M. Brun n'a touché qu'aux faits historiques. Le problème reste à traiter au point de vue linguistique : il faudra examiner quelles altérations a subies le français en s'étendant sur le domaine méridional. Ce problème est d'un intérêt capital : il comporterait à la fois l'étude des textes français,

celle des parlers français et celle des parlers locaux de la région. Il faudra voir sous quelle forme, avec quelles altérations particulières le français commun se généralise dans l'usage de chaque province française ; l'enquête sera délicate, l'exposé difficile ; mais le profit à en attendre sera grand. Il y a là matière à de nombreux travaux.

Entre autres mérites, le livre de M. Brun a celui qu'il fait apparaître la possibilité de recherches abondantes et fructueuses. Ce n'est pas une fin ; c'est un vaste programme de travaux.

Par endroits, M. Brun porte témoignage de l'usage actuel du français parlé. On voit la décadence du subjonctif quand, dans ce travail écrit en somme d'une manière correcte, on lit, p. 497 : « Il a fallu attendre que les Français se *sentissent* membres d'un corps national, que le royaume *fasse* place à la nation, pour que la langue *fût* considérée comme... »

A. M.

L. REFORT. — *Essai d'introduction à une étude lexicographique de Michelet*. Paris (Champion), 1923, in-8, iv-51 p.

M. Refort a choisi un beau sujet. Mais il n'en donne pas même l'esquisse : des listes médiocrement classées ne sont pas une étude de vocabulaire. Pour juger du vocabulaire de Michelet, il faudrait le comparer à celui de ses contemporains : la liste des mots rares commence par *ambassade* et finit par *vendable*, p. 9 et suiv. ; ceci dispense de discuter le détail. Comment parler d'un *haussier* ou d'un *jockey* sans employer ces termes (p. 11) ?

A juger par la façon dont écrit M. Refort, on lui dénierait le droit d'apprécier le style. P. 2, on lit : « Mais la langue ne se prête pas toujours aussi complaisamment au caprice [par ce terme, M. R. entend, à ce qu'il semble, la convenance de l'expression avec la chose] de l'écrivain, et il [Michelet] eût souhaité peut-être qu'elle [la langue] lui

laissât plus de latitude. De tels [quels ?] mots, commodes, n'existent pas toujours, quelque [sic] fût la richesse de notre lexique sous ce rapport [quel rapport ?], il [le lexique] paraît avoir été, au gré de l'historien, trop pauvre encore. Il [Michelet] sentait bien qu'en linguistique [en français, la linguistique est « la science des langues »] brièveté égale puissance, et *qu'une* caractérisation n'a de vigueur *qu'autant qu'elle* est ramassée. Sa répugnance pour les longues formules l'amèneront [sic] parfois à inventer le mot dont il a besoin... »

A. M.

G. de KOLOVRAT. — *L'inversion du complément direct. L'accent oratoire dans le roman de Troie*. Nice (Imprimerie idéale), 1923, in-8, 157 p. et 8 pages de *Suppléments*.

M. de Kolovrat dit que « jusqu'ici on s'est fort peu occupé de la question de l'accent oratoire en général d'une part et de celle de l'inversion du complément direct en ancien français de l'autre ». Il y aurait beaucoup à dire. D'abord, il n'y a pas « inversion » en ancien français ; comme on le voit dans la *Petite syntaxe* de M. Foulet (que M. de Kolovrat ne cite pas), l'ordre complément-verbe-sujet est l'un des ordres normaux en français médiéval. En second lieu, il est malaisé de juger l'accent oratoire sur un texte rédigé en une langue qui, pour nous, est une langue morte, comme l'ancien français ; on ne peut étudier sans arbitraire l'accent oratoire que sur une prononciation actuelle.

Cette réserve faite, et abstraction faite de sa terminologie qui emploie des termes connus en des sens nouveaux, il faut convenir que M. de Kolovrat pose des questions intéressantes et que les faits qu'il apporte méritent considération.

A propos des p. 144 et suiv., je note que ce que j'ai dit de l'ordre des mots en indo-européen n'emporte ni que

l'ordre des mots doive n'avoir pas de fixité là où des morphèmes indiquent les rapports ni que l'absence de morphèmes indiquant les rapports exige un ordre rigoureusement fixe des mots. Le ture qui bâtit ses phrases non avec des mots isolés mais avec des groupes de mots intimement liés et où le morphème porte sur le groupe des mots, est dans des conditions tout autres que les anciennes langues indo-européennes de même que le français médiéval.

A. M.

P. FOUCHÉ. — *Phonétique historique du roussillonnais*.

Toulouse (Privat), 1924, in-8, xxx-318 p.

— *Morphologie historique du roussillonnais*. Toulouse (Privat), 1924, in-8, x-192 p.

[Tomes XXI et XXII de la *Bibliothèque méridionale*, 2^e série.]

Roussillonnais d'origine, ayant parlé le patois dès son enfance, l'ayant pratiqué ensuite dans sa famille et avec des amis, M. Fouché s'est trouvé en des conditions singulièrement favorables pour observer, et son témoignage est d'une qualité rare. Mais, s'il apporte des faits recueillis de première main et sûrs, c'est pour les expliquer. On regrettera souvent que la description soit si incomplète. Par exemple, M. Fouché, au chapitre de l'accent, signale des changements de place ; mais il ne décrit nullement les caractères de l'accent dans le groupe de parlers observé. Le défaut est sensible dans la morphologie, où le plan adopté, répartissant entre des chapitres distincts les formes temporelles, ne permet pas de voir d'ensemble les verbes forts et les verbes faibles. — On se permettra d'exprimer le vœu que M. Fouché qui connaît si bien son parler en donne un vocabulaire détaillé où l'on verrait le sens précis des mots et leur emploi.

Le procédé de M. Fouché consiste à comparer les formes roussillonnaises aux formes « latines vulgaires ». On

connaît trop les inconvénients de cette manière de faire simpliste, inconvénients de méthode et inconvénients d'exposition, pour qu'il soit utile d'y insister ici. Ceci donne au travail une allure assez archaïque. Une étude historique plus serrée fera sans doute apparaître un jour que, dans le roussillonnais, tout n'est pas ancien. la vitalité du parler a dû se manifester par l'adaptation d'éléments étrangers ; et, si le parler a un air d'unité, cela peut tenir, en bien des cas, à l'énergie avec laquelle les emprunts ont été conformés à l'usage local. — Dans les limites où il s'est cantonné, M. Fouché paraît au courant du romanisme. Il est assez inutile que, dans la phonétique particulière d'un groupe de parlers, on discute la nature de *l* dans *mille* ; mais, puisque M. Fouché donne du caractère non géminé de *l* dans l'original de *mit* une interprétation, il aurait été bon de rappeler que l'orthographe classique de *uilla* et de *mille* n'exprimait pas la gémination et indiquait seulement le caractère non vélaire de *l* dans ces mots ; M. L. Havet l'a montré depuis longtemps en rapprochant *ulicus* et *milia*. Du reste on voit mal ce que veut dire M. Fouché quand il parle, p. 164 de la phonétique, de la pureté du caractère palatal de *ll* dans *argilla*, etc.

Le procédé une fois admis, avec ses inconvénients, on regrettera que les exposés de M. Fouché se composent trop de faits particuliers juxtaposés. Les grandes lignes du développement ne ressortent guère, bien que le type linguistique étudié soit net dans l'ensemble.

Il est fâcheux que l'auteur se soit abstenu d'étudier la syntaxe. En roman, une large part de la morphologie relève de procédés de syntaxe. Et se borner à donner et à interpréter la flexion d'une langue romane, c'est laisser tomber presque l'essentiel de sa grammaire.

On regrettera aussi que M. Fouché manie le français d'une manière trop peu sûre : « sans que... ne... » *Phonétique*, p. 7 : « tout s'explique si l'on se *rappelle* au développement de... », ib., p. 166 ; « une époque *postérieure* » (à quoi ?), *Morphologie*, p. 26, etc.

Les indications sur l'histoire et l'état général du parler

sont brèves. On en retiendra un trait curieux : l'unité du parler dans la région étudiée. Cette unité s'explique sans doute par le fait que les habitants tiennent fortement à leur parler local. On n'est pas, comme presque partout en France, devant des parlers en voie de régression et qui, par suite, se différencient à l'infini.

M. Fouché est un débutant : il voit encore la linguistique d'une manière trop simple, élémentaire. Mais son travail, fait avec sûreté, autorise de bonnes espérances.

A. M.

G. DOTTIN. — *Les littératures celtiques*. Paris (Payot), 1924, in-16, 174 p. (Collection Payot, n° 43).

Malgré les traductions, les littératures en des langues celtiques ne sont pas entrées dans le courant général de la pensée européenne. M. Dottin les caractérise, et il en montre l'intérêt avec sa connaissance de la question et avec une discrétion qui inspire confiance. Ce petit livre sera, pour ceux qui veulent étudier les langues celtiques, un guide commode à travers des littératures curieuses à bien des égards.

A. M.

Beiträge zur germanischen Sprachwissenschaft. Festschrift für Otto BEHAGHEL. Heidelberg (Winter), 1924, in-8, VIII-338 p. (*Germanische Bibliothek*, II, 15).

Ce recueil dédié au germaniste bien connu M. Behaghel, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire de naissance, offre ce grand intérêt d'orienter sur les tendances actuelles de la linguistique germanique. Après une bibliographie des travaux de M. Behaghel, on y trouve treize

mémoires, pour la plupart assez étendus, qui ont pour auteurs des savants d'âges différents, mais dont les plus jeunes sont déjà classés. Pas un de ces mémoires ne porte sur la préhistoire du germanique ; non sans raison, les auteurs abandonnent les problèmes épineux sur la préhistoire du germanique ; ceux des problèmes qui ne sont pas résolus sont, au moins en l'état actuel des connaissances, difficiles à porter plus près d'une solution.

Seul, l'article de M. Karstien, après une discussion détaillée du groupe des mots all. *Metzger*, got. *mats*, aboutit à une étymologie indo-européenne, qui semble juste et qui repose sur une observation intéressante. Là où il signale, avec à propos, le cas de lat. *carō*, M. Karstien a omis de signaler le sogdien *yāt* que j'ai expliqué, il y a quelques années, de la même manière, en interprétant lat. *carō* comme il le fait lui-même.

M. E. Hoffmann-Krayer et M. Wilhelm Horn (qui a organisé le recueil) se sont placés au point de vue de la linguistique générale.

M. E. Hoffmann-Krayer, qui s'est toujours intéressé à l'accentuation, pose des questions de principe relatives à l'accent. Les variations d'intensité, de hauteur et de durée que l'on comprend sous le nom générique d'« accent » ont deux rôles : d'une part, ce sont des procédés d'expression, de l'autre, elles comportent des oppositions réglées qui servent à caractériser les mots et les formes grammaticales. Il est probable que le second type de faits sort du premier ; mais il est vain de rien dire à ce sujet, en l'état actuel des connaissances. M. E. Hoffmann-Krayer a du reste le tort de se servir de faits bruts, non analysés. Le vocalisme du vocatif indo-européen que l'auteur cite à propos de ses théories, p. 39 et suiv., ne saurait être invoqué : le vocalisme zéro de $\check{z}\varphi\iota$ (en face du vocalisme *e* de $\check{z}\varphi\epsilon\iota\varsigma$), le vocalisme *e* de $\check{\imath}\pi\pi\epsilon$ (en face du vocalisme *o* de $\check{\imath}\pi\pi\epsilon\varsigma$) et le vocalisme bref de $\gamma\acute{\epsilon}\rho\omicron\nu$ (en face du vocalisme long de $\gamma\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$) sont trois faits hétérogènes ; et le vocalisme zéro du type de $\check{z}\varphi\iota$ — sans doute ancien — ne concorde pas avec le vocalisme *e* des types indo-iraniens, slaves et baltiques correspondants.

L'impératif éolien $\pi\omega$ représente une forme indo-européenne qui n'est pas moins ancienne que la forme pourvue de la particule **dhi*, $\pi\tau\theta$ (p. 40). On a fait sans doute trop de grammaire comparée sans linguistique générale ; mais il serait plus dangereux encore de bâtir des théories de linguistique générale sur des faits tirés de langues anciennes sans examiner l'histoire de ces faits et leur valeur précise.

M. W. Horn continue ses intéressantes recherches sur « *Sprachkörper und Sprachfunktion* ». Il renvoie notamment à la remarquable étude de M. Fraenkel sur les faits de cet ordre en baltique et en slave. L'idée que le mot est traité de façons diverses suivant qu'il est plus ou moins l'un des mots principaux de la phrase, plus ou moins l'un des mots accessoires est évidemment juste. Il y a là un principe d'explication important qu'on n'a pas encore assez exploité. Toutefois, ici aussi, il faut procéder avec critique. M. Horn veut expliquer la brève du nominatif lat. *frāter* par le fait qu'il s'agirait d'un ancien vocatif ; mais Plaute a encore *frāter*, avec -*ēr* long. Expliquer la forme brève v. h. a. *gān* comme un abrègement de *gangan* est bien aventuré : on est en présence d'une forme de type archaïque ; un thème-racine tel que germ. **gē-* s'explique tout comme **dō-* ; c'est une survivance de ces thèmes indo-européens qui, en indo-européen oriental (y compris le grec), ont formé des aoristes, et, en indo-européen occidental, des présents perfectifs comme lat. *dat*. — Mais l'explication de l'*i* anomal de got. *hiri*, donnée p. 73 et suiv., est séduisante.

L'article de M. Fr. Maurer sur la position du verbe à l'initiale de la phrase en allemand est saisissant. Le vieux haut allemand conserve l'usage germanique commun et indo-européen d'admettre le verbe à l'initiale de la phrase, entre autres places. L'allemand moderne admet aussi cet ordre de mots, en certaines conditions. Mais entre l'usage ancien et l'usage moderne il n'y a pas continuité. Et c'est avant tout à une influence de la phrase latine que remonterait l'usage allemand moderne. La démonstration est conduite avec une méthode rigoureuse. Quant à la portée de la conclusion, il est superflu d'y insister.

Le volume comprend plusieurs mémoires de géographie linguistique. On se félicitera de voir les linguistes allemands venir à cette méthode. Par malheur il est difficile de suivre des exposés de ce genre que n'accompagne aucune carte.

On ne saurait entrer ici dans le détail de ce recueil. Qu'il suffise de noter que les mémoires offrent tous un intérêt, et que le recueil fait honneur au maître auquel il est dédié comme aux savants qui y ont collaboré.

A. M.

Mélanges offerts à M. Charles Andler par ses amis et ses élèves. Strasbourg et Paris (Istra), in-8, xii-446 p.

Ce beau volume, qui est le fascicule 21 des *Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg*, apporte au plus savant, au plus riche d'idées, au plus dévoué des maîtres l'hommage des germanistes français, et à un Alsacien l'hommage de l'Université française de Strasbourg.

Deux articles portent sur la phonétique et quatre sur l'histoire du vocabulaire.

Les remarques de M. A. Fauconnet sur l'enseignement de la phonétique allemande mériteraient d'être retenues par tous ceux qui ont à enseigner une langue vivante.

Le petit article du regretté Poirot sur la prononciation des nasales islandaises montre quelle perte a infligée à la science la mort prématurée de notre confrère. L'altération de *n* devant *s*, qui est un phénomène souvent observé au cours de l'histoire des langues, y est éclairée par l'exemple d'un parler où elle est en train de se produire. La tendance de *n* finale à se dénasaliser après *i* et *u* est illustrée et interprétée avec finesse. Pour faire comprendre l'histoire de la prononciation, il faudrait beaucoup d'observations de cette sorte.

Ce n'est pas un hasard si les cinq autres articles linguistiques portent sur des questions relatives au vocabulaire.

Avec la phonétique, c'est de ce côté qu'il y a actuellement le plus à trouver.

Deux de ces articles ont pour auteurs d'anciens élèves de M. Andler. Ils sont capitaux l'un et l'autre.

M. Ernest Lévy constate que, en judéo-allemand, nombre de formules sont différentes dans la langue des hommes et dans celle des femmes, montre que les formules employées entre hommes sont hébraïques tandis que les formules employées entre femmes ou en s'adressant à des femmes sont allemandes. Cette différence traduit le fait que les hommes avaient une connaissance de l'hébreu qui n'était pas donnée aux femmes. C'est un fait de civilisation.

L'histoire de l'adjectif « divin » dans les langues germaniques, telle que la trace M. Maurice Cahen, marque tout aussi nettement la dépendance où se trouve le vocabulaire par rapport à la civilisation. A voir all. *gottlich*, angl. *godly*, dan. *gudelig*, on imaginerait que ces formes continuent un mot germanique commun. M. Cahen montre brièvement qu'il n'en est rien ; l'histoire de l'adjectif signifiant « divin » varie d'une langue germanique à l'autre ; la forme ancienne a été éliminée partout ; des influences de civilisation, en partie parallèles, en partie venues d'un domaine à l'autre, ont provoqué la formation de mots qui ont l'air de se correspondre. Ce mémoire n'est pas important seulement par les conclusions qu'il apporte, si grand qu'en soit l'intérêt ; il a une haute portée et une nouveauté au point de vue de la méthode.

M. Marcel Mauss explique par des considérations sociologiques le nom *gift* donné en allemand au « poison ».

M. J. Vendryes éclaire l'histoire du groupe de got. *tandjan*, *tundnan*. Par d'heureux rapprochements, surtout avec le celtique, il montre que le sens premier a dû être « frapper » (ou plutôt « battre »). — Il ne faut sans doute pas attacher trop d'importance à une forme isolée du moyen haut allemand comme *zinne* ; le germanique a trop développé ce type pour qu'on voie dans *zinne* une survivance d'un type autrefois répandu ; c'est la forme got. *tandjan* qui représente l'état germanique commun. — D'autre part,

si M. Vendryes a raison d'attribuer à des influences d'ordre religieux la différence entre sl. *kosti* et skr. *ásthi*, entre sl. *koza* et skr. *ajáh*, etc.. il n'y a pas dans la seconde série « décapitation » de mots, mais, dans la première, préposition d'un *h-*.

J'ai distingué deux racines indo-européennes homonymes : **wegh-* « conduire un char » et « agiter, secouer ». De ces deux racines, c'est la seconde qui est la plus représentée en germanique

A. M.

S. FEIST. — *Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache*. 2^e édition. Livraisons 4 et 5. Halle (Niemeyer), 1923, in-8, p. 289-448 et xv.

Voici terminée la seconde édition du dictionnaire étymologique de M. Feist. C'est un ouvrage excellent, l'un de ceux que l'on ne cite pas toujours, mais que l'on consulte sans cesse, et de la consultation duquel on sort renseigné comme on désirait l'être. Les rapprochements donnés situent chaque mot gotique dans l'ensemble du germanique et de l'indo-européen. Partout où l'étymologie n'est pas sûre, M. Feist indique la plus plausible des hypothèses qui ont été proposées. La bibliographie est riche, sans inutile encombrement. Un livre utile, indispensable à qui s'occupe d'étymologie indo-européenne.

Ce n'est pas la faute de M. Feist si, de cet inventaire excellent des connaissances acquises, il résulte que l'étude étymologique est encore à ses débuts et que le principal du travail reste à faire. Les rapprochements possibles sont faits, et, sauf découvertes imprévues, on n'en saurait attendre beaucoup de nouveaux. M. Feist n'a pas cru pouvoir encore citer de « hittite » ; même s'il avait cité le nom « hittite » de l'eau, il n'aurait rien ajouté d'essentiel à ce que l'on savait de l'histoire de got. *wato* ; il n'y aurait eu qu'un témoignage de plus, remarquablement clair à la vérité et

qui méritait d'être signalé. Le tokharien, que cite M. Feist, n'était pas nécessaire pour établir que le nom indo-européen de l'unité était **sem-* : le rapprochement du grec et de l'arménien, joint à skr. *sa-* et à lat. *sim-* qui survivent au premier terme des composés témoignent de l'usage indo-européen, le prouvait déjà. Mais, les rapprochements étant acquis, il reste à tracer l'histoire des mots, et M. Feist marque avec raison, dans sa préface, combien il reste à faire de ce côté : presque tout. Il faut des études comme celle de M. Cahen sur *La libation* et *Le nom de « dieu » en germanique* (M. Feist ne signale pas ce dernier travail sous *ragin*). Et il y a lieu de serrer de près les faits connus : il n'en faut pas plus pour préciser plus qu'on ne l'a fait l'histoire des mots indo-européens sur chaque domaine.

Ce n'est pas par amour-propre d'auteur que je regrette de voir qualifier d'obscur l'étymologie de got. *siggan* ; tous les autres rapprochements proposés qu'énumère M. Feist, p. 317, sont mauvais et pour la forme et pour le sens ; au contraire le rapprochement que j'ai fait avec arm. *ankay* « je suis tombé » (d'où le présent *ankanim*) est impeccable pour la forme comme pour le sens. Le seul inconvénient est que, si l'on n'admettait pas le rapprochement hom. ἐζέθη (et nou ἐζέθη, comme il est imprimé par erreur), le rapprochement serait limité à deux langues, ce qui, hormis certains cas spéciaux, est suspect ; mais le rapprochement grec est excellent à tous égards. Le cas de lit. *senkù*, *sèkti* et de v. sl. *-sèkneti* est plus inquiétant ; il reste admissible si l'on pense que la racine fournissait en indo-européen des formes de type athématique, ce qui concorde bien avec la forme attestée, que la forme sans *n* lit. *sèkti* est secondaire, comme le slave tend à l'indiquer, et si enfin l'on reconnaît l'alternance de sourde et sonore comme normale à la fin de pareilles racines. — Une supposition du même type permettrait de rapprocher got. *qīpan* « dire » de skr. *gadati* où la coexistence de *g* et de *d* est contraire à un principe formulé par F. de Saussure.

Pour l'antiquité du sens attesté par got. *weitwoþs*

« témoin », le grec fournit des formes dialectales caractéristiques qu'il aurait été bon de signaler : béot. $\Phi\iota\tau\omega\rho$, etc.

A. M.

A.-G. van HAMEL. — *Gotisch handboek*. Haarlem (Willink), 1923, in-8, xv-259 p. (et une planche). Volume III des *Oudgermaansche handboeken*.

Ce manuel ne fournit pas une description exhaustive du gotique, comme celui de M. Streitberg. C'est un manuel d'étudiant, mais clair, bien présenté, au courant, louable à tous les égards et qui est bien fait pour introduire dans la linguistique germanique.

P. 81, l'exemple *daubifa* : *aufida* est mal choisi pour illustrer la règle de dissimilation de Wrede-Thurneysen. Et le lecteur, qui trouvera cité *weihifa*, sera surpris. En fait, on sait que *aufida* et *wairfida* sont les seules survivances de la sonore dans les textes gotiques pour ce type de mots, et que *weihifa*, contraire au principe, représente l'usage ordinaire pour les mots en *-ifa*, *-ida*.

Il y aurait peut-être avantage, dans un livre tel que celui-ci, à ne faire intervenir l'étymologie que dans les cas où elle est sûre. Le rapprochement de got. *mag* et de gr. $\mu\acute{\alpha}\chi\text{-}$ dans dor. $\mu\acute{\alpha}\chi\chi\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}$, etc. est en somme peu probable ; pour le faire, il faut admettre deux hypothèses arbitraires : d'abord, que le vocalisme du pluriel a été étendu au singulier en germanique et en slave (dans *mogo*) et que ni le germanique ni le slave n'ont gardé trace de **māgh-*, et, en second lieu, que l'*u* du type allemand *mugun* est analogique, ainsi que l'*e* de v. isl. *mega*. Si l'on avait en grec une forme verbale, on pourrait être tenté d'admettre ces hypothèses ; mais le grec n'a que des formes nominales, et le sens en est très loin de celui de got. *mag* et de sl. *mogo*. L'étymologie acceptée p. 154 ne sert qu'à embrouiller les choses.

A. M.

O. BEHAGHEL. — *Deutsche Syntax. Eine geschichtliche Darstellung.* Band II. *Die Wortklassen und Wortformen.* B. *Adverbium* C. *Verbum.* Heidelberg (Winter), 1924, in-8, XII-444 p (Germanische Bibliothek, I, 40).

Le second volume de la syntaxe historique de l'allemand de M. Behaghel suit de près le premier, on sent qu'il s'agit du travail de toute une vie que l'auteur a seulement à mettre au point pour le donner au lecteur.

M. Behaghel ne sacrifie pas à la mode actuelle de présenter les faits linguistiques en parlant des notions à exprimer. Il se place toujours au point de vue de la forme grammaticale, et ceci donne à son exposé une fermeté, une précision qu'il est difficile d'obtenir autrement.

Mais, en syntaxe, le procédé ne va pas sans inconvénient. Il entraîne par exemple à des définitions aussi générales que celle-ci : « Adverbia sind Wörter einer Spracheinheit, die von ihr nicht als Formen eines Flexionssystems empfunden werden. » Cette définition a en tout cas le défaut de ne s'appliquer qu'à des langues flexionnelles : elle n'est pas applicable au français où le substantif ne se fléchit d'aucune manière en règle générale. En allemand même, elle a l'inconvénient d'obliger à comprendre dans l'adverbe des mots invariables qui en sont issus, au moins en partie, mais qui sont devenus distincts : la conjonction et la préposition.

A discuter ce livre, riche en détails, on serait entraîné loin. Voici seulement quelques remarques.

P. 44, l'accusatif gotique *in jainans dagans* traduisant ἐν ἐκείνοις ταῖς ἡμέραις et tous les exemples allemands anciens de même type rappellent le fait que, en vieux slave, le temps est indiqué régulièrement par l'accusatif (et non le locatif) avec *vŭ*. Il est inutile de chercher ici d'anciens datifs. Cet emploi a disparu par la suite en allemand.

P. 232, M. Behaghel a, par distraction, cité une phrase védique après avoir annoncé une phrase avestique ; il est bon d'en avertir les germanistes qui pourraient s'y tromper.

P. 250 L'un des inconvénients du livre est que les grands faits sont signalés d'une manière trop brève, sans assez d'insistance. C'est un trait remarquable du germanique que d'être une langue où l'opposition du présent et du passé est fortement marquée, alors que le futur n'y a aucune expression. Il aurait été utile de bien marquer ce fait qui domine toute la structure du verbe germanique. C'est du reste chose ancienne; que l'indo-européen ait eu ou non un futur, il n'importe ici; le germanique n'en présente plus aucun, et l'italo-celtique n'en avait sans doute pas non plus; les formes de futur des divers dialectes italo-celtiques sont nouvelles et ne concordent en partie pas les unes avec les autres.

Les tours par lesquels le germanique a remplacé le futur ne sont pas anciens. Les exemples gotiques donnés par M. Behaghel, p. 257 et suiv., ne sont que des périphrases auxquelles Ulfilas a eu recours dans quelques cas où le texte grec l'y contraignait absolument. Le type *saurgandans wairþif*, cité p. 260, est dû à la valeur particulière de *wairþa* qui a, en gotique, la valeur du futur en quelques cas. Les exemples allemands anciens de *wirdu* avec le participe sont négligeables. Dès lors on hésite à croire que l'emploi de *wirdu* avec l'infinitif — qui ne s'explique du reste pas en partant du tour participial — ait rien à faire avec le tour gotique cité.

A. M

KONRAD HENDRIK. — *Messungen der relativen Dauer deutscher Laute*. Altona (Arno Katzsch), 1924, in-4, 44 p., 100 tableaux et table des matières.

Pour composer cette dissertation, sortie du laboratoire de M. Panconcelli-Calzia à Hambourg, M. Hendrik a enregistré une même phrase allemande prononcée par 138 personnes; des 138 essais, il en a utilisé 100, de types variés. Pour chacune des personnes, il a enregistré la même phrase avec trois vitesses différentes, et il a analysé le temps, et il

montre ainsi comment se comporte la durée de chaque phonème par rapport à la durée totale. Il résulte des expériences que les divers phonèmes se comportent de manières diverses ; la durée de plusieurs est même en sens inverse de la durée totale. Le travail semble fait avec une méthode excellente ; il aboutit à montrer le manque de régularité des durées à l'intérieur de la phrase. L'auteur est prudent et indique de nouvelles recherches à faire.

A. M.

OLSEN, Magnus — *Eggjumstenens Indskrift med de ældre Runer*. (Extrait des *Norges Indskrifter med de ældre Runer*, vol III. fasc. 2). Christiania, 1919. In-4.

Bien que l'étude de M. Magnus Olsen date de l'année 1919 et qu'elle soit connue déjà par les germanistes, son importance est telle que les lecteurs du *Bulletin* ont droit à la voir signalée ici.

L'objet de l'étude est une inscription runique, gravée sur une pierre plate que des laboureurs découvrirent enfouie sous terre près de la ferme Eggjum à Sogndal en Sogn (Ouest de la Norvège) en 1917. L'excavation de la pierre qui a été conduite par l'archéologue bien connu, M. Shetelig, montra qu'elle couvrait une tombe d'homme datant de l'âge de fer.

L'inscription est écrite avec les runes de la série ancienne et est la plus longue de cette espèce qu'on ait trouvée en Norvège. Personne ne pourrait être mieux qualifié pour l'interpréter que M. Magnus Olsen. Il ne connaît pas seulement à fond toutes les inscriptions runiques scandinaves ; il maîtrise comme très peu de savants toute la philologie norroise et il possède une connaissance très intime des traditions populaires scandinaves. Plus que personne il a mis en lumière le caractère magique d'un grand nombre des inscriptions runiques. Et il possède, à un degré éminent, le don de la combinaison. Il aime les hypothèses : mais

ses hypothèses ne restent pas en l'air et elles sont toujours fondées sur les données.

L'inscription d'Eggjum n'est pas seulement, on vient de l'indiquer, très longue (elle contient 200 runes environ). Son contenu est intéressant au plus haut point. M. Magnus Olsen rend vraisemblable, en se servant de toutes les ressources de la philologie, qu'on se trouve devant un rite d'enterrement de forme métrique et de caractère fortement magique. Si l'interprétation du sens général de l'inscription demeure forcément hypothétique par parties à cause des lacunes — la pierre a subi des endommagements au cours des siècles — l'inscription est, néanmoins, d'importance capitale pour l'histoire de la poésie et de la magie vieux-norroises.

Son importance pour la linguistique n'est pas moindre. D'après M. Shetelig, la tombe doit dater de la dernière moitié du vii^e siècle et peut très difficilement être plus récente que l'an 700 environ. De même M. Magnus Olsen place l'inscription aux environs de l'an 700. Les runes montrent plusieurs caractères de transition entre les séries ancienne et récente de l'écriture runique. Ce qui est surprenant, c'est de trouver, à cette date, une langue fortement évoluée et très près du vieux-norrois tel que nous le connaissons par les textes islandais et norvégiens.

Voici les points principaux de l'état linguistique de l'inscription :

L'amuïssement des voyelles après syllabe radicale longue ou à la fin de trissyllabes a eu lieu (p. ex. *sot* = v.-norr. *sótt*, nom. sg. n. < **sōhta* ; *stAin* = v.-norr. *steinn*, nom. sg. m. < **stainaR* ; *skorin* = v.-norr. *skorinn*, nom. sg. < **skorinaR* ; *manR* = v.-norr. *menn(r)*, *meðr*, nom. pl. m. < **manniz*, etc.). Après syllabe radicale brève les voyelles sont tombées dans les composés (ex. *bor-moþA* = v.-norr. **bor-móða*, adjectif au dat. sg. m. de la flexion faible, de même dans *nA-wim* de **wimi* si l'interprétation en est sûre. Mais dans les mots simples la réduction ne semble pas encore accomplie si l'on peut se fier à la forme *hAris*, cf. got. *harjis* (gén. sg.). Après syllabe radicale brève

et devant syllabe finale longue *u* a disparu dans **nAkda** = v.-norr. **nøkðan*, adjectif à l'accusatif sg. m. < **nakuð-*, cf. v.-suéd. *nakudher*. Les assimilations de *-R* final à nasale précédente ont eu lieu (**stAin**, **skorin**), de même celles de *-ht-* en *-tt* (**sot**). Des contractions de *w* avec des voyelles avoisinantes se trouvent également (p. ex. **nA-seu** dat. sg. m. < **nawa-saiwi*, cf. got. *naus* et *saiws*). Les assimilations de voyelles (umlaut) ont eu lieu, mais ici la graphie cache en partie le développement.

Quelques formes pourraient faire croire que la soi-disant harmonie vocalique si caractéristique du vieux-norvégien se rencontrerait sur l'inscription. M. Magnus Olsen montre qu'il n'en est rien. Il serait, en effet, très surprenant de la trouver à cette date. L'harmonie vocalique — c'est-à-dire la répartition de *i*, *u* et de *e*, *o* finales d'après le caractère de la voyelle radicale — semble supposer un relâchement de l'articulation des voyelles inaccentuées que l'on ne trouve pas dans les inscriptions runiques de la série ancienne. Là la réduction semble avant tout être de caractère quantitatif.

Il va de soi que l'état linguistique de l'inscription d'Eggjum intéresse au plus haut point l'âge des poèmes éddiques. La seule différence considérable entre la langue de ces derniers et celle de notre inscription semble être le cas **hAris** et l'état des particules négatifs. Il est donc possible, comme l'indique M. Magnus Olsen, que les plus anciens des poèmes éddiques remontent au VIII^e siècle.

Les qualités de M. Magnus Olsen ne se sont sans doute jamais montrées aussi brillamment que dans l'interprétation de l'inscription d'Eggjum. Il nous fait voir comment il est venu à bout des difficultés petit à petit, nous suivons le développement de sa pensée et nous le voyons mesurer toutes les possibilités. La lecture de l'ouvrage n'en devient pas seulement fascinante, mais aussi singulièrement instructive.

Alf SOMMERFELT.

FALK, Hjalmar. — *Grammatikkens historiske grunnlinjer*.
Kristiania (Aschehoug), 1923. In-8, 100 p.

Depuis quelques années on a organisé à l'Université de Christiania un enseignement de phonétique et de linguistique générale. Tous les étudiants de la Faculté des Lettres y doivent suivre des cours de phonétique et de linguistique générale d'un semestre chacun et se soumettre à une épreuve à la fin du cours. En étant le promoteur principal de cette réforme, M. Falk a bien mérité de la linguistique.

Son livre est destiné à fournir ce que les étudiants doivent savoir de l'évolution du système grammatical. Il contient donc un exposé des traits principaux de l'évolution grammaticale des langues indo-européennes.

M. Falk est un germaniste distingué et son livre fait une large place aux faits germaniques. Du point de vue comparatif, il est peu au courant. On en donnera quelques exemples. L'exposé de la théorie des cas et des prépositions ne donne qu'une idée gauche de l'état de choses indo-européen. On y trouve, entre autres affirmations surprenantes, la thèse que dans le groupe aryen le locatif a rendu superflue la préposition *in* qui y manque. Sans faire état de la conception du système indo-européen de l'auteur, que faire alors des postpositions *-an*, *-a*, par exemple (v. Brugmann, *Grundriss*³, II, 2, p. 828) ? Dans la théorie de la phrase, il n'est pas fait état de la distinction capitale entre les phrases nominales et verbales, mais seulement dit que la copule peut manquer à l'occasion dans les phrases énonciatives.

Les inexactitudes, regrettables surtout dans un livre d'initiation, sont nombreuses. Il est dit, par exemple, à la page 11, que le renouvellement des particules est dû au fait qu'elles étaient peu aptes à exprimer des sentiments. On sait que si les particules se renouvellent sans cesse, c'est justement parce qu'elles sont expressives et s'usent vite. A la

page 39 on lit que dans les langues modernes, à part l'anglais, le tour (anglais) *I am doing* « a disparu ». Qu'en diront les celtisants et les romanistes ? A la page 53, il est affirmé que grec *καὶ* est un adverbe parce qu'il n'admet pas d'adjectif à côté de lui. Le premier dictionnaire grec venu montrera l'inexactitude de l'affirmation (cf. p. ex. Platon, *Protagoras*, 310^a, *καὶ παρελθούσης καὶ τούτου...*). On n'insistera pas.

Alf SOMMERFELT.

MEILLET, A. — *Almindelig karakteristik av de germanske sprog*. Oversat efter originalens anden forøkedede og omarbejdede udgave av Alf Sommerfelt. Kristiania (Aschehoug), 1923. In-8, xiv et 134 p.

La traduction norvégienne du livre de M. Meillet suit la seconde édition française. On a seulement ajouté, çà et là, quelques exemples vieux-norrois.

Alf SOMMERFELT.

Symbolae Osloenses (olim Arctoeae). Auspiciis Societatis Graeco-latinae ediderunt S. Entrem et Gunnar Rudberg. Fasc. II. Christianiae (Some), MCMXXIV. In-8, 74 p. Cf. *Bulletin*, n° 74, p. 125 et suiv.

A part l'étude de M. Rudberg (*Isokrates und Platon*) tous les articles du présent fascicule touchent de plus ou moins près à la linguistique.

M. Marstrander est l'auteur de deux notes importantes : *De quelques présents latins* et *La désinence -nunt à la troisième personne du pluriel des présents vieux-latins*.

La première de ces notes étudie le vocalisme du type *sternere*, *spernere*, *spernuere*. Le vocalisme *e*, qui ne peut être indo-européen, est dû à l'influence d'un ancien sub-

jonctif (**sterat*, etc.) qui, de son côté, plus tard, a pris le *n* à l'indicatif. Cette hypothèse est confirmée par l'état du vieil irlandais. De même *tollere* (**tl̥nāti* : subj. **telāti* > *tollit* : *tolat*, -*tulat*) confirme l'hypothèse d'une façon indirecte. La démonstration de M. Marstrander est lumineuse.

La seconde note explique la désinence *-nunt* comme sortant de cas comme *plent. int* qui ont pu être restitués en **plēnt*, **int*. Ces formes étaient embarrassantes se heurtant aux règles de quantité du latin. Pour y parer on a dû laisser tomber le *t* final et *plēn* est devenu *plēnunt* sous l'influence des verbes thématiques, tandis que *int* doit son *t* à la forme parallèle *eunt*.

M. Fridrichsen étudie le ἄρχος ἐπιστολῆς (Mt. 6, 11, Lc. 11, 3) et M. Rudberg y joint quelques remarques du point de vue linguistique. Tous les deux s'accordent à accepter l'explication par εἶμι « ibo ».

M. Eitrem traite de la δαζζολή rituelle et fait suivre une note sur le δαζζολος et les éléments magiques du Nouveau Testament. En plus, il publie, sous le titre de *Varia*, des remarques sur deux inscriptions grecques de caractère magique, sur un fragment des *Michigan Papyri* et, enfin, sur des passages d'Hippolyte d'Euripide.

Un jeune linguiste qui promet, M. Chr. S. Stang, est l'auteur d'une note : *Bemerkungen zum intervokalschen s im Griechischen*. Il part du principe qu'un phonème peut être conservé pour des raisons morphologiques en dépit de son amuïssement général et il s'efforce de montrer que quand le *s* intervocalique a été conservé dans des formes grammaticales grecques ce principe a dû, pour être effectif, recevoir l'appui d'autres formes grammaticales où le *s* se conservait régulièrement. On donnera raison à M. Stang quant au principe général, mais il est douteux que l'évolution grecque se soit faite d'une façon mécanique. Et les opinions peuvent diverger quelque peu sur le détail des raisons qui ont déterminé la conservation de la caractéristique du futur. La confusion inévitable du présent et du futur qui résulterait de l'amuïssement de l'*s* dans les formes à voyelle longue ou diphtongue devant *s*, a sûrement été un facteur plus puis-

sant que l'équivalence quantitative de ces formes avec celles qui avaient voyelle brève + consonne devant la caractéristique du futur, et non pas inversement comme le croit M. Stang.

En plus des formes grammaticales, M. Stang étudie quelques mots où *s* intervocalique a été considéré comme consonne finale du thème.

Enfin M. Leiv Amundsen communique et interprète une inscription latine sur un cercueil du premier siècle de l'empire romain, appartenant à la Collection Paus de la Galerie Nationale de Christiania.

Alf SOMMERFELT.

SCHEEL, Fr. — *Lagmann og skriver. Rettsliv i Norge det 16de og 17de arhundrede*. Kristiania (Gyldendal), 1923. In-8, 134 p.

Dans cette intéressante étude, M. Scheel étudie les pratiques judiciaires en Norvège de la fin du moyen âge jusqu'au commencement du xvii^e siècle et surtout le rôle des *lagmenn* (légistes) et des *sorenskrivere* (juges cantonaux). Il en consacre un chapitre, assez sommaire mais utile, à la forme des écrits officiels et à la langue des lois. Il aurait fallu, toutefois, ne pas isoler la question autant que le fait M. Scheel et la voir en connexion avec la situation linguistique générale de la Norvège à l'époque

Alf SOMMERFELT.

KNUDSEN, Tr. — *P. A. Munch og samtidens norske sprogstrev*. Kristiania (Gyldendal), 1923. In-8, 162 p.

P.-A. Munch, linguiste et historien, a pris une part active, de 1832 jusque vers 1860, à toute la discussion autour de la

question linguistique norvégienne. On connaît le rôle qu'il y a joué, ses rapports avec Ivar Aasen, le fondateur du *landsmaal*, et son influence sur ce dernier par le grand ouvrage du regretté Achille Burgun. M. Tr. Knudsen donne un exposé clair et solide de tous les débats auxquels a pris part P. A. Munch. Il montre comment l'argumentation de Munch se comprend par les idées générales de la science de son temps et que son point de vue a été, malgré les apparences, moins vacillant qu'on ne le croirait. L'étude excellente de M. Knudsen n'est pas seulement une contribution précieuse à l'histoire troublée du conflit des idées en Norvège au siècle dernier. Elle aide aussi à faire comprendre la personnalité d'un des savants les plus brillants que la Norvège ait produits.

Alf SOMMERFELT.

SEIP D.-A. — *Norge*. Extrait de Syn og Segn. Kristiania, 1924. In-8, 15 p. — Cf. *Bulletin*, n° 74, p. 128. — Krogstrud og Seip, *Norsk riksmåls-ordbok for rettskrivning og ordbeining*. Kristiania (Steenske Forlag), 1924. In-8, 223 p. — Henrik Wergeland, *Om norsk Sprogreformation*. Utgitt ved Didrik Arup Seip. Kristiania (Steenske Forlag), 1924. Grand in-8, 22 p.

La discussion autour du nom officiel de la Norvège continue. L'article de M. Seip est dirigé contre une attaque de M. Koht. M. Koht est un historien excellent, mais il n'est pas linguiste. Son argumentation en faveur de la forme *Noreg* est avant tout politique. M. Seip n'a pas de peine à montrer encore une fois que la forme moderne *Norge* est due à un développement proprement norvégien, que ce développement est plus ancien qu'il ne le croyait d'abord et que, enfin, du point de vue nationaliste, rien n'est gagné à adopter une forme nouvelle qui ne serait qu'un témoignage indirect de l'union avec le Danemark.

Le lexique que publie M. Seip en collaboration avec

M. Krogsrud est avant tout destiné à guider le public dans l'emploi de l'orthographe nouvelle de 1917. Il ne comporte pas d'explications. Sa valeur est constituée par le fait qu'il est un relevé très riche, probablement le plus riche qui existe, du vocabulaire du *riksmaal*. Le dessein du livre est également d'aider à la norvégisation. Cela fait qu'il ne donne pas toujours une image fidèle de l'usage actuel. On ne trouve, par exemple, que le mot *Berrføtt* (nu-pied), épithète du roi Magnus Olavsson (mort en Irlande en 1103) et non pas *Barføtt* qui est beaucoup plus usité aussi bien comme adjectif ordinaire que comme épithète du roi Magnus et qui est indispensable dans des composés comme *barføttdanserinde*. Cependant, ce n'est qu'exceptionnellement que les auteurs s'exposent à de tels reproches.

La réimpression de la célèbre brochure de Wergeland est un extrait de l'édition monumentale des œuvres du poète, en cours de publication.

Alf SOMMERFELT.

GROTH, P., A. M., Ph. D. — *A Norwegian Grammar*.
3rd edition. Christiania (Cammarmeyer), 1924. In-8,
120 p.

Les manuels de grammaire du norvégien moderne destinés aux étrangers sont rares. Encore plus rares sont ceux qui sont utilisables. On est donc heureux d'apprendre que l'excellente grammaire de M. Groth a obtenu une troisième édition et il faut la recommander à ceux qui veulent s'initier au norvégien. Elle contient un exposé aussi bien de la phonétique que de la morphologie, exposés condensés, il est vrai, mais contenant tout l'essentiel. On eût seulement désiré une théorie de la phrase plus développée. L'auteur fait bien ressortir le caractère extrêmement composite de la langue.

M. Groth s'efforce de tenir compte des deux réformes de l'orthographe norvégienne (de 1907 et de 1917) à la fois.

Les débutants en éprouveront sans doute de l'embarras. Le procédé s'impose, cependant, car les deux orthographes s'emploient côte à côte, celle de 1917 surtout par l'administration et les écoles et par quelques journaux radicaux tandis que le grand public, à part la génération la plus jeune qui vient de sortir de l'école, se tient à celle de 1907.

L'auteur vit depuis longtemps à l'étranger. Cela explique que pour quelques petits détails, d'ailleurs sans importance, son livre n'est pas tout à fait au courant, par exemple p. 5 où il est dit que les lettres gothiques sont couramment employées encore. L'emploi en est devenu très rare, heureusement, et ne se trouve guère que dans des livres de piété et dans quelques petits journaux.

Alf SOMMERFELT.

OTTO VON FRIESEN. — *Rö-stenen i Bohuslän och runorna i Norden under folkvandringstiden*. Uppsala (Lundequistska Bokhandeln), 1924, in-8, 166 p. + 2 pl. et 2 cartes, 6 cour. suéd. (*Uppsala Universitets Årsskrift 1924*. Filosofi, språkvetenskap och historiska vetenskaper 4).

Dans cette inscription suédoise découverte en 1919 (dans une île côtière du Bohuslän septentrional, canton de Tanum) et publiée ici pour la première fois, on trouvera la forme *satido* (1 sing. prétérit. du verbe *satian* « poser ») qui a donné en vieux-norvégien *setta* et en vieux-suédois *sætta*. La forme *satido* était assurée par le got. *satida*, mais certains la contestaient en raison de l'inflexion anormale de la forme la plus anciennement attestée *setta* au lieu de *satta*. L'inscription de Rö gravée avant la syncope de la pénultième après voyelle radicale brève (l'éditeur la date du v^e siècle) apporte un témoignage décisif; deux siècles plus tard l'inscription, également suédoise, de Gummarp porte *sate*. Il sera désormais impossible d'enseigner comme le

faisait encore récemment M. Alex. Jóhannesson (*Grammatik der urnordischen Runeninschriften*, Heidelberg, 1923, § 96, remarque 2) que le *t* de cette dernière forme note « une géminée du germanique commun ».

Comme le titre l'indique, on trouvera dans cet ouvrage autre chose qu'une inscription inédite. L'auteur y développe avec des précisions nouvelles les idées qu'il enseigne depuis vingt ans sur les origines et l'histoire de l'écriture runique. Convaincu que les runes ont été inventées par les Gots dans la région de la mer Noire, il s'applique ici à en suivre le cheminement. Il reprend l'idée de S. Bugge que les Hérules — dont le nom figure sur plusieurs inscriptions scandinaves — ont amené dans le Nord l'écriture qu'ils avaient apprise des Gots. La tradition runique des Germains a eu pour berceau la région méridionale du Danemark, le Slesvig et l'île de Fionie où passait la grande route allant de la presqu'île scandinave à la vallée du Rhin. C'est de là qu'elle s'est propagée dans toutes les directions, vers la Suède et la Norvège, vers la Germanie rhénane et vers l'Angleterre.

Un chapitre très original illustre l'importance du courant de civilisation qui unissait le Nord et les marches occidentales de la Germanie. Étudiant les noms de personne attestés dans les inscriptions du scandinave commun, l'auteur montre qu'une véritable mode venue de l'Ouest, et notamment de la région du Rhin inférieur, interrompt le libre développement de la tradition onomastique indigène.

Un appendice linguistique traite la question de l'inflexion de *e* bref par *i* en scandinave. Il s'agit essentiellement de dater cette altération par rapport à la palatalisation des voyelles postérieures. On enseignait jadis que l'inflexion de *e* avait eu lieu à l'époque du germanique commun, tandis que celle des autres voyelles datait de l'époque dialectale. Par réaction, certains auteurs admettent aujourd'hui que toutes les voyelles du scandinave commun, y compris *e*, se sont palatalisées en même temps. Le traitement des mots du type *erilaR* > *iarl* montre, selon M. Axel Kock, que l'action de l'*i* est postérieure à la syncope de ce phonème après voyelle radicale brève. Après discussion et examen

serré de tous les matériaux, M. Otto von Friesen conclut que l'altération de *e* par *i* est, en scandinave comme en germanique occidentale, antérieure à la palatalisation de *a*, *o*, *u* et qu'elle s'est produite dans le Nord avant la syncope de *i* après voyelle radicale brève.

Maurice CAHEN.

ADOLF NOREEN. — *Altislandische und altnorwegische Grammatik (Laut- und Flexionslehre) unter Berücksichtigung des Urnordischen*. 4^{te} vollständig unigearbeitete Aufl. Halle (Niemeyer), 1923, in-8, vii + 466 p. (*Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte*, hrsg. v. Willi. Braune, IV. *Altnordische Grammatik* I).

Il faut savoir gré à M. Noreen, pressé par d'autres besognes urgentes, d'avoir bien voulu mettre à jour cet ouvrage classique dont la dernière édition — la troisième — datait déjà de 1903. Les progrès de la linguistique norroise dans les vingt dernières années exigeaient cette refonte de l'ouvrage : l'auteur n'a pas hésité à l'entreprendre.

La découverte de documents runiques dont certains, comme l'inscription norvégienne d'Eggjum, obligent à revoir les théories admises et l'intelligence sans cesse approfondie des inscriptions déjà connues ont précisé notre connaissance du scandinave commun. Dans tous les domaines l'utilisation systématique de tous les matériaux existants a produit d'utiles effets. En Norvège par exemple, où les archives n'ont livré que peu de documents inédits (la liste des manuscrits les plus anciens au § 13 ne s'est enrichie que de 6 numéros, chartes ou fragments de membranes), M. Marius Hægstad a étudié, dans plusieurs ouvrages capitaux, l'état des parlers occidentaux avant 1300 : il en résulte une connaissance très détaillée de la dialectologie ancienne. On a exploré également les antiques colonies de la Norvège. Au cours de ses travaux sur le norvégien des

iles Shetland. le regretté Jakob Jakobsen a pu retrouver dans le vocabulaire du bas-écossais près de dix mille mots norrois. L'Irlande aussi a livré des faits précieux : M. Marstrander, le celtisant bien connu, a étudié les mots d'emprunt scandinaves en irlandais · le linguiste y trouve des points de repère très solides pour la chronologie du norvégien ancien.

M. Noreen a fait passer dans son exposé la substance de tous ces travaux et de bien d'autres. Il n'est pas de page qui n'ait été revisée, corrigée, augmentée : la grammaire proprement dite s'est enrichie à elle seule d'une quarantaine de pages.

L'appendice runologique a subi aussi de notables modifications. L'auteur a corrigé sur bien des points les lectures et les interprétations, partout il a mis à jour les indications bibliographiques. Le nombre des inscriptions est passé de 68 à 95. On trouvera parmi les 27 numéros ajoutés dans la présente édition toutes les nouveautés runologiques qui, comme la pierre d'Eggjum et la toute récente trouvaille de Ro, présentent un intérêt linguistique.

Maurice CAHEN.

DIE EDDALIEDER *klanglich untersucht und herausgegeben* von EDUARD SIEVERS. Leipzig (Teubner), 1923, 188 p
(*Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaften*, XXXVII, 3).

Pour parler décemment de cet ouvrage il faudrait avoir manié soi-même cette méthode d'analyse (*Methode der klanglichen Analyse*) que M. Sievers a créée et qu'il perfectionne chaque jour. On sait qu'elle se heurte chez les philologues à une grande méfiance. Le scepticisme est facile ; il peut s'autoriser des excès de certains disciples trop zélés et se fonder sur des arguments de pure théorie. Mais cela n'avance guère le débat. Pour prendre honnêtement position, il ne suffit pas de lire les exposés théoriques de M. Sie-

vers et d'y suivre la description des procédés qu'il emploie. Comme il s'agit d'une méthode orale, il faut s'entraîner à observer sur le vif les phénomènes étudiés et cet entraînement n'est possible que sous la direction d'un guide expérimenté. Toute description écrite reste ici lettre morte ; on ne saurait se passer du secours de la parole vivante. Il y a là des difficultés pratiques dont M. Sievers n'est évidemment pas responsable : on lui rendra volontiers ce témoignage auquel il ne sera pas indifférent. Malheureusement nous n'avons pas en France, que je sache, de phonéticien ou de linguiste qui se soit mis à l'école du maître de Leipzig et puisse nous donner sur place l'initiation indispensable. Il faut donc se résigner à lire, sans le juger, un ouvrage comme celui-ci qui prétend résoudre par le simple jeu d'observations objectives les problèmes les plus délicats de la linguistique et de la philologie.

La méthode appliquée ici au corpus eddique comporte une série de procédés dont plusieurs permettent des recouplements. Il y a d'abord l'analyse de la mélodie et de la qualité de la voix : elle constitue le fonds le plus ancien de la méthode et fut il y a quelques années l'objet d'un exposé détaillé (cf. l'introduction des *Metrische Studien IV*, Leipzig, 1918). On trouvera ici, dans le « Commentaire » (p. 170 sqq.) des renseignements rapides sur les procédés de date plus récente : la distinction entre la voix normale et la voix « renversée » (*Umlegstimme*), les différents tons et les trois catégories de « courbes » dont l'ensemble détermine le rythme d'un passage donné. En marge de l'édition du *Hávamál* (p. 10 sqq.) on trouvera un exemple des résultats de détail que donne cette méthode complexe.

L'éditeur qui sait la manière travaille selon des principes de critique particuliers. Il a pour critère essentiel l'« aisance » ou la « gêne » vocales que présente un texte lu à haute voix. Il n'y a de bonnes leçons, de formes authentiques que celles qui ne produisent pas de gêne, qui sont *stimmlich frei*. Le texte ainsi restitué satisfait nécessairement aux exigences de la langue et du mètre.

La présente édition de l'Edda contient un certain nombre

d'innovations métriques qui rompent complètement avec la doctrine traditionnelle. On a toujours admis, par exemple, que l'accentuation du vers germanique ne s'écartait pas sensiblement de l'accentuation normale de la prose ou bien que le temps fort était le porteur de l'allitération. M. Sievers fait litière de ces « règles » que les plus hardis ne violaient qu'à regret ; il ne cherche même plus la règle des exceptions. Les résultats qu'il propose étonnent, certains paraissent inacceptables. Mais il ne s'ensuit pas que la méthode soit mauvaise. Il suffit d'incriminer l'expérimentateur ou la ténacité de nos préjugés. Si l'on considère que M. Sievers est l'un des fondateurs de la métrique germanique et qu'il a proposé dès 1883 une restitution métrique de l'Edda qui fait encore autorité, on ne peut qu'admirer le zèle de ce novateur qui par seul souci de la vérité détruit à la fin de sa vie l'œuvre de sa jeunesse.

Au point de vue de la langue, l'éditeur ne s'embarrasse pas des normes adoptées par les copistes ou par les grammairiens. Il procède à une restitution vocale d'après le principe énoncé plus haut. Il est curieux d'observer les résultats de cette méthode appliquée à un texte aussi connu que celui de l'Edda : ils s'écartent souvent de la doctrine courante. Quand il y a le choix entre deux traitements dialectaux, les éditeurs en adoptent un et le généralisent selon la convention tacite que l'auteur n'emploie qu'une seule et même forme, celle de son parler. En Norvège, les parlers occidentaux labialisent en *ɸ*, comme l'islandais, un *a* tonique devant un *u* conservé et s'opposent aux parlers orientaux qui ne labialisent pas. Dans tous les textes restitués de l'Edda les éditeurs généralisent la forme labialisée, à l'exemple du *Regius* qui a été écrit en Islande. La présente édition rompt avec cette pratique. Dans un même chant, le *Hárbarzlið*, M. Sievers restitue une forme labialisée *ɸllom* (str. 21) et une forme non labialisée *spakom* (str. 20), alors que le *Regius* a naturellement *ɸ* dans les deux cas. Même si ce chant a été composé en Norvège, on pourrait admettre avec l'éditeur que la str. 20 n'est pas du même auteur que la str. 21 : l'une serait du norvégien oriental, l'autre du nor-

végien occidental. Mais ce n'est pas la pensée de M. Sievers. Il enseigne que la labialisation apparaît ou disparaît selon le rythme : le même vers peut comporter la forme *al-fum* à côté de *mōnnom* (*Alvissmál*, str. 10). De même, *-f* et *-ð* peuvent alterner à la finale. Cette dernière alternance est fort plausible ; celle de *a* et *ø* l'est moins et les chartes norvégiennes, qui sont nettement localisées, ne l'attestent pas au ^{xiii}^e siècle. On trouvera dans les *Metrische Studien IV* (p. 138 sqq.) et dans le texte même de la présente édition des observations d'une précision déconcertante. Par exemple, M. Sievers constate et suit chez les différents scaldes l'altération que subit en Islande le phonème *ø* du norvégien. Au départ de la Norvège l'articulation est purement vélaire, mais, chez les *landnámsmenn* de la première génération née dans l'île, elle commence à se déplacer vers la région palatale : au ^{xi}^e siècle c'est déjà un *o* palato-vélaire. Ces résultats n'ont rien d'in vraisemblable, mais on ne peut actuellement les contrôler que par la méthode qui les a obtenus. Si cette méthode fait ses preuves, on peut accorder à M. Sievers qu'il faudra écrire à nouveau l'histoire de la phonétique norroise.

L'éditeur de l'Edda s'est proposé un but secondaire que les philologues trouveront capital. Par les mêmes procédés d'analyse il prétend découvrir l'histoire du texte qu'il restitue dans sa sonorité primitive. Tout d'abord il croit pouvoir localiser chaque strophe eddique et rapprocher ainsi de sa solution un problème réputé insoluble. L'analyse phonique permet en effet de distinguer les articulations norvégiennes des articulations islandaises qui, de façon générale, sont plus en avant dans la bouche : on a vu plus haut l'altération de *ø* en *ö*. Et les « courbes de Becking » (cf. Commentaire §§ 14 et 35) qui sont pour ainsi dire des constantes nationales contrôlent rigoureusement ces résultats. Elles racontent l'histoire vocale des colons norvégiens : dans les Iles Britanniques ils ont gardé la courbe norvégienne, en Islande ils ont changé de courbe dès la première génération. D'autre part, M. Sievers prétend régler définitivement la question si épineuse des « interpolations » : pouvant isoler

les voix individuelles, il résout du même coup le problème des auteurs. Cette solution acquise, il en tire les conséquences nécessaires et propose sur la genèse du corpus eddique des idées avec lesquelles il faudra désormais compter. Sous sa forme actuelle l'Edda est une véritable mosaïque. Il n'a pas existé pour chaque chant qu'une version transformée lentement au cours de la tradition orale : ces légendes des héros et des dieux avaient tenté plus d'un poète. Le texte actuel représente la combinaison de plusieurs versions parallèles, il est la somme des traditions diverses amalgamées par l'Islandais anonyme qui a établi le premier recueil.

Si tentants que soient certains de ces résultats, ils troublent par leur précision même. Et si grande que soit l'autorité d'un maître, il faut se résigner à écarter provisoirement une doctrine qu'on est hors d'état de contrôler.

Maurice CAHEN.

KEMP MALONE. — *The Phonology of modern Icelandic*. Menasha, Wisconsin (The Collegiate Press), 1923, in-8, 138 p. (*New York University Ottendorfer Memorial Series of Germanic Monographs*, n° 15).

Cet ouvrage se compose de trois parties distinctes : une introduction de phonétique générale, un texte assez long soumis à une analyse phonétique très poussée et un commentaire.

Au lieu des transcriptions phonétiques ordinaires l'auteur se sert pour l'analyse d'une « notation numérique » qui n'est qu'une variété de la méthode analphabétique. On considère séparément les divers facteurs du langage (unités phonétiques, syllabe, accent, durée, hauteur) et les différents organes (glotte, voile du palais, langue, lèvres) et l'on affecte à chacun d'eux un symbole alphabétique. De division en subdivision on obtient ainsi pour caractériser un seul et

même phonème un total de 16 séries. Un indice numérique s'ajoute à chaque lettre. Au moyen des chiffres de 0 à 9 on note une précision qui varie selon la série alphabétique : soit la durée relative du phonème, soit le degré d'ouverture du canal, soit toute autre convention préalablement adoptée.

Il y a là un système fort ingénieux . il a pu rendre à l'auteur de grands services, mais on peut douter que le lecteur y trouve son compte. On est horrifié à la vue de ces 74 pages où sur deux colonnes se pressent 30 rangées de 16 chiffres : cette partie de l'ouvrage ressemble à une table de logarithmes. C'est un document « chiffré » qu'il faut sans cesse transcrire en clair : personne ne pourra, personne ne voudra apprendre le maniement d'une clé qui comporte tout près de 150 signes. La méthode employée ici présente l'avantage, mais aussi l'inconvénient de tout système alphabétique. Elle substitue à la complication des descriptions verbales la simplicité des formules algébriques. Toutefois l'avantage est illusoire. L'algébriste peut manier ses symboles sans s'occuper des grandeurs que ces symboles généralisent, le phonéticien est sans cesse obligé de revenir à la réalité concrète cachée derrière les signes conventionnels qu'il a créés, et ce n'est pas un mince travail. La notation numérique présente de plus un véritable danger : appliqués à la matière phonétique qui comporte des grandeurs mesurables, les nombres suggèrent l'idée d'une méthode expérimentale, ils donnent l'illusion de mensurations effectuées. L'auteur, parfaitement honnête, insiste à diverses reprises sur la valeur exclusivement symbolique des chiffres employés. Quand la formule / $\overline{6}$ prétend indiquer que le dos de la langue s'articule contre le voile du palais, le symbole numérique n'a pas grand inconvénient. Il n'en est pas de même quand il s'agit de préciser des éléments parfaitement mesurables tels que la durée ou la hauteur d'un phonème.

La notation numérique convient mal à une description fondée sur l'expérience subjective, car elle y introduit un air de précision que l'expérimentation seule peut donner.

L'auteur n'a jamais eu recours au contrôle instrumental ; il reconnaît de bonne grâce que ce contrôle serait nécessaire dans bien des cas, par exemple pour préciser la hauteur du canal buccal (pp. 105 et 107). Pour si minutieuses qu'elles soient, ses observations sont malgré tout « de seconde main ». Il a observé un témoin (dont il n'indique pas l'origine), il a exercé sur lui sa vue et peut-être son toucher, mais surtout il a imité sa prononciation jusqu'au moment où il a reproduit ses articulations de façon satisfaisante et il les a dès lors analysées sur lui-même. Une analyse de ce genre comporte un certain nombre d'inconnues et de causes d'erreur. Sur la plupart des points on fait confiance à l'auteur. Mais dès qu'il prétend préciser des faits qui échappent à l'observation directe, on devient forcément sceptique. D'où sait-il par exemple que l'islandais emploie généralement les articulations glottales 2 et 3 de sa classification (p. 129) ? N'ayant pu explorer la glotte, il ne peut fonder cette hypothèse qu'« au jugé » sur des faits auditifs. Il semble dans les cas de ce genre que la notation numérique entraîne l'auteur à quelques excès. Par ailleurs, on reconnaît bien volontiers que l'auteur est un phonéticien averti doué d'une oreille très fine.

Un système aussi complexe que la notation numérique suppose des idées très nettes sur tous les grands problèmes de la phonétique générale. Les 17 pages très denses de l'introduction sont consacrées à cet exposé théorique. L'auteur est préoccupé surtout de systématiser et d'étiqueter. Il aboutit à une terminologie très rigoureuse, mais souvent trop personnelle. Il se crée un vocabulaire spécial qui permet des raccourcis commodes, mais parfois excessifs : le commentaire est écrit dans une langue secrète qui risque de rebuter les non-initiés. Très ramassé, l'exposé est d'ailleurs d'une grande vigueur. On y trouvera des observations intéressantes, par exemple sur les transitions (*shifts*) d'un phonème à un autre (p. 4). Il faudrait faire des réserves sur ce qui est dit de la syllabe (p. 5). C'est un sujet délicat où l'usage excessif des métaphores ne saurait remplacer des définitions précises. Les idées de l'auteur n'apparaissent pas

ici avec toute la clarté désirable. Il distingue la syllabe qui est une unité auditive du groupe d'intensité (*beat*) qui peut comprendre une ou plusieurs syllabes. Cette distinction, fort légitime, a l'avantage de dissocier le point de vue acoustique et le point de vue articulatoire, ce à quoi l'auteur tient beaucoup. Mais sa définition de la syllabe est trop exclusive, car l'intensité intervient aussi bien dans chaque tranche du mot que dans le mot et la phrase. Étudiant plus loin (p. 118) les géminées islandaises à la limite de syllabe, l'auteur observe justement que l'intensité de la consonne est renforcée ici par l'ictus qui frappe la voyelle précédente. Cette remarque aurait plus de prix s'il avait indiqué plus clairement dans la partie théorique la nature complexe de la syllabe : les maxima de perceptibilité sont séparés par des maxima d'intensité.

Le « commentaire » est la pièce essentielle de l'ouvrage. Il tient plus que le titre ne promet : c'est en réalité une étude très condensée de la prononciation islandaise. L'auteur se défend modestement d'avoir donné autre chose qu'un aperçu. Sans doute, il reste encore beaucoup à faire sur ce domaine presque inculte où tout travail a cessé depuis la belle tentative de H. Buerger Goodwin dans *Svenska landsmål* 1905 ; mais il faut admirer la hardiesse de ce premier défrichement total et en constater la réussite. L'auteur n'est pas seulement un bon observateur : avec un puissant esprit de synthèse, il systématise les faits observés et sait découvrir la règle générale. La tendance si caractéristique de l'islandais à substituer le souffle à la voix est lumineusement décrite (p. 124 sqq.). L'interprétation du souffle qui précède les occlusives sourdes géminées est définitive : c'est une anticipation de l'articulation de la sourde suivante (p. 106). Le rapport bien connu de la durée et de l'intensité est précisé par des observations pleines de finesse (p. 119). Quant à l'influence de l'accent d'intensité sur l'articulation des consonnes, c'est une question plus neuve qui est traitée avec une vigueur exceptionnelle. Après l'ictus, on tend à anticiper et à maintenir la position articulatoire, la consonne se « serre » contre la voyelle précédente, lui

communiqua sa surdité ou sa nasalité. Elle-même se modifie : l'énergie de l'articulation tend à rétrécir l'ouverture du canal buccal. Cette tendance explique en islandais l'occlusion des continues *f* et *g* devant *l* et *n*, ou celle de *l* et *n* dans les géminées (p. 121 sq.). Dans les groupes de deux continues (par exemple *fl*) et dans les géminées (*ll*, *nn*) il s'agit bien entendu d'une différenciation des phonèmes, mais la différenciation n'est qu'une tendance générale. Les observations de M. Malone précisent les conditions dans lesquelles cette tendance s'exerce : c'est le phonème le plus vigoureusement articulé qui se différencie dans le sens de l'occlusion.

On peut regretter que l'auteur ait cru devoir appliquer à l'islandais la terminologie « *tenuis* » et « *media* ». Ce dernier mot a l'inconvénient d'évoquer l'idée d'une vraie sonore. Or les « *mediae* » islandaises font l'effet de sourdes. Selon l'auteur, cet assourdissement serait la conséquence d'une articulation particulièrement énergique : il se produirait un reflux de l'air qui neutraliserait le courant de la phonation (p. 101). Cette hypothèse est peu vraisemblable : elle suppose que ces phonèmes primitivement sonores ont perdu leur sonorité à la suite d'un accident secondaire (p. 125). On sait que ce n'est pas le cas. L'islandais a hérité du germanique deux séries d'occlusives à vibrations retardées : une série sourde qui est (assez faiblement) aspirée et une série mi-sonore, c'est-à-dire à implosion sourde et à explosion sonore. Dès qu'il y a diminution de l'intensité articulatoire, par suite du relâchement des organes et de la diminution du débit d'air, l'islandais — comme les autres langues germaniques qui ont gardé les deux séries — substitue la mi-sonore à la sourde. D'où, comme le constate l'auteur (p. 123), les 2 aspects de *p*, *t*, *k* selon qu'ils précèdent ou suivent la voyelle accentuée : le *t* de *taka* est une sourde légèrement aspirée, celui de *vita* est une sourde qui finit en sonore. Si la sourde est précédée d'une continue, elle perd le bénéfice de l'ictus et devient une mi-sonore : dans un mot comme *skaka* il n'y a pas une seule vraie sourde. Pour expliquer ces faits dont certains remontent à

la plus haute antiquité, il ne suffit pas de dire que la tenuis devient « media » au contact d'éléments sonores (p. 126). Il vaudrait mieux ne pas parler de « media » et insister sur le fait que l'islandais n'a jamais possédé d'occlusives sonores.

Certaines observations auraient peut-être besoin d'être contrôlées, au besoin par la méthode expérimentale. L'auteur note que les longues *o*, *e* (anciennes brèves) deviennent, sous l'accent, « binal high-low » (notation numérique 67) c'est-à-dire qu'elles comportent deux sommets de perceptibilité, le premier plus important que le second. Cette règle n'est pas enseignée directement, mais elle ressort de l'analyse des cas afférents (par exemple *lokið* 25 A 22, *setið* 29 B 30, etc.). Il est dit dans le commentaire que cette prononciation s'explique par le changement de hauteur au cours de l'articulation (p. 117). Un contrôle minutieux permettrait sans doute d'établir qu'à ces deux notes correspondent deux timbres différents. Dans des mots comme *lofa*, *vel* j'entends l'amorce d'une diphongue dont le premier élément est le plus fermé : la voyelle est sans doute en voie de segmentation.

Le plan du commentaire est parfois un peu arbitraire. Sous la rubrique consacrée à la glotte on ne considère que le degré d'ouverture de l'orifice glottal. Tous les phénomènes qui se rapportent à l'action de la glotte (sonorisation, assourdissement) sont étudiés au chapitre « pitch », ce qui est assez décevant, car le *pitch* a préalablement été défini un « tonic accent » (p. 6) ; l'accent de hauteur n'est traité qu'à la fin de ce chapitre. On regrette aussi la fin abrupte de l'ouvrage. Il eût été utile de rappeler dans une conclusion les traits caractéristiques de la phonétique islandaise.

Au total, monographie excellente. On attendra avec impatience la morphologie et la syntaxe annoncées par l'auteur.

Maurice CAHEN.

VALTÝR GUÐMUNDSSON. — *Islandsk Grammatik. Islandsk nutidssprog*. Copenhagen (Hagerup), 1922. in-8, vin + 192 p. Cour. dan. 7. 50.

M. Guðmundsson s'est proposé de décrire l'état actuel de l'islandais ; l'ouvrage est réussi dans la mesure où l'auteur est resté fidèle à son programme.

La morphologie, qui est purement descriptive, est excellente. Cela est tant mieux, car elle remplit à elle seule les trois quarts de la grammaire. On y trouvera d'abondantes collections de faits bien classés qu'un précieux index de 20 pages permet de retrouver aisément. Certains reprocheront à l'auteur l'innovation qu'il introduit dans la déclinaison des substantifs : à la division traditionnelle fondée sur la finale des anciens thèmes il substitue une classification radicalement nouvelle qui ne tient compte que des désinences actuelles (gén. sing. et nom. plur.). Cette révolution choquera au premier abord les routiniers de la grammaire norroise ; il faut d'ailleurs convenir que le nombre des rubriques est plutôt accru que diminué. Toutefois l'exposé regagne en vérité ce qu'il perd en simplicité. On ne saurait blâmer l'auteur d'avoir fait table rase du passé, de s'être placé devant les faits actuels et de les avoir présentés dans le système qui s'impose aujourd'hui à l'observateur de la langue moderne.

La phonétique n'est pas aussi bien venue que la morphologie. L'auteur subit ici l'emprise des vieilles formules. Il ne sait pas décrire les sons avec la liberté d'esprit qu'il apporte à la description des formes. La tâche n'était pas aisée : elle ne pouvait être menée à bien que par un bon linguiste doublé d'un phonéticien. On attend ici une phonétique descriptive ; on trouve, en 45 pages, un précis de « prononciation » suivi d'un chapitre sur les « changements phonétiques ».

Le précis de prononciation prêterait à bien des remarques. Trop attaché à la représentation graphique de la langue,

l'auteur a une tendance fâcheuse à subordonner le son à la lettre écrite. Plus que toute autre, la graphie islandaise n'a plus qu'une valeur historique et il est dangereux de vouloir retrouver dans tous les cas un phonème sous chaque signe. On arrive ainsi à enseigner que la lettre *h* se prononce [h] devant les consonnes *l, n, r* (§ 24), ce qui est pour le moins une illusion. Les groupes écrits *hl, hn, hr* représentent aujourd'hui de simples consonnes sourdes, non pas un souffle suivi d'une consonne, mais une consonne « soufflée ». La même erreur se retrouve au § 88 : la prononciation *hnappur* au lieu de *knappur* ne comporte pas d'altération de *k* en *h*. Il y a eu d'une part assourdissement normal de *n* après un *k* initial et d'autre part amuissement du *k* implosif. La graphie *hn* enregistre seulement le résultat sans tenir compte du mécanisme phonétique.

L'exposé de la prononciation est très scholastique. Toutes les lettres sont énumérées dans l'ordre de l'alphabet et sous chaque lettre on cite toutes les prononciations dont elle est susceptible. Il en résulte un morcellement qui égare et rebute l'esprit. Cette méthode n'est ni d'un linguiste ni d'un pédagogue : ces longs paragraphes qui pour une seule lettre accumulent divisions et subdivisions (par exemple § 23) conviennent aussi peu à un « manuel pratique » qu'à une grammaire scientifique. Au lieu d'entasser des faits souvent de même ordre, l'auteur ferait mieux d'enseigner les grandes règles qui les expliquent. Par exemple, sous presque chaque lettre, il est obligé de signaler les cas où un phonème s'assourdit ou s'amuit. Pourquoi ne pas énoncer dès le début les deux grandes tendances qui, sur ces points particuliers, dominent la prononciation : 1) les sonores tendent à s'assourdir à la finale dans certaines conditions ; de même les semi-voyelles *l, m, n, r* au contact des occlusives *p, t, k* ; 2) les groupes de trois consonnes tendent à se simplifier soit par amuissement de la seconde, soit (dans le cas de *fl, gl* suivis de *d*) par métathèse des deux premières ? En fait, ces règles ne sont énoncées nulle part, pas même dans le chapitre des « changements phonétiques » où certains paragraphes portent le titre alléchant de « Amuissement de con-

sonnés » (§§ 91-97) et de « Métathèse » (§ 100). Ces rubriques décevantes recouvrent des faits d'ordre très différent. L'auteur se contente de constater des phénomènes graphiques et ne se soucie pas de discerner les tendances phonétiques. Par exemple, sous la rubrique « Métathèse », il confond les cas où la transposition est un simple accident imputable à la commande nerveuse (type *harður* \sim *hraður*) et les cas où elle s'inspire d'une commodité phonétique (type *elfdi* \sim *elfdi*, *sigldi* \sim *silgdi*). Même au point de vue pratique, cette distinction a un intérêt. Le premier cas n'intéresse que l'étymologie de quelques mots isolés. Dans le second type de métathèse, il s'agit d'une règle de prononciation qui s'applique à tous les mots de même structure phonétique.

Le chapitre consacré aux « changements phonétiques » est sans contredit le plus faible. Il serait légitime s'il se bornait à donner au lecteur quelques indications sommaires sur des phénomènes qui, comme l'inflexion ou la fracture, expliquent les irrégularités de la morphologie ; il est inutile et regrettable, car il introduit dans une grammaire descriptive des considérations historiques qu'elle ne comporte pas. Quel que soit le phénomène étudié, chaque paragraphe mêle des exemples empruntés à toutes les périodes de la langue. Cette confusion incessante du point de vue descriptif et du point de vue historique ôte toute valeur à l'exposé. Il y a dans le développement d'une langue des tendances générales qui agissent à toutes les époques, mais les règles spéciales qui constatent l'action de ces tendances dépendent de conditions variables et ne valent que pour une période. Par exemple, le matériel sonore n'est pas immuable : avant le début même de la tradition littéraire, l'islandais a perdu le son palatal *R* qui explique certains phénomènes d'inflection (§ 44) et d'assimilation (§ 77). On ne saurait reprocher à l'auteur de ne pas révéler à ses lecteurs — qui se placent au point de vue de la langue actuelle — l'existence d'un son qui n'existe plus. Mais pourquoi signaler les altérations qu'il a causées et les attribuer, pour les besoins de la cause, à l'*r* dental ordinaire qui ne peut rien palataliser et qui ne

s'assimile pas dans les mêmes conditions ? On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Partout la même confusion ; l'auteur détruit toute perspective historique et, brouillant les périodes, il saute sous la même rubrique de l'indo-européen au scandinave commun et à l'islandais moderne. La labialisation ancienne et panscandinave de *systir* est mise sur le même plan que la labialisation récente et spécifiquement islandaise de *hvolpur* (§ 48) et *vissi* dont l'*ss* est prégermanique figure parmi les exemples islandais de l'altération de *st* en *ss* (§ 78, § 90).

La théorie grammaticale et les notions de phonétique générale ne sont pas moins confuses. L'« inflexion » est, en linguistique germanique, un phénomène nettement défini. L'auteur étend le terme à tous les faits de palatalisation et de labialisation. Le § 48 montre qu'on ne gagne rien à cet emploi abusif : il eut été préférable de ne pas assimiler à l'inflexion ancienne de *ui* qui aboutit à *y* (type : *kyr*) les altérations récentes et insuffisamment expliquées de v. isl. *ue* en isl. mod. *vo* (type : *huelfa* > *hvolfa*), *vö* et *vu* (type : *huer* > *hvor*, *hvir*). On ne gagne rien à faire des rubriques si vagues qu'on y puisse loger les faits les plus hétéroclites. Le choix même des rubriques trahit l'insuffisance du phonéticien. Que signifient le « renforcement » et l'« affaiblissement » des phonèmes qui semblent être ici les grandes tendances du vocalisme et du consonantisme ? Pour les voyelles, c'est affaire de durée (§ 50 sqq., 57 sqq.). Pour les consonnes, il ne s'agit plus de durée, mais de l'ampleur du mouvement articulaire, de l'intervention de la glotte et de bien autre chose encore. Si une spirante devient occlusive, l'auteur parle de « renforcement » (§ 86) ; il y a « affaiblissement » quand une occlusive tend à s'ouvrir (§ 89). Soit, mais en quoi consiste le « renforcement » d'un *n* qui devient *m* et l'« affaiblissement » d'un *m* qui devient *n* (§§ 87, 89) ? Toute cette terminologie est creuse et relève de conceptions scolaires qu'on s'étonne de rencontrer ici.

On s'étonne bien davantage des erreurs de doctrine accumulées dans ce chapitre. L'auteur n'a gardé avec la linguistique germanique que des relations très distantes. Les

formes qu'il « restitue » sont horribles. Le § 53 détient, à cet égard, un record. Les intentions pédagogiques les plus louables n'excusent pas qu'on pose un monstre comme **sokti*, fût-ce même pour rendre sensible le lien qui unit *sótti* à *sækja*. Et il faut une ignorance bien grande pour tirer *átta* de **agta* quand on connaît le latin *octō* et l'allemand *acht*. Tout ce qui est dit des alternances vocaliques (§ 39) est un tissu d'erreurs grossières. L'auteur ignore visiblement tout du phénomène indo-européen qui se prolonge dans les verbes forts du germanique. En l'état actuel de nos connaissances (vulgarisées d'ailleurs par tant de manuels élémentaires), on n'a plus le droit de parler d'une série primitive « des 3 voyelles fondamentales *a*, *i*, *u* », ni d'enseigner que la racine du verbe *beran* est *bar*.

Si M. Guðmundsson était incapable d'écrire cette partie, que n'y a-t-il renoncé ! Elle est inutile et inutilisable ; elle déshonore un ouvrage par ailleurs excellent et destiné à rendre les plus grands services.

Maurice CAHEN.

HOLGER PEDERSEN. — *Runernes Oprindelse*. Copenhague (1924), in-8, 46 p. (Extrait de *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie* 1923).

L'article de notre confrère danois est tout d'abord une critique de la théorie bien connue de M. Otto von Friesen sur l'origine gréco-latine des runes germaniques et c'est, chose à noter, la première critique sérieuse qui soit parue en l'espace de vingt ans. M. Pedersen n'est pas runologue, mais il connaît bien l'histoire de l'écriture en général : c'est ce qui donne à son article un prix très grand.

Il y a dans la théorie de M. Otto von Friesen des faiblesses évidentes qu'il était facile de souligner. L'amalgame de deux alphabets est en soi assez surprenant ; si les Gots sont partis du grec on ne comprend pas qu'ils aient emprunté au latin des lettres comme *r* ou *k* que le grec leur fournissait.

Dans le détail, l'utilisation des signes grecs est très arbitraire. M. Pedersen met fort bien en lumière les difficultés qu'elle présente. Ce qu'il dit par exemple des spirantes est tout à fait excellent. On prétend que les runes *g* et *ð* dérivent de *χ* et *θ*, les lettres grecques qui notaient des spirantes sourdes auraient pris la valeur de sonores dans les cas où il y avait alternance de la sourde et de la sonore dans la flexion du même mot gotique. Cette hypothèse implique que *χ* et *θ* avaient à cette époque la prononciation *x* et *þ*. Dans ce cas, les anciennes occlusives sonores du grec avaient aussi perdu leur occlusion et les lettres *β*, *δ*, *γ* notaient déjà des spirantes : on comprend mal que les Gots ne les aient pas utilisées pour noter leurs spirantes sonores (p. 36 sqq.).

Selon M. Pedersen, les runes ne peuvent dériver que de l'alphabet latin. Quelle que soit la forme donnée à l'hypothèse « grecque » ou plutôt « gréco-latine », elle donne des résultats inférieurs à ceux de l'hypothèse latine : il faut donc revenir à la doctrine de Wimmer. Et M. Pedersen s'attache à lever les difficultés qui subsistent dans *Die Runenschrift*. Je ne crois pas qu'il ait réussi à expliquer « les huit runes difficiles » de façon satisfaisante. Il reconnaît que, du point de vue de la forme, 3 runes sont d'une interprétation malaisée : les runes *p*, *e*, *z*. On peut y joindre une quatrième : la rune *w*. On comprend mal que lat. Q ait donné une rune *w* qui a la forme de lat. P. De façon générale il est difficile d'admettre qu'on ait déformé les modèles latins au point de les confondre avec d'autres lettres latines dont on avait besoin ; c'est pourtant le cas de lat. Q et E qui, dans l'hypothèse de Wimmer, auraient pris la forme de lat. P et M. L'origine de la rune *p* reste malgré tout enveloppée d'un mystère que la théorie grecque ne dissipe d'ailleurs pas. On ne passe pas facilement de lat. Z à la rune *z* (*R*) : le rapprochement n'est possible qu'à condition d'admettre que la forme primitive de la rune est celle de la fibule de Charnay, ce qui est invraisemblable. On ne passe pas plus aisément de lat. Y à la rune *e*.

Pour expliquer l'utilisation phonétique de certaines lettres

latines, M. Pedersen suppose que l'alphabet runique s'est élaboré en plusieurs temps. Tout d'abord les Germains se sont servis de l'alphabet latin sans y rien changer. Puis on l'a perfectionné au moyen de quelques innovations. Dans la première période, lat. D aurait noté les deux spirantes dentales du germanique *ḏ* et *þ*, lat. G aurait noté la spirante gutturale *g* et la semi-voyelle *j*. Dans la seconde période, on aurait créé deux signes nouveaux de façon à pouvoir attribuer un signe à chaque son : la rune *ḏ* formée par redoublement de lat. D et la rune *g* qui utilise la lettre latine X interprétée comme l'accolement de deux *k* runiques. L'explication est ingénieuse. Elle serait plausible si les runes dérivées de D et de G avaient gardé la valeur *ḏ* et *g* et si l'on avait réservé les innovations pour *þ* et *j*. Sous la forme où elle se présente, l'hypothèse suppose que les réformateurs avaient perdu le contact avec l'alphabet latin et avaient oublié la valeur primitive des lettres devenues des runes. Mais ce n'est pas le cas : l'utilisation postérieure de lat. X tendrait à prouver que la réforme est l'œuvre de gens qui connaissaient fort bien l'alphabet étranger et la valeur de chacun de ses signes. Il y a là un dilemme dont on ne sortira pas aisément. Quand M. Otto von Friesen suppose que gr. θ a tout d'abord noté germ. *ḏ* et *þ* jusqu'au jour où un réformateur eut l'idée d'employer gr. φ pour noter germ. *þ*, sa méthode d'explication n'est pas très différente et pourtant M. Pedersen la condamne formellement (p. 38).

La comparaison des runes avec l'alphabet ogam tient dans cet article une place importante. Elle est fort légitime et donne dans certains cas la perspective nécessaire. On a vu dans les noms acrophones que portent les runes une raison de les rattacher aux alphabets de l'Europe orientale et dans l'existence de la rune η la trace d'une influence grecque : l'exemple de l'alphabet irlandais qui, fondé sur un modèle latin, présente les mêmes innovations, invite à la prudence. Toutefois il ne faut pas exagérer les analogies de l'ogam et des runes ; il semble que M. Pedersen tombe parfois dans l'excès même dont il se défend. La division de l'alphabet en plusieurs groupes de lettres se retrouve en

Irlande et en Germanie, mais c'est une analogie tout extérieure qui recouvre des faits différents. Chez les Germains, la division en trois octades est postérieure à la création des signes runiques et s'inspire de conceptions mystiques étrangères à l'art graphique. Chez les Irlandais, la répartition en groupes est commandée par une nécessité technique. Elle a pour objet de réduire à 5 le nombre maximum des traits : c'est donc un procédé graphique. D'autre part on ne peut pas dire que le sectionnement de l'alphabet a eu pour effet de remplacer dans les deux écritures les signes par les traits. Cela n'est vrai que pour l'ogam qui est un chiffrage systématique et généralisé. Chez les Germains, les traits n'ont jamais remplacé les signes ; ils n'apparaissent que dans la cryptographie où ils ne constituent qu'un moyen parmi beaucoup d'autres pour indiquer l'octade et la place du signe. Les « runes à branches » que cite M. Pedersen sont malgré tout des signes runiques, bien caractérisés par une hampe ; même les *ísrúnir* qui ont un peu l'aspect de l'ogam sont fondées en réalité sur un principe différent.

M. Pedersen est convaincu que les Germains ont appris l'écriture des Gaulois sur le Rhin. Un petit fait lui paraît décisif : le nom de la rune *b* que les Germains appellent « bouleau » (v. angl. *beorc*, v. n. *bjarkan*) imite celui de la lettre *b* dans l'ogam (irl. *beith* « bouleau ») et le nom celtique *bet-* « bouleau » est à son tour une interprétation du nom de la lettre *bêta* qui de même que *alpha* était très vivant dans le monde romain. Cette combinaison est ingénieuse, mais il va sans dire qu'on ne peut fonder une argumentation sur un si frêle argument. M. Pedersen le reconnaît lui-même.

Pour terminer, on signalera l'explication proposée pour le nom de la rune (récente) *q* de l'alphabet anglo-saxon : *cweorð*, qui n'a pas de sens en anglais, est un emprunt à l'irlandais *queirt* « pommeraie », nom de la lettre *q* dans l'alphabet ogam (p. 23 sqq.). Cette interprétation semble définitive.

En livrant au public ses remarques critiques qui ne se perdent jamais dans la vaine polémique, M. Pedersen a

rendu un réel service. Son article n'impose pas une conviction, il invite à penser : c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Maurice CAHEN.

Manfred SZADROWSKY. — *Gegensinn im Schweizerdeutschen*, Extrait de la *Festgabe A. Bachmann (Zeitschrift für deutsche Mundarten, XIX, mai 1924)*, in-8, 76 p.

Au moyen de faits empruntés au *Schweizerisches Idiotikon*, M. Szadowsky examine les moyens — variés — par lesquels le sens d'un mot est passé au sens contraire : *fast* « fermement » prend le sens de « presque ». L'étude de M. Szadowsky est judicieuse et instructive, et ses conclusions sont à retenir.

A. M.

Sir James WILSON. — *The dialect of Robert Burns as spoken in central Ayrshire*. Oxford, University Press, 1923, in-8, 195 p.

Ainsi que l'indique le titre, cette étude n'est pas faite seulement pour le linguiste qui s'intéresse aux parlers écossais. Elle s'adresse avant tout à ceux qui veulent étudier, ou simplement goûter, la poésie de Robert Burns, et des pièces du poète écossais y tiennent une large place. Mais le linguiste trouvera aussi son profit à consulter cette étude, où il est tenu compte de la phonétique, de la morphologie, et, ce qui est très louable, du vocabulaire.

A. M.

A. MEILLET. — *Le slave commun*. Paris (Champion), 1924, in-8, xvi-448 p. (*Collection de manuels de l'Institut d'études slaves*, II, et *Collection linguistique de la Société de linguistique*, XV).

Préparé pour l'*Encyclopédie de la philologie slave* de l'Académie de Saint-Petersbourg, ce volume paraît plus de huit ans après avoir été écrit, grâce à l'*Institut d'études slaves* de Paris. Je me suis borné à le mettre à jour autant que je l'ai pu.

J'ai cherché à y marquer les grandes lignes du développement du slave depuis l'indo-européen jusqu'à la séparation des langues slaves. Il appartient aux lecteurs compétents de dire si j'y ai réussi.

A. M.

W. VONDRÁK. — *Vergleichende Slavische Grammatik I Bd. Lautlehre und Stammbildungslehre*. Zweite stark vermehrte und verbesserte Auflage. Göttingue (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1924, in-8, xviii-742 p.

Le titre ne ment pas quand il annonce une seconde édition fortement augmentée et améliorée. Avec une grande conscience, M. Vondrák a dépouillé tout le travail fait sur la grammaire comparée des langues slaves ; il l'analyse, le cite abondamment, et on ne consultera jamais sans profit un livre aussi plein de faits et de renvois. Tout en restant massif et encombré, le livre est même devenu plus clair et plus facile à consulter.

Le défaut essentiel de l'ouvrage, qui consiste en ce que M. Vondrák, philologue érudit, est peu linguiste, a naturellement subsisté. Sans entrer dans la discussion de détail d'un livre surchargé de détails, on caractérisera par un exemple pris au hasard les inconvénients de l'ouvrage.

Soit l'étude relative aux dentales *t* et *d*, p. 364 et suiv.

Le sanskrit est cité de façon défectueuse : *stṇómi*, avec une faute d'orthographe ; *tanūh*, etc., sous la forme du nominatif. *mātār-* et *duhitār-* sous la forme du thème avec tiret. *devār* et *vadhñ* sous la forme du thème sans tiret.

Telle explication est inintelligible, ainsi, à la fin du § 291, 1 : « in *šegę* aus **geg-* ist wahrscheinlich *d* zu *g* dissimiliert » (il échappe de plus à M. Vondrák que le *d* du skr. *dāhati* est une ancienne aspirée : cf. lat. *foueō*, *fauilla*).

Les exemples v. sl. *dŭsti*, *moštĭ* n'auraient pas dû être cités § 290 ; car, si l'on envisage une autre langue slave, on n'aperçoit plus dans ces mots l'ancienne dentale.

La façon dont est expliqué § 292 le passage de *tj*, *dj* à *št'*, *žd'* dans le type v. sl. *svěsta*, *viždę* s'accorde mal avec le traitement de ces groupes dans l'ensemble du slave. Ce traitement se rencontre seulement dans un groupe dialectal où *šč*, *žj* passent à *št'*, *žd'*, c'est l'attraction d'un phonème nouveau par un phonème existant déjà dans la langue qui a décidé de l'aboutissement bulgaro-macédonien, si singulier.

Il est juste que ces *št'*, *žd'* sont l'un des traits caractéristiques par où le slave des premières traductions se rapproche du bulgare ; mais il ne l'est pas d'affirmer le caractère bulgare d'un parler en s'appuyant sur une seule concordance (il y en a d'autres, du reste).

M. Vondrák blâme discrètement les savants qui introduisent le patriotisme local dans la dialectologie, et il a raison ; mais, s'il parlait des *k'*, *g'* issus de *tj*, *dj* dans la région d'Ochrida, il fallait envisager les deux hypothèses possibles : ancien traitement local *k'*, *g'* ou emprunt d'une prononciation serbe ; le terme « influence du serbo-croate » qui est employé n'a aucun sens précis.

En citant le nom slave de la « porte », M. Vondrák donne *dvŕi*, qui est relativement récent, au lieu du pluriel tantum *dvŕi* qui est la forme ancienne.

Les rapprochements étymologiques sont présentés sous la forme la moins précise. Ainsi de *dligŭ* « long » sont rapprochés d'abord lit. *ilgas* dont l'explication est incertaine,

puis got. *tulgus* dont la formation est différente, puis gr. ἐ-λ-λ-ζ-ς qui a un autre vocalisme radical et un -ι- assez énigmatique, et enfin skr. *dīrghāh*, qui est la seule forme exactement correspondante.

Tous les lecteurs s'aviseront-ils que le gr. ἐ-λ-λ-ζ-ς, cité sans autre indication p. 365, est un génitif homérique ?

Ces exemples pris dans deux pages de la grammaire (et l'on y pourrait ajouter sans sortir de ces deux pages) montrent avec quelle précaution le lecteur non linguiste devra consulter l'utile ouvrage de M. Vondrák.

A. M.

Izvestija otdelenija russkovo jazyka i slovesnosti rossijskoj Akademii nauk. T. XXV et XXVI. Petrograd, 1922 et 1923, viii-488 p., plus un portrait. et iv-312 p.

J'ai reçu cette année ces deux volumes des *Izvestija* de l'Académie, qui se rapportent aux années 1920 et 1921.

Le volume XXV est tout consacré à la mémoire de Šachmatov. Il comprend des notices lues dans les séances où a été célébré le grand linguiste mort prématurément. Chaque savant a parlé d'un côté de son activité ; on a loué l'homme, l'historien, le savant et, à tous les points de vue, le linguiste. Ce procédé a permis de ne rien laisser dans l'ombre de tout ce qu'a fait Šachmatov ; mais il a eu l'inconvénient d'amener des répétitions et des longueurs. Et rien n'a pu être aussi approfondi qu'on le désirerait.

M. Poržezinskij a mis en lumière les traits qui caractérisent la méthode linguistique du regretté savant et qui se rattachent à ses deux maîtres, Fortunatov et Korš : le souci de prendre une conscience aussi nette que possible de chacune des périodes préhistoriques envisagées, de les voir dans leur pleine réalité, et le courage de faire des hypothèses complètes, précises, consistantes. Il peut y avoir dans ces hypothèses des parties contestables ou même fausses ; souvent Šachmatov s'est corrigé lui-même, et il n'hésitait jamais

à le faire. Mais ces restitutions, ces hypothèses sont nécessaires, et ce n'est qu'en restituant ainsi les états de langue successifs que le linguiste peut faire une histoire. L'école russe de Moscou a été la première à le voir et à procéder ainsi d'une manière systématique.

Un bon exemple du procédé, de ses inconvénients et de ses avantages, est fourni par les théories de Šachmatov sur l'accent slave. Ces théories sont fondées sur l'étude des parlers serbo-croates. M. Bubrich en donne un résumé lumineux, avec une critique exacte, p. 198-207.

Le bref article de M. Ščerba, p. 94-99, montre aussi bien les traits essentiels de la méthode. Il les illustre par la question des pluriels russes en *-á*. Šachmatov partait de l'idée qu'au point de départ il y a seulement des duels, et M. Ščerba semble le suivre à cet égard ; peut-être faut-il tenir compte aussi des collectifs du type de lat. *loca* en face de *loci*, bien que le vieux slave n'ait rien de tel ; mais ceci est accessoire. Ce qui est remarquable, c'est la façon dont Šachmatov a envisagé tous les faits, montrant, d'une part, comment le pluriel en *-á* s'est étendu là seulement où la forme en *-á*, grâce à la place de l'accent, se distinguait de celle du génitif singulier, et, de l'autre, par quelles circonstances particulières s'expliquent les cas où le pluriel en *-á* ne s'est pas étendu malgré la possibilité ouverte par l'absence de confusion. Comme le dit M. Ščerba, Šachmatov savait dominer les faits.

Dans le volume XXVI, les articles à noter pour le linguiste sont une grande série d'études russo scythes, assez aventureuses, de M. Sobolevskij ; la fin d'un article de M^{me} Istrina sur la syntaxe d'un ancien texte russe (je ne connais pas le début de ce travail, paru dans le volume XXIV), et surtout la discussion par M. Prussak du premier volume d'un livre de M. Seliščev sur les parlers russes de Sibérie ; je n'ai pas vu ce livre ; mais, à en juger par le compte rendu, il y a là des faits importants pour la linguistique générale : la colonisation de la Sibérie a été faite par des Russes de régions diverses ; les parlers sibériens résultent donc d'un mélange ; c'est un type de faits intéressant

à observer, et les critiques de M. Prussak en montrent bien la portée.

A. M.

D.-V. BUBRICH. — *Severno-kašubskaja sistema udarenija*.
Léningrad, 1924, in-8, 198 p. (*Izvestija* de la section de
langue et littérature russe, de l'Académie, t. XXVII).

L'ouvrage de M. Bubrich commence par une étude serrée des types d'accentuation dans les parlers *kašub*, et il se termine par des hypothèses sur la façon dont se sont formées les intonations en indo-européen. Il part des faits actuels pour arriver au préindo-européen. Depuis les travaux de F. de Saussure sur l'accentuation lituanienne, il n'a rien été fait d'aussi ample ni d'aussi net sur l'accentuation du baltique et du slave, et le titre ne fait pas prévoir l'importance de l'ouvrage. Le tirage trop modeste, à 200 exemplaires, n'annonce pas non plus cette importance. En réalité le travail de M. Bubrich sera indispensable à quiconque étudiera l'accentuation du slave.

C'est le *kašub* qui a servi de point de départ à M. Bubrich. Se servant des travaux de Lorentz, M. Bubrich commence par décrire les faits du *kašub* en les ramenant à leurs traits essentiels, et en comparant entre elles les formes des diverses régions. Grâce à cette réduction, M. Bubrich peut faire une histoire complète des faits présentés par le *kašub* et poser des règles précises. Pour affirmer que ses conclusions sont correctes il faudrait avoir repris l'examen des faits, ce que je n'ai pu faire. Mais le système semble solide et cohérent. Il inspire confiance ; et il est d'une admirable netteté.

M. Bubrich s'abstient de comparer ses résultats à ceux qu'on pourrait tirer de l'étude d'autres langues slaves occidentales où, à défaut d'accent mobile, la quantité donne des indications. Il a eu raison de ne pas compliquer son exposé. Les faits sont très touffus ; et il était essentiel de

ne pas les embrouiller avec d'autres. Du reste l'auteur promet sur le polabe un nouveau travail où il y aura réponse à des questions que ce premier mémoire laisse ouvertes.

En quelques pages, p 105-112, une grosse question est soulevée : le *kasub* indique l'existence de longues finales en slave commun. Dans la plupart des cas, les longues en syllabe finale se sont abrégées dès le slave commun. Mais certains faits du *kasub*, qui trouvent en slovène et dans certains parlers serbo-croates une confirmation, indiquent que, en quelques cas, des longues finales anciennes auraient subsisté ; et alors le déplacement d'accent suivant la loi de F. de Saussure (reconnue aussi par Fortunatov, de manière indépendante) n'aurait pas eu lieu. M. Bubrich ne détermine pas la condition d'où dépend cette particularité Mais le fait est à retenir.

Arrivé ici, M. Bubrich avait brillamment tenu la promesse de son titre. Alors interviennent deux appendices qui donnent au mémoire une portée imprévue.

Dans le premier, l'auteur examine tous les problèmes encore non résolus de l'accentuation en slave commun, p. 113-176. Il aboutit à une série de formules liées entre elles qu'il illustre au moyen d'exemples précis et de paradigmes. Les reculs d'accent et les changements d'intonation sont ramenés à des conditions rigoureusement définies. Pour juger de la correction de toutes ces formules qui sont nombreuses, et en partie assez compliquées, il faudra reprendre de fond en comble, à la suite de M. Bubrich, l'étude de la question. La fermeté des conclusions inspire confiance dès l'abord. Les faits s'ordonnent de manière satisfaisante. — Les faits utilisés sont en grande partie les mêmes qu'a étudiés M. Belic' dans ses *Akcenatske studije* où il était insisté surtout sur les adjectifs composés ; M. Bubrich prend position vis-à-vis de M. Belic' p. 174-176.

Le second appendice est consacré à la théorie des intonations en indo-européen. M. Bubrich procède avec sa hardiesse et sa franchise d'allure coutumières. Il est parfois trop hardi. Par exemple, il opère avec le gr. χαμῆι comme

si le -α final, diphongue brève sans aucune trace de longueur, reposait sur -ṡ; mais rien n'autorise à poser un thème γγμṡ-; car γγμṡḷε a tout l'air d'être fait sur ἐργḷε. L'antiquité de γṡ avec quoi il opère est douteuse. Et l'on ignore ce que vaut l'intonation de monosyllabes comme βṡ en grec, on ne sait du reste vraiment rien sur l'intonation réelle de la forme homérique Ζḷ.

Mais tout ceci n'est qu'accessoire. Le mémoire est d'un grand intérêt, et il n'est pas douteux qu'il apporte, sur les faits les plus obscurs de l'accentuation slave, des vues nouvelles. On ne pourra traiter ces questions désormais qu'en prenant position vis-à-vis de M. Bubrich, qui s'est peu embarrassé des théories de ses prédécesseurs et qui va droit aux faits.

A. M.

O. HJER. — *Uvod do dějin jazyka českého*. 2^e édition. Prague (*Jednota českých filologů*), 1924, in-8 (v-) 92 p.

Le titre de ce petit manuel ne doit pas induire en erreur : M. Hjer y expose les rapports entre l'indo-européen et le slave commun, et, pour le tchèque il indique seulement l'amorce dialectale. Pour l'histoire propre du tchèque, il faut recourir à d'autres ouvrages.

Cette nouvelle édition a été mise à jour avec un soin extrême. M. Hjer a tenu compte des vues nouvelles qui ont été indiquées. On peut n'être pas toujours d'accord avec lui, mais il faut reconnaître qu'il a tout examiné avec soin. Une critique de détail de ce livre, bref mais plein, amènerait à discuter tous les points controversés de la linguistique slave. On ne présentera ici qu'une remarque de détail, à propos de la p. 43 : la comparaison des langues slaves donne lieu de croire que *olixa* et *jelixa* sont anciens l'un et l'autre ; mais là où l'o est propre au russe, comme dans *ózero*, il y a lieu de croire que l'o repose sur une innovation

russe ; le rapprochement avec gr. Ἀχέρων ne prouve évidemment rien.

A. M.

Slovanský Sborník věnovaný prof. Fr. Pastrnkovi. Rédigé par M. WEINGART. Prague (*Klub moderních filologů*), 1923, in-8, xxxii-378 p. et 1 portrait

. Au seuil de ce beau recueil, M. Weingart expose la vie et l'œuvre de l'éminent philologue tchèque auquel on l'a consacré, M. Pastrnek, qui a eu soixante-dix ans en 1923. Le recueil se compose d'articles dus presque tous à des Tchèques ; on y trouve cependant aussi un article — très remarquable — d'un Suédois, M. H. Skold sur une importante question de quantité en slave, et un d'un Roumain, M. Motolescu. Plus de la moitié des articles portent sur des questions de linguistique, et, comme ils sont nombreux — plus de vingt —, ils sont courts et, il est impossible de les énumérer, plus encore de les discuter, ici. Mais il convient de rendre, à propos de ce recueil, hommage au maître auquel il est dédié, et aussi à la belle activité du savant qui a organisé le travail, M. Weingart.

A. M.

Južnoslovenski Filolog. Dirigé par A. BELIC'. T. III. Belgrade, 1922-1923, in-8, 297 p.

Ce volume III de la revue dirigée par M. Belic' porte la date de 1922-1923, mais a paru en 1924. On y trouvera, entre autres choses, la fin de l'article de M. Kul'bakin sur les derniers travaux relatifs à l'accentuation slave — qui est passée au centre des études de linguistique slave —, des notes de M. Belic', des discussions nombreuses, dues aussi en partie à M. Belic', et des bibliographies. La revue

regagne ainsi le retard que la guerre lui avait fait prendre.

A. M.

A. MARGULIÉS. — *Die Verba reflexiva in den slavischen Sprachen*. Heidelberg (Winter), 1924, in-8, xvi-283 p. (*Sammlung slav. Lehr-und Handbücher*, III, 2).

M. Marguliés a étudié sous toutes ses faces la question des verbes réfléchis dans l'ensemble des langues slaves, et l'on ne voit pas de partie du sujet qu'il ait négligée. Son livre est complet, bien ordonné ; c'est une bonne contribution à la grammaire comparée des langues slaves.

Sa classification des formes en *objektives*, *eventives* et *dynamisches Reflexivum* n'a sans doute rien de rigoureux. Il est artificiel de poser que le réfléchi est *objektiv* dans *iže viznesetŭ sę sŭmèritŭ sę* « ἔστις ὑψώσει ἑαυτὸν ταπεινωθήσεται », *eventiv* dans *gospodi ne dviži sę* « κύριε, μὴ σκύλλου », *dynamisch* dans *kosnŭ sę emŭ*. Dans les trois cas, il s'agit sans doute de l'emploi absolu du verbe, tel qu'il était usuel depuis l'indo-européen, emploi souligné ici par l'addition du réfléchi.

La partie de linguistique générale et de grammaire comparée indo-européenne est peu approfondie (la façon dont le sanskrit est cité p. 182-183 n'indique pas une grande familiarité avec la langue). L'affirmation que l'indo-européen n'a pas connu de verbes fléchis au moyen seulement est arbitraire : le fait que le védique a toujours *sáce*, le grec toujours *ἔπομαι*, le latin toujours *sequor* indique au moins que ce présent avait d'ordinaire la flexion moyenne. Dès lors, il est intéressant de constater que le réfléchi *bojŭ sę* remplace un présent à désinences moyennes attesté par skr. *bhāye*. On se demande, il est vrai, pourquoi *mīnjŭ* n'est pas régulièrement accompagné de *sę* ; car le sanskrit a *mānye* et l'irlandais *-moiniur*. Mais ceci tient peut-être à de nouvelles manières d'employer ce verbe : du jour où

minjə sə vlasti a pris le sens de « je crois dominer » et *mīnitŭ ti sə* celui de « il te semble », le slave était amené à employer par opposition *mīnjə* au sens de « je crois » [p. 132, c'est sans doute par erreur que M. Marguliés cite des formes de *pomənjə* sous *mīnəti*).

A. M.

N.-N. Durnovo. — *Grammatičeskij slovar'* (*Grammatičeskije i lingvističeskije termini*). Moscou (Frenkel'), 1924, in-8, 154 colonnes [couverture comprise].

M. Durnovo a eu une idée heureuse en composant ce petit dictionnaire des termes linguistiques. Tiré à 5 000 exemplaires, l'ouvrage est destiné au public et n'a pas de prétentions scientifiques. Mais il est clair et commode. Et l'on serait heureux d'en avoir le pendant pour chaque grande langue.

A. M.

P.-O. BUZUK — *Korotka istorija ukrainiskoi movy. I. Vstup i zvučnja*. Odessa (vydanna *Etnologo-dijalektologičnoi Sekcii Odes'koi Komisii Kraeznanstva pry Buan*; dépôt : *Knizna komora Odes'koi Filii Knigospilki*, ul. Lasalja, 12), 1924, in-8, 60 p.

La Fédération des républiques soviétiques est décentralisatrice en matière de langue si elle est plutôt centralisatrice en matière politique. L'ukrainien (petit russe) que le régime tsariste proscrivait est devenu langue officielle dans l'État ukrainien, l'une des républiques de la Fédération. Il y a à Kiev (en ukrainien Kyiv') une académie. Une petite histoire de la langue ukrainienne est devenue indispensable aux étudiants, et un jeune linguiste, M. P.-O. Buzuk, a entrepris de la donner ; cette première partie montre qu'il

y a réussi avec compétence. Ce fascicule comprend l'introduction et la phonétique. Le livre est écrit en ukrainien ; M. Buzuk va un peu loin quand il ukrainise le nom de Šaxmatov qu'il nomme Šaxmativ ; M. Gancov, dans une publication académique de Kiev, s'appelle lui-même Gancov, et il garde le *-ov* final du nom du célèbre linguiste.

Tout bref qu'il soit, l'exposé est riche en indications précises sur les données des anciens textes. Suivant l'habitude que les linguistes des pays slaves ont empruntée aux Allemands, l'auteur donne plus de détails sur des faits particuliers que d'indications faisant apparaître les grandes lignes du développement. Il n'est tenu qu'un compte restreint de la dialectologie.

P. 37, M. Buzuk critique avec raison le parti que Šaxmatov a tiré de *rŭina* dans une signature de la Reine Anne datée de 1063 sur une charte de Philippe I. Il ne s'agit peut-être même pas ici de *e* muet français, mais de l'*e* de la diphtongue v. fr. *ei* qui était en train de devenir *oi*. Le fait serait curieux pour l'histoire du français, non pour celle du russe.

A. M.

VS. GANCOV. — *Dialektologična klasifikacija ukraïnskyyx govoriv*. Kiev, 1923, in-8, 67 p. et une carte (publication de l'Académie ukrainienne des sciences).

M. Gancov classe en gros, au moyen de faits connus sagement interprétés, les parlers ukrainiens ; mais, comme il le dit lui-même, son travail, si poussé qu'il soit à certains égards, ne peut encore avoir le caractère que d'un programme. La nouvelle Académie ukrainienne ferait œuvre utile en organisant une enquête complète, par les procédés maintenant bien établis de la géographie linguistique. Les limites entre l'ukrainien et les autres dialectes russes apparaîtraient sans doute moins tranchées, et il se poserait les mille problèmes que soulève partout une enquête géographique. Il importe de faire vite. Car l'école et le journal

ruinent partout les parlers locaux, et le fait même que l'ukrainien est devenu langue officielle est de nature à faire évanouir les particularités propres à chaque village.

A. M.

Russkaja reč'. Sborniki statei pod redakciej L. V. Ščerby.
I. Petrograd, 1923, in-16, 293 p.

Les linguistes négligent souvent le rôle littéraire de la langue, et on le leur reproche. M. Ščerba a pris l'initiative de publier un recueil d'observations de caractère purement esthétique sur la langue russe. Les articles contenus dans ce premier volume sont de M. Ščerba lui-même (un commentaire d'une poésie de Pouchkine) et de MM. Larin, Jakubinskij et V.-V. Vinogradov.

A. M.

F. TRÁVNÍČEK. — *K střídnicím za praslovanské ě v českém jazyce*. Brno, 1923, in-8, 30 p. (*Spisy filosofické fakulty Masarykovi university v Brně*, 4).

M. Trávníček discute l'interprétation qu'a donnée Gebauer du traitement de ě en tchèque. Le progrès que réalise l'auteur tient à une utilisation des formes des parlers locaux beaucoup plus large que celle qu'a pu faire Gebauer.

A. M.

A. MEILLET et A. VAILLANT. — *Grammaire de la langue serbo-croate*. Paris (Champion), viii-302 p. (Collection de grammaires de l'Institut d'études slaves, III).

L'objet de cette grammaire est de décrire le serbo-croate littéraire tel qu'il s'écrit et tel qu'on l'enseigne actuel-

lement. L'histoire de la langue est laissée de côté à dessein, afin que le système propre de la langue ressorte d'une manière nette. Pour les étudiants qui apprennent plusieurs langues slaves, ce procédé a des inconvénients que note M. N. van Wijk, dans son bienveillant compte rendu de *Neophilologus*, 1924, p. 309 et suiv. Mais il importe beaucoup de faire apparaître chaque langue telle qu'elle est ; la comparaison ne prend sa valeur que si l'on compare système à système, et non détail à détail. L'*Institut d'études slaves* espère du reste publier prochainement un aperçu de l'histoire et de la dialectologie du serbo-croate par M. Belić, et ceci seul suffisait à faire écarter des indications historiques qui, réduites à quelques lignes, risquent d'égarer le lecteur. On verra bientôt, d'ensemble, quel a été le développement de la langue.

Si cette grammaire est plus longue que les deux grammaires précédemment parues dans la même collection, c'est que l'accentuation y tient une large place.

On s'est tenu strictement à la langue littéraire. Les auteurs n'ignorent pas que, d'une partie à l'autre du domaine, il y a des différences notables dans la manière de parler, et que, partout, la langue fixée par Vuk est archaïque. M. Vaillant, à qui sont dues toutes les précisions de détail que renferme le livre (et ces précisions sont ce qui donne à la grammaire le principal de son intérêt), a fait transparaître discrètement cette situation. Mais, en l'état actuel des études, il serait impossible de décrire vraiment la façon dont se parle et s'écrit le serbo-croate dans les diverses parties du domaine.

Le plan suivi dans la description du verbe est le même que celui qui a été adopté dans la *Grammaire polonaise* de la même collection.

A. M.

A. MAZON. — *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale. Étude linguistique ; textes et traduction ; notes de folklore*. Paris (Champion), 1923, in-8, 236 p. (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves, I).

Durant les dix mois qu'il a passés à l'armée d'Orient, M. A. Mazon a utilisé quelques brefs loisirs à étudier le parler de la région de Lérin et à recueillir des contes. Il a complété et étendu ses observations au cours d'un voyage fait depuis. De là est sorti ce volume par lequel a été inaugurée la collection de *Travaux* de l'Institut d'études slaves.

Le recueil comprend 41 contes, accompagnés d'une traduction et de notes qui en rendent l'intelligence aisée. Il y a ici un enrichissement précieux des connaissances.

M. Mazon lui-même a montré, en une brève étude (p. 10-59), le parti que l'on peut tirer de ces textes au point de vue de la langue. Les parlers étudiés sont très évolués, déjà au stade bulgare : perte totale de la déclinaison, emploi de l'article. Mais on y aperçoit encore des restes des formes anciennes répondant à ce qu'on peut attendre de parlers employés dans la région des premiers traducteurs slaves : il y a trace de la distinction des jers *i* et *ī*, les voyelles nasales n'ont pas entièrement disparu. Du reste la forme de ces parlers est trouble, et l'on y reconnaît des influences diverses qui se sont croisées ; ceci se traduit par un manque remarquable d'unité dans les traitements phonétiques. Analyser les diverses influences et reconnaître le fonds initial sera chose malaisée. M. Mazon signale même une influence grecque sur la grammaire : le type *εγω χζημενο* est reproduit avec le verbe *imam* ; ceci suffirait à montrer que l'extension du futur formé avec le verbe « vouloir » dans les langues balkaniques n'est pas fortuite. Étant donné l'état actuel des connaissances sur les parlers macédoniens, M. Mazon n'a pu donner qu'une esquisse ; il serait important de poursuivre l'étude sans ces préoccupations tendancieuses qui,

T. BENNI, J. LOS', K. NITSCH, J. ROZWADOWSKI, H. ULASZYN

en Macédoine plus que partout ailleurs. risquent de troubler la vue. M. Mazon a noté, en toute impartialité, mais d'une manière un peu simpliste, le premier aspect bulgare de la langue, qui est frappant. Il conviendra, quand on aura plus de données, de déterminer dans la mesure du possible, les courants complexes qui ont donné aux parlers macédo-niens leurs divers traits.

A. M.

T. BENNI, J. LOS', K. NITSCH, J. ROZWADOWSKI, H. ULASZYN.
— *Gramatyka języka polskiego*. Cracovie (Académie, dépôt chez Gebethner et Wolff), 1923, in-8, 605 p. et 1 carte hors texte.

Il ne s'est pas trouvé d'éditeur pour publier, en seconde édition, les deux volumes de l'*Encyklopedia polska* dont la conception était si originale. On s'est décidé à ne rééditer que les parties relatives à la grammaire proprement dite — et c'est dommage.

Le présent volume fournit donc la description du phonétisme polonais, assez brève, par M. Benni; la phonétique historique, exposée avec une fermeté, une largeur admirables par M. Rozwadowski; une formation des mots, très substantielle, mais un peu courte et peu historique, par M. Ulaszyn; un squelette de morphologie (p. 247-286) et une syntaxe, plus ample mais assez peu historique, par M. Los'; une dialectologie, riche, claire, pleine de choses, par M. Nitsch. Cette fois encore, la morphologie, si difficile, du polonais est sacrifiée; on sent que M. Los', se dévouant, s'est arraché à ses travaux personnels pour combler une lacune. Il faut espérer que la prochaine édition du livre apportera la morphologie historique du polonais qui reste à faire. On serait heureux d'avoir aussi un aperçu de l'histoire de la langue écrite, qui repose, on le sait, sur des parlers divers et dont l'histoire est compliquée. Les pages 514-516 de la dialectologie sont un peu brèves.

Le plan a été déterminé plutôt par les compétences diverses des auteurs que par le sujet même. Car les faits dialectaux devraient, conjointement avec les faits tirés des textes et avec la comparaison des autres langues slaves, entrer pour la plupart dans l'histoire de la phonétique et de la morphologie. On retrouve, dans l'exposé de M. Nitsch, beaucoup des problèmes vus antérieurement.

Soit, par exemple, le duel dont l'histoire pose en polonais tant de problèmes curieux. P. 291, M. Los' donne d'intéressantes précisions sur l'usage dans les anciens textes; mais sur la date de la disparition et sur la façon dont le duel a disparu, rien n'est dit, les survivances connues, *oczy, ręce*, etc., sont seules indiquées. Mais, p. 451-457, M. Nitsch fournit des données abondantes sur l'emploi des désinences verbales *-va* et *-ta* en fonction de pluriel dans des parlers actuels. Ces indications, précieuses, ne sont pas reliées aux quelques lignes de la p. 269 où les désinences *-va* et *-ta* sont brièvement signalées. Le fait, noté p. 457, que les parlers où *rob'ita*, *vešta* servent de 2^e personne du pluriel offrent *rob'cie*, *veśe* comme 2^e personne de politesse fournit un joli exemple d'action de la langue polie sur les parlers; on en rapprochera le fait signalé p. 475 sur *vās* (pluriel de politesse) et *vāyu* (pluriel au sens propre). L'histoire du duel en polonais mériterait une grande monographie parallèle à celle que M. Tesnière a sous presse pour le slovène.

En somme un grand ouvrage, fait par des maîtres, et qui montre à la fois l'œuvre accomplie et ce qui reste à faire.

A. M.

Karl H. MEYER. — *Slavische Forschungen*. Heft I. *Der oberwendische (obersorbische) Katechismus des Warichius (1597). Text mit. Einleitung und grammatischer Bearbeitung*. Leipzig (Harrassowitz), 1923, in-8, viii-107 p.

L'activité de M. Karl H. Meyer ne se ralentit pas. Étudiant le sorabe, il a constaté avec raison qu'il y avait lieu de

reprendre l'étude des parlers actuels, comme l'a montré le beau travail de M. Ščerba, et aussi d'examiner les vieux textes. Il donne l'exemple, en rééditant le plus ancien catéchisme sorabe et en l'accompagnant de toute une étude grammaticale. Il convient de le remercier une fois de plus.

On sait que le sorabe a conservé le duel, et M. Meyer signale des exemples de formes nominales et verbales au duel. Mais il ne dit pas si le duel est employé ou non avec constance ; c'est une indication qu'il faut toujours donner explicitement.

A. M.

K. BUGA. — *Aiščių preeitis vietų vardu šviesoje*. Kaunas, 1924, in-8, 20 p. et 2 cartes.

L'habitat actuel des populations de langue baltique diffère beaucoup de l'habitat ancien. A la lumière des anciens noms de lieux dont il examine les formes phonétiques, M. Buga montre les déplacements qui se laissent entrevoir à des dates qui, pour ces populations, peuvent passer pour anciennes. Au ^{vi} siècle ap. J.-C., les populations baltiques auraient été tout entourées de Finnois au Nord et à l'Est ; les Finnois auraient été à l'embouchure du Niemen et auraient occupé toute la Lettonie actuelle ; les Slaves auraient été au Sud, notamment dans la Pologne actuelle. Au début du ^{xiii} siècle ap. J.-C., les populations de langue baltique avaient avancé ; mais les Lettons ne touchaient pas encore la mer, dont les Lituanien étaient séparés par les Kur, population baltique dont la langue a disparu sans laisser de traces.

A. M.

K. BŪGA. — *Lietuvių kalbos žodynas. I sąsiuvinis*. Kaunas (*Svietimo ministerija*), 1924, in-8, LXIV-80 p.

Le lituanien tient une large place dans les travaux de grammaire comparée ; mais les moyens manquent pour

l'utiliser correctement. Le lituanien avec lequel on a opéré jusqu'ici est le lituanien de Prusse tel qu'il est décrit dans les ouvrages de Schleicher et de Kurschat. Mais, pour juger des faits lituaniens, il faut connaître le passé de la langue et les faits dialectaux. Or, sur tout cela, il n'y a aucun travail d'ensemble. Et les recherches ne sont faites que très partiellement. Pour le vocabulaire, tous les dictionnaires qu'on possède sont incomplets, d'ailleurs très courts. C'est dire à quel besoin répond le grand dictionnaire de M. Būga, l'homme qui connaît le mieux l'état actuel et l'histoire du lituanien. M. Būga a dépouillé les vieux textes autant qu'il a pu se les procurer ; il a tenu compte des dictionnaires antérieurs et des publications sur les parlers. Quand sera terminé son dictionnaire on disposera du vocabulaire lituanien pour la première fois. Ce sera l'une de ces sources qui fourniront la linguistique de faits nouveaux, et qui mettront en circulation un matériel non usé.

S'il est riche et neuf, le dictionnaire de M. Būga n'est pas très facile à utiliser. La typographie en est claire et fait honneur aussi bien à l'auteur qui en a tracé le dessein qu'à l'imprimerie d'État de Kaunas qui l'a exécuté. Mais toutes les explications sont données en lituanien, de sorte que, pour se servir de l'ouvrage, il faut avoir, outre la connaissance linguistique, une pratique du lituanien. Les mots sont accompagnés de la traduction en d'autres langues ; mais ces langues varient ; c'est tantôt l'allemand, tantôt le russe, tantôt le polonais ; par exemple *abū* est traduit par pol. *oba* et all. *beide* ; *abuója* par r. *nesnosno*, *protivno* ; *absolutýbė* par r. *absoljútizm*, mais *absolūtiskas* par pol. *absolutny*.

Les articles comportent des indications sur l'usage avec renvois aux dictionnaires, des citations de textes, donnant une idée précise de l'emploi des mots, un historique souvent étendu et très nourri et une discussion de l'étymologie, le tout entièrement personnel ; sur les points importants, on a de véritables dissertations, réduites dans la forme, mais pleines de faits et de suggestions. L'accentuation et l'intonation sont indiquées, avec les variations dialectales quand on en connaît. M. Būga signale, pour chaque mot, les formes

qui caractérisent le type d'accentuation et d'intonation. Ce dictionnaire sera une Somme de toutes les données et renouvellera le parti que l'on peut tirer du vocabulaire lituanien.

On savait combien le lituanien forme facilement des mots nouveaux. Le dictionnaire de M. Būga fait ressortir ce trait qui caractérise une langue toute liquide, où il n'y a presque aucune tradition savante. Pas plus que le latin n'a multiplié les composés dont *ambi-* est le premier terme (type *ambūium*), le lituanien n'a librement de composés en *abi-* : les faits cités ne permettent pas d'apercevoir si *abiraĩkis* est beaucoup plus qu'un mot de lexicographe fait pour traduire pol. *oboręczny*. Mais la notion de lat. *dubitare* est rendue par un verbe dérivé *abejōti*, dérivé lui-même d'un substantif *ābejas*, et alors, sans parler des participes *abejōjamas*, *abejōdamas*, *abejōjas* auxquels M. Būga consacre des articles spéciaux pour en faire ressortir les valeurs particulières, il y a tous les dérivés attendus : un adjectif *abejōkas*, surtout *abejōtinās* qui est traduit par pol. *niepewny*, *wątpliwy*, r. *somnitelnyj*, all. *zweifelhaft* (avec l'adverbe *abejōtinei*), aussi *abejōtingas* dont un exemple est cité ; le nom d'agent *abejōtojas*. De plus, pour désigner un homme hésitant, il y a un adjectif *abejūtas*, avec une autre forme *abejūtis*. Et un adjectif *abejūtiskas* a été fait pour désigner ce qui est de qualité moyenne. Il est dommage que l'article *abijōti*, forme dialectale de *abejōti*, ne soit pas signalé par un renvoi sous *abejōti*.

L'article *abū* est un peu trouble ; il y a un historique pour *abū* et un pour *abūdu*, et les deux sont séparés par une remarque, du reste intéressante, sur la prononciation de *abū*. Ce n'est qu'après tout cela qu'intervient l'étymologie. Les faits, qui sont obscurs, sont présentés avec quelque confusion : l'essentiel est que l'élément significatif est **bhō* : le gotique a *bai* (qui a pris seulement la forme du pluriel), sans aucun élément précédent ; or, M. Būga ne signale pas cette forme capitale. Il y a trois types : lit. *a-bū* = v. sl. *o-ba*, gr. *ἄβω* = lat. *am-bō* (cf. aussi le tokharien), et véd. *u-bhā* = zd *u-va*. Au lieu d'expliquer la voyelle initiale de lit. *abū*, v. sl. *oba* (dont on ne connaît pas l'origine),

M. Būga s'en prend à l'*u* de véd. *ubhā*; mais ses termes de comparaison ne sont pas heureux : latin *uter* a perdu un *qu*-simple (lat. *necuter*) ; l'*u* de zd *uīti* appartient à un type de démonstratifs ; enfin *ũ* de v.-sl. *vŭtorŭ* repose sur *ŕ* ; les trois mots cités, de sens très différents, n'ont rien à faire entre eux.

L'étymologie est naturellement la partie la plus discutable du dictionnaire. A côté de quelques vieux mots indo-européens, très clairs, et de beaucoup d'emprunts au blanc russe et, plus récemment au polonais, le lituanien a nombre de mots dont l'origine est incertaine. Un nom d'infirmité tel que *āklas* « aveugle » n'a pas de correspondant ; ceci est attendu. Mais il est risqué de l'expliquer par le verbe *ākti* « devenir aveugle ». prés. *añka*. Car la formation *añka*, *ākti*, dérivée de *akis*, signifie « recevoir des yeux, une ouverture » (le plus souvent avec préverbe ; à ce propos, on regrettera que, sous chaque verbe, il n'y ait pas renvoi aux articles où sont traitées les formes à préverbes ; il sera bon de combler cette lacune dans la suite). Le sens « devenir aveugle », donné par Juškevič, doit s'expliquer par l'influence de *āklas*. Du reste M. Būga explique très justement *ākti*, *añka* comme un dénominatif de *akis* ; il serait malaisé dès lors de comprendre le sens « devenir aveugle ». — Étant donné qu'un mot signifiant « aveugle » a chance d'être passé secondairement à cette valeur, il aurait convenu de rappeler le rapprochement avec lat. *aquilus*, au moins à titre d'hypothèse.

Pour les emprunts au blanc russe, on aimerait avoir l'accentuation de l'original. Pour *adynā*, gén. *adŭnos*, un renvoi à bl. r. *godina* (c'est-à-dire *hodzina*) ne suffit pas ; il est bon de savoir que le mot est accentué *hodzina*, et que, en lituanien, il y a une adaptation pour les cas à déplacement d'accent suivant la loi de de Saussure.

M. Būga a déjà réuni les fiches pour son travail. Il faut espérer que sa santé maintenant compromise se rétablira et que les circonstances ne retarderont pas la publication d'un ouvrage qui rendra d'inappréciables services.

A. M.

K. MÜLENBACHA. — *Latviešu valodas vārdnīca rediģējis, papildinājis, turpinājis J. ENDZELINS.* (K. MÜHLENBACHS. *Lettisch-deutsches Wörterbuch redigiert, ergänzt und fortgesetzt von J. ENDZELIN*). 3^e, 4^e, 5^e et 6^e cahiers. Riga (Izglītības ministrija), 1923-1924, in-8, p. 241-560.

La publication du dictionnaire de M. Endzelin se poursuit avec rapidité. le voici parvenu au mot *dzīvot*. On a déjà caractérisé ce dictionnaire à la fois riche, sobre et bien ordonné. M. Endzelin maintient sa ligne avec une admirable fermeté. Il suffira cette année de marquer l'avancement régulier d'un ouvrage précieux.

A. M.

Filologu biedrības raksti. IV. Riga, 1924, in-8, 104 p.

Comme les précédents, ce fascicule apporte des données sur les parlers, et notamment sur l'intonation dans les parlers. On y notera au début, p. 24, une bibliographie de nouvelles publications relatives au letton, et, à la fin, les comptes rendus, par M. Endzelin, du dictionnaire de M. Trautmann et du premier fascicule de celui de M. Buga.

A. M.

A. GOTZE. — *Kleinasien zur Hethiterzeit. Eine geographische Untersuchung.* Heidelberg (Winter), 1924, in-8, 32 p. et 1 carte (*Orient und Antike*, I).

Cette brochure inaugure une nouvelle collection de l'éditeur actif et bien informé qu'est M. Winter. Elle porte sur la géographie historique. Mais il importe au linguiste de savoir au juste où était le pays d'*Arzawa*.

A. M.

M. FÉGHALI et A. CUNY. — *Du genre grammatical en sémitique*. Paris (Geuthner), 1924, in-8, 101 p.

Le titre de cette petite brochure en dépasse le contenu : il ne s'agit que de l'arabe, avec quelques rapprochements hébreux et syriaques ; l'éthiopien et, à plus forte raison, l'akkadien n'y sont pas considérés. L'essentiel consiste en l'examen d'un certain nombre de mots importants, examen d'où il ressort que en général la distinction du sexe n'est pas marquée dans la forme même du substantif sémitique. C'est surtout dans le pronom personnel et dans le verbe que s'exprime la distinction des genres, et l'on s'explique ainsi que le sémitique distingue seulement le masculin et le féminin, et que la distinction de l'animé et de l'inanimé, capitale en indo-européen, n'y figure pas. Les auteurs supposent, il est vrai, que l'inanimé a été en chamito-sémitique absorbé par le féminin. Mais ils ne donnent à l'appui de cette hypothèse aucun fait probant.

L'idée qui m'est attribuée; p. 9, que le genre se reconnaissait en indo-européen seulement à la forme de l'adjectif n'est pas juste et n'est pas la mienne : la distinction de l'animé et de l'inanimé se marquait dans la forme même du nominatif et de l'accusatif de noms quelconques, substantifs ou adjectifs, en indo-européen. C'est la distinction du masculin et du féminin, sous-genres de l'animé, qui se marquait dans l'adjectif, et non dans le substantif.

A. M.

René DUSSAUD. — *Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiram, roi de Byblos*. Paris (Geuthner), extrait de *Syria*, 1924, p. 135-157 et 4 planches hors texte.

Depuis la communication faite à l'*Académie des inscriptions*, le 14 mars dernier, on sait que M. Montet a découvert, sur le site de Byblos, des inscriptions phéniciennes anté-

rieures de 400 ans à la stèle de Méša. M. Dussaud n'a pas voulu laisser attendre le public savant. Il publie les textes, avec l'interprétation complète, et indique les conséquences qu'on en peut tirer pour l'histoire de l'alphabet et pour la langue. Les faits parlent trop haut pour qu'il y ait lieu d'en souligner ici l'importance. La trouvaille éclaire l'histoire de l'alphabet phénicien et du coup celle de l'alphabet grec, et M. Dussaud fait ressortir, avec raison, l'originalité de la découverte des Phéniciens.

A. M.

DE LACY O'LEARY. — *Comparative grammar of the semitic languages*. Londres (Kegan Paul, Trench, Trubner et C^{ie}), 1923, pet. in-8, xv-280 p.

Ce court ouvrage sera bienvenu du public anglais pour lequel rien de semblable n'avait été fait depuis les *Conférences* de Wright (1890).

Le plan et l'exposé sont très clairs. L'essentiel de ce qui concerne le sujet est groupé de manière à être facilement retrouvé. L'auteur montre un intérêt sérieux pour les questions de phonétique ; on regrettera qu'il n'ait pas fait une petite place à la syntaxe.

On s'aperçoit dès qu'on ouvre le livre que c'est un travail original ; ce n'est pas, et il faut s'en louer, une adaptation des ouvrages de Brockelmann. La philologie y a sa place ; l'auteur s'est servi des grammairiens arabes avec profit. Une attention suffisante a été donnée aux langues chamitiques. Quand on traitera à nouveau des questions de grammaire comparée des langues sémitiques il ne sera pas mauvais de regarder si M. O'Leary en a dit quelques mots.

Mais le lecteur inexpérimenté doit être averti que cette courte grammaire comparée, en partie refaite sur nouveaux frais, n'est pas au point. La documentation est incomplète, l'élaboration insuffisante. Non seulement, en l'absence d'une suffisante décantation, les détails sont souvent mêlés avec

les faits importants, qui se détachent mal, mais le détail même est souvent inexact.

Dans la bibliographie (p. v-viii) on peut signaler des absences et des présences étranges. Ainsi pour l'arabe de l'Afrique du Nord des ouvrages anciens et qui n'ont pas marqué dans les études sont cités alors que, par exemple, les *Textes de Tanger* de W. Marçais ne figurent pas.

Pour l'amharique l'ouvrage justement condamné de Mahler a trouvé place aux dépens de celui de Praetorius, *Die amharische Sprache* : le nom de M. Guidi a été omis devant le titre de sa grammaire élémentaire. Pour le tigré, M. Littmann n'est pas cité.

La doctrine qui considère le sudarabique, ancien ou moderne, comme de l'arabe méridional (p. 16) est très fâcheuse : il s'agit de deux objets aussi distincts que le cananéen et l'araméen. Presque tous les paragraphes consacrés à l'arabe se trouvent ainsi alourdis de faits mehri, nettement aberrants. Il n'est certainement pas juste d'expliquer cette dissemblance par des influences africaines (p. 22).

Il est fâcheux aussi de considérer comme types principaux de l'arabe algérien les parlers qui ont été les premiers décrits (p. 21) et de se laisser aller, partant de là, à affirmer que ce qui manque dans ces parlers ne se rencontre pas ailleurs, ainsi que le suppose la réduction de certains paragraphes (par ex. § 7, d, p. 55).

Une certaine confusion règne sur l'« abyssin » ; souvent des faits cités sous ce terme général ne concernent que l'éthiopien classique (guèze). Celui-ci, contrairement à ce qui est dit p. 22, paraît n'avoir subi aucune influence du copte. Le tigré (p. 23) n'est pas un représentant du guèze, mais d'un proche voisin de celui-ci. L'amharique (p. 23) contient des emprunts arabes et galla mais n'a proprement subi l'influence ni de l'un ni de l'autre ; au contraire il faut tenir compte du substrat agaw qu'il a recouvert.

Le tableau intitulé *transcription* (p. 27-29) et qui donne les principales écritures indigènes (arabe, hébreu carré, éthiopien) contient des erreurs, soit qu'on le considère comme donnant des correspondances graphiques, soit qu'on

y cherche des équivalences phonétiques (ainsi la ligne du ε). A ce propos mentionnons qu'un certain nombre de mots sont cités au cours du livre en écriture sémitique, ce qui écartera des lecteurs.

L'idée exprimée p. 26 qu'une syllabe doit commencer par une consonne, et qu'une voyelle ne peut pas être prononcée sans un « effort » initial est fausse, et elle a malheureusement fait tomber l'auteur dans des développements erronés. L'attaque vocalique douce existe en arabe moderne, au moins au maghrib, et en amharique, pour ne parler que des faits sûrs. L'idée d'expliquer le passage de guèze *'ahaza* à amharique *yāza* par des stades **'a'aza* et **'u'za* (p. 38) est tout à fait bizarre. Le *h* médian a dû s'affaiblir en *h* jusqu'au moment où il a été assez faible pour que les deux *a* brefs se contractent en *ā*. Si dans ce mot, exceptionnellement, un *y* initial remplace un ancien *'*, beaucoup de mots amhariques commencent par une voyelle, ainsi *abbāt* « père ».

A propos des laryngales autres que *'* (p. 42-43) il s'est introduit des confusions. Le *h* n'est généralement pas sonore ; il n'est pas en correspondance d'articulation avec *'*. Le *h* est sourd, tandis que *'* est sonore (la rédaction du § 12 *a* semble dire juste le contraire) ; d'autre part, contrairement à ce qui est dit au même endroit, *h* n'est pas une emphatique.

L'explication de l'affrication de *t* en *tʰ* sur certains points de l'Afrique du Nord par une influence berbère est complaisamment développée p. 53 ; elle est tout ce qu'il y a de plus sujette à caution (voir *BSL*, n° 76, p. x-xi).

Ces quelques exemples devront suffire ici, mais bien d'autres détails seraient à relever. Notons avant de quitter la phonétique que beaucoup de correspondances sont indiquées sans aucun exemple ; ce n'est pas de bonne méthode.

Voici quelques faits concernant la morphologie.

P. 140. « moi » serait en amharique *'ennih* ou *'ene* ; aucune de ces deux formes n'existe ; on dit *anye* ; p. 142 le pluriel *əñā* « nous » n'est pas cité.

P. 191. Le genre dans les noms est traité en une seule page, presque sans exemples. Si on considère en outre que dans le catalogue des thèmes nominaux les formes féminines en *-a(t)* ou en *t* ne sont presque jamais citées, on devra remarquer que cette brièveté fausse la perspective.

P. 203. L'élément *hiyya-* qui sert à introduire des compléments pronominaux a été faussement attribué à l'assyrien au lieu du guèze.

P. 212, 222 et 249. Il semble que certaines formations de l'araméen moderne oriental n'ont pas été bien comprises : il n'y a pas un préfixe *m-* servant à faire des thèmes dérivés du verbe ; mais comme ce sont deux participes (passif et actif) qui remplacent dans cette langue l'ancien parfait et l'ancien imparfait, le préfixe *m-* des participes se trouve naturellement aux temps personnels des thèmes dérivés.

P. 226-7. Ce n'est pas seulement en tigrigna que le préfixe réfléchi-passif *t* s'assimile à toutes les consonnes initiales quand il est en contact ; c'est aussi la règle amharique.

P. 230. Il est bien hardi d'expliquer par une différence de vitesse du discours le contraste entre le thème de parfait occidental *qatal*, à deux voyelles, et le thème d'imparfait, auquel M. O'Leary a raison d'attribuer une forme primitive à une seule voyelle *-qtul*. En effet l'imparfait, bien qu'ayant partiellement thème commun avec l'impératif, a un rôle indicatif aussi net que celui du parfait. Ce sujet a été traité à la légère, et les doctrines nouvelles sur l'origine secondaire du parfait semblent avoir été fâcheusement négligées. Le contraste entre l'accadien et le reste du sémitique n'a pas été bien mis en valeur et, sauf erreur, le double emploi des formes en hébreu (phénomène dit du *vav* conversif) n'a été considéré nulle part.

P. 248. Le rôle de *qad* devant l'imparfait en arabe classique n'est pas d'en faire un passé duratif (il a une valeur adverbiale, quelquefois assez faible). Le *ba-* intentionnel de l'Arabie du Sud est omis, ainsi que le *b-* de l'indicatif de l'arabe de Syrie, etc. Le sujet des particules dans le verbe arabe est très inexactement traité.

Les taches sont nombreuses. Mais la masse des faits est

quand même exposée. Amélioré dans une seconde édition, le livre devrait rendre des services à la linguistique sémitique dans les universités de langue anglaise.

Marcel COHEN.

P. PAUL DHORME. — *L'emploi métaphorique des noms de parties du corps en hébreu et en akkadien* (extrait de la *Revue biblique*, 1920-1923, avec tables). Paris, Gabalda, 1923. in-8. 183 pages.

Etude de vocabulaire poussée à fond sur un point déterminé, par un philologue qui connaît bien les textes originaux et les travaux de ses prédécesseurs. Une pareille méthode ne peut que donner des résultats.

L'« humanisation de la nature » (p. 2) est ici illustrée par de nombreux exemples ; les amateurs de psychologie linguistique comparée les retrouveront facilement au moyen de la table alphabétique des noms de parties du corps. Et certes ce n'est pas un simple amusement de constater que la « bouche » du fleuve était « l'embouchure » (p. 86) chez les Accadiens, et qu'ils disaient « mettre sa bouche avec quelqu'un » pour « s'aboucher avec lui » (p. 84). Il est intéressant aussi de voir que toutes les opérations intellectuelles sont attribuées au cœur (p. 109 et ss.) ; voir cependant au sujet de l'« oreille » et de la compréhension, p. 89-90.

La liaison des deux littératures, hébraïque et accadienne, et le souci d'expliquer spécialement la Bible par des comparaisons proches pouvait, sans parler des préférences personnelles d'étude, justifier l'auteur d'avoir limité son sujet comme il l'a fait ; et on peut lui être reconnaissant de ce qu'il a donné. On ne pourra pourtant pas s'abstenir de regretter que les autres langues sémitiques n'aient pas pu être utilisées en même temps. C'était le meilleur moyen de faire ressortir, s'il y avait lieu, l'homogénéité et l'originalité du monde sémitique, et, s'il y avait lieu aussi, la place

propre et les rapports plus proches entre eux des domaines hébreu et accadien.

Ainsi, p. 84 il est dit que « celui qui parle pour un autre devient sa bouche » ; mais p. 87 l'appellation de « langues capitales » donnée aux grands officiers à la cour de Sargon est expliquée par la puissance de la langue, du beau langage ; il ne serait peut-être pas inutile de mentionner qu'en Abyssinie la « bouche du roi » est un très grand personnage, celui qui rend la justice *à la place* de l'empereur. De même, après qu'on a dit que l'hébreu désigne le « langage » comme « langue » ou « lèvres » et l'accadien comme « langue » ou « bouche », il est intéressant de mentionner qu'en arabe le mot « langue » est employé, à côté d'un autre terme propre : que le guèze emploie aussi « langue » à côté du substantif de la racine « parler », que l'amharique, à côté d'un terme qui n'a pas d'autre sens que « langage » emploie le mot « bouche », etc. Il serait encore intéressant de montrer que le nom du « visage » s'emploie en amharique comme en hébreu ou en accadien (p. 62 et ss.) pour désigner ce qui est « avant » ou « en avant ».

Le P. Dhorme ne s'est pas borné à étudier les emplois métaphoriques ; il a commencé par fixer aussi exactement que possible les valeurs propres de chacun des mots qu'il rencontrait dans son enquête.

Il a été ainsi amené à proposer des étymologies nouvelles. on pourra bien trouver risquée la dérivation (proposée d'ailleurs comme douteuse, p. 12) de l'accadien *ramānu*, qui est supposé vouloir dire « ossature » d'une racine *grm* « os », avec chute du *g* (y a-t-il des analogues à pareil abrégement ?) ; mais le développement sur les mots *elēbu* « croître, verdoyer », *ilību* « fruit du dattier », *libu* « graisse du mouton » (p. 16), paraît très vraisemblable.

Etymologies à part, des sens de mots dans certains textes se trouvent fixés par des rapprochements judicieux ; ainsi, grâce à des textes accadiens, le P. Dhorme montre que le mot *nefes* « âme, souffle » a quelquefois en hébreu le sens de « gorge » (conduit du souffle), et il élucide ainsi des passages bibliques jusqu'ici mal traduits (p. 19).

Il lui arrive même ainsi de serrer de près des passages des Évangiles, par exemple à propos de la chair et du sang (p. 8). On retrouvera p. 182 la liste des passages étudiés ; un petit index de mots grecs aurait peut-être été utile.

Les verbes dénominatifs sont assez rares en sémitique : quels sont ceux qui se tirent du nom d'une partie du corps, tels qu'en français « emboucher » ou « dévisager » ?

L'hébreu a, par exemple, un dénominatif (à forme causative) de la racine de « oreille », avec le sens de « écouter avec attention » ; l'arabe a un verbe de la même racine, qui est peut-être dénominatif même à la forme simple (« écouter », etc.), et l'est à coup sûr à la forme intensive, laquelle a le sens de « faire des anses ».

Il aurait été intéressant d'étudier, en même temps que les noms des parties du corps, et avec la même méthode consciencieuse, les verbes désignant les activités du corps et toutes les opérations des sens.

Marcel COHEN.

JULIUS LEWY. — *Studien zu den altassyrischen Texten aus Kappadokien*. Berlin, 1922, édité par l'auteur, 84 pages autocopées et 1 page imprimée de format in-4.

Continuant les études dialectales d'accadien dont il a été question ici l'année dernière (n° 74, p. 175), M. Julius Lewy donne une réunion de courts mémoires à propos des textes accadiens d'origine cappadocienne qui ont été édités ces dernières années par MM. Contenau et Smith. Il y reconnaît nettement un dialecte distinct mais proche du vieil assyrien, et il en donne des preuves qui semblent très rigoureuses tirées surtout des pronoms personnels suffixes des verbes (accusatif et datif) et des pronoms démonstratifs. Il réédite ensuite un certain nombre des tablettes cappadociennes, avec commentaire détaillé.

Les conclusions développées de l'auteur ont une grande importance historique. Considérant les plus anciens docu-

ments cappadociens assyriens comme sensiblement de même époque que les anciens documents de la Chaldée, il se refuse à croire que l'Assyrie et la Cappadoce aient été sémitisées par une colonisation venue du Sud.

On pourrait en conclure que tous les accadiens seraient venus de l'Ouest et que sans doute un ancien domaine sémitique de Cappadoce-Syrie aurait été morcelé par diverses invasions étrangères. L'importance d'un Amurru sémitique aurait donc pu être considérable vers les débuts du 3^e millénaire av. J.-C. ou encore auparavant.

La manière dont M. L. pose la question devra être retenue par ceux qui ont à tâche d'étudier les nouvelles découvertes accadiennes d'une part, non-accadiennes (hittites, mitaniennes, etc.) de Cappadoce d'autre part.

Il faudrait sans doute reposer la question de l'origine de l'écriture cunéiforme. A-t-elle été créée pour le sumérien en Chaldée ? Dans ce cas sa propagation jusqu'en Cappadoce indique, sinon des migrations, au moins un courant de civilisation en direction du Sud au Nord et au Nord-Ouest. Si l'origine de cette écriture est autre, quelle est-elle ?

Marcel COHEN.

P. PAUL JOUON S. J. — *Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome, Institut biblique pontifical, 1923 ; un volume in-8, XII-343 pages, et un fascicule de *Paradigmes et index*, 79 pages.

Les grammaires sérieuses de l'hébreu en français ne manqueront plus. Au moment même où s'annonçait la *Grammaire hébraïque* de M. Mayer Lambert, que les difficultés de l'édition à Paris n'ont pas encore permis d'imprimer, le très actif Institut biblique pontifical publiait la *Grammaire* du P. Jouon.

L'auteur a voulu faire une grammaire d'enseignement, assez complète pour satisfaire les curiosités des étudiants,

mais n'entrant pas dans les derniers détails. Son entreprise est réussie.

Disons-le d'abord, grâce à la bonne exécution de l'imprimerie pontificale, elle est réussie au point de vue matériel : c'est de grande importance quand il s'agit d'un sujet aussi touffu que l'hébreu fixé par la tradition. Le texte est clair, les titres y ressortent bien. Les notes, qui sont sobres, sont toutes en bas de page dans un caractère net.

Ensuite, l'exposé est d'un homme très soigneux, qui a personnellement une grande pratique du texte biblique et qui de plus connaît bien les travaux de ses devanciers, notamment les plus récents travaux allemands. Les faits décrits sont donc contrôlés avec soin et on pourra se fier tant à l'exposé qu'aux tableaux de formes.

Enfin on sent que sur tous les points l'auteur a travaillé à neuf, cherché, choisi. lui-même le dit dans son avant-propos : on ne comprendrait guère « qu'un livre de ce genre se bornât à un travail de compilation, d'agencement ou de mise au point et n'apportât pas un peu de nouveau » ; il renvoie, pour le détail des nouveautés, aux études qu'il a fait paraître de 1908 à 1913 dans les mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth sur divers points de grammaire et de lexicographie sémitiques et qui ont retenu l'attention des sémitisants.

L'auteur de ce compte rendu, non hébraisant lui-même, n'entrera pas dans une étude critique des détails. Mais il y a quelques questions de méthode dont il n'est sans doute pas inutile de discuter avec le P. Joûon.

L'objet de l'étude est strictement défini page 1 : « grammaire du texte traditionnel dans la forme où il a été fixé par les savants juifs des écoles de Tibériade vers le VII^e siècle de l'ère chrétienne ». Mais l'auteur, pas plus qu'aucun sémitisant, ne se contente d'examiner ce texte comme un document mort à la parole ; il doit le prononcer dans l'enseignement, il cherche comme savant à savoir comment, vers le VII^e siècle, on prononçait tous les détails notés par l'écriture consonantique et par les signes que les « ponctateurs »

avaient ajoutés. Dès lors il aurait fallu dire quelles sont les sources de nos connaissances sur la prononciation de l'hébreu, en dehors du texte lui-même : transcriptions grecques des Septante, autres transcriptions en langues diverses antérieures ou postérieures aux Septante, prononciation moderne de l'hébreu par les juifs de divers pays ; ceci dit, il aurait fallu distinguer nettement la prononciation « restituée », qui peut se confondre avec la prononciation qu'on adoptera dans l'enseignement, et la prononciation d'usage, qu'il s'agisse de l'usage liturgique, ou de l'usage courant chez les gens qui essaient de ressusciter l'hébreu. Cette distinction n'est pas faite nettement, et à la place on rencontre par endroits des assertions soit vagues, soit au contraire très précises dont la justification n'apparaît pas.

Ainsi il est dit p. 4 bas que l'« altération des voyelles, au cours des siècles [pendant lesquels s'est constitué le recueil biblique] a dû être plus rapide que celle des consonnes » ; mais, pour ne parler que d'un fait important, des transcriptions grecques semblent montrer que la spirantisation des consonnes occlusives après voyelle n'est pas un fait très ancien ; or elle tient une très grande place dans l'hébreu ponctué.

L'auteur note, p. 16, à propos du *s* (*s* emphatique) qu'« on le prononce souvent, mais à tort, *ts* », ce « on » désigne les juifs dits *askenazim* ou de rite allemand, et les professeurs d'hébreu qui ont recueilli leur prononciation ; le P. Jouon ajoute : « Cette prononciation est à rejeter car 1) le son *ts* n'est pas sémitique ; 2) si [la prononciation était *ts*] un mot pourrait commencer, en fait, par deux consonnes, ce qui répugne au sémitique. » Or l'arabe classique a une affriquée *č* qui commence fort bien les mots, alors qu'un groupe initial véritable n'y est pas supporté ; le groupe *ts* lui-même, avec *s* il est vrai léger, est le représentant de *t* et de *č* dans des parlers arabes modernes qui sont autant du « sémitique » que l'hébreu lui-même. Donc l'argument ne porte pas. Mais, il aurait été bon de dire que la double prononciation, *ts* d'une part chez les juifs *askenazim* qui ignorent la prononciation des emphatiques, *s* (*s* em-

phatique) d'autre part, chez les juifs *sefardim* de langue arabe, montre que la lettre que nous transcrivons (le *šade*) correspondait bien au VII^e siècle à une consonne distincte de *s*, donc très probablement à *š* (*š* emphatique). De même le *š* (*n* vélaire) qu'on rencontre chez les *askenazim* pour ' (*ayn*), qui est correctement prononcé comme le ' *ayn* arabe chez les *sefardim* de langue arabe, montre que le ' *ayn* avait bien au VII^e siècle son articulation distincte. L'allusion aux différentes prononciations modernes, amenée incidemment p. 26 est insuffisante.

On lit p. 63 que l'alef (ʿ, occlusive glottale) est « réellement prononcé dans une syllabe fermée d'une manière quelconque » ; puis que « l'alef non prononcé se trouve ou après la voyelle d'une syllabe qu'autrefois il fermait [c'est-à-dire en fait en finale de mot], ou devant la voyelle d'une syllabe qu'autrefois il commençait ». Il est impossible de comprendre de quel stade de la langue il s'agit ; est-ce du VII^e siècle ? Les règles d'orthographe y montrent bien que ' en finale de mot est amui ; mais rien ne permet d'affirmer qu'il était à cette époque conservé en finale de syllabe intérieure, amui au contraire à l'initiale de syllabe.

D'après les citations qui précèdent, on ne s'étonnera pas qu'un reproche, assez grave, à faire à l'auteur, soit le manque de sûreté dans les descriptions phonétiques. C'est d'autant plus regrettable qu'il est justement très préoccupé de phonétique et qu'il a fait un effort sérieux pour caractériser les consonnes et les voyelles.

Tableau p. 12 : ' est insuffisamment caractérisé comme « gutturale sourde » ; si on retient le terme de « gutturale » (qui est juste, mais prête à confusion pour les gens qui appellent *gutturales* les *palatales* de type *k*) au lieu de « laryngale », encore faudrait-il ajouter « explosive » ; pour le ' au contraire, il fallait dire que c'est une « spirante » ; de même pour le *h*.

Les « emphatiques » sont appelées « vélares » ; ainsi le *t̤* est qualifié de « dentale vélaire sourde explosive ». Il est vrai que certains auteurs croient pouvoir caractériser les

emphatiques par un soulèvement de la région postérieure de la langue ; c'est une délimitation fautive. L'affirmation (p. 14) que les consonnes *t*, *s* et *q* (ou *k*) sont émises dans la région du voile du palais n'est vraie que pour *q*.

L'occlusive glottale ' est définie, p. 14, comme le son entendu à la fin de l'allemand *ja* « oui », « prononcé avec sentiment » : ceci est conforme à l'idée de l'auteur reproduite plus haut sur l'usage de ' en fin de syllabe ; mais justement l'allemand correct prononce constamment ' *devant* voyelle initiale ; c'est l'exemple qu'on donne ordinairement, et il n'y a pas lieu de le changer.

P. 15. il est donné certaines bonnes raisons pour décider que la 8^e lettre de l'alphabet hébreu était au VII^e siècle un *h*, spirante sourde laryngale, et non un *ħ*, spirante sourde vélaire (étymologiquement *h* hébreu correspond à *h* et *ħ* de l'arabe). On aurait pu en ajouter d'autres (prononciation *h* par les juifs de langue arabe : confusion de *ħ* et *h* en *h* en arabe maltais, en tigrigna). Mais il s'est introduit dans la démonstration des faits au moins contestables : il est dit que, en même temps que l'hébreu avait *ħ* pour ancien *h* et *ħ*, il avait *h* pour ancien *k* après voyelle ; de plus il est affirmé que ce *h* est un *h* palatal à la manière de l'allemand « nach » dans la prononciation correcte, ou du *χ* grec moderne devant *a*, et non comme en arabe, ou en alémanique, un *ħ* vélaire. Mais qui le prouve ? On pouvait avoir l'un aussi bien que l'autre, peut-être même à l'origine un *h^h* (*k* aspiré) et non une spirante ; de plus il est affirmé que l'hébreu répugnait absolument à gémier *ħ* (alors qu'il y a des traces de gémiation de *h*), c'est déplacer le problème : l'hébreu qui a possédé *ħ* pour *k* n'a jamais eu l'occasion de le redoubler, puisque c'est une consonne qui n'apparaît qu'après voyelle, et simple ; le groupe *kh* est toujours maintenu sans spirantisation.

Ce n'est pas ici, évidemment, qu'on s'attendrait à voir reprocher au P. Joüon d'avoir eu recours à la grammaire comparée pour restituer d'anciennes formes de l'hébreu, et en conséquence fait dans une certaine mesure l'histoire des

formes classiques. Il y a lieu cependant de signaler des manques de prudence dans l'exposé.

Ainsi à propos des désinences suffixées du parfait, p. 100. Il est dit que la 3^e personne féminin singulier avait la forme primitive *qatali* ; ainsi se trouve expliqué que l'hébreu ait *qâtâlta*, et aussi, (sporadiquement à l'état isolé, mais toujours devant suffixe), *qâtâlti*. L'arabe a *qatali*. La finale -i ancienne paraît assurée, encore qu'on puisse discuter sur la quantité de la voyelle. Il y avait donc bien lieu, à l'intérieur même de l'hébreu, de faire remarquer l'alternance, et d'en donner une explication historique. Mais il est ensuite enseigné, avec la même décision, que la 1^{re} personne singulier, qui est en hébreu *qâtâlti* était primitivement en sémitique *qatalhu* ; ici on sort tout à fait de l'histoire de l'hébreu ; c'est une notion de pure grammaire comparée, il faut la donner comme telle, et fournir au lecteur le moyen ou au moins l'envie de vérifier sa solidité ; l'affirmation en question, classique en linguistique sémitique depuis un article célèbre de M. Noldeke, peut cependant être remise en question. Il s'impose de distinguer dans la rédaction l'histoire et la préhistoire. Le P. Jouon sait souvent le faire, ajoutons-le ; ainsi on goûtera, p. 125-126, la manière dont il traite du passif de la forme simple en hébreu : voix mourante dont, par suite de circonstances phonétiques, les formes se trouvent apparemment rattachées à d'autres thèmes.

Le P. Jouon a fait un effort intéressant pour renouveler le classement des verbes et en même temps l'exposé de la valeur des formes verbales généralement appelées temps. Malheureusement il ne s'en est pas tenu à distinguer des catégories morphologiquement distinctes, il a introduit sans nécessité dans l'exposé grammatical des distinctions qui concernent seulement des significations de racines.

La vocalisation des verbes sémitiques, à la forme simple, est variée ; ainsi le parfait a des formes *qatala*, *qatila*, *qatula* ; en gros *qatala* est une forme transitive, les deux autres sont intransitives ; mais ceci n'est vrai entièrement à époque historique ni pour l'arabe ni pour l'hébreu, par

exemple : ainsi il résulte clairement de la p. 93 du P. Joüon que couramment des verbes en *a* ont le sens neutre (ou réfléchi), des verbes en *i* un sens actif. Aussi, morphologiquement, ne peut-on pas distinguer, si ce n'est par une convention verbale, les « verbes d'action » et les « verbes statifs ».

Historiquement, d'ailleurs, il y a là une confusion partielle : le P. Joüon dit (p. 93) que d'après Bauer, *Tempora in Semitischen*, les « verbes statifs » sont des « adjectifs conjugués » et il ajoute, p. 98-99, « que la forme du parfait semble avoir été employée d'abord avec les verbes statifs », le parfait étant un composé d'une forme nominale et de pronoms : mais, dans l'idée de M. Bauer qui a mis au point et enseigné la conception que le parfait est un temps secondaire d'origine nominale, le parfait est tout aussi ancien avec la valeur transitive qu'avec la valeur intransitive. Ce qu'il a mis à part à juste titre comme adjectifs conjugués, c'est une partie des verbes neutres, ceux qui se distinguent à la fois par leur sens qualificatif et par leur particularité morphologique de n'avoir pas le participe de forme *qātil*, essentiellement actif (ceci en hébreu et en arabe).

Partant d'une distinction mal faite, l'auteur arrive dans la syntaxe à de grandes complications en essayant, pour chaque forme, de distinguer les verbes statifs et les verbes d'action : ainsi il dit, p. 294, traitant d'abord du parfait des verbes statifs, que celui-ci a comme sens premier le présent. Puis il ajoute (p. 295) que les verbes actifs ayant un sens statif sont traités comme les verbes statifs (c'est-à-dire ont un parfait à valeur de présent). Enfin on apprend à la p. 296 que, « comme le [parfait] des verbes actifs (et peut-être à leur analogie) le [parfait] des verbes statifs s'emploie aussi pour la sphère du passé ».

Il semble que ces citations suffisent à dénoncer la confusion. En fait la valeur générale du parfait est l'accompli (généralement passé), que le verbe soit vocalisé en *a* ou en *i*, et qu'il exprime un changement d'état ou une action proprement dite.

Mais un certain nombre de verbes ont pour le parfait une valeur qui nous oblige à le traduire en français par un présent, ce sont :

1^o les verbes-adjectifs définis ci-dessus (au moins en absence de détermination les situant dans le passé), quand ils n'expriment pas un procès, ce qui leur arrive aussi ; ainsi « il est grand » (la même forme pouvant d'ailleurs signifier « il est devenu grand »).

2^o un certain nombre de verbes aussi bien à vocalisation *a* qu'à vocalisation *i*, dont le sens veut que l'*accompli* puisse être présent ; ainsi beaucoup de verbes de sentiment, aimer, adorer, etc., mais aussi bien d'autres catégories (qui apparaissent d'ailleurs sous une autre rubrique à la p. 298). Et ici il ne faudrait pas considérer l'hébreu sans voir les faits analogues des autres langues, où parmi les verbes qui ont cette valeur de présent au parfait on remarque spécialement ceux qui ont le sens de aller (voir ci-dessous, p. 196).

Le court exposé ci-dessus est fait en donnant au parfait la valeur d'*accompli*. En effet la manière devenue habituelle de considérer les valeurs des « temps » sémitiques, à savoir l'opposition d'un aspect achevé (parfait) et d'un aspect non achevé (imparfait) semble la mieux capable de rendre compte des emplois de toutes les langues sémitiques anciennes et par conséquent répondre à une vérité historique. Le P. Joïon, sans nier que cette opposition ait pu exister « à un stade antérieur de la langue » (p. 292) n'y croit pas pour l'hébreu classique ; il a voulu tout expliquer en considérant (p. 290-1) que les formes temporelles de l'hébreu expriment « principalement des temps, à savoir le passé, le futur et le présent ; mais elles les expriment souvent d'une façon moins parfaite que dans nos langues parce qu'elles expriment aussi certaines modalités de l'action ou aspects. Ces aspects sont 1) l'unicité et la pluralité de l'action... 2) l'instantanéité et la durée de l'action... Ces deux aspects [unicité-instantanéité d'une part, pluralité-durée d'autre part] sont du reste analogues et sont, de fait, exprimés généralement par les mêmes formes ». Cette opposition momentanée-duratif, qui est essentielle dans les

langues slaves, importante en grec ancien par exemple, domaines où elle s'exprime par l'emploi de formes distinctes, n'a pas de réalité en sémitique, les deux formes temporelles pouvant l'une et l'autre être duratives ou non ; aussi l'auteur a-t-il été lancé par cette définition fausse dans une série d'inconséquences. Tout de suite après le passage reproduit ci-dessus, il ajoute « Certains verbes ont par eux-mêmes l'aspect instantané » [ainsi : trouver] ou l'aspect duratif [ainsi : chercher]. Mais les verbes cités n'ont rien qui les distingue dans la forme : pure remarque de sens, sans portée grammaticale.

En réalité, le parfait hébreu a aussi bien une valeur durative qu'une valeur momentanée, car il exprime le passé momentané et le parfait pur (ou parfait-présent), soit en français classique le passé défini et le passé indéfini, en grec ancien l'aoriste et le parfait. Qu'est-ce que ceci devient chez notre auteur : p. 296, affirmation . « Quant à l'aspect, l'action [exprimée par le parfait] est unique ou instantanée » ; mais p. 297, affirmation contradictoire encore qu'atténuée : « Parfois l'action, posée dans le passé, *est censée continuer* d'une certaine façon jusqu'au moment présent ». Même contradiction à propos de l'imparfait, p. 302.

Au reste tous les cas sont bien distingués et loyalement exposés ; aussi l'inconvénient du mauvais plan est-il réduit au minimum.

Que ceci nous serve de conclusion. On pourrait discuter longuement, et en sachant que ce sont matières délicates. Mais en face d'un ouvrage d'une telle utilité et d'une telle conscience le remerciement doit dominer sur la critique.

Marcel COHEN.

Adolf SIEGEL. — *Laut-und Formenlehre des neuaramaischen Dialekts des Tûr Abdîn*, Hanovre, 1923 (en commission chez H. Lafaïre), petit in-4, VIII-204 pages autocopïées [Beitrag zur semitischen Philologie und Linguistik, herausgegeben von G. Bergstrasser, Heft 2. (1 non paru)].

Sous une apparence désagréable (puissent les éditions à l'« opalographie » ne pas se multiplier), c'est un petit ouvrage fort utile pour la linguistique sémitique. Les parlers encore vivants de l'araméen oriental comprennent deux ensembles : à l'Est les parlers de la région d'Ourmia et de Van, bien connus par plusieurs descriptions, et à l'Ouest les parlers du district montagneux du Tûr 'Abdîn sur le haut Tigre. Pour ceux-ci on avait jusqu'à présent surtout un bon recueil de textes dû à Prym et à Socin et une courte description d'après ces textes, par M. Noldeke. M. Brockelmann a donné dans son *Grundriss* droit de cité au torani en l'utilisant largement d'après les ouvrages précédents. M. A. Siegel a repris l'œuvre de M. Noldeke, en s'entourant de quelques autres documents écrits, mais sans avoir eu l'occasion de faire des observations sur le langage parlé. Il a mis sur pied une petite grammaire clairement distribuée. Ainsi les curieux de comparaison pourront prendre une idée suffisante du torani sans pénétrer dans les textes de Prym-Socin.

Le travail de M. Siegel est extrêmement soigneux ; toutes les questions désirables paraissent avoir été posées ; des références aux textes sont données pour tous les faits et permettent de vérifier sans peine. La syntaxe a été traitée à propos des formes (les phrases complexes à propos des conjonctions).

Un des traits frappants de la phonétique du torani (qui n'est pas inscrit p. 12 parmi les caractéristiques du parler) est la perte des anciennes gémérations de consonnes et l'absence presque totale de la gémération. Il subsiste néan-

moins des formes qui étaient anciennement caractérisées à la fois par la gémiation de la seconde consonne radicale et par le vocalisme et qui maintenant ne sont plus distinguées que par la vocalisation : ainsi un ancien adjectif verbal de forme *qattīl* (s'opposant à l'ancien participe passif habituel de la forme simple *qatīl*) a donné *qatīl* (s'opposant à *qtīl*). Après la disparition du parfait ancien, c'est *qtīl* qui a fourni en général un passé de nouvelle formation ; à côté de lui, *qatīl* constitue le passé des verbes intransitifs. Cette dernière forme n'est pas en usage dans les parlers araméens plus orientaux. Si on ne connaissait pas des formes plus anciennes de l'araméen oriental (celles du syriaque classique) on ne se douterait pas que l'opposition qui se marque actuellement dans la vocalisation seule était il y a quelques siècles marquée surtout par une différence dans le consonantisme.

Un autre fait fournit un enseignement analogue. Les interdentes du sémitique commun et sans doute aussi d'autres spirantes ont disparu en cananéen et en araméen. Mais l'ouverture qui a atteint dans ces langues les occlusives non emphatiques après voyelle a abouti à l'apparition en araméen de nouvelles interdentes (et autres spirantes). Or, en araméen oriental (torani et ourmien), la loi d'aspiration après voyelle ne fonctionnant plus (Siegel, p. 52-53), les occlusives ou spirantes résultant de cette loi se sont parfois stabilisées dans certains verbes et noms dérivés des thèmes verbaux, suivant une répartition apparemment capricieuse : là où la langue ancienne avait une alternance occlusive-spirante, la langue moderne a dans certaines racines une occlusive constante, dans d'autres une spirante constante. Pour qui ne connaîtrait que la langue moderne, certaines racines contiendraient par exemple *d* d'autres par exemple *ḏ* (spirante intervocalique sonore) sans que l'identité des deux phonèmes à une époque relativement proche (quelque 2000 ans) puisse être posée. Comme les évolutions d'un même type se répètent volontiers sur un même domaine linguistique, il y a peut-être lieu de penser que les interdentes (et d'autres spirantes) du sémi-

tique commun ont pu avoir une naissance analogue à celles de l'araméen moderne ; il faudrait peut-être en tenir compte quand il s'agira de comparer le sémitique à d'autres langues.

Un des traits qui caractérisent le torani en face de l'ourmien est l'absence d'une copule verbale du présent « il est ». Ce n'est pas que la phrase nominale à deux termes soit seule employée, en effet une forme abrégée du pronom personnel, enclitique sur le prédicat de la phrase nominale, joue souvent le rôle de copule (Siegel, p. 67 bas, où il aurait fallu renvoyer à p. 159). Partant de là, on est étonné de voir à la p. 202 que la particule d'existence *kīt* « il y a » signifie aussi « il est » (et « je suis », etc., aux autres personnes, avec les pronoms enclitiques). Si on se reporte aux exemples, on voit qu'il faut traduire non par une simple copule, mais par un « verbe d'existence » ou « verbe de présence » ; ainsi la formule *hót kitno sâh* n'est pas exactement « tant que je suis vivant », mais « tant qu'il y a moi, tant que j'existe en vie ». Je ne saurais d'ailleurs affirmer que ceci est vrai absolument de tous les exemples. En tout cas il n'en est pas de même pour la particule négative correspondante qui est vraiment copule (Siegel, p. 203) ; ainsi *lata zine* « tu n'es pas Ziné ». Il faut à ce propos se souvenir que certains dialectes arabes ont une copule négative du présent, alors qu'ils n'ont pas de copule positive ; ainsi en arabe classique *laysa* « il n'est pas » n'a pas de correspondant positif.

Une particule de concomitance *k-* s'attache au participe qui a remplacé l'ancien imparfait, dans l'emploi de présent-futur. Siegel, p. 148, 86a dit aussi : de passé inaccompli ; mais p. 154 il interprète, sans doute avec raison, comme des présents historiques, les deux seuls exemples qu'il cite pour le passé (par ailleurs, le passé duratif ou inaccompli est exprimé au moyen du même participe-imparfait sans *-k* mais avec l'auxiliaire *-vo* postposé).

La même particule *k-* (peut-être a-t-elle une double origine), quand elle précède le participe qui sert de passé, lui donne la valeur de parfait accompli (résultatif), Siegel,

p. 151 haut ; c'est à tort qu'à cette même place il est dit, sans autre explication, que cette forme peut avoir une valeur de futur ; les seuls verbes cités avec cet emploi sont les verbes « aller » et « venir » ; or ceux-ci ont une situation spéciale en sémitique, et aussi ailleurs : ainsi en arabe algérien le parfait *msit* veut dire « je pars, je vais partir » (en français les présents « je viens, je m'en vais » ont une valeur future).

Il serait à souhaiter que M. Siegel puisse vérifier tous les détails avec des informateurs parlant torani et donner aussi non le vocabulaire qu'il promet, mais un lexique complet du parler qu'il a pris la peine de pénétrer

Marcel COHEN.

Grammaire amarigna par un MISSIONNAIRE LAZARISTE. Addis-Ababa, imprimerie Desvages (en vente à la Mission des lazaristes), 1923, iv-167 pages.

Il manque une grammaire amharique en français : celle de Mondon-Vidailhet est épuisée depuis longtemps. Une grammaire rédigée en Abyssinie même, par des missionnaires de longtemps acclimatés dans le pays, en pratiquant journellement la langue et profitant de l'aide de lazaristes indigènes, aurait dû être le bon manuel destiné à l'enseignement élémentaire de l'amharique aussi bien en Abyssinie qu'en France. C'est avec regret qu'il faut constater qu'il n'en est rien. La grammaire amarigna qui a été imprimée, fort bien d'ailleurs, à Addis-Ababa est un ouvrage sans méthode, qui ne rachète pas par une commodité pratique le manque d'esprit scientifique.

La distribution des matières est d'une grande bizarrerie : après une grammaire succincte qui s'arrête à la p. 118, une seconde partie, sous le titre de « éléments de syntaxe » revient sur une partie des sujets traités : Chapitre 1^{er} : *Division et formation des lettres* (notions d'écriture) ; chap. II : *Modification des mots* (contractions, élisions, etc.) ; chap. III :

Remarques sur les noms (formation, accord, etc. ; répète en partie des notions données à la 1^{re} partie); chap. iv : *Remarques sur les cas* (après une répétition partielle du chapitre vii de la 1^{re} partie intitulé *Déclinaison*, quelques notions d'emploi commencent à justifier le titre de syntaxe). Ainsi de suite. Mais nulle part la construction de la phrase n'est exposée, dans sa complexité.

La plupart des formes et des mots cités sont transcrits. La transcription est très fâcheuse. Je ne reprocherai pas aux auteurs d'avoir utilisé autant que possible l'orthographe française, c'est une manière de faire qui peut avoir des partisans. Encore faudrait-il être cohérent. Si on regarde le tableau d'écriture de la page 4 on voit le caractère *h* et le caractère *h* transcrits tous deux par 'h ; le caractère *h* (ancien) est transcrit par *h* dans la colonne des valeurs (mais dans les noms de lettres on trouve aussi l'initiale 'h) ; or cette transcription 'h, à juste titre, est absente du reste du livre. Le *q* est bien distingué du *k* ; le *ɣ* est distingué de *s* par la fâcheuse transcription *ts* ; mais *t* (*t* avec occlusion glottale) n'est pas distingué de *t* ; le *ʒ* (*j* du français) est transcrit *dʒ* ; et ainsi de suite. Il est dit p. v que *s* « à la fin d'un mot s'écrit *ç* » ; mais p. 14 on trouve *ss* pour *s* entre voyelles « à la fin d'un mot » (c'est-à-dire à l'initiale de la dernière syllabe), et p. 23, dans la même situation, *s* simple ; p. 27 côte à côte le mot *némça* et son dérivé *némsaoui*. Et ainsi de maints autres détails

Il est difficile de trouver une transcription adéquate pour la première voyelle (voyelle de la première colonne, du premier ordre) du syllabaire. Anciennement c'est un *a*. Le plus généralement, en amharique, c'est un *a* décoloré assez proche de *e* muet du français ; souvent, et surtout dans la prononciation des gens du Nord, c'est une voyelle proche de *è* du français. Si on ne veut pas de signe diacritique spécial, on a le choix entre *a* et *è* ; or nos auteurs ont donné « carrément aux lettres du premier ordre le son de *é* fermé » : ce son ne se rencontre en réalité, à la rigueur, que dans un tout petit nombre de mots où orthographiquement un *a* après une consonne prépalatale remplace un

ancien *e* (voir *MSL*, XVII, p. 253). C'est donc une grosse faute.

Il est dit p. vi qu'on « marquera dans la transcription la reduplication des syllabes », c'est-à-dire les consonnes géminées. En réalité cette notation est dans la grammaire tout à fait désordonnée, ce qui est d'autant plus fâcheux que la gémination a souvent une valeur morphologique en amharique, ainsi p. 40 *esébberalleouh* « je brise » : le *b* n'est pas géminé en réalité ; *ièmesébbber* « moi qui brise » : le *b* n'est pas géminé en réalité, mais l'*m* l'est ; p. 53 « je brise » est *eséberalléhou* ; la non-gémination du *b* est correcte cette fois ; quant à la finale différente de celle notée à la p. 40 elle répond mieux à l'orthographe, moins à la prononciation.

L'orthographe dans l'écriture amharique est elle aussi variée pour certaines formes, suivant l'exemple, qu'il aurait mieux valu ne pas suivre, de certains scribes indigènes. Ainsi la désinence de 1^{re} pers. sing. du parfait *-hu* connaît trois orthographes différentes, employées capricieusement, et sans avertissement (voir par exemple p. 53 et 54).

Une « déclinaison » du nom est constituée par une série de prépositions jointes au nom (le seul vrai « cas » de l'amharique est l'accusatif en *-n*, dont l'emploi n'est d'ailleurs pas constant) ; malheureusement ce n'est pas une invention de nos auteurs ; il y a des précédents fâcheux.

« On a essayé de calquer [la conjugaison] sur les conjugaisons européennes » (p. 53). Ce n'est pas le moyen de clarifier une matière pleine de complication. Les initiatives de détail sont fâcheuses : ainsi une forme de futur prochain qui n'aurait dû être signalée qu'en passant figure dans les tableaux comme « futur éloigné » ; le composé d'une conjonction « lorsque » et de l'imparfait simple (servant de subjonctif) est donné sous le nom de « participe de temps », etc.

Des verbes causatifs à préfixe *a-* dont la forme simple n'existe pas ont été traités comme si le *a* faisait partie de la racine, et en conséquence considérés comme des exceptions (voir p. 71 et 81).

Le tableau d'annexion des pronoms suffixes au verbe (p. 94-97) pourra rendre des services.

Ce qui précède doit suffire. Si quelques détails ont été donnés ici, c'est pour ne pas écarter d'un simple mot un ouvrage de bonne volonté, où les formes citées sont presque toujours correctes. Mais il faut marquer bien net que cette nouvelle *grammaire amarigna* est un mauvais instrument pour l'enseignement. Il faut souhaiter qu'elle n'influence pas fâcheusement les Européens, qui s'en serviront en Abyssinie et les indigènes qui sont tentés de se mettre à l'école de nos grammairiens.

Marcel COHEN.

KENTIBA GEBROU. — *A short guide of the practical amharic grammar*. Addis-Ababa, imprimerie du Ras Tafari, 1915 (1923), 87 pages.

Saluons la première grammaire amharique en amharique (à part le titre reproduit ci-dessus il n'y a pas un caractère européen dans le livre).

Les impressions se multiplient à Addis-Ababa, tant à l'imprimerie du gouvernement qu'à l'imprimerie particulière du Ras Tafari. Celui-ci fait imprimer, pour la circulation dans le pays, des ouvrages jugés utiles à la besogne gouvernementale ou à l'instruction (Une liste provisoire de ces ouvrages doit paraître dans le *Journal asiatique*). Nous assistons à l'essor de l'amharique comme langue écrite, aux dépens du guèze. Il est à peine besoin de dire que les savants et fonctionnaires abyssins sont obligés de forger pour des notions nouvelles (ainsi l'arithmétique avec système décimal, la géométrie élémentaire, etc.) tout un vocabulaire. Ainsi les dictionnaires existant jusqu'à présent sont-ils insuffisants pour traduire cette littérature nouvelle. Il faudra travailler à les compléter : travail qui demande la collaboration des Abyssins et des Européens.

Le Kantiba Gabrou est un savant formé à la fois aux

méthodes grammaticales indigènes, jusqu'ici appliquées seulement au guèze, et aux méthodes européennes. Son court exposé grammatical se ressent des deux influences.

Il est en général prudent. On regrettera qu'il ait repris aux grammaires imitées du latin une « déclinaison » de l'amharique qui n'a aucune réalité (voir ci-dessus, p. 198).

L'essai fait pour classer et nommer les temps de verbe est intéressant et devra subsister en partie. Certains classements sont inacceptables. ainsi le temps composé qui sert de passé duratif devait être mis, avec le présent-futur composé, dans l'indicatif, et non figurer comme une sorte de subjonctif passé.

La conjugaison complète d'un verbe régulier à la forme simple et au réfléchi, et le tableau d'annexion complet des pronoms suffixes au verbe sont utiles. Les formes dérivées et les verbes irréguliers sont traités très succinctement.

Aucun signe de gémation n'a été employé. C'est fâcheux. Il faudrait que les imprimeurs abyssins arrivent à résoudre cette difficulté. Sans quoi la besogne grammaticale et lexicographique restera à mi-chemin.

Marcel COHEN.

Hespéris. Année 1923 (Larose, éditeur). — Cette année contient plusieurs contributions aux études dialectales arabes et berbères.

P. 69-82. André Basset, *Notes de linguistique berbère*. I. — Étude sur le nom de l'aiguille qui a un intérêt pour la phonétique du berbère.

P. 83-124. L. Brunot (et ses élèves), *Vocabulaire de la tannerie indigène à Rabat*. — Soigneuse étude technique en même temps que de lexique ; la p. 124 est occupée par des croquis explicatifs.

P. 175-216. R. Montagne, *Les marins indigènes de la zone française du Maroc*. — Arabes au Nord, Berbères au Sud du cap Cantin (au N. de Safi) ; p. 212-215 une « Note sur le

vocabulaire maritime de la zone française du Maroc », avec une petite liste de termes arabes qui complète l'ouvrage de L. Brunot, *Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat et Salé*, voir *Bulletin XXII*, 2. n° 69, p. 266.

P 237-264 et 297-361. E. Laoust, *Pêcheurs berbères du Sous*, contenant, p. 297-346 : Notes sur un vocabulaire maritime berbère et p. 347-361 : Textes berbères en dialecte chelha relatif à la pêche maritime (recueillis par M. Rostane). — Le vocabulaire, appuyé sur l'étude bien illustrée qui précède et enrichi de références à d'autres ouvrages, devra rendre de grands services. Il contient de nombreux emprunts : ceux-ci sont signalés par un astérisque. Certains sont intéressants pour l'étude du vocabulaire méditerranéen. Les rapprochements avec des mots latins ou grecs rares et d'origine non indo-européenne sont à double effet : il peut s'y trouver une explication non du mot berbère, mais du mot européen. Voir à ce propos : p. 301 (33 du tirage à part) *aγerrabu* « pirogue », arabe *qāreb*, grec *χαρξίζιου*, latin *carabus* ; p. 328 (60 du tirage à part) *lqemrūn*, grec *καμπυροζος*, lat. *cam(m)arus*, etc.

P. 393-420. R. Tadjouri, *Le mariage juif à Salé*. — Contient des termes isolés, des chansons de noces en arabe et en hébreu, notées phonétiquement (avec la musique pour certaines).

En appendice, une bibliographie marocaine pour 1923.

Marcel COHEN.

Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, *relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques* employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains ; par M. CHAMPOLLION LE JEUNE (Paris, Didot, 1922). — Édition du centenaire, précédée d'une étude sur le déchiffrement par HENRI SOTTAS, directeur d'études à l'École des Hautes Études. Paris, Geuthner, 1922, in-8, 84-52 pages, 4 planches.

Qui n'a entendu parler de la lettre à M. Dacier ? Mais qui l'a lue, qui en a vu même le texte complet ? — La voici devant nous, dans la légère brume qui enveloppe les rééditions par procédés photographiques ; et quelques lignes écrasées dans le sens de la hauteur augmentent l'impression fantômale. Voici donc la Lettre ; mais l'événement ? On nous a raconté que Champollion a eu surtout le génie de deviner que les hiéroglyphes étaient à la fois idéographiques et phonétiques, qu'il s'est évanoui après le moment fulgurant où il a déchiffré les noms de Toutmosis et Ramsès et qu'il est sorti de son évanouissement quasi pour écrire la lettre à Dacier. Or dans celle-ci il n'est question que d'hiéroglyphes phonétiques et de noms des époques grecque et romaine. Il faut des explications, la Lettre ne se suffit pas à elle-même.

M. Sottas tourne autour de l'événement ; il enlève le dramatique et le mystère. Il insiste sur tous les travaux d'approche d'Akerblad et de Young. Il donne des principes de déchiffrement et en même temps expose tous les petits hasards de la recherche, jusqu'aux retards postaux. Il parle en confrère, comme d'un égyptologue, et comme d'un cryptographe-déchiffreur.

Et l'homme et l'événement ne s'en montrent que plus grands. Young, au bord du déchiffrement, piétinait ; à partir de septembre 1822, quand Champollion a eu vu ce

qu'il lui importait de voir à ce moment, les monuments égyptiens ont été lisibles et lus ; voilà l'événement.

Et voici le savant. La recherche s'était faite principalement sur la pierre de Rosette et autour du nom de Ptolémée. Comme le texte démotique était complet sur la pierre en question, les premiers résultats avaient été obtenus sur ce texte ; Champollion avait écrit deux mémoires, sur l'écriture hiératique et démotique. Ayant maintenant lu nettement Ptolémée et Cléopâtre — et beaucoup d'autres mots — en caractères hiéroglyphiques alphabétiques, c'est là le sujet unique qu'il expose avec clarté et précision. Il réserve avec sang-froid pour la suite de ses publications le développement de la découverte : la combinaison de l'idéogramme et du caractère phonétique dans les monuments de toute époque.

M. Sottas aura beaucoup contribué à éclairer le travail de Champollion ; il a justement rendu caducs certains récits de la découverte — mais il n'a pas fait lui-même un récit uni et simple du déchiffrement. Sans doute est-ce extrêmement difficile. Sans doute aussi, au moins pour le public des chercheurs, ce n'est pas complètement désirable : tout déchiffrement difficile est matière de hasard et de détours. Les chercheurs doivent le savoir. C'est une leçon que devront considérer ceux qui se sentent comme Champollion appelés à percer des mystères d'écritures antiques. Il reste assez de langues non luës pour que les vocations qui se révéleront dans ce sens ne soient pas perdues. Mais le détail de la lecture de l'égyptien montrera aussi aux imprudents que sans certains hasards favorables c'est gaspiller de précieuses forces que de tenter des solutions prématurées de certains problèmes.

Marcel COHEN.

KURT SETHE. — *Die Vokalisation des Aegyptischen*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Nouvelle série II, 2, 1923, pp. 145-207.

Important mémoire, qui (en même temps que ARBRIGHT, *The principles of egyptian phonology*, dans *Recueil de*

Travaux, vol. 49) devra marquer une date dans l'étude de l'égyptien ancien. L'auteur a repris la question du vocalisme égyptien, en utilisant la graphie des noms étrangers en égyptien ancien, des notations étrangères de noms égyptiens, et surtout — c'est la partie principale du travail — la comparaison détaillée avec le copte. Les égyptologues discuteront peut être plus d'un détail; mais ils devront sans doute se placer sur le même terrain que M. Sethe.

Marcel COHEN.

Jafetičeskij sbornik (Recueil japhétique). I, Petersburg, 1922, in-8, iv-146 p. — II, Petrograd, 1923, in-8, iv-167 p. (*Jafetičeskij institut rossijskoj Akademij nauk*).

M. Marr, qui dirige ce recueil, semble croire que ce qui nuit à la propagation de la théorie « japhétique », c'est le fait que les linguistes ignorent souvent le russe ou le lisent malaisément. Mais, je ne connais, en russe, aucun ouvrage où la théorie « japhétique » soit exposée d'une manière systématique et avec l'ensemble de ses preuves. Si j'en connaissais un, je serais heureux de le signaler aux lecteurs de ce *Bulletin*. En attendant, je suis heureux de leur annoncer les deux premiers cahiers de ce recueil dirigé par M. Marr. A côté d'articles en russe, on en trouvera plusieurs en français, et M. Marr a eu l'heureuse idée de publier en français une étude sur le terme basque *udagara* « loutre », article que beaucoup de linguistes n'auraient pu lire aisément en russe. A défaut d'un exposé d'ensemble, on y trouvera des aperçus sur la théorie.

Il y a dans la théorie, autant qu'on puisse la déterminer, deux points essentiels, l'un de fait, l'autre de doctrine.

Le point de fait, c'est l'hypothèse suivant laquelle il y aurait une grande famille de langues dont les langues caucasiennes, l'étrusque, le basque seraient des survivances : c'est ce que

M. Marr nomme *japhétique*. Cette hypothèse n'est pas propre à M. Marr ; de bien des côtés, on tend à l'admettre, et M. Oštir, par exemple, fonde là-dessus ses rapprochements étymologiques. La difficulté de la recherche vient de ce que la plupart de ces langues ont été remplacées par des langues indo-européennes et ont disparu sans laisser de traces, ou bien ne sont connues que tard : le géorgien vers le x^e siècle ap. J.-C., le basque au xvi^e, ou bien sont interprétées de manière incertaine, ainsi l'étrusque ; ou non déchiffrées, ainsi le vieux crétois. Là même où l'étude serait possible, elle est encore peu avancée : les langues du Caucase ne sont décrites qu'imparfaitement, et la théorie comparative n'en a jamais été exposée d'une manière systématique.

Le point de doctrine, c'est qu'il y a des langues mixtes, c'est-à-dire dont les éléments composants proviennent de deux ou plusieurs familles distinctes. Il est universellement admis qu'une langue peut devoir une partie, et même presque le tout, de son vocabulaire, à une langue autre que celle d'où provient son système morphologique. En cas de bilinguisme, des sujets peuvent transporter dans une langue des tours d'une autre : un enfant russe élevé en France dit *brat' bani* « prendre des bains ». Tout cela entre dans le type bien connu des « emprunts ». On sait maintenant que le grec et le latin renferment des mots provenant de langues méditerranéennes antérieures à l'avance indo-européenne. Quelques-uns de ces mots sont reconnus. Tout ceci n'a rien d'inédit. — La question est de savoir s'il existe des langues dont le système morphologique serait un mélange de deux systèmes distincts ; ainsi M. Marr admet que l'arménien est un mélange d'éléments indo-européens et d'éléments provenant d'une langue du type « japhétique ». Mais, parmi les linguistes qui s'occupent d'arménien et qui en général lisent le russe (ou même, comme M. Pedersen, le savent à fond), la grammaire arménienne où M. Marr a exposé ses vues n'a pas entraîné la conviction. Il n'y a donc pas jusqu'ici de cas connu de langue mixte devant une partie de son système à l'indo-européen et une autre partie au groupe « japhétique ». On voit même mal comment le système morphologique, si

complexe et si singulier, des anciennes langues indo-européennes pouvait se mêler à un autre système. Au cas où pareil événement aurait eu lieu, il serait malaisé d'en faire la théorie. Déjà quand on opère avec l'hypothèse simple d'une origine unique de tout le système de la langue, on a souvent peine à fournir des démonstrations rigoureuses ; dès qu'on opérerait avec deux origines possibles pour chaque fait et avec la réaction résultant du mélange, les démonstrations risqueraient de devenir inextricables. En tout cas, la méthode de pareilles recherches n'est pas élaborée.

L'article de M. Henko (vol. II, p. 120-136, en russe) pose clairement la question de l'hybridation des langues. Mais il ne faut pas attribuer une importance au fait qu'un moine géorgien a écrit du grec sous l'influence de sa langue maternelle. Ce qu'il faut chercher, c'est si ces transpositions d'une langue à une autre ont eu des conséquences durables ; M. Henko se garde avec raison de tabler sur un fait individuel. — Ici intervient un type de faits plus caractéristique : l'emploi du pluriel dans le type grec 'Αθήναι, Μοσχῆναι, Θήβαι, 'Αρούχαι serait d'origine « japhétique » : cf. Σάρδεις. L'hypothèse est intéressante en elle-même ; il faudra la retenir ; elle est d'autant plus séduisante que tous ces noms propres grecs sont inexplicables en grec même, et qu'ils n'ont pas l'allure de mots indo-européens. Mais il résulterait seulement de là que quelques noms propres de lieux ont continué de s'employer au pluriel après adoption de la langue grecque par la population. Il n'y a pas ici vraiment hybridation morphologique.

Les articles compris dans les deux fascicules parus laissent entrevoir la théorie plutôt qu'ils ne l'exposent vraiment. Par exemple, dans le premier article (écrit en français), où M. Marr explique l'étymologie « japhétique » du basque *udagara* « loutre », il opère avec une grammaire comparée de tout le « japhétique » où il distingue trois types. Mais, comme ces trois types ne sont complètement décrits nulle part, on a peine à suivre l'auteur et l'on n'est pas en état d'apprécier la force probante de sa démonstration. Or, à travers tous les articles de M. Marr, circule cette division

des langues « japhétiques » en trois types. Où se trouvent, à l'état pur, ces trois types ? Sur quelles correspondances sont-ils établis ? Tel est le problème que se pose sans cesse le lecteur. Je ne connais l'article de M. Marr dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, mai 1916, p. 1-17, que par le résumé de M. Buzuk, dans ses *Osnovnyje voprosy*, p. 181 et suiv. : le type « sifflant » des langues caucasiques serait représenté par le groupe caucasique méridional, géorgien, etc., et le type « spirant » par les langues des montagnards, c'est-à-dire le caucasique septentrional. Je ne sais quelles preuves de détail donne M. Marr.

D'autre part, les problèmes touchés dans le nouveau périodique concernent toujours le vocabulaire.

Mais il faut saluer la création de cet Institut. Car, si graves que soient les difficultés, le problème des idiomes préindo-européens sur le domaine historiquement indo-européen est capital. Et, parmi les questions qui se posent en linguistique générale historique, celle de l'influence des langues les unes sur les autres est l'une des plus importantes. Les essais proposés sont suggestifs, les faits nouveaux font réfléchir, et l'on remerciera les auteurs qui s'engagent avec courage dans des voies neuves.

A. M.

W.-H. BUCKLER. — *Sardis*. Vol. VI. *Lydian inscriptions*. Part. II. Leide (Brill), 1924, in-4, xiv-100 p. et 18 planches hors texte.

Voici le volume VI de la publication de l'*American Society for the excavation of Sardis*, comprenant les inscriptions lydiennes. Pour ce volume, l'auteur a eu le concours de MM. Cowley, Sace et A.-H. Smith, et, en France, de M. B. Haussoullier, à qui est due l'interprétation des nos 50 et 51, maintenant au Louvre. On dispose désormais de toute une série de textes, comprenant des bilingues ; le parallélisme de ces textes en facilite, en quelque mesure, l'in-

interprétation. L'auteur ne s'est pas borné à éditer les textes et à les commenter. L'index fournit une liste des mots lydiens trouvés dans les inscriptions ; on y a joint les mots que les Grecs donnent pour lydiens, et quelques-uns qui pourraient être lydiens (mais $\mu\omicron\mu\upsilon\lambda\lambda\epsilon\iota\nu$ $\epsilon\sigma\theta\acute{\iota}\epsilon\iota\nu$ est un terme proprement grec, de caractère populaire ; le mot signifie proprement « broyer », c'est une expression parallèle à *manducare* du latin vulgaire). En somme, un recueil de tout ce qu'il faut pour étudier ce qui reste du lydien. Ce sont des données de ce genre qui feront le mieux progresser nos connaissances sur les langues asianiques.

A. M.

C. C. UHLENBECK. — *Over een mogelijke verwantschap van het baskisch met de palaeo-kaukasische talen*. Amsterdam, 1923, in-8, 33 p. (Mededeel. d. kon. Ak. v. Wetensch., afd. Letterkunde, d. 55, Ser. A, N° 5).

Avec la prudence et la réserve qu'on lui connaît, M. Uhlenbeck examine les rapprochements qu'admettent maintenant plusieurs savants, M. Marr, M. Oštir, notamment, entre le basque et les langues caucasiques. Il énumère les rapprochements de mots proposés et réserve son jugement.

A. M.

Revue internationale des études basques, t. XV. N° 1, 2, 3. Paris (Champion) et Saint-Sébastien, 1924.

La *Revue des études basques*, fermement dirigée par M. de Urquijo et par M. G. Lacombe, qui en est le secrétaire, continue son œuvre de la manière la plus heureuse. Les savants les plus qualifiés y donnent des articles qui sont des modèles de méthode. M. Lacombe publie une partie de la leçon d'ouverture de son cours libre de basque à la Sorbonne. M. Lacombe introduit ainsi l'étude méthodique

de la philologie basque à l'Université de Paris, et il ajoute par là un nouveau service à ceux qu'il a rendus déjà à la philologie basque.

A. M.

H. SCHUCHARDT. — *Primitiae linguae Vasconum, Einführung ins Baskische*. Halle (Niemeyer), 1923, in 8, VIII-33 p. et 1 p. d'errata.

De tous les écrivains basques, Liçarrague est celui qu'on a le plus étudié : c'est que, par ses traductions du Nouveau Testament et d'un catéchisme, parues en 1571, il offre maints sujets de méditation aux linguistes s'intéressant à l'évolution de l'euskara. M. Schuchardt, comme d'autres bascologues, a passé bien des veilles à l'examen de ces ouvrages, qui lui ont inspiré plusieurs travaux et qu'il a réédités, avec M. Linschmann (Strasbourg, 1900), en y ajoutant une introduction de 120 pages qui est un chef-d'œuvre. Et quand il a voulu venir en aide aux savants désireux d'aborder l'étude scientifique du basque, il a pensé que le mieux était de procéder à une analyse d'un texte de ce traducteur.

Pour ce faire, il a choisi la Parole de l'enfant prodigue telle qu'on la trouve dans Luc (xv, 11 et suiv.). M. Schuchardt donne d'abord la version de Liçarrague, divise chaque mot en ses éléments morphologiques, traduit le tout aussi littéralement que possible, et ajoute un commentaire où il est surtout question de ce qui intéresse les procédés grammaticaux, avec des remarques importantes sur les catégories grammaticales, le vocabulaire, la phonétique et la syntaxe. Ce commentaire, tantôt résume des théories ou des découvertes déjà émises par M. Schuchardt dans ses œuvres antérieures ou par d'autres euskarisants, tantôt contient des vues absolument nouvelles. Tel qu'il est, il donne une idée parfaitement suffisante des grands traits qui caractérisent la langue basque. Il est regrettable cependant que des raisons matérielles aient obligé l'auteur à diminuer l'étendue de ce

mémoire : que M. Sch. ait voulu, le plus souvent, ne citer que des formes ligarraguéennes, cela se conçoit par la crainte où il se trouvait d'être entraîné trop loin, mais de temps en temps une petite digression nous eût charmé. p. ex. *hemen* « ici » et *han* « là-bas » sont fort bien expliqués comme étant des pronoms au locatif; mais *hor* « là » est embarrassant, et M. Sch. n'en parle pas parce que ce mot ne se trouve pas dans le texte qu'il commente. D'autre part, on pourrait de loin en loin être d'un autre avis que M. Sch., par ex. quand il considère le suffixe *-tzat* « pour » comme formé de *-tz* + *-(a)t*, car on trouve bien *-kots* en face de *-kotsat*, mais jamais *-tz* ni *-(e)nts* : c'est toujours *-tzat* ici. Signalons aussi deux ou trois petits détails omis dans l'errata. P. 11, la note 21 manque. — P. 24, le mot *eure* n'est l'objet d'aucune note. — P. 8, ligne 10, au lieu de *ian eza*, lire *ian ezak*.

Parmi les nouveautés intéressantes que nous apporte cette brochure, il convient de mentionner l'interprétation du suffixe *-kin* « avec » (*kide* + *n*). Elle nous semble certaine. grâce à la forme intermédiaire *-kien* qui ne se trouve dans aucune grammaire ni aucun dictionnaire basque, bien qu'on la rencontre chez divers écrivains et que quelques vieillards du littoral labourdin s'en servent encore.

En plus de tous ses mérites, M. Schuchardt aura eu celui d'achever, à un âge où les savants les plus laborieux ont généralement coutume de se reposer, l'aperçu d'ensemble le plus précis et le plus pénétrant qu'on ait encore écrit sur les principaux problèmes de la linguistique basque.

Georges LACOMBE.

Tercer Congreso de Estudios Vascos (Recopilacion de los trabajos de dicho congreso...). Saint-Sébastien (Publication de la Société d'Études basques), 1923, in-fol., 160 p.

Les congrès de linguistique sont si rares qu'il convient peut-être de signaler ici le très grand succès qu'a obtenu le

congrès d'études basques tenu à Guernica (Biscaye) en septembre 1922. Des savants tels que MM. Meyer-Lübke, Uhlenbeck, Ménéndez Pidal, Navarro Tomas y ont assisté, et M. Schuchardt, empêché par l'âge et l'éloignement, a voulu y participer dans une certaine mesure par l'envoi de quelques vers. On trouvera cette poésie dans le volume dont le titre précède, ainsi que la plupart des communications qui ont été faites durant la semaine qu'a duré le congrès. Quelques-unes d'entre elles offrent un vif intérêt pour la linguistique générale ; nous signalerons particulièrement les suivantes : Ménéndez Pidal (Influence du basque sur la langue espagnole), Uhlenbeck (Agglutination et flexion) ; Urtel (Le passé et l'avenir des études basques en Allemagne) ; Navarro Tomás (Observations phonétiques sur le basque de Guernica) ; Amado Alonso (Les sifflantes dans le dialecte baztanais) ; Meyer-Lubke (L'organisation des études linguistiques dans la [future] Université basque).

Georges LACOMBE.

Kieli-ja kansatieteellisiä tutkielmia juhlahkirja professori E. N. Setalan. Helsingfors, 1924 (vi-386 p. et un portrait hors texte (*Mémoires de la Société finno-ougrienne*, LII).

Pour son soixantième anniversaire de naissance qui tombait en février de cette année, la Société finno-ougrienne a dédié à M. Setälä un recueil d'articles sur la linguistique et l'ethnographie. On sait ce qu'a fait M. Setälä pour la linguistique finno-ougrienne, et l'on comprendra que tous les savants finnois, linguistes et ethnographes, aient tenu à collaborer à ce recueil. La moitié environ des articles est en finnois (pour ceux de ces articles qui ne concernent pas tout spécialement la linguistique finnoise, un résumé en une langue européenne occidentale serait le bienvenu : même les linguistes qui déchiffrent le finnois — et ils ne sont pas la majorité — y trouveraient profit), l'autre moitié en alle-

mand. Les articles de caractère linguistique sont les plus nombreux.

La plupart des articles concernent surtout les langues finno-ougriennes. On constatera que la grammaire comparée du finno-ougrien, qui est le domaine propre de M. Setälä, est relativement négligée. Mais c'est que les *Finnisch-ugrische Forschungen* apportent à cet égard un large dédommagement.

L'un des principaux articles sur cette matière est celui de M. Kai Donner qui donne une note tirée de ses recherches sur le samoyède ; il est à souhaiter que la publication des travaux de M. K. Donner sur le samoyède ne se fasse plus attendre trop longtemps. Il y a là des données indispensables pour l'étude de l'« ouralien ».

Un autre article comparatif important est celui de M. Mikkola sur mag. *könyv* et v. sl. *künjiga*. M. Mikkola fait intervenir une forme ossète *činiḡ*, qui ne paraît pas pouvoir être empruntée au slave. Cette donnée supplémentaire ne résout pas encore le problème, ainsi que le note M. Mikkola ; mais les précisions qu'apporte M. Mikkola contribuent à le déterminer. On commence à entrevoir ici l'histoire d'un terme de civilisation. M. Mikkola ne parle pas des Scythes, mais on ne peut se défendre de penser à ce grand peuple.

Il y a aussi une étude très serrée de M. Yrjö Wichmann sur mag. *hűsz* « vingt ».

Hors du finno-ougrien, on notera l'article approfondi de M. Ramstedt sur le verbe négatif en altaïque et celui de M. Henri Holma sur la désignation du « poumon » en assyro-babylonien.

Le mémoire où MM. H. Werner et E. Lagercrantz relatent des expériences de psychologie linguistique est intéressant au point de vue des méthodes employées. Mais il ne sera possible d'en utiliser les résultats que lorsque les mêmes expériences — un peu artificielles par malheur — auront été faites sur plusieurs langues de types phonétiques variés : en l'état des données, on ne peut faire le départ de ce qui est propre à la langue étudiée, en l'espèce

l'allemand, et cette part est sans doute loin d'être négligeable.

A. M.

*Jahresbericht der estnischen Philologie und Geschichte
herausgegeben von der gelehrten estnischen gesellschaft
bei der Universität Dorpat. Bd II (Jahr 1919). Dorpat,
1923, in-8, XII-232 p.*

Cette bibliographie, qui fait suite au *Kritisch-bibliographischer Jahresbericht der estnischen Philologie*, comprend tous les travaux relatifs à l'Estonie ; elle est commode et bien classée. Les 28 premières pages sont consacrées à la langue. Chaque article comprend, outre l'indication du travail, un bref résumé en allemand, et, dans les cas importants, un résumé des comptes rendus. La fixation de la langue écrite est en cours en Estonie, et une notable partie des travaux signalés se rapportent à ce problème.

A. M.

Martti RÄSÄNEN. — *Die tatarischen Wörter im Tscheremissischen*. Helsingfors, 1923, 98 p. (*Mémoires de la Société finno-ougrienne*, L).

Ce travail fait pendant à celui du même auteur sur les emprunts du tchérimisse au tchouvache, et, comme le précédent, il est très approfondi. On trouvera un compte rendu critique des deux dans un article de M. Yrjö Wichmann, *Finnisch-ugrische Forschungen, Anzeiger*¹, XVI, p. 32 et

1. On saisit cette occasion d'indiquer que, par un effort admirable, les *Finnisch-ugrische Forschungen*, qui avaient pris du retard durant la guerre, se sont remises à jour. La linguistique finno-ougrienne a là un organe de premier ordre.

suiv. Tout en discutant sur beaucoup de points, M. Wichmann marque l'importance des travaux de M. Räsänen.

A. M.

R. BRANDSTETTER. — *Wir Menschen der indonesischen Erde*. III. *Der Intellekt der indonesischen Rasse*. Lucerne (Haag), 1923, in-8, 30 p.

On énonce souvent sur la valeur des langues des peuples non pourvus de la civilisation européenne des jugements dédaigneux qui sont assez aventurés. M. Brandstetter montre ici que les procédés par lesquels on désigne dans nos langues les choses intellectuelles ont leurs pendants exacts dans les langues indonésiennes. Entre autres règles de critique à retirer de cette excellente étude, on notera celle de la p. 9 qu'il faut se méfier de *l'argumentum ex silentio* : du fait que telle langue emploie pour « vert » et pour « bleu » un même adjectif, il ne résulte pas que les gens qui l'emploient confondent ces deux couleurs.

A. M.

Bernhard KARLGREN. — *Analytic dictionary of chinese and sino-japanese*. Paris (Geuthner), 1923, in-8, 436 p.

Dans ce beau volume, dédié à la mémoire d'Ed. Chavannes, M. Bernhard Karlgren tire les conséquences pratiques de son étude fondamentale de la phonétique chinoise. Il y indique la prononciation de chaque caractère en chinois mandarin, en cantonais et en sino-japonais (ou plutôt dans les divers systèmes sino-japonais), et il explique les faits en les confrontant d'un bout à l'autre avec la prononciation chinoise ancienne, telle que la comparaison des parlers chinois et l'étude des textes permettent de la restituer. Comme

la prononciation mandarine s'est beaucoup éloignée de l'usage ancien, les tableaux de M. Karlgren éclairent la lecture de chaque caractère à la fois pour le savant qui aperçoit le traitement des phonèmes et pour le praticien qui se rend compte des raisons pour lesquelles une même phonétique est employée avec des valeurs différentes. Dans l'introduction, on trouvera, après des indications, brèves mais lumineuses, sur l'histoire de l'alphabet chinois, un aperçu de la prononciation du chinois ancien et des traitements qu'ont reçus les anciens phonèmes en chinois mandarin. L'introduction montre enfin quel haut degré de régularité on observe dans l'emploi des phonétiques, et il est inutile de dire combien est importante cette conclusion sur laquelle insiste M. Karlgren. Tout cela est si clair que même un profane comme moi en aperçoit et la portée et la force probante. Les recherches de M. Karlgren se poursuivent avec une vigueur qui donne partout l'impression du définitif.

A. M.

Bantu Studies, A journal devoted to the scientific study of Bantu, Hottentot and Bushman. Vol. II, fascicule I, Août 1923.

Avec ce deuxième volume les *Bantu Studies* deviennent l'émanation du Department of Bantu Studies of the University of the Witwatersrand, à Johannesburg, et la plupart des collaborateurs enseignent effectivement en Afrique australe. On voit combien une pareille publication peut servir les intérêts des études sur les langues de l'Afrique australe.

Le présent fascicule est surtout de contenu ethnographique. Des textes publiés sont d'utiles documents de langue. Les linguistes retiendront surtout : C.-M. Doke, *Notes on a problem of the Mechanism of the zulu clicks* : ce méca-

nisme a été étudié sur un informateur zoulou au moyen de la radiographie.

Marcel COHEN.

P. NOEL. — *Petit manuel français-kanouri*. Paris (Paul Geuthner), 1923, in-18, 130 p.

Le kanouri est une langue négro-africaine parlée au Kanem, au Bornou, au Manga et dans d'autres provinces voisines du lac Tchad. Elle fait partie du même groupe linguistique que le nouba, le toubou, etc. Étudiée par divers auteurs anglais et allemands, elle ne l'avait pas été encore en français, en dehors de l'*Essai* bien vieilli de Klaproth (1826) et du médiocre vocabulaire recueilli par Kœnig (1839). Pour ce motif, le petit volume du D^r Noel présente un intérêt évident. Il se recommande aussi, pour d'autres raisons, à l'attention des linguistes : la conjugaison du verbe, qui constitue la caractéristique la plus curieuse de toutes les langues du groupe nilo-tchadien en général et de la langue kanouri en particulier, me paraît avoir été plus exactement saisie par le D^r Noel que par ses prédécesseurs. Sans doute, la partie grammaticale de son livre offre quelques lacunes, les textes ne sont pas très nombreux et le vocabulaire est incomplet ; aussi bien l'auteur n'a-t-il pas eu la prétention d'épuiser son sujet, mais il n'en reste pas moins que son livre aidera, de façon très précieuse, ceux qui voudront pousser plus à fond l'étude du kanouri.

M. DELAFOSSE.

D^r Jean CREMER. — *Matériaux d'ethnographie et de linguistique soudanaises*. — Tome I. *Dictionnaire français-peul* (dialectes de la Haute-Volta). Paris (Geuthner), 1923, in-8, xxix + 109 p. — Tome II. *Grammaire de la langue kasséna ou kassené* parlée au pays des Gourounsi. Paris (Geuthner), 1924, in-8, viii + 64 p.

Avec le concours pécuniaire de la colonie de la Haute-Volta, la Société Française d'Ethnographie a entrepris de publier toute une série de documents qu'avait rassemblés en Afrique occidentale le D^r Jean Cremer et qu'une mort prématurée l'avait empêché de livrer au public. Les deux premiers volumes de cette collection sont d'ordre proprement linguistique.

L'un est un dictionnaire des dialectes peuls de la Haute-Volta. La langue peule ou *fulfulde*, dont l'aire de dispersion est très vaste, renferme un nombre considérable de dialectes qui varient tantôt avec les régions et tantôt, dans une même région, avec les tribus. Nous sommes assez bien renseignés sur certains (dialectes du Fouta sénégalais, de la province de Sokoto, de l'Adamaoua, du Baguirmi) et plus incomplètement sur d'autres (dialecte du Fouta-Diallon); nous ne l'étions pas du tout sur les dialectes du Massina et de la boucle du Niger, qui comptent pourtant parmi les plus importants, ces régions ayant été le point de départ de nombreuses migrations qui, à diverses époques, sont allées porter la langue peule dans des pays nouveaux. A ce titre, la publication du dictionnaire recueilli, auprès de différentes tribus peules du Massina oriental et des provinces voisines, par feu le D^r Cremer, sera certainement bien accueillie. Son intérêt réside surtout dans le très grand nombre des exemples cités, qui permettent de se rendre compte des points sur lesquels les dialectes étudiés diffèrent de ceux que nous connaissions déjà. Deux conclusions se dégagent manifestement des données phonétiques, morphologiques et lexicologiques que nous apporte le travail du D^r Cremer :

d'une part, la remarquable unité de la langue peule, en dépit de l'amplitude de son domaine géographique et des solutions de continuité qu'il présente ; d'autre part, la certitude de plus en plus entière que, quelle que soit l'origine des Peuls eux-mêmes, l'idiome qu'ils parlent est du type négro-africain. Peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter que la conscience scrupuleuse du D^r Cremer est une garantie de l'exactitude des renseignements qu'il a recueillis.

Le second volume est consacré à une langue appartenant au sous-groupe gourounsi du groupe voltaïque, le kasséna, remarquable par la persistance du système des classes nominales, avec pronoms de classe distincts ; c'est une très utile contribution à la grammaire comparée des langues négro-africaines, en même temps que la description claire et suffisamment complète d'un idiome peu et mal étudié précédemment. Chacun de ces deux ouvrages est précédé d'une introduction critique et d'une bibliographie, paraissant complète, du sujet traité.

D'autres volumes sont en cours de publication ou de préparation, parmi lesquels certains seront consacrés à différentes langues du groupe voltaïque et notamment au bobo.

M. DELAFOSSE.

FR. BOAS. — *Handbook of American Indian Languages.*

Part. II. by Ed. SAPIR, LEO J. FRACHTENBERG and W. BOGORAS. Washington, 1922, in-8, 903 p. (Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bull. 40).

Ce second volume du manuel des langues américaines de M. Boas fait honneur au maître qui le dirige et de l'école de qui il est entièrement sorti.

On connaît le plan du manuel. Les langues américaines ne sont ni assez complètement décrites ni assez étudiées pour qu'on puisse dès maintenant les classer et en suivre le développement préhistorique. M. Boas fait figurer dans le

manuel la description, brève mais aussi complète que possible, d'une langue caractéristique de chaque groupe. Procédé conforme à l'état actuel des connaissances, et propre à les faire progresser.

Ce volume apporte la description de quatre langues :

Takelma, par M. Ed. Sapir, p. 1-296.

Coos (p. 199-429) et *Siuslawan* (p. 433-629) par M. Leo J. Frachtenberg.

Chukchee, par M. W. Bogoras (p. 633-903).

Ces quatre descriptions sont faites suivant des plans semblables, compte tenu, ainsi qu'il convient, des différences de structure entre ces langues. Toutes quatre sont nettes, précises, denses, tout en demeurant aisément intelligibles d'un bout à l'autre. Les faits y sont abondants ; ils illustrent partout les formules. Un petit texte, soigneusement traduit et analysé, donne une idée concrète de chacune des quatre langues étudiées. Il y a là de bons modèles pour qui veut décrire des langues mal connues et sans littérature savante fixée.

Ces exposés ne sont pas instructifs pour les américanistes seulement ; tous les linguistes auront à en faire leur profit. Ces descriptions, faites au point de vue des langues étudiées, montrent dès l'abord combien, dans leur essence, les procédés linguistiques sont les mêmes pour toute l'humanité.

Le mémoire sur le *takelma*, par M. Sapir, est l'œuvre d'un maître. Qu'on lise les remarques générales des p. 52 et suiv., et l'on sera édifié sur la valeur que peut avoir la vieille classification en langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles, ou ce que signifie le terme « polysynthétique ».

Dans les quatre mémoires, les auteurs indiquent les alternances qui laissent conclure à des changements phonétiques antérieurs à l'époque actuelle. Ces indications sont données avec la réserve qui convient. Elles sont en général très remarquables. Par exemple, p. 452, pour le *siuslawan*, M. L. Frachtenberg signale que, hors de l'accent, les voyelles *a*, *i*, *u* passent à *i* ouvert, ou, au voisinage des consonnes labiales, à *u* ; il y a ici un fait de type bien connu

qui rappelle de manière frappante le contraste latin entre *capiō* et *occipiō*, *occupō*. Le fait latin avait déjà pris place dans un type de faits phonétiques connu. Le fait du sius-lawan complète la série. — L'expression de M. Frachtenberg que l'*i* est changé en *u* au voisinage d'une consonne labiale *for the sake of harmonization* ne donne pas une idée bien juste de ce qui s'est passé en réalité.

P. 663 et suiv., M. Bogoras signale en chukchee une différence entre le parler des hommes et celui des femmes : les femmes ont simplement *š* là où les hommes ont *č* ou *r*, et *šš* là où les hommes ont *rk* ou *čh* ; par exemple, les hommes ont *Párkala*, les femmes *Paššala*. Il n'y a pas incapacité des femmes : si elles reproduisent une phrase masculine, elles peuvent dire *Párkala*. Ailleurs, ce sont les hommes qui ont une prononciation plus réduite.

Les exemples qui viennent d'être donnés ont été choisis pour montrer l'intérêt d'un recueil qui apporte à la linguistique des données fraîches, bien exposées, bien analysées.

A. M.

Journal de la Société des Américanistes de Paris, t. XV.

Paris, 5^e (61, rue de Buffon), 1923, in-8, xx-448 p.

M. Rivet a fait du *Journal* le centre des études d'américanisme en Europe. Le volume XV en fournit une nouvelle preuve. Outre la chronique et la bibliographie, il renferme de nombreux articles dont chacun apporte à l'américanisme une contribution utile. La linguistique américaine y a une place particulièrement belle. Avec M. de Créqui-Montfort, M. Rivet lui-même complète l'étude sur le takara par un vocabulaire comparatif. M. Sapir, en un mémoire très poussé sur les noms de parenté, achève sa démonstration de la parenté du yurok avec l'algonkin : on obtient ainsi une famille algonkine qui va de l'Atlantique au Pacifique, et l'on aperçoit la portée de cette démonstration. Le volume

comprend de plus des documents sur des langues peu connues de l'Amazone. Ce volume fait, une fois de plus, honneur à la Société et au secrétaire qui la dirige avec un esprit scientifique si ferme.

A. M.

E. SAPIR. — *Text Analyses of three yana texts. (University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, XX, p. 263-294 ; 1923).*

En fournissant une analyse détaillée de quelques parties des textes qu'il a publiés, M. Sapir permet d'utiliser linguistiquement ces textes. Il donne là un excellent exemple que l'on fera bien de suivre — dans la mesure où chaque auteur le pourra. Car, pour faire de telles analyses, il faut être un linguiste.

A. M.

W. THALBITZER — *The Amassalik Eskimo* Second part. Copenhagen, 1923, in-8, xi-564 p. (*Meddelelser om Grønland*, XL).

Ce bel ouvrage, qui comprend 151 figures documentaires, un beau frontispice, des tableaux, un grand nombre de notations musicales, est consacré à la musique, à la littérature et à la langue des Eskimo orientaux. C'est sans doute le plus beau modèle qu'on puisse proposer à l'imitation de qui voudra décrire la langue d'une population de civilisation inférieure, avec la littérature que cette langue a fournie. M. Thalbitzer a étudié les Eskimo d'une manière pénétrante ; et, avec cela, il réserve à chaque instant son jugement. Il a eu le bonheur d'observer ses sujets en un temps où ils étaient encore païens et ne savaient pas lire. Il ne se borne pas à décrire les traits propres aux parlers et à les

comparer à l'esquimo occidental ; il donne des textes nombreux, variés, et il les accompagne d'une interprétation complète. On ne saurait trouver de description qui donne d'une manière plus entière le sentiment de la réalité.

Si l'on voulait signaler ici tout le profit que le linguiste général peut tirer des descriptions de M. Thalbitzer, ce compte rendu prendrait des dimensions excessives.

Dans le chapitre consacré à la musique, pour lequel M. Thalbitzer a eu un collaborateur, M. Hjalmar Thuren, on remarquera ce qui est indiqué sur le rythme, sur le caractère nuancé, varié, complexe des rythmes esquimo, sur l'impossibilité qu'il y a à y introduire des barres de mesure.

La description du parler commence par une remarque capitale sur les effets du tabou : l'usage d'éviter tout mot qui a servi de nom à un mort aboutit à faire transformer sans cesse le vocabulaire. Qu'on imagine où en serait la grammaire comparée des langues indo-européennes si pareil usage avait existé chez les gens qui les parlaient.

Mais, si primitifs qu'étaient les Esquimo observés par M. Thalbitzer, ils avaient des traditions littéraires, des langages religieux, et, par suite, un vocabulaire pourvu d'archaïsmes.

Il y a toute une numération qui est donnée de 1 à 22 et interprétée en détail, p. 147. Mais l'Esquimo ne l'emploie pas sans montrer ses doigts et ses orteils, et « vingt » est « un homme complet » (doigts et orteils).

Ce ne sont là que des exemples. L'ouvrage de M. Thalbitzer est de ceux dont chaque ligne donne à réfléchir parce que tout y est observé avec minutie, décrit avec précision par un savant qui sait la portée de ce qu'il dit.

Le vocabulaire se trouvera dans la troisième partie, où il y aura la description des coutumes.

A. M.

TABLE DES COMPTES RENDUS ¹

	Pages
ADJAREAN. <i>Hayeren nor parer</i>	66
Ἀναγνωστοπούλος Γλωσσικά ἀναλύειτά	78
Ἀντ'δωρον. Festschrift WACKERNAGEL	46
AUTRAN <i>Nom propre grec</i>	69
<i>Bantu Studies</i> (M. Cohen)	213
BARTHOLOMAE <i>Zarathustra's Leben</i>	64
— <i>Zum sassanidischen Recht</i>	66
BECHTEL. <i>Griechische Dialekte</i>	70
BEHAGHEL. <i>Deutsche Syntax</i>	422
BERTOLDI. <i>I nomi romanzi del colchicum</i>	87
BOAS <i>Handbook</i>	248
BOULANGER et THERIVE. <i>Soirees du grammair club</i>	104
BRANDSTETTER. <i>Der Intellekt</i>	244
BRUN. <i>Introduction du français</i>	407
BRUNOT <i>Histoire de la langue française</i>	90
BUBRICH <i>Severno-kašubskaja sistema udarenija</i>	159
BUCKLER <i>Sardis</i>	207
BUGA <i>Aišiu preeit.s</i>	171
— <i>Lietuvu kalbos žodynas</i>	171
<i>Bulletin de la Société de philosophie</i>	4
<i>Bulletin of Oriental Studies</i>	40
BUZUK. <i>Osnovnyje voprosy jazykoznanija</i>	10
— <i>Istoria ukrainskoj movy</i>	164
CARNOY. <i>Linguistique grecque</i>	67
CASSIRER. <i>Philosophie der symbolischen Formen</i>	1
CAYRAN <i>Français classique</i> (M. Cohen)	97
CIARDI-DUPRE. <i>Fonologia greca</i>	69
CONWAY <i>The making of latin</i>	84
CREMER. <i>Peul et Kassena</i> (Delafosse).	217
CUNY. <i>Études pregrammaticales indo-europeennes et semitiques</i> (A. M. et M. Cohen).	33
DELACROIX. <i>Langage et pensee</i>	4
DE LACY O'LEARY. <i>Comparative grammar of the semitic languages</i> (M. Cohen).	477

¹ Les comptes rendus dont l'auteur n'est pas indiqué sont de M. A. Meillet.

TABLE DES COMPTES RENDUS

P DHORME <i>Emploi metaphorique des noms de parties du corps</i> (M Cohen)	181
DOTTIN <i>Litteratures celtiques</i>	144
DUMEZIL. <i>Festin d'immortalite</i>	42
DURNOVO. <i>Grammatičeskij slovar</i>	164
DUSSAUD <i>Inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahrām.</i>	176
A FALK. <i>Grammatikkens historiske grundlinjer</i> (Sommerfelt).	127
FEGHALI et CUNY <i>Genre grammatical en semitique</i>	176
FEIST. <i>Etymologisches Wörterbuch</i>	119
<i>Festschrift</i> BEHAGHEL	114
<i>Filologu biedribas raksti</i>	175
FORTUNATOV <i>Sravnitel'noje fonetika</i>	44
FOUCHE <i>Phonétique et morphologie du roussillonnaise.</i>	112
FOULET <i>Petite syntaxe de l'ancien français</i>	94
VON FRIESEN. <i>Ro-stenen</i> (M Cahen)	133
GANCOV. <i>Klasifikacija ukraïnskijx govoro.</i>	165
GAUCHAT, JEANJAQUET, TAPPOLET <i>Glossaire de la Suisse romande.</i>	96
GILLIERON <i>Thaumaturgie linguistique</i>	95
GLOTZ <i>Civilisation egeenne</i>	59
GONZALEZ DE LA CALLE Sanchez	28
GOTZE <i>Kleinasiens zur Hethiterzeit</i>	175
<i>Grai si suſlet</i>	88
<i>Gramatyka języka polskiego</i>	169
<i>Grammaire amarigna</i> (M. Cohen).	196
GRAMMONT <i>Vers français.</i>	107
GROTH. <i>Norwegian Grammar</i> (Sommerfelt)	132
GUDMUNSSON. <i>Islandsk grammatik</i> (M Cahen).	146
GUNTERT <i>Der ärische Weltkonig.</i>	42
K. HENDRIK. <i>Relative Dauer deutscher Laute</i>	123
HERMANN <i>Silbenbildung</i>	50
Abel HERMANT. <i>Xavier.</i>	101
<i>Hesperis</i> (M. Cohen).	200
HUJER <i>Uvod</i>	161
<i>Izvestija</i>	157
<i>Jafetičeskij Sbornik.</i>	204
<i>Jahresbericht estonien</i>	213
JESPERSEN <i>Philosophy of grammar et Logic and Grammar</i>	6
<i>Journal de psychologie.</i>	14
<i>Journal des Americanistes.</i>	220
P. JOUON <i>Grammaire de l'hebreu biblique</i> (M. Cohen).	184
<i>Južnoslovenski Filolog</i>	162
KARLSEN. <i>Analytic dictionary of chinese</i>	214
KEMP <i>Phonology of modern Icelandic</i> (M Cahen).	140
KENT <i>Language and philology</i>	59
KENTIBA GEBROU. <i>Practical amharic grammar</i> (M Cohen)	199
KNUDSEN. <i>Munch</i> (Sommerfelt)	130
KOLOVRAT <i>Suppléments</i>	85
— <i>Inversion du complement direct.</i>	111
DE LA HARPE. <i>Tamen.</i>	83
LEJAY. <i>Littérature latine</i>	79

TABLE DES COMPTES RENDUS

LENCHANTIN DE GUBERNATIS <i>Accentuazione dei grecismi italiani</i> .	84
J. LEWY <i>Altassyrische Texte</i> (M. Cohen)	183
S. LEVI <i>Prearyen et predravidien</i> .	62
MARGULIES. <i>Verba reflexiva</i>	163
MAZON <i>Contes slaves de la Macedoine</i>	168
MILLET <i>Karakteristik</i> (Sommerfelt)	128
— <i>Slave commun</i>	155
Melanges ANDLER	117
Melanges SETALI	211
G. MEYER <i>Stilistische Verwendung der Nominalkomposition</i> .	77
Karl H. MEYER <i>Slavische Forschungen</i>	170
Miscellanea linguistica H. Schuchardt	85
Monde oriental	41
MUHLBACH <i>Latviešu valodas vārdnīca</i>	175
MULLER <i>Syntaxis</i>	82
NOËL <i>Kanouri</i> (Delafosse)	216
NOREEN. <i>Altisländische Grammatik</i> (M. Cahen)	135
NYROP <i>Italienske ord</i>	60
— <i>Grammaire historique</i>	88
ODE <i>De utgangen met r.</i>	53
Magnus OLSEN. <i>Eggjumstenens indskrift</i> (Sommerfelt)	124
ORLANDO. <i>Accentuazione delle parole greche in latino</i>	84
OTREBSKI <i>Z dziejów języka łacin'skiego</i>	81
PEDERSEN. <i>Sprogvidenskaben i det nittende aarhundrede</i>	19
— <i>Runernes oprindelse</i> (M. Cahen).	150
PETERSSON. <i>Etymologiske Miscellen et Heteroklusie</i>	58
PIAGET <i>Langage et pensee chez l'enfant</i>	11
PIERON. <i>Annee psychologique</i> .	13
PITTARD. <i>Races et histoire</i> .	17
POKROVSKIJ <i>Notes d'etymologie latine</i> .	83
PRZYLUCKI <i>Empereur Açoka</i> (J. Bloch)	62
M. RASANEN <i>Tatarische wörter</i>	213
REFORT <i>Étude lexicographique de Michelet</i>	110
<i>Revue des etudes basques</i>	208
<i>Revue des etudes latines</i>	78
<i>Rivista indo-greca-italica</i>	49
<i>Russkaja reč'</i>	166
SANDFELD. <i>Sprogvidenskaben</i> .	14
SAPIR <i>Yana</i>	221
SCHHEEL <i>Lagmann og skriver</i> (Sommerfelt)	130
SCHMITT. <i>Allgemein Akzentlehre</i>	29
SCHRADER. <i>Reallexikon</i> .	45
SCHRIJNEN. <i>Handledning</i> .	43
SCHUCHARDT. <i>Primitivae</i> (Lacombe).	209
SCHWYZER. <i>Dialectorum graecarum exempla</i> .	74
SEIP <i>Norge</i> (Sommerfelt).	131
K. SETHE <i>Vokalisation des Aegyptischen</i> (M. Cohen).	203
SIEGEL. <i>Dialekt des Tür Abdin</i> (M. Cohen).	193
SIEVERS <i>Eddalieder</i> (M. Cahen)	136
SKOLD <i>Linguistic gleanings et Lehnwörterstudien</i> .	40

TABLE DES COMPTES RENDUS

<i>Slovansky sbornik</i> PASTRŇKOVĚ	162
SOMMERFELT. <i>Utviklingsfonetik</i>	16
SOTTAS. <i>Lettre a M. Dacier</i> (M. Cohen)	202
<i>Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft</i> . Festschrift SIREFF BERG	20
STUDER, EVANS. <i>Lapidaries</i>	97
<i>Symbolae Osloenses</i> (Sommerfelt)	128
SZADROWSKY. <i>Gegensinn</i>	154
TEDESCO. <i>Dialektologie der westiranischen Tarsantexte</i>	64
THALBITZER. <i>Eskimo</i>	221
TRAVNICEK. <i>e</i>	166
TURNER. <i>Gujrati phonology</i> ((J. Bloch)	63
ÜHLENBECK. <i>Verwantschap</i>	208
VAILLANT-MEILLET. <i>Grammaire serbo-croate</i>	166
VAN DER MOLEN. <i>Subjonctif</i> (M. Cohen)	99
VAN DER VELDE. <i>Thessalische Dialektgeographie</i>	76
VAN HAMEL. <i>Gotisch handboek</i>	121
VASMER. <i>Wohnsitze der Slaven</i>	61
<i>Vetenskaps-societeten i Lund Årsbok 1923</i>	15
VONDRAK. <i>Vergleichende Grammatik</i>	155
WACKERNAGEL. <i>Vorlesungen über Syntax</i>	55
WILSON. <i>Dialect of Robert Burns</i>	154

LES TÂCHES DE LA LINGUISTIQUE¹

Si j'ai aujourd'hui le grand honneur de pouvoir vous présenter quelques idées sur la linguistique, je dois tout d'abord avouer sincèrement que cet honneur dépasse de beaucoup mes mérites et ma modeste voix, par contre, le lieu et l'assemblée ne pouvaient être mieux choisis, vu que ce sont justement les linguistes français avec M. Meillet en tête, qui, depuis longtemps, n'épargnent pas de grands et prospères efforts pour faire de la linguistique une vraie science.

Mais, autre chose est travailler pour l'avenir d'une science et autre chose en prévoir le développement futur. Or, je ne veux pas prévoir l'avenir de la linguistique, ni, à plus forte raison, en prédire ou en prescrire la direction. Je n'ai ni le pouvoir, ni l'esprit assez borné pour dire : voyez, messieurs, c'est le chemin qu'on doit prendre et qu'on doit suivre jusqu'à la fin. Non, je laisse cela à des politiciens et surtout, à des révolutionnaires de profession. Une pareille velléité ne serait d'ailleurs dans la linguistique ni dangereuse ni fatale ; elle n'y serait que ridicule. car ici, heureusement, on n'a pas affaire à une foule, inquiète et aveugle.

Or, tout ce que je me propose est de mettre en lumière les traits, les tendances et les tâches que nous voyons devant nous.

Les traits caractéristiques de notre époque que l'on observe dans tous les domaines de la vie et de la civilisation humaine, paraissent aussi, très nettement et depuis longtemps, dans la linguistique. Une critique approfondie des concepts traditionnels et une revision exacte de leurs assises, l'insuffisance des formes héritées, des efforts acharnés et

1. Conférence faite, sur l'invitation de l'*Institut d'études slaves*, à l'Université de Paris, dans le local des réunions de la *Société de Linguistique*

assidus pour pénétrer l'essence même des phénomènes, c'est-à-dire de nos concepts de la réalité, sinon de cette réalité elle-même, une recherche passionnée de nouvelles fins et de nouveaux contenus, ainsi que de voies et de formes nouvelles — tout cela se voit aussi bien dans la linguistique qu'ailleurs. Il s'agit d'un grand renouvellement de la civilisation et de la science, d'une désautomatisation des formes et notions automatisées, ce qui est un phénomène général de la culture ou même une loi générale, à laquelle j'ai consacré récemment un examen sommaire dans la *Revue philosophique*¹ de Cracovie.

Je viens de dire qu'on peut remarquer tout cela dans la science du langage aussi bien que partout ailleurs. Or, ce n'est pas tout à fait exact, car, abstraction faite de la philosophie, toute ébranlée à présent, des mathématiques, de la sociologie et de tant d'autres sciences, vieilles ou nouvelles, ce grand mouvement dont je parle est peut-être encore plus vif et plus net dans la linguistique qu'il ne l'est dans d'autres sciences noologiques, comme les avait appelées Ampère. Et, fait plus important encore, il semble qu'en linguistique nous arrivons peu à peu à de grandes lois générales qui méritent vraiment ce nom d'honneur. Il n'y a là rien de surprenant, car, quoi qu'on veuille dire sur la place de la linguistique dans l'ensemble des connaissances humaines, il est certain que, par son objet, elle s'approche en quelque mesure des sciences naturelles.

En effet, les phénomènes linguistiques se présentent sous la forme de faits particuliers à un nombre presque infini : chaque homme a une langue à lui, relativement complète ; chacune de ces langues innombrables, dans le passé comme dans le présent, se compose de milliers de mots, de milliers de formes et de tours de phrase, et ces milliers de formes et de mots sont pour la plupart réalisés à l'infini pendant toute la durée d'une vie individuelle. On peut donc comparer les phénomènes linguistiques, quant à leur multitude et fréquence, aux phénomènes physiques ou physiologiques.

Mais ce n'est qu'un aspect de la question, l'autre n'étant pas moins important. C'est que ces innombrables faits, minimes mais réels, sont complètement fixés et objectivés, donc objectifs, nettement définis et toujours accessibles ; ils peuvent même, comme dans les expériences physiques ou chimiques, être reproduits à volonté. Nous ne sommes nullement contraints, comme des historiens par exemple, de les chercher avec peine, sans avoir jamais la garantie de les trouver tels qu'ils sont ou qu'ils étaient en réalité. Certes, les faits linguistiques sont aussi sûrs et distincts, non moins réels et objectifs que n'importe quel fait physique.

Mais ils offrent encore un caractère propre, à savoir la particularité d'être fixés d'une manière constante et exacte en forme de faits généraux, qui correspondent à des notions générales de divers degrés, lesquelles, toutes, forment un ensemble architectonique, un vrai système de la réalité, telle qu'elle se présente à la pensée humaine. Par cela même que la langue reflète un *système de la réalité* humaine, un système tout fait, par cela même la linguistique dépasse les autres sciences. Car, si les sciences naturelles doivent nécessairement commencer par arranger, non sans peine, leur objet en système, la linguistique opère sur un système tout préparé de tous les éléments de la connaissance humaine. Ce ne sont, il est vrai, que des éléments, mais ce sont les éléments de toutes les sciences.

Il serait bien intéressant d'insister un peu en détail sur cette question, quoiqu'elle semble peut-être très simple, mais le temps me manque pour le faire ; d'ailleurs je lui ai consacré quelques pages dans un article sur le rôle et sur la valeur de la linguistique¹.

Or, étant donné que le langage effectif existe sous la forme d'un nombre presque illimité de langues, de dialectes, et de parlers individuels, et que les différentes langues reflètent divers aspects de la réalité, telle qu'elle se forme dans la pensée humaine, il est clair qu'il faut avant tout les connaître exactement et toutes pour pouvoir faire le

1. *Język Polski*, t. VIII (1923).

départ entre les contingences et l'essentiel de cette réalité et pour pouvoir en dégager les lois générales.

Oui, ce qu'il faut pour que la linguistique devienne définitivement une science, c'est, premièrement, une observation systématique et complète des faits linguistiques, en tant qu'ils sont encore accessibles ou en tant qu'ils le seront, et, deuxièmement, la recherche des lois générales qui dominent ces faits et y sont visibles. A vrai dire, ce ne sont que deux aspects du même travail conscient : la recherche des lois générales deviendrait bientôt, sans l'appui de l'observation de faits, un jeu d'esprit, et vice versa, l'observation minutieuse des faits, non vivifiée par la théorie, deviendrait un assommant travail de métier. La nécessité de ces deux côtés du travail linguistique a été très bien vue et mise en évidence par M. Meillet dans sa leçon d'ouverture de 1906 sur l'état actuel des études de la linguistique générale.

Mais, là aussi comme partout, il est beaucoup plus facile de voir ce qu'on devrait faire que de le faire en réalité.

Quant aux théories et aux lois générales, les saisir et les formuler c'est, d'une part, un don personnel qui ne peut être ni enseigné ni appris, et, de l'autre, et avant tout, cela dépend de faits particuliers, déjà enregistrés et mis en ordre. En outre, on ne se trompe que trop facilement dans l'appréciation d'une généralisation comme « loi générale » : ce ne sont trop souvent que de simples notions générales et rien de plus. Quand on dit, par exemple, que tel fait morphologique a eu lieu en vertu de la tendance à la simplification de la flexion, cette généralisation est sans doute juste et nécessaire, car elle met de l'ordre dans une foule de faits multiples et permet de les saisir sous un titre unique, — mais elle n'explique rien. La notion de la tendance à la simplification de la flexion comprend ce qui est commun à des centaines et des milliers de faits particuliers, plus la notion de l'évolution historique, appelée tendance. Elle est générale, mais pas d'une autre manière que, par exemple, la notion de la palatalisation par rapport aux cas particuliers de ce phénomène.

En tout cas, il faut constater que la plupart des soi-disant lois générales établies jusqu'à présent sont de cette espèce. M. Meillet l'a montré parfaitement à l'égard des principes d'explication de la linguistique d'hier, c'est-à-dire des lois phonétiques, de l'analogie et de l'emprunt; mais il faut faire la même constatation à l'égard de beaucoup d'autres « lois ». M. Meillet n'est pas sans l'avoir vu. Après avoir démontré que les principes fondamentaux de la grammaire comparée du XIX^e siècle n'expliquent jamais que des faits particuliers¹, que le développement linguistique obéit à des lois générales²; qu'il faut donc chercher à formuler ces lois suivant lesquelles les changements linguistiques sont susceptibles de s'opérer³, il s'empresse de souligner les caractères de ces lois, à savoir, qu'elles dépassent les limites des familles de langues⁴, mais qu'elles restent purement techniques ou grammaticales⁵, sans suffir par cela même à expliquer aucun fait⁶. Et M. Meillet nous dit pourquoi: précisément parce que, ayant un caractère nettement grammatical⁷, ces principes doivent s'expliquer, eux-mêmes, en dernière analyse par les conditions physiques, physiologiques, psychiques et sociales dans lesquelles se trouvent les sujets parlants⁸. La place de la linguistique générale, d'après M. Meillet, est entre les grammaires descriptives et historiques, d'une part, qui sont des sciences de faits particuliers, et l'anatomie, la physiologie, la psychologie et la sociologie, de l'autre, qui sont des sciences plus vastes dominant et expliquant entre autres choses les phénomènes du langage articulé⁹.

On voit donc la situation: la généralité des principes de la nouvelle linguistique consiste en ce qu'ils s'appliquent à toutes les langues et qu'ils sont des notions générales, mais

1. V *Linguistique histor. et lingu. gén.*, p. 7.

2. Ouvr. cité, p. 7 et suiv.

3. Ouvr. cité, p. 41.

4. P. 41.

5. P. 43.

6. P. 45.

7. P. 49.

8. P. 48.

9. P. 64.

ils restent encore trop particuliers et c'est pourquoi ils n'expliquent pas définitivement les faits.

Je ne veux pas entrer dans des discussions subtiles sur les notions de loi et d'explication, ni insister sur leur relativité, et je me borne à cette remarque pratique : on doit demander qu'une « loi » générale éclaire immédiatement et ne fût-ce que pour un temps un groupe de faits jusqu'alors obscurs et non coordonnés et qu'elle en dégage la cause. Or, les vraies lois générales ne doivent être applicables à la phonétique toute seule, à la morphologie ou à la sémantique séparément, mais au langage en général, aussi bien qu'à la culture toute entière. Et ce travail reste à faire.

En outre, je voudrais remarquer que la nécessité d'appliquer les données de la physiologie ou de la psychologie n'implique aucunement que celles-ci soient des sciences d'ordre supérieur à la linguistique. Cette dernière est entre les sciences naturelles et les sciences noologiques une science tout à fait à part, *sui generis*, et elle occupe, j'en suis convaincu, une place relativement indépendante même par rapport à la sociologie, peut-être même une place centrale.

Le manque de grandes généralisations est sans doute aussi la cause de deux traits caractéristiques de la linguistique contemporaine, premièrement, de ce que la grammaire scientifique est surchargée par des faits particuliers de vocabulaire, et, en second lieu, qu'il règne une grande divergence d'opinions et une singulière incertitude quant à la détermination et à la constitution de la linguistique et de ses disciplines.

À l'égard du rapport de la grammaire et du vocabulaire on connaît la tendance à remplir la grammaire le plus possible de faits et d'en faire des œuvres volumineuses — nous en avons beaucoup d'exemples classiques parmi les grammaires bien connues —, des œuvres où toute perspective et les caractères généraux de la langue disparaissent ; il faut d'ailleurs avouer que les auteurs en général n'ont pas de préoccupations de ce genre : au lieu de la perspective et des traits généraux, ils nous donnent une

division quelconque, mais toujours compliquée, en chapitres et paragraphes, en préférant être strictement scientifiques à leur façon. Si l'on prend en main, d'autre part, les dictionnaires, même les plus grands, on y cherche trop souvent en vain des renseignements sur l'évolution phonétique et morphologique de mots. Or, chaque mot a, on le sait, en dehors de l'évolution sémantique, son histoire phonétique, morphologique et syntactique. On ne devrait donc ni mettre toute l'histoire de chaque mot dans la grammaire, qui ne doit donner que des traits essentiels et les tendances générales du développement, ni amputer l'histoire et l'individualité des mots dans le dictionnaire. La constitution actuelle de la grammaire rend aussi presque impossible une conciliation de la grammaire historique avec ce qu'on appelle l'histoire d'une langue, comme si c'étaient deux choses différentes. Et c'est dommage. En somme, les grandes grammaires descriptives et historiques sont de vrais monstres.

Quant à la linguistique en général, avec ses définitions et son système, et quant à la construction et aux rapports réciproques de ses disciplines, on connaît bien la divergence des opinions. Les uns prétendent que la linguistique est une science éminemment historique, les autres qu'elle est psychologique, d'autres encore qu'elle est avant tout sociale; on ne s'étonnera donc pas si beaucoup de linguistes se refusent à lui donner une étiquette. La sémantique ne figure presque pas dans la grammaire et on ne sait qu'en faire; la stylistique est parfaitement indécise quant à son objet, chose peu surprenante vu que, si l'on serre de près les faits, il n'en reste presque rien.

Nous retrouvons le même phénomène dans la question de l'autonomie des langues ou du manque de leur autonomie. M. Meillet a dit très bien: « On a souvent répété que les langues n'existent pas en dehors des sujets qui les parlent, et que par suite on n'est pas fondé à leur attribuer une existence autonome, un être propre. C'est une constatation évidente, mais sans portée, comme la plupart des propositions évidentes. Car si la réalité d'une langue n'est pas

quelque chose de substantiel, elle n'en existe pas moins¹. » Et il constate expressément : « Le langage est une institution ayant son autonomie ; il faut donc en déterminer les conditions générales de développement à un point de vue purement linguistique² ». Mais, d'autre part, nous lisons : « les langues ne sont pas des objets ayant une existence matérielle autonome et se développant par eux-mêmes. Une langue est une institution propre à une collectivité sociale », etc.³. Rappelons, de plus, que les lois traitant cet objet quasi autonome ne signifient rien, nous l'avons vu.

Que dire donc d'une autonomie dont les lois n'ont aucune valeur et n'expliquent rien ? On se trouve devant une alternative : ou ces lois ne sont pas assez générales, ou cette autonomie est fictive. Quant à moi, je préfère admettre que la première supposition est vraie, comme je l'avais déjà remarqué, et que l'autonomie du langage n'est pas tout à fait illusoire. En laissant de côté la question un peu paradoxale et déconcertante de l'existence matérielle ou non de la langue, il va de soi qu'il s'agit d'une autonomie relative, mais réelle, comme, par exemple, de l'autonomie des membres d'un corps animal et de leurs fonctions, autonomie évidemment relative, mais néanmoins existante.

Qu'on prenne encore la question du rapport entre la structure sociale et la mentalité d'un peuple, d'une part, et la structure de sa langue, de l'autre. Je ne veux pas nier l'existence de ce rapport, mais on sait que personne n'en a su définir la nature — tout comme dans le célèbre problème du style : on ne se lasse pas de répéter que le style c'est l'homme même, que la mentalité, le caractère, le tempérament d'un homme doivent se traduire par des particularités de son style ; mais quand on se met à la recherche en se dirigeant d'après des catégories usuelles, on arrive rarement à des résultats précis. Rien d'étonnant en ceci. Le vrai style écarte la personnalité et répond à la vérité de la vie ou à la réalité des choses — cette constatation devient de plus en

1. *Linguistique histor. et lingu. générale*, p. 16

2. Ouv. cité, p. 17

3. Ouv. cité, p. 79.

plus évidente¹. On pourrait dire que le style n'est pas une notion d'ordre exclusivement linguistique, le vrai style cherchant à se libérer des liens que lui impose la langue. c'est-à-dire les contingences linguistiques.

Mais revenons à la question du rapport entre la société et sa langue. On oublie en général que le rapport entre la langue et la vie n'est pas un rapport simple et direct de l'effet à la cause. Il suffira d'observer que, par exemple, entre un montagnard monténégrin ou un autre paysan slave primitif et un Slave civilisé il y a une grande différence de mentalité et de civilisation, mais leurs langues, surtout leurs parlers de tous les jours, sont très ressemblants. On peut, au contraire, trouver bien des Slaves civilisés ne différant pas beaucoup des Français ou des Anglais; mais la différence entre leurs langues est profonde. L'évolution d'une langue ne doit pas être nécessairement parallèle à l'évolution de la société respective. La langue, il est vrai, doit s'adapter à l'évolution sociale, tant bien que mal, mais elle peut rester, en somme, l'outil démodé d'une société avancée, une robe d'autrefois, peut-être embellie par des fleurs comme des expressions TSF, RP, TCHÉKA, Sovdep, etc. Il en va de même avec l'orthographe: l'archaïque langue serbo-croate a une orthographe exquise, simple, moderne, bien adaptée à la phonétique, le français ou, à plus forte raison, l'anglais, qui ont tant devancé le serbe au point de vue de l'évolution, possèdent des orthographe terribles, difficiles, compliquées, très mal adaptées à leurs systèmes phonétiques. Mais on s'en sert tranquillement, en attendant une révolution bolcheviste ou futuriste. L'orthographe et la langue sont des outils hérités, familiers, inséparables de la vie nationale et paraissant si naturels qu'on ne se rend pas compte de leur commodité ou de leur incommodité. De même encore pour les moyens de locomotion: un train express, le métro ou une auto sont sans doute plus rapides, plus commodes, peut-être aussi plus « confortables » et plus élégants qu'une simple voiture à cheval ou les propres jambes du voyageur, mais enfin,

1. V., par exemple, Sertillanges, *La vie intellectuelle*, p 199 et suiv., 204 et le livre collectif: *Die Meister des Stils*, passim.

même à Paris ou à Londres bien des gens se servent exclusivement de leurs pieds et — parviennent à leur but. Or, les langues slaves, par exemple, en comparaison de l'anglais, sont comme la marche à pied auprès du voyage en auto et on ne saurait soutenir qu'elles sont de toutes pièces inférieures; la marche à pied a aussi ses bons côtés. Et, d'ailleurs, comme l'a dit joliment M. Vendryes: « jamais une langue n'a refusé le service à celui qui avait une pensée à exprimer »¹.

- Nous avons dit que le dégagement des lois générales est un don personnel et c'est incontestable, mais il y a une autre voie, pénible mais sûre, pour les trouver, à savoir l'observation systématique et complète des faits. Cette condition remplie, les faits bien disposés et ordonnés, les lois générales en ressortent d'elles-mêmes. Il arrive d'ailleurs généralement que ce pouvoir personnel de prévision ou plutôt de vision et cette apparition spontanée et à posteriori des traits généraux se rencontrent à mi-chemin.

Dès lors finissons-en avec les descriptions accidentelles et fortuites, avec les observations incohérentes, avec les détails amassés sans plan et sans ordre. La nécessité d'un grand cadastre linguistique portant sur toutes les langues devient de plus en plus urgente. Voilà ce que dit à ce propos M. Meillet: « L'inventaire que MM. Jespersen, Sapir et Vendryes viennent de dresser de nos connaissances en linguistique montre combien il reste à faire. Par malheur, l'ouvrage, qui est immense, ne demandera pas seulement beaucoup de travailleurs, mais aussi beaucoup de ressources. Il faudrait des enquêtes vastes et minutieuses, des dépouillements de faits innombrables. Ce n'est que sur de très rares domaines que la recherche a été poussée un peu avant, et chaque précision nouvelle a fait surgir des problèmes nouveaux. Dans la plupart des cas, il n'a été fait que des recherches de fortune. Les théories sont fondées sur des études presque toutes incomplètes et superficielles. L'étude métho-

1. *Le langage*, p. 406.

dique de la linguistique reste à faire, et les peuples devraient se la partager comme les observatoires de tous les pays se sont partagé la carte du ciel¹. »

Or, déjà en 1920 j'avais soumis à l'Union Académique Internationale un projet de ce genre, qui, par malheur, n'a pu être discuté jusqu'à présent. Mais, comme la tâche s'impose impérieusement, il faut l'aborder enfin. La difficulté en est triple : il faut trouver un nombre suffisant de travailleurs, organiser le travail et le mettre en mouvement, enfin, last, not least, s'assurer des moyens nécessaires. Il faudrait donc non seulement une collaboration de tous les pays, mais aussi un concours financier de tous les Etats intéressés, chose, d'une part difficile, vu les dispositions et les préoccupations publiques d'aujourd'hui, mais, d'autre part, assurément réalisable, à cause de la popularité des idées et des entreprises internationales. En tout cas, comme une entreprise purement scientifique, paraissant très spéciale et exigeant des dépenses extraordinaires, ne saurait passionner ni le public, ni les gouvernements, ni, peut-être, les Académies non plus, il faudrait faire une propagande habile et donner au projet en question une forme facile et attrayante. La tâche est tellement immense et semble tellement éloignée d'une réalisation même relative qu'il ne serait nullement inutile d'y inciter les linguistes eux-mêmes. Qu'il me soit donc permis de dire quelques mots sur mon projet. Je l'avais largement conçu sous la triple forme d'une grammaire générale, d'un dictionnaire général et d'une « littérature » universelle, pour y enregistrer les faits et les formes de la pensée (au sens général du mot), ses contenus, c'est-à-dire les idées et création spontanée populaire dans le domaine des lettres. Or, de ces trois tâches on pourrait aborder sans grand délai la deuxième, un dictionnaire général, étymologique et sémantique, composé selon les choses et les idées. Car, il est sans doute plus facile de composer un tel dictionnaire qu'il ne l'est de donner une grammaire générale comme un cadre universel et élastique pour y faire entrer le maté-

1. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, t. XXIII, 2, p. 9.

riel positif. Pour construire une grammaire ainsi conçue, reposant sur les notions, il faudrait déjà connaître la structure de toutes les langues, savoir ce qu'elles expriment, car autrement il serait impossible d'en dégager toutes les catégories et formes et d'en donner un système, en faisant le départ entre l'essentiel et l'accidentel. D'autre part, on possède déjà pour un tel dictionnaire un matériel énorme, qui est scientifiquement préparé ou du moins constaté et on pourrait dès à présent composer une centaine de dictionnaires parallèles, contenant une riche matière sémantique et étymologique et ensuite poursuivre ce chemin.

Cette entreprise aurait une grande portée pour la linguistique. On sait qu'on est arrivé dans l'analyse étymologique à peu près à la limite de ce qui est abordable et de ce qu'on peut obtenir à l'aide du matériel actuel indo-européen. On se trouve souvent en face de plusieurs possibilités, également bonnes et admissibles du point de vue phonétique, sans pouvoir dire laquelle est juste. Donc, il faut chercher d'autres moyens pour pouvoir prendre une décision et on recourt volontiers à des parallèles sémantiques. Or, il est certain qu'on ne saurait se servir de cette méthode d'une manière vraiment scientifique et efficace aussi longtemps qu'on n'aura pas pour chaque notion des index étymologiques et sémantiques qui soient complets et systématiques et qui puissent présenter toutes les possibilités qu'a réalisées et réalise encore le langage dans des conditions diverses. En attendant qu'on puisse dépouiller toutes les langues et tous les dialectes à cet égard, il faudrait en tout cas commencer le travail.

Prenons quelques exemples.

Les mots grecs *ζέρος*, *ζέρη*, ion. *ζούρος*, *ζούρη* « adolescent, jeune fille », reposant sur une forme primitive **ζορFος* **ζορFη*, encore conservée par l'arcadien pour le féminin, n'ont trouvé que des étymologies « de racine » peu convaincantes. On en a proposé plusieurs, à savoir : 1° gr. *ζειρω* « tondre », comme « tonsus, tonsa », 2° gr. *ζερος* « casque », donc « en état de porter les armes, vigoureux », 3° la racine *ker-* en arm. *serim* « je suis procréé,

je descends de, je crois », etc., et lat. *creo*, donc au sens de « né, procréé ». Ne pourrait-on pas les rapprocher du mot slave, bien connu **kórvā* « vache » (v. sl., etc., *krava*, russe *koróva*, pol. *krowa*)? Quant à la forme, on sait que le grec **κρρFεε* **κρρFῖ* peut reposer sur ancien **κρρFεε* *κρρFῖ* avec un schwa, formes tout à fait identiques avec les slaves, dont la forme primitive est **kórvā* avec intonation rude et, d'autre part, il faut souligner que l'étymologie généralement admise pour le mot slave, notamment lat. *cervus* « cerf », gr. *κερκ(F)ός* « cornu », etc., rencontre une difficulté en v. pruss. *sīrvīs* « chevreuil » avec son *k̃*. Un rapprochement de mots signifiant « adolescent, jeune fille » et « vache, bœuf » semble peut-être au premier coup d'œil déconcertant, mais il suffit de rappeler slav. *jūnak* « jeune homme, le brave » et *jūnřĩ* « (jeune) taureau », lat. *juvencus*, *juvenca* et *juvenis*, etc., pour que le doute se dissipe.

Pour l'allemand *waschen* « laver », vieux *wascan*, on a proposé deux étymologies, en le faisant dériver ou du thème german. *wat-* « eau », donc **watskan* avec le sens « nettoyer avec de l'eau », ou en le rapprochant de mots celtiques, v. irl. *fúiscim*, gallois *gwascu* « presser, serrer », auquel cas le sens primitif en serait « tordre, c'est-à-dire exprimer ». Laquelle de ces étymologies, toutes deux possibles, est préférable? La seconde, il me semble, aussi bien au point de vue général qu'en vue de parallèles nombreuses, p. ex. slav. *myti* « laver », lette *maut* « nager », sans doute identiques (quoique généralement séparés) avec le lette *maut*, lit. *māuti* « pousser ou mettre quelque chose en le glissant », car laver et nager c'est justement une action de glisser pour ainsi dire, ou slav. *prati* « battre », pol. *prac'* « laver (le linge) », c'est-à-dire justement « battre le linge (avec un battoir) »; mais en polonais le sens primitif a été oublié à ce point que la signification « battre » nous semble métaphorique. Nous sommes ici en présence d'un procédé général, qui omet d'indiquer l'intermédiaire, ce qui s'entend par soi-même, comme l'eau quand on se lave ou quand on nage, et se borne à marquer l'action que l'on en entreprend (presser, tordre, exprimer, battre, glisser).

Walde, dans son dictionnaire étymologique du latin, dit ceci à propos du mot *sūs* « porc, cochon » : « il se peut que le porc soit nommé d'après sa grande fécondité et qu'il faille, en conséquence, ramener l'indo-eur. **sūs* à skr. *sūh* « procréateur »... (Curtius, Vaniček); mais il est plus vraisemblable que le mot se rattache à lat. *sūcus*, etc., puisque le porc aime la saleté, la boue et le marais; il se pourrait d'ailleurs que ce mot ne soit simplement qu'une onomatopée (Hirt). » Or, je crois qu'il suffit d'attirer l'attention sur polon. *maciora* « truie », n'ayant pas à présent d'autre signification, quoique le mot ait signifié autrefois « mère » et ait pu désigner encore au moyen âge même Notre Dame. Nous retrouvons le même développement de sens dans le sarde *mardi* (= lat. *mater*), et ailleurs. C'étaient des locutions composées de deux membres, *sūs māter*, *świnia maciora*, dont un seul a subsisté, celui notamment sur lequel se concentrait l'attention de sujets parlants, et le sens de l'indo-eur. *sūs* s'était développé sans doute de la même manière. On ne peut d'ailleurs prétendre que le porc soit, en somme, un animal palustre.

On aime à faire dériver les mots balto-slaves *stolī*, lit. *stālas* « table; siège », etc., allem. *stuhl* « chaise », etc., de la racine *stā-* « être debout », mais on a aussi rapproché le v. sl. *steljō* « étendre » et je pense, en effet, qu'on devrait avant tout avoir égard à ce verbe slave, probablement aussi au grec *τελλω*, car le siège et la table primitives, employés uniquement jusqu'à ce jour par la plupart des hommes, ce sont des peaux, des morceaux de drap ou toile, des tapis, étendus par terre, ou, enfin, des planches et des tables plates posées sur le sol.

Il y a deux racines indo-européennes identiques à l'égard de la forme, se présentant sous une forme simple *au-* et sous une forme élargie *ues-* (*ayes-*), l'une signifiant « vêtir, se vêtir » (lat. *induo*, lit. *aūti* « se chausser », skr. *vāste* « il s'habille », lat. *vestis*, etc.), l'autre signifiant « passer la nuit dans un abri, séjourner » (gr. *αἶλις* « gîte », *αὐλή* « cour », skr. *vasati* « il demeure » etc.). Or, les deux racines ne font en vérité qu'une, leur sens primitif étant

« (se) glisser dans », c'est-à-dire « glisser ou se glisser dans une cavité, dans quelque chose de creux » ; comparez, d'une part, lit. *aĩlas* « tige de botte », *aulĩs* « ruche », slave *ulĩjĩ* « ruche », gr. *αὐλός* « tuyau, flûte » et slav. *ulica* « rue », dans certains dialectes « village », gr. *αὐλή*, etc., de l'autre.

Mais, il est clair que, dans tous les cas semblables, ce n'est qu'un dictionnaire général qui pourrait fournir une certitude relative et imprimer la direction désirable aux recherches étymologiques. Encore une petite remarque. M. Wackernagel s'étonne en constatant que beaucoup de pertes de vocabulaire et de substitutions de mots n'admettent pour le moment aucune explication. Par exemple, on est forcé de constater comme une singularité frappante que la plupart des peuples indo-européens ont conservé le vieux nom du pied : allem. *Fuss*, gr. *πούς*, lat. *pēs*, skr. *pāt*, etc. Mais la main, dont le nom ne pouvait pourtant jamais manquer, a des noms tout à fait divers suivant les groupes : gr. *χεῖρ*, allem. *Hand*, ital.-lat. *manus*, indo-iran, skr. *hastah*, balto-slave *ręka*, *ranka*¹. MM. Falk et Torp font la même constatation à propos d'une autre paire de mots. Dans leur dictionnaire étymologique des langues norvégienne et danoise, ils remarquent à propos du nom germanique de la « nuit », que les peuples indo-européens comptaient le temps d'après les nuits et non d'après les jours et cette coutume, ajoutent-ils, est la cause de la conservation du nom de la « nuit » dans toutes leurs régions, tout au contraire du nom du « jour » qui varie selon les dialectes. On peut dire la même chose à propos des noms de l'hiver et de l'été, mais le motif relevé par MM. Falk et Torp n'est qu'une condition particulière et il faut chercher pour tous les cas analogues une cause générale. Elle n'est pas difficile à trouver, mais, en tout cas, on voit aisément quelle portée aurait une statistique complète de notions et de mots, aussi bien en principe invariables que ceux qui changent sans cesse.

Quel élargissement de notre connaissance de la civili-

1. Bericht über die am 16 Juni 1913 abgehaltene Jahresfeier der Georg-August-Universität... Göttingen, 1913, p. 41 et suiv.

sation et de l'évolution psychique du genre humain, si l'on pouvait avoir un registre complet de toutes les notions qu'il a successivement développées et si l'on pouvait établir pour toutes ces notions, à l'aide d'étymologies et de sémantique, comment elles se sont formées. Ainsi que les fouilles préhistoriques nous montrent le passé à jamais éteint, de même, mais d'une manière beaucoup plus précise et complète, ces véritables fouilles linguistiques nous montreraient le développement continu et intégral de la civilisation.

Je passe sous silence le projet d'une grammaire générale conçue d'une façon analogue, parce que la chose est pour les linguistes évidente, mais je voudrais dire quelques mots en passant sur le dépouillement systématique de matériaux pour une littérature générale. Il va de soi que j'y pense à la littérature orale, non écrite, mais néanmoins authentique, car fixée et transmise d'une génération à l'autre, tout comme il y a partout, même chez les peuples les plus primitifs, une langue « littéraire », quoique non écrite, une langue élevée au-dessus du niveau du parler de tous les jours. Il n'y a pas de peuples et de tribus sans littérature, comme il n'y en a pas sans culture, car l'homme sans culture c'est un contresens, une *contradictio in adiecto* — la notion de l'homme signifie justement un animal, ou si l'on préfère ce nom, un être avec culture. Au lieu de parler de peuples primitifs, il serait préférable de distinguer la mentalité ou la culture archaïque et moderne, une paléo-civilisation et une néo-civilisation.

J'ai pensé donc au besoin urgent, il me semble, de la discipline de littérature de gagner des fondements solides à l'aide d'une grande statistique de formes et de motifs poétiques, pour voir enfin ce qu'est la littérature. La discipline que l'on appelle histoire de la littérature devrait cesser d'être un amas informe de faits et d'observations particuliers, comme cette traditionnelle grammaire descriptive, où on se trouve comme dans une épaisse forêt, sans y voir que des arbres et des buissons.

On devrait donc dépouiller cette poésie anonyme, immé-

diatée, spontanée et objective, ses formes, ses contenus et ses motifs éternels, pour voir ce que l'humanité a fait pour rendre sa vie plus supportable, pour voir ce qu'elle a produit en pensée et en poésie sous la pression de l'existence.

La conclusion est évidente. Si l'on veut avoir une grande science du langage, si l'on veut gagner une base solide pour toutes les sciences intellectuelles ou noologiques, peut-être pour la science en général, ou même pour la conscience de l'humanité, de son moi collectif, car c'est tout un en dernier sens, il est temps de procéder à un dépouillement systématique de faits linguistiques, temps suprême, parce que ces faits disparaissent rapidement, étant remplacés par d'autres et se transforment sans cesse, d'un pas de plus en plus accéléré.

Une entreprise gigantesque, demandant la collaboration de toute l'humanité, mais aussi digne d'elle sans réserve. Son importance s'impose, son résultat serait d'offrir un grand registre de l'ensemble de la civilisation, un tableau de son état actuel dans des phases diverses, autrement dit, un tableau du développement de notre connaissance, de la morale, des idées philosophiques, de la religion et de la poésie. On arriverait ainsi à comprendre l'évolution de toute notre vie psychique, à dégager d'un coup tous les concepts et toutes les catégories d'idées communes au genre humain, aussi bien universelles, fixes et nécessaires que spéciales, dérivées et accidentelles. Surtout les sciences concernant l'homme entreraient en possession d'un énorme matériel, et elles se trouveraient sur une nouvelle voie. Réussir dans cette tâche serait un grand pas en avant sur le chemin de la délivrance de l'homme de tant de liens qui l'entravent, et les liens que lui impose la langue ne sont pas les moindres.

Pour faire le plan même du travail il faudrait réunir une commission qui aurait la tâche d'élaborer un plan détaillé d'organisation, d'établir un bureau central et de couvrir toute la terre d'un réseau de commissions, de bureaux et de sections.

Mon initiative est trop faible et d'une autorité trop petite pour y réussir, mais si mes confrères français avec M. Meillet au premier rang, si vous, Messieurs, vouliez adopter ces idées, la situation deviendrait toute autre. Nous comptons sur l'appui vigoureux et efficace des linguistes français pour frayer le chemin à cette idée, pour en pousser la réalisation, pour nous seconder, lorsque nous essayerons de mettre ce projet gigantesque à l'ordre du jour de l'Union Académique Internationale.

Je répète : la tâche est très grande, le travail immense, le plan énorme, mais non pas fantastique ou irréalisable. Si ces projets vous semblaient trop idéaux ou trop éloignés de la vie, je voudrais vous rappeler la profonde et belle réflexion de M. Roustan que j'ai trouvée dans l'avant-propos de M. Berr, mis à la tête du livre de M. Vendryes sur le langage : La recherche de la vérité la plus désintéressée est l'intérêt le mieux entendu.

Jan ROZWADOWSKI.

SUR LE RÔLE ET L'ORIGINE DES NOMS D'ACTION INDO-EUROPÉENS EN *-ti-

Dans le *Yasna* X, 16, on lit : *sraošahe ahmi asruštōš nōi ahmi*, ce que J. Darmesteter traduit par « A l'Obéissance je suis, à l'Indocilité ne suis pas ». Dans *Y.*, LX, 5, on lit de même :

*vaini ahmi nmāne sraošō
asruštim....*

« Puisse dans cette demeure l'Obéissance abattre l'Indocilité. » Et, dans la note 3 de la page 358 du premier volume de sa traduction de l'Avesta, J. Darmesteter constate en effet que l'opposé de *sraoša*- « obéissance », c'est *asrušti*- « non obéissance ». Les deux exemples cités sont de l'Avesta récent. Dans deux gāthā, la même opposition se retrouve : *Y.*, XXXIII, 4, il est demandé que la « Non obéissance » soit écartée de Ahura Mazdāh :

yə θwat mazdā asruštim akəmčā manō yazāi apā

« moi qui de toi veux écarter la Non-obéissance et le Mauvais Esprit ». A ceci s'oppose *Y.*, XXXIII, 5 :

yastē vīspə-mazīstəm sraošəm zbayā avanhānē

« moi qui pour toi veux invoquer le plus grand de tous, l'Obéissance lors de l'accomplissement (final) ». Dans *Y.*, XLIV, 12, on lit :

*at tū mōi nōi asruštā pairiao-čā
uzərədyai parā hyat mōi ā. jimat
sraošō...*

« et tu m'as dit, non avec désobéissance (de ma part), de me lever avant qu'arrive mon Obéissance... ». Dans *Y.*, XLIV, *asruštōš* figure à la strophe 13, et *sraošō* à la strophe 16.

Un simple **sruštiš* n'est pas attesté.

Quant à *sraośō*, on ne le trouve en composition que dans des composés possessifs : *asraośō* « désobéissant » (qui n'a pas d'obéissance), *Vd.*, XVI, 18 et *daratōsraośō*, une fois dans le Farhang.

Cette opposition n'est pas fortuite. Dans l'Avesta, c'est en composition que le type en *-ti-* apparaît le plus ordinairement. Et l'Avesta reproduit ici un état de choses indo-européen qui mérite d'être examiné avec précision.

Les germanistes ont constaté l'opposition de *kustus* et de *gakusts* en gotique, et M. W. Schulze a mis en évidence la portée de cette remarque dans *K. Z.*, XLII, 322 et suiv.

Partant d'une remarque de M. Andreas, M. Wackernagel a montré que, en indo-iranien comme en germanique, le type en *-ti-* apparaît en composition, tandis que le type en *-tu-* se trouve dans les simples (*Indoiranisches*, dans *Sitzungsberichte d. preuss. Akad. d. Wiss.*, 1918, p. 380 et suiv.).

M. W. Schulze enseigne expressément que la limitation de l'emploi de thèmes en *-ti-* à la composition résulterait d'une régression. Les faits signalés par M. Wackernagel vont contre cette doctrine. Mais M. Wackernagel ne va pas jusqu'à contester l'existence du type en **-ti-* dans les noms simples en indo-européen.

Il convient de reprendre l'exposé pour marquer davantage le caractère indo-européen du fait, en s'aidant notamment du slave qui fournit des exemples saisissants, négligés jusqu'ici — puis pour faire apparaître que l'emploi de *-ti-* en composition n'est pas lié à l'emploi de *-tu-* dans les formes simples (M. W. Schulze, *K. Z.*, XLII, p. 325, constate que le type got *gums*, etc. ne se prête pas à la composition, non plus que le type en *-tu-*) — et enfin et surtout pour chercher les conditions qui ont déterminé une répartition, au premier abord si surprenante, des formes.

Voici quelques faits significatifs.

L'abstrait de la racine indo-iranienne *vid-* « trouver » est dans l'Avesta *vaēda-* (masculin), ainsi dans une gāthā, *Y.*, XXXII, 11, et, dans l'Avesta récent, *Y.*, LXVIII, 13,

razistahe παθὸ ἀεζᾶμῃα καεζᾶμῃα « la recherche et la trouvaille du droit chemin » ; mais, en composition, on lit *a-visti* « par la non trouvaille », Y, XXXIV, 9. Or, l'Atharvaveda connaît *avittih* ; mais l'on ne trouve *vittih* que dans la prose.

On a remarqué dès longtemps (v. A. Meillet, *Journal asiatique*, 1917, II, p. 198 et Wackernagel [Andreas], *Sitzungsber. d. preuss. Akad. d. Wiss.*, 1918, p. 380) que le thème avestique *jyātu-*, qui signifie « vie », ne se trouve pas en composition, pas plus que ^{*}*jyāti-* ou ^{*}*jiti-* n'existent hors de la composition. Les gāthā ont, pour le simple, l'accusatif *jyōtīm* et le génitif-ablatif *jyātōuš* et aussi diverses formes de *gaya-*, qui se retrouve dans l'Avesta récent, pour le composé, elles ont. *ajyāitīm* « non vie » (opposé à *gaēm*), *darəgōjyāitīm*, *darəgōjyātōiš* « longue vie » (*darəgōjītīm*, *darəgōjyātōiš* dans l'Avesta récent), *hujyātōiš* « de la bonne vie » et *dužjyātōiš* « de la vie mauvaise » (à côté de *hujītīs* dans l'Avesta récent, et même une fois dans une gāthā). *frajyātīs* « perte, mort ». En face du mot *gayō* « vie », il n'y a pas de composé ; le génitif *apagayehe*, qui est cité dans le commentaire pehlvi du *Yasna*, a l'air d'un mot artificiel.

Le sanskrit a gardé l'ancien ^{*}*jyātu-* sous la forme altérée *jivātub* ; le Rgveda, qui a *jivātub* plusieurs fois, n'en offre aucun composé.

Or, en irlandais, le suffixe *-tu-* fournit des noms d'action qui servent d'infinitifs à un nombre illimité de verbes simples, et notamment de verbes dérivés (pour l'emploi de *-tu-* avec des thèmes verbaux dérivés en indo-iranien, cf. Wackernagel, *loc. cit.*, p. 386). Mais l'élargissement ^{*}-ti-ōn- de ^{*}-ti- ne fournit de ces noms d'action qu'à des composés. Les listes du § 297 de la *Grammaire irlandaise* de M. Vendryes (p. 155) sont caractéristiques à cet égard ; on n'y trouve que des formes telles que *air-mitiu* ; un infinitif tel que *aiğthiū* en face de *agur* (v. H. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. Kelt. Spr.*, II, pp. 46 et 455) est exceptionnel.

Pour traduire gr. *ἐκκεμή*, le gotique a, de même, d'une part *kustus*, mot germanique commun qui répond à lat.

gustus, et de l'autre *ga-kusts*. Dès lors, si le Rgveda a trois exemples de *jústiḥ*, ce peut être parce que l'usage du simple a été provoqué par celui de mots tels que *ájustiḥ*, *havyájustiḥ*, qu'on lit dans le même texte. L'abstrait ancien en indo-iranien est le masculin skr. *jóṣah*, zd *εaošō* (le composé *εεaoša-* ne figure qu'une fois, dans un texte qui n'est manifestement pas ancien). Le procédé employé en indo-iranien était donc le même que celui qu'on observe dans av. *εraošō* : *εsrustiš*.

Si le slave a *sǫmrǫti*, et non **mrǫti*, pour la « mort », ce ne peut être un hasard. Sans doute le verbe *mǫrj* est souvent précédé d'un préverbe ; mais le préverbe usuel est *u-*, et non *sǫ-*, à l'époque historique. Donc v. sl. *sǫmrǫti*, qui représente la formation slave commune, est ancien. Un *mǫrti-* n'est attesté ni en vieux prussien, ni en lette ; ce peut être parce que ce mot a été évité : le nom propre de la « mort » est souvent remplacé par d'autres, de moins mauvais augure ; le vieux prussien a *gallan* (acc. sg.), le lette *nāve*, et le lituanien recourt souvent à l'emprunt slave *smertis*. Il y a en lituanien un mot *mirtis* ; mais il n'est guère usuel ; ainsi Kurschat le donne pour un terme étranger à son vocabulaire propre. En indo-iranien, *mǫrti-* n'existe pas ; le sanskrit ne connaît *mǫrtiḥ* qu'à l'époque classique ; et l'exemple avestique tardif, employé d'une manière barbare, que cite M. Bartholomae indique seulement que l'Avesta n'avait pas ce mot (*avamarətim*, qui se lit une fois, a l'air d'une fabrication de théologien) ; le terme indo-iranien est **mǫrtiyū-* (skr. *mǫrtiyūh*, av. *mərəbyuš*) ; sans doute ce **mǫrtiyū-* dont la formation est unique et tient probablement à ce que le nom propre de la mort est évité et a subi l'influence de **jyātu-* ; mais, s'il y avait eu un terme usuel *mǫrti-*, cette influence aurait prévalu moins aisément. La seule langue où un simple **mǫrti-* soit usuel est le latin ; mais on verra, par *mens*, que le latin a dévié ici de l'usage indo-européen.

Tout comme il ignore un simple à côté de *sǫmrǫti*, le slave n'a pas de simple à côté de *pa-metǫ* « souvenir ». Le premier élément de *pametǫ* est apparenté au préverbe de *po-mǫnjǫ* ; mais la forme montre qu'il en est indépendant.

Le composé **pa-mēti* est donc ancien. Et en effet le lituanien, qui a *at-miñtis*, n'a guère la forme simple (cf. Trautmann, *Baltisch-slavisches Wörterbuch*, p. 181). Le gotique n'a que *ga-munds*. On a cité ci-dessus v. irl. *air-mitiu*. L'Avesta n'a pas de simple **maitis* ; mais on y trouve fréquemment *ārmaitis* (c'est-à-dire *ara-maitis*), *tarōmaitis*, *anumaitis*, etc. Dès lors lat. *mens* et *mentis* doivent passer pour des innovations, de même que skr *matih* ; il existe en sanskrit un flottement pour l'accentuation de *matih* ; il est probable que *matih*, qui est déjà courant dans le Rgveda (avec l'accentuation *matih*), est issu de formes telles que *sumatih*, *durmatih*, etc., qui sont aussi courantes.

Le gotique ne connaît que *ga-gumþs* « réunion » ; le simple est *gums* (thème en -i-). En latin, *in-uentis*, *con-uentis* (*cōntis*) sont usuels ; *uentis* n'existe à peu près pas. On signale le mot dans un passage de Plaute où il y a une série d'abstraites pourvus de la construction verbale ; le passage n'atteste pas un emploi courant de *uentis* ; c'est *Truc.* 622 :

Quid tibi huc uentios ? Quid tibi hanc aditios ?
Quid tibi hanc notios, inquam, amicam meam ?

En lituanien, *gintis* est un peu artificiel ; mais *prigintis* *prėgintis* semble usuel. Il y a dans l'Avesta quelques exemples de *fragaitis*, *aiwigaitis*, *həngaitis* ; il n'y en a pas de **gaitis*. Le Rgveda n'a encore qu'un exemple de *gātih* (V, 64, 3), à côté de *āgatih* et de *sāmgatih*, peu fréquents. il est vrai. L'Odyssée a une fois *ἐξβριζι* (ε 410) ; mais *βριζι* ne se trouve pas encore chez Homère.

Ni en védique ni dans l'Avesta, on ne trouve le simple *iti*-. En revanche, les formes composées telles que véd. *ētih*, zd *āitis* sont courantes. En latin, où *itiō* apparaît seulement dans des conditions particulières, *ambitiō* est un terme usuel.

Alors que les noms gotiques en -gi- comportant un pré-
 verbe ne sont en général pas soumis à la règle de dissimilation de Wrede-Thurneysen, on sait que got. *gabaurþs* « naissance » a reçu -þ- au lieu de l'ancien -ð-, évidemment parce que le mot était senti comme un et qu'il n'y avait aucune pression exercée par un simple **baurgs*.

Le mot v. sl. *rəkoveṭī*, *rəkovejī* « *ῥεκοβεῖ* » représente un terme slave commun, sous les deux formes, il n'y a pas de simple correspondant. On signale en lituanien *is-intis*, mais non **intis*. Et l'on connaît, d'autre part, le type v. irl. *air-ithu*.

L'Avesta est particulièrement instructif ici. Si l'on parcourt la liste des thèmes avestiques en *-ti-*, on s'aperçoit vite que la plupart sont des composés.

M. Bartholomae cite un exemple de zd *zanti-* « connaissance », mais c'est d'après le Farhang, et il ajoute judicieusement que la forme a pu être extraite d'un composé par l'auteur de ce dictionnaire. Dans les textes conservés, on ne trouve que *āzainti-* et *paitizainti-*. Or, le lituanien ne connaît que *pa-zintis* « connaissance », et le gotique que *ga-kunds* « *παισυζνῆ* ».

Il y a dans l'Avesta une douzaine de composés de *-bərəti-*, mais aucun exemple de la forme simple.

Le simple *-uxti-* n'est pas attesté ; mais il y a toute une série de composés, *urvāxšuxti-* dans une gāthā, *antarəuxti-* « interdiction », etc. Le Rgveda a quatre fois *nāmaukti-*, jamais *ukti-*.

L'Avesta a de nombreux composés dont *-stūti-* est le second terme, jamais **stūti-* isolé. Or le Rgveda a plus souvent des composés que *stuti-* lui-même. Des trois exemples de *stuti-* dans le Rgveda, l'un est celui de I, 84, 2 :

śśīṇām ca stutir ūpa.

Or, le vers se retrouve dans le Sāmaveda, sans *ca*, mais avec *susutir* ; et, en effet, *susuti-* est aussi courant en védique que *stuti-* y est exceptionnel. Et l'on retrouve un vers comparable dans RV VI, 17, 4 = A V. XX, 4, 1 :

asmākaṃ susutir ūpa.

L'Avesta a des exemples de *haθraǰaiti-*, *aipǰaiti-*, etc. et le Rgveda a une fois *āhataye*. Un simple *ǰaiti-*, skr. *hati-* n'est pas attesté. Le caractère récent de av. *ǰainti-* qui se lit une fois dans un yašt se reconnaît par la forme même.

Le composé zd *nī-šastis* a un correspondant véd. *nīšattiḥ*

(dans le Rgveda) : mais le simple ne se trouve pas. Et il y a de plus zd *pasuḥ.hastī*

De même en védique, il y a beaucoup de composés en -ti- auxquels ne répond aucun simple. On en trouvera une liste dans Lindner, *Altindische Nominalbildung*, p. 77 et suiv. On a par exemple *āpacitih* (cf. ἀπατισ) et non *citih* ; *v(i)y-uṣtīh*, et non *uṣtīh* ; *nṣpītīh*, et non **pītīh* « protection » ; *ijñātīh* (et beaucoup de composés en -nīti-), mais non *nīti-* isolé ; *vasudhītīh* (et même *devūhītīh*, avec le traitement *h* de *dh* intervocalique) et de nombreux exemples de cette sorte, mais non *dhītīh* ; etc. L'indépendance des composés ressort du type connu véd. *vāsu-ttīh*, *bhāga-ttīh*, *maghā-ttīh* (v. Wackernagel, *Aind Gr.*, II, p. 98).

Quand on rencontre un nom simple en -ti- qui, au premier abord, semble ancien, un examen attentif en fait apercevoir le caractère récent. Ainsi l'Avesta a, dès les gāthā, un mot *īstīš* « possession » ; l'antiquité en paraît appuyée par un mot germanique commun. got. *aihts*, etc. (identique au mot avestique, à la prothèse *a-* près). Mais il suffit de regarder le sanskrit pour voir que, malgré la fréquence de l'emploi des formes de la racine *īṣ-*, il ne s'y trouve pas de mots en *-ti- : la forme du nom d'action est *īṣā*. Le mot *īstīš* est un terme savant créé en iranien, peut-être seulement dans la langue écrite ; on a pu partir de composés tels que *ainīstīš*, *θwāīstīš*. M. W. Schulze, *K. Z.*, XLII, p. 323 et suiv., a constaté que le germanique admet les simples en -ti- près des prétérito-présents ; ce n'est pas la conservation d'un fait ancien, c'est l'effet d'une innovation limitée à un petit groupe : des formes comme got. *mahts* ou *wists* « ἐπισ » n'ont aucun caractère d'antiquité.

Hors de l'indo-iranien, il ne manque pas de faits analogues. Par exemple, en latin, *tentiō* existe à peine, tandis que *intentiō*, *contentiō* sont usuels. Le slave a *napastī*, *propastī*, *dopastī*, mais non *pastī* [A. Meillet, *Etudes sur l'étymologie du vieux slave*, p. 278] ; *zavistī*, *nenavistī*, mais non *vistī* (*ib.*, p. 279). On peut multiplier les exemples. Un vieux mot non analysable en germanique comme got. *frasts* « τέρειν », de **pro-sātis*, est instructif.

Les faits énumérés sont probants. Ils sont trop nets et trop nombreux pour être accidentels. L'emploi normal des noms d'action indo-européens en **-ti-* est au second terme des composés. Sans aller jusqu'à enseigner que l'emploi normal des abstraits en **-ti-* est au second terme des composés, M. Wackernagel, *Ind. Gramm.*, II, § 81 b, p. 190, constatait déjà chez ces thèmes une grande capacité à entrer en composition. Il faut aller plus loin.

Soit la racine **men-*. L'abstrait usuel est du type **menos*; skr. *mānāh* a dans l'Avesta un correspondant très usuel *manō* et se retrouve dans gr. μένος. En composition, il fournit un type « possessif » désignant des personnes, ainsi: skr. *sumānāh*; zd *humanā*, gr. εὐμενής — skr. *durmanāh* (le védique a *durmānmā*), gath. *duṛmanā*, zd *duṣmanā*, gr. δυσμενής, etc. Le grec, qui a éliminé **myti-*, a été amené à faire des abstraits dérivés: εὐμένειν, δυσμενεῖν, du type de ἀλήθειν, productif en grec. Le sanskrit, qui a largement conservé le type ancien *sumatīh* « bonne pensée », *durmatīh* « mauvaise pensée » où le second terme sert de nom d'action, a été conduit à utiliser le simple *matīh*. Même chose est arrivée en latin; mais ici **menes-* a été éliminé, si bien que *dēmens*, *āmens* servent de composés possessifs et que le simple *mens*, détaché des composés, a pris le sens de « esprit » à côté de celui de « pensée ». Lat. *mens* est tout à fait un nom d'action, comme on le voit par ces vers de Lucrèce, V, 148:

*Tenuis enim natura deum longeque remota
sensibus ab nostris animi uix mente uidetur.*

De la racine **kens-* « proclamer », le nom d'action indo-iranien est véd. *śāmsaḥ*, gāth. *sānghō*, zd *sanhō*. En composition, on a: véd. *prāṣastīh*, gāth. *frasastis* — gāth. *duṣ-sastis* — et véd. *ūṣastīh* — etc. De là s'est détaché skr. *ṣastīh* dont il n'y a que trois exemples dans le Rgveda, et encore deux de ces exemples figurent-ils dans un même hymne: IV, 3, 3 et 15. Ce n'est pas que véd. *śāmsa-* ne figure pas au second terme de composés; il y est même fréquent; mais le sens de *suśāmsaḥ* « qui fait une procla-

mation bienveillante » et celui de *sugastih* « proclamation bienveillante » ne sont pas les mêmes. Et cette différence est indo-européenne : elle est du type de ce que l'on observe en gr. dans *φένος* et *παρρηφένος* par exemple.

La notion de « aide favorable » est exprimée en védique par le neutre *ávah*, dans l'Avesta par *avō*. Sur ce nom, on a pu faire des composés possessifs du type gâth. *iðrā. avah-*, zd *iðra. avah-*. Pour dire « non aide », il faut recourir à véd. *ánūtiḥ*; et c'est de mots comme celui-ci ou comme *siūtiḥ* (RV, VIII, 47, 1, dans un refrain) qu'est sorti *ūtīh*, usuel dès le Rgveda, mais dont l'Avesta n'a pas l'équivalent.

Le véd. *ḥṣitiḥ* « habitation, installation » donne au premier abord l'impression de quelque chose d'ancien. Mais dans l'Avesta, il n'y a guère que des composés; *huṣitiš* = véd. *suhṣitiḥ* est gâthique, et les rares représentants du simple *ṣiti-* ne le sont pas. Quant au gr. *ἡστία*, c'est un nom d'action fait sur le verbe *ἡστίζω*, et l'identité phonétique avec véd. *ḥṣitiḥ* (à la place du ton près cependant) ne suffit pas à faire tenir pour une continuation d'un mot indo-européen ce mot qui a pu si aisément se former en grec même.

Les textes védiques laissent entrevoir comment les noms en *-ti- se sont détachés des composés dont ils formaient le second terme. Les formes casuelles du type sont en général peu nombreuses

Le skr. *grustih* est tiré de seconds termes de composés, à en juger par l'Avesta; v. ci-dessus, p. 123. Or la moitié des exemples du mot qu'on lit dans le Rgveda se compose de l'instrumental *grustī* employé adverbialement : on en compte treize exemples contre quatorze de toutes les autres formes. L'emploi adverbial de ces instrumentaux en *-ī- doit être ancien. Car c'est à des formes de ce genre que remontent sans doute les adverbes latins en *-tīm du type *partim* : la forme adverbiale en *-tīm du latin est à véd. *-tī ce que l'instrumental du thème en -ā-, sl. -p (dans l'adjectif composé *novp-jp*), en -a (intoné rude) du lituanien, est à un instrumental en -ā de l'indo-iranien. On enseigne d'ordinaire que ces adverbes latins en *-tīm sont d'anciens accu-

satifs ; mais l'instrumental rend compte du sens mieux que l'accusatif ; et, d'autre part, on sait qu'un ancien **-im* aboutit en latin à *-em*, ainsi dans *quem*, *ouem*, *hostem*, où le *-em* n'a pas de chance d'être analogique ; c'est **-im* qui aboutit à *-im* dans *uim*, *pēluim*, etc.

De même, alors que les exemples du nominatif *ūtīh* et de l'accusatif *ūtīm* sont peu nombreux, M. Lanman compte 26 exemples de *ūtī* (et l'instrumental pluriel *ūtībhih* est plus fréquent encore). Le datif *ūtāye* est plus usuel même que *ūtī*, M. Lanman en a compté 88 exemples. Et ceci encore n'est pas un accident : le composé *sómapīti-* n'est attesté dans le Rgveda que par le datif *sómapītaye* (49 exemples), et il y a quatre exemples de *pūrvápītaye* contre un de *pūrvápītīh* (Mand. X) ; c'est de là qu'est sorti l'usage de *pītāye* (67 exemples d'après M. Lanman) qui dépasse de beaucoup à lui seul celui de tous les autres cas de *pītīh*. On n'a pas le moyen de déterminer si les infinitifs slaves tels que *pīti* « boire » reposent sur des thèmes en *-ti-* ou en *-t-* ; mais le type d'emploi de véd. *pītāye* est en tout cas celui qui rend compte du v. sl. *pīti*. On aperçoit ici comment s'est constitué l'infinitif.

Le datif *vājasātaye* et le localif *vājasātau*, *vājasātā* sont, à une exception près, les seules formes attestées de *vājasāti-*, *medhāsātaye* et *medhāsātau*, *medhāsātā* les seules formes attestées de *medhāsāti-*. Or, c'est de même *sātāye* et *sātau*, *sātā* qui représentent le gros des emplois de *sāti-* (lequel se construit souvent avec *vājasya* ou *vājam* pour complément). M. Lanman a compté 34 exemples de *vājasātaye* et 34 de *sātāye*.

De *vīti-*, le Rgveda a presque uniquement *vīti* et *vītāye*, et l'emploi de *vītāye* concorde avec celui de *devāvītaye*, qui est le principal de *devāvīti-*.

Peut-être en étudiant de près les faits védiques arrivera-t-on à serrer le développement de plus près qu'on ne peut le faire ici. Dès maintenant on aperçoit que l'emploi védique du type en *-ti-* conserve des particularités indo-européennes, comme le fait plus clairement l'emploi avestique.

Il en va tout autrement des faits grecs. Le type en **-ti-*

a reçu en grec des développements tout nouveaux et très étendus. Comme le type des noms d'action radicaux a cessé d'y être normal et n'est plus représenté que par des survivances telles que ἔπει, ἐπέε (le nominatif est ἔπειν, sur lequel a été fait un accusatif ἔπειν), il a fallu le remplacer, et c'est au type en *-ti- qu'on a recouru.

Il y a encore trace du nom radical dans ἐπέ (avec élargissement -t-, parce que la racine se termine par une voyelle) correspondant à lat. *dōs* ; mais c'est le mot, nouvellement formé, ἐπέ qui est en grec le nom d'action de la racine ἐπ- (ainsi chez Homère K 213), de même que *datiō* est le nom d'action en latin. Il y a eu ici une innovation systématique.

Dès lors tout souvenir du temps où l'abstrait en *-ti- avait sa place normale au second terme de certains composés est aboli. Même les plus archaïques de toutes les formations latines sont déjà loin de l'usage indo-européen.

Les simples πέντες, πύστες dont la formation ne se laisse plus guère reconnaître à l'époque historique, sont des simples. Mais, si πέντες et πύστες étaient vraiment anciens, ils auraient le φ- initial de leur racine, disparu par dissimilation dans πένθεσμι et πύθεσμι.

Le vocalisme radical avec e d'une forme comme γένεσις, attestée déjà chez Homère, en fait immédiatement reconnaître le caractère purement hellénique. L'υ bref de φύσις montre du premier coup que cet abstrait a été fait sur φύω et n'est pas le correspondant d'un indo-iranien *bhūti- : véd. *prabhūtiḥ*, etc., d'où *bhūtiḥ*.

Dans φάσιν τε καὶ ἀπέφασιν *Soph.*, 263 e, Platon rapporte, par une sorte d'« étymologie populaire », à φάμι des mots qui, historiquement, appartiennent au groupe de φάνομαι ; il y a ici un jeu de Platon, suivant un procédé qui était sans doute courant à son époque et dont il a tiré grand parti.

L'attique ne répugne pas à employer le type λόγος au moins avec préverbe : διλόγος, κατὰ λόγος ou ἐκ λόγος à côté de πλοῦς. Ceci n'a rien de surprenant : διπλόγος ou ἐκπλόος étaient des unités pour un Athénien, et, dès lors, λόγος, πλοῦς

entraînaient naturellement διζλογος, εξαπλους, tout comme διζλεξις entraînait λεξις.

De même en latin : le type *dictiō* a été productif d'une manière illimitée, pour la même raison qu'en grec. Mais il s'agit de mots faits, pour la plupart, en latin même : *censiō* ne saurait s'expliquer phonétiquement. Un abstrait comme *optiō*, isolé en latin puisque du verbe auquel il se rattache il n'y a que des traces, montre que, dès avant la période historique du latin, on a formé des simples en *-tiō* : le *uentiō* de Plaute entre dans une série de formations nouvelles du latin.

Le mot *nātiō* a le vocalisme attendu au point de vue indo-européen. Mais c'est qu'il a été fait d'après *nātus*. Au temps où le type de *mens*, *mors*, etc. pouvait encore être productif, il a été fait la forme *gens* sur *gignō*, *genus*, etc. ; l'aspect du vocalisme radical, impossible dans une racine dissyllabique, montre que la formation n'est pas de date indo-européenne. Le premier aspect de *gens* trompe sur la date de formation du mot.

L'arménien est connu trop tard, sous des formes déjà trop évoluées pour qu'il soit possible de l'utiliser ici avec sûreté. Le type en *-ti-* n'y apparaît d'une manière usuelle que dans des combinaisons avec d'autres éléments, une diptongue en *-u-* qui précède, ainsi dans *erewoyt* « apparition » (cf. le cas isolé de gr. τελευτή à côté de τέλος), et avec le même élargissement en *-n-* qu'en italo-celtique, d'où *erewut' iwn*. Mais on entrevoit que, comme en grec, le suffixe en *-ti-* a servi dans des simples : *bard* (gén.-dat. plur. *bardiç*) « tas, botte », en face de *berim*, et *spand* (gén.-dat. plur. *spandiç*) « tuerie », en face de *spananem* « je tue » supposent le suffixe **-ti-* dans des noms d'action non composés. Si arm. *bay* « parole » recouvre gr. εἶπας, on n'en peut donc pas conclure que le mot soit de date indo-européenne. la formation a pu avoir lieu indépendamment en grec et en arménien.

De ce que les faits grecs et latins ne confirment pas en général la répartition supposée pour l'indo-européen il n'y a donc rien à conclure. Par cela même que, dans les deux langues, le type a été largement productif, il est chargé

d'innovations et aucun des mots qui y appartiennent ne fournit de témoignage valable pour restituer l'indo-européen. Ce n'est pas avec des formations productives comme le type grec en -σις ou le type latin en -tiō qu'on restitue de l'indo-européen.

Du reste, on a vu, par le cas de *uentiō* notamment — et ce n'est pas le seul — que la répartition indo-européenne a laissé des traces en latin. En grec, un nom dont la forme n'est pas ancienne, *δαιτις*, est à peine attesté tandis que *ἐπι-δαιτις*, *ἐνδαιτις* sont d'usage courant. La fréquence et l'antiquité relative de *κατάκλισις* par rapport à *κλίσις* concordent avec le fait que l'Avesta a *nīsrīti-*, mais non *srīti-*.

De la racine **kwā-*, le grec occidental, l'arcado-cypriote et l'éolien ont un abstrait *εμ-πασις* attesté à Corcyre, à Mégare, à Delphes, *εν-πασις* en arcadien, *εππασις* (de **εμ-ππασις*) en béotien. Dans les mêmes groupes dialectaux, on a au contraire *πασα* attesté en Crète, à Héraclée, en locrien, en accadien, et dans la forme homérique *πολυπάρμονας* Δ 433, qui est sûrement éolienne. Le *εγκτισις*, qui apparaît sur des inscriptions peu anciennes en grec occidental, ou *εντισις*, qu'on trouve en Thessalie, ont l'air d'être des contaminations de *εμπασις* et de *κτῆσις* qui est la forme ionienne-attique (l'expression *ῖζς καὶ οἰκίης ἔγκτησις* se trouve plusieurs fois sur des inscriptions en lesbien de l'époque hellénistique); on ne saurait attribuer à ces formes une véritable antiquité ni, avec Bechtel, y chercher des formes offrant une alternance ancienne; car, dans les formes indigènes de ces parlers, la racine employée était *πῆ-* et non *κτῆ-*. Ce n'est pas un hasard que la plupart des parlers grecs aient comme mot en -σι- une forme pourvue de préverbe. Mais, en ionien-attique, et déjà dans la langue homérique, le mot en -σι- de la racine *κτῆ-* est simple : *κτῆσις*; l'innovation grecque est déjà réalisée dans ce groupe. C'est dans une expression juridique comme **εμ-ππασις* que la forme en -σι- aurait apparu d'abord; pour l'ionien-attique, ceci ne vaut pas; car *ἐγκτησις* n'y est pas très ancien.

Le fait que les abstraits en *-ti- ont leur origine au second terme de composés n'a rien de surprenant. Qui jugerait de

la forme des noms d'agent en grec par l'ionien-attique croirait le suffixe -τῆ- ancien ; or, dans sa *Geschichte der gr. Nomina agentis*, M. Frankel a démontré que ces noms ont existé d'abord seulement au second terme de composés. Le fait supposé ici est de même ordre que celui qu'a illustré M. Frankel

Les faits ainsi posés, il reste à les interpréter. Si l'indo-européen n'avait que peu ou pas de noms simples comme noms d'action en -ti- et s'il avait beaucoup de ces noms d'action au second terme de composés, c'est apparemment que le plan général de la langue rendait les uns nécessaires, les autres superflus. Et si, avec le temps, les simples se sont répandus, c'est apparemment qu'ils étaient devenus nécessaires. Pour s'en rendre compte, il suffit d'examiner quelques faits connus

Etant donnée la structure de l'indo-européen, la principale des formations nominales était la formation radicale, élargie ou non au moyen de suffixes de dérivation qui n'en modifiaient pas le sens. A l'époque historique, ces types sont en ruines partout ; mais l'importance ancienne s'en reconnaît aisément dans une foule de survivances.

Or, les racines employées comme noms ont en règle générale la valeur de noms d'action, à l'état de simples ; mais, au second terme de composés, elles ont la valeur de noms d'agent. Soit par exemple un thème védique *darç-* ; il signifie « action de voir » et se trouve au datif *dṛçé* « pour l'action de voir » et une fois au locatif *dṛçi* « à la vue de » ; mais, en composition, on a *ahardṛç-* « qui voit le jour » (cf. zd *parōdarš* « qui est le premier à voir [le jour] », nom théologique du « coq ») ou *dūredṛç-* « visible de loin » ; *su-dṛç-* signifie à la fois « qui voit bien » et « qui a bel aspect ». Dès lors, un nom d'action en *-ti- était superflu en indo-européen : le nom radical avait cette valeur. La forme skr. *dṛṣti-* n'avait lieu de s'employer que du jour où le nom-racine *darç-* sortait de l'usage, ce qui est arrivé de bonne heure : véd. *dṛçé* est une sorte d'infinitif déjà fixé. Au contraire, en composition, -*dṛṣti-* « action de

voir » était utile dès le début, puisque, à la fin d'un composé, -darç- signifiait « qui voit » ou « qui a l'aspect ». Il ne faut pas objecter qu'on lit dans une gāthā de l'Avesta, XXXIII, 6 :

tā tōi izyā ahurā mazdā darštōišē hamparštōišē

« les choses de toi, Ahura Mazdih, je les veux voir et apprendre ». La forme *darštōiš* est appelée par le parallélisme et, si un préverbe-manque, c'est peut-être qu'il aurait gâté le vers. Dans une autre gāthā, Y., XXXI. 2, on lit le locatif *aibī-darēstū* (la différence *daršti-* -*darēšti-* est due à l'un de ces accidents de vocalisation qui sont fréquents dans l'Avesta). Le Rgveda n'a pas de simple *dṛṣti-*.

La valeur du type radical indo-européen ressort par exemple de skr. *vāk*, zd *vāxš*, gr. *ῥαχ*, lat. *uōx* ; mais skr. *satya-vācam* (acc. sg.) signifie « qui dit la vérité ». Dès lors, il n'y a pas lieu de former *ukti-*, mais *satyā-ukti* (*satyókti-*), *nāma-ukti* (voir ci-dessus. p. 128).

Le védique a *ruc-* (par exemple dat. sg. *rucé*) « lumière, éclat » au simple, et le latin répond par le mot *lūx*. Mais skr. *arūc-* signifie « qui ne brille pas ».

La coexistence de gāth. *ərəṣṣajyōi* « à celui qui vit bien » et de gāth. *frajyāitiš* « perte ». Y., XXIX, 5 est caractéristique.

La langue homérique a conservé *φυγ-* « fuite » dans la forme adverbiale *φύγας* ; dans l'usage ordinaire, ce vieux mot a été remplacé par des dérivés : hom. *φύζα*, forme substituée au nominatif non attesté (cf. *ῥοτα*, en face de *ῥαχ*), entraînant *φύζαν*, et *φυγή*, qui est général depuis Homère. Le latin a de même le dérivé *fuga*. On comprend ainsi l'inutilité de *φύζις*, qui se rencontre seulement trois fois dans la Dolonie (K 311 = 398, et 447) et de *φεῦξις*, qui apparaît sporadiquement à Athènes ; hom. *φύξις* est encore fait avec le vocalisme ancien ; att. *φεῦξις* a été fait sur le présent *φεύγω*. Avec préverbe, *πρόσφυξ* signifie « fugitif » ; en latin *profugus* est du type thématique.

Le latin oppose *dic-is causā* au type *iūdex, index*, osq. *med-diss*.

Il ne manque pas de mots qui n'entrent pas dans la règle

donnée ici. Mais, pour la plupart, ou bien ils sont suspects d'être récents, ou bien ils admettent d'autres explications.

Ainsi le latin a un nom d'agent bien connu dans *dux*. Mais le germanique occidental n'en a le correspondant que sous forme de composés, avec un élargissement *-en-, soit v. angl. *heretoga*, v. h. a. *herizogo*. Tel était sans doute l'usage ancien. Le latin a du reste le thème *duc-* dans des composés, à sens actif ou passif, dont le principal est *re-dux*. Dans le nom d'action *lūx*, l'ancien vocalisme *e* a été généralisé, dans *dux*, en face de *dūcō*, on a au contraire le degré zéro, comme dans gr. $\sigma\upsilon\text{-}\zeta\upsilon\zeta$ (et lat. *con-dux*) en face de $\zeta\upsilon\gamma\upsilon\omicron\psi$, et comme dans lat. *iūdex* en face de *dīcō*; le vocalisme de *dux* est donc celui qui tend à se généraliser au second terme des composés. — Comme la racine n'est pas représentée dans les langues qui gardent le mieux le type radical, le thème **deuk-* n'est pas attesté comme nom d'action. Mais il est curieux que le latin, où *conductiō*, *prōductiō*, *reductiō*, *subductiō*, etc. sont des termes courants, présente *ductiō* seulement avec des valeurs techniques. Et ceci conduit à penser que l'usage de *us-tauhts*, sans simple correspondant, en gotique pourrait n'être pas fortuit. C'est le thème en -*tu-ductus* qui sert de nom d'action en latin.

On admet en général que véd. *rāj-*, v. irl. *ri* (*rig*), lat. *rēx* appartiendraient à la racine **reg-* de lat. *regō*. Mais cette racine signifie proprement « mettre droit »; *rēctus* en donne le sens précis; le sens de « diriger un État » est secondaire et propre au latin. D'autre part, la longue constante de **rēg-* dans toutes les langues serait surprenante en partant d'une racine **reg-*; il peut arriver que la longue du nominatif se généralise dans une langue, comme il est arrivé pour lat. *uōx* et skr. *vāk*, av. *vāxš*; mais c'est exceptionnel, et, en général, il subsiste trace de la brève quelque part, ainsi, dans gr. $\epsilon\pi\alpha$, dans zd *vača* (instrumental), dans le verbe dérivé arm. *gočem* « je crie », etc.

Si, en védique, *ṛaddhā* signifie « foi » beaucoup plutôt que « croyant », c'est parce que *ṛád dadhāti* est un juxtaposé; par suite le mot *ṛaddhā*, composé pour la forme, est

virtuellement un juxtaposé. Dans l'Avesta, il n'y a un exemple que pour la valeur de nom d'agent. *srazdā* « croyant ». *Y.*, XXXI, 1, avec le superlatif *srazdāstō* « le plus croyant », *Y.*, LIII, 7 et, dans l'Avesta récent *srazdā-tamō*. Aussi a-t-il été formé un nom d'action *srazdāitīs* qui se trouve déjà dans une gāthā, *Y.*, XLIII, 11, et, ensuite, dans l'Avesta récent.

Sans doute cependant ne faut-il pas considérer la règle comme absolue. Le simple véd. *spaç-*, *zd spas-* signifie « observateur ». On peut, à la rigueur, rendre compte de ce mot par des composés tels que lat. *au-spex*, *haru-spex*. Mais en l'état des faits, ce serait chose arbitraire.

Quoi qu'il en soit des exceptions, l'usage général est que les noms racines servent de noms d'action. Ils sont d'ordinaire féminins ; ainsi skr. *drúh-* = *zd druñ-* ; gr. *ῥλόξ*, *στύξ* ; lat. *nex*, *pāx*, *nix* (cf. hom. *νίφξ*), *precēs*, etc. C'est une coïncidence frappante que les noms en *-ti- qui leur servent de substituts au second terme des composés soient aussi féminins.

Le groupe de gr. *φρήν* donne une idée du système indo-européen, sous des formes en grande partie nouvelles. La racine apparaît dans le nom d'action féminin *φρήν* (dat. plur. *φρησι*) qui désigne la « pensée », et aussi l'organe servant à la pensée. Dès lors celui qui pense ne peut être désigné que par un dérivé, qui a été fait sur une forme à vocalisme *o* ; ce vocalisme se trouve dans hom. *φρόνιν* (accusatif) dont la structure est pareille à celle de *πέλις* en face de skr. *pur-*, dans le dérivé *φροντίς* (gén. *φροντιδος*) et dans le présent *φρονέω*, déjà fréquent chez Homère (où *φροντιζω* n'existe pas) ; on a ainsi *φρόνιμος*. En composition, la forme radicale désigne des personnes : *ῥφρων*, *εῤφρων*, *δύσφρων* (dès la langue épique) ; le nom d'action ne peut donc être qu'un dérivé, ainsi depuis Homère : *ἄφροσύνη*, *ἐὺφροσύνη*, *δυσφροσύνη*. Il va de soi, dès lors, que *φρόνιμος* n'apparaît pas au second terme de composé, et il n'y a qu'une formation d'occasion dans Sophocle, *Œd. roi*, 691, *παραφρόνιμον ἄπορον ἐπὶ φρόνιμα* (cf. *πράφρων*, *El.* 472). Le présent radical attendu n'est pas conservé ; il a été remplacé par *φράζω*, autour de qui existe un ensemble de formations

nouvelles. — C'est parce que, en face de $\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, le composé $\acute{\alpha}\sigma\theta\epsilon\nu\eta\varsigma$ s'applique à des personnes qu'a dû être fait le composé $\acute{\alpha}\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\iota\varsigma$, et ainsi dans tous les cas semblables. Mais les noms en *-ti-* ne présentent rien de pareil, et par suite got. *unmahts* traduit $\acute{\alpha}\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\iota\varsigma$; dès lors c'est le dérivé got. *unmahteigs*, qui traduit $\acute{\alpha}\sigma\theta\epsilon\nu\eta\varsigma$. Le traducteur slave du psautier a de même le composé *nemoštī* pour traduire $\acute{\alpha}\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\iota\varsigma$ Ps. XV, 4, et de là le dérivé *nemoštīnŭ* pour $\acute{\alpha}\sigma\theta\epsilon\nu\eta\varsigma$ Ps. VI, 3.

Le sanskrit offre une légère déviation : les noms d'action sont souvent pourvus d'un préverbe. La comparaison des autres langues montre que, malgré l'aspect archaïque des formes, il y a là une innovation. Soit le thème indo-iranien *vardh-* « accroissement », l'Avesta en a l'instrumental *vərədā*, Y., XXXI, 4 (var. *varədā*; la vocalisation est incertaine); le Vēda a aussi *vydh-* « accroissement », mais, de plus, il a, avec le même sens, *pravṛdh-*. Dans *savṛdh-*, *suvṛdh-*, etc., le second terme a valeur de nom d'agent. — Soit la racine signifiant « mélanger »; l'Avesta a souvent *sar-* « mélange, union » depuis les *gāthā*; en regard, il y a un exemple de *aśa-sar-* « uni à l'āśa ». Le sanskrit ne connaît que *ā-śir-* « mélange » dont le Rgveda a de nombreux exemples. — De même le Vēda connaît des formes de noms d'action *ā-sād-*, *nī-sād-*, *upa-sād-*, etc. et, avec le type thématique, *adhivākāh*, *upavākāh*, etc. Avec des premiers termes autres, on n'a que *upastha-sād-*, où le second terme a valeur de nom d'agent comme dans les formes iraniennes et dans le type lat. *prae-ses* (sur zd *niśastīs*, etc., v. ci-dessus, p. 128). — Cette innovation, dont les exemples abondent, s'explique aisément. A en juger par le dérivé lat. *prōgeniēs* en face de skr. *prajā*, elle a même pu s'amorcer dès l'époque indo-européenne.

Dans le type thématique, les choses se passent de même. En tant que noms d'action, les mots du type gr. $\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ ne figurent pas normalement au second terme des composés. A cette place, il y a en principe des noms d'agent oxytons, du type $\psi\chi\sigma\pi\omicron\mu\pi\acute{\omicron}\varsigma$; l'accentuation du type $\pi\alpha\tau\epsilon\sigma\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ résulte d'un déplacement phonétique propre au grec (v. Vendryes,

Traité d'accentuation grecque, p. 193 et suiv.). Même avec des préverbes, le type *λέγος* n'est pas courant. Sans doute, sous l'influence de *διαλέγομαι* et de *καταλέγω*, il a été fait des formes *διάλογος*, *κατάλογος*, usuelles en attique. Mais, même en pareil cas, le grec a normalement la forme en -ā-. Au simple, on trouve *τόμος* et *τομή*, mais avec préverbe, seulement *ἐπιτομή*, *ἐκτομή*, etc.; il y a *πλόκος* et *πλοκή*, mais seulement *συμπλοκή*; *βόλος* et *βολή*, mais seulement *ἐκβολή*; etc. Le fait est frappant là où la forme simple n'existe pas : *διάλογος* n'existe qu'en conséquence de l'existence de *λέγος*; mais *ἐκ-λογή* n'a pas de mot **λογή* en face de lui. On a *δρόμος*, mais *ἐκδρομή*. Le type *σύντομος*, *σύντονος*, etc. a pour second terme des noms du type *τομός*, et non *τόμος*. Dans *ἐπιτοκος*, qui équivaut pour le sens à *ἐπιτεξ*, ce n'est pas le nom d'action *τέκος* qui figure. L'opposition des adjectifs *διίφθορος*, *σύμφορος* et du nom d'action *διίφθορά*, *συμφορά* caractérise l'usage grec et c'est sans doute parce que le type *ἐκφορῶ*, *εἰσφορῶ*, *προσφορῶ* est le seul possible que *φορῶ* est devenu le nom d'action normal en face de *φέρω*, et que *φέρω* a été affecté à des sens concrets. Il résulterait de là que l'extension du type en -ā- de *στροφή* tiendrait à l'importance prise en grec par les préverbes : *στρέφω* existait; mais le nom d'action s'est fixé dans la forme *στροφή* d'après *ἐπιστροφή*, *καταστροφή*, *διαστροφή*, *ἀποστροφή*, *ἀντιστροφή*, *μεταστροφή*, *συστροφή*, *ὑποστροφή*. — Un nom d'action isolé par sa forme comme *πρόος* ne se rencontre pas avec préverbe. — Le sanskrit ne connaît de même en principe que des formes telles que *ā-karā-h* « qui répand » ou *su-kāra-h* « facile à faire ». M. J. Wackernagel, *Alt. Gramm.*, II, p. 174 et suiv., expose les faits sanskrits : des formes telles que *ksudhāmārāb* « (la) mort de faim » sont rares et manifestement secondaires.

Si le suffixe -ti- sert à former des abstraits au second terme de composés, ce n'est pas que, par lui-même, il ait rien qui caractérise le nom d'action. L'élément *-t- est un élargissement dénué de sens propre et -ti- ne s'en distingue pas essentiellement : on sait comment le suffixe -tā- admet à la fois l'élargissement -t- et l'élargissement -ti- de manière indifférente, le dérivé véd. *devātā* reçoit l'élargissement -t-,

d'où *devātāt-*, et l'élargissement *-ti-*, d'où *devātātī-*, le tout sans aucune différence de sens ; et les faits de ce genre sont nombreux. L'adjectif véd. *yūvan-* admet un élargissement *-t-*, d'où le neutre *yūvat* (épithète de *vāyah*, RV, I, 111, 1 et X, 39, 8 pour terminer un pāda de jagatī), et un élargissement *-ti-*, d'où le féminin *yuvatīh*, souvent attesté.

Au second terme des composés, il y a eu, dès l'indo-européen, une répartition. La forme *-t-* a servi à élargir des noms d'agents : véd. *sa-ksi-t-* signifie « qui habite avec », zd *hu-si-t-* « que l'on habite bien ». Le fait est indo-européen (v. Brugmann, *Grundr.* ², II, 1, § 313, p. 422 et suiv.); l'élargissement **-t-* conservé dans hom. *περι-κτι-τ-ω*, n'est du reste pas le seul, comme on le voit par hom. *περι-κτι-ον-εζ*. Dès lors, par opposition, **-ti-* sert à former des abstraits tels que véd. *su-ksi-tī-*, av. *hu-sītīs* (depuis les gāthā), qui représente aussi un type indo-européen. Dans l'Avesta, *fraorə*, c'est-à-dire *^hfra-vr̥t* (le mot est compté en vers pour deux syllabes), employé adverbiallement, signifie « étant disposé à croire », et s'oppose à l'abstrait *fraorətiš* (c'est-à-dire *fra-varətiš*), on a aussi gāth. *ā-varəti-*. Le grec a, d'une part, *ἀ-γνώ-ς* (gén. *ἀγνώσεως*), et, de l'autre, *ἐζ-γνώσεως* (et aussi *γνώσεως*).

Inversement, le type radical ne servant en aucun cas de nom d'agent, on a recouru à la formation en *^h-ter-*, qui est largement développée dans une partie des langues indo-européennes. Il y a un nom d'agent à la fin des composés tels que véd. *satyavāk* ou *droghavāk* mais le simple *vāk* signifiant seulement « parole », la forme *vak̐tā* était nécessaire pour indiquer « celui qui parle ». La tendance à unir le préverbe au verbe a eu pour effet de faire créer des formes telles que véd. *adhivaktā*, *apavaktā*, *upavaktā*; mais le védique ne présente encore ce type que dans une mesure peu étendue. Le type véd. *vajrabh̥t* est celui des composés; des formes telles que véd. *apabhartā*, *anubhartā* sont secondaires; l'Avesta vocalise *ā-barətar-*, *fra-barətar-* d'après *abarət-* (c'est-à-dire *āb-barət-*); les formes à préverbe et suffixe *-tar-* se révèlent ainsi comme ayant pris la place du type **abarət-*; l'ombrien *arsfertur*, tout parallèle

qu'il soit aux formes indo-iraniennes, ne continue donc pas simplement une forme indo-européenne.

Le type neutre got *anafilh* « *παρθήκη* » est représenté en gotique, et non un type masculin correspondant, comme le note M. W. Schulze, *K. Z.*, XLII, p. 326, parce que de par le genre grammatical, il n'est pas susceptible de servir de nom d'agent.

Le nom du « maître (de maison) » fournit un trait curieux, et qui confirme la répartition indiquée. La forme radicale, sans suffixe, n'existe pas à l'état isolé ; on n'a que skr. *pātīh*, gr. *πάτις*, etc. Mais au second terme d'un composé ou d'un juxtaposé, il y avait une forme **pat-* qui est bien conservée dans lit. *vės-pat-* (v. F. de Saussure, *I F.*, IV, p. 456 et suiv. = *Recueil*, p. 513 et suiv.) : une forme **pod-* alterne alors avec *pot-* ; le slave l'a conservée dans *gospodī*, dont la flexion ancienne dénonce le caractère consonantique (cf. Trautmann, *Baltisch-slav. Wörtl.* p. 208). Le latin, qui a *potis* au simple, a en composition *compos*, thème *com-pot-* ; car l'ablatif est *compote* (chez Tite-Live) et le génitif-pluriel *compotum* (en de nombreux passages). Le grec *δεσπότης*, avec l'élargissement **-ā-*, repose sur la forme consonantique **-pot-*, et le verbe diminutif *δεσπόζω* sur la forme alternante **-pod-*. Si le sanskrit a des formes comme *jāspatīh*, c'est donc parce qu'il s'agit d'un juxtaposé où l'on sentait le mot simple. L'histoire, au premier abord mystérieuse, du mot **poti-* devient claire ainsi : l'-i-, qui n'a rien d'essentiel, et qui n'apparaît pas dans la forme féminine dérivée : skr. *pātnī*, gr. *πάτις*, v. lit. *patni*, se justifie par le fait qu'une forme radicale comme **pot-* ne se prêtait pas à servir de nom d'agent hors de la composition. On s'explique ainsi que le présent indo-iranien skr. *pātyate*, soit dérivé de **pot-*, et non de **poti-* (on aurait **patiya-*) ; ce présent, qui n'est accompagné d'aucun autre thème verbal, est dénominatif, mais ne s'explique pas à l'intérieur de l'indo-iranien.

Le suffixe **-ei-* ne caractérisait pas le genre animé ; on le retrouve dans les nominatifs-accusatifs neutres tels que skr. *ūsthi*. Mais, dès l'indo-européen, il a servi à élargir

des thèmes-racines. C'est ainsi que, en face de skr. *pār*, *purāh*, le grec a *πῶλις* et le baltique *pilis* (lit. *pilis*, etc.), dont la différence de vocalisme radical suffirait à marquer l'origine athématique ; il semble d'ailleurs qu'il y ait trace d'un autre dérivé en baltique. lit. *pīlė* (v. Trautmann, *Balt.-sl. Wort.*, p. 217), v. pruss. *pīle* dans les noms propres *Pille-kaym*, *Merga-pille*, etc. (v. Gerullis, *Die altpreuss. Ortsnamen*, passim) ; ce dérivé suppose un ancien *pil-*. D'une manière générale, l'élargissement *-i-* est connu. On opère couramment avec une forme **noh^uti-* à côté de **nok^ut-* ainsi M. Trautmann, *Balt.-slaw. Wort.*, p. 193. Brugmann a consacré tout un paragraphe du *Grundriss*, II, 1, p. 170, § 100, à *-i-* considéré comme élément de formation secondaire dans les noms de genre animé ; le départ entre ce qui est ancien et ce est qui nouveau parmi les exemples est difficile, mais beaucoup des cas sont sûrement anciens. Et, parmi les exemples non cités, il y en a de probables et même de certains : c'est sur **g^uer-* athématique que reposent les dérivés v. sl. *gora* « montagne », lit. *girė* « forêt » et, avec *-i-*, skr. *giriḥ*, zd *gairis* « montagne ». Lat. *axis*, lit. *asis*, v. sl. *osī*, en face de gr. *ἄξω* et *ὄμ-αξξ* et de skr *āksaḥ*, est plus net encore. Le désaccord des vocalismes indique un ancien nom radical athématique pour gr. *ᾱγλις* et zd *arasi-* (gén.-sg. *arazōis*, nom.-acc. de *arasi-*) ; de plus *e* est supposé par le dérivé lit. *eĩsi-las*. Le rôle de l'élément **ei-* en indo-européen appellerait une étude détaillée qui sans doute serait féconde.

La situation compliquée dont on vient d'essayer de donner un bref aperçu reste à discuter : toute la théorie de la formation des noms d'action dans les langues indo-européennes serait à examiner de près. On s'est trop souvent représenté l'indo-européen comme une sorte de langue schématique, pourvue de formations régulières et symétriques. Quand on regarde les faits, on s'aperçoit au contraire que la structure de l'indo-européen comporte un nombre insolite de formations singulières. Peu de langues ont une structure moins simple et moins régulière.

On a signalé ci-dessus l'opposition de véd. *avah* et *suñtiḥ*.

Le fait que le védique a, pour le nom d'agent, *avītā* au singulier et *īmāḥ* au pluriel est plus frappant encore. D'autre part, la forme *āvaḥ* où le *-ə- final de la racine dissyllabique disparaît devant les formes vocalisées du suffixe *-es-/-os, ne permet pas de prévoir la forme du présent dénominatif *avisyāti* et l'abstrait dérivé *avisyā* où le *ə reparait devant le suffixe -s- au degré zéro. Et ce n'est là qu'un exemple de l'anomalie indo-européenne pris au hasard.

Les faits examinés ici montrent comment les détails délicats de la structure des formations indo-européennes se commandent les uns les autres.

A. MEILLET.

B-; SB- EN CELTIQUE INSULAIRE; IRLANDAIS: BEACH,
SBEACH, SPEACH; GALLOIS, CORNIQUE: BER, FER; IRL.:
SEIR; BRETON: *sphuzen*, SPLUS, SPUS; CORN.: SPRUSAN,
SPRUS. SPUS; BRETON: SPER.

Pedersen, *Vergl Gr.*, I, p 88, traitant de *z* indo-européen devant occlusives sonores, en celtique, donne pour l'irlandais, un exemple d'alternance *sb-* (indo-eur. *zbh-*), *b* (indo-eur. *bh-*) à l'initiale: irl. mod. *beach*, abeille (gall. *beg-egyr*); écossais *sbeach*, *speach*; irl. d'Arran *smeach*, adouci en *vach* (*meach* d'après le gén. plur. *na meach*). Pedersen considère *biach*, *sbeach*, comme d'anciens doublets (cf. v. n. *by*, latin *fūcus*-**bhoiko-*; $\pi\tau\acute{\eta}\acute{\kappa}\acute{\iota}\varsigma$). Le vieux-celtique présenterait donc pour le même mot, à l'initiale, *b(bh)* et *sb(zbh-)*.

Ce n'est pas le seul cas d'alternance de ce genre en irlandais. Il n'est pas inutile tout d'abord de faire la remarque que les graphies varient entre *sb* et *sp*. Dinneen a partout adopté *sp*: aucune des graphies n'est parfaitement exacte.

Voici quelques exemples de cette alternance:

BR-: irl. moy. *bríán*, fragment, petit morceau.

SP-: irl. mod. *spruadhna*, plur., même sens: *dh* ne se prononce pas.

-BR-: irl. moy. *brúar*, miettes, menus morceaux.

SPR-: irl. moy. *sprudhar*, pour *sprúar* (*the Gl. in Eg.*, 158: 55), même sens; irl. mod. *spruadhar*: la racine est la même que dans *brúan*; irl. moy. *brúim*, je brise.

-BR-: irl. moy. *brus*, déchets de blé, émondes; *brus-gáiném*, gravier, gros sable; *brus-garbán* (*the Vis. of Mac Conglinne*, 87, 22); irl. mod. *brus*, *brus-ghaineamh*.

SPR-: irl. mod. *sprus*: *sprus-ghaineamh*.

B. : irl. moy. *bairnech*, violent, furieux.

SB.- : irl. mod. *spairneach*, même sens¹

On pourrait peut-être y ajouter l'irl. moyen *spaing*, violente poussée (*In Cath Cath.*, 1556). D'après Stokes, *spaing* aurait *s* prosthétique et correspondrait à *bann* : *gach cumhscugudh*, toute secousse, d'après O'Clery. Il me paraît plus étroitement apparenté à l'irl. moyen *banyanach*, *bonganacht*², a dangling, d'après K. M. *Contr.* : *add. et corr.*, p. xxx.

Il est à remarquer que dans tous ces exemples on a affaire à *bh-*, *bhr-* ; et pour *sb*, *sp* à *zbh-* indo-européens : *sp* indo-europ devient *s-* et en cas de mutation *f* en irlandais.

On pourrait accroître le nombre de ces exemples. Dans la très grande majorité des cas, les mots commençant par *sp-*, *spr-*, sont empruntés à des langues étrangères, principalement au germanique ; les mots étrangers avaient *sp-*, *spr-* étymologiques³.

s initial mobile est un phénomène bien connu dans différentes langues indo-européennes, mais son origine est sans doute diverse et souvent obscure. Il en est de même en irlandais.

L'ancienneté de ces alternances est discutable dans certains exemples. On a un exemple d'apparition spontanée de *s* dans l'irl. mod. *spréidh*, bétail (proie) à côté de l'irl. moy. *préid*, qui ne peut être bien ancien en raison du maintien de *p* initial ; gall. *preið*, du latin *praedium præda* ; l'irlandais a dû être emprunté au gallois.

L'alternance *b-*, *sb-* a-t-elle existé en vieux celtique ou est-ce un fait particulier à l'irlandais ? Le brittonique assure la première hypothèse.

Les doublets gallois *ysbach*, croc, grappin ; *bach*, id. ; *ysbleddach*, butin, dépouille ; *bledd*, ravage, dévastation, ne sont probablement pas anciens. On peut d'ailleurs supposer

1. Macbain voit une influence du scandinave *v n sperna*, frapper du pied, dans *spairn*, effort, lutte. Les deux sens sont différents.

2. Cf. *bongim*, je frappe, lit. *banga*.

3. *spéur*, firmament, remonte à *sphaera*.

que *ys-* = *ex-*, ce qui suffit à indiquer une formation relativement récente¹.

En revanche, il y en gallois et en cornique un doublet qui paraît être incontestablement indo-européen. *Ffer*, en gallois, comme *fer*, en breton, a le sens de cheville; de même l'irl. *seir*, gén. *seredh*, qui a pris aussi le sens de talon, mais le mot propre pour talon est *sál*. Le *Voc-corn.* traduit *fer* par *crus*, jambe; *logoden fer* est traduit par *sura*, mollet ou gras de la jambe: *ffer*, *fer* remontent à un indo-eur. **sper-*; le pluriel gallois *uffarneu*, quelle que soit l'origine de *u-*, suppose *fern*². Le latin *perma*, jambon, cuissot, remonte à *persna*; cf. got. *fair-ena*, cheville. *Ffern* suppose **spersnā*. Le grec *σπρῶν*, cheville, montre un indo-eur. *sph-*. Le sens de ces mots, comme on le voit, est assez variable. Ce qu'il faut retenir, c'est le sens de *jambe* pour le cornique *fer*.

Or, il existe en gallois comme en cornique, un mot *berr*, qui a le sens de *jambe*. *Berr*, en gallois, est d'un usage courant; S. Evans cite l'expression *berrau byrrion*, jambes courtes. Il donne aussi *berïog*, qui a de grosses jambes, d'après un poème de Dafydd ab Gwilym; il faut lire *berriog*; le mot, en effet, dans le même vers allitéré avec *byr(r)*, court. *Ber* (pour *berr*), en cornique, se montre dans Pascon 52, 172, 3: *war y thew ver*, sur ses deux jambes (le sang coulait de sa tête et de ses membres). Pour *berr*, la forme indo-européenne serait **bher-s-* qui a donné un vieux brittonique *berrā*, à côté de *sperā* (*ffer*, *fer*). Il semble qu'il faille reconstituer un indo-eur. *zberā*, d'après le gaélique d'Irlande et d'Ecosse: *speir*, gén. *speire*, jarret, jambon, et aussi d'après l'écos-sais, jambe ou pied d'homme (Dict. d'Armstrong). Dinneen ne donne que le sens de *jarret*, *jambon*, mais d'après un exemple qu'il cite, le mot désigne bien *jambe ou pied*; *tá siad ag baint na spearacha dá chéile*, they are in a close rivalry; le sens réel est: ils sont à se donner des coups de

1. Il n'y a pas, à ma connaissance, d'exemple ancien de *ysbach*, *ysbleðach*, ni d'ailleurs de *bleð*.

2. Cf. vieux gall. *Fern-mail*, moyen-gall. *Ffern-vael*.

pied dans les jambes (à se frapper les jambes l'un à l'autre). Macbain donne aussi *spearrach*, entrave pour le bétail et le décompose en *spear-rach* : *-rach* = **reg-*, lier ; c'est inexact : *spearrach* remonte à *spearthach* (Dinneen et Armstrong). On aurait donc en celtique : *berrā* (*bherrā-*) ; *sberā* (*zbherā*) ; *sperā* (*spherā*) , *spernnā* (*spersna*)

C'est dans cette voie qu'il faut chercher l'explication d'un terme breton dont on n'a donné jusqu'ici aucune étymologie sérieuse ; cornique moyen *sprusan*, pépin, *spus*. collectif ; breton *spluzen*, *splusen*, *splus* ; *spusen*, *spus* (vannetais plus souvent *spūs*, *spūsen*)¹. Victor Henry tire *splus* du français *espelucher*, éplucher. Il est incontestable que la forme *spluj*², indique l'influence du français, et ce qui le confirme, c'est le sens de *trognon de fruit*, que donne Cillart à *splujen*. Le *j* d'ailleurs s'explique mieux ainsi. Mais il est certain que ni *splus* ni *spus* tant au point de vue de la forme que du sens ne sauraient s'expliquer ainsi. Le sens réel de *splus*, *spus* n'a pas été compris par Victor Henry : *sprusen* (*splusen*), *spusen*, a bien le sens de *pépin*, mais à titre de *semence*³ qui fait germer. En vannetais, *aval spuns* se dit d'une pomme provenant d'un arbre venu par *bouture*. Dans les trois passages corniques les trois pépins provenant de l'arbre de vie devront être mis, à la mort d'Adam, l'un dans sa bouche, les deux autres dans ses narines, et de ces pépins sortira un arbre très précieux. En désespoir de cause, on a fait venir *sprus* du germanique, par exemple de l'allemand *sprosse*, ce qui est *a priori* invraisemblable. D ailleurs aucune forme germanique ne peut fournir *sprus* ni *spus*.

Sprus, que l'on doit considérer comme indigène, suppose un indo-eur. *zbhrousto-*. On ne trouve pas en celtique de doublet à initiale *b-*, mais il en existe un en germanique : à côté du v. norr. *sproti*, bourgeon, jeune pousse, ags.

1. *Tayr sprusan* (Gwr. an bys 144-1845), *spus* (O. M. 143, 870, 874), *spruse*, avec *e* non étymol. dans Gwr. 146-1855.

2. Pour les différentes formes, cf. Ernault, *Gloss*. La forme *plus-tren*, qu'il cite, est probablement pour *splustren* qui suppose *sprustren*, *splusten*.

3. *Spluzeg* a le sens de *semis*, *pepinière*.

sprota ; all. *sprosse* ; vha. *spriezen*, *spriessen*, bourgeonner, germer (**spreut*-, *sprût* : ags. *sprutan*), on a : moyen-haut all. *briezen*, *brōz*, bourgeon ; cf. latin *frutex*, petit russe *brost*-, **brudti*- (Falk-Torp, *Norw -dan. Et. W.* à *spraate*, *sprude*, *bryde* ; cf. Walde, à *frutex*). Il est évident que *sprus* ne peut s'expliquer par un indo-eur. *spreu*- (*sphreu*-), *sprou* qui eût donné en cornique et breton *fru*- : *sproudto*- eût amené *frus*- : *sprūd-tu*- a donné le gallois *ffrwd*, breton *froud*, eau jaillissante, courante (irl. *sruth*) ; *ffrwst*, empressement, précipitation = *sprudto*-, got. *sprauto*, rapide. C'est donc à *zbhrousto*-, ou à *zbroudto*- qu'il faut recourir¹.

La forme *spus* vient-elle de *sprus*, en raison de *s* à l'initiale et à la finale ? Il est plus probable que les deux formes ont co-existé en vieux brittonique. C'est le cas en germanique ; suédois dialectal *sputa*, jaillir. Falk-Torp cite plusieurs exemples de formes en *r* ou sans *r* pour le même mot (voir à *sprūde*, *sprage*, *spraglet*). Le fait même que *sprus* a évolué en *splus* écarte l'hypothèse d'une évolution en *spus*.

C'est de façon analogue que peut s'expliquer le breton *sper*, semence, lignée, grains qu'on sème, *spéria*, concevoir, engendrer ; *spérius*, fécond. De même que *sprus* remonte à **zbhrousto*-, (ou *zbhroudto*-), *sper* suppose **zber*-, doublet de *bher*- : l'irl. *berim* a le sens de *porter* et d'*engendrer* ; *beirt*, *bert*, naissance ; *brith*, id. = **bhrti*- (cf. *geburt* ; ags. *beran*, engendrer). Il aurait donc existé en indo-européen *bher*-, *zber*-, et à côté **sper*. grec *σπέρμα*, enfant, *σπέρμα* ; *σπέρμα*².

J. LOTH.

¹ Cf le nom propre de femme vieux-breton *Prostlon* : *prost* pour **sprost*.

² Ernault, *Gl*, p. 644, avait justement émis l'hypothèse que *sper* se rattachait à *σπέρμα* par une voie inconnue.

DU TRAITEMENT *hy* > *y* EN SOGDIEEN

M. Meillet a établi dans ce *Bulletin*, 1922, 108, le développement en sogdien de *hy* à *y*. Sans doute il a raison de voir un composé de **dahyu-* dans s. b. 'ntyw « exilé », seulement le **an-* du **an-dahyu-* qu'il pose n'est pas clair. Le signe *n* valant aussi bien *z*, il semble falloir lire 'styw qui, 'sk' (V. 13) répondant à av. uskāt et st notant zd ('st' = azda), se trouve immédiatement égal à av. uz-dañhav- « ausserhalb des Landes befindlich » (Bartholomae, *Wb.*, 412).

La théorie de M. Meillet est confirmée par le traitement du groupe *hy* secondaire des composés sogdiens en -*χvāy-*, -*χvast-*: b. *ptγw'y-* (330, 1073), *ptγwst-* (258) et chr. *ptχv'y-*, *ptχvst-* « tuer », b. 'nγw'y- (219, 793) « violer », b. 'pγwsty (243, 246), infinitif, « couper (les mains) », b. nšγwst- (1103, 780) « déchiré », enfin b. sγw'y- (1449, 1463) et chr. svχ'y- (une fois sχvy-), svχst- (prév. *us-) « prendre »¹. Car ancien *s* étant assuré par le participe, -*χvāy-* ne saurait représenter que **χvāhaya-*, qui, comme **χvāraya-* > **χvārya-*, est d'abord devenu **χvāhya-*, mais tandis que **χvārya-* donnait plus loin sogdien *χvēr-* (b. γw'y-, 1341), **χvāhya-*, avec chute de la finale de racine devant le *y*, est devenu *χvāy-* qui rime à āzāy- « naître ». Il s'agit en revanche de *hy* originel dans le thème passif 'nγwy- (**hamχvahya-*), Š^b: L' ny šy zKH prm'nh 'nγwy'ty « et son ordre ne sera pas violé »².

Le développement est le même en ossète, où oss. occ.

1 Les deux passages s. b. ne sont pas clairs. Mais en s chr *svχ'y-* traduit toujours syriaque *šql*, sauf 30,4, où, dans un passage corrompu, il fait partie d'une périphrase de syr. *zqp*

2. Le sogdien a conservé quelques anciens thèmes passifs (*Dial.*, § 27). — D'après ce traitement sogdien de *hy*, s chr *dγχ'y* « village », inséparable de iran. **dahyu-*, **dahyāv-* (cf. n. p. *dih* « village »), est emprunté à un dialecte non-sogdien.

χvayun, *χvast* « heurter, frapper » (Miller, 24 et 63), de **χvāhaya-*, rime à *zayun* « naître », de **zāya-*.

La forme antérieure paraît dans av. *χ^{*}aphaya-* (simple, avec *avi-*, et avec *paiti-*) qui dès lors sera **χvōhayo-* (avec voyelle de racine défectivement notée) et ne signifiera pas, avec M. Bartholomae, *WB.*, 1873. « drangen », mais « frapper, battre », d'accord avec l'explication pehlie (*škastan*) et avec plus de force pour le sens. Donc p. ex. Y. 57, 10 :

aṭ ča hē bāza kamərəzəm (8)

ja-ṇvā paiti χ^{}aphayeiti* (9)

« et en frappant il lui écrase la tête ».

A sogdien *patχvāy-* « tuer », ya-ṇ. *tuχāy-*, même sens (*Gr.* 340, Textpr. 22), appartient visiblement. Seul le préverbe semble différer, **ati-* se prêtant d'abord à la pensée. Mais puisque dans ya-ṇ. *čukīr-* « craindre » (Textpr. 38) répondant à s. chr. *pčqvyr-*, même sens, où préverbe **ač-* à côté de *pač-* est exclu, *pa-* avec nécessité a dû tomber phonétiquement, il en est sans doute de même ici, et ya-ṇ. *tuχāy-* continue directement sogdien *patχvāy-*, et de même ya-ṇ. *duχūš-* « entendre », où il ne s'agit donc pas de **ati-* (Geiger, *Gr.*, 337), sogdien *patχōš-*¹. Le développement de sogdien *pačqvēr-*, *patχvāy-*, *patχōš-* à ya-ṇ. *čukīr-*, *tuχāy-*, *duχūš-* rappelle exactement l'autre, si caractéristique du ya-ṇnōbī, de sogdien *čutfār* « quatre » à *tifār*.

Généralement, si deux langues sont très apparentées, la formule de « composition avec préverbes différents » ne doit s'appliquer qu'avec précaution².

Mars 1923

Paul TEDESCO

1 Intermédiaire **padχōš-*, avec assimilation.

2. Note de correction : Dans la *Grammaire Sogdienne* de Gauthiot, parue depuis, le système sogdien *-χvāy-*, *-χvast-* est méconnu (§ 153).

LES ITÉRATIFS LATINS EN *-tāre(-sāre)*

I

On sait que la conjugaison latine où domine l'expression du temps, n'exprime qu'une seule opposition d'aspect : celle de l'*infectum* et du *perfectum* (Cf. Meillet, *Ling. hist.*, p. 185). Le latin dispose cependant pour traduire les nuances d'aspect, de différents procédés, plus ou moins systématiques : il s'est même donné une formation verbale qui, à l'origine, exprimait exclusivement l'aspect : ce sont les *verba frequentatiua* ou *iteratiua* en *-tāre(-sāre)* des grammairiens latins¹.

Nous désignerons ces verbes par le terme d'« itératifs » terme inexact puisque ces verbes n'expriment la répétition que de façon accessoire et secondaire, mais terme consacré en slavistique pour désigner une classe de verbes analogue (quoique non exactement comparable) à la nôtre.

1 Cf. PAUCKER, *Die verba frequentatiua auf -tare*. KZ. 26, 243 et 409 sq.

WOLFFLIN, *Archiv f. L. L.*, 4, 197 sq.

ROZVADOWSKI, *Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Krakau*, 1892, 268 sq.

Pour l'aspect latin. Cf. MEILLET, *Rev. de Phil.*, 1897, p. 81 sq.

BARBELENET, *Aspect verbal en latin*, 178 sq.

LEJAY, *Rev. de Phil.*, 1919, p. 244 sq.

Les études de détail sont citées en leur lieu

Les textes sont cités d'après les éditions suivantes

Plaute. Lindsay (Bibl. oxoniensis)

Terence. Fleckesen. Leipzig, 1898

Caton. De Agr. Cult. Keil, 1880-1884.

Ennius. Vahlen, 2^e éd. Leipzig, 1903.

Poetarum Latinorum fragmenta. Baehrens, 1886.

Sceniorum Romanorum poes fragmenta. Ribbeck, 3^e éd. 1897.

Pour les fragments des prosateurs nous renvoyons aux grammairiens citateurs.

Morphologiquement l'itératif se définit, déjà pour les grammairiens latins, comme un verbe en *-ā-* (Charisius, I, p. 255 k.) formé sur un thème de participe passé en *-to-* (Aulu-Gelle, 9, 6).

Il est donc comparable aux dénominatifs en *-ā-* formés dès l'indo-européen sur des thèmes nominaux en *-e/o-* (Cf. Brugmann, *Abh.*, p. 564). Comme ces dénominatifs, il peut avoir été d'abord formé sur des thèmes d'abstrait en *-ā-* coexistant avec des thèmes d'adjectifs en *-e/o-* (*commentum*, *repulsa*, *offensa*, *secta*, à côté de *commentus*, *repulsus*, *offensus*, *sectus*) et rapprochés ensuite directement de ces thèmes d'adjectifs.

Il ne semble pas qu'on puisse faire remonter à l'indo-européen l'origine de notre formation. Les quelques rapprochements qu'on pourrait citer : lat. *gustō*, v. h. a. *cos-tom* « j'éprouve » ; lat. *īto*, gr. ἰτη-τέον, éléen επων-ιτάκιωρ ; lat. *putō*, v. sl. *pytaja* (si lat. *putō* entre dans notre type) ; lat. *sectāri* : gr. συνεπτασθαι : συνακολουθησαι, Hes. sont rares et peu sûrs. Le grec présente une formation comparable en *-τάω* : σκιρτάω, εὐχετόομαι, ναιετάω, ἀεργάω (Cf. Kühner, 4^e, p. 261 sq.). Mais sans doute s'agit-il d'un développement en grec même, sur l'adjectif verbal en *-τος*.

Rien ne permet donc d'affirmer que la formation en *-tūre* soit ancienne. Il est probable qu'elle a son origine en latin même. En tous cas elle a pris une extension et une signification particulière par suite de circonstances propres à l'italo-celtique.

Il existait en latin (Cf. Vendryes, *M. S. L.*, XVI, p. 309 sq.) une série de présents en *-ā-* à degré radical sans *-e-* s'opposant sémantiquement à des présents radicaux : *dicēre*, *dicāre* ; *dūcēre*, *dūcāre* ; *lābī*, *lābāre* ; *consternēre*, *consternāre*. Le présent en *-ā-* est intensif-duratif, et, dans le dernier exemple, spécialisé au sens figuré. Le type est italo-celtique ; cf. irl. *scendim*, mais **scandā-* dans les composés à valeur figurée : *adscannaim*, *doindscannaim*.

Ailleurs le type en *-ā-* s'oppose à des présents en *-ye/o-*. Il a alors une valeur moyenne.

capiō, occupō (occupāre)
pariō, comparō (comparāre)

peut-être *rapiō, ūsurpō (ūsurpāre)*.

La différenciation sémantique entre les deux séries est récente et n'est pas rigoureuse : un présent *lauāre* s'oppose à un présent radical, mais a une valeur moyenne.

Inversement des présents en *-ā-*, s'opposant à des verbes en *-ye/o-*, sont intensifs-duratifs. Ainsi *conspicārī, suspicārī, dēspicārī*, malgré leurs désinences moyennes, se rattachent non à la série, à sens moyen, de *occupāre*, mais à la série de *dicāre*.

Conspicārī est l'imperfectif de *conspicēre*. Cf. Plaute. *Most.*, 835 :

quaeso huc ad me spectas, cornicem ut *conspicere* possies.
 Iam uides ?

« Afin que tu puisses apercevoir. »

Mais v. 837 quoniam cornicem nequis.

Conspicari

« puisque tu ne peux voir », reprend le *iam uides* ? duratif (cf. *Amph.*, 1111 et 1114 et Varron, *L. L.*, 7, 9)¹.

dēspicārī et *suspicārī* par rapport à *dēspicēre* et *suspīcēre* sont spécialisés au sens figuré.

L'italo-celtique possédait donc des présents en *-ā-* s'opposant à des présents radicaux ou en *-ye/o-* (les deux séries n'en faisant qu'une primitivement) et jouant par rapport à ceux-ci le rôle d'« intensifs-duratifs » (nous laissons de côté le type *cēlāre, uēnārī*, où la valeur du suffixe en *-ā-* est la même, mais qui, au point de vue latin, ne s'oppose plus à des présents non en *-ā-*).

Cet ancien itératif n'est plus productif à époque historique. Mais il offrait à une langue mal outillée par ailleurs pour l'expression de l'aspect une ressource précieuse. Le dénominatif en *-tāre* hérite de sa valeur sémantique.

Les deux formations se sont associées : l'adjectif verbal en *-to-* étant au point de vue latin, un véritable participe,

1. *Auspīcārī*, qui est isolé, a la valeur durative de « observer les oiseaux ».

le verbe qui en dérive tendait à se rattacher au thème de présent dont dépend ce participe. Le fait que le dénominatif en *-tare* s'opposait à un autre thème de présent le différenciait des autres dénominatifs et l'apparentait à l'intensif-duratif en *-ā-*.

Par ailleurs les deux formations présentaient fortuitement le même degré réduit du radical : *dicāre*, thème d'aoriste et *dīctāre*, thème d'adjectif verbal (cf. *dictus* > it. *detto*) s'opposent tous deux par leur *-ī-* à *dīcēre*. De même (*ē-*) *dūcāre*, *dūctare* (cf. *dūctus* > it. *dotto*) mais *dūcēre*. Cette association aboutissait à la création d'un itératif latin en *-tāre*, plus régulièrement formé et mieux caractérisé que l'itératif italo-celtique en *-āre*, et destiné à prendre une extension bien plus considérable.

Quelques formes ombriennes (Buck, *Osc. Ombr. Gramm.* § 262) attestent, à ce qu'il semble l'existence du type en *-tāre* hors du latin. Ce sont : ombr. *etaiens* = *itent*, *etato* (thème **eito*) ; *statitatu* = *statuito* (cf. *statita* de **sta-ti*, 4^e conj.) ; *frosetom* = *fraudatum* ; *preplotatu* (?) = **praeplauditato*.

II

Dès le début de la tradition historique, la catégorie des itératifs en *-tāre* présente des formations d'âges différents¹. A certains verbes en *-tāre* ne correspond aucun verbe primitif historiquement attesté. Ex. : *auscultāre* (Pott. de **auschutāre*, cf. gr. ὠπικουστειν), *conctārī* (serait pour **concitārī*, de **concō* = skr. *śankate*), *futāre* (de la rac. **bhū-* ; cf. Festus, p. 89), *imitāre* (à rapprocher de *imāgō* ?), *luctāre* (cf. grec λυγίζω, lit. *lignas*), etc. Il suffira d'avoir signalé ces formes. Elles prouvent que, dès avant l'époque histori-

¹ 1. Nous ne tiendrons pas compte de l'alternance *-t-/s-* dans le suffixe : *cantāre* mais *cessāre* ; cette alternance suit en effet celle de l'adjectif en *-to-* (*cantus* mais *cessus*) et n'intéresse que l'étude de cet adjectif.

que, l'itératif en tant qu'appartenant à une conjugaison régulière et productive, tend à se substituer au primitif, qui appartient le plus souvent à une conjugaison forte. Cette même tendance se manifeste à l'autre extrémité de l'histoire du latin dans les langues romanes. Durant la période intermédiaire, elle est plus ou moins dissimulée par des influences d'ordre littéraire, mais sans doute a-t-elle contribué puissamment à l'extension de l'itératif dans la langue parlée.

I. *Itératifs formés directement sur un thème d'adjectif verbal.*

Ces itératifs ne se distinguent des dénominatifs ordinaires en *-āre* qu'en tant qu'ils s'opposent à un primitif (cf. Rozwadowski, *op cit.*, p 272).

36¹ s'opposent à des thèmes de présents radicaux :

co-āctāre, cantāre, cassāre (*Miles*, 831 et 836), *cessāre, cubitāre, (oc)-cultāre, cursāre, datāre, dictāre, ductāre (of)-fensāre, (af)-flictāre, gestāre, gustāre* (cf. *dēgunere*, correspond à un présent radical = gr. γεύομαι, dont il reste *gustus*) *itāre, (ē) lectāre, latāre* (de *ferō*), *mertāre, natāre, nūtāre, (dis)-pensāre, (am)-plectāre, promptāre, pressāre, pultāre* (et *pulsāre*), *reptāre, (ē)-ructāre, sectāri* (cf. *secta*). *(ex)-sertāre (re)-stitāre* (Enn., *Sat.*, 5 Vahl.), *spūtāre, (os)-tentāre* (cf. *tentus* de *tendere*), *tūtōr* (de *tuor*. Cf. Lucrèce, I, 300 *tuimur*), *uctāre* (sans doute faut-il séparer *uexāre* de *uctāre* et de *uehere*, malgré Servius ap. Buc. 6, 76 comme le suggère M. Meillet, *Mél. Ch. Andler*. p. 252), *uenditāre, uolūtāre, uersāre*.

Lauitāre et *loquitāri* sont mal attestés.

18 s'opposent à des présents en *-y e/o-*.

Captāre, coeptāre (cf. *coepiō Mén.*, 960 ; *Persa*, 121, *Trin.*, 1053), *dormitāre, factāre, fugitāre, grassari, hortari* (ou *horitāri*; cf. *horitur*. Enn. A, 432, Vahl.). *iac-*

1. Ces chiffres ne comprennent ni les composés ni les doublets ils peuvent varier légèrement selon l'interprétation des formes douteuses et l'établissement des textes

tāre, lactāre, optāre (cf. Festus, p. 203, *prædopiont, præoptant*). *mussāre, op-pertare, quassare, raptāre, saltāre, scītāre, spectāre, uentāre*.

13 s'opposent à des présents en *-ē-* de types divers (causatifs, verbes d'état).

auctāre, citāre (c'est *ciēre*, non *cīre* qu'on trouve à époque archaïque), *dolitāre, habitāre, licitārī, mantāre, meritārī, paritāre, placitāre, (re)-tentāre* (de *tenēre*), *(de)-ton-sāre* (Fab. Pictor, *Ap. Gell.* 10, 5, 41 ; de *tondēre*). *territāre, tortārī* (Pomp., *R. Cons.*, 40).

2 s'opposent à des dénominatifs : *argūtāre, consultāre*

4 à un inchoatif. *commentārī* ;

1 à un verbe à nasale suffixée : *certāre* (cf. l'adjectif *certus*) ;

1 enfin à un présent en *-ā-* : *adiūtāre*.

Ces chiffres suggèrent deux conclusions :

1° L'itératif s'oppose le plus souvent à des présents radicaux et à des présents en *-ye/o-* (qui ont ceci de commun d'exprimer l'action pure et simple). C'est le cas de 51 verbes sur 72. Nous avons vu que les intensifs-duratifs en *-ā-* de l'italo-celtique s'opposaient à ces deux catégories de présents. Le fait concourt donc à démontrer que l'itératif en *-tāre* est l'héritier latin de ce type italo-celtique.

2° L'itératif ne s'oppose pas à des présents en *-ā-*. Nous n'en avons relevé qu'un exemple, et qui n'est pas sûr : car *adiūtāre* peut n'être pas formé sur *adiūtus* mais être pour **adiuy-itāre* formé comme *clam-itāre*. Nous verrons plus loin comment des présents en *-ā-* parvinrent à se donner des itératifs en *-tāre*, mais le fait est secondaire.

II. Extension de la terminaison -ĪTĀRE.

Parmi les verbes que nous venons de citer certains se terminent en *-ītāre*.

Ce sont : des verbes formés sur des verbes en *-ē-* à parfait en *-ui* : *dolitāre, citāre, habitāre, licītārī, meritāre, placitāre, territāre* et par analogie *pauītāre, latī-*

tāre (de *lateō*) formés sur des verbes sans adjectifs verbaux.

Ajoutons : *crepītāre*, *cubītāre*, *ītāre*, *uenditāre* ; — *fugītāre*, *horitārī*, *parītāre*. Soit au total 16 verbes (*dormītāre* a un *-ī-*, et *auditārī*. Pl. *Stich.*, 167 se trouve dans un vers inscandable).

De ces formes est partie l'analogie qui étend la terminaison *-ītāre* aux verbes formés sur des primitifs en *-ā-* aux adjectifs verbaux en *-ātus* (cf. Priscien, II, 429, 24 K.). D'après le rapport *hab-ēre*, *hab-ītāre*, on a formé sur *clam-āre*, *clam-ītāre*.

Nous relevons 21 verbes de ce type ; *accūsītāre*, *bālītāre*, *cēnītāre*, *clāmītāre*, *cremītārī* (Enn., *Sc.*, 291, V, Conjectural), *culpītāre*, *dubitārī* (Paul ex Fest., p. 47) ; *hālītāre* (*hālītus* est une forme refaite ; cf. Rozwadowski, *op. cit.*, p. 283 n.) ; *ēnūtītāre*, *hiētāre*, *imperītāre*, *locītāre*, *com-mētāre*, *minītārī*, *mūtūtītāre*, *negītāre*, *obsōnītāre*, *rogītāre*, *uerberītāre*, *uocītāre*, *uolītāre*.

Un verbe comme *crepītāre*, formé sur *crepītus*, mais correspondant à un présent *crepāre*, a dû favoriser l'extension analogique. Le suffixe **-ātāre* aurait offert une succession de deux *-ā-*, voire de trois dans un cas comme *clāmātāre* ; cette raison euphonique aurait suffi à le rendre peu viable. Mais il est inutile de faire appel à des considérations de cet ordre, pour expliquer que **-ātāre* n'apparaisse nulle part. Le suffixe ne pouvait pas apparaître puisque primitivement l'itératif en *-tāre* ne comportait pas d'opposition avec des présents en *-ā-* (cf. p. 14). Les présents en *-ā-* ne se sont donné des itératifs qu'en suivant l'analogie des verbes qui en formaient normalement. En même temps qu'une évolution sémantique le fait marque une évolution morphologique. La formation initiale sur thème d'adjectif verbal en *-to-* fait place à la formation sur thème de présent. L'adjectif verbal a fourni à nos itératifs une caractéristique phonétique claire et commode. Son rôle est terminé. Désormais l'itératif, morphologiquement comme sémantiquement, ne dépendra plus que du thème de présent primitif et ne se définira plus que par rapport à lui.

Autres itératifs en *-itāre* sur thème de présent :
sciscitāre, *noscitāre* (la formation s'explique ici par le besoin de conserver le suffixe significatif).

agitāre (à côté de *co-actāre*).

funditāre, *pensitāre* (? *Asin.*, 33. *pensitus* est secondaire).

fluitāri (Luc., *Sat.*, VI, 18 Müller), *quaeritāre*, *tuditāre* (Enn., *Ann.*, 135, V ; *Ap.*, Fest., p. 352. Etymologie douteuse); *coquitāre*, Paul ex Fest., p. 61 et *unguitābant*, Charis., I, 78 K (mais cf. Serv. ad Aen. V, 698) sont suspects.

III. Formation des doubles itératifs.

S'étendant aux thèmes de présents en *-ā-*, il était naturel que la terminaison *-itāre* s'étendit même aux thèmes d'itératifs en *-tāre* (*-sāre*). Un passage de Varron, *LL.*, VIII § 60, nous montre comment étaient senties ces formes d'itératifs doubles: *ne in his quidem quae saepius quid fieri ostendunt seruat analogia: nam ut est a cantando cantitans, ab amando amitans non est. Cantitans* et **amitans* étaient donc exactement superposables pour Varron. Cela se conçoit d'autant mieux que *cantāre*, de sens spécialisé, ne se rattachait plus très étroitement à son primitif *canēre*.

Nous avons relevé 12 couples : itératif simple — itératif double :

<i>cantāre</i>	<i>cantitāre</i>
<i>cursāre</i>	<i>cursitāre</i>
<i>dictāre</i>	<i>dictitāre</i>
<i>ductāre</i>	<i>ductitāre</i>
<i>factāre</i>	<i>factitāre</i>
<i>gestāre</i>	<i>gestitāre</i>
<i>itāre</i>	<i>ititāre</i> (? Enn. fr. Merul, p. 417).
<i>(prō)-lātāre</i>	<i>lātitāre</i>
<i>mussāre</i>	<i>mussitāre</i>
<i>pōtāre</i>	<i>pōtitāre</i>
<i>(dē)-tonsāre</i>	<i>tonsitāre</i>
<i>uectāre</i>	<i>uectitāre</i> .

On voit comme la langue renforce ses procédés d'expression à mesure qu'ils perdent de leur force expressive. La création d'un suffixe *-itāre*, bien caractérisé, avait dû nuire à la valeur expressive du suffixe *-tāre(-sāre)*. Aussi *-itāre* tend-il à se surajouter au suffixe en *-tāre(-sāre)*, qui lui-même s'était auparavant substitué à l'ancienne formation en *-ā-*. C'est une suite de renchérissements successifs qui donne naissance aux séries :

dicēre : *dicāre, dictāre, dictitāre*

dūcēre : (*ē*)-*dūcāre, ductāre, ductitāre*.

Cependant, nous verrons que *dictitāre, ductitāre*, ne sont pas de simples synonymes renforcés de *dictāre, ductāre*. Nous verrons que la création de l'itératif double correspond moins à un affaiblissement expressif de l'itératif simple, qu'à une évolution de l'itératif vers des sens nouveaux (cf. p. 73).

Enfin, d'après des couples comme : *canēre, cantitāre* se crée une catégorie en *-titāre, -sitāre*, itératifs doubles sans intermédiaires d'itératifs simples.

(*ac*)-*cessitāre* (*cessāre*, spécialisé dans un autre sens, n'a pas dû intervenir), *emptitāre, essitāre, haesitāre, lusitāre, risitāre, unctitāre, uicitāre, uisitāre* (ce verbe pourrait aussi être considéré comme l'itératif de *uīsere*, ce qui serait également possible morphologiquement, mais sémantiquement moins satisfaisant).

Il est possible au reste que telle ou telle de ces formes correspondent à un itératif simple disparu avant l'époque historique.

III

Emploi de l'itératif en composition.

C'est un fait général qu'un verbe tend en se composant avec un préverbe à devenir perfectif (cf. slave, balte, germanique *IF*, 23, 86 ; celtique, Vendryes, *Gramm.*, § 440 sq. ; vieux perse, Meillet, *Gramm.*, p. 131-133, etc.) ;

et cela d'autant plus que le sens prépositionnel du pré-verbe est plus faible. On peut cependant avoir besoin de conserver à un verbe en composition son aspect imperfectif. Pour cela le slave a recours à ses itératifs (cf. Meillet, *Et.*, p. 8 et 100 sq.). Le latin présente des exemples du même emploi de l'itératif, emploi qui est au reste très loin d'être aussi étendu et systématique en latin qu'en slave.

Déjà les intensifs-duratifs en *-ā* italo-celtiques connaissent cet emploi : ainsi dans les couples :

<i>appellāre</i>	<i>pellēre</i>
<i>occupāre</i>	<i>capēre</i>
<i>ūsurrāre</i>	<i>rapēre</i>
<i>conspiciārī</i>	<i>*specēre</i> , etc.

aux présents radicaux ou en *-y e/o-* non composés correspondent des présents composés en *-ā-*.

Les composés itératifs d'un verbe, par opposition aux composés non itératifs de ce même verbe, sont imperfectifs, et ces derniers sont perfectifs (provisoirement nous employons les termes d'*imperfectif* et de *perfectif* sans chercher à les préciser).

Cf. les composés de *specio* (pratiquement inusité), et de *specto* :

Inspice Enn., *Sc.*, 286 traduit un aoriste grec.

Inspice hoc facinus = Eurip., *Médée*, 1251 κατίθετ' ἰδετ' ὀλομέναν γυναικα.

Mais, si on veut avoir l'aspect imperfectif, c'est une forme d'*inspectāre* qu'on emploie. Cf. Ph., *Rud*, 753. Un esclave dit à un autre esclave.

Ni offermentas habebis pluris in tergo tuo.

Quam ulla naus longa clauos, tum ego ero mendacissimus.

Postea *aspicito* meum, quando ego tuom *inspectauero*.

L'esclave qui parle se targue d'avoir un dos intact, un coup d'œil suffit pour s'en assurer (*aspicito*, ponctuel) ; son interlocuteur est tout marqué de cicatrices dont l'inventaire demande un long examen (*inspectauero*, duratif).

Cf. *Mén.*, 189; *Amph.*, 320, mais *Amph.*, 1028; *Amph.*, 270.

Pour *inspectāre*, cf. *Bacch.*, 487, 1192; *Tab. Triumph. L. Aem. ap. T.-L.*, XL, 52, 4; *perspectare*, *Mil.*, 598, *Most.*, 815; *suspectāre*, *Tér. Eun.*, 594; *respectāre*, *Mén.*, 161, *Tér.*, *Ad.*, 157); *exspectāre* s'est spécialisé au sens d'« attendre » (avec passage au sens figuré). *Enn.*, *Ann.*, 84, V: Romulus et Remus prennent les augures pour savoir *uter esset induperator*. Le peuple est dans l'attente.

Exspectant uelut, consul cum mittere signum
uolt, omnes auidi *spectant ad* carceris oras.

.
sic *exspectabat* populus.

Mais des aigles apparaissent à Romulus: *conspicit* inde sibi data Romulus esse priora.

Le composé non itératif exprime le fait instantané, qui met fin à l'attente, exprimée par le composé itératif, *exspectant*, encore très proche ici du sens concret = « ils regardent dans l'attente, ils guettent », en face de *conspicit* = « il aperçoit ». Alors qu'*exspectant* exprime l'idée de « regarder » sans idée de terme atteint, *conspicit* exprime cette idée par rapport à son terme qui est de voir.

À l'opposition *duratif*: *instantané* s'ajoute donc une opposition *indéterminé* — *déterminé*.

Composés d'autres verbes:

avec *ad* *adiuuāre*: *adiūtāre*

adiuuāre exprime un secours une fois donné: cf. *Tér.*, *Phorm.*, 768

pariter nunc opera me *adiuues* ac re dudum *opitulata* es
« que tu me viennes en aide ». L'aspect est le même que celui d'*opitulārī*, qui signifie « porter secours à » (instantané).

Cat. Ap., *Gelh.*, XIII, 25, 16: Atque Rhodienses tamen Persen publice numquam *adiuuere* « n'envoyèrent jamais aucun secours officiel ».

En revanche *Tér.*, *Ad.*, 15 (prol.)

homines nobilis

eum *adiūtāre* adsidueque una scribere.

La valeur d'*adiutare*. « ont coutume de l'aider », est rendue évidente par la suite du vers.

(Cf. *Cas.*, 808 ; *Luc.*, *Satur*, fr. 513 ; Baehr. Accius *trag.*, v. 103-104 ; *Phormion*, 99 ; *Andr.*, 209 ; *Heaut.*, 116.)

C'est toujours *adiuuare*, jamais *adiutare* qu'on emploie pour désigner une aide divine.

Cf. *Rud.*, 257.

Quisquis est deus ueneror ut nos ex hac aerumna eximat
Miseras inopes aerumnosas ut aliquo auxilio *adiuuet*.

(Cf. *Amphr.*, 3 ; *Asin.*, 15 (prol.) ; *Capt.*, 587, 859 ; *Mil.*, 1134 ; *Mén.*, 551 ; *Epid.*, 192, 396 ; *Merc.*, 401, etc.). Un secours divin n'a pas besoin d'être prolongé pour être efficace. L'aspect duratif serait donc déplacé. D'autre part *adiuuare*, déterminé, implique efficacité du procès, alors qu'*adiutare* n'en préjugerait pas le résultat.

Ainsi dans notre exemple *Rud.*, 257, *adiuuet* reprenant *eximat*, signifie « qu'il nous aide de façon à nous soulager » tandis que *Casina*, 807

ego te *adiutabo* in nuptiis communibus
le sens est « je te seconderai », sans plus.

Aduenire : *aduentare*.

Amph., 679, *exspectatum aduenio* ?

aduenio présente le fait : 1° comme instantané, mettant fin à un état antérieur durable, qu'exprime l'itératif *exspectatum* ; 2° comme parachevé, considéré au moment où l'action atteint son terme.

Cf. *Epid.*, 533.

En revanche *Truc.*, 402.

Quoniam iam decumus mensis *aduentat* prope
« est en train d'arriver et il s'en faut de peu » « approche »
cf. Wölfflin, *Archiv*, III, 538.

L'action est présentée : 1° Dans son développement duratif ; 2° sans impliquer un terme atteint.

(Cf. *Enn.*, 49 V ; *Poen.*, 561 ; *Auhul.*, 143.)

*Amb*¹ *amplecti* : *amplexārī* (*amplexāre*)

amplecti = « saisir entre ses bras » ; *amplexāre* = « tenir serré dans ses bras ». *Mil.*, 1239

genua amplectar

atque obsecrabo

« je saisirai ses genoux »

mais *Asin.*, 619, *sed num fumus est haec mulier quam amplexare*

« cette femme que tu tiens embrassée »

Truc, 924. Une courtisane à son jeune amant.

Uin te *amplectar*, *sauium dem* ?

Sur ce le *Miles*, prétendant évincé :

meos ne ante oculos ego illam patiar alios amplexari ?

« je supporterai de voir d'autres hommes entre ses bras ? ».

Le composé non itératif *amplectar* est ici rapproché du perfectif *sauium dem*. Mais c'est à l'imperfectif *osculārī* qu'est joint le composé itératif, *Mil.*, 243,

Cum suo amatore amplexantem atque osculantem

(et il s'agit de participes présents. Cf. *Rud.*, 693 et Barbelet, *Aspect*, p 49 sq.). Cf. *Mil.*, 1433 ; *Amph.*, 463 ; *Bacch.*, 1192, et, pour *amplector*, *Poen.*, 1261-2).

con- *coniicio* : *coniecto*

Tér., *Eun*, 543.

Homo ipse nusquamst neque scio quid dicam aut quid coniectem

« que dire ou que supposer ». Notre personnage se perd en conjectures sur l'absence de son ami. Arrive celui-ci, dans un costume insolite. Que signifie ?

v. 547 *nequeo satis mirari neque conicere* | nisi...

« je n'en puis trouver l'explication ».

Cf. *Cure.*, 253

mane sis, dum huic coniicio somnium

« tandis que je lui explique son rêve ».

¹ D'après Diomède, I, 384, 11, K. Livius aurait *amplexens*, *amplexere*

Coniecture c'est « envisager différentes hypothèses » (duratif-indéterminé) ;

conicere c'est « émettre une hypothèse » (instantané-déterminé).

re- recipere : receptare

recipere = « recevoir, accueillir », *receptare* = « donner retraite à » (de façon durable). Cf *Rud.*, 696.

(te obsecramus)... in custodelam nos tuam ut *recipias* et tutere

« que tu nous prennes sous ta protection ».

Mais Tér., *Heaut.*, 697.

Ibi tuae stultitiae semper erit praesidium Ctesipho
uictus uestitus. quo in tectum te *receptes*

« un toit où t'abriter »

retinere : retentare.

Mén., 114

Nam quotiens foras ire uolo me *retines*, reuocas, rogitas...
« tu m'arrêtes, tu me rappelles », *retinere* exprime l'action de « retenir » en tant qu'elle met soudainement fin à un mouvement ou à une tentative de mouvement (aspect instantané).

Mais *Rud.*, 875 pariter suades qualis es
tu in neruom rapcre, eo me obsceas ut te sequar.

Etiam *retentas* ?

= « tu continues à me retenir », *retentare* exprime l'action de « retenir » en tant que résistance continue.

Cf. *Asin.*, 591 un jeune homme se sépare de sa maîtresse
— Cur me *retentas* ? — Quia tui amans abeuntis egeo
« pourquoi m'empêches-tu de partir ! »

Cf. *Amph.*, v. 532. Le pseudo Amphitryon se sépare d'Alcmène.

Alc. — Qua nocte ad me uenisti, eadem abis. — Qur me *tenes* ?

Le simple non itératif coïncide pour l'aspect avec le composé itératif qu'on a *Asin.*, 591.

Quand le latin doit opposer un verbe non composé à un

verbe composé sans introduire entre eux d'opposition d'aspect, il donne au composé la forme itérative :

Mén., 637 omnia, hercle, uxori *dixi*.

Mén., 642 omnia, hercle, ego *edictavi*.

L'idée de révélation complète a amené l'emploi de *ē-*, et le préverbe a nécessité la forme itérative. Cf. *Amph.*, 815-816.

cēlūre : *occultāre* (sur *cēlūre*, ancien itératif. Cf. Meillet, *MSL.*, IX, 53 sq.).

Aul., 277 quod *celatum* atque *occultatum* est usque adhuc nunc non potest.

Les deux verbes s'équivalent pour le sens.

Cf. pour *occultare* ; *Aul.*, 719 (associé au verbe d'état *sedent*). *Capt.*, 299, et pour *occulere* : *Most.*, 275.

Des différents préverbes que nous venons de passer en revue (*ad-*, *con-*, *ē-*, *in-*, *ob-*, *re-*), certains comme *re-* dans *retinēre* ont un sens prépositionnel fort.

La perfectivation ne se limite donc pas en latin aux composés de préverbes à sens prépositionnel faible (cf. le même fait en slave, Meillet, *Et.*, p. 102, et en gotique, Streitberg, *Hdb.* § 294). Elle ne se limite même pas aux composés de préverbes proprement dits :

ole-factāre (premier élément d'origine verbale ?) est l'indéterminé de *ol(e)facere*. Tér., *Ad.*, 396 aut non sex totis mensibus prius *olfecissem*, quam ille quisquam coeperet ?

« n'en aurais-je pas eu vent ? »

Et. Mén., 163. Ecquid tu de odore possis, si quid forte *olfeceris*

« si par hasard tu en avais perçu l'odeur »

mais v. 19 *olfacta* igitur hunc, Penicule (et 167) « flaire donc de ce côté ».

Olfactāre signifie « flairer », indéterminé, *olfacere*, signifie « percevoir par l'odorat », déterminé. Ainsi, dans les verbes exprimant une opération des sens, l'itératif exprime l'attitude du sujet d'où résulte la perception (« regarder,

flairer ») là où le simple exprime le fait de percevoir (« voir, sentir ») (cf. p. 170).

Cf. *Labefacère* : *labefactāre*.

Tér., *Ad.*, 244 omnis dentis *labefecit* mihi
« il m'a démolì ».

Mais *Eun.*, 509
ita me uideo ab ea astute *labefactari*
« elle travaille à ma perte » (cf. Barbelenet, *Aspect*,
p. 181).

En dehors de ces exemples l'opposition d'aspect entre les composés de *-factāre* et les composés de *-facère* est assez flottante.

Nous pouvons, dès à présent, définir la valeur des termes *perfectif* et *imperfectif* en latin.

La notion d'*imperfectif* comprend deux notions distinctes : celle de *duratif*, celle d'*indéterminé* ; l'imperfectif présente l'action dans son développement et sans impliquer la considération d'un terme, le perfectif la présente dans un point de son développement, et ce point est le terme auquel elle tend (cf. Meillet. *Ap.* Marouzeau, *MSL.*, XVI, 39, note).

Cette double et délicate opposition tend au reste à s'effacer ou à se simplifier : l'étude de l'itératif non composé sera surtout l'étude des déviations qu'elle subit, par l'effet de sa propre complexité, ou de causes extérieures.

IV

L'itératif non composé.

Ici les oppositions d'aspects entre primitifs et itératifs deviennent moins nettes. Presque tous les présents latins non composés étant imperfectifs se prêtent mal à s'opposer à un itératif-imperfectif. Le fait a eu une grande influence sur le développement sémantique de l'itératif.

Consulère : *consultāre* (net pour l'aspect cet exemple est étymologiquement ambigu. Il est fort possible qu'il faille

voir dans *consulēre* un composé de *con-* et d'un deuxième élément obscur. Dans ce cas l'exemple serait à rattacher au paragraphe précédent).

Mil., 219. *Uides hostis tibi adesse, tuoque tergo opsidium? Consule.*

Arripe opem auxiliumque ad hanc rem
« décide-toi, prends ton parti ». Cf. *Pseud.*, 379 ; *Curc.*, 217. *Nimium consultas diu*

« tu est trop long à délibérer ». Cf. *Bacch.*, 1154

consulēre = « prendre une détermination »

consultāre = « délibérer ». Le primitif est d'aspect déterminé par rapport à son itératif. On trouve cependant aussi *consulēre* d'aspect indéterminé.

Tér., *Ad.*, 992

(quae)... minus uidetis, magis impense cupitis, *consultis* parum

« ce que vous désirez ardemment et sans assez délibérer ». Cf. *Rud.*, 1036, *Trin.*, 572.

Perfectif par rapport à son itératif, *consulēre* peut être imperfectif. L'itératif *consultāre* n'est donc plus nécessaire pour compléter au point de vue de l'aspect le verbe primitif : il ne fait qu'en exprimer plus explicitement un des aspects possible.

cernēre : *certāre*

cernēre = « décider une contestation », *certāre* = « contester, combattre ».

Pac., *Trag.*, 33. *Iurati cernant* « ils décident ». *Non.*, 261, 13 citant ce passage : *cernere* : *iudicare*.

Pl. Bacch., 399.

Nunc Mnesiloche, specimen specitur, nunc certamen cernitur

« c'est maintenant qu'est tranchée la question »

cernēre est peut-être aussi imperfectif..

Cf. *Acc.*, *Trag.*, 326 *si esset quis qui armis secum uellet cernere.*

Nonius, 261, 16 : « *cernere* : *rursum dimicāre uel contendere* » à moins qu'il faille comprendre « décider par les

armes » (cf. Pac., *trag.*, 24 ; Enn., *Sc.*, 180 V ?) ; au sens « perfectif », on trouve *dēcernere* plus souvent que *cernere*, pour *certūre*. Cf. *Merc.*, 343

ita animi decem in pectore incerti *certant*. Enn., A, 270 V, 443, 279 ; *Mil.*, 714, etc., etc.

arguēre : *argūtārī*

arguēre = « affirmer », *argūtārī* = « argumenter, discuter, bavarder ».

Amph., 883

quae neque sunt facta neque ego in me admisi *arguit*
« il affirme ». Cf. v. 897 et 1003.

Mais *Amph.*, 349 pergin *argutarier* « tu continues à discuter ».

Cf. Enn., *Sc.*, 304 ; Titin., *Com.*, 28 ; Nov., *Com.*, 23 ; *arguere* exprime l'action de parler dans son but : l'expression d'un jugement ; *argūtāre* l'exprime dans son développement.

Auscultāre de formation obscure ne correspond étymologiquement à aucun primitif attesté. Mais il est senti comme l'itératif de *audire* (de même racine que le premier élément de *aus-cultare*). Les deux verbes, à plus d'une reprise intentionnellement rapprochés, offrent le même rapport de sens que *conspicere* : *expectūre* (cf. p. 163).

Caec., *Stat.*, v. 196 *Com.*

audire ignoti quom imperant soleo, non *auscultāre*
« de les entendre, non de les écouter ».

Cf. Cat., *ap.* Gell., 1, 13, 8 et Pac., v. 83, *trg.*

Audire exprimant la perception par l'ouïe, *auscultāre* exprime l'attitude du sujet d'où résulte cette perception.

Mais les exemples les plus nets que nous ayons de l'opposition *imperfectif* : *perfectif* sont ceux que fournissent les *verbes de mouvement*.

Sur un total de 122 itératifs (sans compter les composés) que nous fournissent nos relevés, 28 sont des verbes de mouvement :

agitāre, cursāre, cursitāre, ductāre, ductitāre, fugitāre, grassārī, itāre, (com)-mētāre, natāre, raptāre, reptāre, sectārī, trāctāre, uectāre, uectitāre, (ad)-uentāre, uersāre, uolitāre, uolutāre, accessitāre, cassāre, citāre, iactāre, nūtāre, pultāre, quassāre, saltāre.

Soit une proportion de près de 23 pour 100 considérablement supérieure à la moyenne du verbe latin (Les 300 premiers verbes non itératifs de l'Index de Job, *Présent* donnent 4 pour 100 environ de verbes de mouvement).

C'est que les verbes de mouvement, du moins ceux qui expriment un mouvement continu, se prêtent particulièrement bien à fournir des itératifs.

En effet un mouvement continu peut être envisagé de deux façons : en tant qu'il se poursuit indéfiniment (aspect imperfectif) ; en tant qu'il tend vers un but (aspect perfectif). L'itératif permet au latin de distinguer ces deux aspects naturels de la notion de mouvement.

uertēre : *uorsāre* (plus souvent *uorsārī*) ; *uertēre* = « tourner ou se tourner dans tel sens » ; *uorsare* = « retourner, ou se retourner, imprimer un mouvement circulaire à ».

Pseud., 252 *uorte* hac te, puer « tourne toi de ce côté », mais *Cas* 140 in medio pariete *uorsabere* « tu te retourneras ».

et au figuré :

Tér., *Hec.*, 516 quid agam ? quo me *uertam* ? « où me tourner »,

mais *Pseud.*, 745 scitne in re aduorsa *uorsari* « te retourner ».

Aussi le plus souvent *uertēre* a-t-il un complément de lieu, indiquant le but du mouvement et *uorsare* est-il employé sans complément de but.

Même là où *uertēre* n'a pas de complément, il est d'aspect déterminé :

Enn., A, 211 V. *Vertitur* interea caelum cum ingentibus signis

« accomplit une révolution », le mouvement est considéré comme fermé sur lui-même.

Mais Enn., A. 29, V

qui caelum *uersat* stellis fulgentibus aptum
« qui fait tourner le ciel » ; le mouvement se poursuit indéfiniment.

(Cf. Lucil., *Sat.*, 815 ; Baehr au figuré Luc., *Sat. fr.*, 119, 2, Baehr. ; *Trin.*, 223 ; *Poen.*, 196, 265 ; *Bacch.*, 766 et pour *uortere*, *Amph.*, 121 ; Tér, *Héc.*, 196, etc.).

rapĕre : *raptāre*

Mil., 450 *rapiam* te domum ;

• *Pseud.*, 655 hostis uiuos *rapere* soleo ex acie.

Dans les deux cas l'aspect déterminé de *rapĕre* est précisé par les compléments de lieu qui l'accompagnent. Dans le premier cas le « point remarquable » par rapport auquel le procès est déterminé est le terme du mouvement ; dans le second cas c'en est le point de départ. Au fond le cas est le même. L'aspect déterminé d'un mouvement implique considération du point psychologiquement remarquable ; peu importe que ce point soit localement une origine ou un but.

Exemples de *raptāre* indéterminé : *Cist.*, 215

ita me amor lassum animi ludificat

fugat, agit, appetit, *raptat* retinet

« il m'entraîne, il me retient ». Sans but.

Cf. Enn., A. 39. V

Nam me uisus homo pulcher per amoena salicta

et ripas *raptāre* locosque nouos ..

(Cf. *Aul.*, 632 et pour *rapĕre*. *Rud.*, 853, 859, 869, 870 ; *Asin.*, 868, etc.).

fugĕre : *fugitare*.

Tér. *Héaut.*, 1000.

Quid hoc autem est? Senex exit foras ; ego *fugio*

« Le vieillard sort ; je prends la fuite ».

Aspect déterminé. C'est par rapport au début du mouvement que se détermine l'aspect de *fugiō*.

En revanche Tér., *Eun.*, 846. Chéréas tremble d'être rencontré dans les rues d'Athènes en costume d'eunuque

ita miserrumus

fui *fugitando* ne quis me cognosceret

« tandis que je fuyais »

Il y a entre *fugère* et *fugitāre* la même distinction qu'entre « s'enfuir » et « fuir », réalisée dans deux langues par deux procédés différents. Le latin crée un *imperfectif*, grâce à son suffixe itératif, le français crée un *perfectif*, par l'adjonction d'un préverbe.

D'où le sens de *fugitāre* = « éviter » (très près de « chercher à fuir »).

Capt., 341 quid istuc est quod meos te dicam *fugitare* oculos. Tyndare ?

« éviter mes regards »

(Cf. *Phorm.*, 835, 623 ; *Héc* , 776 ; *Capt.*, 156, 158)

A suivre.

LE TRAITEMENT DE *-eu- EN LETTO-LITUANIEN

Pour arriver à des conclusions définitives, il importe de fonder les règles de correspondance phonétique sur des rapprochements évidents ; le nombre des rapprochements importe peu ; l'évidence est l'essentiel.

Il n'est pas douteux que, en slave, *eu a abouti à *ju*. La preuve en est fournie par v. sl. *bljudę* « j'observe » en face de hom. *πεύθωμι*, etc. (v. A. Meillet, *Slave commun*, p. 32). Aucun des trois exemples probants du slave ne se retrouve en letto-lituanien. En revanche, le letto-lituanien a deux exemples sûrs où -au- repose sur un ancien *-eu- :

lit. *tautà*, le. *tàuta*, cf. got. *þiuda*, gaul. *Teύταμος*, etc. (v. Pedersen, *Vergl. Gramm.*, I, p. 34), v. sl. *štuždi*, etc.

lit. *laiŭkas* « qui a une marque blanche », cf. gr. *λευκός*.

M. Endzelin, *Lettische Gramm.*, p. 44, se demande si l'on ne pourrait pas expliquer ces exemples par l'hypothèse d'une alternance vocalique. Mais **teutā* est un mot isolé ; et gr. *λευκός* a le vocalisme radical *e* normal dans un adjectif de ce type.

On pourrait, avec M. Endzelin, chercher à expliquer les deux exemples par des conditions particulières s'il y avait un exemple sûr où i.-e. *eu* serait représenté par letto-lit. *iau*. Mais on n'en cite aucun. Car rien ne prouve que, dans v. h. a. *liut*, v. sl. *ljudiŭje*, v. lit. *haudis*, le. *l'audis*, il n'y a pas un ancien **lyeu*.

Du reste, aux deux exemples cités, il faut ajouter lit. *baudziù*, en face de v. sl. *bljudę* ; cf. pour le sens, got. *ana-biudan* « διατάσσειν ».

Un présent tel que lit. *maukiù* « je laisse échapper une maille » suppose **meuk-ye-* ; cf. skr. *muñcati* ; etc. Et plusieurs autres présents de cette forme s'expliquent de même.

Rien ne prouve que lit. *naĩjas*, cf. got. *niujis*, ait subi

l'action d'une dissimilation. Le vieux prussien a *nauns* où aucune dissimilation n'a pu intervenir.

En revanche, il y a un cas sûr où *-ēu a abouti à letto-lit. -iāu- avec intonation -iūu- en lituanien.

Lit. *šiaurys* (acc. *šiūru*) « vent du Nord » et *šiūra*. cf. v. sl. *sěverŭ* « nord ». L'intonation garantit l'ancienneté de *-ēu-.

Il résulte de là que, en letto-lituanien, la diphthongue à premier élément bref *-eu- a donné -au-, mais que la diphthongue *-ēu- où le timbre de l'e se trouvait protégé par sa durée, a donné -iāu-. Un fois de plus, on observerait, en baltique et en slave, des tendances pareilles aboutissant à des traitements dont le détail diffère.

La règle ainsi obtenue fournit sans doute l'explication de plusieurs mots.

Lit. *čiaudmi* « j'éternue », ancien présent athématique. suppose **tēud-*, en face de v. angl. *þéotan* « faire du bruit » et de lat. *tussis*.

Lit. *riāugmi*, à côté de *rūgiu*, s'explique bien par un ancien présent **rēug-mi*. On sait que le vocalisme à degré long était fréquent dans le type athématique (sur la forme, cf. Trautmann, *Balt-sl. Wört.*, p. 244).

Lit. *liāuti*, le. *l'āūt* n'est pas séparable de tch. *leviti*, etc. (v. Berneker, *Et. Wort.*, I. p. 745; Trautmann, *l. c.*, p. 461).

Les présents lituaniens tels que *māuju*, *rājuju* reposent donc sur des présents à vocalisme *ō* : **mōu-*, **rōu-*, etc.

A. MEILLET.

TABLE DES MATIÈRES

J. BLOCH. Sanskrit et dravidien	4
A. SOMMERFELT. La philosophie linguistique française	92
J. VENDRYES. Remarques sur les graffites de la Graufesenque	34
— Osque <i>eituns</i> et latin <i>uler</i>	44
— L'accentuation de Ἰων Ἰωνες	49
E. BOURGUET. Messénien ῥζοc	50
P. TEDESCO. Les rapports sogdo-saces	52
G. MORGENSTIERNE. Afghan <i>iünd</i> « aveugle »	64
— Afghan <i>kôr</i> « maison »	65
J. PRZYLUCKI. Emprunts anaryens en indo-aryen	66
A. ERNOUT. <i>Ferae pecudes</i>	72
J. MAROUZEAU. Accent affectif et accent intellectuel	80
— Un nouveau type d'infinitif français	87
— Le parler « paysan » : détour et formule	90
A. MEILLET. Les désinences du parfait indo-européen	95
— Remarques sur le futur grec	98
— Sur un aoriste altéré chez Homère	101
— A propos de βωτίζεσθαι et de βωτόν	103
— Latin <i>interdico</i>	104
J. ROZWADOWSKI. Les tâches de la linguistique	105
A. MEILLET. Sur le rôle et l'origine des noms d'action indo-européens en *-ti-.	123
J. LOTH. B- ; sb- en celtique insulaire, irlandais. beach, sbeach, speach ; gallois, cornique ber, fer, irl seir, breton : <i>spluzen</i> , <i>splus</i> , <i>spus</i> ; corn. <i>sprusan</i> , <i>sprus</i> , <i>spus</i> ; breton <i>spër</i>	146
P. TEDESCO. Du traitement <i>hy</i> > <i>y</i> en sogdien	151
M.-L. SJOESTEDT. Les itératifs latins en -tāre(-sāre).	153
A. MEILLET. Le traitement de *-eu- en letto-lituanien	174

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
N° 79

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 22 NOVEMBRE 1924 AU 20 JUIN 1925

SÉANCE DU 22 NOVEMBRE 1924.

Présidence de M. W. MARÇAIS, président.

Membres présents. M^{mes} Neymarck, de Willman-Grabowska, MM. Barbelenet, J. Bloch, O. Bloch, Bourguet, Boyer, Cart, Chantraine, M. Cohen, Deny, Destaing, Eisenmann, Ernout, Esnault, Frichek, Gaudefroy-Demombynes, Graur, Huart, Lambert, Lamouche, Marouzeau, Maspéro, Mazon, Meillet, Millet, Pagot, Paulhan, Pernot, Renoir, Renou, Rivet, Rosetti, Saroïhandy, H. Smith, Vendryès, Yvon, Woolner.

Excusé. M. Lacombe.

Assistants. M^{me} Marouzeau, MM. Attya, J. Destaing, Nandris.

Décès. L'administrateur fait part à la Société du décès de notre confrère M. Morel-Fatio :

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. ANGUÉ (Roger), commis titulaire de la Banque de France, villa « La Terrasse », route de Remiremont, Épinal, Vosges (MM. M. Cohen et Meillet).

M. HUBSCHMIED (J.-N.), professeur, Küsnacht, Zurich, Suisse (MM. Meillet et O. Bloch)

M. SAKSENA (Babu Ram), Lecturer, Sanscrit department, University of Allahabad, Inde (MM. J. Bloch et Turner).

M. MOSSÉ (Fernand), professeur d'Anglais au lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Nancy (MM. Vendryes et Tesnière).

M. FU-LIU, professeur à l'Université de Pékin ; à Paris, 3, rue de l'Estrapade, VI^e (MM. Pernot et Vendryes).

M. MEYER (Karl H.), privatdocent à l'Université, Zöllnerstr 1^{re}. Leipzig, Allemagne (MM. Meillet et Mazon).

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DES LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES, Nimègue (Pays-Bas) (MM. Schrijnen et Meillet).

INSTITUT NARODNOGO OBRAZOVANIA (Institut d'éducation populaire), Odessa, Russie, par librairie Terquem, 1, rue Scribe, Paris, VIII^e (MM. M. Cohen et Meillet).

GRAI SI SUFLET (Revue), 19^{bis}, Strada Timpului, à Bucarest, Roumanie (MM. Densusianu et M. Cohen).

Revision du règlement intérieur de la Société. —

Les quinze membres suivants ont demandé qu'il soit procédé à cette revision : M^{lle} Kantchalovski ; MM. J. Bloch, Boyer, Cart, M. Cohen, Delafosse, Ernout, Lacombe, Marçais, Marouzeau, Mazon, Meillet, Pelliot, Rivet, Vendryes.

Le secrétaire expose qu'une refonte de ce règlement est devenue nécessaire, moins parce qu'il ne répond plus à la pratique de l'administration de la Société, qu'en raison de la teneur de l'article qui prescrit la remise gratuite des publications aux membres de la Société. En effet, les cotisations annuelles, jointes aux petits revenus de la Société et aux subventions modestes qu'elle reçoit, ne suffisent pas de loin à assurer les publications.

Le secrétaire propose que le bureau apporte à une séance suivante un projet de nouveau règlement. Il en est ainsi décidé.

Exposé et discussion. M. A. Meillet expose que ce dont

la linguistique a le plus besoin, c'est de faits nouveaux, bien observés, bien décrits.

Le livre sur *Les langues du monde*, qui est sur le point de paraître, montre combien les descriptions qu'on possède d'un grand nombre de parlers sont insuffisantes. Or, il y a extrême urgence à relever les faits dès maintenant. Car, sur beaucoup de points, les parlers disparaissent ou se modifient rapidement. — On a compté jusqu'ici sur des collaborateurs bénévoles : missionnaires, administrateurs coloniaux, dont quelques-uns ont fourni des enquêtes excellentes. Mais l'expérience des enquêtes faites par les atlas linguistiques montre l'avantage qu'il y aurait à former quelques enquêteurs professionnels qui fourniraient des faits immédiatement comparables entre eux.

D'autre part, il ne suffit pas d'étudier les langues. Pour faire la théorie historique de ces langues, il faudrait avoir observé et décrit avec précision des *états de langue*. Il ne suffit pas de connaître les règles et l'usage littéraire du français. Il faudrait savoir comment parlent tous les Français, de toute classe, de toute éducation. Le français commun tend à remplacer les parlers locaux ; or, on n'étudie pas la manière dont le français se substitue par exemple aux parlers méridionaux, ni le type linguistique nouveau qui résulte de là. — Si, comme il semble, il y a hérité des habitudes acquises, il importerait d'étudier, par exemple, comment se comportent les enfants qui apprennent à parler une langue autre que celle de leurs parents.

Il y aurait un vaste programme de recherches à établir. Et il faudrait trouver le moyen de le réaliser en partie.

L'exposé de M. Meillet est suivi d'un échange de vues auquel prennent part MM. Marçais, Vendryes, Meillet, Maspero, M. Cohen, Rivet.

M. MEILLET dit quelques mots sur l'Institut pour l'étude de la civilisation qui a été inauguré récemment à Oslo (Christiania). La section linguistique va instituer une enquête sur les langues du Caucase.

La France, pays pourvu de vastes colonies, ne devrait pas être en retard pour des enquêtes de ce genre. On devrait

préparer, à côté des professeurs de linguistique, des « missionnaires linguistiques ».

M. H. MASPERO indique, par des exemples vécus par lui en Indo-Chine, combien il est difficile d'utiliser certains concours bénévoles qui ne sont pas étayés de connaissances assez méthodiques.

M. M. COHEN mentionne qu'il faudrait essayer malgré tout de préparer à la collecte linguistique des fonctionnaires et des religieux missionnaires. Il souhaite qu'on utilise de manière plus systématique la présence en France d'informateurs de passage.

M. P. RIVET dit que la besogne pressante qui domine la question est l'organisation d'un institut d'ethnologie.

La suite de cet échange de vues est remise à une séance ultérieure.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1924.

Présidence de M. W. MARÇAIS, président.

Membres présents. M^{me} Neymarck, MM. Barbelenet, J. Bloch, O. Bloch, Brunel, Cart, Chantraine, Cohen, Delafosse, Destaing, Ernout, Gougenheim, Graur, Kurylowicz, Lacombe, M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Marouzeau, Meillet, Meunier, Millet, Pelliot, Regard, Rivet, Rosetti, Vendryes, Yvon.

Assistants. MM. Castro, J. Destaing, Rey-Jouvin, Soury.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Angué, Hubschmied, B. R. Saksena, Mossé, Fu-liu, Karl H. Meyer ; La Bibliothèque de l'Institut des langues et littératures classiques de Nimègue, l'Institut d'éducation populaire d'Odessa, la Revue Grai si Sufflet.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. le Dr S. MUKHERDJI, 17, rue du Sommerard, Paris, V^e (MM. Sylvain Lévi et J. Bloch).

M: Americo CASTRO, professeur à l'Université, Lagasca 117, Madrid, Espagne (MM. Meillet et Saroihandy).

M. James R. WARE, chargé de cours de Latin à Lehigh University, Bethlehem, Pa. États-Unis (MM. Kent et Meillet).

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE COPENHAGUE, Danemark (MM. Meillet et Champion).

Election de la Commission des finances. Sont élus membres de cette commission :

MM. Ernout, Is. Lévy, Lacombe.

Revision du règlement intérieur. Le projet établi par le Bureau est lu par l'administrateur. Des explications sont données par le secrétaire et l'administrateur, des observations sont faites par plusieurs membres, notamment MM. M. Lambert, Marouzeau, Rivet, Cart. Les articles mis aux voix sont adoptés, avec quelques légères modifications.

Une circulaire annoncera à tous les membres les changements principaux intervenus dans le règlement. Le plus important est l'obligation pour les membres de la Société de payer dorénavant une somme, en sus de la cotisation annuelle, pour recevoir les publications. Cette somme est provisoirement fixée à 20 francs.

Communications. **M. A. MEILLET** expose que l'aspect des démonstratifs latins *hic, iste, ille* s'explique plus facilement qu'on ne le pense généralement. Les démonstratifs sont des éléments sujets à élargissements. Les termes latins en question sont décomposables en éléments plus courts ; dans le premier on retrouve facilement l'anaphorique *is*.

M. J. M. MEUNIER entretient la Société de questions relatives aux voyelles nasales de certaines régions du Nivernais, qu'il a étudiées au moyen d'inscriptions sur cylindre. Pour les parlars envisagés, dans les mots terminés par une voyelle nasale, on distingue facilement du singulier le pluriel qui a une finale plus longue, plus basse de timbre et plus intense.

Observations de MM. O. Bloch, Millet, Marouzeau, Marcas, M. Cohen.

SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE 1924.

Présidence de M. W. MARÇAIS, président.

Membres présents. M^{me} Neymarck, Stchoupak, de Willman-Grabowska; MM. Barbelenet, Beauhieux, Boyer, Cart, Chantraine, M. Cohen, Deny, Destaing, Ernout, Esnault, Fu-Liu, Gougenheim, Graur, Kurylowicz, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Marouzeau, Maspéro, Mazon, Meillet, Millet, Pelliot, Regard, Rivet, Rosetti, Saroïhandy, Sauvageot, Vendryes.

Assistant. M. Becker

Décès. Le secrétaire annonce la perte que vient de faire la Société par le décès de notre ancien président, l'abbé Rousselot, il retrace l'éminente carrière scientifique de notre confrère, d'une part dans la dialectologie romane, d'autre part dans l'étude des sons du langage au moyen d'instruments.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Mukherdji, A. Castro, J. R. Ware; la Bibliothèque royale de Copenhague.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. OTREBSKI (F.), professeur de linguistique indo-européenne à l'Université, 22, rue Zamkowa, Wilno, Pologne (MM. Meillet et Ernout).

M. NANDRIS (Grégoire), membre de l'Ecole roumaine en France, 50, rue des Châtaigniers, Fontenay-aux-Roses, Seine (MM. Meillet et Mazon).

M. REY-JOUVIN (Hugues), agrégé de l'Université, 1, rue Broca, Paris, V^e (MM. Marouzeau et Vendryes).

LA BIBLIOTHÈQUE DE UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA, 34 th. Street, Philadelphia, Pa., États-Unis (MM. Kent et M. Cohen).

Rapport de la commission des finances. Il est donné lecture du rapport ci-après, qui est adopté, avec accompagnement de félicitations pour le trésorier.

RAPPORT DE LA COMMISSION DES FINANCES POUR L'EXERCICE 1924.

Après avoir pris connaissance des comptes du trésorier, la Commission a arrêté le bilan suivant au 15 décembre 1924.

RECETTES

Report d'exercice	6 963 fr. 49
Cotisations annuelles	6 427 70
Cotisations perpétuelles	2 600 »
Vente de publications.	2 449 »
Service des œuvres françaises à l'étranger subvention 1923.	4 500 »
Service des œuvres françaises à l'étranger subvention 1924	585 »
Subvention de l'Etat	700 »
Fonds spécial.	500 »
Rentes et intérêts de dépôts	2 224 98
Vente de titres (B D N).	5 000 »
TOTAL.	<u>31 616 fr. 87</u>

DEPENSES

Compte de l'imprimeur Bulletins n ^{os} 74, 75, 76.	48 242 fr. 60
Compte de l'éditeur.	4 643 75
Indemnité pour frais de trésorerie	300 »
Frais de séance et envois de circulaires	396 »
Frais de poste et de recouvrements	230 65
Frais de papeterie, dactylographie, circulaires.	494 05
Frais de banque	427 85
Prix Bibesco.	4 000 »
Achat de rente (rachats de cotisations)	2 500 »
TOTAL.	<u>24 574 fr. 90</u>

EN CAISSE

Compte en banque	6 426 fr. 44
Compte de chèques postaux	192 86
En caisse du trésorier.	423 »
TOTAL.	<u>7 041 fr. 97</u>
TOTAL ÉGAL.	<u>31 616 fr. 87</u>

Notre budget de cette année s'équilibre assez exactement, le report d'exercice se trouvant maintenu aux environs de 7 000 francs. Aux recettes, un poste manque du fait que la subvention de la Confédération des sociétés scientifiques n'a pas encore été versée, et un poste est doublé du fait que les abonnements du service des œuvres françaises à l'étranger ont été payés pour deux années. Aux dépenses un

poste exceptionnel le montant du prix Bibesco. Deux chiffres saillants. d'une part le produit relativement élevé et en augmentation sensible de la vente des publications nous appartenant près de 2500 francs contre environ 1600 l'année dernière et 1200 l'année d'avant; d'autre part le montant des frais d'impression (plus de 18000 francs pour trois fascicules) Ce dernier chiffre est d'autant plus inquiétant que toutes les dépenses d'impression en cours ne sont pas encore soldées. De plus, on notera que si la contribution du Service des œuvres françaises à l'étranger figure pour deux exercices, la dernière somme versée est extrêmement réduite (585 francs au lieu de 4500 les années précédentes) et nous sommes avisés qu'elle ne sera pas supérieure en 1925.

Pour maintenir un équilibre approximatif il a fallu réaliser les 5000 francs de titres provisoires achetés précédemment. En face de l'accroissement incessant des dépenses, l'augmentation du produit des cotisations, malgré des adhésions sans cesse plus nombreuses, représente un appoint si négligeable que, pour assurer l'avenir financier de la Société, le Bureau a dû vous proposer l'augmentation des versements annuels qui a été votée à la séance du 6 décembre 1924. Nous sommes convaincus que les membres de la Société se hâteront d'adresser au Trésorier les versements nécessaires pour continuer à recevoir les publications.

Grâce à des subventions variées pour les deux premiers volumes et au courage de l'éditeur pour le troisième, la Collection linguistique publiée par la maison Champion, sous les auspices de la Société, s'est enrichie de trois ouvrages considérables : les *Études pregrammaticales sur le domaine des langues indo-européennes et chamito-sémitiques* de M. Cuny, le *Slave commun* de M. Meillet et enfin les *Langues du Monde*, publication collective dirigée par MM. Meillet et Cohen.

Les Membres de la Commission des finances,

A. ERNOUT, I. LÉVY, G. LACOMBE.

Election du bureau pour 1925. Sont élus :

Président : M. Paul PELLIOU.
Vice-présidents : MM. A. MAZON et A. ERNOUT.
Secrétaire : M. A. MEILLET.
Secrétaire adjoint : M. Jules BLOCH.
Administrateur : M. Marcel COHEN.
Trésorier : M. J. MAROUZEAU.

Renouvellement du comité de publication. Sont élus membres de ce comité : MM. Boyer, Havet, Huart, Thomas et Vendryes.

Echange de vues sur les tâches urgentes de la linguistique. L'échange de vues commencé à la séance du 22 novembre est repris ; y prennent part MM. Rivet, Meil-

let, Boyer, Lacombe, Marçais, M. Cohen, Sauvageot, Barbelenet, M. Lambert.

M. P. RIVET dit que la formation des enquêteurs linguistiques doit être envisagée dans le cadre complet que fournira l'institut d'ethnologie en formation à Paris.

M. MEILLET mentionne qu'on peut espérer beaucoup même d'informations fragmentaires recueillies par des explorateurs, puisque sur des documents peu abondants M. Rivet a pu reconnaître la présence en Amérique du Nord de langues polynésiennes, en Amérique du Sud (extrême-Sud) de langues australiennes.

M. BOYER indique divers sujets d'observation, tels que les langues reprenant vie sous l'influence de l'école ; il fait valoir l'utilité pour les linguistes de préparations pratiques comme, par exemple l'apprentissage complet d'une langue vivante quelconque.

M. SAUVAGEOT expose combien seraient utile d'une part des connaissances précises en phonétique et d'autre part l'adoption d'une transcription uniforme

M. MARÇAIS indique qu'il faut, en même temps qu'on se hâtera de recueillir les langues en voie de disparition, regarder les grandes langues et tâcher de saisir sur le vif des fragments d'évolution.

M. MEILLET dit qu'il est très difficile d'observer les changements ; il s'arrête à cette affirmation que la tâche la plus importante qui nous incombe est de bien observer l'état actuel de nos langues de civilisation.

SÉANCE DU 17 JANVIER 1925.

Présidence de M. P. PELLIOU, président

Membres présents. M^{me} de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, J. Bloch, Bourguet, Brunel, M. Cahen, Cart, M. Cohen, Deny, Destaing, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Graur, de Groot, Huart, Kurylowicz, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Is. Lévy, Marçais, Marou-

zeau, Maspéro, Meillet, Nandris, Psichari, Regard, Rivet, Rosetti, Ružičić, Saroihandy, Sauvageot, H. Smith, Vailant, Vendryes, Woolner, Yvon.

Assistants. MM. Becker, J. Destaing, Hinc, Miguel de Unamuno, Ali Akbar Toptchibachev.

Elections. — Sont élus membres de la Société :

MM. Otrębski, Nandris, Rey-Jouvin · la Bibliothèque de l'Université de Pensylvanie.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. O JESPERSEN, professeur à l'Université, Ermelundsly, Gentofte, Copenhague, Danemark (MM. Meillet et Vendryes).

M. PRABHODA BAGCHI, 17, rue du Sommerard, Paris, V^e (MM. Bloch et Renou).

M. l'Abbé LARRASQUET, 47, rue de Beaune, Paris, VII^e (MM. Lacombe et Saroihandy).

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE CINCINNATI, Burnet Woods Park, Cincinnati, Ohio, États-Unis (MM. Cohen et Meillet).

Communication du Secrétaire. Le Secrétaire annonce à la Société que des *Mélanges* ont été remis, dans une réunion intime, à M. Vendryes, à l'occasion de son 50^e anniversaire.

Il annonce ensuite que M. Alf Sommerfelt fera le 26 janvier une conférence sur l'Activité de l'Institut d'étude comparée des civilisations, fondé récemment à Oslo.

Enfin il parle de mesures à prendre pour activer les échanges avec les publications russes. A ce sujet, observations de MM. Rivet et Pelliot.

Communications. M. Is. LÉVY parle d'un passage du *Peregrinus* de Lucien, où on voit un personnage monter volontairement sur le bûcher, ce qui pourrait être une ancienne coutume indo-européenne. En mourant il prononce une phrase en dialecte dorien. L'emploi de ce dialecte pour cette formule s'explique si c'était un fragment de chœur d'allure rituelle, le dorien étant le dialecte littéraire des chœurs.

Observation de M. A. Meillet.

M. DESTAING montre en arabe marocain des construc-

tions qui paraissent calquées sur le berbère, en particulier *fāš* au sens de « en quelle matière » ?

Observations de MM. Marçais et M. Cohen.

M. SAUVAGEOT montre une série de concordances entre le tongouse et l'ouralien ; ces faits doivent décider du rattachement du tongouse à ce groupe ouralien, plutôt qu'au turco-mongol (lequel doit d'ailleurs être apparenté également à l'ensemble ouralien) Les concordances sont d'ordre morphologique et lexicographique.

Observations de MM. Meillet et Pelliot.

[À propos de cette communication, à la séance du 7 février 1925, M. Pelliot a montré que les concordances mongol *zéro* = gol'di, *p*- = mandchou *f*- mises naguère en avant pour une série de mots par M. Ramstedt sont parfaitement justifiées. Les transcriptions de mots mongols en écritures autres que l'écriture ouigouro-mongole indiquent que les mots en question avaient encore *h*- initiale au xiv^e siècle, et même l'ont encore dans certains parlers mongols du Kansou.]

SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1925.

Presidence de M. P. PELLIOU, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, Stchoupak ; MM. Barbelenet, Beaulieux, Bürger, Cahen, Chantaine, M. Cohen, Dén, Destaing, Ernout, Froidevaux, Fu-Liu, Gaudefroy-Demombynes, Gougenheim, Graur, Julien, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Larrasquet, Marçais, Marcou, Marouzeau, Meillet, Mertz, Nandris, Przyluski, Renou, Rivet, Rosetti, Ružičić, Saroihandy, Sauvageot, Smith, Vendryes, Woolner, Yvon.

Assistant. M. Ali Akbar Toptchibachev.

Décès. Le président mentionne le deuil grave qui vient de frapper la Société par la mort de Louis Havet. Le secrétaire rappelle quelle a été l'activité de ce maître en linguistique dans les premiers temps où la Société a commencé à publier ses *Mémoires*. Si Louis Havet s'est ensuite consacré

à la philologie, le souvenir de ses dons linguistiques ne s'est pas effacé ; la théorie de la phonétique du latin en particulier lui doit beaucoup.

Le secrétaire annonce un autre deuil : la mort prématurée de Louis Ronjat, et il énonce les regrets de la Société.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Jespersen, Bagchi, Larrasquet ; la Bibliothèque de l'Université de Cincinnati.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. E. SCHWYZER, professeur de grammaire comparée à l'Université, Wiesenstr. 12, Zurich 8, Suisse (MM. Meillet et Vendryes).

M. Hans VOGT, 11, place du Panthéon, Paris, V^e (MM. Meillet et Vendryes).

M. LOUIS MASSIGNON, docteur ès lettres, 21, rue Monsieur, Paris, VII^e (MM. Marçais et M. Cohen).

M. Eugène RICHERT, chargé de cours d'arabe au lycée de Bordeaux, Gironde (MM. Feghali et M. Cohen).

Information. Le secrétaire annonce à la Société qu'un volume de *Mélanges* vient d'être remis à notre confrère et ancien président M. Paul Boyer.

Exposé et discussion. M. A. SAUVAGEOT fait un exposé sur la difficulté qu'il y a à caractériser un système linguistique par l'emploi de préfixes ou de suffixes. Ces éléments peuvent avoir des rôles si différents dans des langues de types divers qu'il s'agit en réalité chaque fois de faits de langue distincts.

M. A. MEILLET montre qu'il y a en effet un phénomène tout particulier dans les langues où on ne rencontre pas de mot isolé nu ; comme c'est le cas de l'esquimo, c'est aussi celui de l'indo-européen tel qu'on peut le reconstituer. Mais on peut entrevoir un état antérieur différent.

Il est rare, par ailleurs, que les préfixes ou suffixes jouent le même rôle ; les suffixes s'accumulent plus facilement.

M. VENDRYES fait des réserves sur l'existence de mots isolés à l'état nu ; il n'y croit pas pour le français par exemple.

Pour apprécier le rôle des préfixes et des suffixes dans une

langue, il faut tenir grand compte de son histoire et notamment des variations possibles de l'ordre des mots.

SÉANCE DU 21 FÉVRIER 1925.

Présidence de M. A. MAZON, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, J. Bloch, O. Bloch, Burger, M. Cahen, Cart, M. Cohen, Delafosse, Destaing, Ernout, Esnault, Feghali, Fu-Liu, Gougenheim, Graur, Huart, Julien, Kurylowicz, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Marçais, Marcou, Marouzeau, Meillet, Meunier, Millet, Nandris, Psichari, Rivet, Roques, Rosetti, Ružičić'. Sénéchal, Vaillant, Vendryes, Woolner, Yvon.

Excusé. M. P. Pelliot.

Assistant. M. M. Schramek.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Schwyzer, Vogt, Massignon, Richert.

Présentation. Est présentée pour faire partie de la Société :

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MARSEILLE.

Information. Le secrétaire annonce la formation d'une *Société américaine de linguistique*, dont l'a informé notre confrère M. Roland G. Kent. A la séance constitutive de cette société il a été décidé d'adresser un salut à la *Société de linguistique de Paris*. La Société envoie ses vœux à nos confrères américains.

Communications. M. l'abbé MILLET retrace les études de l'abbé Rousselot sur le timbre des voyelles (poursuivies à l'aide du diapason et du résonateur); ayant assez tôt reconnu que les voyelles ordinaires orales se rangent suivant des séries de hauteurs régulières, il a cherché à déterminer le classement des voyelles mixtes *o* et *ü*. Il avait d'abord pensé qu'elles devaient avoir une hauteur qui représenterait la résultante de deux caisses de résonance. Revenant à cette question dans les derniers mois de sa vie, il est arrivé à déterminer nettement que ces voyelles mixtes ont un timbre

tel qu'il doit être considéré comme résultant d'une seule caisse de résonance ; les timbres plus ou moins ouverts ou fermés de *o* ou de *u* se classent suivant des intervalles analogues à ceux qui existent entre des voyelles ordinaires plus ou moins ouvertes ou fermées.

M. O. BLOCH parle du remplacement de la prononciation *we* par la prononciation *wa* pour le françois *oi*. Dans l'Orléanais (département du Loiret), actuellement, *oi* est ordinairement représenté par *wɛ* ; mais il l'est par *wa* devant *-e* non prononcé (ainsi dans « oie », prononcé *wa*) et devant *s* amui (ainsi dans « bois » prononcé *bwa*).

Un dépouillement rapide des textes du *xvii^e* siècle de la banlieue de Paris semble indiquer que les faits y étaient les mêmes ; le point de départ de la prononciation moderne *wa* pourrait donc être déterminé : il y aurait eu ouverture de *ɛ* de *wɛ* en *a* là où un phonème amui avait causé un allongement ; la prononciation *wa* ainsi créée se serait propagée par analogie.

Observations de MM. Psichari, Roques, Meillet, Vendryes, M. Cohen, Barbelenet, Kurylowicz.

M. Roques mentionne que *s* final étant amui dès le *xiii^e* siècle il faudrait admettre qu'à cette époque déjà il y avait deux prononciations de *oi*, l'une inclinant vers *wa*.

M. Meillet mentionne que la distinction *wa*, *we* observée par M. O. Bloch en Orléanais se rencontre aussi en Berry.

SÉANCE DU 8 MARS 1925.

Présidence de M. Paul PELLIOU, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, J. Bloch, O. Bloch, Cart, Chantraine, M. Cohen, Destaing, Ernout, Gougenheim, Graur, Kurylowicz, M. Lambert, Lamouche, Margais, Marouzeau, Massignon, Meillet, Millet, Nandris, Psichari, Rey-Jouvin, Rosetti, Sacleux, Vogt.

Assistant. M. J. Destaing.

Election. Est élue membre de la Société :

La Bibliothèque de la Ville de Marseille.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société :

M. Jakob SVERDRUP, docent à l'Université d'Oslo, villa Reina, Sogusveien, Vestre Aker par Oslo, Norvège (MM. Sommerfelt et Meillet).

Informations. L'administrateur annonce qu'il s'est formé un comité pour l'érection au Père Lachaise d'un monument à la mémoire de l'abbé Rousselot. Le secrétaire remet aux sociétaires, de la part de l'auteur (notre confrère le Chanoine Meunier) une notice sur la vie et les œuvres de l'abbé Rousselot.

Communications. M. Mayer LAMBERT expose qu'il ne croit pas à des divisions dialectales anciennes de l'araméen. En particulier l'emploi d'une désinence *n* ou *l* à la 3^e personne de l'imparfait ne constitue pas le criterium qu'on a cru pouvoir invoquer pour caractériser un araméen oriental. Cette désinence, en araméen talmudique, n'apparaît qu'à la forme de subjonctif-jussif; dans les textes les plus anciens la désinence de l'indicatif est *y*; dans les textes plus récents l'imparfait indicatif est remplacé par le participe. La désinence *l* du subjonctif s'explique par la conjonction *li*; *n* au lieu de *l* résulte d'une dissimilation devant des verbes terminés par *-l*.

M. Marcel Cohen croit au contraire à l'existence de dialectes araméens dès l'époque ancienne, comme à l'époque moderne, où les parlers encore vivants sont notablement différents à l'Ouest et à l'Est.

La désinence *l* de 3^e personne de l'imparfait se retrouve en tigré où, partant du jussif, elle envahit l'indicatif qui a perdu le préfixe *y* (lequel se trouvait en contact d'une consonne subséquente dans une forme telle que **ywalləd*).

Observations de MM. Meillet et Pelliot.

M. PSICHARI parle de latin *braccium*, grec βραχίον « bras ». Il ne croit pas qu'il puisse s'agir d'un comparatif de βραχύς « court ». Il y a lieu de chercher une étymologie en dehors du grec : on peut rapprocher l'hébreu *bəriäh* « levier, barre de bois transversale ».

M. Meillet pense que $\beta\rho\rho\chi\iota\omega\nu$ est comme forme un comparatif correct de $\beta\rho\rho\chi\acute{\upsilon}\varsigma$. D'autre part on n'a identifié jusqu'à présent aucun nom d'objet emprunté par le grec au cananéen.

Observations de MM. Cohen, Kurylowicz, Pelliot.

SÉANCE DU 21 MARS 1925.

Presidence de M. A. MAZON, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck ; MM. Belic', Burger, Chantraine, Esnault, M. Lambert, Lambrino, Marouzeau, Meillet, Nandris. Radin, Renou, Rivet, Rosetti, Vaillant, Vendryes, Vey, Vogt. Woolner.

Excusés. MM. Pelliot et Marcel Cohen.

Assistants. M^{lle} Guhomard ; MM. Arnaoutovitch, Kurz, Moyse ; des étudiants serbes venus pour entendre M. Belic'.

Décès. Le secrétaire annonce la mort de notre confrère Lacôte et fait ressortir la gravité de cette perte pour la science et pour la *Société de linguistique*.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. DUMÉZIL (Georges), docteur ès lettres (MM. Meillet et Vendryes).

M. KURZ, bibliothécaire du Séminaire slave de la Faculté tchèque de philosophie de Prague (MM. Tesnière et Vaillant).

Elections. Le procès-verbal de la précédente séance n'ayant pas été lu en raison de l'absence de l'administrateur, les élections sont remises à la séance suivante.

Exposé et discussion. M. Belic' expose ses vues sur l'emploi des formes du verbe en serbo-croate. Il distingue deux catégories essentielles, celle de l'*absolu* et celle du *relatif*. Dans la première, la notion de temps domine ; dans la seconde, la notion d'aspect. A l'absolu se rattachent toutes les propositions comportant une situation réelle dans le temps par rapport à la personne qui parle ; au relatif toutes les propositions « modales » ne comportant pas

de mesure du temps situé. Partant de là, M. Belic' analyse en détail le jeu des diverses formes verbales du serbo-croate. L'opposition de l'absolu et du relatif se retrouve d'ailleurs dans les autres langues slaves.

M. A. Mazon fait ressortir que les catégories ainsi posées dépassent de beaucoup, par leur caractère général, les observations faites jusqu'à présent sur les emplois non *temporels* de certaines formes verbales du slave. Ce principe d'explication nouveau éclaire le système serbo-croate et peut être fécond pour l'étude du verbe slave en général.

M. Meillet, en soulignant la portée de l'exposé de M. Belic', indique rapidement quelques points où son opinion est différente.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1925.

Présidence de M. A. ERNOUT, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck ; MM. Barbelenet, Jules Bloch, Oscar Bloch, Burger, Destaing, Ernout, Esnault, Gougenhein, Graur, Lacombe, Lambrino, Lamouche, Marouzeau, Maspéro, Nandris, Psichari, Renou, Rivet, Rosetti, Ružičić', Vogt.

Excusés. MM. M. Cohen, Meillet, Vendryes.

Assistants. MM. Barker, Cancel, Tarvinski, Lehr.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Sverdrup, Dumézil et Kurz.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société :

Le P^r J. L. BARKER, 32, rue Pérignon, Paris, XV^e (MM. Jules Bloch et Rosetti).

Communications. M. E. DESTAING rappelle, avec des exemples empruntés au sud-marocain, comment le berbère exprime la durée (et l'habitude) au moyen d'une forme spéciale dite la forme d'habitude ; celle-ci est ordinairement précédée de *ar-* (de *ra* quand il s'agit du futur). Dans l'arabe des Chleuh bilingues, c'est l'imparfait précédé de *ka-*

qui correspond à tous les emplois de la forme d'habitude précédée de *ar-*. M. Destaing voit dans ce parallélisme une influence du berbère sur l'arabe local.

Observations de M. Kurylowicz et M. Lambert.

M. A. ERNOUT ne pense pas que l'infinitif futur actif latin soit composé au moyen d'un infinitif de verbe « être » représenté en osco-ombrien ; il appuie l'hypothèse que *-tūrum* est une forme d'accusatif d'un adjectif correspondant aux substantifs en *-tūra* du type *stātūra*, élargissement du thème qui fournit le supin. L'objection qui provient de la quantité *-ātūrum* ne porte pas, celle-ci n'étant attestée qu'à basse époque.

Observations de MM. Barbelenet, Marouzeau, O. Bloch, J. Bloch, Kurylowicz, Ernault.

SÉANCE DU 25 AVRIL 1925.

Présidence de M. A. MAZON, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, Barker, J. Bloch, O. Bloch, Burger, Maurice Cahen, Chantraine, M. Cohen, Couret, Destaing, Dumézil, Ernault, Ernout, Esnault, Graur, Kurylowicz, Lacombe, Lamouche, Maspéro, Nandris, Radin, Rey-Jouvin, Rivet, Rosetti, Ružičić, Saroïhandy, Vey, Vogt, Yvon.

Excusé. M. Meillet.

Assistants. M^{mes} Couret et Vey.

Election. Est élu membre de la Société : M. Barker.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société : M. Thadée LEHR-SPLAWINSKI, professeur à l'Université, Pickarska, 1^a, Lwów, Pologne (MM. Mazon et Meillet).

Communications. M. Maurice CAHEN expose les destinées du mot germanique **saiwa* > *saivo* « eau douce » en lapon du Nord de la Scandinavie. En domaine exclusivement lapon, tout au Nord (et sur le domaine finlandais con-

tigu à l'Est), le sens est resté « eau douce ». Plus au Sud, sous l'influence des représentations religieuses scandinaves, le sens du mot s'est modifié sur un domaine (partie Nord) il désigne un lac mystérieux, à double fond, avec les sens accessoires de fétiche du lac, idole ; sur un autre domaine, au Sud du précédent, le sens est devenu génie souterrain favorable, spécialement génie d'une montagne. M. M. Cahen observe que devant la complexité de pareils changements de sens conditionnés par des circonstances historiques particulières, il est malaisé de penser à poser des « lois sémantiques ».

A la discussion qui s'engage sur ce point prennent part MM. Mazon, Kurylowicz, J. Bloch, M. Cohen, Lacombe, Yvon, M^{me} de Willman-Grabowska.

M. KURYLOWICZ montre que certaines alternances voca-
liques dans les gâthâ de l'Avesta s'expliquent si on considère qu'aux divers traitements correspondent des places différentes du ton dans les formes védiques parallèles. Il cite des exemples clairs empruntés à différents éléments de la langue.

M. Jules Bloch fait ressortir l'importance de la communication de M. Kurylowicz qui montre en particulier que les graphies de l'Avesta ont le caractère de notations nuancées avec précision, et que dans la langue de l'Avesta un élément accentuel a influencé le vocalisme.

Observations de M. M. Cohen et de M^{me} de Willman-Grabowska.

M. P. RADIN expose que les pluriels des verbes dans la langue Pomo (Californie) se forment de manières très variées. Cette multiplicité s'explique en partie par le fait que chaque forme exprime à la fois le nombre du sujet et celui de l'objet du verbe. De plus les formes sont souvent altérées, de telle sorte que les suffixes sont devenus indiscernables des racines et que celles-ci sont tout à fait méconnaissables au pluriel étant profondément modifiées par suite de l'adjonction de tel ou tel suffixe.

Observations de MM. J. Bloch et M. Cohen.

SÉANCE DU 16 MAI 1925.

Presidence de M. A. ERNOUT, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, Stchoupak, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet. J. Bloch, O. Bloch, Boyer, Brunel, Maurice Cahen, Chantraine, M. Cohen, Couret, Delafosse, Deny, Destaing, Esnault, Froidevaux, Gougenheim, Graur, Huart, Kurylowicz, Lacombe, M. Lambert, Marouzeau, Mazon, Meillet, Mertz, Meunier, Mukherdji, M. Olsen, Psichari, Rey-Jouvin, Rivet, Rosetti, Ružičić, Sandfeld, Saroihandy, Vaillant, Vendryes, Vogt, Woolner.

Assistants. M^{lle} H. Olsen, MM. Cancel, Georgescu.

Election. Est élu membre de la Société : M. Lehr-Splawinski.

Présentations. Est présenté pour être membre de la Société :

M. le Dr Arnald STEIGER, professeur à la Hohere Tochter-schule, Zurich (MM. Jud et Terracher).

Informations. Le secrétaire informe la Société que notre confrère M. H. Pedersen va faire trois leçons dans une salle du Collège de France sur des questions de grammaire comparée des langues celtiques.

M. Vendryes rend compte de son voyage récent à Copenhague pour participer, en remplacement de M. Meillet, à une conférence entre linguistes au sujet de la question des transcriptions phonétiques. La Société aura à connaître prochainement des résultats de cette conférence.

Dans les semaines qui précèdent, M. Meillet a fait un voyage en Europe centrale, s'arrêtant pour des conférences à Varsovie, Cracovie, Prague, Vienne et Bâle ; il se félicite de l'accueil qu'il a reçu dans toutes ces villes.

Exposé et discussion. M. VENDRYES examine comment on doit interpréter l'usure de la flexion qui se remarque dans l'évolution des langues indo-européennes. Cette usure est moins flagrante dans le verbe, où elle a été soit lente,

soit à diverses reprises réparée suivant les langues. Elle est surtout flagrante dans le nom.

D'une manière générale il n'y a pas lieu de croire que des formes de type très différent, comme latin *lupus* ou français *le loup* correspondent à des formes de pensée différentes.

Ce sont des accidents matériels qui font succéder mécaniquement un type à un autre, notamment un procédé analytique neuf à des formes synthétiques (lesquelles peuvent procéder de plus anciennes formes analytiques). Il ne semble pas que le mouvement de la civilisation soit en question dans une évolution de ce genre.

M. MEILLET commence par affirmer que peu de questions sont aussi délicates que celle-ci. Une différence de morphologie correspond-elle à une différence de mentalité? — La question est compliquée par le fait qu'un système morphologique tend à une longue durée, qu'une structure survit longtemps à la mentalité à laquelle elle a pu correspondre (ainsi en français la répartition d'objets analogues entre le masculin et le féminin, sans aucune raison actuelle). Donc le latin, quoique employant un procédé indo-européen très ancien, a pu penser de manière très analogue à notre pensée moderne. Il n'en reste pas moins que la flexion indo-européenne de type archaïque s'est conservée dans l'ensemble d'une manière plus ferme là où la civilisation est intervenue tard. Dans les endroits où la mentalité a le plus changé, les traces de la morphologie ancienne ont plus de chance de s'effacer à la première occasion favorable (noter la disparition du genre en anglais).

Après un échange de vues auquel prennent part MM. Psichari, Boyer, Ernout, Vendryes, Meillet, M. Cohen, la Société décide de revenir ultérieurement sur la question soulevée par MM. Vendryes et Meillet, en maintenant la question sur le terrain linguistique.

SÉANCE D'U 6 JUIN 1924.

Présidence de M. P. PELLIOU, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska; MM. Barbelenet, Barker, M. Cahen, Cart, Chantraine, M. Cohen, Delafosse, Destaing, Ernout, Esnault, Gougenheim, Graur, Kurz, Kurilowicz, Lamouche, M. Lambert, Marçais, Marouzeau, Meunier, Nandris, M. Olsen, Rivet, Rosetti, Sacleux, Sauvageot, Smith, Woolner, Yvon.

Excusé. M. Meillet.

Election. Est élu membre de la Société: M. Arnald Steiger.

Présentations. Sont présentés, pour être membres de la Société, par MM. Sauvageot et M. Cohen:

D^r Henrik BECKER, professeur au collège Eotuos, Ménesi út 11-13, Budapest, Hongrie.

D^r LÁSZLÓ GAÁL, professeur au lycée, Nagykoros, Postpalota, Hongrie.

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST (P^r Alex. Eckhardt, Muzeum Korut, 6-8, Budapest, Hongrie).

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED, Hongrie.

Information. L'administrateur se félicite d'avoir à présenter à la Société le premier fascicule de la revue *Language*, organe de la *Société de linguistique américaine*.

Communications. M. l'abbé MEUNIER communique à la Société un résumé des observations qu'il a recueillies sur les pluriels de substantifs dans les parlers du Nivernais, en faisant de très nombreuses inscriptions au cylindre enregistreur. Alors qu'en parisien, après l'amuïssement de l's du pluriel, la longueur plus grande qui avait subsisté au pluriel a disparu (à époque récente), ainsi que les traces d'e prononcé dans les substantifs qui en comportent, les campagnes se sont montrées plus conservatrices. Dans la Nièvre (où le maximum de conservation s'observe dans la partie montagnaise) les tracés montrent dans des pluriels des

restes d'-e final (non perceptibles à l'oreille), principalement après des occlusives ; le phénomène le plus net, observé dans de très nombreux mots, est la longueur des voyelles finales beaucoup plus grande au pluriel qu'au singulier.

M. M. Cohen exprime le souhait que l'abbé Meunier entretienne prochainement la Société des différences de timbre observées par lui entre voyelles du pluriel et du singulier.

M^{lle} L. HOMBURGER mentionne qu'en peul du macina une forme de passif en -a qui ne paraissait pas se distinguer de l'actif dans les descriptions publiées jusqu'ici est en réalité caractérisée par le ton bas de cet -a final.

M^{lle} Homburger montre ensuite que les cinq voyelles *a, e, i, o, u* employées avec un radical simple dans les parlers bantous, peuls et haoussa, donnent des formes nominales dont l'opposition au singulier a la même valeur dans ces trois groupes. D'autre part l'opposition *i -a*, qui distingue le masculin du féminin pour les noms d'animaux en haoussa, se retrouve en peul et dans les parlers bantous ; M^{lle} Homburger en déduit que l'africain commun différenciait les genres, tout au moins pour les noms désignant des êtres animés.

Observation de M. Delafosse.

SÉANCE DU 20 JUIN 1925.

Présidence de M. DENVY, ancien président.

Membres présents. M^{me} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska ; MM. Chantraine, M. Cohen, Couret, Ernout, Gougenheim, Graur, Kent, Kurylowicz, Kurz, M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Marouzeau, Meillet, Millet, Nandris, Pernot, Przyluski, Rivet, Rosetti, Sariohandy, Sauvageot, Smith, Vendryes, Ware, Woolner.

Assistants. MM. Hjalmar Frisk et Louis Rivière.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société :

D^r A. ABAS, Kromma, Mijdrechtsstr. 13. Amsterdam, Hollande (MM. A. Meillet et M. Cohen).

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. H. Becker, Lászlo Gaál, Abas, l'Institut français de l'Université de Budapest, la Bibliothèque de l'Université de Szeged.

Informations. M. R. G. Kent, membre américain de la Société, retrace les circonstances qui ont entouré la création de la *Société de linguistique américaine*. Il se réjouit d'avoir pu en venant à cette séance assurer efficacement la liaison entre les deux Sociétés.

Le président remercie M. Kent des paroles qu'il a prononcées. Le secrétaire se félicite à nouveau de la brillante naissance de notre sœur d'Amérique, véritable société de linguistique autonome par rapport aux sociétés philologiques ; il prie M. Kent de porter le salut de la *Société de linguistique de Paris* à ses membres américains et aux autres membres de la *Société de linguistique américaine*.

Communications. M. M. COHEN montre qu'il se rencontre dans les langues sémitiques des équivalents phonétiques des mots représentés en français par *corbeille* et *coffre*, ainsi éthiopien *karabo* et *kafar* « panier ». On a l'impression qu'il s'agit d'un mot d'une langue méditerranéenne emprunté et réemprunté par les langues riveraines les unes aux autres, de sorte qu'il peut figurer sous deux formes différentes dans la même langue. Le sens premier du mot serait « une sorte de récipient fabriqué par tressage ». Il est possible que la base de latin *cavea* et *cupa* et de accadien *quppu* « cage » soit une forme plus brève du même radical, ayant subi des vicissitudes analogues.

Observations de MM. Meillet, Vendryes, Deny, Kurylowicz, M^{me} de Willman-Grabowska.

M. A. MEILLET fait voir la portée d'oppositions telles que celles que montrent les vocalismes radicaux de latin *hiems* et de vieux slave *zima*, de sanskrit *dyauṣh* et *deváh*.

REMARQUES SUR L'ÉTYMOLOGIE DE QUELQUES MOTS GRECS

Si beaucoup de mots grecs sont empruntés à des langues inconnues, le fond du vocabulaire grec se compose de mots hérités de l'indo-européen ou formés avec des éléments indo-européens. Malgré le travail fait jusqu'ici, on est encore loin d'avoir une idée précise sur l'histoire de la plupart des termes grecs ayant une origine indo-européenne. Les remarques suivantes ont pour objet d'en éclairer quelques-uns.

Les faits étudiés font ressortir une fois de plus la parenté entre le grec et l'arménien : ces deux groupes proviennent de parlers qui, dans le domaine indo-européen, devaient être voisins les uns des autres, comme l'a déjà noté M. Pedersen, *Reallexikon* de Ebart, vol. I, sous *Armenien*.

A PROPOS DE ἐρύχω, τμήγω, νήχω.

L'indo-européen a eu de nombreux suffixes thématiques servant à former des présents dérivés de thèmes verbaux. Ces suffixes ont fourni notamment des présents à valeur « déterminée », c'est-à-dire désignant un procès dont on envisage le terme, comme le type à redoublement de gr. ἔρχω, μέμνω, etc., qu'a étudié M. Vendryes, M. S. L., XX, p. 117 et suiv. ; c'est ce qu'ont montré, pour gr. -νω, -άνω, M. Vendryes dans l'Ἀντιδωρον dédié à M. J. Wackernagel, p. 265 et suiv., et, pour -θω, M. Chantraine dans les *Mélanges linguistiques* offerts à M. J. Vendryes, p. 93 et suiv. On verra dans l'article de M. Chantraine comment l'aoriste hom. σῆξε-θον a pu se constituer : cet aoriste répond au présent d'aspect « déterminé » ἔρχω (avec les dérivés ἰσχάνω, ἰσχανάω) tout

comme l'aoriste ἔσχω répond au présent « indéterminé » ἔχω. Les suffixes -τω, -δω, -θω de gr. ἀνύτω, (F)ἐλδομαι, ἀλήθω sont illustrés dans le *Grundriss* de Brugmann, II², 3, p. 362 et suiv., et ils y sont placés dans l'ensemble indo-européen dont ils font partie. Au contraire, les manuels négligent gr. -κω, -γω et -χω, et les correspondances indo-européennes de ces formes ne sont généralement pas signalées. Il faut remonter jusqu'au livre si riche de M. P. Persson sur *Wurzelweiterung und Wurzelvariation* pour en trouver les exemples, en partie dispersés ; on verra notamment les pages 14 et 27 et suiv.

Pour -κω, le grec a des exemples sûrs : ἐρύκω de ἐρύω ; ἐλέκω en face de ὠλεσθαι, ἐλεθρος ; διώκω en face de δίοσθαι ; cor. Fιοκε (Fιωκει) en face de Fιεται (v. Fraenkel, *Satura Bero-linensis*, p. 20) ; τάκω (τήκω) en face de v. sl. *tajr*. Ces présents sont de types différents. Ainsi ἐλέκω n'a servi de base à aucune autre formation et n'est accompagné d'aucun aoriste fait sur cette forme en -κω. Au contraire le présent τάκω (τήκω) a servi de point de départ à une conjugaison : τήξω, ἔτηξαι ; le fait remonte haut, car le parfait τέτῃκε (τέτηκα) a une valeur intransitive qui est du type ancien, et il y a même un aoriste passif ἐτάκην. La valeur sémantique du type en -κω apparaît surtout dans ἐρύκω « je retiens » (ainsi Ω 470 ou Σ 126) en regard de ἐρύω « je tire » (ainsi O 464). L'aspect de ἐρύκω est si bien un aspect « déterminé » que l'imparfait κατ-ἐρύκε est construit parallèlement à des aoristes, l'un « indéterminé », l'autre « déterminé » ; l'imparfait « déterminé » κατ-ἐρύκε (pourvu d'un préverbe qui souligne l'aspect) et l'aoriste « déterminé » ἔσχεθε s'opposent à l'aoriste « indéterminé » μενεήναμεν, dans δ 282 :

νῶϊ μὲν ἀμφοτέρω μενεήναμεν ὁρμηθέντε
 ἦ(F)' ἐξελθέμεναι ἦ(F)' ἐνδοθεν αἰψ' ὑπακοῦσαι
 ἀλλ' Ὀδυσσεὺς κατέρυκε καὶ ἔσχεθε (F)ιμένω περ.

ce que M. V. Bérard a bien traduit par : « Nous voulions ou sortir ou répondre au plus vite ; Ulysse nous retint et arrêta notre envie ».

Pour -γω, l'exemple clair est τμήγω (chez Théocrite), τμήγω, en regard de ἔτεμον (d'où τέμνω), ἔτεμον (d'où τάμνω). La racine est dissyllabique, comme on le voit par dor. τέ-τμᾶμαι, ion.-att. τέτμημαι, et par τέμνωχος. Ce présent a servi de point de départ à une conjugaison ; il n'y a pas seulement le présent τμήγω, mais aussi un aoriste ἔτεμνον. Sur τμήγω, il a été fait un aoriste en -σ-, ἔτμηξα.

Pour -χω, il y a une série de bons exemples : σμήχω en face de att. σμῆν, ψήχω et ψώχω en face de att. ψῆν, ψωμός (cf. véd. *bábhasti* et *psāti*), τρύχω en face de τρύω, νήχω en face de lat. *nāre*, στενάχω en face de στένω et de στενάξω (la racine est dissyllabique). Ici aussi les présents sont traités de manières diverses ; en une large mesure, ils ont servi de base à une conjugaison pourvue de thèmes multiples.

Ce qui fait que les comparatistes ont peu arrêté leur attention sur ces formes grecques, c'est qu'elles n'ont guère de correspondants. Toutefois il y a une langue, proche du grec par plusieurs de ses particularités dialectales, où l'on retrouve des formes semblables, à savoir l'arménien.

Pour la sourde, il y a plusieurs exemples frappants.

En face de l'aoriste *luay* « j'ai entendu » (impér. *hur*, « entends »), le présent est *lsem* « j'entends », qui suppose **klu-ke-* ; on sait que, après -u-, l'arménien n'a que des prépalatales ; -s- est le représentant attendu de la gutturale. Ici le suffixe est resté limité au présent, et il a subsisté un aoriste radical.

Dans les autres cas, la forme à **-ke-* n'a subsisté qu'à l'aoriste : il est connu que l'arménien a conservé beaucoup d'anciens imparfaits qui servent d'aoristes ; et alors, dans la plupart des cas, il a été fait un présent nouveau en -*anem*. On a ainsi quelques exemples remarquables.

En face de gr. ἔφῶ (avec le présent φάω), l'arménien est la seule langue qui ait conservé la racine **bhewə-*, **bhū-* avec sa valeur concrète de « croître, pousser ». On a ainsi l'aoriste *busay* « j'ai crû, j'ai poussé » ; le substantif verbal *boys*

(gén. dat. *busoy*) « plante » montre que l'*u* de *busay* repose sur l'ancienne diphthongue en *-u-* représentée par arm. *-oy-*. On partira donc de **bhewə-ke/o-*, avec amuïssement de *ə* normal en arménien, et avec addition de *-a-* qui caractérise les prétérits du type médio-passif en arménien. Le présent est, comme on l'attend, *busanim* « je pousse ».

En face de arm. *kornčim* « je pérís », aor. *koreay*, il y a un abstrait *korust* « perte » (gén. dat. *korstean*). Le causatif, bâti sur le *koru-* ainsi attesté, n'a pas le type en *-c-* qui est normal. Il est de la forme exceptionnelle *koroy*s « il a fait périr » ; là-dessus a été fait le présent *korusanem*. Le *-oy*s de *koroy*s repose sur quelque chose comme **-ou-ke/o-* ; pour le *-ou-*, cf. le type gr. ἐρούω.

En ce qui concerne la sonore, il y a un exemple excellent. Hübschmann a écarté avec raison le rapprochement de arm. *lucanem* « je délie, je dissous, je décompose » « aor. *luci*, 3^e sg. *eloyc*) avec gr. λύω, et le rapprochement avec lit. *láužiū* « je brise » ou avec got. *lukan* « fermer » ne vaut pas mieux. Ce que traduit *lucanem*, c'est gr. λύω, ainsi Mc VII, 35 ἐλύθη ὁ δεσμός τῆς γλώσσης αὐτοῦ est rendu par arm. *lucan kapank' lezui nora*, ou Mt V, 17 οὐκ ἤλθον καταλύσαι ἀλλὰ πληρῶσαι par arm. *oč eki lucanel ayl inul*. Il y a lieu de croire que l'aoriste *luci* repose sur un thème **leu-ge/o-* ou **lou-ge/o-*, dont il continuerait l'imparfait.

Comme l'a bien indiqué M. Pedersen, K. Z., XXXIX, p. 441, l'*u* de arm. *emut* « il est entré » (*mtanem* « j'entre ») est un ancien *-u-*. Dès lors on est tenté de rapprocher gr. μύω, μύω et, avec un autre élargissement, arm. *mæm* « je plonge », peut-être gr. μυχός « fond ». L'aoriste *mti* reposerait alors sur une forme à suffixe **-de/o-*, soit **mu-de/o-*, et le factitif *mucanem* « je fais entrer, j'introduis » (aor. *muci*, *emoyc*) sur **me/ou-ge/o-*. Mais ceci ne peut être signalé qu'à titre d'hypothèse.

Quant à la forme à sonore aspirée, on est amené à la supposer pour expliquer le factitif *eluzi* (3^e sg. *eloyz*) « j'ai fait monter » et *ənkluzi* (*ənklōyz*) « j'ai plongé » de *elanem*

« je monte » (aor. *eli*) et *anklunum* « je me plonge » (aor. *anklay*). Ce sont d'anciennes formes du type **-ou-ghe/o-*. Sur ces préterits ont été faits les présents *ehuzanem* et *ankluzanem*. L'explication par **-dhs-* qu'a proposée M. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 424, est toute hypothétique : le passage de **-dhs-* à **-dzh-*, démontré pour l'indo-iranien, n'est établi pour aucune autre langue, pas plus qu'aucune des autres formes satisfaisant à la loi de M. Bartholomae en dehors de l'indo-iranien. — Le rapprochement de arm. *suzanem* « je plonge » avec gr. *ζεύθω* (v. Pedersen, K. Z., XXXVIII, 381), qui oblige à une hypothèse toute gratuite (cf. Lidén, *Arm. Stud.*, p. 123), se heurte à la remarque de F. de Saussure suivant laquelle une racine indo-européenne commençant par une sourde ne se termine pas par une sonore aspirée, ou inversement ; on ne peut rendre compte de arm. *suzanem* qu'en voyant dans le *-z-* intervocalique un élargissement secondaire ; mais il ne résulte de là aucune étymologie.

La forme sonore non aspirée est conservée avec le type *-k-* dans arm. *har-k-anem* « je frappe » en face de l'aoriste *hari* « j'ai frappé ». Ici M. Lidén a retrouvé le *g* en celtique (cf. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, II, p. 587 et suiv.). Sur lit. *perù* et v. sl. *perq*, v. Trautmann, *Balt. sl. Wört.*, p. 215.

Ce n'est pas un accident que l'on ne trouve pas d'exemples d'élargissements indo-européens formés à l'aide de labiales ou de labio-vélaires : ces deux types d'occlusives ne servaient pas, en indo-européen, à former des suffixes ni des désinences. Les suffixes ou désinences — peu nombreux — où intervient un **-bh-* offrent des caractères spéciaux.

Tandis que les suffixes qui ont fourni aux Grecs les présents en *-τω*, *-δω*, *-θω* et en *-χω*, *-γω*, *-ζω* donnaient des thèmes d'aspect « déterminé », plus ou moins susceptibles de servir d'aoristes, ainsi dans hom. *σχεθον* ou dans arm. *e-loyc*, le suffixe i.-e. **-ye/o-*, qui en grec a servi de point de départ à beaucoup de formations productives, donnait

toujours des présents d'aspect « indéterminé » et, par suite, jamais des aoristes. Ainsi le suffixe **-ye/o-*, caractérisant constamment le présent « indéterminé », s'opposait à toutes les autres formations dérivées, et c'est sans doute grâce à cela qu'il a servi à former tous les types productifs de présents en grec.

On sait déjà que le suffixe **-te/o-* a donné à l'italique un type de perfectum, celui de osq. *prîfatted* (v. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 367 n.). Il est vrai que le *-t-* de cette forme est géméné ; mais le procédé de la gémination expressive a servi dans la dérivation, comme on le voit en latin par les désidératifs en *-essō* notamment. Ceci posé, le prétérit celtique en *-t* s'explique directement, et il devient inutile de partir de la 3^e personne du singulier pour en rendre compte.

SUR ἤλυθον, ἤλθον.

A l'indicatif, la langue homérique offre simultanément ἤλυθον et ἤλθον, tandis que, hors de l'indicatif, il y a seulement ἐλθέ, ἔλθω, ἔλθοιμι, ἐλθών, ἐλθεῖν, etc. Les deux formes sont équivalentes. Ni l'une ni l'autre n'a une étymologie claire.

A l'intérieur du grec, ἤλυθον n'est pas isolé ; car le parfait est εἰλήλυθα (et ἐλήλυθα) ; le futur ἐλεύσομαι. — Le crétois offre, à côté, des formes à valeur factitive comme ἐπελευσι « apporter » (v. Bechtel, *Die Gr. Dial.*, II, p. 769). Quant à la glose ἐλεύθω· ἔρχομαι Hesych., il est risqué de rien fonder sur ce témoignage isolé. — Ces formes ont été analysées depuis longtemps : ἐλυ- est bien attesté par le parfait ἐλήλυμεν, des adjectifs tels que προσ-ήλυτος et un substantif comme ἔπ-ηλυς. — La valeur aoristique de ἤλυθον est à rapprocher du type de hom. ἔσχεθον qui sert d'aoriste à ἔσχω, tandis que ἔσχον est l'aoriste de ἔχω. De même hom. ἀπο-(F)έρχασθαι sert d'aoriste à ἐ(F)έρχω ; l'attique a créé εἶρξαι ; mais les poètes tragiques ont encore, hors de l'indicatif, ἀπειργάσθην, εἶργασθῆν, κτειργασθῶ. En face de la forme élargie par

-κω διώκω (à côté de hom. ἐδίεσεν, ἔδιον), Homère ne connaît pas encore ἐδίωξο, qui ne se trouve que depuis Hérodote ; l'attique a διωκαθεῖν, même en prose (chez Platon). Il y a toute une série d'exemples de ce genre (v. Lautensach, *Die Aoriste*, p. 70 et suiv.), et Chantraine, *Mél. linguistiques Vendryes*, p. 103 et suiv.). — Le védique a le même suffixe *-dhe/o- dans le présent *ródhati* « il croit ». Et il y a en sanskrit un autre élargissement, en *-ghe/o-, dans véd. *róhati* « il monte », avec des aoristes *áruhat* et *árukṣat*, le futur *rokṣyáti*, et, depuis la date la plus ancienne, un adjectif en -ta-, *rúdhāh*.

Comme *-eu- est un élargissement verbal connu (cf. M. S. L., XVI, p. 242 et suiv.), la forme ἤλθον a chance d'être faite sur *el- dont *elu- est l'élargissement. Les formes en ενθ- de arc. ζατενθοντας, etc., et de cor. ηνθεε, etc., résultent d'un passage phonétique de -λθ- à -νθ- (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 337 et II, p. 236). Dès lors on rapprochera l'aoriste arm. *eli* « je suis monté, je suis sorti » sur quoi a été fait le présent *elanem*. Le causatif anomal arm. *eluzanem* « je fais sortir » a l'élargissement *-eu-, comme *(e)leu- et un -ε- issu de *-gh-, cf. skr. *róhati* (v. ci-dessus p. 4).

ἀήρ.

On admet universellement que ᾠήρ est apparenté à ἄημι et ἄελλε. Mais ceci prouve seulement que, parmi les rapprochements couramment admis, il en figure qui ne sont pas faciles à justifier.

Brugmann, *Grundr.* II², 1. p. 339 ne trouve à rapprocher de la formation de ἀήρ aucune autre que celle du mot qui fait la paire avec ᾠήρ, à savoir αἰθήρ. Aucune langue indo-européenne n'offre aucune formation comparable.

D'autre part, si att. ᾠήρ, ion. ἠήρ était senti comme parent de ἄημι, ce peut être par l'effet d'une « étymologie

populaire ». C'est ainsi que comprenait Ennius quand il a écrit, dans ses *Annales* :

Vento quem perhibent Graiū genus aera lingua.

Et le sens de ἄηρ dans la langue épique n'a rien à faire avec celui de ἄημι ; car hom. ἄηρ signifie uniquement « brouillard » ; la ἄηρ homérique est toujours une nuée ayant une certaine opacité. La glose ἀερόεν· μέλαν d'Hésychius est significative. Du reste Homère, v 103 = 347 parle d'un ἄντρον ἐπήρατον ἡεροειδέες « une grotte charmante et obscure », et la mer (πόντος) est souvent qualifiée de ἡεροειδέης. Il n'apparaît donc aucun rapport, même lointain, avec ἄημι « je souffle », ainsi, pour ne citer qu'un exemple : P. 649 (cf P. 644 et suiv.) :

αὐτίκα δ' ἡέρα μὲν σκέδασεν, καὶ ἀπῶσεν ὀμίχλην,
ἡέλιος δ' ἐπέλαμψε.

Ce sens de « nuage, brouillard » s'est conservé en éolien, comme on le voit par la glose d'Hésychius :

αὐερός· σκιά (lire σκιάς et αὐερός ? ou mot dérivé ?).

Le rapprochement de ἄηρ avec ἄημι ne satisfait donc ni pour la forme ni pour le sens. Et l'on est tenté de chercher d'un autre côté.

Étant donné que, dans la langue épique, ἄηρ est du genre féminin, on se demande si ce n'est pas un nom radical du type de gr. φλόξ ou de lat. uox. La seule racine à laquelle on puisse penser serait alors celle du présent ἀείρω. Le mot signifierait « suspension, ce qui est en suspension » ; c'est ainsi qu'on lit chez Homère, B 150

ποδῶν δ' ὑπένερθε κονίη
ἴστατ' ἀειρομένη.

Il n'a pu y avoir un passage du sens attesté par la langue épique à celui d' « atmosphère, matière constituant l'atmosphère » qui se trouve en ionien et en attique, sens auquel la philosophie ionienne a donné du reste une précision nouvelle et qui a évolué par là-même. Le sens du mot ionien et attique se rattacherait directement au sens de « suspension » et non au sens particulier observé dans la langue

homérique. Ce sens ionien et attique étant relativement voisin de celui de ἄνεμος, il a pu y avoir influence de ce mot, et ceci expliquerait le passage — surprenant — du genre féminin ancien au genre masculin. La langue épique a du reste trace d'un sens voisin du sens ionien-attique dans l'unique exemple du dérivé αὔρη, qui se lit ε 469

αὔρη δ' ἐκ ποταμοῦ ψυχρὴ πνέει ἥϊοθι πρό.

« il s'élève du fleuve une si froide brise avec le petit jour » (trad. V. Bérard).

La notion de souffle humide est liée au mot αὔρα. Ainsi Hérodote écrit, à propos du Nil, II, 19 αὔρας ἀναπνεούσας μούνος πάντων ποταμῶν οὐ παρέχεται.

Sans attacher à un témoignage isolé une importance qu'il ne mérite sans doute pas, on notera que la glose d'Hesychius ἀβήρ· οἴκημα στοᾶς ἔχον. Λακῶνες s'expliquerait par le rapprochement avec αἰέρω.

Le rapprochement de gr. αἰέρω avec le verbe dérivé arm. *gerem* « je prends », qui a été proposé autrefois, n'a pas été généralement accepté (v. E. Lidén, *Arm. Stud.*, p. 106). Il n'est cependant choquant ni pour la forme ni pour le sens. Et l'on expliquerait ainsi le groupe arm. *ger i veray*, où *ver-* n'a sans doute rien à faire étymologiquement avec *ver-*, ce dernier étant issu de **uper* (v., en dernier lieu, Pedersen, K. Z., XXXVII, 194).

Le fait que ἄήρ a un α long et αἰέρω un α bref ne fait pas de difficulté. Car un α long apparaît dans le composé hom. ἡεροφώνων, épithète des κηρύκων Σ 505 ; le sens est « qui élèvent la voix », de même que ἀερολέσσης (formé comme ἀδολέσσης) signifie ὑψηλὸς ἐν τῷ λέγειν, κομπήγορος. Le composé ἀεροβάτης, d'où ἀεροβατῶ Ar. *Nuées* 225 = 1503 (cité Platon, *Apol.* 19 c), est parallèle à ἀεροσιπότης. — La langue épique a de plus ἡερέθουμαι, comme ἡγερέθουμαι, en face de αἰέρω, αἰείρω.

Cet α long est surprenant. Mais il ne manque pas d'exemples semblables. En face de skr. *usāh* « aurore », le grec a des formes qui reposent sur **ausōs* : hom. ἡώς, att. ἕως. Inversement, en face de gr. αἰέας, αἰέν, αἰών et de gāth. *yavōi* « pour toujours », le sanskrit a *āyuh* « durée », etc.

Le rôle de *ᾠήρ* s'explique — comme il arrive souvent — par le mot auquel il s'oppose, qui est *αἰθήρ*, et par le mot qu'il remplace, qui est *ἔρεβος*.

Chez Homère, *ᾠήρ* désigne un espace sombre inférieur qui s'oppose à un espace clair supérieur, *αἰθήρ*. On a ainsi Ξ 287 :

εἰς ἐλάχιστην ἀναβάς περιμήκετον, ἥ τότ' ἐν Ἰδῇ
μακροτάτῃ περυσῖα δι' ἡέρος αἰθέρ' ἔκυν(Ψ)εν.

Quand, dans le *Cratyle*, Platon marque les associations d'idées qui s'attachent aux mots, il écrit 440 b τὸν δὲ αἰθέρα τῇ δὲ πῇ ὑπολαμβάνω, ὅτι αἰεῖ θεῖ περὶ τὸν ἄερα ῥέων.

Le thème indo-européen **reg-es-* désigne un espace sombre ; le représentant gr. *ἔρεβος* a été spécialisé au sens de « espace sombre souterrain », comme arm. *erek* au sens de « soir ». et got. *riqis* au sens de « ténèbres » (gr. σκότος, σκοτία). Seul, le védique laisse apercevoir le sens ancien, ainsi RV VI, 7, 7 où *rājāmsi* s'oppose à *divó rocanā*. Le *rājāb* est plusieurs fois qualifié de *kṛsnām*, ainsi RV I, 35, trois fois (2, 4 et 9). Dans l'*Atharvaveda*, VIII, 2, 9, on lit :

parāyāmi tvā rājasa
ūt tvā mṛtyór apīpāram

« je te préserve de l'espace sombre (cette traduction est plus satisfaisante à tous égards que la traduction par « poussière » qui a été proposée), de la mort je t'ai sauvé. » Pour désigner en grec les espaces sombres qui avoisinent la terre, le nom d'action *ᾠήρ* aurait été substitué à *ἔρεβος* qui avait pris un sens autre et plus restreint.

Ceci posé, *αἰθήρ* est à considérer comme fait d'après *ᾠήρ*. Les deux notions sont liées l'une à l'autre, on l'a vu. Platon écrit, *Phédon* 111 b : ἀφ'εστάναι τῇ αὐτῇ ἀποστάσει ἥπερ ᾠήρ τε ὕδατος ἀφ'εστῆκεν καὶ αἰθήρ ἄερος πρὸς καθαρότητα. Et, dans le *Timée* 58 d, il y a des définitions : ἄερος τὸ μὲν εὐαγέστατον ἐπὶ κλην αἰθήρ καλούμενος, ὃ δὲ θεολερώτατος ὁμίχλη τε καὶ σκότος. Chez les poètes, et dans la langue technique des philosophes, *αἰθήρ* est courant. Mais il ne semble pas que ce mot fait de manière à demi-artificielle sur *ᾠήρ* soit jamais entré tout à fait dans l'usage parlé : le Nouveau Testament, qui a souvent *ᾠήρ*,

n'a jamais *αἰθήρ*. En latin, *aer* est entré dans l'usage et s'est maintenu dans les langues romanes, alors que, malgré la proposition de Cicéron, *aether* n'a jamais été qu'un terme de la langue littéraire qui s'écrivait plus qu'on ne l'employait en parlant et que les langues romanes n'ont pas gardé.

GR. *ἄνεμος*, ARM. *hołm*.

Les formes connues de la racine à laquelle appartient gr. *ἄνεμος* suggèrent l'idée que cette racine aurait un *a-* initial. Mais aucune n'exclut l'hypothèse que la racine serait de la forme **enə-*, **onə-*, **nə-*. Le tout est de trouver trace de *e* ou de *o*. Or, l'arménien semble offrir cette trace. Le rapprochement de arm. *hołm* (gén. abl. *hołmoy*) « vent » avec skr. *ānilah* « vent » (attesté depuis les *brāhmaṇa*) qu'a proposé Bugge, I. F., I, 442, est une de ces belles intuitions qu'avait le grand linguiste norvégien et qu'on a peine à écarter. L'explication phonétique donnée ne satisfait malheureusement pas. Mais il demeure que arm. *hołm* est la traduction exacte de gr. *ἄνεμος* et, pour le sens, répond aussi bien à *ἄνεμος* que lat. *animus* (*anima*) y répond pour la forme. Si l'on posait un primitif **onəmo-*, tout s'expliquerait : **-ə-* intérieur s'amuit en arménien ; **-nm* se serait dès lors différencié en **-lm-* suivant un procédé connu. Le vocalisme *o* serait à celui de gr. *ἄνεμος*, lat. *animus* comme celui de lat. *culmus*, v. isl. *halmr*, v. h. a. *halm* (*halam*), lette *salms*, v. sl. *slama* à celui de gr. *κάλαμος*, et, dans le type en **-mo-*, c'est le vocalisme ordinaire. L'*h* initial de l'arménien n'a souvent pas de valeur étymologique, surtout devant *o* (où même *h* issu de **p* ne subsiste pas) et apparaît, pour des raisons d'expression, dans des noms indiquant un souffle : cf. *hogi* « esprit » à côté de *ogi*.

ἵσος.

Les étymologies qui ont été proposées de ἵσος ne sont pas satisfaisantes. On voit mal comment peut s'expliquer le sens en partant de εἶδος, et la phonétique exclut skr. *visu-* (v. Boisacq, *Dict. étym.*, F. Muller, *Gr. Woord.*, sous ἵσος; Brugmann, I. F., XXVIII, p. 365 et suiv.).

Les faits s'accordent pour montrer que la forme grecque commune était *ἱσος*; cette forme se lit plusieurs fois dans des inscriptions crétoises (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, II, p. 667), arcadiennes (v. ib., I, p. 324), béotiennes (v. ib., I, p. 229), et les formes homériques notées ἵσος (et souvent ἑίσῃ au féminin) la supposent, pour ne rien dire des autres témoignages, tels que γισγόν ἵσων d'Hesychius.

Le premier point est de savoir quelles sont les origines possibles de -σ- intervocalique. Il y en a deux, à ce qu'il semble. On a en général cherché du côté de *-tsu-; mais ceci n'a fourni aucune étymologie satisfaisante. Il reste à envisager une autre hypothèse qui serait : *-tu-, et qui a été en général négligée.

Or, il y a un mot dont l'emploi rappelle immédiatement celui de *ἱσος*, c'est *ἡμισσον*, *ἡμισον* qui est bien attesté à Epidaure et dans une colonie de Mégare, à Delphes, en Phocide, en Thessalie, en Arcadie, sous la forme *ἡμισσον*, et en argien et phocidien sous la forme *ἡμισον* (v. Schwyzer, *Dial. graec. ex.*, s. u. (*h*)*ημισ(σ)ον*. M. Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 155 et II, p. 466, n'accorde pas de valeur probante à la graphie avec σ simple qui est attestée en fait. D'autre part, on sait (v. Bechtel, loc. cit.), que *ἡμισσο-* (*ἡμισο-*?) repose sur **hēmitwo-*, car on a *ἡμισταιν* à Epidaure, *ἡμιστευκτο* à Eleutherna (en Crète). Le σ de *ἡμισος* repose donc sur un ancien *t*, quel que soit le procédé, direct ou plutôt indirect, par lequel -*t*- a donné gr. σ. Dès lors on doit souscrire à l'opinion de Brugmann, *Grundr.*, II³, 1, § 335, p. 446 et suiv., qui fait figurer *ἡμισυ-* dans la série de *τριπτός*, *τετραπτός*, etc.

Ceci posé, on pourra expliquer *ἱσος* en partant de

**witwo-* si *-*tw-* admet le traitement -σ- à côté du traitement -σσ-. Le traitement -σσ- est assuré par τέσσαρες et par ἡμισσον. Le traitement σ- est sûr à l'initiale. Dès lors, on doit admettre que le traitement de **tw* est semblable à celui de **ty* qui donne σσ(ττ) dans ion. μέλισσα, att. μέλιττα, mais σ simple dans ἕσος (Homère offre l'alternance ἕσσος, ἕσος suivant les conditions rythmiques). Du reste, on a par exemple οἶσος « osier jaune » de **woitwo-*, cf. v. sl. *větvī* et gr. *Ἔτυς* (v. Boisacq, *Dict. ét.*, sous ἔτυς et Brugmann, *Grundr.*, II², I, § 338 c, p. 448 et suiv.); οἰσύα. Si ἄλεισον, ἄλεισος a -σ- issu de *-*tw-*, comme l'a supposé Brugmann, l. c., p. 449, on sera tenté d'expliquer de même πέτασος. — Le flottement entre σσ et σ reparait dans lesb. πέσσυρες, attesté par des gloses, à côté de πέσυρες qui est sûr (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 72).

L'éolien, où l'alternance σσ/σ s'est maintenue en général, a précisément ἕσσος, ἕσος (ainsi ἰσσοθεοσι, v. Schwyzler, *Dial. gr. ex.*, n° 647, 15, p. 308, et, chez Sappho, ἕσος et ἕσσος, ce dernier noté ἕσος, v. Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 14).

On ne peut tirer parti du type de τρισσός, τριπτός et de τριτύς· τριάς d'Hesychius, τριπτός de l'attique, parce que, comme on le voit par τρικτός, il y a eu une action de τρίγχα. Mais, au fond, les formes qui ont servi de point de départ sont du type qui survit dans dor *ἡμιτεία*; cf. att. *τρίττοια*.

Le **witwo-* supposé pour expliquer *Ἔσος* remonterait à un pré-indo-européen **dwitwo-*; le *d-* se serait amui par dissimilation comme dans le nom de nombre « vingt », béot. *Ἐικατι*, zd *visaiti*, etc. Le mot **u-* « deux » qui a été souvent supposé n'y trouverait donc aucun appui.

πωλῶ, ὠνοῦμαι.

Le supplétisme tient au fond de l'indo-européen, et, en le décrivant, Osthoff a touché l'un des traits essentiels du type (*Vom Suppletivwesen*, Heidelberg, 1900). Par cela même que chaque thème verbal a son autonomie, rien ne s'oppose

à ce que les thèmes se rapportant à une même notion appartiennent à des racines distinctes. Le fait que les thèmes verbaux expriment le procès avec des « aspects » différents, perfectif (aoriste) ou imperfectif (présent), terminatif ou indéterminé, parfait ou duratif, rend aisé l'emploi de racines distinctes. Et, bien souvent, ce sont de purs accidents grammaticaux qui provoquent le supplétisme. Aussi les exemples de supplétisme sont-ils nombreux, et Osthoff ne les a pas épuisés. L'attique en présente deux qui sont remarquables.

La notion de « vendre » est exprimée à l'actif par $\pi\omega\lambda\omega$, $\pi\omega\lambda\acute{\eta}\sigma\omega$, $\acute{\epsilon}\pi\omega\lambda\eta\sigma\alpha$. Le type de $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\eta\eta\mu\iota$, $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\alpha\sigma\alpha$ est sorti de l'usage, $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\eta\eta\mu\iota$ sans doute en partie à cause de l'archaïsme du type, $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\alpha\sigma\alpha$ à cause de ses successions de brèves. Mais, au passif, $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\alpha\mu\alpha\iota$ et $\acute{\epsilon}\pi\rho\acute{\alpha}\theta\eta\nu$ ont survécu, et il n'y a d'ordinaire pas de formes de $\pi\omega\lambda\omega$; le parfait $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\alpha\mu\alpha\iota$ a, comme on l'attend, entraîné $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\rho\alpha\kappa\alpha$. Le présent $\pi\iota\pi\rho\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$ a existé, et on le trouve dans la $\kappa\omicron\iota\nu\acute{\eta}$; mais il est peu attesté à date ancienne, l'authenticité de $\pi\iota\pi\rho\alpha\sigma\kappa\acute{o}\mu\epsilon\nu\alpha$, Plat. *Phéd.* 69 b est contestée par Burnet ; mais on cite aussi Lys. XIX, 20 $\tau\acute{\alpha}$ πολλοῦ ἄξια ὄντα ὀλίγου $\pi\iota\pi\rho\acute{\alpha}\sigma\kappa\epsilon\tau\alpha\iota$. — Si Platon, *Polítikos* 260 d, écrit : $\pi\omega\lambda\eta\theta\acute{\epsilon}\nu\tau\alpha$ που πρότερον ἔργα ἀλλότρια παραδεχόμενοι $\pi\omega\lambda\omicron\upsilon\sigma\iota$ πάλιν οἱ κάπηλοι, c'est sous l'influence du présent $\pi\omega\lambda\omicron\upsilon\sigma\iota$; dans *Lois* 850 a, on lit : $\tau\acute{o}$ ὠνηθέν ἢ πρᾶθέν, qui est normal ; peut-être entrevoit-on dans le passage du *Polítikos*, grâce à un hasard, la tendance de la langue courante à normaliser ; bien des détails laissent apercevoir ainsi que l'attique écrit était archaïsant.

C'est par un archaïsme singulier que le grec ancien est seul à garder l'aoriste $\acute{\epsilon}\pi\rho\iota\acute{\alpha}\mu\eta\nu$, chez Homère ou encore en attique, alors que tout le reste de la conjugaison est du type $\acute{\omega}\nu\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$ (ainsi $\acute{\omega}\nu\eta\tau\acute{\eta}$ § 202). L'élimination du présent $*\pi\rho\iota\nu\tilde{\alpha}$ - (cf. véd. *krīṇāti*, v. irl. *crenaim*), attendu en face de $\acute{\epsilon}\pi\rho\iota\acute{\alpha}\mu\eta\nu$, est due sans doute à ce que ce présent ressemblait trop à $*\pi\alpha\rho\nu\tilde{\alpha}$ - (remplacé ensuite par $\pi\epsilon\rho\nu\tilde{\alpha}$ -), éol. $\pi\omicron\rho\rho\nu\tilde{\alpha}$ -.

νέωτα.

Dans la locution εἰς νέωτα, M. Buck (*Glott.*, I, p. 128) a cherché une forme $\mathcal{F}\alpha\tau$ - du nom de l'année qui serait inattendue et peu vraisemblable.

La forme à vocalisme zéro du nom radical **wet-* est connue ; elle figure dans l'adverbe composé : skr. *parut*, dor. $\pi\epsilon\rho\upsilon\tau\iota$, ion -att. $\pi\acute{\epsilon}\rho\upsilon\sigma\iota$, arm. *heru*, v. isl. *fiqrþ*, v. irl *on hurid* (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 90). L'accusatif singulier devrait avoir le degré plein du vocalisme. Le degré plein peut se présenter sous la forme longue d'après le nominatif non attesté ; ainsi s'expliquerait **-Fωτα*.

Le type ainsi attesté se retrouve dans une autre locution également fixée, à savoir εἰς ὥπα qui figure chez Homère, dans des formules plus ou moins fixées, datant par suite d'une époque antérieure à la rédaction de l'Iliade et de l'Odyssée. Un détail garantit l'antiquité de ὥπα : dans O 320 on lit $\chi\alpha\tau\epsilon\nu\omega\pi\alpha$; le $\acute{\epsilon}\nu\omega\pi\alpha$ qui est ici est évidemment parallèle à εἰς ὥπα ; or, l'emploi de $\acute{\epsilon}\nu$ avec l'accusatif, qui est conservé dans beaucoup de parlers est inconnu aux auteurs des poèmes homériques ; il subsiste donc ici un archaïsme remarquable. Homère a aussi le dérivé $\acute{\epsilon}\nu\omega\pi\alpha\delta\acute{\iota}\omega\varsigma$. Dans son *Grieksch Woordenboek*, M. F. Muller a déjà rapproché le cas de $\acute{\epsilon}\nu\alpha\nu\tau\alpha$ à côté de $\acute{\alpha}\nu\tau\acute{\iota}$.

Ces survivances isolées sont à ranger parmi les faits qui attestent l'importance des thèmes radicaux durant une période antérieure à l'époque historique du grec.

γέννη.

L'hypothèse suivant laquelle $\gamma\epsilon\nu\acute{\nu}\omega$ résulterait d'une haplogogie et reposerait sur **γενεννω* est qualifiée de douteuse dans la *Griechische Grammatik* de Brugmann-Thumb, p. 161 ; elle n'a, en vérité, même pas de vraisemblance, et le

*γενενω supposé est imaginaire. Et il n'est pas non plus évident que γέννξ soit un substantif post-verbal de γεννάω, comme il est enseigné à la p. 350.

L'hypothèse admise par M. F. Muller, *Gr. Woord.*, suivant laquelle γέννξ reposerait sur *γεννγξ n'est pas moins arbitraire : pourquoi les autres dialectes auraient-ils emprunté ce nom à l'éolien ?

Il ne reste donc d'autre ressource que d'y voir un mot expressif à consonne intérieure géminée, comme delph. λεκχω. Des formations comme γενναῖος, γεννάδης, avec leur valeur emphatique, appuient cette hypothèse. Ces mots sont fortement expressifs ; chez Homère, on ne lit que γενναῖον, une fois, E 253, et la force en est grande. Dans *Prom.* 892, Eschyle parle de τῶν γέννξ μεγαλυνομένων.

Comme on connaît le grec surtout par des textes littéraires d'un niveau élevé, on n'y trouve qu'un nombre restreint de ces formations expressives. C'est seulement grâce à Hesychius, par exemple, que l'on entrevoit l'existence de ἔκκον, qui indique l'explication du *k* de arm. *akn* « œil ». Mais il est probable que ces formations expressives à géminée intérieure y ont tenu une place importante dans le parler familier.

Un *ν* géminé se trouve dans des formes telles que βλέννα, δέννος, πύννος que Brugmann a grand mal à expliquer, *Grundr.*, II², 1, p. 265, et qui sont aussi des mots expressifs. Un mot comme ἔφρις a plusieurs fois une syllabe longue initiale, supposant la prononciation -πρ-, ainsi Homère M 208 et Hipponax, fr. 49. La forme ἔκκον, Pind. Ol. VI, 24, est expressive, et plus encore le verbe dans Pind. Ol. II, 74,

τοὶ δ' ἀπροσόρατον ὀκχέοντε πόνον.

βίος, βίωτος, βιοτή.

La forme de ces trois mots est inattendue.

D'une racine dissyllabique, telle que celle de ζῆν, ἐδέων,

on n'attend pas un nom d'action thématique comme βίος. Et, si un mot de ce type avait été formé, comme il l'a été en iranien notamment (zd *gaya-*), la forme attendue serait du type γόνος. On est tenté de supposer que βίος est une adaptation d'une forme du nom radical **g^wiya-*. Sous l'influence de l'ω de ἐβίων, le ə prenait naturellement le timbre o, suivant le type de δότης (cf. lat. *datus*) en face de δι-δωμι, ἔδωκα, etc. Une forme gr. βιο- ainsi produite devait être conçue comme thématique par le grec.

Quant à βίοςτος, βιοτή, on n'y saurait voir un dérivé d'un adjectif **g^wiwo-* qui n'est pas attesté en grec. Il est vrai que l'adjectif **g^wiwo-* se rencontre sur une aire étendue, de skr. *jivāh* à lat. *uiuus* en passant par v. sl. *živŭ* et lit. *gyvas*. Mais ni le grec ni l'arménien — deux langues dont les vocabulaires ont de nombreux traits communs — n'en ont trace. L'arménien a un dérivé du nom d'action *keank'* (gén. dat. *kenac*), à savoir *kendani* « vivant ». Le grec a ζῶς. La forme de βίοςτος est parallèle à celle de θάνατος, κάματος, c'est-à-dire que βιο- y repose sur **g^wiya-*. La forme en **-lā-* rappelle au premier abord lit. *gyvatà* en face de v. sl. *životŭ* ; mais on a de même βλάστος et βλάστη ; κοῖτος et κοίτη.

Ni en grec ni en arménien, il n'y a de trace visible de l'élargissement -u- de la racine pas plus dans l'adjectif que dans le verbe. Même dans les langues où figure cet élargissement, l'i de l'adjectif ne s'est pas maintenu si le présent à élargissement n'est pas conservé : là où l'on n'a pas le correspondant de skr. *jivati*, v. sl. *živetŭ*, v. pruss. *giwa*, lat. *uiuit*, l'i de skr. *jivāh* ne se retrouve pas : le gotique a *giwana* (acc. sg.), etc., et le celtique a v irl. *beo*, gall. *byw*. C'est sans doute que l'i bref de formes telles que celles sur lesquelles reposent gr. ἐβίων, βίος, βίοςτος et arm. *keam* « je vis » (de **gwiya-*, avec un suffixe -ā-), *keank'* « vie » a été étendu à l'adjectif. Le germanique et le celtique n'ont plus de formes verbales de la racine. Comme les formes **g^wye-*, **g^wyō-* de la racine sur lesquelles reposaient le parfait et l'aoriste n'ont pas persisté en latin, il n'y avait aucune forme susceptible de servir de perfectum ; le latin a recouru

à une forme analogique faite sur *uīuō* d'après les racines à labio-vélaire finale : *uīxī* (d'où *uīctum*, *uīctus*).

ῥσσx.

Les dictionnaires grecs font état d'un mot *ῥψ. On a l'accusatif ῥπx, le génitif ῥπός, le datif ῥπί dans la langue homérique, et ῥπx en particulier est attesté par de nombreux exemples. Mais le nominatif ne se rencontre pas, du moins chez Homère.

Ce n'est pas un hasard.

Le nominatif aurait eu *ō* : cet *ō* a survécu dans lat. *uōx* et dans skr. *vāk*, et a même été généralisé dans toute la flexion, tandis que l'Avesta garde instr. sg. *vača*, gén. plur. *vačam* en face de *vāxš*. Le latin lui-même garde trace de l'*ō* dans le dérivé *uocāre*, comme l'arménien dans le dérivé *gočem* « je crie » (de **wok^w-ye-*) et le vieux prussien dans *wackis* « geschrei ».

On remarquera, en passant, que arm. *gočem* a en iranien un correspondant clair et néanmoins méconnu en général : le présent avestique *vašahe* « tu dis », Vd V, 17, sort naturellement de **vačyasai*, avec le traitement connu -*š(y)*- de indo-iran. *-*ky-* ; ce présent a une valeur religieuse qui s'explique par la valeur du nom indo-iranien **wāk-* dont il est dérivé. Sur les représentants de ce présent dans divers parlers iraniens, v. Bartholomae, *Wort.*, sous *vaš-*, col. 1392.

Ce n'est pas qu'Homère n'ait pas eu occasion d'employer le nominatif ; mais alors il se sert du dérivé ῥσσx B 93, ω 413. On a donc l'impression que le dérivé ῥσσx a servi de substitut à un nominatif de (F)σπ-, pourvu de voyelle longue, qui était évité. La forme ῥσσx a entraîné l'accusatif ῥσσxv. Mais les textes homériques n'en offrent pas d'autres formes casuelles. Et c'est encore l'accusatif qu'a Platon sous la forme attique ῥτταν *Lois* 800 c.

Alors que l'accusatif φύγα de φυγ- s'est maintenu couramment dans φύγαδε, on ne trouve au nominatif que les dérivés φύζα et φυγή (cf. lat. *fuga*, avec le même type dérivé). Le nominatif φύζα est accompagné d'un accusatif φύζαν ; mais Homère n'en a pas d'autre forme ; le cas est donc parallèle à celui de ὄσσα, ἔσσαν. Ce caractère particulier de φύζα aidera peut-être à expliquer l'énigmatique participe πεφυζότες qui se lit quatre fois chez Homère (à une même place du vers) à côté de πεφευγότες (une fois) et de πεφυγμένος (quatre fois). — C'est φυγή qui fournit l'ensemble des formes casuelles, depuis Homère où déjà se lit φυγή une fois.

Une forme à *ō* a été, au contraire de ce qui arrive pour ὄπα (acc. sg.) et ὄσσα, généralisée dans ωπ-. Sans doute le nominatif n'est pas attesté ici non plus ; mais on a l'accusatif ὤπα ; v. sur νέωτα, ci-dessus p. 15.

GR. ἀρνέομαι, ἄπαρνοι, ἔξαρκος. — ARM. *uranam*.

Le rapprochement qu'a fait Bugge de gr. ἀρνέομαι et de arm. *uranam* « je nie » est naturel ; il est suggéré par le texte de l'Évangile où arm. *uranam* traduit ἀρνούμαι. Néanmoins il n'a pas eu de succès. Hübschmann ne l'a même pas mentionné. Sous ἀρνέομαι, M. Boisacq l'a signalé sans le prendre à son compte. Faute d'accepter ce rapprochement, on laisse sans étymologie l'un et l'autre mots.

Phonétiquement, il n'y a pas de difficulté : arm. *u-* initial peut reposer soit sur **ō-*, soit sur **u-*, et les deux hypothèses sont admissibles. Car, avec l'une et l'autre, ἀρνέομαι et *uranam* peuvent être rapprochés d'autres mots.

Il n'est pas douteux que ἀρνέομαι est apparenté à ἀρύει· ἀντιλέγει, βού d'Hesychius, et à tous les mots qu'a rapprochés Solmsen, K. Z., XXXV, 484. On ne saurait séparer gr. ἀρFā, dont le F est assuré par arc. κατὰFον et par la prosodie homérique (v. Schulze, *Qu. ep.*, p. 89 et suiv.). Les témoignages énumérés par Solmsen montrent que le groupe

de gr. ἀρῶν exprime l'idée de « crier » pour prescrire quelque chose. — Or, on sait que le vocalisme ^ur- apparaît en indo-européen là où *r* est suivi de *u* dans une partie des formes. Un ancien ^ur- n'aurait rien de surprenant, et le lette a en effet *urđit* « antreiben, schelten ». Ce ^ur- expliquerait *ur-* de arm. *uranam*.

L'*u* de arm. *uranam* peut aussi s'expliquer par l'ancien *ō* qui se retrouve dans lat. *ōrō* (osq. *urust* ne prouve guère : car le mot peut être emprunté au latin). Il n'y a pas de chance pour que *ōrō* soit un dérivé de *ōs* ; ce verbe a la valeur technique de « prononcer une formule rituelle, une prière, un plaidoyer » ; *ōrō* se groupe par exemple avec *ōb-secrō*. Le rapport entre lat. *ōrō* et arm. *uranam* est frappant.

On n'ose guère tirer parti de véd. *āryanti* qui fait des difficultés de toutes sortes (v. Oldenberg, commentaire de RV., I, 100, 4). Mais l'idée que ce verbe indiquerait une invocation est plausible.

En tout cas, le groupe de gr. ἀρνέομαι, ἀρύει, ἀρῶ, de arm. *uranam*, de lat. *ōrō* révèle un terme de la langue religieuse indo-européenne ; le sens est : prononcer une formule rituelle, et, en particulier, une formule d'exécration ou d'invocation qui a une puissance active.

σκύμνος, σκύλαξ ET ARM. *cul*.

On sent depuis longtemps que les deux mots grecs, tous deux anciens et déjà homériques, σκύμνος et σκύλαξ, sont apparentés l'un à l'autre (v. Osthoff, *Etymologische Pa-rrerga*, p. 274).

D'autre part, le suffixe final de σκύλαξ est secondaire ; on le retrouve dans μεῖραξ qui désigne aussi un être jeune. Du reste, on ne saurait de σκύλαξ « jeune chien » séparer σκύλιον « chien de mer » ou la glose κύλλα· σκύλαξ. Ἡλείοι Hesych. En face de σκύμνος « petit d'animal » et, notamment, « lionceau », ceci permet d'isoler un élément suffixal -*l*-.

Or, d'autre part, v. sl. *jūnicī* désigne le « jeune taureau », et lat. *iuvencus* a un sens voisin.

Le thème en *-u-* arm. *cul*, gén. *chu*, qui signifie « taureau » serait donc issu d'un ancien **skulu-*, désignant un « jeune taureau ».

ἀρέσκω ET LAT. *aeruscāre*, *coruscāre*.

Fick a rapproché le verbe lat. *aeruscāre* « quémander » du groupe de skr. *eṣāḥ* « désir », *icchāti* « il désire », av. *isaiti*, v. sl. *iskati* « désirer », lit. *ėškoti*, v. h. a. *eiscōn*, arm. *ayc* « désir ». Ce verbe latin, qui signifiait « quémander », n'est attesté que par des glossateurs comme Festus et par Aulu-Gelle. L'étymologie de Fick n'a pas eu grand succès, bien que, pour le sens, elle satisfasse pleinement. Ce groupe est représenté en italique par ombr. *eiscurent* « arcesierint », dont le *ei-* initial n'est pas tout à fait clair, mais dont l'appartenance au groupe de skr. *icchāti* n'est pas douteuse.

On n'a pas remarqué jusqu'ici que *aeruscāre* rappelle un thème avestique de type exceptionnel qu'attestent trois exemples des gāthā ; notamment *īśasā* « je cherche à obtenir », Y. XXXI, 4. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 351, signale un petit groupe de thèmes iraniens où le suffixe iranien *-sa-* représentant **-ske/o-* est précédé de indo-iran. *-a-*, et il rapproche, sans doute avec raison, gr. ἀρέσκω. Entre lat. *aeruscāre* et gāth. *īśasā*, il n'y a que deux différences : l'*a* prothétique qui figure dans toutes les formes de la racine autres que celles de l'indo-iranien, et le caractère dérivé de la formation latine. Or, il est remarquable que le lit. *ėškau* et le v. h. a. *eiscōn* offrent aussi un type dérivé. L'*u* de lat. *aeruscāre* peut représenter un ancien *o* ; il alternait avec l'*e* du gr. ἀρέσκω dont l'explication apparaîtrait ainsi certaine.

L'élargissement de formes en **-ske/o-* par *-ā-* pour indiquer la durée du procès « déterminé » se retrouve ailleurs.

C'est ainsi qu'une forme comme ἰσχάνω, doublement « déterminée », « terminative » par son redoublement et par son suffixe, est accompagnée de ἰσχυνάω, et le fait n'est pas isolé. La valeur à la fois terminative et durative de ἰσχυνάω est nette chez Homère, ainsi o 346

γυνὸν δ' ἐπέει ἰσχυνάας μείναι τέ με κείνον ἄνωγας

« puisque tu me retiens, puisque tu me conseilles de l'attendre ».

Il est vrai que, contrairement à ce que l'on observe souvent ailleurs, le type latin en *-scō* ne comporte pas de formes dérivées. Mais il y a, précisément avec une voyelle devant le suffixe, un autre exemple du type de *aeruscāre*, à savoir *coruscāre*. L'étymologie de *coruscāre* est si controversée qu'on y a cherché un emprunt au grec, sans pouvoir déterminer avec exactitude le mot grec qui aurait été emprunté. Dès longtemps on a rapproché σκαίρω, ἀσκαίρω, σκαριζώ, ἀσκαριζώ, σκαπτάω, κόρδαξ, κραδαίνω, etc. La forme *sco-ruscus*, attestée à côté de *coruscus*, vient appuyer le rapprochement. — Il résulterait de là que *coruscāre* n'est pas dérivé de *coruscus*.

On aperçoit ici l'importance du suffixe **-ske/o-* en indo-européen. Cette influence n'est nulle part plus frappante qu'en arménien où ce suffixe sert à la fois à former le subjonctif, type *icem* « que je sois », l'aoriste, bâti sur **-ā-ske-* type *sireac* « il a aimé », et le factitif *p'axoyc* « il a fait fuir » (d'où le présent *p'axucanem* « je fais fuir »).

A. MEILLET.

LES AUSTRALIENS EN AMÉRIQUE,

Par P. RIVET

A la mémoire de mon cher ami
Th. Koch-Grunberg.

Jusqu'ici, tous les efforts pour établir un lien entre les langues de l'ancien et du nouveau monde ont échoué, sauf en ce qui concerne l'Eskimo, dont la parenté avec le groupe ouralo-altaïque est très probable, sinon certaine¹.

Devant cet insuccès persistant, on pouvait craindre que les langues américaines n'eussent perdu toute trace de leur lointaine origine, au cours de leur longue évolution indépendante. Il n'en est heureusement pas ainsi. J'ai pu en effet établir qu'un groupe linguistique nord-américain, le groupe Hoka, doit être rattaché à la famille mélano-polynésienne, et qu'un groupe sud-américain présente d'étroites affinités avec les langues australiennes².

Le mémoire détaillé relatif à la première question paraîtra dans quelques mois. Pour aujourd'hui, je me limiterai à établir la parenté de l'Australien et du groupe sud-américain connu sous le nom de groupe Tson³, qui comprend les Indiens appelés communément Patagons, avec leur branche fuégienne, les Ona⁴.

1. Sauvageot (Aurélien). *Eskimo et Ourahen*. Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouv. série, t. XVI, 1924, p. 279-316

2. Une communication a été faite sur ces deux sujets à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 12 décembre 1924, par les soins de M. A. Meillet. Rivet (Paul). *Les Mélanéo-Polynésiens et les Australiens en Amérique*. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1924, p. 235-242.

3. *Les langues du monde*, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. Meillet et de M. Cohen. Paris, 1924, p. 685.

4. Dès 1907, A. Trombetti a signalé quelques concordances de vocabulaire entre les langues du groupe Tson et de la Terre de feu (Yagan, Alakaluf) et l'Australien et conclu à la parenté des deux groupes, mais

Pour mes comparaisons avec les divers dialectes de ce groupe, je me suis servi du vocabulaire comparé Tson publié par Lehmann-Nitsche¹ et des lexiques de J. M. Beauvoir² et d'Antonio Coiazzi³. Pour l'Australien, j'ai utilisé le mémoire du Père P. W. Schmidt⁴, qui est la seule étude d'ensemble que nous possédions actuellement sur le sujet.

Sans diminuer en rien le mérite de ces travaux, il est malheureusement certain que les documents qui s'y trouvent réunis sont en grande majorité de médiocre valeur linguistique. Ce sont en effet, pour la plupart, des vocabulaires recueillis pendant un séjour rapide parmi les indigènes par des voyageurs souvent peu ou mal préparés à ce genre de recherche : parmi les rares exceptions, il faut citer le lexique du Père Beauvoir, qui a été composé au cours de longues années passées chez les Indiens de la Terre de Feu ; mais, même dans ce cas, il est certain que la notation phonétique n'a pas été faite avec toute la rigueur désirable.

Cette insuffisance des documents est d'ailleurs la règle pour la plupart des langues exotiques ; elle ne comporte pas de remède, car la plupart auront disparu avant qu'un linguiste de profession soit allé les noter sur place. Il faut donc ou bien renoncer à toute étude de ces langues ou se rési-

il ne semble pas qu'il soit arrivé à convaincre le monde des linguistes Trombetti (Alfredo). *Com: si fa la critica di un libro* Bologne, 1907, p. 188-196, *Elementi di glottologia* Bologne, 1922-1923, t. I, p. 169-170

1. Lehmann-Nitsche (Robert). *El grupo linguistico Tshon de los territorios magallánicos*. Revista del Museo de la Plata. Buenos Aires, t. XXII, 1943, p. 217-276

2. Beauvoir (J. M.) *Los Shelknam, indígenas de la Tierra del Fuego. Sus tradiciones, costumbres y lengua*. Buenos Aires, 1915.

3. Coiazzi (Antonio). *Los indios del archipiélago fueguino*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. IX, 1914, p. 288-352, t. X, 1914, p. 5-51

4. Schmidt (P. W.). *Die Gliederung der australischen Sprachen*. Anthropos. St-Gabriel-Modling, t. VII, 1912, p. 230-251, 463-497, 1014-1048 ; t. VIII, 1913, p. 526-554, t. IX, 1914, p. 980-1018 ; t. XII-XIII, 1917-1918, p. 437-493, 747-817.

Je ne pouvais songer pour l'instant à me reporter aux sources multiples citées par le Père Schmidt pour élargir le champ de mes comparaisons. C'est un travail que je compte entreprendre à loisir ultérieurement et qui demandera de longues et minutieuses recherches,

gner à utiliser ces documents, tels qu'ils sont et quels que soient les inconvénients qui en résultent.

Le pire de ces inconvénients est qu'une phonétique comparée des divers dialectes est à peu près impossible. Le Père Schmidt n'a pas essayé de l'établir pour l'ensemble des dialectes australiens, pas plus que Lehmann-Nitsche ne l'a tenté pour le groupe Tson. Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble en effet que des règles générales de concordance phonétique soient impossibles à déterminer. Lorsqu'on a cru entrevoir une règle d'après un certain nombre d'exemples, il n'est pas rare qu'on puisse trouver autant d'exemples qui la contredisent. Ceci tient évidemment à ce que tous les détails des traitements ne nous sont pas connus. Je citerai par exemple la correspondance $\tilde{c} = k$ entre le Shelknam et le Haus, deux dialectes voisins du groupe Tson. A côté des cas suivants, où elle est évidente :

	SHELKNAM	HAUS
	—	—
eau	<i>čowen</i>	<i>kowen</i>
langue	<i>čaal</i>	<i>kāl</i>
bouche	<i>č'ai</i> = lèvre	<i>kai</i>
homme	<i>čon</i>	<i>kon</i>

on trouve toute une série de cas où k initial existe dans les deux dialectes :

	SHELKNAM	HAUS
	—	—
autre	<i>kač</i>	<i>kač</i>
planche	<i>kelen</i>	<i>kallen</i>
embrasser	<i>kashet</i>	<i>kashet</i>
pingouin	<i>kaaste</i>	<i>kasheta</i>

d'autres où apparaît l'équivalence $k = x$ (j espagnole) ou h :

	SHELKNAM	HAUS
	—	—
cuiller	<i>xarawe</i>	<i>karravien</i>
source	<i>hoscher</i>	<i>kosher</i>
hiver	<i>xoshinkn</i>	<i>koshek</i>
malade	<i>kuaxitan</i>	<i>kuaketan</i>

d'autres encore avec l'équivalence $k = ks$:

	SHELKNAM —	HAUS —
remplir	<i>ksaren</i>	<i>kare-wel̃</i>

Par ailleurs, x du Sehlknam, qui parfois correspond à k du Haus, comme le démontrent les exemples précédents, est conservé :

	SHELKNAM —	HAUS —
veine	<i>xam</i>	<i>xam</i>
foie	<i>xamni</i>	<i>xami</i>
oiseau zorzal	<i>xolks</i>	<i>xol̃</i>
caresser	<i>katxen</i>	<i>katxen</i>

et nous notons aussi $x = ks$, de même que nous avons plus haut $k = ks$

	SHELKNAM —	HAUS —
oiseau zorzal	<i>ksolts</i>	<i>xol̃</i>

On pourrait aisément multiplier ces exemples, qui montrent que la notation n'a pas été faite avec toute la rigueur désirable, à moins que l'on n'admette que ces langues n'obéissent pas à des règles aussi strictes que par exemple les langues indo-européennes, hypothèse qui ne semble pas devoir être écartée à priori.

Comme l'étude des parentés de ces langues ne peut, par suite de l'absence de toute grammaire comparée, être basée que sur des rapprochements de vocabulaires, on comprend de suite les flottements qu'elle comporte et les incertitudes qui en résultent. Néanmoins, la plupart des faits que j'ai pu réunir sont si nets que, malgré l'imperfection et le réel danger de la méthode employée, la conclusion ne saurait faire de doute, même si l'on pense devoir éliminer certains rapprochements que j'ai cru pouvoir admettre entre des mots assez différents au point de vue sémantique. En effet, outre que les ressemblances entre le Tson et l'Australien sont le plus souvent très étroites, elles portent sur les mots que l'on s'accorde à considérer comme les plus stables d'une langue; de plus, et c'est là un point capital, elles sont extrêmement nombreuses, si l'on tient compte de ce fait que

le vocabulaire comparé du Père Schmidt, ma seule source de comparaison pour l'Australien, ne compte que 44 mots. Il est vrai que, pour chacun de ces mots, il y a plusieurs radicaux, car l'on sait que les dialectes australiens sont assez différents les uns des autres. Il n'en reste pas moins que le fait d'avoir trouvé dans ce lot très limité 93 radicaux communs avec les langues du groupe Tson est tout à fait remarquable.

J'ai noté maintes fois dans les dialectes australiens des doublets de forme assez différente, quoique certainement dérivés du même radical originel. On peut les expliquer par les emprunts mutuels que se sont faits ces dialectes. Par exemple, le radical *kula*, qui désigne le kangourou dans presque tout le groupe, a abouti dans les dialectes Buandik, Kulin et Piangil au mot *kuraa*, *kurē*, *kurañ*, *kura*, *kure*, *kore*, *koran-gi*, tandis que, dans les dialectes du groupe Narrinyeri, il a abouti au mot *keli*, *kellu*, *kall(i)*, qui a pris le sens de « chien », des radicaux tout à fait différents servant à dénommer le kangourou : ensuite, le Buandik, le Kulin et le Piangil ont emprunté au Narrinyeri ce mot avec son nouveau sens, en sorte qu'ils possèdent, à côté de la série *kuraa*, *kurē*, etc..., la série *kāl*, *kālī*, *kall(i)*.

Si l'on se reporte à la carte des tribus australiennes, on voit que la proximité de ces diverses tribus explique facilement ces emprunts. Nos langues européennes nous offrent d'ailleurs de nombreux exemples de doublets semblables. Il me suffira de citer le doublet « noir » : « nègre », « noir » étant le mot formé suivant les règles de dérivation phonétique du Français, « nègre » étant formé d'après celles de l'Espagnol, transposé ensuite dans notre langue avec un sens sensiblement différent du mot « noir ».

D'autres exemples de cette nature pourraient être signalés dans la liste de mes comparaisons. Ces emprunts expliquent certaines divergences sémantiques que l'on pourra y relever.

D'autres divergences entre le Tson et l'Australien ressortent évidemment du changement de milieu. L'exemple le plus typique est l'emploi par les immigrants américains du radical qui leur servait à désigner le kangourou pour désigner le puma ou de grands animaux de leur nouveau pays.

Ces réserves faites et ces explications données, voici les concordances que j'ai notées entre l'Australien et le Tson¹ :

1. Pour le groupe australien, j'ai admis intégralement la classification du Pere Schmidt .

I. Groupe du Sud-Ouest	{	1 Yungar.
		2 Nunkaberrri
		3 Amandyo
		4 Yamaidyi.
		5 Mining.
		6 Nonga.
		7 Luridya
II. Groupe Sud-central.	{	8 Parnkalla.
		9 Tyura.
		10 Meyu
		11 Nulla
		12 Dieri.
		13 Yarrawurka.
		14 Evelyn creek.
		15 Wonkamarra
		16 Marowra.
		17 Kurnu.
		18 Baddyeri
		19 Karawalla
		20 Ulaolinya-Wonkajera
III. Groupe Narrinyeri.	{	21 Kana.
		22 Kungeri-Birria
IV	{	23 Narrinyeri du Sud.
		24 Narrinyeri du Nord.
V	{	25 Bangerang.
VI.	{	26 Dhudburoa.
VII.	{	27 Pallanganmiddah.
	{	28 Emu-Mudjug.
VIII. Groupe Victoria.	{	29 Buandik.
		30 Kolijon.
		31 Piangul
		32 Kulin.
		33 Kurnai
IX. Groupe Yuin-Kuri.	{	34 Yuin
		35 Kuri.
X. Groupe Wiradyuri-Kamilaroi.	{	36 Groupe méridional.
		37 Groupe septentrional.
XI. Groupe de l'Est.	{	38 Murrawari.
		39 Thangatti.
		40 Yukumbul.
		41 Pikumbul.
		42 Kumbainggeri.
	{	43 Minyung.

	Groupe Tson.	Groupe Australien.
<i>astre</i>	teruch, lune, téloe, étoile (T.), teroutz, terroch, lune; tap-larr, ter-ke, t'ar-kar, ter-ka, ter- qu, terr-ke, c-ter-ke,	II b(r)i-tela, lune (17) III. ka-t'era, lune (24). VIII tarro, kun-daruk, lune tiruŋ, tir(1)ŋ, soleil (29); taron-gi, lune (34)
XI. Groupe de l'Est.		44 Turubul. 45 Wakka-Kabi 46 Bieh. 47 Kunmurburra 48 Halifax-bay. 49 Bundyl.
XII. Groupe Nord-central.		50 Sous-groupe occidental (partie sud). 51 Sous-groupe occidental (partie nord). 52 Sous-groupe oriental. 53 Ruby creek. 54 King's sound. 55 Ord river.
XIII. Groupe septentrional (dialectes avec sons finaux consonan- tiques).		56 Katharine river 57 Daly river. 58 Woolwoonga. 59 Larakiya. 60 Cobourg-Halbinsel. 61 Karandi. 62 Walsch river 63 Woolna.
XIV. Groupe septentrional (dialectes avec sons finaux sonores).		64 Caledon bay. 65 Roper river. 66 Akunkul. 67 Princ Charlotte bay. 68 Aranda. 69 Yelina.
XV. Groupe septentrional (dialectes avec voyelle terminale).		70 Walookera. 71 Chingalee. 72 Leeanuwa. 73 Mingin. 74 Cap York.
XVI. Groupe Bulponara- Kokoyimidir.		75 Bulponara. 76 Kokoyimidir.

Pour le groupe Tson, j'ai admis la classification de Lehmann-Nitsche :

T. Téuesh, Téhues, Téhueshenk, Téuesson, Ta'uushn ;
P. Péencken, Paŋnk(e)nk(e)n, Pa'ankun'k, Paa'nko-chōnk ;
A. Ahoncanka, Aoniken, Aōnukun'k, Aōniko-chōnk ;
S. Shelknam, Shilk'nam ;

M. Mānekenkn, Haus, Haus, Hauss, Huš, Hoš.

P. et A. correspondent aux Indiens connus sous le nom de Tehuelche ; S. et M. aux Indiens Ona.

P. RIVEN

	etoile (P. A.); tellu, t'ella, tel, tell, tilr, etoile (S.), dalas, tel, etoile (M.).	IX. tyeluck, lune (34); ðilak, lune (33) XI. bun-derun-ga, lune (44). XII. ðil-gan, lune (50). XIV. thar-gan, lune (66) XVI. wu-d'ila, soleil (68); t'iri-ŋána, soleil (73).
<i>astre</i>	kre-wèn, sh-wim, sh-uina, s-oen, she-huen'a, soleil; kre-wem'n, kre-wenun, shé-guenon, keni-guine, sho-wan, lune (P. A.); she-uen, soleil (T.).	I. wila-ra, lune (2); wala-(nu), soleil (3); wila-ra, lune (4-5). II. wilu-ka, wol-ka, soleil (20), wal-ka, soleil (24); u(a)la-da, lune (22). IV. wor-ga, soleil (25). V. wurra-yu, lune (26). VI. yow-warra, lune (27). VIII. ŋa-wañ, ŋa-win, soleil; wañ-wil, lune (32); wañ, lune (33). IX. wiñu, wuru, warra-ngo, soleil; da-wara, da-wëra, lune (34); gi-won, lune (35). X. gi-waŋ, gi-wir, gi-wā(r), lune (36). XI. ge-warra, lune (40); wanna-jungerry, lune (49). XII. win-ganna, soleil (54). XIII. wolu, soleil (53); wal-ga, (w)al-gā, soleil (54); gi-guul, soleil (56); mo-wan, soleil (60); (w)an-gā, soleil (62). XV. won-ga, soleil (74). XVI. (w)un-gā, soleil (75).
<i>bois</i>	ko, bois de la tente (T.); jó, ko, bois de la tente; koo, k'oo, kohu, os (P. A.); kó, os (S.).	XIV. oku, bois; oko, os (66). XV. ko (74).
<i>bois</i>	ol, hul (P. A.); olj, bois; ol, bâton (T.).	II. alla, feu, wudla, bois (40); ula, feu (22). XI. wulu-i, fumée (45). XII. (w)ula, feu (54). XV. (w)il-ta, bois (68); ūl-na, fumée (72).

- bouche* kanken (T.) ; konken, k'onk'n, kōnken, kon'-ken, bouche, konken, levres (P. A.) ; konken, kanken, kāsken (S.) ; kōnkun (M.).
I. kakiŋ, langue (6).
II kunkari, kulkari, nez (20), kunkari, nez (24).
VIII koŋ, nez (30) ; kāŋ, nez (32) ; kuŋ, nez (33).
XII. kukána, langue (54).
XV. kokána, kogana, nez (74).
- bouche* konno, langue (S.), kōnč-an, langue (M.).
VIII kūr(r)n (32).
IX ŋurnaiŋ, langue (34).
X. ŋun-dal, ŋurn-dal, langue (36).
XI. gunnuŋ (39) ; guŋi, guŋin, nez (49).
XII. guni(na), nez (54).
- bouche* xiam, hiam, bouche ; sham, k'sham, jhom, shum, schiame, lèvres (P. A.) ; jáma, lèvres (T.) ; shem (S.) ; siem, lèvres inf. (M.).
I. ŋama-nu (3).
IX. kommi (34).
XI k(i)am, yeaim, yam-bur, kam (45).
XIII. kama (67).
- bouche* kai (M.), čaai, č'ai, lèvres, čaail, čail, langue (S.).
X. ŋaiŋ (36) ; ŋaih, ŋai (37).
XII. kaae, langue (54).
XV. ŋae, ŋai, langue (74).
- cheveu* honne, h'n (P. A.).
I. kuŋa, barbe (7).
II. kurni (8) ; kuna-ri (20) kun (22).
VIII. ŋala-ŋunna, barbe (29).
IX. kunni-been (35).
XI. ma-gun, barbe (44) ; go-ŋal (40).
XIII. mo-an, mo-gon (54).
XIV. gorn-da, barbe (65).
- cheveu* al, alln'a, tête ; all, cerveau (P. A.) ; ahál, aal, álĵ, cheveu ; ale-táa, crâne ; ále-tar, ahále-ta, aal, aale-tá, tête (S.) ; al, tête (M.).
IX. walu, barbe (34) ; walo, waluŋ, tête ; walo, barbe (35).
X. walla (36).
XI wallau, allu, tête (48) ; walu-lu (49).
XII. yelli, tête (50) ; yalli, tête (54), yail(c), cheveu (52).
XIII. (n)alm(a), (n)alma, tête ; alun-gar, barbe (54) ;

- wal-gal, tête (60); al-pā,
barbe (62)
XIV. álun, aluŋ (66)
XV. yal, ial(bup), yal(bo),
yal(bupo) (74)
XVI. wālā, barbe (75-76).
- cheveu* tsek, chejh, cheveu; ash-
chij, hāsh-kchij, kash-
chij, cash'-sheg, hash-
tsek, sourcils, ash-chij,
barbe, chej, chegh,
chaj, cha'ij, chis, laine,
kash-chekh, kas-chij,
kash-chij, cils (P. A.);
hem-kchij, hem-schek,
imsh-chij, sourcils, oi-
schesc, otrr-chij, cils
(S.), goken-chij, cils
(T.); chej (M).
- chien* yeli, jala-nuu, jelé-noe,
jеле-nue, jelen, kéle-
nue (P. A.); jelje-noe
(T.).
- chien* I yel-ga (6)
II yel-ga (8); thiri-ta (14).
III. keli (23); kellu, t'elli
(24).
VIII. teri-lumbi (31).
IX. keri, kangourou (35).
XIII. (y)eli, kóri-da (54);
deri, kangourou (55); ɲiri
(58)
- chien* hueta, ouita, puma (P.
A.); uetra, puma (T.).
- I. (w)ut'a (3).
IX. wadan, opossum (34);
watu, opossum (35).
XI. witta, opossum (39);
wat'a (45).
XII. wandi, wondi (52).
XIV. ūta (66).
XV. otaa (74).
XVI. wada, kangourou (76).
- cœur* tolj (T); thol (P. A);
tol, doul (S.).
- I dol-gu, sang (7).
XI. djul-ba, dool-go, ventre
(43); djura, ventre (45)
dul-gul, poitrine (46).
XII. thun-gu, poitrine (51).
XIII. dōula, sang (55).
XIV. tūl-ka, estomac (67).
XV. un-dūru, sang (70).

- cuisse* ash, yschr, cuisse; hesh, II. itchia (10)
fémur, jambe (P. A.),
ish (S. M.); esh, fémur;
hes, jambe (M.).
- dent* oorro, gencives, orrj, horr, I (y)ira (2), ira-dı (3), (y)ira
hor, orr, urr, jhor, jor, (4), (y)iri (5), yira (6).
örrenqu, kor, kurr (P II. yira (8), ira (9), yeara
A); horr, oor, örj (S.), (10); yira (22).
or (M.); korr (T.) IV. wuru, bouche (25).
VII. erang, bouche (28).
VIII. wuru, wuru, bouche
(32); woru, bouche (29),
woru, bouche (30); wu-
ru-gı, wuru-go, bouche
(34).
IX. yera, bouche, yera, yira,
ira, (y)ira (34), yira, yera
(35).
X. (y)iran, (w)ira, wira (36),
yira, ira (37)
XI. era (40); yera, (y)ira, kira
(48); yorra, yarra (49),
bo-koor, langue (45); kirra
(47)
XII. yira (50), era, kira (54);
yerra, yira (52).
XIII. ırı, bouche (57), yiru,
ira, dent, u-weru, bouche
(61)
XV. iar (69), (ıä)wulu, bou-
che (72).
- eau* jarra, karra, holi, hara I karloo (5).
(P. A.), käläl, mer IX. kulı, kalle, kale-re (35).
(T.); kaluc, pluie (M.). X. gali, gali(ı), gali, guli
(36); gallı, gollı (37).
XI. ıaru (39), gulli (41),
ıaru (42); ıara-ufı (44);
kallı (47); (ı)allo (48).
XII. kalla (50).
XIII. kolo-i(ı) (55).
XV. kala-runga (71).
- eau* kon, rivière; goon, ma- I koon-do (2).
rais (T.); koon, kjon, V. gun-za (26).
kon, koon, jon, kooné, VIII. kan (30).
jona, jhon, kohn, ri- IX. ku-kun, ko-kon (35).
vière; jhonho, jono, X. gun-gun (37).

	kónon, kono, kōno, mer (P. A).	XI ko-ko (40); kuṇ (39-43-45); kuṇ-kul (45); kun-go (46), kuno (49). XIV. okno (66). XV. kūnū (69).
<i>estomac</i>	mān (P A).	II. muna, seins (20). XIII. man-gām, poitrine (55); mēn (58). XIV. marna (63).
<i>estomac</i>	jam, jami, veine; jam, poitrine, poumons, amén, nuque (S); áamer, gorge (T); hamar, omer, omen, ohumer, ohumoy, éemer, aumur, emero, gorge (P. A.); jami, foie; jem, poumons (M.).	II. ṇ-amma, seins (8-9); am-mie, (ṇ)-amma, seins (10); ṇ-amma (11-12-13-14-15-16-17-18-19-22). IX. ṇ-umiña-ga(ṇa), ṇ-umiñaṇ, ṇ-umiña, ṇ-ummiñaṇ, poitrine (34) X. ṇ-ammun, ṇ-amo, ṇ-ammu, ṇ-ummu, poitrine (36); ṇ-ummu, ṇ-ummo, ṇ-ammu, poitrine (37). XI. ṇ-ummu, poitrine (38); ṇ-ammu, poitrine (40); n-amu, poitrine (41); ṇ-amma, d-umero-gun, mirraṇ, poitrine (43); ammu, poitrine (44); n-ammo, ṇ-ammun, amun, ṇ-amu, ummore, poitrine (45); ammu, poitrine (47); ṇ-ammun, poitrine (48); t-ambu, d-ambu, poitrine (49). XII. (ṇ)amun, poitrine (50); (ṇ)amun(a), poitrine (52); d-ambu, ṇ-amun, n-amuna, umina, poitrine (54). XIII. m-amini, (ni)māra, poitrine (54); man-gām, poitrine; t'-am (55). XIV. gumunya, poitrine (63); guma, poitrine (64). XV. wama, poitrine (69). XVI. g-ambū-l (76).
<i>être humain</i>	karken, kārkun, kjārkn, énaque-karken, haarken, femme (P A.); kark'n, femelle; karkèn, petite fille; kan-	I. kuṅga, femme (7). II. karku-ra, homme (22). XI. du-galgan, femme (43); kiṅkel, homme (46); kiṅgil, femme (47).

ken, beau-père; kán-ken'n, belle-mère; ká-kán, tante paternelle (S).

XIII. kingul-polya, homme (56).

XV. garaka-tsi, gerka, garka, garkai, homme (74).

*être
humain*

énaque-karken, enack, nak, nakuna, femme; nuka, nuken, homme (P A.); nooken, homme; náakona, femme (T); naaken, sœur aînée; naakuen, cousine (S), ò-nak, fils; knaken, niece (M).

I. nungar, homme (4); nunka-berrri, homme (2), nonga, homme (6).

II. ŋuŋki, femme (10); nongo, nungu, femme (16).

III. ŋgul-t, homme (24).

IX. ŋukuŋ, ŋukal, nukuŋ, femme (35).

XI. nukker, homme (49).

XII. nogom-mora, ŋungu, femme (51), ngum-ba, homme (52).

XIII. nok-nok, femme (61).

XV. nurka, homme (73).

XVI. mu-naŋe, femme (76).

excrément ganun¹ (P. A.).

I. guan, guăna, guna (1); guna (2), (w)una (3), guna (4-5); kûna (7).

II. kudna (8); (k)udna (9); kudna (10); ku(d)na (11-12-13); kuna (14), kuna, uno (15); kuna (16-17-18-19-20-21-22).

III. kunnar (23), kun, konna, kunŋo, kudna (24).

IV. kunna (25).

V. gunu (26).

VIII. kunna, kunnar, kunna(ŋ) (29); kunar-gi, kunar-go (31), kunna, kunar (32); k'anan (33).

IX. gu(a)noŋ, gunoŋ, guni, guniŋ (34), guni, gu(a)na, konuŋ, gonuŋ (35).

X. guna (36-37).

XI. guna (38); gunar (39); guna (40-41-42); gunoŋ, gunar (43), kudna (44); guna, kudna, gunar (45);

1. C'est là l'origine du mot kičua *huanu*, qui nous a donné le mot, *guano*.

- kudna (46); kunaŋ (47);
guna, gunan (48); gunna
(49).
- XII. guna, (g)una (50); gu-
na (51-52).
- XIII. gāniŋ (53)
- XV. udna, adna, utnā, únna
(68); gūnā (70), mo-wūna
(72); una (74).
- fesse* koi (P. A.), koy (S). IX. coi, cuisse (34).
- feu* maka (T); maka, maja II. makka (11-12-13-20-21).
(P A)
- feu* ouen, cendres; ouen, braise I. win-da, bois (4); waru (7).
(M), uelj, fumée (S.), II. war-ndu, bois (8), wirra,
wa, cendres (P A.) bois (9-10); wi (14-15-16-
48)
IV. woro-golik, dau-wir,
bois (25).
VII. wan-ga (28).
VIII. wiñ, warnā-p, bois,
feu (29); win (30), wim-
bi, wana-bi (31); wiñ,
wanna-p, wiŋ, wi, wī, wa-
ña-p (32); ta-wer(a) (33).
IX. wē (34), warri (35).
X. wīn, wiñ, wī, wi (36); wi,
wii, feu; bu-willa, fumée
(37).
XI. wī (38); wī (40-41); wi-
bera (43); wī (45); bu-wi
(46); wī (47); wī(y)l, so-
leil (48).
XII. wy-gunna, feu; won-gal,
bois (52).
XIII. won-gañ, wan-gim, fu-
mée (55); wun-dallo, bois;
wen, fumée (57); goan,
fumée (61).
XIV. wur-tagan, bois (65).
XV. wirā (68), wila, bois
(73).
- feu* kak, kjāk, kake, cáque, I. kak-ol, feu (1).
kāke, kaki (P. A.). VII. keg-el, bois (28).
IX. kuk-al, bois (35); gongo-
al, bois; ŋa-guŋ, feu (34).

- feu* tor, zoorre, zorr, zorh, shor, soor-ken, zór-k'n, soör-kun, élé (P. A.) ; zoorra, élé (T.) ; sool (S.), sōōla (M.).
- feu* kar, braise (S.) ; kar-k, feu ; kale-xchem, kalipcheni, soleil (P. A.).
- X gig-il, gig-al, bois (36).
 XI. kuk-um, feu (45) ; gunge, gunga, bois (49).
 XIII. gunko, feu (54), giguil, soleil (55).
- I. turu, fumeec (4) ; tura-ta (7)
 II. turu, feu, bois (42) ; turu (43), tulu, bois (44) ; thoora-ka, fumeec (45), turu (49).
 III t'ur, fumée (24).
 IX. turur, fumée (34), tornee, soleil (35).
 X. dulu, bois (37).
 XI. đuri, soleil, turan, fumée (38) ; dorral, fumée (40) ; dallo, fumée (43) ; đalo (44) ; turu (45) ; du-tulla, bois (47) ; tula, soleil (48).
 XII. turu, duru, soleil ; dula, bois (50), dula, (t)ula, lula, bois ; duru, soleil (51) ; taru, feu, dula, dula(ni), bois (52).
 XV. t'ura, bois (68).
- I. kal(a), kála (4) ; kála (2-3-4) ; garoŋ, soleil (4) ; kála, kaya, wa-gar, kar-ta (5) ; kála, bois ; kala, kadla (6).
 II. galla, feu, bois ; gadla (8) ; ga(d)la, gadla (10), ŋal-pa, bois (11) ; ŋara, lune (12) ; kalla, feu, bois (14) ; kalla (17), ku(r)li, soleil (19)
 III. käre, fumée (23) ; ŋaruŋ, feu ; ŋaroŋ, bois (24).
 IV. kala-o, feu, kalo-weik, (25).
 VI. kurraw (27).
 VIII. karo, soleil (29) ; kal-ki, bois (31) ; käl-k, bois (32) ; kälä-k, bois (33).
 IX. ŋula, bois ; kuruŋ-gurit', fumée (34) ; caru-mn, caruban, guru-bira, bois (35).
 X. kurra-wan, fumée (36).

- XI. karu-han, bois (39); gal-gi, soleil (40); ba-goora, bois (41); ŋaian, soleil (42); ngarra-quoin, fumée (43); bar-guru, bois (44); ŋuruŋ, soleil, gulan-ɗar(a), gula-wa, ŋalu-lum, lune (45); karre, soleil (47); kiri, soleil; kira, lune (48); nu-gur, ee-kalla, bu-guru, ha-karo, bois (49).
- XII. kari, kurri, soleil (51); kourree, feu (50); kurra, fumée; bur-gorri, kari, soleil (52).
- XIII. kara-diŋ, lune (54); káron, lune (58); (k)ora-na, lune (60); kŋru, kŋrā, bois (61).
- XIV. cara-ngai, soleil (64).
- XV. gari-ga, soleil; ran-gura, fumée (74).
- XVI. galan, ŋalan, soleil; ŋal-kal, fumée (76).
- fiis, fille* i-káalon, fils; ne-kalomn, fille (T), i-kálon, i-kalom, i-kalŋn, hi-kálum, kalem, i-kalŋm, ye-kalelm, y-kallum, kalum, kaelem, fils; i-káalomn, i-kalu-mun, kalŋm, i-kaelem, fille, kali-schen, kali-schon, homme (P A.), t-kam, fils; kam, fille (S.)
- I. karu, homme; ŋalu-(k), femme (3); ŋálu, femme (2); ŋalo, femme (4); kore, femme (6).
- II. kore, femme (8), carroo, femme (9); ik-kala, munkarra, femme (41); karu, homme, mon-kurra, femme (43); guruk-kara, femme (48).
- III. kurum-p, femme (24).
- VI. gerree, homme; giree, femme (27).
- VIII. koloŋ, homme (29); kulin, kuli, homme (32).
- IX. kola, femme (34), kure, kuri, homme (35).
- XI. kuri, homme (39), kollerria, femme (40), el-gora(l), homme; kolo-kolo, femme (48).
- XIII. gera-ugen, homme (55); koala, homme (60); yer-kul, femme (62).
- XV. káro, homme (70); ŋar-miningia, homme (72).

<i>foie</i>	guaij (P. A.) ; kay, kai (S.).	X. guai, guai, guaiñ, sang (36); guai, goi, sang (37). XI. goañ, sang (38). XVI. gayû, poitrine (76).
<i>genou</i>	komkon, komkom (P. A.).	II. coongoon, os (22). III. kamko, kām, os (24). XII. gunguna, gungum(a), os (31); kungal, cuisse (50).
<i>genou</i>	tepene (T.); tepn, tepne, tépen'n, tépene, tép'ne, tepen, tepin (P. A.).	I. đaba, os (5). II. tumpuno, os (20). VII. thubal, os (28). IX. tābal, tibuñ, os (35). X. dabal, dabul, os (36). XI. t'irben, os (44). XVI. ba-đebe, os (76).
<i>gens</i>	kon', kina, ken, kjen, kun, kunni, kena, gena (P. A.), kon (M.), çon, gens; shill-kanen, shil-kenam ^a , nom de la tribu (S.).	II. ka(r)na, homme (9-18); kana, homme (12-13-14-19-20-21). III. korni, korne, homme (23) VIII. kanaí, homme (33). XIII. ŋan, homme (57); ŋaan, homme (64). XIV. in-genu, femme (65). XVI. ŋan-do, femme (76).
<i>homme</i>	álen, ahal, al, aln, al-lún, ahl, hal, alen (P. A.).	II. yalli (14). XII. yal-gaburra (54). XIII. iwala (60). XV. yél-ka (68), ba-iala (74).
<i>intestins</i>	kaur (S.).	X. kowr-ill, ventre (37).
<i>jambe</i>	iúrñ, iorn, llorún, yörñ, yorn, jorren (P. A.); yul (M.).	XII. yarrun, os (50).
<i>kangourou</i>	gol, góln, gool, galln, góln, gul, puma; kal-vùn, jaguar (P. A.); koren, kore'n, koori, loup marin (S.).	I. yun-gar (1); mun-garu, pi-karu, kangourou; wan-gura, chien (2); kul-bira (5); koordlo (6). II. kudlu (8-9); kudla, kangourou; kadli, chien (10);

- kun-guru, kun-gara (14);
 t'u-karu (12-13-14); kula,
 kangourou, kura-kuña,
 opossum (15); galli, gadli,
 chien (16); galli, chien
 (17), gula, kangourou;
 guro-kañ, opossum (18);
 kuna (19), wa-kěra (20),
 kule-billa, kuna-billa (24);
 kula (22)
- III. kall(i), chien (24)
- IV korak, opòssum (25)
- VIII. kâl, chien; kura-mo,
 kura-muk, opossum; ku-
 raa, kurê, kurañ (29);
 kora (30), kali, chien,
 koran-gi (31); kâl, chien;
 kura-muk, opossum; ku-
 ra, kure, kore (32); ñurañ,
 chien (33)
- IX ba-gore, bada-goran (35).
- XI gula (38), gura-man
 (40); gura-gai, opossum
 (42); guru-man, coro-man,
 gro-man (43); guru-man
 (44); kuru-man, guru-
 man, kangourou; ñara-
 mbi, kurui, kuri, opossum
 (45); bur-gun (48); kuru,
 korro (49).
- XII. ñara-gu, kuru-man
 (50); guru (51); kar-
 gul (52); tan-gur, tan-
 gul, lan-gur(u), opos-
 sum (50); ðan-garu, kule-
 ðo, gulan, opossum (51);
 tan-gur(u), fan-gul, kuli-
 ðo, opossum; ñur-bulla,
 chien (52); ñura, chien
 (50-52).
- XIII gara-bil, karra-kullah
 (54); mun-gulan, opossum
 (60), ñalek (61).
- XIV. kulu-mba, kanu (65),
 ùlon, opossum (66); kũ-
 lan, opossum (67).
- XV. a-gěra, úr-garo, úra
 (68), ne-kũna (69); un-
 kũna (70); bũn-gana (73).
- XVI. ko-koren, opossum
 (75); golan, opossum (76).

langue

delj (T.), talj, taal, t'álh,
thal, táre, 'tal, tal, dul,
del, den (P. A.).

I. daliń, daliń, daliń, daloń,
dalań (1); dali (2); yali-
nu (3); đaliń (4); đalań,
đalit, đaliń (5); dalin, da-
liń, dalińa (7)

II. tala-ńe (8); t'ali (9);
dali-ńa, tala-ńa (10); tali
(11-12-13-14); tala-ńa (14);
tal'a (15); tala-ńa (16-17);
talań (18); den, dent; dira,
bouche (19), tale (20-21);
talań (22).

III. talań-ge (23); thura-
ka, bouche; tara-kin, dent
(24)

IV. talliń, t'aliń, thalla (25)

V. zalań-ba (26).

VI. tierah (27).

VII. tulling (28).

VIII. tale, talań (29); t'alań-
gi, t'alań-go (31); t'ali,
t'elań (32), t'elań (33)

IX. t'aliń, t'alań, t'alań (34),
talań, taliń, dzalluń, tal-
lań, túllun, talliń, tallan
(35).

X. ĩun-dal, ĩurn-dal, dala-
ń, daliń, dullai, dallan
(36); dalle, dalli (37).

XI. talluń (38); talin (41),
đullin, bouche (42); t'ar-
guń, t'ellin, đer-guń (43),
đur-gum (44), dunan, dan,
dulli-ne, dunum, dunon,
duno-me (45); dal-min
(46), tallán (47); tallen,
tallań, tallan (48)

XII. talań, talań(a) (50);
tali-ńa, đulli(ń) (51); talli-
ń(a), tallań, tallai (52)

XIII. talla-ling (55); nan-
dil-k, (ńan)-dor-k (57); un-
den (58); đara, dala, œil
(60); n-dara, dera, dērũ
(61); are (62)

XV. un-d'era (68); thaney,
bouche (69); ú-tala (70);
ad'ara-gulu, bouche; tala-
na (71); tal-nia (72); pe-
duna, un-dara (73).

XVI. teall (75).

- langue* kál, langue, kal, lèvres
sup.; chaaluc, levre
(M); chajl, chaal (S.),
tchal, nez (P. A.).
- I. ḡulo-k, ḡul-ga, ḡal-go, dent
(1); k'alīḡ (6); ḡalē-na,
barbe (5).
II. k'alīḡ (8); ḡuru-kuru,
barbe (18).
III. ḡul-tere, barbe (23); ḡul-
ko, ḡul-k, barbe (24).
VIII. ḡala-ḡunna, ḡarañ,
barbe, ḡulon, bouche (29);
ḡaro-gi, ḡaro-gu, dent (34);
ḡańi, ḡalı, ḡari, ḡarnaḡ,
barbe (32).
XI. gal-bain (40); ḡaran (42);
ḡulan, ḡulun-di, tume-
ngul (49).
XII. ḡalla, dent (52); nal-
galla, dent (54).
XIII. ngul-gu, barbe; neei-
ngalla (54); ḡaru-k, barbe
(55); ngaal, dent (64); e-
ngal-ralk (60).
XIV. un-gul, u-kul, dent
(66).
XV. ad'ara-gulu, bouche
(74).
- langue* nai, nez (S.).
- VIII. nai-anḡo, barbe (34).
XIII. neei-ngalla (54).
XV. nei, nai, noi (74).
- lumière* yon, rayon de lumière
(S.).
- I. yin-da, soleil (2).
II yin-du, soleil (9); yaru,
soleil (11); yar-pa, feu
(10); ya(r)no, soleil (8);
yen-du, soleil (10).
IV. yuri, yure, lune; yur(i)-
ḡa, soleil (25).
VIII. yēn, yē(r)n, ye(r)n,
lune (32).
IX. yanyee, feu (34); yāna-
da, yuna-ga, lune; yuro-
ka, soleil (35).
X. yar-ai, yuro-ga, soleil
(37).
XI. yan-gay, yal-gun, yal-
gan, soleil (43); yan-gu,
yan-go, feu (49).
XIII. yel-ḡon, lune (53);
yel-k, lune (57); yēnū,
soleil (61).

- lumiere* kja'an-[gunkun], jour ;
ka'an-[gunkun], keen-
[guenken], kén-[guen-
kin], ken-[kik], kén-
[guenkin], ken-[guin-
qui], kēni-[kenken],
kani-[guen], gen-[gen-
ko], soleil ; kaan-[guen-
kon], kaan-[gunkon],
ken-[guinquon], kein-
[gueinken], kein-
[gueincon], kēni-[ken-
kon], keni-[guine], lune
(P. A.) ; kenék, jour ;
kēni-ken, zénith ; [ker-
ren]-kenen, jour de
soleil (S.)
- lune* kokena, soleil ; koken,
koguen, nuit (P. A.)
- lune* amania, lune ; manea,
nuit (P. A.) ; manée,
nuit (T.)
- main* marr, main ; marr, mar,
avant-bras (S.) ; mar,
bras (P.) ; mar, bras ;
marr, avant-bras (M.)
- I. kino-ra, kina-ra, lune (7).
II. ar-kannie, lune (14) ;
kune-ga, feu (16), kuni-
ga, feu (16-17).
III. kene, feu (23).
VIII. kun-daruk, lune (29).
IX. guń, goń, soleil ; gun-
doń, gun-duoń, lune (35)
XI. keni-an, soleil (42) ; ńun,
feu (45) ; kine, soleil (46) ;
kane, kain, soleil (47) ; nil-
gan, lune (48) ; bar-gan,
lune (49)
XII. wy-guna, feu (52) ; win-
gana, rin-guna, soleil (51) ;
dil-gan, lune (50).
XIII. ar-khenna, kena, ul-
k'an, lune (61).
XIV. thar-gan, lune (66).
XV. gúńa, soleil (68) ; t'iri-
ńána, soleil (73) ; ai-kana,
lune (74).
- II. kakěra (10).
III. kakura, kakur(e) (24).
XI. kakura (45) ; kagera (49).
XII. kokera (51), kugera,
kogera (52) ; kagěra, ko-
gera, kakera (50).
XV. ńakála (72)
- II. ma(r)na (41-42-43) ; mana
(14), ma(r)na (20).
VIII. minyan, menjan,
me(r)ńian (32).
XIII. manit', soleil (60).
XV. manúla, feu (70).
- I. mar, mára (4) ; mára (2-3-
4-5-6-7) ; mála (7).
II. malla (10) ; marra (8-9-
10-11-12-13-14-15-16-17-18-
19-20-21-22).
III. mari (23) ; mannu-ruko
(24).
V. murra (26).
VI. murreh (27).
VII. murreh (28).
VIII. murna, murreh (29) ;
ma (30) ; manan-go, ma-

		naŋ-gi (34), manna, maña, murnaŋ (32), gnarran-man (33).
		IX manna, marra-mela, marru-la, marnaŋ-a(na), murnaŋ-ga (34); dzú-mar, da-múra, dam-mirra, mā(r) (35).
		X. marra (36), marra, maya, mā (37).
		XI. murra (38); mar (41), marra (42), murra (44); mulum (46); malla (48); malla, mala-ru, mulla (49).
		XII murra (50); mulla, murra (54); malla, marra, maa (52).
		XIII. (ne)mála (54); mála (55), mana-weyi (56); maar (64).
		XIV mane-ni (63).
		XV. mur-kána (70); (āna)-mali-de (72).
		XVI. mára (75); man-gal (76).
<i>main</i>	tsier, main; terr, t'ér, doigt (S.); ter, doigt (M.)	III tur-ne (23). IV. t'ir-t'iran (25) IX. ma-ter, mǎ-tara, mā-tera (35). XV. t'uru (74)
<i>main</i>	vùharr, bras (S.), ore, main; orrej, orre, òre, horre, orrea, ore, doigt; harre, ongle (P. A.); orrij, doigt (T).	XIII. (kwia)wára (59); orú-nū (64). XIV. íre (66). XV. aru (74).
<i>membre inférieur</i>	ter, terr, talon (S.); ter, talon; terre-koshai, éperon (M).	I. đira (5-7). II ter-ko (10); chirra, os (22). VI. teyrak, pied (27). VIII. đerin, điran (32); đerań (33). IX. dźarra, darra (34); d(ż)arra, darra (35). X. d(ż)arra, darra, darran, dhurra-kan (36); dora, dura (37). XI. đurra (38-39), thirra (41);

		<p>darra (42); t'arruŋ (43); durra (44), darra, darran (45); darra (48); tarra, tarra (49).</p> <p>XII. darra, tara (50); darra, tarra (51); darra, darra (52).</p> <p>XIII. un-dora, pied (56); t'er (57), tel, pied (62).</p> <p>XV. tara-mula (74).</p>
<i>membre inférieur</i>	<p>token, jambe, mollet (S.); tolke, mollet (M.).</p>	<p>II. tinka (49) III. thunga, pied (24). VIII. taingi (34). XI. tu(l)kil, tolkil, os (48). XII. dakyr (54). XIII. danga, pied (60). XIV. tako, pied (67). XV. tuka, os (69); t'anga, pied (73).</p>
<i>mouche</i>	<p>htel-go, t'el-go, tél-go, moustique; k'tel-go, ktel-wil, thel-go (P. A.); tell'l, tel-lh (S.); o-ter-chin (M.).</p>	<p>III. t'ili, t'il'i (23), t'il (24). XI. diŋ (45). XII. bu-t'il (52). XIV. kon-dil (65).</p>
<i>nez</i>	<p>or, orh, or, orr'ə, hor, urr, urrg, ho, oo, o (P. A.); or, oll, ol', olj, oul, ourr (S.); oj (T.); orr (M.).</p>	<p>IX. no-gur(u), no-gur(o) (34); no-gūra, no-gēro, no-gur(o), nu-gur(a), nu-gēro (35). XI. guru (38); wuru (47); oro, woro, wuru (48); orro (49). XII. wuru (52); ō (50). XIII. warra-o (61). XIV. (h)úro (64). XV. olin-d'era, alla, ulla (68); er-t'i (69); ōr-tō (70), (ānaŋ) wūrū (72); ere (74).</p>
<i>œil</i>	<p>gaiken (T.); kaikén, voir (S.); haikén, voir (P. A.).</p>	<p>IX. gaikung (35). XI. kaieka (48).</p>
<i>œuf</i>	<p>om, om'e, o'oma, oom, ome, oma (P. A.).</p>	<p>I. no-kum (7). XII. gume-ra (50); kumu(ra), kuma(ra) (52). XIV. amil (67).</p>

*oiseau*guvin, oiseau, guavina,
plume (P. A.).I. kowan-ga, œuf (2); gābin,
œuf (5).II. kappi, œuf (9); kabi,
œuf (12), kapi, œuf (14-
15); kuppun, œuf (18);
kubane, émou (22).IX. goban(o), gubagon, kub-
ban, œuf (34); gābin,
gaban, gōbān, gūboi, gā-
būē, œuf (35).X. gabbo, gabu-ga, gabu-go,
œuf (36).XI. kubon, œuf (38); kabul,
ka(m)bo-a, œuf (39), goo-
bun, œuf (41); kabuñ,
kubin, œuf (43); kubui,
œuf (44).XII. (k)abuñ, kabuñ, œuf
(50); gobin, œuf (51); ku-
kabin, ku-kabiña, œuf (52).XIII. gumbil-yul, œuf; gun-
ber-ring, vautour (55).*opossum*

olko, oljo, zorrito (P. A.).

I. wangu-ra, chien (2).

II. wanko (10); urlka, chien
(14).

III. wōki-da, chien (25).

IX. jūgung, chien (34); yuki,
uki, chien (35).X. yugē, chien (36); yugi,
chien (37).XIII. yulgi, chien (54); ongū
(61).

XIV. akūn, chien (66).

XV. wākū-kū, chien (71);
am-woko, m-woku, kan-
gourou; oka, orke, chien
(74).*opossum*

pillet, vizcacha (P. A.).

I. bilda (5-6).

II. pilla (8); pīlta (8-9-10-11);
pīldra (12); pīlta (14-16).III. pīltari (23); bultu, pelt-
ki, bult'a, bult (24).

VIII. wille, willi (32).

IX. wilh (34); wili, wile (35).

X. wili, wilai (36).

XI. wille (39).

XIII. wirik (56).

XV. wiria (70).

XVI. go-were (75).

- oreille* your, entendre, ouïe ;
 korry-on, yoli-en, écouter ;
 karry-on, entendre parler (S.) ;
 yoirs, entendre, ouïe (P. A.).
- os* kal-ol, kol-ula, os, kel,
 pied (P. A.). kerre,
 kreh, genou (S.) ; kren,
 genou (M.).
- oui* ohai (P. A.).
- I gul-ga (2) ; wu(l')-ga (3) ;
 gul-ga (4) ; gula, gula-ya
 (5) ; yuri (6).
- II. yuri (8-9-10), uri (10) ;
 yari (11) ; yarre (13) ; yuri
 (16-17-18) ; nuri, ngarra
 (19) ; nara-wa (20) ; narra,
 narra (21) ; kurra (22).
- IX. bine-narei, binne-garri,
 guri, kuri (34) ; nari, kuri,
 kure, guri, gurē, gure,
 turra-kuri, nuri-ān (35).
- X. guriŋ-gera (36).
- XI. kuri-luh (48).
- XIII kara-ra (55).
- XV. mun-kāro (70) ; koura,
 kaura, karū-sa, kur-sai
 (74).
- II. ngura, membre inf. (14) ;
 kara-ka, membre inf. (16) ;
 kurley, membre inf. (21).
- V kurri-wa, membre inf.
 (26).
- VIII. kari-p, membre inf.
 (29) ; kare, membre inf.
 (30) ; kal-ki, os ; kiri-pi,
 membre inf. (31) ; kra,
 kari-p, membre inf. ; kal-
 ko, kāl-k, kal-k(o), guru-k
 (32).
- IX. buloŋ-koro, membre inf.
 (35).
- XI. garra, membre inf. (40) ;
 gulu (41) ; gulu-ra (42) ;
 t'ig-gil (44) ; gira, pigul,
 di-garl (45) ; karl, mem-
 bre inf. (46) ; kaal, mem-
 bre inf. (47).
- XII. yan-gara, yun-gura,
 membre inf. (51) ; yan-
 gura, membre inf. (52).
- XIII. ballun-gorrāh, mem-
 bre inf. (54) ; a-kūrū, mem-
 bre inf. (60) ; or-kur (61).
- XV. nar, o-kal, o-kara-pa,
 pied, nara, garu-mada (74).
- I. gūa (1) ; kūa (4) ; ōwa (7).
- XIII. no-wai (54) ; wai (55).
- XV. wa, wā (74).

<i>parent</i>	yakke, ami, yake, parent (S.).	I. yok, yoga, yago, femme, yungar, homme (1); yago, homme (3). XI yago-yne, agur, homme (49).
<i>peau</i>	uljh, holh (S.)	II. yuri-nda (40); yuli-a (15), yulaú (18) VIII yuú (33). IX yūlan (34), yoolak (35). X. yulaiú, yulū, yulai (36); yuli, yulē, (y)ulē (37). XIII. wolo-wulo (54); walum (55).
<i>peau</i>	káih, kai, kort-kai, cuir, kaí, kai, káj, kái, quil-lango (P. A.)	XV. akoi, kai, kaie (74).
<i>peau</i>	tal-pel, cuir, touli, vêtement (S.).	I. tul-ba (3). II. dalla (12-13) III. tul-tu, tul-t'a (24). VIII tala(n), talan, dāl (32). XI. đal-gu (48). XII. thilly (54).
<i>peau</i>	tal-pel, cuir (S.).	I bal-da (6). II. bal-da (8); bel-da (9); barl-ba, ber-tpa (10), bal-ta (11); pa(r)la-ta (14); bal-ta, bul-ta (16); pul-ta (17). III. pilli (24). XI. pel, bulim (45) XII. bir(i) (50). XIII bur-dun (54) XV. pūla (68); ma-péra (69); pura (74).
<i>pied</i>	tanin, genou (S.); tam, genou; them, jambe; chem, fesse; tjan, pied (P. A.).	I đen, đena, dina (1); đina (2-4-5), đina, yina (5); đina (6), đina, yina (7). II. t'ina (8); (t)idna (8-9); didna (10-11-12-13); tinna (14-15-16-17-18-19-20-21-22). III. thin(a) (24). IV. t'inna (25). V. dyinnu (26)

- VIII. t'inaŋ, t'inna (29); t'ina-go, t'ina-gi (31); t'innonŋ, t'innanŋ, t'inna (32), t'aí (33).
- IX. ðinna, d'innanŋ, ðinna (34); dunna, danna, dinna (35)
- X. dinaŋ, dinna, d(ɣ)inna (36), ðinna (37)
- XI. ðinna (38-39), dinna (40-41-42); dinnanŋ, ðinnanŋ (43), d'innanŋ (43-44), t'indina (44); d'innanŋ, dinnanŋ, ðinna, ðidna (45), ðidna (46), ðinna (47), ðinna (48), t'enna, t'inna (49)
- XII. ðinna, dinna (50-51-52).
- XIII. etna (61).
- XV. dina (69); tana, etana, etena, itina, tena, membre inf (74).
- XVI. t'ina, tena (75).
-
- pierre* dru-ka (M.) ; torr, tor, ile (S) V. duru-ha (26)
IX. ðuru-k (35)
XI. ðurru (39).
XIII. tûra-k, terre (61); turu (62).
-
- pierre* huarn, montagne; vuarne, forêt (espagnol: monte (S)). I. woro, terre (3), walu, terre (7)
VII. willong (28)
VIII. wallunŋ (33).
IX. wullunŋ, wollunŋ (34); wîla (35).
X. walaŋ (36), wulla (37).
XI. wellae (45); wyeila (49).
XIII. wirne-guni, wone-gara (54); wulu (57).
XV. owára, terre (72).
XVI. walba (76).
-
- pierre* gôôrin, montagne (M.). I. kurr-ba (4).
II. yu-kara, terre (8); ka(r)-na (14); ka(r)-nu (16); kur-dec (22).
III. kuri (23).
V. gura-tba, terre (26).
VIII. kor-dobe (31).

- IX koor-at, terre; guru-bun, guru-baŋ, gura-bun (34).
 X garul (36).
 XI tar-gor (39), garra, terre (40); kullam (42); ŋura, terre (49).
 XII. dal-kara (52).
 XIII. gara, terre, wone-gara (54); ŋarı (55), kara-mula (59); rün-güla (64).
 XIV kûla (67).
 XV. korâ-lu, terre (71); kûr-da, terre (73), agora, og-wore, kula, kôla (74).
 XVI kul-gai (76).
- pierre* yar, jar, yiarr, pierre; arruinoto, arroen joshel, montagne (S.); ieruan, montagne (T.), jeruan, jeruar, terre; yerroen, terre, région (P. A.)
- I yalle, terre(4); youla, terre (5)
 II yurra, terre (8); yarda, yarra, terre (9); yerda, yelta, yerta, terre (40); yanda (44-45-46), ya(r)nda (47)
 IV. yorga (25).
 X. yârul (37).
 XI. yerou (43); yarun, terre (45); arroin, terre (48).
 XIII. âri (57); arûrû, terre (64).
 XV (y)eri-ta, terre (68).
- poitrine* sasen, sasa, cœur (S.); sâsin, cœur (M.).
- XI theethia, ventre (40).
 XIV. t'at'a (67).
 XV susu (74).
- poitrine* ooch, och, och^r, och^l, ok^u, poitrine; ôjo, ôgj, ok, cou; hok^u tk^un, omo-plate; ank, ventre (P. A.); okee, hanche; hoki-cn, fesses (S.); oguej, cou (T.); oke, hanche; ouk, os de la nuque (M.).
- II. yuku, estomac (40).
 IX yuge-rin, ventre (34); ukul, ventre (35).
 XII. ooko, poitrine (52), yag-u-ra, ventre (54).
 XIII yuŋ, yungur (64).
 XV. ungo-ûl'a, ungr-él'a (68); n-ûku-la (73); yongo, angou (74).
- poitrine* perr, côte (T.), parr, parh, par, côte (P. A.); parr, parras, par, côte; pār-sk, parra-sk, ventre (S.); par, côte (M.)
- I. go-bul, go-bel, go-bal, go-bălo, estomac (4); bur-da, seins; bun-ga, estomac (2).
 III. num-puri, poitrine (23); num-puro, num-buru, poitrine (24).
 IV. buli, ventre (25).

- VII. burra-bee, ventre (28).
 VIII. bulé, buluú, ventre (29); belañ-gi, belañ-go, ventre (31); bili, ventre; biriñ, poitrine (32); buluú, ventre (33).
 IX. ma-pal, poitrine; parra, baroñ, ventre (35).
 X. mû-bal, ventre (37); bur-bin, bur-biñ, bur-bi, buri-di, pur-pibirti, buri, burâ-bin, ventre, biriñ, poitrine (36).
 XI. budlu, bulu, ventre (45), bulu, ventre (47), na-bura, ñab-bara, ub-bera, ventre (49).
 XII. buru, ventre (54), bulu, buna, bunna, banna, ventre (52).
 XV. â-bûlu, poitrine (74).
- poumons* golta (T); golta, golte, gultak, goulta, guld (P A); kalt, katt, kat-ti, ventre (S)
- I. ñonda, seins (4); kunda, seins (2), kundu, seins (5)
 II. kar(t)i-ñie, sang (8); kundu, seins (10), ka(r)ti, sang (14); kuntu, estomac (16); kunto, estomac (17).
 III. kantur, kondur, kont'a, sang (24).
 VIII. kuta-bi, poitrine (31), kãndo-barra, sang (33)
 XIII. guldî, sang (55); ñol-dag, estomac (56).
 XV. onda, ventre (68); gandal, sang (74).
- ravin* kaámo (P. A.).
- II. kamo, eau (24).
 XI. kammu, komo, kummu, eau (48); kommo, kammo, eau (49).
 XII. kammu (54-52), (k)ammu (50-52); kamu, eau (53).
 XIII. akmã, eau (61).
- ruisseau* uarrs, ruisseau; kuár, canal, kuar-koin, jet d'eau (S.).
- I. wal-bi, eau (5).
 III. walla, eau (25).
 XII. kowara, eau (52).
 XIII. wála, wola, eau (54); garoa, gwaroa, eau (59).

<i>sang</i>	uajr, juar, vuâr, vuarr, wuar, huarr (S.); guerre-umamage (P. A.)	II. garu (10). IX. guara (35). XI. guwarro, gwaro (49); gi-wur (44). XII. gwaro (51).
<i>soleil</i>	jenk', jour, soleil; kenksh, briller; kenkrr, [kja'an-]gunkun, jour; [ka'an-]gunkun, [keen-]guenken, [kén-]guenkin, [ken-]guinqui, [kēni-]kenken, [gen-]genko, soleil, [teen-]guenkon, [kaan-]guenkon, [kaan-]gunkon, [ken-]guinquon, [jen]inkon, [kein-]gueinken, [kein-]gueincon, [kēni-]kenkon, lune (P. A.)	I. nanga (1-2). XI. kungine, lune (48). XIII. kungol', lune (54); kängin, kanga, lune (55). XVI. kungin, feu (75).
<i>terre</i>	aga, argile (M.); akël, argile (S.).	XII. wahku (52). XIV. ogu(e) (66). XV. agoi, ogoa (74).
<i>terre</i>	chau, chauna, pierre (P. A.); chawr, chaur, plage (S.).	III. thauk, pierre (24). VII. thagound (28). IX. dau-ëra (34). X. daon (37), dagun, duggun (36). XI. thakoo (40); dao, pierre; t'agun, t'ogun (43); đau, đă (45).
<i>terre</i>	tarn, tarw (S.), tar-trhs, boue (P. A.)	I. bu-đa(r), bu-đar, bu-đor (1), o-t'ero (3). XI. tar-gor, pierre (39); tarri, terre; tarro, pierre (40); tari (41); t'aru, pierre (43); dar, đara (44); đar(r) (45); dar-gin, pierre (46). XV. bǎrũ-der, bara-dar (74).
<i>terre</i>	thol, tol, toljih, sable (S.), tel-go (P. A.).	IX. dhul-ga (34). XII. đal-kara, pierre (52). XV. tũli (69); pa-tala-k (74).

<i>tête</i>	e'rhue, crâne; éruc, erro, erro, eru, her (P. A.).	XI. warro-le (45), waru-mbu (49). XII. wuru, wurun, wulu, cheveu (50), wuru, cheveu (54). XIII. harui (62). XV. r-anrui (74).
<i>tête</i>	kōōl (M.), kohol (S.).	I. man-gur, cheveu (4); gura, œil (3), gura, gula, œil, gula-wil, cheveu (4); ṅulla (7). II. kalli, cheveu (13). III. kurlar, kuli, cheveu; kurle, kurlı (23). VIII. kolan (29), huran, che- veu (28). X. de-gul, dai-gul, cheveu (37). XI. ma-gul (44); ṅaṅ-gul, uṅ-gul (49), kali (42). XII. kuria, tête, cheveu (52). XIII. wal-gal, po-gal (58), la-gal (61). XV. tata-gura, cheveu (74). XVI. to-kal (75), tul-kure, cheveu (76).
<i>tête</i>	koy-err (S.); h-koi, face (T.).	XV. goi, kui-ku, kuī-k, kui- k(o) (74).
<i>tête</i>	karl-sehe, kart-schè, bar- be (S.).	II. aka(r)li (9); maka(r)ta (10); kard(i)-apu, kurty (14), ka(r)ti (20-21). III. kaarl, cheveu (24). XII. kartha (50).
<i>tête</i>	got, cheveu (T.); got, gotr, 'gohte, gôt, guiz, gote, cheveu (P. A.).	I. gal, gada (4); gada (5); kada (7). II. kulda, cheveu (8). IX. gudda-goṅ (34). XI. kundun, gundun, che- veu (43); kanta, cheveu, kondil, kanda(r) (49). XII. kăta, kutthul (54); (k)ăta, kăta (52); kadda, kuttar, cheveu (50); kun- dru, cheveu (54). XV. â-kulda, cheveu (68).

- tête* kittar (P. A.).
- III. drink-kitch, cheveu (24).
 IX. gittan, kituŋ, kitiuŋ, kit'un, cheveu (35)
 X. gid'un, cheveu (36).
- tête* koguel, tempes (T.); kogechiel, visage, kagu-like, kahakeka, front (P. A.); aka'áke, crâne; hkaakken, front (T.); kokaivuet, ton-sure (M.); kokn, nuque (S.).
- I gogali (3), koka (6), gulga-ra, cheveu (2).
 II. kaka (8-10), kokulli (10); kunku, koka (13); kakaminta (14); kunku-ra, cheveu (15); kunka, kunku (49)
 IX. koko (35)
 X. goga (37)
 XI konga-rtra, kunga-ra (43); gunge-ra, cheveu (45)
 XIII kongā, cheveu (61)
 XV akā (68).
- tête* dalta (S.).
- II. da(r)tu (46); ta(r)tu (47), daltie, oreille (10).
- vautour* kuar, aigle (M), gúar-k, kuar-k, aguilucho (S.), uério, condor (T.); wiryo, vautour, huirio, condor; guerrio, oiseau (P. A.).
- I warli-l', warli-k, wal-ga, wal-di (4); warí-da (2), war-bagu (3); wa(r)i-da (4); warí-da (5); warugara, corneille; warí-l'a, emou, wol-l'a (6); wáí-da (7)
 II. wara-it'ie, émou (8-9); wal-ta (10); ware-wati, ware-gati, émou (11), kara-wura, vautour, ware-gati, émou (12); ware-wit'i, émou (13), kara-wura (14); ware-gu (17), kara-wura (18); wara-wut'i, émou (19), ula-wera (20); perro-wali (21); kuro-wira (22).
 III wul-de (23); wāl, corneille (24).
 IV. war-kil, corneille (25).
 VI. warri-moo (27).
 VII. wera-mu (28).
 VIII. guna-warr(a), gunawarra, cygne (29); gunawara, cygne (34); kunu-

vautour

hkeruf, Polyborus vulgaris (T.); karro, hkarro, kharro, karoo, garro, kejrū, Polyborus vulgaris (P. A.); karr-kai, Polyborus vulgaris (S).

warra, cygne (32); mayu-wēra, cygne (33)

IX. wār-nung, corneille (34); wiri-paŋ (35)

X. wāru, corneille (36-37).

XI. wurīŋ, emou (43); war-baen, corneille (44); wura-nia (45); wire, corneille (49).

XII. wir-la (52).

XV. (w)ari-t'a (68)

I. gula-nido, cygne, kule-ya, émou (2), galī-lia, gale-ya, emou (3), kuru-lu, cygne (4), gala-ya, emou (5); gale-a, émou (6), kala-ia, émou, kalu-wara (7)

II. kalia, émou (8); gulu, cygne, garrie, émou (10); kara-wura (12), kura-watti, cygne (13); kulī-t'i, émou; kara-wura, kurre-ra (14); kul-bari, émou (15); yun-gali, cygne, kul-ti, émou (16-17), gul-buri, émou; kara-wura (18), kuri-dala, vautour; kul-bari, emou (20-21), kul-bari, émou; kuro-wira, kuri-adilla (22).

III. piŋ-gale, émou; kuŋ-gari, cygne (23).

V. wa-gara, corneille (26).

VIII. ŋiri, ŋia-ŋara (29); ngara-pgar, ngaro-mgar (32); ŋaru-gul, wag-gara, corneille (33).

IX. ŋurun, émou; wa-gulan, wa-gulin, wa-gura, corneille, koora-warri, cygne (34), gule-wania, cygne; gun-gurung, koŋ-koroŋ, émou (35).

X. ŋuru-iñ, ŋuri, émou (36).

XI. kurra, vautour; ŋuruñ, émou (38); ŋuruñ, émou (39-40); ŋurun, émou (41); ŋuruñ, émou; kurri-ra (42); ŋuruñ, emou (43); ŋu(r)i, ŋuruñ, émou; gu-

li-a, vautour ; kun-kul, kulo-in, golo-in, cygne (45) ; guiron, cygne (47) ; kori-tella (48) ; kura-dilla, kuri-dalla (49).

XII. ġuruń, émou ; kora-della, vautour ; bi-gooro, cygne (50) ; gura-dilli, vautour (51) ; kuri-della, kura-ga, kore-thalla, vautour (52).

XIII kuri-ningara, émou (54), ġurin, émou (57) ; lan-gura, émou (59) ; gan-gur-k, émou (60), nir-kûla, émou (61).

XV úġ-gola, corneille ; úġ-gora, ún-kora, émou (68) ; woma-ġürü, émou ; wokala, corneille (69) ; on-kale, corneille (70) ; won-ġûla, corneille (73) ; angari-tti, corneille ; agaleg, ġa-gala-ig (74).

XVI. koru-ndi, émou (75), goro-moco (76).

<i>vent</i>	hoolpen, hoolpn, air (S).	I. walba, wolba (7).
		XIV olhun-gol (66).
		XV olupa, ûlirpa (68) ; alba (74).

Un premier fait ressort de l'examen de cette liste. Le groupe Tson possède les rares mots qui sont communs à la grande majorité des dialectes d'Australie : main, pied, excrément, langue, feu, kangourou ; par contre, il en a perdu complètement les pronoms et les noms de nombre, qui d'ailleurs diffèrent beaucoup d'un dialecte australien à l'autre. Ceci semble indiquer que le Tson s'est séparé de l'Australien à une époque très ancienne.

Quoique possédant ces quelques éléments communs à la plupart des dialectes australiens, le Tson montre des affinités nettement plus accusées pour certains de ces dialectes. * Voici, en effet, dans quel ordre se groupent ceux-ci, suivant le nombre des concordances que chacun m'a fournies :

IX.	Kuri	42 fois	XIII.	Ord river	18 fois.
IX.	Yum	34 —	II.	Yarrowurka	17 —
XV.	Cap York	34 —	II	Nulla	17 —
XII.	Groupe Nord-central (sous-groupe occidental Partie N)	34 —	II.	Ulaolinya-Wonkajera	17 —
XII.	Groupe Nord-central (sous-groupe oriental)	34 —	XI.	Turubul	17 —
XI.	Bundyl	30 —	VIII.	Kurnai	17 —
XI	Wakka-Kabi	30 —	II	Kurnu	16 —
II	Meyu	29 —	I	Nonga	16 —
X	Groupe Wiradyuri-Kamilaroi (Groupe méridional)	29 —	II	Dieri	16 —
III.	Groupe Narrinyeri du Nord	26 —	III	Narrinyeri du Sud	16 —
XII.	Groupe Nord-central (sous-groupe occidental. Partie S)	26 —	I	Yamaudy	15 —
XI.	Halifax-bay	25 —	II	Baddyeri	15 —
X	Groupe Wiradyuri-Kamilaroi (Groupe septentrional)	24 —	II	Kana	15 —
II	Evelyn creek	24 —	IV.	Bangerang	15 —
II.	Parnkalla	24 —	XI.	Thangatti	15 —
XIII.	Karandi	24 —	XI.	Pikumbul	15 —
VIII.	Kulin	22 —	XI.	Kuinmurburra	15 —
XIII.	King's sound	21 —	XVI.	Kokoyimidar	14 —
XI.	Minyung	21 —	XI.	Kumbainggeri	14 —
I.	Nunkaberri	21 —	II.	Wonkamarra	13 —
I.	Mining	21 —	II.	Karawalla	13 —
I.	Yungar	20 —	XI.	Murrawari	13 —
I.	Luridya	19 —	XIII.	Cobourg Halbinsel	12 —
XV.	Aranda	19 —	XIV.	Akumkul	12 —
XI.	Yukumbul	19 —	XV	Yelina	11 —
VIII.	Buandik	19 —	VII.	Emu Mudjug	11 —
VIII.	Piangil	18 —	XI.	Bieli	11 —
II.	Kungeri-Birria	18 —	XV	Walookera	10 —
II.	Marowra	18 —	XV	Mingin	10 —
II.	Tyura	18 —	XVI.	Bulponara	10 —
I.	Amandyo	18 —	V.	Dhudhuroa	10 —
			XV.	Chingalee	9 —
			XV.	Leeanuwa	8 —
			XIII.	Daly river	8 —
			VI.	Pallanganmiddah	7 —
			VIII.	Kolijon	7 —
			XIII.	Katharine river	7 —
			XIII	Walsch river	7 —
			XIV.	Princ Charl. bay	7 —
			XIV.	Roper river	5 —
			XIII.	Woolwoonga	4 —
			XIII.	Larakiya	4 —
			XIV.	Woolna	3 —
			XIV	Caledon bay	3 —
			XIII.	Ruby creek	2 —

Ce tableau montre que le Tson est surtout apparenté aux dialectes de la moitié orientale de l'Australie, en particulier avec ceux des groupes Kuri-Yuin, Nord central, de l'Est,

et Wiradyuri-Kamilaroi. Ses affinités sont moins nettes avec les langues du groupe Sud central, sauf avec les dialectes Meyu, Evelyn creek et Parnkalla. Il en est de même pour les langues du groupe du Sud-Ouest et du groupe Victoria. Les dialectes, qui dans l'ensemble diffèrent le plus, sont ceux du groupe septentrional ; toutefois, quelques-uns d'entre eux, les dialectes du cap York, de King's sound, de Ord river, le Karandi et l'Aranda, font exception à cette règle. Trois de ces dialectes appartiennent à la partie orientale du domaine et se trouvent en contact avec les langues de l'Est de l'île, mais cette explication ne saurait s'appliquer aux dialectes de King's sound et de Ord river.

Le groupe Narrinyeri se comporte différemment suivant qu'on considère ses dialectes septentrionaux ou ses dialectes méridionaux, ceux-ci étant beaucoup plus distants que ceux-là du T'son.

Il est à noter que le T'son possède des mots qui, actuellement, sont particuliers à certains groupes australiens ; tels sont le mot *maka*, feu, qui ne se rencontre qu'en Nulla, Dieri, Yanawarka, Ulaolinya et Kana, le mot *kai*, bouche, que je n'ai retrouvé que dans le groupe Nord central, le Wiradyuri-Kamilaroi et les dialectes du cap York, le mot *koi*, fesse, qui n'existe qu'en Yuin, le mot *kai*, peau, qui n'est conservé que dans le groupe du cap York, le mot *kaamo*, ravin, qui n'apparaît qu'en Kana, dans le dialecte d'Halifax bay, en Bundyil, en Karandi et dans le groupe Nord central. Dans tous ces cas, il s'agit de parlers appartenant à la moitié orientale de l'île.

De tous ces faits, on peut conclure, semble-t-il, que la migration australienne, qui s'est dirigée vers l'Amérique, est partie, à une époque très ancienne, de la partie orientale de la grande île.

Les réserves que j'ai faites au sujet de la valeur des documents que j'ai utilisés, aussi bien pour l'Australien que pour le T'son, expliquent pourquoi je serai très bref sur les correspondances phonétiques entre les deux groupes de langues. Je me contenterai de signaler quelques faits.

Le T'son a une tendance très nette à perdre le *y* ou le *w*

initial de l'Australien : je citerai comme exemples les mots *aal*, cheveu, *oor*, dent, *ahal*, homme, *uljh*, peau, qui correspondent respectivement aux formes australiennes *yäl* et *walu*, *yirä* et *wira*, *yalli* et *i-wala*, *yuli* et *wolo-wulo*.

La correspondance $y = w$ obéit à une règle assez fixe en Australien : il semble que *y* initial existe surtout dans les dialectes 2, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 14, 15, 18, 22, 33, 37, 50, 51, 52, 68, 69, 74, 75, 76, et *w* initial dans les dialectes 25, 29, 30, 31, 32, 54, 55, 72. Par contre, dans les dialectes 34, 35, 36, 48, 49, 60, on trouve tantôt *y* tantôt *w*.

La finale *en*, *in*, *un*, commune en Tson, correspond, dans beaucoup de dialectes australiens, à *a* :

être humain	<i>karken</i>	<i>garka</i>
excrément	<i>ganun</i>	<i>guna</i>
genou	<i>tepen</i>	<i>ḍaba</i> , os
puma	<i>gölen</i>	<i>gula</i> , kangourou
jambe	<i>token</i>	<i>täka</i> , os
genou	<i>tanin</i>	<i>tana</i> , membre inférieur
montagne	<i>göörin</i>	<i>agóra</i> , pierre
vent	<i>hoolpen</i> , air	<i>wolba</i> .

Au point de vue grammatical, je mentionnerai simplement que le duel existe en Tson comme dans tous les dialectes australiens. Comme il ne semble pas que le duel soit très commun dans les langues sud-américaines, le fait vaut sans doute la peine d'être noté.

*
* *

La présence d'un élément australien parmi les Ona s'accorde parfaitement avec les données de l'anthropologie et de l'ethnographie.

On a signalé maintes fois¹ l'existence dans les collec-

1. Moreno (P. Fr.). *Sur deux crânes préhistoriques rapportés du Rio-Negro*. Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, 3^e série, t. III, 1880, p. 491-497; Martin (Rudolf). *Altpatagonische Schädel*. Vierteljahrsschrift der naturforschenden Gesellschaft von Zurich. Zurich, t. XLI, 1896, p. 496-537, Verneau (R.) *Crânes préhistoriques de Patagonie*. L'Anthropologie. Paris, t. V, 1894, p. 420-450; *Les anciens Patagons*. Monaco, 1903.

tions de crânes patagons d'un type platy-dolichocéphale, avec un front étroit et fuyant, une forte glabellle, des bourrelets sus-orbitaires très marqués mais courts et une région occipitale bien développée, qui, s'il ne peut être rapproché, comme on l'a fait parfois, du type de Néanderthal, me semble présenter des ressemblances remarquables avec certains crânes australiens. Il en est de même des crânes Ona décrits par Hultkrantz¹; et tout récemment, V. Lebzelter a présenté, au Congrès international des Américanistes de Goteborg, un crâne de même provenance dont les caractères australoïdes sont tout à fait frappants.

Se plaçant au point de vue ethnographique et sociologique, Graebner² et le Père Schmidt³ ont eu le grand mérite de montrer les rapports qui existent entre la civilisation fuégienne en général et la civilisation australienne. Encore que je ne puisse accepter l'idée qui les a dirigés dans ces comparaisons, je dois reconnaître qu'elle les a conduits à des rapprochements intéressants dont la légitimité est confirmée par les données de la linguistique. Parmi les faits qu'ils ont signalés, je retiendrai les manteaux de peau, les huttes en forme de ruche, la technique du tressage au cordon, le canot d'écorce fait de plusieurs pièces, l'absence de toute poterie et du hamac. M. Mauss d'autre part croit que bien des faits sociologiques observés par le Père Koppers⁴ chez les Fuégiens présentent d'étranges ressemblances avec des faits similaires australiens.

Suivant Graebner et le P. Schmidt, l'influence australienne s'est exercée sur un domaine beaucoup plus étendu que celui que la linguistique permet actuellement de déterminer, mais outre que des éléments culturels peuvent se

1. Hultkrantz (J. Vilh.). *Zur Osteologie der Ona- und Yahgan-Indianer des Feuerlandes*. Svenska Expeditionen till Magellanslanderna. Stockholm, t. I, n° 5, 1900, p. 109-173.

2. Graebner (F.). *Die melanesische Bogenkultur und ihre Verwandten*. Anthropos. St.-Gabriel-Modling, t. IV, 1909, p. 726-780, 998-1032.

3. Schmidt (P. W.). *Kulturkreise und Kulturschichten in Sudamerika*. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XLV, 1913, p. 1014-1124.

4. Koppers (Wilhelm). *Unter Feuerland-Indianern*. Stuttgart, 1924.

propager par emprunt au delà des limites qu'atteint la langue du peuple dont ils sont issus, les études de linguistique sud-américaine sont encore trop peu avancées pour qu'on puisse affirmer que la langue du groupe Tson n'est pas apparentée à celle d'autres groupes primitifs sud-américains. De nouvelles recherches sont nécessaires, sur ce point.

La voie par laquelle les émigrants australiens sont parvenus en Amérique reste à déterminer.

De l'avis unanime des géologues, on ne doit pas invoquer pour expliquer ce passage l'existence d'un continent aujourd'hui disparu qui aurait relié d'une façon plus ou moins continue l'Australie à l'Amérique du Sud. Ce continent, dont l'existence ne semble pas douteuse, s'est en effet effondré à une époque bien antérieure à l'époque où une migration humaine aurait pu l'emprunter.

Il ne semble pas non plus qu'en l'état actuel de nos connaissances, on puisse penser à une migration qui aurait contourné le Pacifique par le Nord et, après avoir traversé toute l'Amérique du Nord au Sud, aurait abouti à l'extrémité la plus méridionale de ce continent. Ni l'archéologie ni la linguistique ne nous fournissent jusqu'ici le moindre indice à ce sujet. Il se peut d'ailleurs que l'avenir nous apporte des preuves de cette grande migration.

Pour l'instant, il semble plus logique de supposer, pour si extraordinaire que paraisse le fait, que les Australiens ont atteint l'Amérique par la voie maritime. Comme les Mélano-Polynésiens, ils ont dû, peu à peu, d'île en île, s'avancer vers l'Est.

La date à laquelle cette migration s'est effectuée est sans aucun doute très ancienne. Il est certain en effet qu'elle a précédé la migration mélano-polynésienne ; or, celle-ci a atteint l'Amérique à une époque extrêmement reculée, puisque les éléments culturels qu'elle a apportés apparaissent sur la côte péruvienne dès les horizons les plus reculés de l'archéologie de cette région, c'est-à-dire, si l'on admet la chronologie de Uhle, dès le début de notre ère. D'ailleurs, il est clair qu'il a fallu un très long temps pour que ces

émigrants acquièrent, sous la double action des croisements et du milieu, l'aspect extérieur américain (coloration de la peau, structure des cheveux, etc...), qu'ils avaient déjà à l'époque de la découverte.

S'il me fallait citer un chiffre à titre d'indication, je n'hésiterais pas à parler d'une trentaine de siècles.

Le fait que le vocabulaire s'est conservé aussi intact au cours d'un si long laps de temps est à première vue assez troublant. Mais il y a lieu tout d'abord de remarquer qu'une langue évolue surtout lorsque la civilisation du peuple qui la parle évolue elle-même ; or, dans le cas présent, il n'y a pas eu d'évolution apparente, puisque les tribus du groupe Tson sont parmi les plus primitives d'Amérique et que l'archéologie de leur région démontre que l'état de civilisation, dans lequel nous les observons aujourd'hui, n'est pas le résultat d'une régression, comme cela s'est produit dans d'autres régions américaines.

En outre, on trouverait facilement, même chez des peuples qui ont progressé, des exemples montrant que la langue peut rester reconnaissable à travers les siècles. C'est ainsi que la parenté du latin et du sanscrit a pu être établie par de simples comparaisons de vocabulaire, bien que la séparation des deux langues remontât à au moins vingt siècles ; et en l'absence de toute autre donnée, on pourrait facilement démontrer par des comparaisons lexicographiques que le grec moderne est apparenté au grec d'Homère, bien qu'une trentaine de siècles d'histoire mouvementée et de civilisation intense les sépare.

L'état de conservation vraiment remarquable des radicaux australiens dans les dialectes Tson ne saurait donc pas être invoqué comme un argument valable contre la haute ancienneté de la date à laquelle l'anthropologie et l'archéologie font remonter cette migration.

En réalité, là n'est pas la vraie difficulté du problème. Celle-ci réside bien plutôt dans ce fait qu'un peuple aussi primitif que le peuple australien ait pu accomplir une migration maritime, déjà surprenante de la part d'un peuple beaucoup plus évolué comme l'est le peuple mélano-

polynésien. Il n'est pas possible qu'un tel voyage ait pu s'effectuer à l'aide des embarcations actuellement en usage chez les Australiens et les Fuégiens. On est donc conduit à admettre que l'art de la navigation a subi chez les uns et les autres une grande régression.

A un point de vue plus général, l'existence d'une migration aussi difficile, à une époque aussi ancienne et avec des moyens certainement très précaires, démontre que les peuples préhistoriques ont pu vaincre des obstacles naturels que la raison nous eût conduit à juger insurmontables.

Le fait que l'in vraisemblable a été réalisé par un peuple aussi primitif que l'Australien est un précédent, dont il sera bon de se souvenir constamment non seulement pour l'histoire du peuplement de l'Amérique, mais aussi pour l'histoire du peuplement du vieux monde¹.

1. J'ai repris et développé la partie anthropologique et archéologique de ce mémoire dans un article spécial *Les origines de l'homme américain* L'Anthropologie. Paris, t. XXXV, 1925, p. 293-319

PERSE *bānbīšn*.

L'étymologie de moyen perse Tourfan *b'nb[y]šn*, moyen perse Livres *b'nbsn'*, *b'nbvsn'*, arménien *bambīšn* « reine », ne semble pas avoir été claire jusqu'ici.

Mais depuis que M. Meillet a vu finement (*Bull. S. L.*, 23, 103) que sogd. bouddh. $\mathfrak{z}\beta'npnw\dot{h}$ (VJ. 910) « épouse (de rang) » et sogd. chrét. *db'mn* « épouse » représentent — avec *dm* avant *n* devenu *dβ*, et *θn* devenu *hn* et *n* (et, dans le mot s. chr., une simplification particulière du *np* intérieur à *m*) — iran. **dmānapaθnī-* (av. *dəmanō.paθnī*) [la finale *-wh* du mot s. b. étant due à l'influence de s. b. *wəwh* « femme » (av. *vaðu*)],

il est évident que perse *bānbīšn* reconnaît la même origine, aussi avec la dissimilation de *m* en *b* au premier membre¹, et, dans le deuxième, avec une correspondance **pišn*² : **paθnī-* qui rappelle du coup le traitement perse spécifique de iran. *θy* à vieux perse *šy* [**haθya-* > perse achém. *hasiyam*, **mṣṣyu-* > p. achém. (*uwā-*)*mṣṣiyuš*, **xvāi-paθya-* > p. achém. *uwāipašiya-*, *Gr.*, § 280] et moyen perse *š* [m. p. T. *χvybš*, *Dial.*, 202], avec, apparemment, métaphonie d'un *a* précédent accentué [m. p. T. *pēs* de **pašyavš*, **paθyavš*? *Dial.*, 239].

La légitimité du développement de *bānbīšn* devient exacte, quand on part non du nom. (acc.) **dmānapaθnī(m)*, mais du gén. **dmānapaθnyāh* — en iran. du Nord-Est, c'est en règle la forme phonétique développée au génitif, qui fait le thème des féminins au stade moyen, cf. par. ex. s. b. *δ'yh* (c'est *lāy-a*) « esclave femme » (VJ., 162, etc.),

1. Puisque le simple n. p. *mān* « maison » ne montre pas cette dissimilation, elle semble tenir à la nature linguistique du deuxième composant (action assimilatrice du *p* de **paθnī-*?).

2. Devenu déjà *obišn* en pehlvi (et arménien), parce que la lénition des sourdes est très ancienne après nasale (*P. St.*, §§ 73 et 84 c).

basé sur **dāhyāh*, non sur **dāhī(m)* —. Dès lors **paθnyāh* — le groupe entier *θny* étant palatalisé — a dû devenir v. p. **pašnyā* et m. p. **pišn* tout comme **paθyavš*, v. p. **pašyavš* et m. p. *pēš*¹.

bānbīšn est donc l'aboutissant perse spécifique² du gén. **dmānapaθnyāh*³; et armén. *bambīšn* se joint au nombre des emprunts arméniens au perse propre.

L'*i* avant chuintante a pu, après labiale, devenir *u* (cf. av. *mīṣda-* > n. p. *muṣd*, etc., *P. St.*, § 19) : d'où aussi m. p. L. *bānbušn*⁴.

Mais plus loin : Le gabrī a un mot original pour la « reine », *bānewān* (Horn, *Np. Etym.*, N° 178), qui encore remonte à **dmānapaθnī-*, avec, sauf le *w* issu de *p* et la longue de *-wān*, les mêmes développements que s. b. *ḡḡ'npnwh*. La dissimilation de *dm* avant *n* en *db* est donc iranienne commune, le traitement *θn* > (*h*)*n* iranien du Nord commun (iranien du Nord-Est et du Nord-Ouest)

De gabrī *bānewān*, on a toujours rapproché m. p. L. *bānūk*, n. p. *bānū*, bal. *bānuk* « maîtresse » (Horn, N° 178), armén. *banuk* (? conjecture; Hübschmann, *Arm. Gr.*, 117), — mais sans pouvoir préciser le rapport exact. Il est clair à présent : *bānūk* provient par haplogogie d'un **bānbānūk*, qui ne diffère de gabrī *bānewān* que par la syncope — régulière du reste — de la voyelle compositaire⁵, et par ce que le mot a adopté la finale de moyen iran. du Nord-Ouest

1. L'*i* de **pišn* en regard de l'*ē* de *pēš* s'expliquerait par la suite de deux consonnes.

2. La nature perse spécifique du mot était déjà à peu près certaine par son apparition en m. p. T. (*Dial.*, *Zus*, § 4)

3. **dmānapaθnī* probablement aurait donné en perse **bānbahn* (cf. av. *paθana-* · n. p. *pahn* « large ») — M. Meillet a donc eu raison de voir (*Bull. S. L.*, 21, 209) dans n. p. *vasnī* « deuxième femme, concubine » une continuation non linguistique réelle, comme l'a cru M. Bartholomae, *Zum Sasan. Recht*, 1, 33 et suiv., mais savante, de av. **hapaθnī-* = v. i. *sapatnī-* [n. p. *vasnī* étant basé sur un m. p. L. **hapasnīk*, qui, avec *s* pour *θ*, n'est qu'une transcription de av. **hapaθnī-*, mais qui, à son tour, a altéré le mot avestique réel dans le « avestique » « *hapsne* » du frahang (Bartholomae, *Wb.*, 1767, 1765)].

4. Cette forme n'est donc pas fautive, comme le croyait Hübschmann, *Arm. Gr.*, 117, note 1.

5. C'en est le maintien dans gabrī *bānewān* qui est anomal

**vaṣāk* (cf., pour l'élargissement en *k*, m. p. T. *vyvg*, n. p. *bayō*, *bayōg*, restreint au sens de « fiancée »¹⁾ de même que sogd. bouddh. *ṣβ'npnwh* a adopté celle de s. b. *wṣwh*.

Korh-perse *bānāk* est donc un élément du Nord-Ouest.

Résumé : 1) Les mots iraniens pour la « reine » ou la « femme de rang » remontent à iran. **dmānapaθnī*-. 2) *dm* dans ce mot est en iranien généralement dissimilé en *db*. 3) *θn* devient *hn* en iran. du Nord-Est et du Nord-Ouest, mais, avant *y*, *ʾn* en perse. 4) Au Nord-Est et au Nord-Ouest, il y a eu, partiellement, adoption des finales de iran. **vaṣā-*.

Janvier 1925.

Paul TEDESCO.

1 Horn, *Np. Etym*, N° 264; Hubschmann, *P. St*, 35. — La question du suffixe *-ōk, non *-āk du nouveau perse ne semble pas encore définitivement éclaircie. Mais puisque, d'après Horn, *Gr*, 185, les rimes n. perses supposent *ō* pour *bānā* lui-même, les deux mots riment certainement aussi en n. perse, ce qui est seul d'intérêt ici.

L'ANCIEN NÉERLANDAIS D'APRÈS LES NOMS PROPRES¹

I. — *La langue néerlandaise et le germanique occidental.*

Le groupe des langues du germanique occidental forme un bloc dans lequel une fissure se marque dès une époque très ancienne. Les parlers anglo-frisons présentent dans la phonétique, la morphologie, le vocabulaire, une série de caractères propres que l'on a appelés du nom commode, sinon fort exact, d'inguéonismes. On sait en effet que la division des Germains occidentaux en *Inguæones*, *Istræones*, *Herminones* se heurte à de grandes difficultés pour peu qu'on essaie de la faire coïncider avec le groupement dialectal. La migration anglo-saxonne en Grande-Bretagne n'est pas seule responsable du type aberrant de l'anglais dès sa période la plus archaïque, car le frison n'est pas moins isolé au milieu des parlers franciques et saxons qui l'entourent et il garde, même aujourd'hui, une physionomie linguistique à part, qui ne permet de le confondre ni avec le néerlandais, ni avec le bas-allemand.

À l'autre extrémité du germanique occidental, la deuxième mutation consonantique a produit une perturbation également profonde. Le bavarois et l'alémanique diffèrent à peine moins des parlers de l'Allemagne centrale et surtout septentrionale que ceux-ci ne divergent du frison ; mais une série de chaînons intermédiaires rattachent les uns aux autres tous les dialectes de l'Allemagne du Nord et du Sud,

1. Je renvoie pour tous les détails à mon ouvrage *Oud-Gentsche Naamkunde, bijdrage tot de kennis van het Oudnederlandsch*. La Haye, M. Nijhoff, 1924. — Sur l'histoire du néerlandais, cf. J. de Winkler dans Paul, *Grundriss der germ. Philologie*, I (2^e éd.), p. 781-923, Schonfeld, *Historische Grammatika van het Nederlands* Zutphen, 1924 [2^e éd. 1924] ; et les ouvrages cités par ces auteurs.

de l'Autriche et de la Suisse ; si bien que sur aucun point la différence des parlers voisins ne forme une barrière s'opposant à l'échange linguistique. La mutation consonantique elle-même s'atténue de plus en plus à mesure que l'on s'avance vers le Nord ; elle finit par n'être plus, à l'initiale, que la transformation de *t* en *ts*. Et quoique la ligne d'isoglosse du *t* ne soit pas la seule qui sépare le néerlandais de l'allemand, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble des dialectes du haut-allemand présente avec le bas-allemand et le néerlandais un air de famille commun du fait que nulle part l'absorption de dialectes intermédiaires n'a mis en contact deux langages nettement distincts et créé par conséquent une « frontière » linguistique.

Depuis le xvi^e siècle il s'est formé peu à peu une langue allemande unique, englobant non seulement les parlers du midi (*oberdeutsch*) et ceux du centre (*mitteldeutsch*), mais en grande partie aussi ceux du Nord (*niederdeutsch*). En effet le *hochdeutsch* n'est pas seulement depuis le début du xvii^e siècle la langue cultivée des pays bas-allemands ; il y est devenu la langue parlée de la partie la plus influente de la population au moins depuis le xix^e siècle ; et il faut observer en outre que le bas-allemand a eu sur le vocabulaire, la prononciation, la syntaxe de la langue commune une influence qui ne saurait être exagérée.

Pourquoi le néerlandais n'a-t-il pas subi le sort du bas-allemand ? On pourrait aussi bien, semble-t-il, retourner la question : pourquoi et comment des langues aussi diverses que le bas-allemand, le *mitteldeutsch* et l'*oberdeutsch* ont-elles pu se réunir en un courant unique ? Cette division tripartite elle-même, basée uniquement sur le traitement des consonnes, ne rend pas suffisamment compte de la multiplicité des parlers allemands et l'on est en droit de s'étonner que de cet extrême émiettement soit sortie l'unité relative que nous constatons aujourd'hui. A la fin du xvi^e siècle, le Fribourgeois Sébastien Helber énumère six idiomes *teutsch* ; il ne tient compte du reste que de ceux qui s'écrivent et s'impriment. Après avoir mis à part le rhénan (*die Cölnische oder Gülichische*), le bas-allemand (*Sachsische*),

le néerlandais (*Flammisch oder Brabantische*), il distingue dans le haut allemand trois variétés différentes : *die Mitter Teutsche*,... *die Donauische* (l'alsacique et le bavarois). ., *die Höchst Reinische* (dialectes suisses⁴). Helber écrivait en 1593. De son temps le *hochdeutsch* était très loin d'être un ; Cologne et la Basse-Allemagne n'appartenaient pas encore à son domaine, même au point de vue de la langue écrite. C'est donc une annexion récente, datant de trois siècles au plus, qui a valu au haut allemand cette extension de territoire. En théorie, rien n'empêchait la langue de Luther de continuer ses conquêtes et de s'étendre du côté des régions néerlandaises. Mais en fait cela n'a pas eu lieu, et l'histoire politique autant que religieuse de la Belgique et de la Hollande rend suffisamment compte de la différence. Bien avant la fin du moyen âge, les pays de langue néerlandaise tendent à s'émanciper de manière de plus en plus complète du vasselage de l'Allemagne. Après Charles-Quint et Philippe II, ils deviennent deux États autonomes, la République des Provinces-Unies et les Pays-Bas espagnols. Les régions où a fleuri principalement la littérature néerlandaise, la Flandre, le Brabant, la Hollande (entendue au sens restreint), sont celles qui, le plus éloignées de l'Allemagne, revendiquaient le plus fièrement vis-à-vis d'elle leur indépendance.

S'il existe donc une langue néerlandaise distincte de l'allemand, c'est que de tout temps les dialectes des Pays-Bas ont différé de ceux des territoires situés plus à l'Est ; c'est qu'ensuite, au moment où les parlers rhénans ont été entraînés dans l'orbite de l'allemand central, ni la Belgique ni la Hollande n'étaient politiquement parlant ou au point de vue de la culture nationale, dans la dépendance de l'Allemagne. Sans doute, l'allemand et le néerlandais présentent un air de famille très marqué ; mais cela tient pour une part au caractère très conservateur de ces langues ; dans une grande mesure aussi aux habitudes archaisantes

4 Burlach, *Die neuhochdeutsche Schriftsprache*, p. 19, d'après l'édition de S. Helber par G. Roethe, p. 24.

de la grammaire traditionnelle dans les deux domaines ; enfin au fait que par les dialectes voisins de la frontière l'échange linguistique a pu se continuer durant tout le cours de leur histoire.

II. — *Les origines de la langue néerlandaise.*

Le néerlandais est usité aujourd'hui sur tout le territoire du royaume des Pays-Bas et dans la moitié septentrionale de la Belgique¹. Nous pouvons négliger ici les minorités de langue française dans la population urbaine de la Belgique flamande ainsi que les fluctuations, d'ailleurs peu importantes, semble-t-il, qu'a subies la « frontière linguistique » entre le français et le néerlandais au cours des siècles².

La distinction que l'on fait quelquefois entre langue flamande et langue hollandaise n'est pas justifiée. Aux Pays-Bas, la langue commune usitée dans les classes cultivées est en rapports étroits avec la langue écrite et cette *taal* tend à se répandre dans tous les milieux en éliminant les dialectes locaux. En Belgique au contraire, les parlers populaires sont très vivaces et la langue commune n'a guère encore réussi à s'implanter ; cette différence est due en partie au fait que les Belges appartenant aux classes supérieures emploient surtout le français. Mais le langage écrit est, à des nuances près, identique sur tout le territoire néerlandais ; aucune frontière dialectale importante ne correspond à la frontière politique et la langue écrite elle-même est fortement imprégnée d'éléments pris aux dialectes du midi, c'est-à-dire de Belgique. Le fait que Belges et Hollandais sont des entités nationales très distinctes pourrait à l'avenir provoquer un divorce linguistique. Mais on ne saurait dire que cette séparation soit en voie de s'accomplir.

Bien des points de l'histoire du néerlandais sont obscurs.

1. En France, dans quelques cantons du département du Nord. — Les colonies néerlandaises en Afrique du Sud, dans les îles de la Sonde, etc., sont naturellement hors de cause.

2. Cf. G. Kurth, *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France* Bruxelles, 1895-1898.

Le Nord des Pays-Bas a été autrefois frison sur une grande partie de son territoire ; les provinces de l'Est parlent encore aujourd'hui des dialectes saxons (c'est-à-dire bas-allemands et non néerlandais). Il est hors de doute que le néerlandais a agrandi considérablement son domaine au cours des siècles. Ce mouvement se continue actuellement et les progrès en sont particulièrement sensibles dans les centres urbains des provinces orientales et septentrionales.

Mais si la tendance générale est incontestable, il reste encore une foule de problèmes de détail à résoudre et ils sont particulièrement malaisés à aborder quand on se tourne du côté des origines.

Le néerlandais ne présente pas, comme le haut-allemand, le vieux saxon, l'anglais, des textes remontant à l'époque carolingienne. Il n'y a pas de « littérature » comparable à celle du v. h. allemand. Les premiers écrits sont du moyen néerlandais et datent au plus haut de la fin du ^{xii}^e siècle. Pour le vieux frison, nous sommes à peine mieux partagés. Les textes ne remontent qu'au ^{xiii}^e siècle, mais la langue, très archaïque, représente certainement un stade beaucoup plus ancien. On a voulu faire passer pour du vieux néerlandais des fragments d'une traduction des psaumes, qu'il convient de localiser plutôt dans une région rhénane qu'en territoire néerlandais¹. Ce bref aperçu donne une idée du nombre des problèmes que soulève l'origine du néerlandais : limite entre néerlandais et frison ; contact et distinction entre francique rhénan et francique néerlandais ; actions et réactions mutuelles de ces divers parlers. Aucune de ces questions ne se pose de façon bien nette à cause de l'incertitude qui plane sur les origines : qu'était à proprement parler le vieux néerlandais ? On peut en dire autant d'une autre énigme, celle des rapports entre le néerlandais et le francique mérovingien. H. d'Arbois de Jubainville a réuni, dans ses *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne*, des matériaux qui permettent de fixer quel-

1. Voir Van Helten, *Die altostniederfränkischen Psalmenfragmente, die Lipsius'schen Glossen und die altsudmittelfränkischen Psalmenfragmente*. Groningue, 1902.

ques traits de l'idiome des Francs Saliens. Il serait imprudent, sous prétexte que les Francs Mérovingiens étaient de même race que les populations néerlandaises de Belgique, de prétendre à l'identité du vieux néerlandais et du langage reconstitué par d'Arbois. Par le fait, les deux parlers, pour autant que les noms propres nous permettent de les comparer, apparaissent bien distincts. Les restes de la langue mérovingienne présentent des traces nombreuses d'influences celtiques et romanes, qui manquent totalement dans le domaine proprement néerlandais.

En l'absence de textes, l'étude du vieux néerlandais sera fondée presque exclusivement sur celle des gloses, des noms de lieux, des noms d'hommes, dont on peut admettre pour de bonnes raisons qu'ils sont néerlandais. Il faut exclure par conséquent toutes les zones frontières ; il faut apporter à ces recherches une méthode impeccable qui cautionne l'objectivité des résultats obtenus.

III. — *La méthode dans les études de noms propres.*

Nous ne nous arrêterons pas à combattre les objections de principe que l'on fait parfois aux études de noms propres. Le mouvement se prouve surtout en marchant. Mais on doit reconnaître que la méthode de la toponymie, pas plus que celle de l'onomastique, n'est encore fixée dans tous ses détails. Il importe donc de dégager les grandes lignes qui apparaissent dès maintenant et se tenir rigoureusement aux principes dont l'expérience aura montré l'efficacité.

Ce serait un tort de séparer l'étude des noms de lieux de celle des noms d'hommes. Ceux-ci ont moins de valeur que ceux-là, parce qu'en général ils sont moins stables. Il y a néanmoins des noms de lieux migrants, qui passent d'un endroit à un autre : une colonie est dénommée d'après la métropole ; la similitude topographique suggère des noms semblables ; un nom propre, celui d'un cours d'eau par exemple, devient nom commun et prend le sens de rivière, etc. Mais en règle générale les noms de lieux s'interprètent d'une manière plus sûre et donnent des résultats plus fermes

que les noms d'hommes. Il ne faut évidemment pas admettre leur témoignage sans contrôle.

On devra tout d'abord se résigner à considérer une foule de noms comme rebelles à toute interprétation étymologique. Pour ceux-là même dont l'analyse paraît la plus simple et la plus facile, une critique sévère s'impose. Soit le nom de lieu *Wintreshovo*. La localisation *in pago Hasbaniense*, en Hesbaye, rend certaine l'équivalence avec le village actuel de *Wintershoven*¹. Et ce nom se place tout naturellement dans la série très nombreuse des établissements ruraux appelés *-court* en français, *-hofen* en allemand. Il faut néanmoins observer que *hoven* est un datif pluriel tandis que *-hovo* n'indique pas une finale en nasale; première difficulté. De plus comment comprendre *Wintres*? A première vue on a là le mot « hiver, » néerl. *winter* au génitif singulier et c'est ainsi sans aucun doute que l'indigène interprète actuellement *Wintershoven*. Or il ne faut pas une connaissance très approfondie de la syntaxe germanique pour trouver le génitif insolite s'il s'agit d'exprimer « maison d'hiver », vu que l'on attend *Winterhoven*, composition sous la forme du thème et non sous celle du génitif.

Ces difficultés sont loin d'être insurmontables. *Wintres* est très vraisemblablement un nom d'homme au génitif (*Wini-dheres* devient régulièrement *Wint(e)res*) et *-hovo* doit

1. Orthographe et prononciation : *g* est une spirante vélaire sonore, *j* = *j* allemand ; *s* = *s* dur (sifflante sourde) ; *v*, *z*, comme en français ; *w*, à peu près l'*u* de franç. *huit*. Les doubles consonnes indiquent que la voyelle précédente est brève. Les voyelles se prononcent brèves en syllabe fermée, si elles sont longues, on les double dans l'écriture : *weg*, *e* bref, *weeg*, *e* long. En syllabe ouverte la voyelle est normalement longue : *wegen*, prononcer *wēgen* (*g* spirant). Pour *e* et *o*, la voyelle peut se doubler dans l'écriture même en syllabe ouverte, mais cette distinction fondée historiquement ne répond plus à une différence de prononciation. *loven* et *looven* = *lōven*. — La voyelle *u* brève a le son de [y] (*u* français) ou [œ] (*eu* dans *peuple*) ; *i* bref se rapproche fort de *e* sans se confondre avec lui ; *ie* = *i* long ; *y* (anciennement *i* long) = *e* ouvert + *i* (approximativement *-eille* dans *oreille*) ; *oe* = [u] (ou français).

Les abréviations Fl. or., Fl. occ., Brab., Limb., Luxemb., etc. (= les provinces belges de Flandre orientale, Flandre occidentale, Brabant, Limbourg, etc.) sont trop claires pour qu'il faille y insister.

s'entendre comme un nom.-acc. pluriel (cf. ags. *hofu*), auquel plus tard s'est substitué un datif-locatif.

Souvent l'étude des formes anciennes dénonce la fausseté des étymologies populaires. Le nom de lieu *Botersande* (dans la Flandre zéelandaise, disparu depuis 1408 à la suite d'une inondation), pourrait sembler fort clair : *sande*, datif-locatif de *sand*, sable ; *boter*, beurre : endroit où le sable est comme du beurre. *Botersande* remonte au ^{xiii}^e siècle ; nous avons des formes plus anciennes *Baltreshanda* (1019-1030), *Boltreshanda* (^{xi}^e siècle), *Boutersande* (^{xii}^e siècle) et enfin *Botersande*, 1248. Celles-ci démontrent à l'évidence que l'origine du nom est tout autre. *Baltres* est comme *Wintres* le génitif d'un nom d'homme *Baldhere*, *Baltre* ; *handa* est le datif de *hand*, main, côté, part ; *Botersande* est donc la part de *Baldhere*. Dans ces deux exemples, nous arrivons à déceler la fausseté de l'étymologie populaire, parce que nous avons, du moins pour *Botersande*, la bonne fortune de posséder des formes antérieures à 1248. Mais on pourrait nous objecter que, s'il n'en était pas ainsi, nous serions dupes des apparences et que nous serions amenés à poser *Botersande* = *boter* + *sand*, ce qui est complètement faux. L'objection n'est qu'en partie fondée. Au point de vue « évolutif », *Botersande* n'a rien à faire ni avec la notion de beurre ni avec celle de sable ; mais, si *Boutersande* a été altéré en *Botersande*, ce n'a pu être que sous l'influence du nom commun *boter*. L'association existait donc entre le nom propre et le nom commun et nous ne nous trompons pas en linguistique « statique » en identifiant les deux mots. En d'autres termes, si nous ignorions que beurre se disait *boter* au ^{xiii}^e siècle, le nom *Botersande* nous l'apprendrait, tout comme la forme du ^{xi}^e siècle *Boltreshanda* nous fournit *-handa*, que sans cela nous ne pouvons que deviner.

Si *Tornacum*, Tournai, est devenu m. néerl. *Dornik*, n. néerl. *Doornik*, c'est sans doute par association avec *dorn*, *doorn*, épine. Dès le ^{vii}^e siècle une graphie *Thor-nacum* (manuscrit de Corbie de Grégoire de Tours, *Histor. Franc.*, IV, 51), nous confirme dans cette hypothèse,

d'autant que d'autres noms de lieux, ceux-ci réellement germaniques, nous donnent la forme *thorn-* (*Thornesele*, Doorezele à Evergem près de Gand). — *Tornacum*, *Turnacum* est dérivé d'un nom d'homme *Turnus* au moyen du suffixe celtique *-āco-*, le mot n'a donc rien de commun avec le gerin. *thorn*.

Comme on le voit, même si l'on est jusqu'à un certain point dupe de ses mirages, l'étymologie populaire est instructive et, si graves que soient les écueils, il est possible de les éviter. Le principe qu'il importe d'avoir continuellement présent à l'esprit, c'est que l'on ne saurait prendre trop de précautions ni multiplier à l'excès les moyens de contrôle. En effet il arrive souvent qu'un ou plusieurs anneaux manquent à la chaîne des déductions ; la probabilité de la conclusion en est diminuée d'autant ; tout ce qui apporte une confirmation ou un élément de vraisemblance en plus doit donc être accueilli avec faveur.

Rien n'est plus simple qu'une identification de nom de lieu quand la série des formes est complète : *Metmedung* (x^e s.), *Medmedung*, *Memmedung* (xi^e s.), *Mendunc*, *Mendonc* aux siècles suivants, est aujourd'hui *Mendonk* (arr. de Gand). Il n'est pas difficile d'identifier *Pettinghem* avec *Petegem*, *Beverna* avec *Beveren*, etc. Notons en passant que la prononciation locale montre souvent que l'orthographe d'un nom de lieu est archaïsante : *Machelen* (au x^e siècle *Mahlinum*) se prononce *Mälen*, *Wachtebeke* se dit *Wabbeke*, etc. Mais sauf erreur toujours possible, ces graphies traditionnelles favorisent les identifications.

Le toponymiste ne peut se passer de la connaissance de l'histoire, souvent de l'histoire locale et anecdotique. On verra plus bas que le nom de la ville de Renaix, qui a été à l'origine un monastère fondé par saint Amand, moine aquitain, s'explique en partie par cette circonstance. De même *Blandinium*, l'abbaye de Saint-Pierre à Gand¹ : le

1. Cette tradition a été contestée, mais il est hors de doute que Renaix et Saint-Pierre entretenaient d'étroites relations avec le couvent d'Elnone (Saint-Amand-les-Eaux, dép. du Nord), qui remonte certainement au missionnaire aquitain.

nom aurait été donné à la colline du Mont-Blandin par le saint lui-même. Cette tradition suffit pour rendre suspect d'origine non germanique le nom de *Blandinium*. Il peut paraître douteux que *Wilrika*, possession de l'abbaye de Saint-Bavon à Gand, doive s'identifier avec *Wilrijk*, village situé près d'Anvers. Mais le fait que l'église paroissiale de Wilrijk est dédiée à saint Bavon rend au contraire l'identification pour ainsi dire certaine, car ce saint est peu connu, sauf à Gand et dans les régions avoisinantes. Si donc il se trouve honoré dans une localité assez éloignée, c'est que précisément celle-ci avait des rapports de vasselage avec la grande abbaye gantoise.

On se demandera peut-être si le linguiste est bien obligé d'identifier avec précision les noms de lieux. Que lui importe où se trouve *Hramusdung*, par exemple, pourvu que l'analyse *hramus*, génitif de **hram*, corbeau + **dung* (hauteur boisée?), soit correcte. Sans doute, il n'y a pas toujours un intérêt direct et immédiat à prouver que tel nom correspond à tel endroit. Mais outre la vérification générale des résultats : — retrouver des noms que l'on prétend être flamands, en Flandre —, il y a une vérification de détail qui est parfois d'un grand secours. Si j'entends prouver que *Wackine* (XI^e s.) est dérivé de m. néerl. *wac*, humide, comme *woestine*, désert (subst.) l'est de *woest*, sauvage, il n'est pas indifférent de constater que le village actuel de *Wacken* est entouré de prairies basses et humides. Le pays de Waes (entre Gand et Anvers) est une région formée en grande partie d'alluvions. Ceci donne du poids au rapprochement avec v. h. all. *waso*, motte, gazon. Le nom de Bourbourg (Pas de-Calais), anciennement *Brucburgh*, néerl. *Broekburg*, s'explique par *broek*, marais. Or la région est fort marécageuse ; etc.

La comparaison linguistique n'est pas moins précieuse comme moyen de contrôle, mais elle peut rarement s'appliquer aux noms de lieux. Le nom de Gand est *Ganda*, *Gandavum* dans les textes latins. La forme néerlandaise *Gent* n'apparaît qu'au XIII^e siècle. Le v. franç. *Gant* se rencontre dans des textes latins de toutes les époques du IX^e au XII^e

siècle. Rien ne permettrait d'affirmer que le v. néerl. disait *Gent* avec *e* si nous n'avions dès 880 la forme ags. *Gend*, plus tard les variantes *Gent*, *Gænt*. La comparaison de *Gand*-, *Gant*, *Gend*, nous permet de poser un primitif **Gandi*-, qui explique par *umlaut* l'*e* des formes germaniques et par assourdissement du *d* en finale les formes française et flamande. Si nous n'avions que la graphie néerlandaise du XIII^e siècle, nous pourrions faire la même supposition, mais on nous objecterait les terminaisons *-a*, *-avum* du latin, qui ne sont pas favorables à l'hypothèse d'un *umlaut*. Les formes germaniques du IX^e siècle rendent celle-ci en quelque sorte nécessaire.

Les noms d'hommes sont représentés dans nos documents par un bien plus grand nombre d'exemples que les noms de lieux. Mais les problèmes qu'ils soulèvent sont à la fois plus nombreux, plus ardues et plus délicats. La latinisation des noms de lieux est rarement complète; souvent la forme est laissée telle quelle: in loco dicto *Asnoth*... *Faltsele*... Les noms d'hommes et de femmes au contraire ont des terminaisons latines et beaucoup présentent une forme traditionnelle qui, à peu de chose près, reste la même dans la Gaule mérovingienne, la Bretagne anglo-saxonne et la Germanie transrhénane. Les éléments dont se composent les noms propres ont une tendance à s'orthographier toujours de même, quelle que soit la langue ou l'origine: noms à initiale *God*-, *Gunt*-, *Heri*-, *Hilde*-; noms à finale *-bertus*-, *-fridus*-, *-ulfus*-. Des modifications orthographiques comme *Hilde*- pour *Childe*-, *-boldus* pour *-baldus*, qui se produisent au cours des siècles, revêtent le même caractère d'universalité. Si bien que l'on est tenté parfois de se demander s'il y a quelque renseignement à tirer de nous d'hommes dont nous ne possédons certainement pas la forme originale.

L'objection n'est pas irréfutable. Il est d'abord certain que l'on pourrait de beaucoup réduire la difficulté en cherchant, pour chaque nom, l'origine de la forme orthographique qui a fini par devenir fixe. Malheureusement nos répertoires onomastiques sont loin d'être dressés avec ce souci des exigences

de la critique. Ensuite la régularité de l'orthographe traditionnelle n'est pas absolue et l'étude attentive des formes divergentes est à la fois des plus instructives et des plus fructueuses. Il est parfaitement inutile d'additionner les témoignages concordants qui ne prouvent rien, il faut plutôt s'attacher aux exceptions. On s'arrêtera aux fantaisies orthographiques les plus inconséquentes et on les traitera avec tous les égards dus à la *lectio difficilior*. Ce principe est, peut-on dire, d'une application tout à fait rigoureuse.

De plus, les moyens de contrôle ne manquent pas. Nous avons des noms d'hommes latinisés dans la Gaule romane, en Angleterre, en pays haut-allemand. Nous possédons d'autre part des textes en vieux français, en anglo-saxon, en vieux haut-allemand. Il est donc facile de constater jusqu'à quel point le roman, l'anglais, le haut-allemand déteignent sur le latin des scribes médiévaux. La comparaison permettra de même de deviner l'influence du substrat vieux néerlandais sur l'orthographe latine en Flandre.

Il est particulièrement intéressant de comparer les noms d'hommes dans le *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés*, rédigé au temps de l'abbé Irminon, et ceux que nous conservent les documents des abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon à Gand au ix^e et x^e siècle. La grande majorité des noms du Polyptyque sont germaniques. Mais les formations hybrides, mi-romanes et mi-germaniques (*Celso-ildis*, *Elect-radus*, etc.) sont fréquentes. D'autres sont formés d'hypocoristiques, de diminutifs en *-l-* ou en *-ts-* auxquels on ajoute un autre composant; *Dot-boldus*; *Audel-bertus*; *Radal-carius*; *Gauts-elmus*; *Lants-era*; etc. Ceci est contraire à l'usage germanique et dénote suivant l'expression d'A. Longnon « une philologie très rudimentaire, fort empirique ¹ ». Certains détails ressortissent à la phonétique romane: ainsi l'absence des initiales *hl-*, *hr-*, *hw-*. La première se confond parfois avec *cl-*, ailleurs on trouve *fl-*, *fr-*. Les sourdes (*p*, *t*, *k*) deviennent sonores entre voyelles, et inversement les sonores se notent par des sourdes. Le *b*

¹ A. Longnon, *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés rédigé au temps de l'abbé Irminon*, t. I, p. 267.

intervocalique devient *v* : *Adle-vertus*, *Domle-verga*, à côté de terminaisons plus fréquentes *-bertus*, *-berga*. Le *d* intervocalique tend à disparaître dès le *x^e* siècle ; le *g* prend la forme *i* dans *-gaudus* > *-iodus*.

Pour chacun de ces détails, les noms vieux néerlandais se séparent nettement de leurs correspondants romans. Pas de noms hybrides ; les lois de la composition germanique sont observées ; la phonétique romane n'a laissé pour ainsi dire aucune trace. Les initiales *hl-*, *hr-*, *hw-* se rencontrent, et là où phonétiquement on est en droit de les attendre ; pas de confusion de *p* et *b* ni à l'intervocalique ni à l'initiale ; les alternances de *b* et de *v* se règlent d'après l'usage germanique et non d'après l'usage roman ; etc.

S'il y a des exceptions à ces remarques, leur caractère isolé confirme la conclusion générale. Le nom *Tanceradus* est germanique dans son second élément. Le fait que l'initiale est *t* (jamais *th*) dans nos documents semble indiquer un emprunt au roman ; cette graphie s'oppose à celle du nom *Thancolfus*, qui n'a rien de roman. Or celui-ci s'écrit toujours par *th* : la nuance orthographique s'interprétera par une différence de prononciation.

La comparaison avec les idiomes germaniques n'est pas moins instructive. Les documents des abbayes de Fulda et d'Echternach donnent une apparence haut-allemande aux noms d'hommes et même aux noms de lieux qui s'y rencontrent. Ces noms de lieux sont ceux de localités situées par exemple dans le Brabant septentrional (néerlandais), dans des régions saxonnes ou frisonnes. Il est donc hors de doute qu'ils ont subi des déformations dues à l'ambiance des scribes. Si nos noms des régions gantoises ne présentent pas les mêmes caractères, nous sommes en droit de conclure que les influences haut-allemandes ont été ici, dans la plupart des cas, ou nulles ou inopérantes.

Enfin, il va sans dire que le contrôle dernier est celui que fournit la grammaire comparée. Le néerlandais moderne comme le moyen néerlandais confond en *d* le *th* et le *d* du germanique occidental : v. sax. *thing*, néerl. *ding* ; v. sax. *diop*, néerl. *diep* ; v. sax. *brōthar*, néerl. *broeder* ;

fader, néerl. *vader*. Les noms *v* néerl. présentent fréquemment *th*. *Thornesele*, *Thingbertus*, quand *th* est justifié historiquement ; jamais on ne trouve *th* pour *d* étymologique. Ceci n'est possible que si *d* et *th* étaient encore séparés dans la prononciation à l'époque ancienne.

Il ne faut pas oublier non plus que les noms de lieux permettent de contrôler les noms d'hommes. En effet, il y en a beaucoup qui sont dérivés d'un nom d'homme, souvent au moyen du suffixe patronymique *-ing*. Soit *Bavo*, nom d'homme ; *Baving* signifie fils de *Bavo*, *Bavingehem* (auj. *Bavegem*, arr. de Gand) signifiera *hēm* (habitation, demeure rurale ; m. néerl. *heem*) des *Bavings*. Ce type de nom de lieu est extrêmement répandu dans les régions néerlandaises, surtout dans les Flandres et l'ancien duché de Brabant, il se rencontre du reste aussi en Angleterre et en Allemagne. Des noms doubles : *Ansold*, *Frörād*, *Herwald*, *Östarmār*, *Sëwar*, *Thiadbod*, *Thrassald*, *Wintre* ; et surtout une foule d'hypocoristiques nous sont ainsi connus par les noms de lieux (*Adda*, *Avila*, *Bacca*, *Basa*, *Bavo*, *Bella*, *Buggin*...). Leur témoignage donne du poids à celui des noms d'hommes là où tous deux sont d'accord et permet d'autre part de deviner quelques-unes des erreurs auxquelles nous sommes exposés. Si au x^e siècle l'on disait *Wintreshovo*, la forme *Winettharius* du même nom apparaît comme très archaïque ; et par le fait la source est du vii^e siècle.

IV. — Classement des noms d'hommes.

Aux x^e et xi^e siècles, le nom est encore unique. Il n'y a pas comme actuellement un prénom et un nom de famille. Aux époques suivantes le nom de baptême est régulièrement suivi d'un second nom qui aide à distinguer tel Jean ou Pierre de tel autre Jean ou Pierre. Rien de pareil dans nos documents. Très peu de noms sont latins, presque tous sont germaniques et en grande majorité composés de deux termes.

L'influence anglo-saxonne est quasi-nulle ; celle du haut-allemand et du vieux saxon est à peine plus marquée. Le

nom *Arnulfus*, d'origine carolingienne, a été porté par trois comtes de Flandre, ce qui a contribué à lui donner une certaine popularité. De même, le nom de *Einhardus*, biographe de Charlemagne, qui fut abbé des monastères gantois, a été emprunté, notamment par un témoin *Einardus* figurant sur un acte de 996-1029. Quand à *Rodulfus* et *Robertus*, on hésite entre des influences allemandes et françaises.

L'origine romane semble certaine pour *Hugo*, *Berengarius*, *Clodawiva*, *Ebroinus*, *Ercuinus*, *Idisiardis*, *Odiodus*, *Oydela*, *Tancradus*. Des féminins comme *Hruotberta*, *Madhalberta*, *Waldberta* sont suspects d'influence étrangère, vu que le thème *-berxt-* est exclusivement masculin dans l'onomastique purement germanique. En dehors des noms d'hommes dont les documents eux-mêmes établissent l'origine romane, ceux que nous venons de citer et quelques autres encore nous présentent le caractère curieux de noms germaniques qui se sont implantés en Flandre sous une forme romane. Cette constatation est importante. Alors que les noms qui viennent d'Angleterre (*Aepelwulf* > *Adahulfus*) ou d'Allemagne (*Arnulfus*) sont simplement adaptés à l'usage néerlandais, des noms romans s'empruntent en tout ou en partie sous forme romane. Si l'on ajoute les influences orthographiques indéniables, on en conclura que, dès le x^e siècle, l'influence étrangère la plus puissante et la plus efficace en Flandre a été l'influence française. Cette même action se continue, comme on sait, aux siècles suivants.

On observera d'autre part que la communauté de noms propres entre la Gaule romane et la Flandre germanique s'explique souvent par l'origine linguistique commune des deux populations. Le vieux néerlandais est du francique, qui se rattache à la langue des Francs Saliens ; les noms germaniques en France sont empruntés au même idiome. Il est donc naturel que les rencontres soient plus fréquentes que si l'on comparait l'onomastique bavaroise, alémanique ou saxonne.

En dehors de ceux qui se rencontrent ailleurs que dans les régions néerlandaises, les documents gantois nous

font connaître une série de noms que l'on peut considérer, pour diverses raisons, comme spécifiquement flamands. Ainsi *Fegernodus*, *Clarboldus*, *Florbertus*, *Floradus*, *Thegenlandus*, etc. Il n'est pas inutile de noter que par exemple *Floradus* et *Florbertus* sont bien néerlandais. On serait tenté de rattacher l'élément *Flor-* au lat. *Florus* et à voir dans ces formations des composés du type hybride. En fait, il faut lire *flōr-* (m. néerl. *vloer*, aire, sol, plancher) et le nom se rattache à un hypocoristique **Flōr-sa*, attesté par le nom de lieu *Florsengem*, actuellement *Vloersegem* (Fl. Or.).

Une place doit être faite à part aux noms rares et à ceux qui sortent de l'usage après le x^e siècle. Parmi les premiers, il s'en trouve dont la forme exceptionnelle est due à des fautes de scribes. D'autres ont été corrigés et remplacés par des leçons plus communes dans des copies ultérieures des mêmes documents : *Thingbertus* devient *Thietbertus*, *Thiodere* est remplacé par *Thiodericus*, etc. Ces indications sont précieuses, car les formes difficiles qui embarrassent les copistes sont en général les plus authentiqués. On conçoit aussi, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, que les noms archaïques ont une valeur spéciale et méritent qu'on leur réserve une place de choix.

Il se confirme donc qu'à côté du caractère international de l'onomastique du moyen âge, les traits saillants de chaque unité linguistique apparaissent sans trop de peine et permettent par conséquent d'utiliser avec grande vraisemblance les noms d'hommes comme documents linguistiques. Les hypothèses de détail que le chercheur est amené à formuler peuvent de-ci de-là être entachées d'erreur ; mais dans l'ensemble la méthode mérite confiance.

V. — *Les noms en -trud- et en -garius.*

L'analyse étymologique que Forstemann a donnée des noms propres germaniques est susceptible de revision en plus d'un point. Les noms du type français *Gertrude* nous en fournissent des exemples. L'élément *-trud-*, que Forstemann ramène partout à germ. occ. *drud-*, suppose au con-

traire une initiale en *þ*. Celle-ci rend compte à la fois du *t* des formes romanes, du *þ* de l'anglo-saxon et du *d* d'une partie des formes haut-allemandes. En v. néerl. nous avons *Thrudberga*, *Thrudger*, *Trudgaudus*, *Trutbertus*, *Trudo*; *Amoltrud*, *Gertrudis*, *Plectrudis*, *Sigothrod*, *Waldethuda* au x^e siècle; de nombreuses formes, principalement en *th* et *t*, quelques-unes en *d*, au xi^e siècle. L'interprétation la plus naturelle est de prendre comme point de départ *þrūd-* pour le v. néerl. comme pour les autres langues germaniques; le *t* de certaines formes, pour autant qu'il représente la prononciation *t*, s'explique par un emprunt au roman. Les noms à élément *trud-* se rattachent donc à ags. *þrýþ*, force, v. norr. *þrūðr*, force, plutôt qu'à v. h. all. *drūt*, *trūt*, ami, amant, etc. L'hypothèse de Forstemann est insoutenable pour les formes anglo-saxonnes. Elle suppose pour les noms romans et vieux néerlandais une influence haut-allemande non moins invraisemblable, car elle serait exclusivement *oberdeutsch* (*drūt* en francique rhénan). L'orthographe *thrud-* du vieux néerlandais ne se comprend pas si le point de départ est *d*. Il n'est donc pas possible de garder pour ce thème l'interprétation de l'auteur de l'*Altdeutsches Namenbuch*.

Depuis Forstemann, on distingue communément entre noms en *-gerus*, qui se rattachent à *gair-*, javelot, et en *-garius*, ceux-ci-représentant *-garwa-*, disposé, prêt (n. h. all. *gar*). Nous croyons au contraire qu'il n'y a aucune différence à faire entre *-garius* et *-gerus*. Tous deux dérivent de *-gair-*, et *-garius* est dû à une confusion graphique entre *-gairus* et *-garius*, confusion toute naturelle en pays roman, où *varius* devient *vair*, *paria*, *paire* et *area*, *aire*. La preuve que *garwa-* existe comme deuxième terme de composé est encore à faire et l'absence de noms en *-gearo*, *-gearu* en anglo-saxon est caractéristique, alors que *Juruman*, *Gearomon*, *Georored* supposent *garwa-* à l'initiale. Enfin le parallélisme avec les noms en *-harius*, plus tard *-herius*, *herus* (*e* par métaphonie de *a*), montre bien qu'il s'agit d'un seul et même élément onomastique. Le v. néerlandais connaît les deux graphies *-garius* et *-gerus*, mais la

première n'est guère qu'un archaïsme devenu traditionnel dans quelques noms d'origine romane comme *Berengarius*, *Leodegarius*. Rien ne permet d'y reconnaître un thème différent de *-gerus*.

VI. — *Éléments celtiques en vieux néerlandais.*

Renaix (Fl. or.) est de *Rotnace*, qui lui-même représente **Rutēnācae* (cellae); c'est le nom d'un monastère fondé par saint Amand originaire du Rouergue (Rodez = *Rutēnis*). La commune de *Rosnay* (Marne), au XI^e siècle *Rodenaium*, présente une évolution semblable. De *Rotnace* on a, avec recul germanique de l'accent, *Rónnace* > *Ronse* (forme flamande de *Renaix* depuis le XII^e siècle). — On pourrait aussi rattacher *Rotnace* au nom de la *Ronne*, rivière qui traverse Renaix, de **Rodaños* (évolution phonétique comme dans *Rhône*) Observons néanmoins que *Ronne*, de néerl. *rennen*, courir, peut être germ. (cours d'eau).

Absentia, *Absoncia*, petit cours d'eau dans le Nord de la Flandre, présente, comme *Alisontia*, l'Alzette (Luxembourg) un suffixe *-ontiā*, mais est dérivé de **abus-* (comparer *Abusina*, l'Abens, affluent du Danube près de Ratisbonne). Le nom de village *Absna*, *Afsna*, auj. *Afsnée* (près de Gand), présente la même syllabe initiale.

Amburnia > *Ambron* > *Emberen*, nom d'une source miraculeuse à Emineren (Limb.). — « Les deux parties du mot *Amb-* et *-urno-* apparaissent l'une et l'autre dans des mots authentiquement celtiques » nous écrit M. G. Dottin.

Beverna, auj. Beveren (nom de divers endroits), rappelle le nom du castor. Celt. **Bebronnā*, nom de rivière en pays celtique est la même chose.

Materna, auj. *Mater* (Fl. or.) = celt. ou précelt. *Mātronā*.

Burtsibace, *Bursitium* (Borsbeke, Burst, près d'Alost, Fl. or.) de **Bursetum* qu'on retrouve dans *Boursois*, cf. *Boursault* (Marne), *Boursis* (Pas-de-Calais), *Bersay* (Sarthe), *Bourcy* (Lux. belge), *Borsu* (prov. de Liège). — L'élément *-bace* (m. néerl. *beke*, ruisseau), est évidemment germanique.

Dormia, la Durme (rivière), cf. les noms en *Dur-* chez Holder.

Legia, d'où *Leia*, la Lys (rivière); cf. *Legia*, ruisseau à Liège, *Liger*, la Loire.

Combes-scura ou *Cumbinga-scura* semble dérivé de celt. **kumbā*, vallée, traité comme un masculin (gén. sg. *combes*). De *Cumb-*, le dérivé *Cumbing-*, habitant de *Cumb-*; *scura* est germanique (m. néerl. *schorre*, terre non endiguée).

Le *pagus Rodaninsis*, la ville de *Rodenburgh* (auj. Aardenburg, Fl. zécl.) rappellent le nom celt. de *Rodanos*.

Temsica, le village de Tamise (flam. *Temsche*, Fl. or.), sur l'Escaut, dérive peut-être du même primitif que *Tamēsis*, la Tamise (Angleterre).

Cysindria, ruisseau qui baigne *Sarchinnium* (S.-Trond, Limb.) est celtique d'après Holder. De même *Mandra*, la Mandel, rivière; *Mella*, le village de Melle près de Gand, à l'embouchure d'un ruisseau (cf. *Melana*, *Melina*, Holder); *Merona Bennonis* (Fl. zécl.), qui se rapproche de *Meronno*, *Mironnum* (Holder), peuvent être d'origine celtique ou du moins pré-germanique.

D'autres noms de lieux d'aspect celtique sont *Cimbarsaca*, auj. Semmerzake (arr. de Gand); *Gavere* (arr. de Gand; cf. *Gabro-*, *Gabar-* Holder); *Malet* (*Malata*, Holder); *Nivela*, auj. Nevele (arr. de Gand) ou Nivelles (Brab.), *Sarchinnium*, auj. S.-Trond, *Trudonecas*, auj. Trognée (prov. de Liège), qui est dérivé du nom d'homme germ. *Trudo*. *Tungri*, *Tungrensis* est connu bien avant le x^e siècle.

Certaines appellations ont une apparence aussi latine que celtique. Ainsi *Blandinium* (ci-dessus, p. 75) peut avoir signifié simplement « belle vue », pour un moine de culture latine. *Truncinae*, *Troncinium* est le nom latin du village flamand de *Drongen* (près de Gand) et qui en français s'appelle *Tronchiennes*. Peut-on comparer en France *Tronchoy* (Yonne), noté *Troncheium*, a^o 1108 ? Pour le sens, v. url. *Tamnach*, de *tamon*, tronc, « endroit où il y a des troncs d'arbres » (d'Arbois de Jubainville, *Orig. de la prop. fonc.*, p. 174) ?

Le nom de Gand est *Ganth*, *Gant* en vieux français (d'où *gantois* avec *t*), *Gend*, *Gent* en anglo-saxon, *Gent* en m. néerl. Les formes latines *Ganda*, *Gandavum* n'ajoutent rien à notre connaissance. Il faut partir de **Gandi*-; cf. *Scaldis*, l'Escaut, m. néerl. *Scelt*. Le nom de *Gand* semble pré-germanique. — L'appellation de l'Escaut pourrait être germanique (Schonfeld, s. v *Scaldis*, dans Pauly-Wissowa).

Le nom de *Camphin-en-Carembault* apparaît sous la forme *Cantfinium* dans le *Liber Traditionum* gantois du XI^e siècle. De même que pour *Karabantum*, Carembault, une origine celtique n'est pas invraisemblable.

Parmi les noms d'hommes on peut noter *Artoldus*, *Baudemundus*, *Ebroinus*, *Clodbaldus*, *Clodawiva*, *Clotrada*, *Tancradus*, qui appartiennent en quelque sorte au genre hybride. *Art-* est le thème celtique *art-* « ours », plutôt que le germ. *hard-*; *Baud-* correspond à *Boud-* des noms celtiques, *Ebro-* est le celt. *eburo-*, *ebro-* « if » confondu avec germ. **ebr-*, sanglier. La forme v. néerl. est *Everwinus*. De même *hlod-* des noms germaniques est devenu *Clod-* sous l'influence du celtique *Clôto-* (Cloto-rix). *Tancradus*, doit aux noms du type *Tancorix*, etc. (Holder) de présenter régulièrement l'initiale *t* et non *th*.

VII. — Dérivation germanique.

A. — NOMS DE LIEUX.

Suffixe *-warja-*, « habitant de ». *Chas-uarî* (riverains de la Hase), *Ampsi-uarî* (habitants des bords de l'Ems), *Rip-uarî* (voisins de la *Ripa*, c'est-à-dire du Rhin), etc.

En v. néerl. dans *in Vacheria accrum*, *Facheria accrum*. *Fak-(w)erja*, gén. plur. de **Fakerja-*, habitant de *Facu*, *Facum*, auj. Vaken (Fl. or.). De même *Ahenneria lacum*; *Athenneria communia*; *in Astenneria mariscum*; *Barloria* (?); *Bracalaria*; *Filerea* ou *Vileria*; *in Melcunnaria mercum*; *Hrammeria accarom*; *Suthera Suthflita*; *Westiria accra*.

Suffixe *-unniō-*.

De *woest*, désert, sauvage, est dérivé m. néerl. *woestine*, n. néerl. *woestijn*, désert (subst.), v. sax. *wōstunnia*, v. h. all. *wuostinna*. A comparer v. néerl. *Berginna*, *Wackinium* (m. néerl. *wac*, humide), *Warminia*, *Hachtinna*, *Astine*, *Husdine*, *Lauwin*, *Mahlinum*, *Holminum*. — Les mots *Blandinium*, *Sarchinnium*, *Troncinium* sont à écarter comme non germaniques (Ci-dessus, p. 73, 85).

Suffixe *-itja-* : *Feret*, *Fliteritsale*, *Fursitium*, respectivement de *ferx-* (chêne), *flīpar-* (surcrau), *furs-* (genêt épineux). *Emisit-*, *Selmet-*, *Malete* (celt. ?) sont moins clairs.

Suffixe *-ijja-* : *Winethe* (got. *winja*), *Frimethe* (got. *framafja-*, étranger), *Thorneth*.

Suffixe *-ōþ*, *-ōd* : *Farnoth* (v. sax. *farn*, fougère), *Haslod* (*hasl-*, noisetier), *Asnoth*, *Buroth-*, *Tialot* (néerl. *tuil*, bouquet, aigrette), *Tongrot*, *Biesuth* (m. néerl. *bies*, jonc), *Elsuth* (*els*, aulne).

Terminaison *-wandra-* : *Tex-uandri* « qui se dirigent vers le sud, habitants du midi » ; *Merendra* de *mer* + *wandra-* ; m. néerl. *Vlaender*, Flandre, de *fla* + *wandra-* ? Cette dernière conjecture est fort douteuse.

B. — NOMS D'HOMMES.

Une question d'intérêt général est l'origine des noms en *-so*, *-zo*. Particulièrement répandus sur le territoire haut-allemand et presque totalement absents du domaine anglo-saxon, il était naturel que l'on songeât à interpréter ces noms en faisant de *-zo* une modification d'un *-tto* plus ancien. En effet *Fritto* existe d'une part, *Fritze* de l'autre, tous deux dérivent du thème *fripu-*, v. h. all. *fridu*, très répandu dans l'onomastique. Bezzenberger va plus loin et affirme l'identité de $\Lambda\omega\iota\delta\eta\varsigma$ et de **Wolfizo* (*Gott. gel. Ans.*, 1875, p. 667). Ceci est évidemment erroné : *-id-* devient germ. *-it-*, h. all. *-iz-* (non *-itz-*) ; la déclinaison n'est pas la même ; et enfin **Wolfizo* n'existe pas. Reste à savoir si l'on peut identifier *Fritto* et *Fritze*. A notre avis c'est impossible. Rien n'indique que la terminaison *-tto* soit spécialement bas-allemande ou que *-zo* soit exclusivement haut-

allemand. De plus, il n'y a aucune correspondance régulière entre la série en *-tto* et celle en *-tzo*. Ni **Fravitta*, ni *Nevitta* (Schonfeld, *Wörterb. d. altgerm. Pers. u. Völker-namen*) n'ont de correspondants **Frawizo*, **Niwizo* en h.-all. ; *Fritto* apparaît dans un document alaman ; *Patto* est principalement attesté dans des sources haut-allemandes. Il reste l'identification *Charietto* : *Herizo* (Schonfeld). Enfin une partie des hypocoristiques en *-t-* que les auteurs classiques nous ont conservés peuvent être d'origine celtique, comme l'a fait valoir avec vraisemblance M. Hubschmid (*Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs*, *Zeitschr. f. deutsch. Mundart.*, XIX [1924], p. 196). L'opinion contraire a été défendue par R. Much, qui reconnaît des diminutifs en *tt* en celtique et en roman, où « peut-être ils sont d'origine germanique » (*P. Br. Beitr.*, XVII, [1893], p. 167). Cette dernière supposition ne semble pas justifiée. Le suffixe *-et-*, *-ette* du français remonte à *-ittus*, les plus anciens exemples sont des noms propres féminins *Bonitta*, *Caritta*, *Julitta*..., qui n'ont aucune apparence germanique (cf. Nyrop, *Grammaire hist. du franç.*, III, p. 112). Rien ne s'oppose en principe à ce que le « latin vulgaire » ait emprunté *-tto-* au celtique. Dès lors des noms comme *Gumattius* (Schonfeld), ou *Ascattinius*, qui sont de nationalité douteuse, peuvent avoir été portés par des Germains tout en gardant des traces d'idiome celtique ou roman. Faut-il aller plus loin et admettre avec M. Hubschmid que le germanique aurait emprunté au celtique l'élément hypocoristique en *-tt-*, dont *Charietto*, **Fravitta*, *Nevitta* (Schonfeld) seraient des exemples anciens, les noms haut-allemands et lombards en *-zo* des dérivés plus récents ?

A notre avis il est fort dangereux de généraliser en cette matière. Par le fait, les procédés hypocoristiques sont les mêmes partout. La formule de E. Bjorkmann : « Formations [hypocoristiques] à consonne géminée dans lesquelles le mot primitif apparaît mutilé » (*Idg. Forsch.*, XXX, 275) rend compte à la fois du double *tt* de *Patto*, du *cc* de *Focco* et des autres géminées de la forme *Offa*, *Poppo*, *Steppo*, *Betto*, etc. Or, on ne saurait établir que ce procédé soit propre

soit aux idiomes celtiques, soit aux langues germaniques ou à une partie d'entre elles. En revanche, si l'on admet que *Charietto* est dû à une influence étrangère, il est difficile de séparer ce dernier nom de *Herizo*, bien attesté en lombard, et des nombreuses dérivations en *-izo* du h.-all. Mais la forme correspondante en *-itto* est rare ou inexistante en anglo-saxon et en vieux saxon, tandis que la seconde de ces langues présente fréquemment *-zo*, *-za*. Si je ne craignais de risquer une hypothèse que l'on ne saurait contrôler, je serais disposé à dire que le *-tt-* roman et celtique n'a été emprunté que dans une partie des territoires où Romains et Germains se sont trouvés en contact (Sud de l'Allemagne, Suisse, Nord de l'Italie).

Quoi qu'il en soit, les formes en *-tt-* et en *tz-* du v. néerl. s'expliquent sans que l'on doive recourir à l'emprunt celtique ou haut-allemand.

Le v. néerl. a des noms en *-tto* : *Dotto*, *Gettinus*, *Ilatla* (msc.), *Witto*; des diminutifs *Gettinus*, *Wittekin*; des noms de lieux *Pettingehem*, *Pottingehem*, dérivés de patronymiques *Petting*, *Potting*.

Les noms en *-so* se reconnaissent dans *Agso* (lecture douteuse); *Florsengem*, *Ebresingahem*, *Bursinghem*, noms de lieux dérivés de patronymiques *Flörsing*, *Ebresing*, *Bursing* qui supposent *Flör-sa*, *Ebur-sa*, *Bur-sa*. — Pour le type en *-so*, voir *Gabso*, *Hariso* (Schonfeld).

Enfin *-tso* est attesté dans *Adzo*, *Atso*; *Baldzo*; *Benzo*; *Bucingehem* (de **Butsa*); *Evezo*, *Gezo*; *Godzelin*; *Gontso*; *Gunzelo*; *Tietza*; *Wenezo*; *Wizelinus*. Mais on peut lire *Ad-so*, *Bald-so*, *Bud-sa*, *God-sa*, *Gont-so*, *Gunt-so*, *Tiet-sa*, *Wenet-so*; *Wit-sa*, car le thème se termine en dentale.

D'après ces exemples, on aurait tort de considérer tous les exemples de *-zo* comme empruntés au haut-allemand, vu que la plupart s'expliquent par un suffixe *-so*. Sans nier une influence vraisemblable venue d'Allemagne, — dans certains noms attestés après le x^e siècle, elle est fort plausible — on peut se contenter à la rigueur de l'analogie pour expliquer *Evezo*, *Gezo*, dont l'élément *tso* a pu être pris tout d'une pièce à des exemples comme *Gontso*.

Il semble fort dangereux d'aller plus loin. Prétendre que *-so* vient toujours du haut-allemand, que les exemples haut-allemands doivent s'expliquer par l'emprunt de *-tt-* au celtique et au roman, serait une exagération manifeste. Dès lors il est très difficile de formuler de manière satisfaisante le rapport entre ces divers éléments.

Des noms anglo-saxons du type *Egisa*, dérivés de thèmes en *s* (*eges-*, got. *agis*) qui perdaient leur *s* au nominatif (*ege*), peuvent avoir été le point de départ du suffixe *-so*

Le vieux néerlandais présente un grand nombre de noms de femmes en *-in*, latinisés ou non en *-ina*. *Bavin*, *Frowin*, *Ermina*, *Wivin*, *Musena* (?), *Avin*, *Bivin*, *Clemin*, *Dadin*, *Dwin*, *Fordina*, *Gebin*, *Landen*, *Meddin*, *Rothin*, *Thetyn*, *Wavin*. Une partie de ceux-ci correspondent à des masculins de déclinaison en *-n* *Bavo*, *Bivo*, *Dado*, *Avo*, *Lando*. Pour *Clemin* le msc. se reconstruit sous la forme *Cleme* d'après le génitif *Clemeskirca* (église de Clément,auj. *Clemskerke*, arr. d'Ostende). Le suffixe est i.-eur *-enī*, germ. *-inī/-injō-*, got. *-ini* dans *Saurini*. Un exemple ancien est *Basena* ou mieux *Basina*, nom de la femme de *Bisinus*, roi des Thuringiens, plus tard épouse de Childéric et mère de Clovis.

Les diminutifs v. néerl. en *-in* (cf. got. *gaitein*, chevreau), en *-l-*, en *-k-*, en *-lin-* (*Dodolinus*, *Dodolin*, *Dodelinus*, *Godzelin*, *Sigelin*, *Wizelinus*) se ramènent à des types bien connus.

La forme *-kīn-* (combinaison de *-k-* + *-in*) est caractéristique du néerlandais. On trouve au x^e siècle *Bruoderchīn*, *Folkīn*, *Onekīnus*, *Wivechīn*. Le diminutif a été emprunté par le roman : v. franç. *Baldichīn*, *Baudequins*, *Dodekīn*, *Maldechīn*, *Watrequin* (Kalbow, *Die germ. Personennamen im altfranz. Heldenepos*, Halle, 1913, p. 54). Il est surtout fréquent dans les régions picardes et wallonnes et presque exclusivement dans les noms d'hommes. En anglais on le trouve dans des noms propres *Wilekīn*, *Perkyn*,

Dawkyn, *Simkin*, etc., mais aussi dans des noms communs, où cependant son usage est très limité (*napkin*, etc. Voir l'art. *-kin* dans *N. E. Dict.*⁴).

VIII. — Questions d'étymologie.

Je me permets de citer ici quelques noms dont l'analyse étymologique paraît intéressante. Noms d'hommes : *Brotherin*, *Bruoderchin* (got. *broþar*), *Ewardus* (v. sax. *eward*, v. h. all. *ewart*, *ewarto*, prêtre) ; *Galandus*, cf. ags. *galend*, enchanteur ; *Lobbin* (cf. m. néerl. *lobbe*, bon diable, dadais) ; *Stillemannus* (« homme tranquille ») ; *Wivechin* (petite femme). — Ces noms, surnoms ou sobriquets, sont trop caractéristiques pour être empruntés, et ils ont une physionomie néerlandaise bien accusée.

Plectrudis, forme traditionnelle du nom de la femme de Pépin d'Héristal, s'explique par *pleg-* (ags. *plega*, jeu, exercice athlétique, combat) et non par une forme h.-all. *pleh-* pour *bleh-* (v. h. all. *bleh*, feuille métallique), comme le veut Forstemann. Cf. de nombreux noms ags. commençant par *Pleg-*.

Wenemar, que Forstemann rattache à **Wāni-* (ags. *wēn*, v. h. all. *wān*, espoir) est pour *Weneth-* ou *Wenedmarus* (Forst.² 1620, *Winidmar*) ainsi que le montre la variante *Wenetmarus*.

Ava, nom fréquent en Flandre, ne doit pas se lire *Awa* (Forst.² 217), mais *Aāa*, vu l'absence de la graphie *Auua* le nom est vraisemblablement sorti d'une forme enfantine d'un nom commençant par *alb-*. Un diminutif masculin (cf. *Avo* chez Forst.²) se reconnaît dans le patronymique *Avling-* (*Avlingehem*, n. d. lieu,auj. Avelgem, Fl. occ.).

Les noms *Erembertus*, *Eremboldus*, *Eremfridus*, *Herenfrida*, *Hernedus* (lire *Erenfrida*, *Ernhedus*) sont d'un thème *arin-* (*Arintheus*, Schönfeld). Ce thème ne doit pas

⁴ On peut voir dans Kalbow, *ouvr. cit.*, p. 53, que l'origine germanique de *-kin-* n'est pas universellement admise par les romanistes. En tout cas, l'hypothèse inverse est insoutenable pour le néerlandais, car on ne trouve pas de noms en *-kin* sur le territoire roman à l'époque où apparaissent *Folkin*, *Bruoderchin*, etc.

être rapporté à *arn-*, aigle. c'est un mot différent signifiant sol. Pour le sens, comparer des noms en *Fl̥r-* (*Florbertus*, *Floradus*), *Land-*, *Othal-*, ags. *Eard-* (*eard*, sol natal), v. néerl. *Fletwaldus* de *flet* (**flattja-*), sol, demeure.

Le nom du sanglier, m. néerl. et n. néerl. *ever*, se reconnaît dans le nom de lieu *Evergehem* (auj. Evergem, arr. de Gand) et les noms d'homme *Everboldus*, *Everloga*, *Everwinus*, etc. On a tort de poser comme primitif germ. **ēbra-* alors que ags. *eofor*, v. sax. *ēbur*, v. h. all. *ebur*, norr. *jǫfurr* attestent *u* dans la seconde syllabe. C'est de **ēbura-* qu'il faut partir. L'homonyme celtique **eburo-*, qui a le sens d'if, présente beaucoup plus tôt la syncope (*Eburovices* > *Evreux*) et c'est ce qui explique que les noms germaniques à premier terme **ēbura-* s'écrivent fréquemment *Ebroinus*, *Ebroaldus* en pays roman.

L'ags. *fyrs* « genêt épineux », qui n'a pas de correspondants connus, est vraisemblablement à la base des noms de lieux v. néerl. *Fursitium*, *Furslar*, cf. auj. *Vurste*, *Vorselaar*, *Vorsel*.

Feret, nom d'un bois (*silva*): de **ferx-*, cf. v. h. all. *verreih*, chêne + suffixe collectif *-itja-*.

Des alternances du type *staþl-/stall-* (*ll* par assimilation de *ðl*) ont été signalées par E. Sievers (*I. F.*, IV, 335-340). En v. néerl. *Sethleca* et *Selleca* (auj. Zellik, près de Bruxelles); *Snethlingehem* et *Snellingehem*; *Madlingem* et *Mallinehem* présentent le même phénomène. Le nom *Snethlingehem*, dérivé du patronymique *Snethling-*, suppose le nom d'homme *Snethlo* comme *Snellingehem* suppose *Snello*. Or, si la forme en *ll* de l'adjectif néerl. *snel*, ags. *snell*, v. sax. v. h. all. *snel*, etc., est bien attestée, on ne lui connaissait pas de pendant en *-þl-*. La forme **Snethlo*, que suppose *Snethlingehem*, tranche la question de l'étymologie de l'adjectif *snel*. M. Van Wijk (*Etym. Woordenboek*, s. v. *snel*) hésite encore entre **snez-la-*, **sneð-la-*, **snel-na-*. *Snethlingehem* montre que **sneð-la-* seul entre en ligne de compte et que *snel*, vif, rapide, etc., est de la racine de *snijden*, got. *sneiþan*, couper.

Le mot néerl. *driesch*, m. b. all. *dr̥sch* « terre en friche, maigre pâture » (? le sens est malaisé à établir) a été expli-

qué étymologiquement de diverses manières. Le v. néerl. *thriusca* (dat. sg.) montre que l'initiale est i.-eur. *t*, germ. *þ* (contre v. Wijk, s. v., H. Schroder, *I. F. Anz.*, XXVIII, 28-29).

Le nom de lieu bizarre à première vue *Gothemiaogian* (var. *Gothengim* dans un texte plus récent) doit se lire *Gothemia ôjan*, c'est-à-dire prairie ou marais (m. néerl. *ooye*, de germ. occ. **auwjō*) des habitants de Gotthem (arr. de Gand). Le suffixe de dérivation est *i* (Kluge, *Stammbildung*² § 5), et *-a* est l'indice du génitif pluriel. Cette forme nous fournit un exemple continental correspondant aux noms anglo-saxons en *-hæme*. Cf. Langenfelt, *Toponymics or Derivations from Local Names in English*, Uppsala, 1920, p. 28, 93 et suiv. Un autre exemple est v. néerl. *Ramarīngahemia agrum*, qui suppose un nom de lieu **Ramarīngahem*.

IX. — Quelques traits de la phonétique néerlandaise.

1. Le groupe *ol*, *al* + dentale.

Le néerlandais change en *ou* le groupe *ol* ou *al* devant dentale. v. h. all. *holz*, néerl. *hout*; *gold*, néerl. *goud*; *alt*, néerl. *oud*; *smalz*, néerl. *smout*.

Les noms de lieux et les noms d'hommes v. néerl. attestent que cette évolution date au moins de la deuxième moitié du xi^e siècle: *Osthhouth* (*hout*, bois, de *holt*), *Boudingus*, *Boudiardis* (de *bald-*, vaillant); des exemples plus récents sont: *Ouda*, *Woutgerus*, *Woubrechtengem* (n. de lieu, de *Woutbrecht*, nom d'homme) et on la voit se préparer dès une date plus reculée (vers 1000) par la confusion de *o* et de *a* en *o* dans le groupe *ol*, *al* suivi de dentale: *Baltreshanda*, *Boltreshanda*, *Boldmannus*; *Oldenarde*, Aude-narde (Fl. or.), de *bald-*, *ald-*.

2. Umlaut.

L'altération d'*a* bref en *e* sous l'influence d'un *i* ou d'un *j* suivants est commune à toutes les langues germaniques après le vii^e siècle et le phénomène se reconnaît régulière-

ment en néerlandais. Mais les autres voyelles sont restées à peu près indemnes dans les dialectes occidentaux (flamand et hollandais), ce qui a entraîné pour la langue écrite et aussi en grande partie dans le langage parlé (même dans des dialectes situés plus à l'est) une prépondérance de formes sans umlaut. Comparer néerl. *aangenaam*, *groeten* (*oe* = prononcé *u* [ou français]), *lieden*, *hij loopt*, *schoon*, à l'allemand *angenehm*, *grüssen*, *Leute*, *er läuft*, *schön*. Dès l'époque ancienne l'*umlaut*, même de *a*, manque dans un certain nombre d'exemples. Il en est qui sont des archaïsmes (*Hrintsale* à côté de *Brindsele*, source du ^{vi} siècle), d'autres représentent des épels romans (*Ganth*, Gand, *Bursitbace*, Borsbeke; comparer les noms néerlandais en *-beke* et les mots romans en *-baix* : *Roubaix*, *Marbais*, etc.). Mais, même après ce décompte, il reste que des dérivés en *-ing-*, tels que *Baving-*, *Basing-*, *Canning-*, *Paping-*; d'autres en *-ine* : *Ahtine*, *Mahlinium* (m. néerl. *Macheline*), etc.; des diminutifs en *-in* : *Albinus*, *Mannin*; des féminins en *-in* : *Avin*, *Bavin*, *Dadin*, *Landen*... gardent l'*a* comme les primitifs *Baso*, *Bavo*... dont ils sont issus. Ceci nous fait toucher du doigt, dès la période primitive, la résistance que le néerlandais a opposée aux mutations d'*umlaut*. Entouré de toutes parts par des dialectes à *umlaut* très développé, l'anglo-saxon à l'Ouest, le frison au Nord, le saxon et le francique rhénan à l'Est, le néerlandais se montre l'un des parlers les plus rebelles à l'*umlaut*. C'est là un de ses caractères les plus remarquables.

3. Monophthongaison.

Le germanique occidental connaissait les diphtongues *ai*, *au*, *eu* (*Gair-*, *Aud-*, *Theud-*, p. ex. dans des noms mérovingiens); le v. néerlandais avait de plus un *uo* issu de *ō* long (ags. *bōc*, v. h. all. *buohha*, v. néerl. *Buok*, hêtre) et semble-t-il, un *ie* sorti de *e*² (*Fliethersele* de **fliether*, bureau). Toutes ces diphtongues *ai*, *au*, *eu*, *uo*, *ie* sont monophthonguées et passent à *ē*, *ō*, *i*, *ū*, *ī*. Il semble cependant que *ī* (noté *ie*, *i*) ait conservé assez longtemps un deuxième élément *ɛ* (*īɛ*), car *ī* et *ie* sont demeurés distincts

dans la prononciation jusqu'à l'heure actuelle. De plus l'interprétation des graphies qui succèdent à *uo* pour germ. occ. *ō* n'est pas toujours aisée. *Hruodgarda* (x^e s.) devient *Rodgardis* (xi^e s.), mais *Buoclaca* (x^e) est *Buclaca* au xi^e siècle, dans le même texte que *Rodgardis*. Nous croyons que *o* et *u* notent également un *ū* long (ou français) comme plus tard *oe*, qui est en néerlandais actuel la graphie de *ū*.

4. Evolution de *u* vers *y*.

Un trait de la prononciation néerlandaise actuelle est l'évolution de germ. *u* en [œ, y] et de *ū* en [ȳ] ou [œj]. Néerl. *juk*, joug, se prononce à peu près avec l'*eu* de *peuple* (*yeuk*) ou dans certains parlers avec l'*u* de *Luc*; *huis*, maison, avec une diphtongue [œj], presque franç. *œil* — ailleurs [y] (*u* français) bref ou long. En d'autres mots, la voyelle postérieure *u* devient très généralement une voyelle d'avant arrondie. On voudrait pouvoir fixer par un chiffre la date à laquelle cette mutation s'est produite. C'est malheureusement fort malaisé, car les signes *o*, *u* que présentent les textes peuvent s'interpréter de manières très différentes. On peut croire néanmoins que des alternances comme *-burg*, *-borch* indiquent une prononciation voisine de celle qui est normale aujourd'hui [bærx]; qu'en position d'*umlaut*, *u* était devenu *y*; ailleurs, devant nasale appuyée (*jung-*), le son *u* a pu persister beaucoup plus longtemps. Pour *ū*, on en est réduit à des conjectures.

Les textes sont muets également quand il s'agit de préciser la date de l'allongement des voyelles en syllabe ouverte : néerl. *brēken*, *nēmen*, *beeld*, cf. v. sax. *brekan*, *niman*, *bilithi*, etc.

Un trait caractéristique du consonantisme néerlandais est la prononciation spirante de *g* en toute position, même à l'initiale. Malheureusement la graphie *g* ne nous apprend rien à ce sujet ; quelques exemples d'échange entre *g* et *h* dans l'écriture (*Mahlinum* = *Maglinium*) confirment l'hypothèse que cet état de choses est très ancien.

En revanche, la prononciation *v* de *f* initial (néerl. *vader*, *vet*, *voeden*, cf. angl. *father*, *fat*, *feed*) remonte vraisem-

blement déjà au x^e siècle. Des alternances *Facheria* : *Vacheria* ; *Feldaccra* . *Veldaccara* ; *Five* : *Viva*, etc., montrent *v* employé pour *f* étymologique. Il ne s'agit pas d'une graphie *v* pour le phonème *f* comme en haut-allemand, car on trouve *facricias* avec *f* (dans un texte plus récent *vaccaricië*) au sens de *vachères*, ce qui indique précisément le contraire

Le néerlandais actuel, comme celui du moyen âge, observe rigoureusement une loi de sandhi d'après laquelle une spirante initiale sonore devient sourde après sourde : *g* (spirant), *v*, *z* (= *z* du français) s'articulent alors *x*, *f*, *s*. Ainsi *hij geeft* [g], mais *ik geef* [ɛk xe:f] ; *de vader* [v], 't is *vader* [f] ; *zout*, sel [z], *het zout* [s]. Les éléments de vieux néerlandais que nous possédons sont trop fragmentaires pour permettre de reconnaître la même loi à l'époque ancienne ; mais ils ne la contredisent pas non plus.

Enfin si l'on ajoute que, comme le néerlandais plus récent, le vieux néerlandais perd toute trace de *x* dans le groupe *xs* : *Flaswereda*, lieu dit « rive du lin » (cf. angl. *flax*, all. *Flachs*, néerl. *vlas*) ; qu'il présente comme la langue actuelle une tendance à la *svarabhakti* dans des exemples comme *Berega*, *Langoberega*, de germ. *berg-* ; *Buruclarum*, *Buroclar*, de *burk-* (écorce?) ; noms de personnes *Landburuga*, *Windborog*, etc. ; on admettra volontiers que l'ensemble des caractères de ce que nous appelons le vieux néerlandais concorde remarquablement avec le néerlandais moderne et que par conséquent les chances d'erreur sont à tout prendre bien réduites.

Plus qu'aucune autre, plus même en un sens que l'anglais, la langue néerlandaise a subi des influences romanes, c'est-à-dire françaises. Dès l'époque ancienne l'emprunt de noms d'hommes en est un indice. Dans la phonétique, l'évolution de *al*, *ol* devant dentale rappelle le traitement de lat. *alt(e)ru-* devenu *autre*. Plus tard la chute de *d* intervocalique (n. néerl. *leer* « échelle », de *leeder*, angl. *ladder*, all. *leiter*), le traitement *j* de nombreux *g*, la chute de l'*h* initial dans une série de parlers occidentaux (Flandre, Zélande, une partie du Brabant), se comparent tout naturellement à des

L'existence d'un préfixe *ma-* dans les langues austroasiatiques ressort notamment de l'exemple suivant : on a en santali *maran̄* que A. Campbell traduit par : « great, large, big, huge, to become or cause to become great, large, big, huge ; first born, principal, head, chief » ; *maran̄* est formé d'une racine *ran̄*, *lan̄* et d'un préfixe *ma-* comme l'indiquent les mots qui signifient « grand » dans les langues apparentées : čam *praun*, jaraï *pron̄*, *glon̄*. En annamite moderne *lón* « grand » n'a conservé que la racine. Mais l'annamite moyen *mlón* gardait encore au xvii^e siècle la trace de l'élément *ma*.

En khasi une particule emphatique *ma-* se place devant les pronoms. « *Ma-* prefixed emphasises the pronoun ; *ngā la ong, ma-ngā* = I said, even I » (*Linguistic Survey of India*, II, p. 9). Il semble même que cette particule emphatique employée par politesse devant le pronom de la 2^e personne se soit dans plusieurs cas contractée avec lui. En regard de bahnar *ē*, *ih*, kaseng et halang *ai* « tu, toi », on a kon-tu et sué *mai* et annamite *mây* ou *mây* qui ont même signification. En stieng les deux formes avec ou sans *m* coexistent et sont spécialisées : *ēi* s'emploie lorsqu'on parle à une femme, *mēi* quand on s'adresse à un homme.

SANSKRIT *mayūra-*, *mayūka-*, *marūka-*.

Un nom du paon *mayūra-* paraît déjà dans le Rg Veda. M. Jules Bloch en a récemment rapproché des formes dravidiennes, munda et indochinoises (B. S. L., XXV, p. 16).

Voici les principales formes austroasiatiques :

santali	<i>marak'</i>
savara	<i>mara</i>
čam	<i>amrak</i>
malais	<i>mera</i>
črau	<i>brak</i>
stieng	<i>brāk</i>
mon	<i>mrā</i>

La plupart de ces noms présentent une gutturale finale et

la forme ancienne paraît être *marak* à peu près conservée en santali où *k'* est la notation de l'implosive.

Dans *marak* on peut isoler le préfixe *ma* auquel s'ajoute le radical *rak* qui imite le cri de l'animal. On trouve en effet dans le dictionnaire santali de A. Campbell :

rak', « to weep, to beseech, the call, cry or note of a beast, bird or insect »,

et parmi les exemples donnés sous ce mot :

marak' rak', « peacock crow which is earlier than cock crow ».

La même syllabe *rak* explique malais *sorak*, khmer *srek* et jarai *kraih* qui tous signifient « crier ». Le paon, dont le cri rauque se fait entendre avant celui du coq, est l'animal qui crie, qui fait *rak*.

Il existe en sanskrit un nom du paon *marūka-* qui semble exactement calqué sur cette forme austroasiatique si l'on tient compte de l'équivalence $a = u$ dont j'ai précédemment donné des exemples (B. S. L., XXIV, p. 120).

Outre *marūka-* il existe en sanskrit un autre nom du paon *mayūka-* donné dans le supplément au lexique de Hemacandra. Le passage de la première à la seconde de ces formes s'explique aisément dans les langues austroasiatiques. Ainsi pour l'adjectif « rouge » on a malais *merah*, čam *mòriah*, jarai *miyāh*.

Mayūka- et *mayūra-* qui ont même signification sont trop semblables pour qu'on ait le droit de les séparer et l'on pouvait avoir le sentiment de leur parenté puisqu'en indo-aryen *-ka* et *-ra* sont des suffixes réguliers. Comment a-t-on passé de l'un à l'autre? La langue védique, savante et aristocratique, transpose dans un plan supérieur les images et les mots populaires ; d'où son obscurité et son prestige. *Mayūka-* emprunté aux tribus aborigènes était d'origine trop humble pour désigner dans les hymnes le plus noble des oiseaux. Ne pouvait-on changer la terminaison? *Mayūka-* donnait l'illusion d'être formé de *mayū + ka*¹.

1. Les Indo-aryens étaient coutumiers de ces analyses arbitraires. Le mot *sura-* « dieu » par exemple a été créé en isolant abusivement dans *asura-* l'*a* initial.

En substituant *-ra* à *-ka*, on donnait au mot un aspect inattendu et par conséquent moins vulgaire. Peut-être aussi *-ra* était-il un suffixe plus relevé que *-ka* puisqu'il s'oppose à un *-la* qui en est l'équivalent populaire.

Mayūra-, une fois admis dans la littérature religieuse, devait évoluer comme les autres mots indo-aryens. L'existence d'une forme prākrite *mora* explique le nom de la dynastie *Maurya*. Ce mot que les traducteurs chinois rendent par « famille du Paon » est à classer avec *Matanga* parmi les noms de tribus et de clans royaux en relation avec un animal ou un végétal dont la liste s'allongera à mesure que progresseront nos recherches.

Ainsi le préfixe *ma-*, que nous avons isolé dans santali *maran* et dans divers pronoms austroasiatiques, se retrouve au début des noms de l'éléphant et du paon. L'éléphant, seigneur de la forêt, et le paon, roi des oiseaux, occupent une place élevée dans la hiérarchie des êtres ; *maran* qualifie ce qui est grand au physique ou au moral ; en khasi la particule *ma-* est emphatique. Dans quelle mesure l'élément *ma* est-il un véritable préfixe ? N'est-ce pas plutôt un élément de vocabulaire, un mot ayant valeur d'augmentatif ? Dans un grand nombre de langues indochinoises et indonésiennes *mas* ou *mah* est un nom de l'or, le métal précieux par excellence. En javanais le même mot *mas* qui désigne l'or est en même temps un titre de noblesse. En stieng *mah* signifie « grand » et en bahnar on a *mah* « or » et *mā* « droit, le côté droit ».

On ne peut qu'indiquer ici le problème car il se pose à peu près de la même manière à propos d'autres préfixes. Ainsi le préfixe *tam* que nous avons isolé dans l'indo-aryen *tāmbūlam* « bétel » (B. S. L., XXIV, p. 256) précède normalement les noms d'arbres en stieng et en bahnar, sert dans des langues apparentées à former le nom de « l'arbre ». *tam-loñ*, *tōm-lon*, *tom-chi*, etc..., et est en khmer et en stieng, sous les formes *dōm* [*tōm*], *tōm* un véritable nom qui signifie « tronc d'arbre, principe, origine ».

SKR. *makuta-*, *mukuta-*, etc.

Du moment où l'on admet dans certains mots l'existence d'un préfixe *ma-* ayant peut-être valeur d'augmentatif et susceptible de prendre la forme *mu*, on peut chercher à analyser de la même façon d'autres mots indo-aryens suspects d'avoir été empruntés aux langues austroasiatiques. On verra plus tard que *makuta-*, *mukuta-* « diadème » contiennent ce même préfixe *ma-*, *mu-*. *Murala-*, nom d'un poisson est également le nom d'un peuple (*Kathāsarit-sāgara*, 19, 96) qu'on assimile aux Kerala (Dict. de Saint-Petersbourg, s. v° *murala*); en outre *Muralā* ou *Murandalā* est le nom d'une rivière du pays des Kerala. Nous avons ici un jeu de préfixes et d'infices qui dénote une origine austroasiatique. De *kerala-* on passe à *muralā* par substitution du préfixe *mu-* au préfixe *ke-* et *murandalā* dérive de *muralā* par infixation de *nd*, double infixe fréquent dans les langues austroasiatiques. A supposer que *ma-*, *mu-* ait encore ici valeur d'augmentatif, on comprend que ce préfixe ait pu servir à désigner une rivière, un peuple ou une tribu importante et le poisson éponyme de cette tribu. On pourrait même être tenté d'expliquer de la même façon : védique *marut*, nom du vent et des dieux du vent et de la tempête, dont aucune étymologie satisfaisante n'a été donnée jusqu'à présent. Si le paon **maruk(a)* est « l'oiseau qui crie », le vent et les Marut ne pouvaient-ils être appelés « ceux qui crient » ou « les hurleurs » ? Dans un des parlers sakai (Péninsule malaise) *parug* est le nom du vent auquel on peut comparer sur le même domaine *rū* « rugir (comme un tigre) » et môn *pāru* « bruit, son ». Il est vrai que nous avons en skr. *marut* et non **maruk*, mais il existait en indo-aryen une racine *rud* signifiant précisément « crier, se lamenter, hurler » et des noms tels que *rutam* « cri » et Rudra « le Hurleur » nom du grand dieu chef des Marut. On pourrait concevoir que par analogie avec *rud*, *rutam*, le nom du vent fût devenu *marut*. Mais ce n'est là qu'une con-

jecture. L'étude des noms propres indo-aryens ne pourra donner dans bien des cas de résultats définitifs aussi longtemps que nous ignorerons l'importance des apports austroasiatiques dans les religions et la civilisation de l'Inde ancienne¹.

1 En attendant une étude d'ensemble, j'ai commence de montrer dans deux monographies l'influence de la civilisation austroasiatique sur les institutions religieuses et sociales de l'Inde ancienne . *Études asiatiques, La princesse a l'odeur de poisson et la nāgī dans les traditions de l'Asie orientale* et *Journal Asiatique*, 1924, II, p 404 et suiv , *Le prologue-cadre des Mille et une nuits et le theme du svayamvara*.

J. PRZYLUSKI.

A PROPOS DE L'ACCENT D'INSISTANCE EN FRANÇAIS

Les lois qui régissent, en français, l'accent normal d'intensité et la décomposition de la phrase en groupes accentués sont souvent troublées et voilées par le phénomène que l'on a appelé d'abord *déplacement emphatique d'accent*, mais que M. Grammont a nommé plus justement *accent d'insistance*. C'est un second accent qui frappe une autre syllabe que l'accent normal, et qui se surajoute à celui-ci dans les mots auxquels on donne une importance particulière, par ex. : « C'est un crime **sauvage** et abominable. »

L'accent normal et l'accent d'insistance sont des faits d'ordre différent. Le premier est déterminé par des conditions linguistiques : nature et structure des mots et de la phrase ; le second est déterminé par des conditions psychologiques : intérêt et émotion qui accompagnent le discours. Pour parler comme F. de Saussure, l'accent normal est du domaine de la *langue* ; l'accent d'insistance est du domaine de la *parole*, et c'est ce qui rend ses lois assez difficiles à fixer. J'ai fait voir, il y a longtemps déjà (*Le Maître Phonétique*, juillet 1894), que l'accent d'insistance frappe, d'ordinaire, la première syllabe du mot commençant par une consonne, c'est-à-dire la première syllabe dans les mots à initiale consonantique, et la seconde syllabe dans les mots à initiale vocalique. Néanmoins il arrive parfois que dans ces derniers mots, l'accent d'insistance frappe non pas la seconde, mais la première syllabe. Peut-on trouver une formule qui fasse connaître dans quels cas, l'accent d'insistance frappe la première et non la seconde syllabe de ces mots ? M. Grammont a tenté de le faire (*Traité pratique de prononciation française*, p. 143 et suiv.). Y a-t-il réussi ?

Dans le *Bulletin de la Société de Linguistique* (n° 76, p. 80-86), M. Marouzeau a montré que les règles posées par

M. Grammont ne sont pas toujours d'accord avec les faits, et, reprenant le problème, il en trouve la solution dans la distinction qu'il établit entre l'accent *intellectuel* et l'accent *affectif*. L'accent intellectuel est fondé sur le jugement, il met en relief le sens du mot, sa compréhension logique ; l'accent affectif est fondé sur le sentiment, il met en relief la valeur du mot, son substratum émotionnel. L'accent intellectuel d'insistance frappe la première syllabe des mots à initiale vocalique, l'accent affectif d'insistance frappe la seconde syllabe de ces mots.

Considérons, par exemple, les deux phrases suivantes :

« Son œuvre, d'apparence lyrique, est, en réalité, une épopée. »

« Quelle épopée que sa vie ! »

Dans toutes deux le mot *épopée* porte l'accent d'insistance, mais, dans la première, c'est l'accent d'insistance intellectuel sur la première syllabe, dans la seconde, c'est l'accent d'insistance affectif sur la seconde syllabe.

La démonstration de M. Marouzeau, appuyée par de nombreux exemples est tout à fait convaincante, et elle éclaire une foule de faits restés obscurs jusqu'ici. Il n'est pas inutile cependant de lui ajouter quelques observations.

En premier lieu, il est facile de constater que les deux sortes d'accent diffèrent par leur nature phonétique. Dans la première phrase : « Son œuvre, d'apparence lyrique, est, en réalité, une épopée », l'accent d'insistance, qui est un accent intellectuel, se marque par une intensité plus grande de la première voyelle, accompagnée d'une élévation du ton. Dans le second exemple : « Quelle épopée que sa vie », l'accent d'insistance, qui est un accent affectif, se marque surtout par un renforcement et par un allongement de la consonne initiale de la seconde syllabe. Il peut donc arriver que le même mot porte à la fois l'accent intellectuel sur la première syllabe et l'accent affectif sur la seconde. Ainsi cette phrase : « Quelle épopée que sa vie » peut être prononcée avec l'accent affectif seul : dans ce cas il n'y a aucune élévation du ton sur la première syllabe. Mais nous pouvons également prononcer la phrase en éle-

vant le ton sur la première syllabe, tout en renforçant et en allongeant la consonne initiale de la seconde syllabe. Dans ce cas le mot porte à la fois l'accent intellectuel et l'accent affectif. Cela se produit, en général, quand nous songeons au sens propre de mot *épopée* et que nous avons conscience d'employer un langage figuré, et les deux accents deviendront presque nécessaires, si le mot *épopée* est en opposition avec un autre terme, comme dans la phrase suivante : « Quelle épopée que sa jeunesse, quel roman que sa vieillesse ! »

En second lieu, il faut noter que l'on doit distinguer l'accent intellectuel et l'accent affectif dans les mots commençant par une consonne, aussi bien que dans les mots commençant par une voyelle. Reprenons, en effet, la phrase déjà citée :

« Son œuvre, d'apparence lyrique, est, en réalité, une épopée. »

Dans cette phrase le mot *lyrique* portera l'accent intellectuel d'insistance, aussi bien que le mot *épopée*. Cet accent se manifestera également par une intensité plus grande et une élévation du ton de la voyelle de la première syllabe, sans qu'il y ait renforcement ou allongement de la consonne initiale.

Considérons encore une phrase citée par M. Grammont (*o. c.*, p. 141), mais que je modifie un peu, afin que tous les mots frappés par l'accent d'insistance aient une consonne à l'initiale :

« Il ne cite jamais que des Grecs de l'antiquité : en philosophie, Platon ; en littérature, Pindare ; en politique, Périclès ; en sculpture, Phidias. »

Les mots : *philosophie, littérature, politique, sculpture, Platon, Pindare, Périclès, Phidias* seront, en général, prononcés avec un accent intellectuel d'insistance. Dans aucun d'eux, la consonne initiale n'est renforcée ; mais les syllabes initiales de tous ces mots sont prononcées avec une intensité plus grande et une variation de hauteur. Dans les mots *philosophie, littérature, politique, sculpture*, la première syllabe, celle que M. Grammont appelle l'insistante, s'abaisse,

tandis que la syllabe normalement accentuée (que M. Grammont appelle la rythmique) s'élève. Dans les mots *Platon*, *Pindare*, *Périclès*, *Phidias*, la première syllabe s'élève, tandis que la syllabe normalement accentuée s'abaisse. La variation de hauteur de l'insistante est en sens inverse de celle de la rythmique. On voit que l'accent intellectuel d'insistance est un phénomène d'intonation plus encore peut-être que d'intensité.

Le mot à initiale consonantique peut, comme le mot à initiale vocalique, porter à la fois l'accent intellectuel et l'accent affectif. Ainsi dans la phrase de Gambetta :

« Il faut se soumettre ou se démettre. »

les deux infinitifs *soumettre* et *démètre* portent à la fois l'accent intellectuel marqué par l'élévation du ton, et l'accent affectif marqué par le renforcement de la consonne initiale.

On peut résumer ainsi qu'il suit les résultats de l'étude de M. Marouzeau et des remarques que je viens de faire :

1° Il faut distinguer deux sortes d'accents d'insistance : l'accent intellectuel et l'accent affectif, tels que M. Marouzeau les a définis.

2° L'accent intellectuel est surtout vocalique : il a pour caractères essentiels une intensité plus grande de la *première voyelle du mot* et une variation de sa hauteur en sens inverse de la variation de hauteur de la syllabe normalement accentuée.

L'accent affectif est surtout consonantique. il a pour caractères essentiels un renforcement et un allongement de la *première consonne du mot*.

3° Le même mot peut porter à la fois les deux accents d'insistance : l'accent intellectuel et l'accent affectif.

On peut se demander pourquoi l'accent intellectuel agit surtout sur la hauteur et l'intensité de la voyelle, tandis que l'accent affectif agit surtout sur l'intensité et la durée de la consonne. Pour répondre à cette question, il faut se rappeler que l'attention spontanée, l'intérêt intellectuel sont déjà des phénomènes d'ordre affectif qui se manifestent dans l'organisme par des modifications analogues à celles déter-

minées par les émotions. Ce sont des états affectifs faibles résultant d'un fait de connaissance, tandis que les émotions proprement dites sont des états affectifs forts. Or, Spencer a fait remarquer que les émotions faibles ne peuvent agir que sur des muscles d'une très petite masse et faciles à mouvoir comme les muscles du larynx. Il est donc naturel que l'accent intellectuel, résultat d'un état émotionnel faible, ne produise de modifications que dans la phonation, c'est-à-dire dans la hauteur et l'intensité de la voyelle. Au contraire l'accent affectif, résultant d'une émotion plus intense, agira sur des muscles plus difficiles à mettre en branle, comme ceux de l'articulation, et modifiera la consonne elle-même.

Mais le degré d'émotion qui accompagne la parole dépend des dispositions psychologiques présentes du sujet parlant. Selon les individus et les circonstances, le même mot dans la même phrase sera prononcé, tantôt sans accent d'insistance, tantôt avec l'accent d'insistance intellectuel, tantôt avec l'accent d'insistance affectif, tantôt avec les deux accents d'insistance à la fois. Tandis que l'accent normal est un phénomène linguistique qui s'impose à toute une collectivité d'une manière à peu près uniforme, l'accent d'insistance est un phénomène psychologique variable : dans la parole de chacun, il apparaît, se transforme ou disparaît au gré des ondes changeantes et mouvantes de l'émotion et de la pensée.

LÉONCE ROUDET.

Muhammad-Mahomet.

Les langues romanes ont, pour le nom du prophète Muhammad, une série de formes anciennes dont la vocalisation initiale est identique (esp. *Mahoma*, port. *Mafoma*, franç. *Mahomet*, *Mahom*, ital. *Maometto*) mais anormale puisque, de Muhammad, on serait en droit d'attendre des emprunts à vocalisation *o-a* au lieu de *a-o*.

Je crois avoir trouvé l'explication de cette anomalie apparente. Dans un passage du *Résumé* donné par Ahmad Ibn 'Ardûn ez-Zağğali¹ de son traité sur le mariage et l'éducation des enfants intitulé *Muqni' el- muhtâğ fi adâb el- azwâğ*², l'auteur prescrit, à propos du nom de Muhammad donné à un nouveau-né, « que ce nom ne soit pas défiguré par la vocalisation du premier *mîm* en *a* et du *hâ* en *u* ». Cette recommandation implique qu'au xvi^e siècle les Gumâra, au lieu de la forme classique *Muhammad*, avaient coutume d'employer une forme *Maḥammad*, c'est-à-dire, dans la prononciation courante et en tenant compte de l'influence des consonnes sur les voyelles, **Maḥammad*. C'est cette forme nord-marocaine, ou son prototype andalous, qui doit être à l'origine des formes romanes; le nom du prophète de l'Islâm étant passé dans les langues européennes à la suite des luttes entre Chrétiens et Musulmans en Espagne, il était naturel qu'il fût emprunté sous une forme vulgaire et occidentale.

Georges S. COLIN.

1. Juriste marocain, originaire des Banû Zağğal, l'une des tribus des Gumâra; dans la région de Šašāwan (*vulgo* Chechaouen); il mourut à Fes, un peu après l'année 970 hég /1562-63. Cf. *Ğadwat el -Iqtibâs*, lithogr. Fès 1309/1891-92, p. 82-83.

2. Cf. édition lithogr. Fès 1319/1901-02, p. 73, l. 23-24.

CALIGA « CHAUSSURE DE SOLDAT »

Au latin *caliga* « chaussure de soldat » manque encore une étymologie précisée. ISIDORE, *Orig.* XIX, 34, 12 dit : *caligae vel caliga, callo pedum dictae, vel quia ligantur*. M. A. Vaniček (*Etym. Wortb. d. lat. Spr.*², 1884, p. 59) et MM. M. Bréal et A. Bailly (*Dict. étym. latin*^o, 1902, p. 30) l'ont rattaché à la famille de *calx* « talon » et de *calceus* « espèce de chaussure », sans expliquer le suffixe. M. A. Walde (*Lat. etym. Wortb.*², 1910, p. 113) cite cette étymologie, mais la déclare « ganz problematisch, man müsste dabei von dem in lit. *kulnis* « Ferse » vorliegenden einfacheren Stamme **qal-* ausgehn ». M. A. Zimmermann (*Etym. Wortb. d. lat. Spr.*, 1915, p. 32) dit que le mot est « seinem Ursprunge nach unerklart ».

Il existe néanmoins une possibilité bien simple, indiquée en partie par Isidore, laquelle semble jusqu'ici avoir échappé aux philologues : **calc-o-ligā*, de *calc-* « talon », -*o-* voyelle de composition, -*ligā* « lien », cp. *ligāre* « lier ». Ce primitif aurait été réduit par haplogogie à sa forme actuelle ; le fait que *caliga* se trouve pour la première fois chez Cicéron, ne prouve rien contre l'antiquité du mot, et la chute de la syllabe qui aurait reçu l'accent tonique aux temps historiques nous contraint à reculer sa perte jusqu'au temps de l'accent initial. Un mot de la vie de soldat a pu exister bien longtemps avant de faire son début dans la littérature.

Une telle étymologie demande que la *caliga* ait quelque chose qui fonctionne comme un lien ; or voici ce qu'en dit M. A. Mau (Pauly-Wissowa, *Realenc. d. cl. Altertumswiss.*, III, 1355) : « Aus den bildlichen Darstellungen von Soldaten ergibt sich, dass die C. verschiedene Formen haben konnte. Immer ist es eine Art Sandale. Aber auf der

Traiansssäule ist deutlich kenntlich die Sohle mit Oberleder, welches aus einem Stück gefertigt aber riemenartig zerschnitten ist. Dagegen erscheint auf Grabsteinen römischen Soldaten eine andere Form... : die Sohle ist durch acht Lederstreifen am Fuss befestigt, von denen vier dicht aneinander quer über den Fuss gehen, einer unter, drei über dem Knochel das Bein umfassen ; durch einen oben auf dem Fuss liegenden schnurartigen Streifen sind sie unter einander verbunden. »

Cette description convient bien à notre étymologie; et confirme l'hypothèse que *caliga* a pu, à l'origine, renfermer l'idée de « lier ». L'anglais nous fournit aussi un nom de chaussure dont l'histoire sémantique est pareille : *ties* « low shoes fastened with lacings ». Mais pourquoi lier le (ou au) talon ? Évidemment, le *calc-eus* indique une chaussure *talonneuse (si l'on veut bien pardonner la fabrication, pour écarter une confusion avec la talonnière de Mercure), qui couvre le *calx* ou talon, ou d'autre façon s'y associe ; la *caliga* ou **calcoligā* exprime l'essentiel d'une chaussure qui se rattache au talon par des liens. Cependant, dans les deux, il faut entendre *calx* ou talon dans une signification un peu plus étendue, laquelle comprendrait aussi le pied et la cheville.

À l'origine, **calcoligā* a pu être une formation en sens inverse ; *calcem ligare* pourrait donner **calcoligā*, comme *pugna* se dérive de *pugnare*, verbe dénominatif de *pugnus* « poing ». Mais en tout cas, il y a assez de substantifs semblables, dans la première déclinaison, pour justifier le postérieur de notre composé.

Cette chaussure militaire a donné son nom à un empereur romain, comme nous lisons dans Tacite (*Ann. I, 41*) : *quem militari vocabulo Caligulam appellabant, quia plerumque ad concilianda volgi studia eo tegmine pedum induebatur*. L'épithète a remplacé plus tard sa propre appellation de Gaius, par laquelle on le nommait de son vivant. On peut le représenter en anglais par une pareille formation, *Bootie*, où le suffixe de diminutif est, tout comme dans le mot latin, marque d'affection. L'anglais donne

de plus un jeu qui manque au latin, mais qui convient bien à la vie militaire : *Bootie* et *booty* « praeda, butin », mots qui, pour l'oreille, n'admettent pas de distinction.

University of Pennsylvania

Roland G. KENT.

LES ITÉRATIFS LATINS EN *-tāre(-sāre)*

(*Suite.*)

V

Les déviations de l'aspect imperfectif dans l'itératif.

Après les cas où l'ancienne opposition *imperfectif-perfectif* s'est exactement maintenue, il nous faut aborder ceux, beaucoup plus nombreux, où elle s'est effacée ou modifiée. — Ce n'est pas qu'on puisse établir entre les uns et les autres une délimitation précise. Tous les degrés intermédiaires existent entre les cas extrêmes, Il nous suffira de rechercher quels mouvements de différenciation se produisirent à partir du point de départ unique, quels en sont les causes et le point d'aboutissement.

Aspect complexe, l'imperfectif latin pouvait se simplifier en deux sens, soit qu'il perdît l'aspect duratif pour devenir purement indéterminé, ou l'aspect indéterminé pour devenir purement duratif. Le premier cas est réalisé dans une série d'exemples peu nombreux mais curieux. ceux où l'itératif a le sens conatif.

On s'est étonné de ces exemples, on les a méconnus même (Cf. Wolfflin, *Arch.*, IV, 216). Ils s'expliquent aisément, en partant de l'aspect indéterminé. *Exspectāre* « regarder » c'est presque « chercher à voir » (*conspicere*), *consultāre* « délibérer » presque « chercher à prendre une détermination » (*consulere*); de l'indéterminé au conatif la transition est aisée.

Soit *capēre* : *captāre*.

Rud., 294 (ce sont des pécheurs qui parlent).

échinos, lopadas, ostreas, balanos *captamus* « nous faisons encore un métier de prendre ».

Sans réalisation envisagée. C'est un imperfectif. Et nous avons le perfectif v. 300

cibum *captamus* e mari ; si euentus non euenit
neque quisquam *captumst* piscium

« et si nous ne réussissons à prendre aucun poisson ».

Mais le procédé qu'exprime *capere* s'accommode mal de l'aspect duratif. Indéterminé-instantané, l'itératif est dès lors un véritable conatif :

cf. *Amph.*, 821. Alcène, soupçonnée par son mari :

tu si me impudicitiai *captas*, *capere* non potes

« toi, si tu cherches à me convaincre d'adultère, tu n'y parviendras pas ».

Tér., *Hec.*, 72 une courtisane encourage une amie à dépouiller sans pitié ses amants.

Iniurium autemst ulcisci aduersarios

aut qua uia te *captent* eadem ipsos *capi*?

« et les prendre au piège auxquels ils cherchent à te prendre ».

Claud. Quadrig., *Ap. Non.*, p. 97.

Fabius de nocte coepit hostibus castra simulare obpugnare, cum hostem delectare dum collega id *caperet* quod *captabat*

« en attendant que son collègue eût réussi à prendre ce qu'il cherchait à prendre ».

Cf. *Amph.*, 422 ; *Mén.*, 646 ; *Pseud.*, 1251.

noscere : *noscitare*

noscere = « apprendre », *noscitare* = « chercher à apprendre » d'où « examiner ».

Rud., 10 Arcturus, dans le rôle du prologue :

(Iuppiter) nos per gentis alios alia disparat

qui facta hominum moresque pietatem et fidem

noscamus

« afin que nous apprenions ».

Mais *Cist.*, 682

nunc uestigia hic si qua sunt *noscitabo*

« j'examinerai s'il y a... » Cf. *Mén.*, 1064 ; *Mil.*, 520.

Ailleurs *noscēre* signifie « reconnaître » et on a aussi *'noscītāre* = « chercher à reconnaître ».

Rud., 390 qui suos parentes *noscere* posset
« reconnaître ses parents »
et *Epid.*, 537

noscito ego hanc nam uideor nescio ubi mihi uidisse prius.
Estne ea an non est quam animus retur meus ?
« je cherche à reconnaître ».

Ici encore la réduction de l'imperfectif à l'indéterminé-conatif s'explique, parce que *noscēre*, étant inchoatif, ne peut pas prendre l'aspect duratif

Le cas est le même pour *sciscēre* : *sciscītāre*. *Bacch.*, 302... ut illi id factum *sciscerent* « afin qu'ils apprissent ». Cf. *Acc.*, *trag.*, v. 625, et *Merc.*, 386 paulula etiam *sciscītāre* prius uolo

« j'ai quelques petites choses à demander... » Cf. *Tér.*, *Eun.*, 548

sciscēre signifiant « apprendre » ; *sciscītāre* = « chercher à apprendre (en interrogeant) ».

On a, dans le même sens, *scītārī*. *Capt.*, 263. Nam sunt ex te quae solo *scītari* uolo « Que je veux te demander » comme *Merc.*, 386.

La différence de sens qu'il y a entre *scio* = « je sais » et *scisco* = « je commence à savoir, j'apprends » s'efface dans leurs itératifs-conatifs, « chercher à savoir » ou « chercher à apprendre » revenant au même.

On voit comment l'aspect imperfectif peut être modifié dans un itératif donné par accommodation à la notion verbale qu'exprime cet itératif.

Ces quelques exemples qui présentent l'exagération de l'aspect indéterminé sont d'autant plus précieux que la valeur indéterminée tend à s'effacer de l'itératif latin. Dorénavant nous n'aurons plus à citer que des exemples où elle s'efface ou disparaît.

Dès lors l'opposition entre itératif et primitif devient beaucoup plus flottante. Parfois l'itératif fait à demi double emploi avec son simple. Parfois au contraire il se spécia-

lise au point de perdre tout rapport sémantique avec lui. Ce n'est qu'avec l'extension de l'aspect fréquentatif que s'établit à nouveau un principe général d'opposition entre l'itératif et le primitif. Sans entrer dans tout le détail des faits, il suffira de citer quelques exemples, empruntés pour la plupart aux verbes de mouvement, très représentatifs à cet égard.

Dans les couples : *aduenire* : *aduentäre* ; *uertëre* : *uersäre* ; *rapëre* : *raptäre* : *fugëre* · *fugitäre*, l'opposition *déterminé-indéterminé* est bien mise en lumière. Il en va autrement pour d'autres verbes de mouvement.

Voluëre, comme *uertëre* (*BSL*, 25, 171) désigne un mouvement circulaire. Mais il exprime l'action de « se mouvoir en roulant » sous son aspect indéterminé. Ce n'est pas avec *uertëre*, mais avec *uersäre*, que concorde, pour l'aspect, *uoluëre*.

Cf. *Lucr.*, V, 715 (explication des phases de la lune).

Est etiam quare proprio cum lumine possit

uoluier et uarias splendoris reddere formas

« il se peut aussi què ce soit avec une lumière propre qu'elle roule... » (indéterminé), v. 720, autre hypothèse :

uersari potest, globus ut, si forte, pilai

dimidia ex parti candenti lumine tinctus

uersandoque globum uariantis edere formas

denique eam partem, quaecumque est ignibus aucta

ad speciem *uertit* nobis oculosque patentis

« elle peut tourner sur elle-même... et en tournant », *uersari* est employé comme tout à l'heure *uoluier* pour exprimer un mouvement indéterminé ; mais v. 924 *uertit* « se tourne vers nous » ; aspect déterminé.

Cf. *Enn.*, A, 431, V

clamor ad caelum *uoluendus* per aethera uagit

« roulant à travers l'éther » ; *uoluere* est indéterminé comme le grec ἐλίσσω dans des expressions homériques dont Ennius a dû se souvenir. Ainsi A, 317

κίσις δ' οὐρανὸν ἔκεν, ἐλίσσμενῃ περὶ καπνῷ

Etant donné cet aspect de *uoluere*, ce verbe ne pouvait s'opposer à un itératif indéterminé. On conçoit cependant

, que l'analogie des verbes de mouvement munis d'un itératif ait fait créer *uolūtāre*.

Volūtāre, peu distinct d'aspect de son primitif, ne fait qu'exprimer plus explicitement l'aspect déjà duratif de *uoluere*.

Most., 87

(in meo corde) eam rem *uolutaui* et diu disputaui.

Cf. *Capt.*, 781 et *Mil.*, 193.

(ce verbe a tendance à se spécialiser au sens figuré). Cf. *uolutāre in pectore, in corde*.

Toute une série de verbes exprimant *un mode* de mouvement sont d'aspect indéterminé en tant qu'ils fixent l'attention sur le caractère de l'action, et non sur son terme.

gradī : grassārī.

Pseud., 1236

si *graderere* tantum quantum loquere, iam esses ad forum
« si tu marchais autant que tu parles »

grassārī ne fait que renforcer la valeur durative de *gradī*, d'où le sens de « marcher lentement, flâner ».

Poen., 513. Nam iste quidem gradus succretust cribro pollinario

nisi cum pedicis condedicistis istoc *grassari* gradu.

Cf. *Rud.*, 231 ; *Bacch.*, 1136 sq.

currere : cursāre.

Merc., 151 qui me rupi causa *currendo* tua

et Tér., *Hec.*, 815

ita *cursando* atque ambulando *totum hunc contriui diem*.
L'itératif insiste sur l'idée de durée.

(Cf. *Eun.*, 287 ; *Héc.*, 315 *cursito* ; *Eun.*, 278, très proche du fréquentatif, comporte sans doute une nuance comique. Cf p. 103.)

Cursāre, rare au simple, est fréquent en composition (*concurrere*. *Enn.*, A , 154, V à rapprocher de *concursāre*, *Luc.*, *Satur.*, 138 opposition ; imperfectif-perfectif) Sans doute l'existence de *-cursāre* en composition a-t-elle con-

tribué, en même temps que l'analogie du type *rapĕre* : *rap-tāre*, à faire créer *cursāre*, en face de *currere*. Bien des itératifs faisant plus ou moins double emploi avec leur primitif ont pu être ainsi extraits d'itératifs composés.

nāre : *natāre*

Enn., A, 252, V alter *nare* cupit ; alter pugnare paratumst et *Rud.*, 154, 5 — uide eiecti ut *natant*.

L'itératif insiste sur les efforts prolongés des naufragés (Cf. v. 170 le perfectif *enābit*).

sequi : *sectāri* -

sequi est par lui-même duratif ;

Epid., 14 nam ut apud portum te conspexi curriculo
occepi sequi ;

sectāri insiste sur l'idée de durée. *Persa*, 172

Nam equidem te iam *sector* quintum hunc annum.

(Cf. *sectari solet. Epid.*, 486 ; *Merc.*, 18 et *Phorm.*, 85.)

Parfois les deux verbes sont équivalents :

Tér., *Phorm.*, 408 potius quam lites *sector*.

Ad., 247 potius quam litis *sequear*.

Mais *sectāri* se différencie de son primitif en passant du *duratif* à l'*intensif*, de « suivre longuement » à « suivre avec acharnement » (*Mil.*, 778, 91) à « poursuivre » (*Phorm. Prol.*, 7 ; *Miles*, 162, 179).

Même type d'itératif-duratif en dehors des verbes de mouvement :

quaerĕre : *quaeritāre*

tous deux indéterminés :

quaerere = « chercher », *quaeritāre* = « être à la recherche de ».

Mén., 70, Ménechme, nous dit le Prologue, cherche son frère jumeau depuis de longues années :

uenit cum seruo suo

hunc *quaeritatum* geminum germanum suum.

v. 233. L'esclave Messenio exprime sa lassitude d'une longue recherche :

hominem inter uiuos *quaeritamus* mortuom

« nous sommes à la recherche d'un mort »

Mais v. 232 Ménechme nous dit qu'il vient à Epidamne
fratrem *quaesitum* geminum germanum *suom*
« pour chercher son frère ». Il stipule l'objet de son voyage,
sans autre insistance.

(Cf. *Mén.*, 575 ; *Stich.*, 171 ; *Amph.*, 1011-1014 ; *Epid.*,
197-200.)

gerĕre : *gestāre*

Rud., 1104 O mei parentes hic uos conclusos *gero*.

Mais *Pseud.*, 9

Quid est quod examinatus iam *hos multos dies*
gestas tabellas tecum.

(Cf. *Stich.*, 159 ; *Pseud.*, 427.)

ostendĕre : *ostentāre*

ostendĕre = « montrer, indiquer ».

Cl. Quadrig. *ap. Gell.* 17, 2, 14 « quem capitolium seruasse a Gallis supra *ostendi* ».

Mais *ostentāre* = « montrer avec insistance » (duratif-intensif) d'où « avec évidence » (intensif). Cf. *Enn.*, A, 430 V) et plus souvent « montrer avec affectation ».

Eun., 482.

Neque pugnas narrat neque cicatrices suas *ostentat* (Cf. *Aul.*, 195 ; *Cist.*, 220).

Dans tous ces exemples l'itératif plus expressif, mais non pas autrement expressif que le primitif, est un *intensif* pur et simple.

Dans une série de verbes de mouvement l'itératif s'est différencié du primitif en se spécialisant au sens figuré.

trahĕre : *tractāre*

Amph., 953

Quom ego Amphitruonem collo hinc obstricto *traham*
« je le traînerai loin d'ici » est d'aspect déterminé.

Amph., 1112

egros cunas recessim rusum uorsum *trahere* et ducere
« traîner de ci de là », d'aspect indéterminé comme l'itératif
tractāre. Pac., *trag.*, 350

agite ite, rapite, comas

tractate per aspera saxa et humum

Cf. Enn., *Sc.*, 75, V ; *Mil.*, 488.

L'itératif se différencie du simple en passant au sens figuré de « traiter ». Il y a un calembour entre les deux sens, *Bacch.*, 201. Il s'agit d'une *Samia*, femme de Samos, qu'on assimile irrévérencieusement à une *samia* (*testa*) cruche de Samos.

Vide quaeso ne quis *tractet* illam indiligens

Scis tu ut confringi uas cito Samium solet

Il y a jeu sur les sens « manier » et « traiter ».

Cf. *Cas.*, 850 ; *Phorm.*, 18 ; *Eun.*, 924 ; *Trin.*, 327, etc.

uehère : *uexāre*.

Sans doute faut-il séparer étymologiquement *uexāre* de *uehère* et *uctāre* (cf. *BSL*, 25, 157). Il semble que les anciens sentaient dans *uexāre* aussi bien que dans *uctāre* un itératif de *uehère* ; *uctāre* conserve le sens propre « transporter en charriant » (Caton, *De Agr. Cult.*, X, 1) ; *uexāre* a un sens figuré et moins précis. Cat., *ap. Serv. ad Buc.*, 6. 76 : « Cumque Hannibal terram Italiam laceraret atque *uexaret* » (Cf. Servius : nam qui fertur et raptatur... *uexari proprie dicitur*).

dūcere : *ductāre*

Tér., *Ad.*, 752

tu inter eas restim *ductans* saltabis

au sens propre (il s'agit sans doute d'un jeu ou d'une danse populaire, et d'une expression consacrée dans ce jeu, cf. p. 123). D'ordinaire *ductāre* se prend au figuré, dans deux sens :

α) « Mener quelqu'un par des ruses » le « faire marcher » comme dit le français populaire (et peut-être *ductāre* a-t-il la même valeur populaire) :

Capt., 642

Qui me ut lubitum est ductauit dolis.

Cf. 755 et *Mén.*, 694.

Ducere a la même valeur *Phorm.*, 500 ; *Andr.*, 644.

β) « posséder les faveurs d'une femme » sens fréquent chez les comiques.

Asin., 164, 169, 189, 863, etc. ; *Most.*, 844 sq. où il y a calembour entre le sens propre et le sens figuré β) de *duc-tāre*. Cf. *Quint.*, 8, 3, 44.

Dans *Phorm.*, 500 (c'est un *leno* qui parle) :

ut phaleratis dictis *ducas* me, et meam *ductes* gratiis

« que tu me lanternes avec des paroles dorées, et possèdes mon esclave sans payer », il n'y a pas à chercher une opposition d'aspect : *ducas* est pris au sens α), *ductes* au sens β).

(Nous ne croyons pas qu'il faille rapprocher ce dernier sens de *ductāre* de l'emploi de *dūcere* dans l'expression officielle *ducere uxorem*, où *dūcere* est pris au sens propre et général : « conduire une femme chez soi ».)

ciēre : *citāre*

citāre « citer, convoquer ».

Mén., 456. Qui nisi adsint quom *citentur* census capiat ilico

ou, plus généralement « appeler ». Cf. *Mén.*, 844 ; *Pseud.*, 32.

recitāre, *sollicitāre* ont de même une valeur figurée.

tuērī : *tūtārī*

tūtārī = « veiller sur ».

Amph., 214 respondent bello se et suos *tutari* posse.

(Cf. *Amph.*, 352 ; *Merc.*, 835, etc.)

habēre : *habitāre*.

Ici c'est sous nos yeux que l'itératif-duratif supplante le primitif dans un emploi spécial, où nous trouvons d'ailleurs le primitif quoique plus rarement.

C'est à *habēre* pris au sens absolu = *sē habēre* « se tenir dans un lieu, y habiter » que se rattache *habitāre*.

Mén., *Prol.*, 69. Ille geminus qui Syracusis *habet*

« qui réside à Syracuse ». Cf. Acc. *Trag.*, 537 ; Pl., *Bacch.*, 114.

On trouve concurremment le simple et l'itératif :

Trin., 193 ubi nunc adulescens *habet*°

Trin., 124 has aedis ubi nunc tute *habitas*.

Spécialisé dans ce sens dont il fait bien ressortir la valeur durative, l'itératif tend à y supplanter le primitif.

De l'aspect duratif continu, on passe à l'aspect duratif discontinu, c'est-à-dire *fréquentatif*, là où la notion verbale ne s'accommode pas de l'aspect duratif continu.

Soit les verbes de mouvement instantané :

iacere : *iactāre*

Trin., 1034 scuta *iacere* « jeter leurs boucliers ».

Rud., 369 itaque nos uentis fluctibusque

iactatae exemplis plurumis miserae perpetuam noctem

« ballottées par les vents et les flots » avec l'aspect fréquentatif : « jetées, reprises et rejetées »

v. 561 nocte hac aiunt proxuma

se *iactatas* atque *eiectas* hodie esse aiunt e mari

iactatas s'oppose au perfectif *eiectās* = « rejetées une fois pour toutes ».

quatere : *quassare*

quatere = « imprimer une secousse à ». Enn., *A.*, 1277 V consequitur, summo sonitu *quatit* ungula terram.

Mais Cat., *De Agr. C. XXIII*, 3 (fiscellam) eam *quasato* crebro uti resina condeliquescat

« secoue-la fréquemment », l'idée durative de « secouer » se ramenant à l'idée d' « imprimer des secousses à ». Cf. *Epid.*, 436.

**nuere* : *nūtare*

nuere = « faire un signe de tête » instantané.

Enn., *A.*, 490 V

capitibus *nutantīs* pinos rectosque cuppressos

« les pins qui secouent leurs têtes » fréquentatif.

Asin., 784

neque illa ulli homini *nutet*, nictet, *adnuat*
nūtet implique un manège de signes de tête, *adnuat* un
 signe d'assentiment une fois donné (si, comme il est pro-
 bable, *nictāre* est le fréquentatif d'un verbe signifiant « cli-
 gner de l'œil », le cas est le même que pour *nūtāre*). Cf.
Mén., 612 sq.

salire : *saltāre*.

L'aspect duratif de *salire* « sauter » ne peut être que
 fréquentatif : « faire une série de sauts ».

Tér. *Eun.*, 284

Qui mihi nunc uno digitulo foras aperis fortunatus
 ne tu istas faxo callibus *saepe insultabis* frustra.

Cas., 433

ut *sussultabat* postquam uicit uilicus
 « comme il sautait de joie ».

Au simple, *saltāre* s'est spécialisé au sens de « danser ».
 Cf. *Mén.*, 198, 199; *Miles*, 668.

cadēre : *cassāre*

dans le seul passage (à tort suspecté) où nous ayons *cas-
 sāre* ce verbe est fréquentatif.

Mil. 850 hoc illi *crebro* capite sistebant *cadi*.

Non hercle tam istoc ualide *cassabant* *cadi*

« elles tombaient souvent ». Cf. v. 856.

pellēre : *pulsāre*.

Le sens premier de *pellere* est « pousser ». Cf. *Amph.*,
 269 a foribus *pellere*

(et *Auhul.*, 594 *impellere*) mais c'est à *pellere* au sens de
 « frapper » que s'oppose (du moins au simple) l'itératif *pul-
 sāre*. Or si *pellere* « pousser » peut être duratif, *pellere*
 = « frapper » est instantané.

Cf. *Enn.*, *A.*, 230 V

uestraque pectora *pellite* tonsis

et *Enn.*, *A.*, 1, V

Musae quae pedibus magnum *pulsatis* Olympum

les muses en dansant frappent la terre de coups répétés.

pulsāre (*pultāre*) est consacré au sens de « frapper à la porte ». Cf. *Mil.*, 202 ; *Pseud.*, 604 ; *Capt.*, 831 ; *Rud.*, 331.

Dans tous ces verbes l'aspect fréquentatif est dû à l'accommodation que subit l'aspect duratif sous l'influence de la notion verbale exprimée. Ces déviations individuelles ont donné lieu à une extension analogique. Des itératifs comme *iactāre*, *quassāre*, *nūtāre*, etc., en face de *iacere*, *quaterere*, **nuere*, etc. ont donné l'impression d'une valeur fréquentative de l'itératif en tant que tel. Cette valeur s'est étendue à un nombre indéfini d'autres verbes où elle ne se justifie plus par les mêmes raisons que dans le type *iactāre*. Nous assistons à la création d'un type fréquentatif, destiné à prendre une importance considérable, voire prépondérante, à l'intérieur de la catégorie itérative.

Ce phénomène est le pendant sémantique du mécanisme morphologique qui a donné naissance au suffixe *-itāre* (*BSL*, 25, 158). Dans les deux cas le « suffixe » itératif (nous employons cette expression commode sans nous illusionner sur la valeur de l'idée de suffixe en soi, cf. Marouzeau, *MSL.*, 22, 174 sq.) s'enrichit d'éléments, sémantiques ou phonétiques, empruntés aux thèmes auxquels il s'ajoute ; il transporte ensuite ces éléments aux nouveaux thèmes auxquels on l'étend, et ainsi de suite. Il en résulte, au point de vue morphologique, un développement matériel du suffixe, qui prend de plus en plus de corps ; au point de vue sémantique, des déviations dans le sens du suffixe dont l'évolution s'accomplit par modifications plus ou moins soudaines, dues à des influences extrinsèques.

Tant que l'itératif conserva sa valeur initiale d'imperfectif, il resta « un présent en *-ā-* s'opposant à un présent non en *-ā-*. » Sauf exception, en effet (*adiuuāre* : *adiūtāre* (*BSL*, 25, 163) les présents en *-ā-*, naturellement imperfectifs, n'avaient pas lieu de former des itératifs. Mais une fois que l'itératif eut pris l'aspect fréquentatif, il put être formé sur des présents en *-ā-*, le présent en *-ā-* ne comportant pas l'aspect fréquentatif.

Sémantiquement donc, comme morphologiquement, l'itératif de verbes en *-ā-* représente un développement secondaire.

rogāre : rogītāre.

Amph., 1025. Le pseudo-Sosie à Amphitryon
Quid nunc uis ? — Scelestes at etiam quid uelim id tu me
rogas ?

v. 1028. Quid me aspectas, stolidus ? Quid nunc uis tibi aut
quis tu's homo ?

Amph. — Verberes, etiam qui ego sim *rogitas* ?

Mercure-Sosie vient de poser plusieurs questions. Cf.
Poen., 108 ; *Aulul.*, 117 ; *Mil.*, 61 ; Accius, *Trag.*, 626,
erogitantes (mais d'ordinaire la nuance qui sépare *rogāre*
de *rogītare* est d'une autre nature, cf. p. 132).

clāmāre : clāmītāre

clāmāre est duratif. Cf. *Asin.*, 500

...asinos si forte *occeperint clāmāre* hinc ex crimina.

Mais *Aulul.*, 818 non quod pueri *clāmitant*
in faba se repperisse.

Allusion à une *habitude*, valeur qu'a souvent le fréquentatif.

D'ordinaire *clāmītāre* = « pousser des cris ».

Tér., *Andr.*, 144 ; *Amph.*, 884 ; *Pseud.*, 1276 ; *Merc.*, 51.

Cf. *incūsāre : accūsītāre* rapprochés. *Most.*, 712.

Nil erit quod deorum nullum *accusites*

te ipse iure optumo merito *incuses* licet

« tu te répandes en accusations » fréquentatif ; mais « c'est
à toi qu'il faut que tu t'en prennes ».

Peut-être aussi *minītārī* comporte-t-il une nuance fréquentative « proférer des menaces ». Mais le plus souvent c'est une nuance d'un autre ordre qui distingue ce verbe de *minārī* (cf. p. 134).

uocāre : uocītāre

uocāre = appeler, une fois.

Curc., 304 Quis *uocat* ? Quis nominat me ?

uocitāre = « avoir l'habitude d'appeler » « nommer ». .
Capt. 983-984.

Quid erat ei nomen?... — Paegnium *uocitatus*...

« On avait coutume de l'appeler » « il s'appelait ». Cf.
C. I. L., I¹, 199, 17.

L'itératif, pouvant être formé sur un thème de présent en *-ā-* pouvait aussi être formé sur un thème d'itératif (double itératif). En d'autres termes, la nouvelle valeur, *fréquentative*, pouvait se superposer à l'ancienne valeur, *imperfective*.

cantāre : *cantitāre*

cantitāre exprime la répétition, l'habitude de l'action imperfective exprimée par *cantāre*.

Tér., *Ad.*, 750

facturum credo ut habeas quicum *cantites*.

Cf. Afran. *Com.*, 218.

pōtāre : *pōtitāre*

pōtāre désigne l'usage de rester à boire en compagnie un long temps après le repas.

Cf. pour la valeur durative *Mil.*, 251 (énumération de toutes les excuses qu'on peut fournir pour ne pas recevoir un visiteur) :

non domist, abiit ambulatum, dormit, ornatur, lauat

prandet, *potat*; occupatast, operae non est, non potest

pour désigner l'habitude de cette action durative, on a *pōtitāre*, *Amph.*, 261 :

(patra) qui Pterela *potitare* rex est solitus. Cf. 419, 535, *Mil.*, 836.

ductāre : *ductitāre*.

Nous avons vu p. 120 les sens propres ou figurés de *ductāre* ; nous trouvons *ductitāre* comme fréquentatif de l'itératif *ductāre* dans tous ses sens.

Au propre : *Rud.*, 584

uenalis illic *ductitauit* quisquis est

« il avait coutume... » « ce fut son métier de mener des esclaves » (ici au reste *ductitāre* peut aussi être considéré comme le fréquentatif de *dūcere*. Il n'en est plus de même aux sens figurés).

Au figuré : α) *Epid.*, 351. Un esclave se propose de dauber sur un vieillard

ego follitum *ductitabo*

« je le ferai marcher, je le bernerai en ce qui concerne sa bourse » (le contexte, corrompu, ne permet guère d'apprécier la nuance qui sépare ici *ductitabo* de *ductabo*).

β) *Poen.*, 272. Il s'agit d'une courtisane qui fait, dit-on, la fière :

Quasi bella sit, quasi eampse reges *ductitent*.

Ce n'est pas de *dūcere* « prendre pour femme », qu'il faut rapprocher *ductitāre* ici, mais de *ductāre* : « comme si elle avait coutume d'avoir des princes pour amants ».

Si donc nous réunissons les termes de la série : *dūcere*, *-dūcāre*, *dūctāre*, *ductitāre* (*BSL*, 25, 161), nous pouvons expliquer ainsi les rapports de ces différents termes :

-dūcāre, ancien itératif-imperfectif, italo-celtique, n'est employé qu'en composition.

dūctāre, itératif-imperfectif plus récent, tend à se spécialiser au sens figuré (nous reviendrons sur la question stylistique).

ductitāre, doublé itératif, sert de fréquentatif à l'itératif *ductāre*.

Ainsi des trois formes itératives que la langue s'est successivement données, aucune ne fait double emploi, mais une seule correspond à l'emploi initial de l'itératif : l'ancienne forme *-dūcāre*.

Pour la série *dicere*, *dicāre*, *dictāre*, *dictitāre* les choses ne se présentent pas tout à fait de même.

L'ancien itératif *dicāre* au simple semble être spécialisé dans un sens rituel ou juridique. Cf. *Acc.*, *Ap. Non.*, 98, 11 *patrio exemplo* et me *dicabo*, atque animam deuotabo *hostibus*

« jé me consacrerai, je mē dévouerai ».

Cf. la même valeur dans les composés *ab-dicāre*, *dē-dicāre* et même *prae-dicāre* ; le véritable itératif-imperfectif de *dicere* est à époque historique, *dictāre*, comme le prouve son emploi en composition (*BSL*, 25, 167) ; *dictitāre* est le fréquentatif de *dicere*. Cf. *Phorm.*, 742

non is obsecro es

quem semper te esse *dictitasti*

Cf. Tér., *Heaut.*, 22 prol. ; *Trin.*, 99. Sémantiquement l'itératif double s'oppose dès lors au primitif directement, sans l'intermédiaire de l'itératif en *-tāre*.

De même *factitāre* est le fréquentatif de *facere* (*factāre* ne se trouve guère qu'en composition, *facere* étant par lui-même imperfectif). Cf. cependant *Truc.*, 915 :

Epid., 431. Un père, cherchant à excuser les fredaines de son fils.

Atque haec stultitias me illi uitio uortere
egomet quod *factitauit* inn adulescentia.

« Ce que j'avais coutume de faire ». Cf. *Eun.*, 403, 783.

Le père est d'autant moins en droit de faire des reproches qu'il fut lui-même plus coutumier des faits reprochés. Mais *Bacch.*, v. 1079 (dans une situation analogue)

Scio, fui ego illa aetate et *feci* illa omnia, sed more
modesto

feci n'insiste pas sur la fréquence du fait (Cf. *Eun. Prol.*, 43 les deux verbes rapprochés).

Dans ces exemples, les itératifs doubles sont les fréquents des primitifs dont les itératifs en *-tāre* sont les imperfectifs ; là même où l'itératif en *-tāre* n'existe pas à côté de l'itératif double, c'est l'aspect *fréquentatif* et non l'aspect *imperfectif* que présente ce dernier. Ainsi

accessitāre, ἀπῆλθον.

Caton, *ap. Gell.*, 17, 12, 7 complures ex agro *accessitauere*
« arrivèrent fréquemment ».

essitāre

Pseud., 829. Nam uel ducenos annos poterunt uiuere
meas qui *essitabant* escas

« qui auront l'habitude de manger ». Cf. *Capt.*, 188 ;
Caton, de Agr. Cult., 157, 10.

unctitāre.

Most., 274

Nam istae ueteres quae se unguentis *unctitant*
 « qui ont l'habitude de s'oindre ».

Cf. Caton, *ap. Serv. ad Virg. Aen.*, IV, 608.

uisitāre

Trin., 768. Ignota facies quae non *uisitata* sit
 « que l'on n'ait pas vue cent fois »

Cf. *Pseud.*, 727.

Formé par analogie avec le type *pōtitāre*, le type *essitāre* lui a emprunté, en même temps que sa structure morphologique, sa valeur sémantique.

Développement morphologique et développement sémantique coïncident ici, et l'un explique l'autre. C'est l'apparition de l'aspect fréquentatif dans l'itératif qui a amené la formation d'itératifs de verbes en *-ā-* (p. 124 et *BSL.*, 25, 159) et d'itératifs d'itératifs (p. 126 et *BSL.*, 25, 160), et le développement d'un type à double suffixe *essitāre* (p. 128 et *BSL.*, 25, 161) s'explique par le fait que l'itératif double, n'exprimant que l'aspect fréquentatif, l'exprimait plus nettement que ne le faisait l'itératif en *-tāre* où dominait l'aspect imperfectif.

Il aurait pu y avoir là un principe de différenciation sémantique à l'intérieur de la catégorie itérative, certains types se consacrant à l'expression de l'aspect imperfectif, d'autres à l'expression de l'aspect fréquentatif. En fait l'itératif a conservé son unité sémantique. Si les types secondaires *clāmītāre*, *factītāre* ne sont pas susceptibles d'exprimer l'aspect imperfectif, en revanche le type initial *captāre* peut exprimer l'aspect fréquentatif. A l'époque étudiée, le fait ne se produit guère que là où cet aspect est nécessité par la notion verbale exprimée. Mais, si nous poursuivions cette étude à date basse, nous aurions à noter les progrès de l'aspect fréquentatif dans l'ensemble de la catégorie ité-

rative, évolution que les textes d'époque républicaine nous font déjà pressentir et qui tend à éliminer entièrement de l'itératif l'ancien aspect imperfectif.

VI

L'étude des faits d'aspect ne rend pas compte de toutes les valeurs de l'itératif. Bien souvent là où l'itératif paraît faire double emploi avec le primitif, l'opposition entre les deux verbes est d'ordre stylistique, c'est-à-dire, ou affectif, ou social.

Phénomènes stylistiques et phénomènes d'aspect sont étroitement solidaires et parfois confondus dans la pratique. Théoriquement, on peut rattacher à l'aspect ce qui exprime une appréciation *objective* du procès envisagé, à la stylistique, ce qui exprime une attitude *subjective* vis-à-vis de ce procès

L'itératif qui peut être un *intensif objectif* (impliquant que l'action est accomplie avec intensité) peut aussi être un *intensif subjectif* (impliquant que le sujet parlant insiste sur l'expression de cette action). Cf. E. Bartel, *De vulgari Terentii sermone*, p. 6. *Jahr. Ber. d. Staatsgymn. in Karlsbad*, 1909-1910.

On a des exemples où l'itératif redouble le primitif et est placé après lui parce qu'il renchérit sur lui.

Aul., 275 sq.

Nunc nobis prope adest exitium, mihi atque erili filiae;
Nunc probrum atque partitudo prope adest ut fiat palam
Quod *celatum* et *occultatum* est usque adhuc nunc non potest.

cēlātum et *occultātum* s'équivalent pour l'aspect (*BSL.*, 25, 167), mais *occultāre* opposé à *cēlāre* est emphatique (le passage vise au grand style : aphérèse de *nunc*, reprise de *prope adest*, asyndète).

Acc., *Praet.* v. 29 *Trag.*

Rex, quae in uita usurpant homines, cogitant, curant, uident quaeque *agunt* uigilantes *agitantque*.

Cf. pour *agitāre*, emphatique de *agere*. *Phorm.*, 614.
Amph., 8

Quasque *incepistis* res quasque *inceptabitis*.

Ici l'itératif implique plutôt insistance qu'emphase : « non seulement les affaires déjà entreprises, mais encore celles que vous entreprendrez dans la suite ».

Même insistance *Eun.*, 1073

tu hercle cum illa, Phaedria,
 ut lubenter *uiuīs* (etenim bene lubenter *uicititas*)
 quod des paulumst...

De même *Capt.*, 81. Le parasite Ergasile :

(cochleae) suo sibi suco *uiuont*, ros si non cadit
 item parasiti rebus prolatis latent
 in occulto, miseri *uicititāt* suco suo.

Le parasite s'apitoie sur le sort de ses confrères. L'*itératif* ajoute une nuance de ton, et non de sens : « et les malheureux en sont réduits à vivre de leur propre substance ».

On voit que l'itératif n'est ni péjoratif ni mélioratif, mais l'un ou l'autre selon le contexte. Ainsi *Most.*, 54
 (decet) me *uicititare* pulchra, te miseris modis.

Cf. *Mil.*, 324 ; *Most.*, 153 ; *Truc.*, 315, 346 ; *Poen.*, 397 ; *Rud.*, 764.

iactāre : *Curc.*, 357

iacit uolturios quattuor

talos arripio, inuoco alonam meam nutricem Herculem.
iacto basilicum.

Le terme propre pour « jeter les dés » est *iacere* (cf. *Asin.*, 780 « cum iaciat » pris absolument). *Iactō* emphatique fait ressortir l'importance du coup décisif qui donne la victoire au narrateur.

Là où l'itératif est isolé il est souvent difficile de distinguer la valeur qu'il a par lui-même de celle qu'il reçoit du contexte.

quaeritāre.

1° Si nous relevons dans Térence la formule fréquente

te ipsum quaero (quaerito) nous y trouvons le plus souvent le primitif *quaerere* : *Andr.*, 345 ; *Heaut.*, 622 ; *Phorm.*, 852 (sed isne est quem quaero an non?) *Ad.*, 266, 720.

Mais *Ad.*, 81. Déméa cherche son frère pour lui faire des reproches :

— Ehem, opportune, *te ipsum quaerito*.

— Quid tristes es ?

Ici *quaerito* est un duratif. Le contexte implique une nuance d'impatience et de mauvaise humeur.

(*Ad.*, 321 on a aussi *te ipsam quaerito* sans valeur spéciale à ce qu'il semble).

2° A la 2° et à la 3° personne *quaerito* a une valeur affective spéciale.

Rud., 110 *isticin uos habitatis ? — Quid tu id quaeritas ? quon furatum mox uenias, uestigas loca ?*

Quaeritas insiste sur la question posée, la présente comme insolite. Nous dirions : « pourquoi diable demandes-tu cela ? » On comprend donc que *quaeritare* se dise surtout d'une question qui provoque l'étonnement et le scandale (cf. ici le vers suivant).

Cf. *Capt.*, 602 ; *Bacch.*, 583 sq.

Ailleurs, au reste, la valeur de *quaeritare* n'est pas aussi nette, et nous voyons souvent ce verbe alterner avec *quaerere* sans raison appréciable. Ainsi *Epid.*, 440

istunc hominum quem tu quaeritas,
mais 448

sed istum quem quaeris Periphanem.

Cf. *Pseud.*, 963 et 965

rogitare présente des emplois exactement analogues.

Tér, *Andr.*, 747 sq. L'esclave Davus voit, exposé devant la maison de Glycerium, un enfant qu'il sait être le fils de son jeune maître, amant de Glycerium, mais dont il feint d'ignorer l'origine. Il interpelle l'esclave qui a déposé l'enfant :

eho Mysis, puer hic undest ? quisne huc attulit ?

My. — *Satin sanu's, qui me id rogites ?*
rogites exprime l'indignation.

Dau. — Quem ego igitur *rogem*,

• qui hic neminem alium uideam ?

« et à qui le demander ? » Davus n'a pas à souligner lui-même ce que sa question a d'insolite. Cf. v. 751, 753.

Cf. aussi *Pseud.*, 931 ; *Trin.*, 70 ; *Aul.*, 633 ; *Rud.*, 1361, etc.

Ailleurs *rogāre* et *rogitāre* paraissent employés concurremment sans nuance appréciable.

Stich., 333. Quid agis ? — Quid agam *rogitas* ? —

Quidni *rogitem* ?

v. 335

Iube me omittere igitur hos qui retinent. — Qui retinent ? — *rogas* ?

Tér., *Ad.*, 527 et 539. Il est possible que là où l'itératif et le primitif ne sont distingués que par une nuance subjective et en quelque sorte facultative leur choix soit en partie déterminé par des raisons de commodité métrique. D'autre part dans des exemples comme *Épid.*, 440, 448 ; *Pseud.*, 963, 965 ; *Stich.*, 333, 335 ; *Ad.*, 527, 539, où nous avons l'itératif en premier lieu, le primitif ensuite, il est probable que l'auteur ayant indiqué une première fois la nuance d'expression qu'exprime l'itératif n'a pas voulu y revenir à nouveau. On reconnaît là ce souci de mesure et d'équilibre qui domine le style de Térence et — bien plus souvent qu'il ne semble — celui de Plaute (mais cependant *Curc.*, 12-13 l'ordre inverse).

Il est deux passages de Plaute qui, rapprochés, permettent de prendre sur le fait la recherche esthétique qui règle parfois chez Plaute l'emploi de l'itératif.

Amph., 1012-1014

apud emporium atque in macello in palaestra atque in foro
in medicinis, in tostrinis, apud omnis aedis sacras
sum defessus *quaeritando* nusquam inuenio Naucratem.

Épid., 196 utinam conueniam domi

Periphanem per omnem urbem quem sum defessus *quaerere* :

per medicinas, per tostrinas in gymnasio atque in foro
per myrpolia et lanienas circumque argentarias

rogitando sum raucus factus. paene in cursu concidi.

A *sum defessus quaeritando* de Amphitryon correspond pour le sens, *sum defessus quaerere* de l'Epidicus, si bien qu'il semblerait qu'à un itératif là corresponde ici un primitif.

Mais ce qui correspond à *sum defessus quaeritando*, pour la place dans le morceau, c'est dans l'Epidicus *rogitando sum raucus-factus*. Et ici, comme là, nous avons un itératif. Si bien qu'il semble que l'emploi de l'itératif soit amené surtout par la nécessité de placer l'accent expressif de la tirade, à telle place — ici, au dernier vers. — Un exemple de ce type est trop isolé pour être tout à fait probant. Tel quel il nous permet d'entrevoir l'emploi de l'itératif en tant que procédé de style.

minitāri est l'intensif-subjectif de *mināri*.

Asin., 603. Un esclave, voyant son jeune maître se séparer de sa belle :

Ne iste hercle ab ista non pedem discedat, si licessit
Qui nunc festinat atque ab hac *minatur* sese abire
la menace, peu tragique, laisse indifférent l'esclave. Mais v. 611 c'est la jeune femme qui parle.

Qur ergo *minitaris* tibi te uitam esse amissurum ?
la menace est grave, et l'intéresse directement. La valeur intensive-subjective qu'implique *minitāri* convient bien à l'expression de l'idée de menace (soit pour exprimer la crainte qu'inspire une menace ou l'indignation qu'elle provoque). Aussi *minitāri* supplante-t-il presque complètement *mināri* dans le dialogue (cf. *Mén.*, 937 ; *Curc.*, 571 ; *Bacch.*, 152, 1144, 850, etc.) et même dans le style tragique ou épiqué. Cf. Liv. Andron., *Trag.*, v. 19. Enn., *A*, 130 V ; Pacuv., *Trag.*, 88 où *minitabiliter* est assurément artificiel. Acc. *Praet.*, *trag.*, 11.

Ces exemples, empruntés à la tragédie ou à l'épopée, nous prouvent que l'emploi de l'itératif comme (objectivement) « équivalent au simple », du type *quaeritāre*, *rogitāre*, *minitāri* n'est pas (comme on l'a trop répété) un trait de « vulgarisme ». — Cependant étant une forme expres-

sive et subjective, l'itératif devait répondre bien aux besoins et aux tendances de la langue parlée. Il vaut la peine de rechercher quelle pouvait être la valeur *sociale* de l'itératif.

VII

Et tout d'abord quel moyen avons-nous de déterminer cette valeur ?

Taxer, en gros, de « vulgaire », tout emploi de l'itératif non conforme à l'usage cicéronien — c'est-à-dire tout ce qui ne se ramène pas au duratif-fréquentatif — (cf. Tschernjaew, *De sermone Terentii plebeio et quotidiano* (Casin, 1900), p. 139 sq. et E. Bartel, *op. cit.*), cela revient à juger de la valeur d'un type d'après sa conformité à une norme postérieurement établie. On ne saurait non plus déclarer d'office « vulgaire » tout emploi de l'itératif comme objectivement équivalent au simple, quoique subjectivement intensif : l'effort vers une expression plus intense est un trait général non seulement de toute langue parlée (même non « vulgaire ») mais de toute langue littéraire (nous ne disons pas « de toute langue écrite »).

Heureusement nous disposons d'une ressource précieuse pour l'appréciation du style : la comparaison des auteurs qui à des dates sensiblement contemporaines ont cultivé des genres littéraires différents.

Les exemples d'itératifs sont fréquents chez les auteurs tragiques et épiques (plus de 70 dans l'Index d'Ennius par Vahlen). Ceux mêmes où l'itératif est l'équivalent objectif du primitif ne sont pas rares.

Liv. Andr., *Trag.*, v. 28 dans une peinture brillante de la déesse chasserresse Diane : *pressaue iam grauida crepitent tibi terga pharetra.*

Cf. Accius, *Trag.*, v. 237 *aericrepitantes malos* (conjecture vraisemblable, *ap. Non.*, 213, 12) épithète savante, faite sur un modèle grec du type *χαλκίροτος*.

De même *hālitāre*.

Enn. *Sc.*, 184 V

sublime iter quadrupedantes flammam *halitantes*
uolitāre.

Enn., v. 18 V dans son épitaphe :

uolito uiuos per ora hominum

et, d'un tragique inconnu. *Ex Inc. Inc* v. 184 *trag*
ore beato lumine *uolitans*, qui per caelum candidus equitat

gestitāre

Enn. *Sc.* 302 V qui pectus purum et firmum *gestitat*

imperitāre.

Acc. *trag.* v. 516 uicissitatem *imperitandæ* tradidit.

Dans ces passages l'emploi de l'itératif est amené par sa valeur affective. Forme intensive et expressive, l'itératif est largement employé par la langue familière, comme des exemples empruntés aux comiques l'ont montré ; mais il offrait aussi une ressource précieuse à la langue poétique qui elle aussi cherche à renouveler et à renforcer ses moyens d'expression. Par une contradiction qui n'est qu'apparente, l'itératif, familier d'une part, est, d'autre part, poétique et noble.

De cette dernière valeur la langue comique fournit une confirmation curieuse :

imperitāre, attesté dans Accius, se trouve deux fois chez Plaute.

Pseud., 702. Pseudolus aborde son maître :

magnifice hominem compellabo...

Io te te, turanne, te rogo qui *imperitas* Pseudolo,
Quaero quoui ter trina triplicia tribus modis tria gaudia.
Artibus tribus tris demeritas dem laetitias... etc.

Pseudolus nous avertit qu'il va prendre un style pompeux (*magnifice*) et toute la tirade (exclamation : *Io*, terme tragique grec : *turanne*, allitération dans le style d'Ennius, etc.) répond à cette annonce. Il s'agit d'une parodie du style tragique.

Capit., 242. Philocrates supplie Tyndare, son esclave et

son compagnon de captivité, de le sauver au péril de sa propre vie :

Quoniam nobis di immortales animum ostenderunt suum
ut qui erum me tibi fuisse atque esse nunc conseruom
uelint,

quod antehac pro iure *imperitabam* meo, nunc te oro per
precem...

Suit une *obsecratio* : per fortunam incertam, etc. Ici il ne s'agit plus de bouffonneries. La situation est tragique, et le ton aussi. En même temps que la pensée le style prend de l'élévation.

Attesté chez Accius (postérieur, il est vrai à Plaute), ce n'est sans doute pas par hasard que ce verbe se trouve dans deux passages de Plaute qui parodient ou imitent la langue tragique. Sans doute *imperitare* est-il un emprunt à la langue tragique.

gestitare, attesté chez Ennius, se retrouve entre autres passages, dans *Mil.*, 7 ; or on se rappelle la tirade héroï-comique par quoi s'ouvre le *Miles* :

curate ut splendor meo sit clupear clarior...

et dans *Amph.*, 326. *Sosie* — uolucrum uocem *gestito*.

Cette expression bouffonne et bizarre pourrait bien s'expliquer par une intention parodique. Comparons les ἔπειτα πέπροντα d'Homère que quelque tragique, aujourd'hui perdu, avait pu faire passer dans le théâtre latin, comme beaucoup d'autres expressions homériques.

En revanche il est d'autres cas où l'itératif, employé par les comiques, mais non chez les tragiques, semble être de style moins noble que son primitif.

Soit : *mūtio*, *musso*¹, *mussito*.

mūtio et *musso* sont nettement différenciés. *mūtire* = « faire entendre un son ». Enn., *Sc.*, 33 V

palam *muttire* plebeio piaculum est

et *mussāre* = se taire. Cf. Enn., *A.*, 346 V

noenu decet *mussare* bonos

1. D'après M. Havet, *M. S. L.*, VI, 240 sq. ces deux verbes d'origine grecque seraient étymologiquement indépendants.

(cependant cf. *mussāre* au sens ordinaire de *mūttire*. Enn., A., 344 V où Philarg *ad Georg.*, IV, 188, glose *mussant* = *murmurant*). Mais *mussāre* et *mussitāre* ne se distinguent que stylistiquement. *Mussitāre* est fréquent chez les comiques : *Cas.*, 665 ; *Mil.*, 311, 477, 714, etc. ; les poètes épiques et tragiques n'ont que *mussāre* (Enn., A., 182, *Sc.*, 421 V).

Lactāre. Ce verbe ne paraît comporter aucune valeur stylistique spéciale à époque pré-classique. On le trouve chez les tragiques.

Pac. *Trag.*, 211 ne porro te error qui nunc *lactat*, maceret.

Pac. *Trag.*, 241 ; Acc. *trag.*, 66.
et dans la comédie.

Caec., *Com.*, 91.

Quod prolubium, quae uoluptas, quae te *lactat* largitas ?
Cf. *Cist.*, 217.

On rapproche *Ad.*, 985
quod prolubium ! Quae istae subitast largitas ?

Mais on ne peut pas conclure de ce vers que Térence, en imitant Caecilius, ait voulu éviter *lactāre*, comme vulgaire. Car il a employé *lactāre* ailleurs, *Andr.*, 912 et 945.

Pour les composés, la question se pose autrement. Là où, à côté de *lactāre* un composé de *-lacēre* existe avec le même sens, le composé du primitif est littéraire par opposition au composé de l'itératif.

prolicēre : *prolectāre*.

Pl., *Bacch.*, 567 tuis me *prolectas* probris. Mais c'est *prolicēre* qu'on a chez Pacuv., *Trag.*, v. 322 et qu'on retrouve dans un curieux passage de Plaute *Curc.*, 96 : la vieille Leaena sort de sa maison, attirée par le fumet du vin (*canticum mutatis modis*)

Flos ueteris uini meis naribus obiectust.

eius amor cupidam me huc *prolicit* per tenebras :

ubi ubi est, prope me est, euax, habeo ! etc.

C'est une parodie du style des monodies tragiques : *prolicit* ici, comme plus haut *imperitat* produit un « effet par

évocation ». Seulement ici c'est le primitif, et non plus *l'itératif qui est de style noble.

ēlicēre : *electāre*.

Asin., 295 ibo aduorsum atque *electabo*. Cf. *Merc.*, 224. Mais c'est *ēlicere* que fournit la langue tragique, *ap.* Cic. *Tusc.*, 1, 48, 116 (cf. Ribb.², *trag.*, Enn., 204). Cf. Pl., *Bacch.*, 384.

Le pédagogue Lydus s'indigne de voir son élève fréquenter chez les Bacchides. Il exprime emphatiquement sa réprobation, dans une prosopopée au jeune homme absent, puis v. 383

de me hanc culpam demolibor iam et seni faciam palam
uti eum ex lutulento caeno propere hinc *eliciat* foras.

Ici encore le ton général du passage confirme bien la valeur stylistique noble de *ēlicēre*.

On trouve *oblectat* dans la langue tragique. Acc. *Trag.*, 344, le composé correspondant de *licēre* n'existant pas.

ductāre prête à une remarque du même genre. On a vu (p. 120) que si Tér., *Ad.*, 752 emploie ce verbe au sens propre, pour *dūcēre*, c'est sans doute dans une expression traditionnelle consacrée dans un jeu ou une danse connue. Plaute a *ductāre*, *Most.*, 844 au sens propre. C'est aussi *ductāre* qu'il emploie au figuré au sens de « tromper, mener par des ruses » — et non *dūcēre*, que Térence a, au même sens, *Phorm.*, 500 ; *Andr.*, 644. Peut-être l'emploi de *ductāre* dans ces deux sens était-il moins « distingué » que *dūcēre*, ce qui expliquerait la préférence de Térence pour *dūcēre*. Mais c'est toujours *ductāre* qu'on a, aussi bien chez Térence que chez Plaute, au sens de *ductare scortum* ; *dūcēre* étant consacré dans l'expression *ducere uxorem* (d'un tout autre sens) aurait été ambigu.

Dans ces derniers exemples l'itératif paraît appartenir à la langue familière — non pas vulgaire (terme qui au reste n'a pas grand sens à l'époque dont il s'agit) — mais usuelle et spontanée. Cette impression se confirme au simple examen d'une liste des verbes itératifs : l'itératif prête souvent sa puissance expressive à des notions humbles, — voire

obscènes ou grossières — qu'une langue littéraire se soucierait peut-être moins de mettre en relief. A la suite de *ductāre*, citons, dans le même ordre d'idées, *subigitāre*. *Merc.*, 203, 204; *Cas.*, 964, et son dérivé *subigitatiō*. *Capt.*, 1030; « se prostituer » se dit *se uenditāre* (*Mil.*, 312) ou *se datāre* (*Pl.*, *Aul.*, 637). (*ē*)-*ructāre* a entièrement supplanté le primitif (*ē*)-*rūgo* (*Fest.*, p. 83 M). Plaute a *spūtāre*. *Merc.*, 138; *Capt.*, 550, et *inspūtāri*. *Capt.*, 553, 555. Les verbes se rapportant aux idées de « manger » et de « boire » : *essitāre*, *uicitāre* (au sens de « vivre en mangeant » *Mil.*, 321, etc.); *cēnitāre*, *obsōnitāre* (*Caton*) *pōtitāre*; aux détails de la toilette quotidienne, *unctitāre* (*Most.*, 274; *Cat. ap. Servium*, *Aen.*, 4, 698) ou des affaires journalières de tout Romain : *licitāri*, *mūtuitāre* (*Merc.*, 52), *locitāre* (*Ad.*, 949), *emptitāre*, *uenditāre* (déjà cité dans un sens spécial) abondent dans la catégorie itérative. Ce souci d'exprimer vivement les notions les plus terre-à-terre de l'existence est caractéristique d'une langue spontanée, populaire.

Ces formes expressives dont elle faisait si volontiers usage, la langue parlée avait la faculté de les créer librement. La langue tragique en fabriquant des $\tilde{\pi}\alpha\tilde{\pi}$ comme *hālitāre* ou *ēūlitāre* (*Lucil.*, *Ap. Non.*, 21, 20) ne faisait sans doute qu'imiter cette liberté. Ces verbes rarissimes ou une seule fois attestés sont très nombreux dans nos textes comiques : *accūsitāre* (*Most.*, 712); *balitāre* (*Bacch.*, 1123); *culpitāre* (*Cist.*, 495); *dolitāre* (*Caton*); *funditāre* (*Amph.*, 1033); *lūsitāre* (*Capt.*, 1003); *paritāre* (*Pseud.*, 436, *Merc.*, 649); *pīnsitāre* (*Asin.*, 33, ou *pransitant* ?); *placitāre* (*Bacch.*, 1081); *risitāre* (*Naev.*, *Ap. Non.*, 209, 31), etc.

Parfois telle ou telle forme semble être créée en vue d'un effet comique. Ainsi *Bacch.*, 1123, 1127 *balitantes* et *tonsitāri*.

Appartenant à la langue familière et spontanée, la formation itérative est vivante, susceptible de se donner sans cesse de nouvelles formes, selon les besoins expressifs, toujours nouveaux, de la langue parlée.

Un dernier exemple fait comprendre le rapport stylistique de l'itératif et du primitif, là où ce dernier est d'une langue plus élevée :

En face de *spectāre* (très fréquent) on a (très rarement) *spicĕre* (*specĕre*). Enn., *Sc.*, 284 V qui res omnis *spicĭs* (traduit Eur., *Medée*, 1251, $\pi\alpha\rho\varphi\alpha\acute{\eta}\varsigma$. Cf. Enn., A 421 V).

Ce verbe se retrouve dans Plaute *Bacch.*, 399 = *Cas* 516, Nunc... specimen *specitur*, nunc certamen cernitur formule stéréotypée, bouffonnement solennelle (cf. les deux substantifs en *-men* de style savant). Le primitif, ici, est poétique parce qu'il est inusité dans la langue parlée. C'est une véritable $\gamma\lambda\omega\tau\alpha$, compréhensible en tant qu'analogue au terme usuel, frappante en tant que différente de celui-ci. Tel est sans doute, sous une forme extrême, le cas de tous les primitifs équivalents poétiques de leurs itératifs.

Là où l'itératif est plus usuel que le primitif, c'est ce dernier que préfère la langue poétique ; tel est le cas de *mussāre*, etc. Dans d'autres cas (p. 135 sq.), l'itératif pouvait être l'équivalent poétique du primitif, en raison de sa valeur expressive : c'est le cas de *imperitāre*, etc.

Les deux phénomènes, dus à des causes d'ordres différents, sont indépendants et non contradictoires.

CONCLUSION

Les verbes latins en *-tāre (-sāre)*, dits « fréquentatifs », sont originaires des itératifs, c'est-à-dire des imperfectifs s'opposant à des perfectifs. L'étude de quelques-uns des exemples où l'itératif conserve intact son aspect primitif nous a amené à une conception précise de l'aspect imperfectif en latin : l'opposition *imperfectif* : *perfectif* est constituée par une double opposition : *duratif* : *momentané*, *indéterminé* : *déterminé*. L'importance de la notion d'*indéterminé* est confirmée par le cas des itératifs-conatifs et par l'effacement que subit l'aspect de l'itératif là où cette

notion disparaît, n'étant plus définie par opposition (cf. duratifs-intensifs, fréquentatifs, etc.).

Complexe, et, par là même, peu stable, l'itératif latin, par ailleurs, ne formait pas un système. Tandis qu'en slave l'itératif et son primitif ne constituent qu'un seul verbe en deux termes, au point qu'on ne peut concevoir comment fonctionnerait un des éléments de ce couple s'il ne s'associait à l'autre, un verbe latin est un organisme autonome et complet : l'itératif en est un appendice utile souvent, parfois superflu, jamais nécessaire. Dans un nombre restreint de cas (principalement en composition) l'itératif s'oppose à des présents perfectifs ; ailleurs il s'étend à des présents par eux-mêmes imperfectifs. Nulle part nous n'avons un système fondé sur l'opposition d'aspect, nous en avons tout au plus l'amorce : commencée dans le plan de l'aspect indo-européen la formation itérative dévie rapidement vers des valeurs nouvelles.

Tout d'abord son aspect même se transforme sous l'influence de trois causes : *accommodation* à la notion verbale exprimée ; *différenciation* d'avec le primitif ; *extension analogique* à tous les itératifs des modifications acquises pour tel groupe donné.

Outre la substitution d'un aspect nouveau à l'aspect ancien (du fréquentatif à l'imperfectif), l'itératif présente un effacement de l'aspect proprement dit, au profit de valeurs nouvelles, d'ailleurs dérivées de l'aspect.

L'aspect intensif de l'itératif explique sa valeur expressive et affective ; c'est à cette valeur affective qu'il doit son extension dans la langue familière d'une part, et d'autre part (en certains cas) dans la langue poétique. Les valeurs stylistiques de l'itératif dérivent donc de son aspect. Mais elles ne peuvent prendre une importance de premier plan que par suite de l'obscurcissement de cet aspect. En effet, il ne peut y avoir d'opposition stylistique qu'entre termes substituables l'un à l'autre, c'est-à-dire objectivement équivalents.

L'itératif, dont la place est mal marquée dans le système clos du verbe latin, est moins un instrument linguis-

tique d'un usage régulier qu'une ressource expressive dont l'emploi est éminemment facultatif.

C'est comme tel qu'il s'est maintenu depuis les premiers documents, à travers toute l'histoire du latin parlé, et jusqu'à l'époque romane.

TABLE DES MATIÈRES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.	4
A. MEILLET. Remarques sur l'étymologie de quelques mots grecs.	4
P. RIVET. Les Australiens en Amérique.	23
P. TEDESCO. Perse <i>bānbīšn</i>	64
J. MANSION. L'ancien néerlandais d'après les noms propres.	67
PRZYLUCKI. Emprunts anaryens en indo-aryen.	98
L. ROUDET. A propos de l'accent d'insistance en français.	104
G. S. COLIN. <i>Muhammad-Mahomet</i>	109
R. G. KENT. <i>Caliga</i> « chaussure de soldat ».	110
M.-L. SJOESTEDT. Les itératifs latins en <i>-tūre(-sāre)</i>	113

COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE. VOLUMES IN-8° RAISON

1. MEILLET (A.). Les dialectes indo-européens, 2^e tirage avec introduction nouvelle. 7 fr. 50. — *Pour les membres de la Société*, prix 5 fr. 65 (par la poste, 6 fr. 25 France; 6 fr. 45 U. P.).
2. Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure. 15 fr. 75. — *Pour les membres de la Société*, 11 fr. 75 (par la poste, 13 fr. 35 France; 13 fr. 45 U. P.).
3. ERNOULT (A.). Les éléments dialectaux du vocabulaire latin. 11 fr. 25. — *Pour les membres de la Société*, 7 fr. 50 (par la poste, 7 fr. 55 France; 8 fr. 15 U. P.).
4. COHEN (Marcel). Le parler arabe des Juifs d'Algérie. 37 fr. 50. — *Pour les membres de la Société*, 25 francs (par la poste, 27 francs France; 27 fr. 50 U. P.).
5. GRAMMONT (M.). Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie. 3^e édition. 25 fr. — *Pour les membres de la Société*, 18 fr. 75 (par la poste, 20 francs France; 21 fr. 25 U. P.).
6. DRZEWIECKI (Konrad). Le genre personnel dans la déclinaison polonaise. 1918, in-8 br. 12 francs. — *Pour les membres de la Société*, 6 francs (par la poste, 6 fr. 75 France; 6 fr. 90 U. P.).
7. SETÄLÄ, La lutte des langues en Finlande, 1920, 33 pages. 4 francs. — *Pour les membres de la Société*, 3 francs (par la poste, 3 fr. 45 France; 3 fr. 60 U. P.).
8. MEILLET (A.). Linguistique historique et linguistique générale, 1921, viii-355 pages. 40 francs. — *Pour les membres de la Société*, 30 francs (par la poste, 31 fr. 50 France; 32 francs U. P.) [épuisé, en réimpression].
9. CAHEN (Maurice). Le vocabulaire religieux du vieux scandinave. I. La Libation. 1921, 327 pages. 30 francs. — *Pour les membres de la Société*, 22 fr. 50 (par la poste, 23 fr. 90 France; 24 fr. 20 U. P.).
10. CAHEN (Maurice). Le mot Dieu en vieux scandinave. 1921, 83 pages. 12 francs. — *Pour les membres de la Société*, 9 fr. (par la poste, 9 fr. 60 France; 9 fr. 90 U. P.).
11. GILLIERON (J.). Pathologie et thérapeutique verbales. IV. 1921, 222 pages. 25 francs. — *Pour les membres de la Société*, 18 fr. 75 (par la poste, 19 fr. 80 France; 20 fr. 25 U. P.).
12. MAROUZEAU (J.). L'ordre des mots en latin. I. Les formes nominales. 1922, in-8; 236 pages. 30 francs. — *Pour les membres de la Société*, 20 francs (par la poste, 21 francs France; 21 fr. 30 U. P.).
13. GILLIERON (J.). Thaumaturgie linguistique. 1923. In-8, 153 pages. 12 fr. — *Pour les membres de la Société*, 9 fr. (par la poste, 9 fr. 60 France; 10 francs U. P.).
14. CUNY (A.). Études prégrammaticales sur le domaine des langues indo-européennes et chamito-sémitiques. 1924. xxxiv-478 pages. 50 francs. — *Pour les membres de la Société*, 37 fr. 50 (par la poste, 39 francs France; 40 francs U. P.).
15. A. MEILLET. Le slave commun, xvi-44^s pages, 50 francs. — *Pour les membres de la Société*, 38 francs; par la poste, 40 francs, France; 42 francs, U. P.
16. Les Langues du Monde par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN. 1924. 813 pages et 18 cartes. 95 francs, broché. Relié, 110 francs. — *Pour les membres de la Société*, 72 francs. Relié, 87 francs (par la poste, broché, 75 fr. 50 France; 79 francs, U. P.).
17. Mélanges linguistiques offerts à J. Vendryes par ses amis et ses élèves. 1925, 392 pages. 40 francs. — *Pour les membres de la Société*, 30 francs (par la poste, 32 francs France; 34 francs U. P.).
18. RENOÛ (Louis). La valeur du Parfait dans les Hymnes védiques. 1925, 218 pages. 30 francs. — *Pour les membres de la Société*, 22 fr. 50 (par la poste, 25 francs).

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉD. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

LES LANGUES DU MONDE

PAR UN GROUPE DE LINGUISTES

Sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN

In-8° raisin de xvi-813 pages, avec 18 cartes hors texte noires et couleurs. Broché.. 95 fr.
Relié toile pleine. 110 fr.
(Prix pour les membres de la Société de Linguistique. Broché 72 francs.
Relié 87 francs.)

TRAITE DE GRAMMAIRE COMPAREE DES LANGUES CLASSIQUES

A. MEILLET

PAR

ET

J. VENDRYES

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A LA FACULTE

PROFESSEUR AU COLLEGE DE FRANCE

DES LETTRES DE L'UNIVERSITE DE PARIS

In-8 écu, 684 pages.

40 fr.

Vient de paraître :

LES FORMES DU DUEL EN SLOVÈNE

par Lucien TESNIÈRE

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Un volume de xx-454 pp., formant le tome III de la *Collection de travaux publiés par l'Institut d'études slaves*.

ATLAS LINGUISTIQUE POUR SERVIR A L'ÉTUDE DU DUEL EN SLOVÈNE

Un volume de 42-vi pp. et de 70 cartes, dont 5 en couleurs, format 34-44 cm. Les deux volumes ensemble. 200 fr.

N. B. — Ces volumes ne seront pas mis en vente séparément.

Léon CLÉDAT

MANUEL DE PHONÉTIQUE ET DE MORPHOLOGIE ROMANES

In-8 écu, 144 pages.